

# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

A. DOBROVITS, J. HARMATTA, GY. MORAVCSIK

REDIGIT

I. TRENCSENYI-WALDAPFEL

TOMUS III

FASCICULI 1-2



MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA  
BUDAPEST, 1955

ACTA ANT. HUNG.

# ACTA ANTIQUA

## A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST, V., ALKOTMÁNY UTCA 21

Az *Acta Antiqua* orosz, francia, angol, német és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok géppel írva a következő címre küldendők :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 449.*

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Antiqua* előfizetési ára kötetenként belföldre 80 forint, külföldre 110 forint. Megrendelhető a belföld számára az «Akadémiai Kiadó»-nál (Budapest, V., Alkotmány-utca 21. Bankszámla 04-878-111-46), a külföld számára pedig a «Kultúra» Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest, VI., Sztálin út 21. Bankszámla 43-790-057-181) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

«*Acta Antiqua*» публикует трактаты из области классической филологии на русском, французском, английском, немецком и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходит отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи (в напечатанном на машинке виде) следует направлять по адресу :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Antiqua*» — 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultúra*» (*Budapest, VI., Sztálin út 21.* Текущий счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.



# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

A. DOBROVITS, J. HARMATTA, GY. MORAVCSIK

REDIGIT

I. TRENCSENYI-WALDAPFEL

TOMUS III



1955



# INDEX

<i>M. R. Alföldi: Providentia Augusti</i> .....	245
<i>G. Dévai: The Musical Study of Cucuzeles in a Manuscript of Debrecen</i> .....	151
<i>G. Dévai: Notre quinzième manuserit de chant byzantin</i> .....	283
<i>A. Dobrovits: Réalité et critique sociales dans l'art égyptien</i> .....	1
<i>E. Ferenczy: Bemerkungen zur griechischen Grabinschrift aus Intercisa</i> .....	329
<i>J. Harmatta: Sur l'origine du mythe des Hyperboréens</i> .....	57
<i>J. Irmischer: Die Pflege der klassischen Altertumswissenschaft in der Deutschen Demokratischen Republik</i> .....	181
<i>Z. Kádár: Monuments palmyréniens au Musée des Beaux-Arts de Budapest</i> ...	105
<i>M. Kubinyi: Zu der griechischen Grabinschrift aus Intercisa</i> .....	241
<i>M. Kubinyi: Noch einmal über die griechische Grabinschrift aus Intercisa</i> .....	333
<i>K. Marót: L'esilio di Ovidio</i> .....	223
<i>Gy. Moravcsik: Dix années de philologie classique hongroise (1945—1954)</i> .....	191
<i>Gy. Nádor: Platon und das Problem des Naturgesetzes</i> .....	211
<i>Zs. Ritoók: ΕΥΧΟΜΑΙ</i> .....	287
<i>A. Szabó: Eleatica</i> .....	67
<i>III. Садецки-Кардошич: К вопросу о социальных движениях в Галлии в I столетии</i>	123
<i>III. Садецки-Кардошич: К вопросу о социальных движениях в Галлии во II столетии</i>	233
<i>III. Садецки-Кардошич: К истории общества Паннонии во время царствования Марка Аврелия</i> .....	321
<i>E. Thomas: Bruchstück einer frühchristlichen Marmortischplatte mit Reliefverzierung aus Csopak</i> .....	261
<i>Cs. Tóttössy: The Name of the Greeks in Ancient India</i> .....	301
<i>И. Тренченко-Вальдапфель: ΤΡΙΤΟΓΕΝΕΙΑ</i> .....	45
<i>J. Harmatta: † M. Gyóni (1913—1955)</i> .....	335
<i>Marót Károly: A görög irodalom kezdetei. (K. Marót: The beginnings of Greek Literature). (Zs. Ritoók)</i> .....	338
<i>Szilágyi J. Gy.: Görög művészet. (J. Gy. Szilágyi: Greek Art). (L. Cactiglione)</i>	341
<i>Две главы из истории венгерских исследований, относящихся к древнему веку. (Я. Дь. Силадьи)</i> .....	345
<i>P. J. Riis: An Introduction to Etruscan Art. (J. Gy. Szilágyi)</i> .....	352



A. DOBROVITS

## RÉALITÉ ET CRITIQUE SOCIALES DANS L'ART ÉGYPTIEN

A CHARLES LYKA, DOYEN DES HISTORIENS DE L'ART HONGROIS, À L'OCCASION DE SON QUATRE-VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

### I

Pour pouvoir examiner le problème que nous allons soulever, nous devons tout d'abord éclaircir le caractère de classe de l'art égyptien, sa situation et son rôle dans la société égyptienne de l'antiquité, ainsi que les conditions de sa genèse et ses objectifs. Nous ne pensons pas ici aux questions des débuts de l'activité artistique, débuts soulevant des problèmes communs à la genèse de tout art, ni aux dessins rupestres du Sahara, ou aux idoles féminines, pétrées du limon du Nil, de la civilisation néolithique mérimdéenne, ni aux vases en argile peints de la civilisation énéolithique Naqada I, mais nous nous proposons d'examiner ce que l'art exprime en tant qu'une des formes de la conscience sociale et faisant partie de la superstructure égyptienne, le but qu'il servait, c'est-à-dire, les besoins qui l'avaient provoqué.<sup>1</sup>

Nous devons fortement insister sur le fait que l'évolution de l'art égyptien n'est pas de loin aussi lente et stationnaire que l'ont proclamé pendant longtemps les historiens de l'art et telle qu'on se la représente encore de nos jours dans la conscience publique. C'est un fait évident que le rythme de l'évolution économique et sociale n'est pas toujours identique avec celui de l'évolution de l'art, or c'est justement l'art égyptien dont l'évolution montre une corrélation étroite avec celle de la société et de la vie économique. Dans l'art égyptien les grandes périodes de l'évolution sociale coïncident strictement avec les grandes périodes de l'art, la décadence de la société coïncide avec la décadence de l'art, et les luttes sociales se traduisent nettement dans les changements des styles artistiques.

<sup>1</sup> La première esquisse de cette étude a été présentée le 17 Décembre 1951, à la réunion contradictoire de la Collectivité de Travail de l'„Orient antique — Extrême Orient” de la Société Hongroise d'Archéologie, d'Histoire de l'Art et de Numismatologie, sous le titre „Critique sociale dans l'art égyptien”.

<sup>2</sup> STAMBOK : A művészet fejlődésének idealista magyarázatai ellen (Contre les explications idéalistes de l'évolution de l'art). Szovjet Művészettörténet II. Budapest, s. d. Édition du Centre National des Musées et des Monuments Historiques. Manuscrit. P. 30.

«L'histoire de l'art est le processus de la naissance et du développement du réalisme».<sup>2</sup> La question se pose de savoir s'il nous est possible de chercher les manifestations du réalisme dans l'art égyptien qui — abstraction faite de quelques exceptions — omet la perspective dans la peinture et le bas-relief, et qui dans la ronde-bosse suit la loi de frontalité, en évitant consciemment l'illusion de la représentation du mouvement, ainsi qu'il évite l'illusion de la spatialité dans la peinture et le bas-relief.<sup>3</sup> A ceci nous pouvons répondre affirmativement que oui. Il convient de souligner qu'être à la portée de tout le monde et rendre la réalité vue le plus fidèlement possible, ne sont qu'un côté du réalisme, qui, dans l'art n'est point seulement une question de style. L'art baroque est arrivé fort loin dans la représentation en perspective et dans la sculpture construite librement dans l'espace, et sous ce rapport il signifie l'extrême opposé de l'art égyptien. Ce fait en soi ne rend toutefois pas l'art baroque réaliste. Les solutions perspectives virtuoses, les recherches d'effets illusionnés, la liberté, poussée à l'extrême, de la sculpture, peuvent être toutes au service du contenu de tendance antiréaliste et de buts visant à voiler la vérité sociale. Nous devons décidément établir que la perspective ou bien son absence, donc la représentation exécutée selon la loi des plus grandes surfaces, ne signifient aucunement deux sortes de rapports entre l'artiste et l'objet représenté — réalité objective — mais deux sortes de solutions de la représentation des objets et des phénomènes spatiaux. Une fois libérés du préjugé selon lequel l'absence de la perspective, — donc la représentation conforme à la loi des plus grandes surfaces — est un art à priori prévenu contre les choses vues, donc contre la réalité objective, et qu'il est sur la base d'images et d'imagination — selon le terme allemand «vorstellig» — ainsi qu'une fois affranchis de la théorie selon laquelle la représentation en perspective est déjà *en soi* la mise en valeur du réalisme dans l'art, rien ne nous empêche de considérer ces circonstances, en rapport avec le réalisme dans l'art égyptien, sinon négligeables, mais comme d'importance secondaire. La même chose est valable — mutatis mutandis — pour la sculpture frontale et celle composée librement dans l'espace.

Il est évident que la loi des plus grandes surfaces, ainsi que la frontalité mettent des bornes à l'artiste et l'obligent de faire des compromis dans la

<sup>2</sup> Ouvrage synthétique sur les lois du style de l'art égyptien : H. SCHÄFER : *Von ägyptischer Kunst*<sup>3</sup>, Leipzig, 1930. Sur la critique de cet ouvrage et sur la „loi des plus grandes surfaces” v. DOBROVITS : *Természettudomány és gondolkodás az ókori Egyiptomban* (Connaissance et philosophie de la nature dans l'Égypte antique) *Történetírás*, 1937. P. 339. DOBROVITS : *Harpokratès, Probleme der ägyptischen Plastik*. Dissertationes in Honorem Dr. Eduardi Mahler. Budapest, 1937, p. 72 et suiv. Cf. DOBROVITS : *Egyiptom festészete* (La peinture égyptienne). *Ars Mundi IX*. Budapest, 1944. DOBROVITS : *A fáraók művészete* (L'art des Pharaons). *Művészet és Valóság*. Budapest, 1947. V. A. SCHARFF : *Handbuch der Archäologie*. W. ORTO : *Handbuch der Altertumswissenschaft*, Abt. VI. Textband I. 1939, p. 491 et suiv. En outre, H. KEES : *Ägypten. Kulturgeschichte des alten Orients, erster Abschnitt*. *Handbuch der Altertumswissenschaft*, Abt. III., Partie I., vol III., Abschnitt I. Munich, 1933, p. 244 et suiv. Dans ces ouvrages on trouve une bibliographie détaillée de la question. Cf. MORENZ : *Ägypten und das Berliner Ägyptische Museum*. Berlin, 1954, p. 69 et suiv.

représentation de la réalité objective. Il est de même évident que la tendance à abandonner les résultats atteints dans la représentation en perspective, signifient en même temps la désaffection du réalisme et dissimulent généralement leur opposition à la vérité sociale. Il n'est pas fortuit que dans l'art de l'antiquité la représentation en perspective est devenue générale au V<sup>e</sup> siècle, ère de splendeur de la démocratie esclavagiste athénienne, et qu'elle a disparu au temps du Bas Empire. Or, les solutions magistrales des problèmes de la perspective dans la peinture et le bas-relief hellénistiques ont servi fort souvent elles aussi à voiler la vérité sociale, telles les créations en apparence réalistes et de caractère populaire de la poésie bucolique. Cela constaté, il convient de rappeler que l'art et la littérature hellénistiques ont eux aussi leur côté et leur manifestations réalistes.

L'art égyptien — nous le savons — s'est souvent efforcé de représenter l'espace en perspective dans la peinture et le bas-relief, ainsi que de rompre avec la frontalité dans la ronde-bosse. Il n'est pas fortuit que ces tendances se multiplièrent justement aux époques où les efforts pour traduire directement la vérité sociale furent les plus nombreux, époques dans lesquelles non seulement les arts, mais aussi la littérature montrent des tendances analogues.

Les deux sortes de représentations des phénomènes spatiaux, les deux sortes de structure dans la ronde-bosse sont des moyens connus depuis le début de l'art par les artistes désireux de rendre la réalité objective. Choisir entre les deux manières — compte tenu des conditions de la société créant les objets d'art — ne signifie donc aucunement une position prise ni contre la réalité objective, ni contre la vérité sociale. Or, abstraction faite des exceptions et compte tenu des fluctuations, de la retardation et des renouvellements de style, les limites imposées par la matière, du but et de l'endroit de la représentation (par exemple les textiles figurés, les bornes imposées par l'architecture, l'effort d'être monumental), nous pouvons en général établir que l'évolution des arts a suivi l'évolution des moyens de production, et est allé de l'absence de la perspective et de la structure frontale vers la représentation en perspective et vers la structure libre dans l'espace. De même, nous pouvons établir que la mise en valeur des forces sociales dans l'art reflétant les idées progressistes de la société, fut parallèle à la tendance de représenter l'espace en perspective et que son triomphe fut parallèle à la structure libre de la ronde-bosse. Ainsi, par exemple, les débuts du développement de la démocratie grecque ont coïncidé non seulement avec les débuts de la philosophie ionique de la nature, mais aussi avec les débuts de la représentation en perspective et de la ronde-bosse non frontale. Aussi l'ère de splendeur de la démocratie esclavagiste est l'époque du triomphe de la représentation en perspective dans la peinture et dans le bas-relief, et celle de la structure libre dans l'espace de la ronde-bosse. Et si les solutions de ces problèmes dans l'art hellénistique ne sont pas nécessairement les expressions et les auxiliaires des forces et des idées

progressistes de la société, tel l'art baroque, l'absence de la perspective, redevenue dominante dans l'art antique tardif, et le retour à la frontalité sont des phénomènes parallèles à l'art qui se détourne de la réalité, et au dépérissement des forces démocratiques de la société, donc à la formation de la monarchie absolue. Les tendances antiperspectives de l'art du XX<sup>e</sup> siècle sont elles aussi les manifestations des tendances antiréalistes et antisociales du capitalisme décadent malgré la volonté des artistes d'être eux-mêmes progressistes et réalistes. Naturellement, le développement esquissé ci-dessus présente dans les diverses sociétés et époques des teintes différentes, il doit donc toujours être étudié sous le rapport des particularités de la société de l'époque en question.

Quant au réalisme, nous devons, d'après ce que nous venons de dire, tenir compte des critères du style de l'art égyptien dans la mesure où la tendance à assouplir les données traditionnelles auxquelles il était assujetti, se manifestait parallèlement au souci de traduire la réalité sociale et à l'effort de faire la critique de la société.

Les artistes égyptiens furent convaincus qu'ils représentaient la réalité objective sur la surface divisée en registres, par le schéma du visage vu de profil et du buste vu de face, ainsi que par la représentation du paysage, accordant les vues du haut et du côté, représentations manquant d'un point de vue uni. L'opinion selon laquelle l'art égyptien est dans les détails réaliste, mais que dans son ensemble il est incapable de rendre la réalité, est nullement justifiée. La représentation des détails et l'ensemble de la composition sont dirigées par la même loi du style, et c'est justement dans les détails qu'on trouve beaucoup de conventions et d'éléments schématiques ramenés à des signes hiéroglyphiques. Dans ces schémas les artistes égyptiens voyaient la conception abrégée et stéréotypée de certains éléments de la réalité objective (telle la rédaction des arbres, de certaines plantes, apparentées en effet aux signes hiéroglyphiques, le signe de l'eau marquée par des lignes ondulées, la « montagne d'eau », etc.). Quelques-uns de ces schémas stéréotypés peuvent survivre pendant des siècles, même pendant des millénaires, simultanément avec la conception réaliste du même détail, dans des compositions de rédaction réaliste. Aussi des détails et des scènes n'existant point dans la réalité peuvent vivre eux aussi pendant des siècles (nous ne citerons que le motif du crocodile coupé en deux par l'hippopotame). Par contre il est évident que l'observation des détails s'enrichit continuellement par l'étude approfondie de la nature, phénomène que nous allons traiter par la suite.

Une autre question que nous allons examiner, est le problème du portrait dans l'art égyptien, et en rapport avec celui-ci, la question de l'individualité et du type. Le caractère de « portrait réel » du portrait égyptien, son souci de rendre les traits individuels ont été mis en doute. On lui a reproché qu'il ne s'efforçait pas de rendre les traits individuels, mais qu'il ne représentait *qu'un type*.<sup>4</sup> Nous avons déjà signalé<sup>5</sup> que l'art égyptien voyait et exprimait consciemment



le typique dans l'individuel, typique formé par la fusion de la profession et de la personnalité, ainsi que du rôle joué dans la société par le modèle portraituré. C'est justement ce fait qui permet au portrait d'arriver à une sûre authenticité et à un degré plus élevé du réalisme<sup>6</sup>.

Nous mentionnerons encore une « limite » de l'art égyptien, notamment celle qui se présente tant dans la ronde-bosse que dans la peinture et le bas-relief. Cette limite peut être appelée tendance au géométrique, c'est à dire la tendance à ramener la statue aux formes géométriques et à accentuer consciemment le rythme de la répartition des masses, moyen le meilleur pour assurer l'effet artistique de la statue. A ce rythme correspond dans la peinture et le bas-relief l'harmonie des lignes et l'accentuation consciente des contours tantôt parallèles, tantôt opposés.

L'art égyptien va en effet fort loin (et pour la plupart consciemment) dans la structure géométrique de la statue, même dans l'abstraction géométrique des formes — tel que le montre le type du scribe assis aux jambes croisées, ou bien encore davantage les statues-cubes, et cela à un point que quelques spécialistes avaient comparé et mis en parallèle ces tendances de l'art égyptien avec les tendances formalistes de l'art décadent du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>7</sup> Or, cette comparaison est une des falsifications conscientes de l'histoire de la science bourgeoise : elle est fausse tant dans sa conception que dans ses résultats. L'art égyptien a toujours eu le souci de représenter la réalité telle qu'elle était visible. La structure géométrique, l'accentuation du schéma géométrique

<sup>4</sup> SCHARFF : *Handbuch der Archäologie*. p. 501 et suiv. SCHÄFER : *Das altägyptische Bildnis*. Leipziger ägyptologische Studien. Fasc. 5, 1936. BISSING : *Die Kunst der alten Ägypter*. Eine Einführung in die Geschichte der ägyptischen Kunst. Leipzig, 1911. p. 8. FECHHEIMER : *Plastik der Ägypter*. Die Kunst des Ostens I. Berlin, 1923 p. 33. J. CAPART : *Leçons sur l'art égyptien*. Bruxelles, 1920, p. 226. KEES : *Ägypten*. p. 163. Dans un sens quelque peu divergeant, BISSING : *Ägyptische Kunstgeschichte von den ältesten Zeiten bis auf die Eroberung durch die Araber*. Berlin-Charlottenburg, 1935. Texte, p. 88 et suiv. Dans les ouvrages cités on trouve une bibliographie détaillée de la question. Cf. les notes 5 et 47 de ci-dessous.

<sup>5</sup> DOBROVITS : *Az egyiptomi portrészobrászat problémái*. (Les problèmes du portrait dans la sculpture égyptienne.) Emlékkönyv Lyka Károly hetvenötödik születésnapjára (Mélanges publiés à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de Charles Lyka). Budapest, 1944. p. 298 et suiv. P. JOHANSEN dans son ouvrage : *Porträts in der ägyptischen Kunst?* Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde, 1932, p. 68, 205, et suiv. affirme que les sculpteurs égyptiens ont cherché à faire avant tout des portraits. Récemment c'est J. D. COONEY qui l'affirme également : *Two wooden statues made for an Official of King Onnis*. The Brooklyn Museum Bulletin, 1953. T. XV, p. 1, 4, et suiv. Ce dernier signale que les divergences entre les portraits des diverses personnes sont dues à la différence en qualité des artistes. Cf. NORA E. SCOTTS : *Egyptian Accessions*. The Metropolitan Museum of Art Bulletin, 1947, N<sup>o</sup> d'octobre, p. 64.

<sup>6</sup> Cf. G. MALENKOV : *Le compte-rendu du Comité Central au XIX<sup>e</sup> congrès du Parti Communiste bolchévique de l'URSS* Budapest, 1952. P. 730. NEDOSIVIN : *A művészeti viszonya a valósághoz* (Les rapports entre l'art et la réalité). Szovjet Művészettörténet, II. p. 61 et suiv. DMITRIEVA : *Le problème du caractère typique dans les arts plastiques*, Sovetskoe Isskustvo, 1953, p. 9.

<sup>7</sup> Par exemple SCHÄFER : *Ägyptische und heutige Kunst*. Zur Stellung der ägyptischen Kunst in der Weltkunst. Die Antike, 3, 1927, p. 187 et suiv.

et même la stylisation évidentes, ainsi que le rythme des masses, sont dans la sculpture frontale non seulement compréhensibles, mais ils sont les éléments les plus importants de la composition de la statue. Les sculpteurs égyptiens sont partis eux aussi du caractère géométrique du corps humain; ils ont dégagé et accentué le caractère géométrique recélé dans le fond des formes organiques et en ont fait la base de la connaissance plus profonde de la vérité. Le contraste apparent entre les détails organiques, entre les surfaces et les formes se rapprochant du géométrique, est justement une particularité des plus attrayantes de la plastique égyptienne et constitue la base de la dynamique qui est le propre des statues égyptiennes.

La tendance, d'apparence analogue de l'art décadent du XX<sup>e</sup> siècle, provient justement d'un point de départ opposé. Elle est un phénomène partiel de l'éloignement de la réalité et de la gratuité de l'art. La base de cet art n'est pas le géométrique recélé derrière les formes organiques, ou bien déduit de celles-ci. Ce n'est pas le caractère géométrique qu'il en dégage, mais au contraire, il déforme la base organique en la forçant dans le schéma d'une carcasse géométrique non existante dans la réalité et assujettit les formes organiques au système inintelligible des formes de détails géométriques, également non existantes dans la réalité. Ce phénomène est parallèle à la conception antihumaine de la société capitaliste décadente et à sa désagrégation intérieure. Derrière les tendances de l'art du XX<sup>e</sup> siècle, en apparence analogues, nous trouvons une archaïsation consciente, qui elle, est également un phénomène partiel de l'éloignement de la réalité.

Quant à l'harmonie et au rythme des lignes, à l'accentuation du contour et à sa disposition consciente, n'oublions pas que l'art égyptien, tant le bas-relief que la peinture, est un art essentiellement graphique, rien que par la raison de son origine. Les bas-reliefs et les peintures de grandes dimensions furent généralement reportés — souvent par voie mécanique — sur les murs des temples ou des tombes d'après une petite esquisse exacte exécutée d'avance. Les éléments les plus importants de la composition dans la peinture et le bas-relief égyptiens qui, à peu d'exceptions près, ne connaissent pas la composition close et qui divisent l'espace en registres parallèles superposés, sont l'harmonie et le rythme des lignes, moyens les plus efficaces du jeu avec l'illusion de la spatialité. (Par exemple la répartition parallèle des contours, brisés par des contours opposés.) Tout ceci mène, bien entendu, souvent à une stylisation.

Nous signalerons brièvement les autres «limites» se manifestant dans la représentation de la réalité objective. Ces limites sont le manque des ombres portées et intérieures, l'absence des effets atténuants de l'atmosphère (perspective aérienne), le souci d'éviter les couleurs rompues et les demi-teintes, c'est à dire l'emploi des couleurs pures et caractéristiques, relativement peu nombreuses. Tout ceci est inhérent à la loi des plus grandes surfaces et découle du caractère fondamentalement graphique de l'art dit «plan» égyptien. („Flach-

kunst'') Nous y trouvons cependant de nombreux exemples d'efforts pour se dégager de ces canons traditionnels.

## II

Après avoir exposé les «limites» imposées par les lois de style à l'art égyptien nous passerons aux problèmes soulevés dans l'introduction. Nous examinerons le caractère de classe de l'art égyptien, sa situation et son rôle dans la société, les conditions de sa genèse et ses objectifs.

Dans les représentations de bateaux — d'après les recherches les plus récentes, probablement de caractère sépulcral — et dans celles des scènes de chasse, figurant sur les vases trouvés dans les cimetières de la société primitive de l'époque énéolithique Naqada I et Naqada II, nous ne rencontrons pas encore la trace de l'agencement de l'espace, la division en registres, de même qu'elles n'existent pas non plus sur les dessins rupestres du désert arabe, dessins représentant de scènes analogues et datant de la même époque. Vers la fin de l'époque Naqada II on voit un changement intéressant dans le mobilier funéraire. Les vases peints disparaissent dans les tombeaux et leur place est occupée par des vases d'apparat polis et creusés dans les pierres les plus dures, ou bien par des imitations de ceux-ci faites en argile peinte. Par contre dans les tombeaux où se trouvent les vases en pierre dure, on constate l'absence des imitations et inversement. Les tombeaux mentionnés les premiers sont par ailleurs plus riches en mobilier funéraire: il est donc évident que cette stratification pécuniaire reflète le début de la division des classes. C'est à cette époque que fut exécuté le célèbre tombeau peint de Hiérakonpolis, où nous rencontrons pour la première fois la peinture murale monumentale. Cette peinture continue les scènes de combats et de bateaux des vases peints et bien qu'on n'y rencontre pas de ligne de délimitation ni celle de la base, les représentations de bateaux et de la chasse aux lions peuvent figurer l'une à côté de l'autre. Les scènes sont également disposées dans deux registres parallèles superposés et les scènes et les figures montrent, même dans les détails, les germes d'une composition qui suit la loi des plus grandes surfaces. Ce tombeau de grandes dimensions est évidemment la sépulture d'un chef de clan ou de tribu puissant, peut-être même d'un prince, étant donné que Hiérakonpolis comptait comme la capitale de l'état de Haute Égypte à l'époque précédant la centralisation du pays. Les monuments historiques et artistiques de la période suivante, (époque dite protodynastique) sont les palettes servant à broyer les fards, c'est à dire leurs exemplaires votifs trouvés également au temple de Hiérakonpolis. Sur ces palettes, ainsi que sur la massue votive du Roi-Scorpion, trouvées ensemble, nous pouvons suivre les traces du développement, de l'ornementation remplissant l'espace entier jusqu'à la division en registres parallèles superposés, disposition qui sur la palette connue du roi Narmer et sur la massue

du Roi-Scorpion, à peu près contemporaines, se présente déjà dans sa forme classique, telle la figure humaine basée elle aussi sur la loi des plus grandes surfaces. La massue du Roi-Scorpion et la palette de Narmer sont les preuves historiques indiscutables de la constitution du pouvoir de l'état centralisé. L'évolution du style classique de l'art égyptien est inséparable de la constitution de l'état.<sup>8</sup>

### III

Il paraît en effet à première vue que l'art de l'Ancien Empire (III<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> dynasties, 2700—2240 avant notre ère) était sous l'influence décisive du pouvoir royal. Les plus grandes constructions, les plus grandioses créations sculpturales furent au service du culte funéraire du roi. L'activité artistique se concentrait, déjà à l'époque thinite, époque des I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> dynasties (environ 2900—2700 avant notre ère) dans les deux nécropoles royales, à Abydos et à Saqqara<sup>9</sup>, tandis qu'à l'ère de splendeur de l'Ancien Empire se limitait aux environs de la capitale, de Memphis. Les ouvrages des autres ateliers du pays, relativement minimes, dénotent l'influence décisive des ateliers centraux. Le rôle dirigeant de l'exemple royal semble être renforcé aussi par la circonstance que les bas-reliefs du couloir couvert, récemment mis à jour, menant à la pyramide d'Ounis, dernier pharaon de la V<sup>e</sup> dynastie, semblent être les modèles des riches décors peints et sculptés en bas-relief des mastabas des nobles des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> dynasties<sup>10</sup>. Il est évident que l'art des diverses dynasties dénote un souci de se former un style indépendant, propre à lui.

Cependant ces directives et influence royales ne sont à maints points de vues qu'illusoires.

<sup>8</sup> En rapport avec l'art préhistorique égyptien v. : A. SCHARFF : *Grundzüge der ägyptischen Vorgeschichte Morgenland*, XII. Leipzig, 1927 : sur les vases en pierre dure et leurs imitations peintes, p. 26 ; A. SCHARFF : *Die Frühkulturen Ägyptens und Mesopotamiens. Der Alte Orient*, Vol. 41. Leipzig, 1941. ; A. SCHARFF : *Hbuch Arch.*, p. 434 et suiv. ; DOBROVITS : *Ókori történet, Az ókori Kelet. Egyetemi jegyzet* (Histoire antique. L'Orient antique. Notes universitaires), Debrecen, 1952. p. 20 et suiv. ; VANDIER : *Manuel d'archéologie égyptienne* I. 1. Paris, 1952 ; sur les palettes v. p. 343 et suiv., p. 570 et suiv., sur la tombe de Hiérakonpolis v. p. 561 et suiv. Sur les palettes, récemment, v. en outre : Schott : *Die Hieroglyphen*. Akad. d. Wissenschaften u. Literatur. Abh. d. Geistes u. Sozialwiss. 24. Mainz 1950.

<sup>9</sup> Sur les nécropoles d'Abydos des I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> dynasties, ou plutôt sur leurs cénotaphes v. A. SCHARFF : *Hbuch Arch.* p. 440 et suiv. BISSING : *Ägyptische Kunstgeschichte*, p. 29 et suiv. On trouve dans ces ouvrages une bibliographie esquissée. Saqqarah, comme nécropole royale : v. *Archiv für ägyptische Archäologie* I. 1938, 2. pp., 50 et suiv. I. 1, p. 21 et suiv. I. 8—9, p. 182 et suiv. CHRISTIANE DESROCHES NOBLECOURT *Le style égyptien*. Larousse, Coll. Arts, Styles et Techniques, 1946. p. 48 et suiv. DOBROVITS : *Histoire ancienne*, I. p. 23. VANDIER : *Manuel d'archéologie* I. 2. p. 637 et suiv. EMERY : *Excavation of Saqqarah*. 1937. Récemment LAUER : *Travaux et découvertes à Saqqarah* (campagne 1952—53) *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie*, 15 Février 1953. P. 15 et suiv.

L'activité artistique étant en rapport direct avec la personne du roi, est — abstraction faite des créations architecturales — fort limitée. Les décors peints et sculptés en bas-relief font pour ainsi dire entièrement défaut dans les pyramides et les temples funéraires royaux des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> dynasties : les oeuvres d'art se bornent aux statues cultuelles du roi. Dans les temples funéraires du roi, le bas-relief apparaît pour la première fois au temps de la V<sup>e</sup> dynastie. Les créations artistiques, les rondes-bosses, bas-reliefs et peintures les plus nombreux se trouvent dans les nécropoles de la classe dirigeante de l'époque : dans les sépultures dites mastabas. Nous avons parlé ailleurs de l'importance des peintures murales et des bas-reliefs des mastabas. Nous avons signalé que ces peintures murales, telles les épitaphes, apparaissant sous la forme d'autobiographie, sont pour ainsi dire des motivations. Leur but est de présenter le propriétaire du tombeau en sa qualité de serviteur fidèle du roi et instrument de son pouvoir, fonctionnaire qui sur mandat du roi gouverne les sujets remis à sa charge et administre les propriétés royales confiées à lui. En reconnaissance de ses services, il participe par la faveur de son seigneur le roi — d'après la conception officielle de l'époque, seul justifié, en tant que dieu parmi les hommes, à la vie de l'au-delà — à l'immortalité, à la vie de l'au-delà grâce au droit ou au don d'une tombe, dans l'entourage du roi. Le roi emmène dans l'au-delà toute sa famille, sa maisonnée et sa cour, c'est pourquoi les fonctionnaires se font enterrer près de lui.<sup>11</sup> Pareillement, les statues-portraits de l'Ancien Empire — sauf les statues cultuelles du roi — sont au service de l'immortalité et du culte funéraire des grands personnages et naissent des besoins de ce culte.<sup>12</sup>

Ces circonstances de la genèse des oeuvres d'art déterminent nettement le caractère de classe de l'art de l'Ancien Empire. L'art est au service d'une classe exploitrice privilégiée, il voit le monde soumis à celle-ci et sous son angle.

<sup>10</sup> Archiv für Ägyptische Archäologie. I., 8—9, p. 175 et suiv. Cf. SCHARFF : Hbuch der Arch. p. 507 et suiv.

<sup>11</sup> En rapport avec cette question v. DOBROVITS : Das Erscheinen der schriftlichen Formulierung im Totenkult der alten Ägypter. Oriens Antiquus. Éditions de „Magyar Keleti Társaság”, 5—12. Budapest, 1945. p. 34 et suiv. ; DOBROVITS : A fáraók művészete (L'art des Pharaons), p. 15 et suiv. A. MORET : L'accession de la plèbe égyptienne aux droits religieux et politiques sous le Moyen Empire. Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion, etc. Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques, fasc. 234, 1922. p. 331 et suiv. ; A. MORET : Le Nil et la civilisation égyptienne. L'évolution de l'Humanité, etc. Synthèse historique, vol. VII. 1927. p. 292 et suiv. H. KEES : Totenglauben und Jenseitsvorstellungen der alten Ägypter. Leipzig, 1926. p. 160 et suiv. On trouve dans ces ouvrages une bibliographie détaillée. Sur l'interprétation antérieure, unilatéralement religieuse et magique des peintures murales des mastabas, et sur les objections pouvant être faites contre cette opinion v. J. SPIEGEL : Die Idee vom Totengericht in der ägyptischen Religion. Leipziger ägyptologische Studien, 2, Glückstadt, 1935. avec la bibliographie de la question. V. encore ERMAN : Die Religion der Ägypter. Berlin, 1934. p. 245. et suiv. 249 et suiv., 252 et suiv. ; VANDIER : La religion égyptienne. Coll. «Mana» Introduction à l'histoire des religions orientales. Paris, 1944. p. 77 et suiv. p. 114 et suiv. KEES : Totenglauben. p. 170 et suiv., 178 et suiv., etc. DRIOTON—VANDIER : L'Égypte, Paris, P. U. F., 1936. p. 191 et suiv.

Ce fait se manifeste aussi dans les détails. Les peintures murales présentent avant tout, la vie, l'activité, et l'ambiance du grand dignitaire, propriétaire du tombeau.<sup>12</sup> Tout est en rapport et en corrélation avec lui, ce qui s'exprime par les proportions du seigneur, beaucoup plus grandes que celles des autres personnages. Sa figure dépasse en maints cas le système des registres pour accentuer sa grandeur d'une part, et d'autre part pour que les scènes des divers registres puissent elles aussi se rapporter à lui. La riche activité — représentée dans ses détails — déployée sur les terres : le labourage, les semailles, la moisson, le battage sont exécutés sur *ses* terres ou sur les terres administrées par *lui*. C'est *lui* qui interroge les scribes, leur donne les ordres, recueille les impôts et les dons, et la récolte qui doit être livrée. C'est lui qui interroge les contribuables retardataires ou les plaignants, et ce sont *ses* serviteurs qui fustigent cruellement les ouvriers paresseux et les retardataires. Les gens attendant une audience s'inclinent humblement devant lui, ses sujets l'acclament avec des cris d'allégresse, les porteurs sont heureux de le porter dans sa chaise et expriment leur bonheur aussi dans l'inscription accompagnant l'image. C'est pour lui que travaillent les tailleurs de pierres et les artisans, ce sont ses troupeaux que conduisent et trayent les bergers, c'est pour lui que les oiseleurs attrapent les oiseaux avec leur filets et pièges, c'est pour lui qu'on engraisse les oies dans la basse-cour. C'est pour lui qu'on construit les bateaux dans lesquels il part pour la chasse ou pour la pêche dans les marais du Nil. C'est lui qui au bord du désert, jadis couvert de buissons, chasse le gibier avec ses chiens. Nous le voyons se divertir, écouter le chant, regarder la danse ; nous le voyons juge, chef d'armée et dans mille autres manifestations de la vie, mais nous le voyons aussi après la mort, accompagné par des gens endeuillés dans le tombeau que son seigneur le pharaon lui a donné pour qu'il s'y tienne dans l'éternité. Nous voyons comment on porte sa statue cultuelle, comment on transporte en bateau sa momie à Abydos ou à Héliopolis pour qu'il y rende visite aux dieux de l'au-delà. Or, tout ceci ne lui est dû qu'en sa qualité de fonctionnaire et sujet du Pharaon, élevé à ce poste par la volonté de son seigneur dont il exécute les ordres. C'est en cette qualité que le présentent les épitaphes elles aussi.

Malgré son caractère de classe et ses objectifs cet art nous présente la vie de l'Égypte contemporaine dans toute sa plénitude et nous permet de jeter un

<sup>12</sup> Sur les mastabas de l'Ancien Empire l'ouvrage qui fait autorité est encore toujours celui de MARIETTE : *Les Mastabas de l'Ancien Empire*. Paris, 1882—86. Une stynthèse fondamentale sur les peintures murales : L. KLEBS : *Die Reliefs des alten Reiches. Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Klasse*. Heidelberg, 1915. On trouve une matière fort précieuse dans l'ouvrage de WRESZINSKI : *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte I—III*, 1923—1935, et dans les diverses publications de fouilles. V. encore MASPERO : *Égypte. Ars Una, Histoire générale de l'art*. Paris, s. d. (1911), p. 27 et suiv. BREASTED—RANKE : *Geschichte Ägyptens. Grosse Illustrierte Phaidon-Ausgabe*. Zürich, 1936. *Kunstgeschichtliches Nachwort*. Pl. 183 et suiv. SCHAEFER—ANDRAE : *Propyläen Kunstgeschichte II*. Berlin, 1925. Pl. 235 et suiv. FECHHEIMER : *Plastik*. Pl. 11 et suiv. Nous ne nous référerons aux ouvrages cités plus haut qu'exceptionnellement, dans des cas concrets.

regard profond dans la vie de la société égyptienne. Il n'est point fortuit que ces représentations nous font connaître la vie quotidienne et la société de l'Ancien Empire mieux que celles de notre propre moyen âge.

Ces représentations nous permettent aussi de jeter un regard profond dans la structure et les conditions de la société. Elles nous montrent à quel point les sources d'énergie économiques du pays sont au service d'une classe exploiteuse restreinte, comment cette classe jouit de tous les fruits du travail du peuple, elles nous montrent toute la brutalité et la violence du système exploiteur (scènes de bastonnade, perception des impôts, activité des inspecteurs du travail, etc.).

Bien que ces scènes, ainsi que les textes nous enseignent que les propriétaires des tombeaux dépendent du pouvoir royal illimité, la représentation du roi dans les peintures murales de l'Ancien Empire fait complètement défaut. Ce fait a évidemment des raisons dogmatiques et religieuses, la personne divine du roi ne pouvant figurer que dans les locaux consacrés au culte royal ; il peut cependant avoir aussi d'autres raisons.

Connaissant le caractère de classe et les objectifs de cet art, nous ne pouvons guère parler de la prise de position *individuelle* de l'artiste dans la question de la vérité sociale, encore moins de sa critique éventuelle ou bien de sa propre opinion ou de celle de sa classe. Poser la question de telle façon nous semble être inopportun, déjà du fait que l'art égyptien est, d'après la conception publique, parfaitement impersonnel et que la personnalité artistique de ceux qui l'ont créé est complètement rejetée à l'arrière plan et reste inconnue. A peu d'exceptions près, nous ignorons les noms des artistes.<sup>13</sup>

Néanmoins, soulever la question du point de vue de l'artiste n'est pas tout à fait injustifié. L'analyse plus exacte de l'art de l'Ancien Empire et la confrontation de son évolution avec celle de la société de l'Ancien Empire, non seulement justifient la question, mais nous permettent aussi de jeter un regard plus profond sur le fonctionnement des facteurs déterminant l'évolution de l'art et des conjonctures sociales.

<sup>13</sup> Cf. DOBROVITS : *Lyka Emlékkönyv* (Mélanges Lyka). P. 301. Nous ne nous étendrons ici, qu'en passant sur l'art du portrait, ainsi que dans ce qui suit. V. encore SCHARFF : *Hb. Arch.* p. 511 et suiv. WEYNANDTS—RONDAY : *Les statues vivantes*. Bruxelles, 1926. MASPERO : *Études de mythologie et d'archéologie égyptienne*. Paris. I. 1895.

<sup>14</sup> Cf. : DOBROVITS : *Egyptom festészete* (La peinture égyptienne). P. 35. W. WOLF : *Individuum und Gemeinschaft in der ägyptischen Kultur*. Leipziger ägyptologische Studien I. Glückstadt, 1935. p. 7 et suiv. SCHARFF : *Hb. Arch.* p. 497 et suiv. La bibliographie de la question peut être retrouvée dans les ouvrages cités. La science bourgeoise, en particulier à l'époque du fascisme allemand, a trop insisté sur le caractère collectif et impersonnel de l'art égyptien. V. en revanche là-contre les critiques sur l'ouvrage d'AVDIEV, de I. M. LURIE, et I. M. DIAKONOV, AVDIEV : *L'histoire de l'Orient Antique*. Bp. 1951. (Trad. hong.) App. p. 403., plus MATIE : Sur la question de la périodisation de l'art d'El-Amarna. *Vestnik Drevnej Istorij*, 1953. 3. p. 212 et suiv. et MATIE : Le rôle de la personnalité de l'artiste dans l'art de l'Égypte ancienne. *Bulletin de la collection orientale de l'Ermitage*, IV. p. 5 et suiv.

Il convient de signaler que malgré le fait que les peintures murales de l'Ancien Empire se trouvaient dans les sépultures des grands personnages, l'opinion, selon laquelle les créations grandioses de l'art de l'Ancien Empire n'étaient pas visibles aux contemporains et qu'elles ne furent pas connues, donc qu'elles n'avaient pas de public, est erronée. Les visiteurs se sont rendus à ces tombeaux non seulement aux fêtes du culte funéraire et aux occasions des divers anniversaires, mais il était de coutume de les visiter aussi à d'autres occasions, même par pure curiosité, et il est aussi évident que le personnel auquel la surveillance des tombeaux était confiée, pouvait montrer au public les lieux couverts de peintures. La formule de prière mortuaire s'adressant aux vivants, formule devenue générale au Moyen Empire, mais rencontrée déjà à l'Ancien Empire, compte expressément sur les passants et sur les visiteurs *éventuels*. Déjà de fort bonne heure commençait-on à copier les représentations des divers tombeaux dont quelques-uns furent connus par leurs oeuvres d'art déjà dans l'antiquité égyptienne.<sup>15</sup>

Ainsi donc la supposition, selon laquelle, l'artiste aurait créé ses oeuvres sans compter sur le public et que son activité ne se serait orienté que vers la vie éternelle en négligeant l'actualité, est à priori fausse. L'artiste en donnant forme à ses idées a évidemment dû compter sur le public contemporain ou sur celui de la postérité immédiate, telles les épitaphes qui s'adressaient non *seulement* au roi ou aux dieux mais aussi aux contemporains et à la postérité.<sup>16</sup> Les artistes n'auraient eu par ailleurs aucune raison de se vanter, comme on le voit dans quelques tombeaux, de leurs innovations techniques ou de se représenter eux-mêmes en mentionnant leur noms.<sup>17</sup> Somme toute l'artiste de l'Ancien Empire ne manquait pas de public et il a bien dû compter sur lui.

<sup>15</sup> Le rapport entre les peintures murales des divers tombeaux montre à n'en pas douter que les artistes avaient connu les peintures murales des mastabas. Sur la question des copies v. entre autres SCHÄFER : Bildnisse aus der Zeit Amenophis IV. Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde, 52 (1919) p. 87 et suiv. Sur la connaissance et l'appréciation des objets d'art v. SCHÄFER : Von ägyptischer Kunst, p. 67 et suiv. et SETHE : Zwei bisher übersehene Kunstwerke. Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde, 53 (1918) p. 50 et suiv. Les représentations des chambres d'offrandes des mastabas s'efforcèrent sans aucun doute de reproduire les scènes d'offrandes se déroulant dans ces locaux. V. encore KEES : Totenglauben, p. 171 et suiv. et 180, etc. Quant à la formule funéraire commençant par „O, vous qui aimez la vie et haïssez la mort” v. J. SAINTE FARE GARNOT : L'appel aux vivants dans les textes funéraires égyptiens des origines à la fin de l'Ancien Empire. Le Caire 1938. Recherches d'archéologie, de philologie et d'histoire, IX. et SOTTAS : La préservation de la propriété funéraire dans l'ancienne Égypte, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences philologiques CCV, Paris, 1913. Cf. SETHE : Urkunden des Alten Reiches I., passim. Cf. ERMAN : Ägyptische Chrestomathie, Breslau, 1944. P. 90 et suiv.

<sup>16</sup> Sur les „biographies idéales” v. THAUSING : Schicksalsbegriff der Ägypter p. 8 ; SPIEGEL : Die Idee vom Totengericht, pp. 24, 59 et suiv., 78 ; KEES : Totenglauben, p. 151 et suiv. H. BRUNNER : Die Texte aus des Gräbern der Herakleopolitenzeit von Siut. Ägyptologische Forschungen, Fasc. 5, 1937. p. 64, 11.

<sup>17</sup> Cf. KLEBS : pp. 5, 67, 81. Bien entendu, nous ne pouvons pas négliger les points de vues de la survivance des noms motivée par le culte funéraire. Sur cette question v.



On connaît la lutte qui s'est poursuivie dans la société de l'Ancien Empire en apparence calme et organisée à l'extrême. Le pouvoir illimité de la divinité-royauté réclamant tout droit pour soi, regardant tout le pays comme sa propriété personnelle et signifiant théoriquement un pouvoir encore plus grand que celui des dieux, a été restreinte pour la première fois de la part du clergé et bientôt après par l'aspiration, devenant de plus en plus intense, de la noblesse — particulièrement celle des nomes — de se rendre indépendante. Ce processus est démontré par les chartes royales d'immunité dont les textes nous montrent en même temps le poids énorme avec lequel le système d'état exploiteur de l'Ancien Empire a pesé sur les masses des travailleurs de l'Égypte, privés de tout droit. Elles nous relatent ce que le pouvoir central *n'a* pas eu le droit d'exiger des propriétés privilégiées, c'est-à-dire de ceux qui y ont habité. Le "droit" exclusif des aristocrates d'être enterrés dans l'entourage du roi cesse au début de la V<sup>e</sup> dynastie et c'est alors que se forme la coutume des enterrements en province, dans la capitale du nome. L'aristocratie se divise en deux parties, en une aristocratie de la cour et une du nome, puis l'aristocratie du nome commence à regarder comme transmissibles non seulement ses terres privilégiées, mais aussi ses fonctions remplies dans le nome. Au début elle demande, en entrant dans ses dignités, une installation royale, plus tard elle la considère déjà comme superflue.<sup>18</sup>

Bien entendu, le pouvoir royal n'abandonne pas ses positions sans résistance. L'aristocratie cherche des alliés et les trouve dans les masses des travailleurs de son nome. Évidemment cette lutte ne se borne pas à la lutte entre le pouvoir royal et l'aristocratie, la lutte des classes continue aussi entre les privilégiés et les masses exploitées privées de droit. L'aristocratie désirant s'affranchir du pouvoir royal, profite des avantages assurés pour elle par les lettres de donation extorquées au roi. Les charges de la cour et de l'état incombent dès lors dans une plus grande mesure aux propriétés royales décroissant sans cesse

encore ERMAN - RANKE : *Ägypten und ägyptisches Leben im Altertum*. Tübingen, 1923. P. 502 et suiv. ; BISSING : *Der Meister des Grabes des Mereruka-Meri in Saqqara*. *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 64 (1929) p. 137 et suiv. ; KEES : *Ägypten*, p. 163 et suiv. KEES : *Studien zur ägyptischen Provinzialkunst*. Leipzig, 1921. p. 32. BISSING : *Ägyptische Kunstgeschichte*. *Erläuterungen*, p. 88—91 ; SCHÄFER : *Von äg. Kunst*. P. 67 et suiv. Un essai de synthèse sur la question : E. WILLIAMS WARE : *Egyptian Art signatures*. *The American Journal of Semitic Languages*, 43 (1926), p. 188 et suiv. L'opinion de SCHARFF sur la question est différente : *Hb. Arch.* p. 505. V. la note 14.

<sup>18</sup> V. la bibliographie donnée sous la note 11, plus DRIOTON - VANDIER : *L'Égypte*. Coll. Clio. Introduction aux Études Historiques. Les peuples de l'Orient Méditerranéen. II. 1946. p. 172 et suiv., et p. 204. et suiv. AVDIEV : *L'histoire de l'Orient antique*. p. 112 et suiv. ; DOBROVITS : *Histoire ancienne*. p. 28 et suiv. Sur les chartes d'immunité v. WEIL : *Les décrets royaux de l'Ancien Empire*. Paris, 1912 ; MORET : *Chartes d'immunité dans l'Ancien Empire égyptien*. *Journal Asiatique* 1912—1916. Série 10, vol. 20. p. 73—113, série 11. vol. 7. p. 271—341 ; KEES : *Beiträge zur ägyptischen Provinzialverwaltung und der Geschichte des Feudalismus*. *Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Phil. Hist. Klasse*, 1932. p. 85 et suiv. GAUTHIER : *Le terme géographique šm et le titre mr—šm*. *Recueil Champollion*. p. 217 et suiv.

et dont la population afflue littéralement vers les territoires privilégiés. Les propriétaires de ceux-ci, en premier lieu les préposés aux nomes, devenant de plus en plus des potentats, les attirent à eux. Les inscriptions, trouvées dans les tombeaux de province, des grands personnages des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> dynasties, en premier lieu dans ceux des nomarques de Haute Égypte, mentionnent en maints cas la fondation de „nouvelles villes”, considérée comme un mérite personnel du propriétaire du tombeau et relatent que dans ces villes le paysan vit mieux que les *Ser* (nobles locaux, fonctionnaires) ailleurs (à savoir sur les terres royales).<sup>18/a</sup> Étant donné que les territoires privilégiés étaient dispersés principalement dans la Haute Égypte, le soulèvement mettant fin au système d'état despotique, avait éclaté à Memphis et ses environs, ainsi que dans la Basse Égypte, tandis que dans la Haute Égypte le pouvoir passa relativement sans heurte aux mains de l'aristocratie locale déchirant le pays en plusieurs parties. L'aristocratie devint ainsi l'usufruitière de la révolte.<sup>19</sup> Il ressort clairement des textes que le soulèvement mettant fin au pouvoir d'état despotique de l'Ancien Empire, n'était dirigé point seulement contre le pouvoir royal, mais qu'il visait aussi à anéantir la classe exploiteuse. Il est de même évident qu'avec le pouvoir royal, le soulèvement a balayé effectivement la classe groupée autour du roi.<sup>20</sup>

<sup>18/a</sup> A. MORET : Le Nil et la civilisation égyptienne. I. cit.

<sup>19</sup> Le fait que le soulèvement avait éclaté justement à Memphis et ses environs, est attesté par la donnée de Manéthon sur la VII<sup>e</sup> dynastie, où 70 rois ont régné pendant 70 jours en tout (Cf. DRIOTON—VANDIER : L'Égypte, p. 214, MORET : L'accession, p. 342). Ce fait est justifié en outre par les destructions démontrables dans les nécropoles de Memphis et ses environs et leur appauvrissement soudain après la VI<sup>e</sup> dynastie, (cf. par ex. KEES : Ägypten, p. 171 ; JUNKER : Vorbericht Gize, 1914, p. 27 et 39. KEES : Totenglauben, pp. 180 et 303) par la pauvreté des sépultures de la Haute Égypte à l'ère de splendeur de l'Ancien Empire et leur enrichissement à l'époque de la décadence, c'est-à-dire après la VI<sup>e</sup> dynastie (Cf. SCHARFF : Hbuch Arch. p. 478 et suiv., et DESROCHES—NOBLECOURT : Le style égyptien, p. 81 et suiv. ; KEES : Studien zur ägyptischen Provinzialkunst). Les épitaphes de l'Ancien Empire semblent rendre vraisemblable que la majorité des propriétés privilégiées se trouvaient en Haute Égypte, comme il s'en suit de l'évolution historique et des conditions géographiques. Le fait que la révolte avait entraîné aussi la Basse Égypte, est attesté par les admonitions écrites pour le roi Mérikaré, témoignant que la Basse Égypte est devenue le théâtre d'une agitation révolutionnaire et qu'elle passa en suite sous la domination des Bédouins asiatiques (cf. SCHARFF : Der historische Abschnitt der Lehre für König Merikaré. Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Phil. Hist. Abteilung. Fasc. 8. Munich, 1936. p. 18 et suiv.). Sur le fait que c'est l'aristocratie de la Haute Égypte qui devint l'usufruitier de la révolte voir : DOBROVITS : Histoire ancienne. p. 29.

<sup>20</sup> Pour pouvoir éclaircir les circonstances qui ont provoqué la chute de l'Ancien Empire, il serait fort important de connaître la date exacte du texte littéraire connu sous le titre «Les admonitions d'Ipw-wer» (cf. GARDINER : The admonitions of an Egyptian Sage. Leipzig, 1909) ; ERMAN : Die Literatur der Ägypter. Leipzig, 1923 p. 130 et suiv. Tandis que la conception antérieure (GARDINER, ERMAN, MORET : Le Nil. loc. cit. MORET : L'accession, p. 344 et suiv. ; DRIOTON—VANDIER : L'Égypte, p. 213 et suiv. 235 et suiv. ; SCHARFF : Merikaré, p. 44 ; DOBROVITS : Das Erscheinen... p. 54 et suiv. note 86, ainsi qu'une partie considérable des égyptologues v. la critique de LURIE—DIAKONOV sur l'ouvrage d'AVDIEV : L'histoire de l'Orient Antique, op. cit. p. 399) rapproche ce papyrus aux événements de la fin de l'Ancien Empire, d'autres (STRUVE. v. AVDIEV : op. cit. p. 350, CZERMAK : Über den Seth der Hyksoszeit, Mélanges Maspero I. Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale LXVI. Le Caire, 1938.

Les épitaphes des grands personnages, en premier lieu celles des aristocrates de la province, montrent indubitablement que l'aristocratie s'était tournée intentionnellement vers les masses des travailleurs. Tandis qu'antérieurement les épitaphes n'insistaient en général que sur les mérites acquis au service du roi, en se référant à la gratitude du roi, dès la période plus tardive de la V<sup>e</sup> synastie, et particulièrement sous la VI<sup>e</sup> dynastie, on entend des voix de plus en plus nombreuses qui se réfèrent à l'attitude juste témoignée envers le prochain. Aussi rencontre-t-on des textes de plus en plus nombreux qui voient les mérites des fonctionnaires dans le gouvernement et l'administration justes des territoires confiés à leurs soins, dans l'attitude humaine témoignée envers les travailleurs vivant dans leurs propriétés, et dans l'aide portée à ceux-ci. Ces inscriptions présentent les grands personnages enterrés dans ces tombeaux, comme des fonctionnaires dont la mission était de faire triompher la justice, d'appuyer et protéger les pauvres et les indigents contre les puissants, de nourrir les affamés et de vêtir les nus, fonctionnaires qui assurent à chacun le travail et le pain, n'utilisant leurs propres biens que pour en faire bénéficier les nécessiteux. Tandis qu'auparavant l'honneur du tombeau et le privilège de la vie d'outre-tombe passée dans l'ambiance du roi étaient motivés par les mérites acquis au service du roi, à présent c'est en récompense du traitement juste du prochain que les fonctionnaires attendent des dieux la vie dans l'au-delà. Même, ces inscriptions présentent les grands personnages comme des hommes qui, dans leur propres nomes exercent les droits dûs jusqu'ici au roi : ils font enterrer les morts sans sépultures, ils se chargent eux-mêmes de la cérémonie funéraire et des besoins du défunt, c'est-à-dire, ils emmènent avec eux leurs sujets dans l'au-delà, ainsi que l'avait fait jusqu'ici le roi pour son

p. 722 et suiv. VOLTEN, W. WESSETZKY et plusieurs autres) le mettent en rapport avec les événements se déroulant à la fin du Moyen Empire. Nous ne voyons aucune raison décisive de changer notre opinion énoncée ci-dessus, car 1. les «Admonitions de Nofer-rechu» faisant évidemment allusion aux événements d'avant le début du Moyen Empire (cf. ERMAN : *Literatur*, p. 151 et suiv.) parlent des mêmes incidents qu'Ipw-wer, même elles semblent avoir connu les «Admonitions d'Ipw-wer». Elles se souviennent du règne asiatique ayant eu lieu en ces temps dans le Delta. La même chose est valable pour les «Admonitions de Cha-Cheper-Ré-Seneb» (cf. ERMAN : *Literatur*, p. 143 et suiv.). 2. Les admonitions du roi Khéti pour Mérikaré, datant sans aucun doute de la I. période intermédiaire (cf. SCHARFF : *Merikarê* ; ERMAN : *Literatur*, p. 109 et suiv.) sont une preuve historique des phénomènes révolutionnaires, de la fin de l'Ancien Empire, en particulier de la domination asiatique survenue dans le Delta (cf. DRIOTON—VANDIER : *L'Égypte*, p. 246 et suiv.), et laissent elles aussi prévoir la connaissance des «Admonitions d'Ipw-wer». Les arguments linguistiques et ceux de la nomenclature de l'administration objectés à la datation du «Ipw-wer» de la fin de l'Ancien Empire, ne semblent pas être suffisants pour tenir debout contre les constatations de ci-dessus. Or, si nous considérons les admonitions d'Ipw-wer comme le récit des événements de la fin de l'Ancien Empire, il en ressort clairement que le soulèvement, bien que dirigé en général contre la classe privilégiée, a balayé en premier lieu ceux qui étaient groupés autour du pouvoir royal. Ce fait ressort des épitaphes de la I. période intermédiaire également, cf. nombreux passages de BRUNNER : *Texte aus den Gräbern etc.* ainsi p. 27, 52 etc.

entourage, les aristocrates à son service. Dans les centres des nomes on voit se former autour des nécropoles des aristocrates, de nécropoles locales.<sup>21</sup>

Comment l'art de l'ancien Empire reflète-il ce processus? Passons brièvement en revue l'évolution des peintures murales des tombeaux. Ces peintures murales apparaissent au temps de la III<sup>e</sup> dynastie, mais elles sont, telles les épitaphes sous forme d'autobiographies de la même époque, laconiques, sommaires et portées sur le culte funéraire. Elles représentent moins l'activité terrestre du défunt et font plutôt signaler celle-ci. Dans les peintures murales domine la scène qui présente le propriétaire du tombeau devant la table d'offrande. On voit apparaître les serviteurs, porteurs d'offrandes et la longue file des gens portant les dons des villages situés sur le territoire du défunt ou placés sous sa direction, ainsi que les scènes d'offrandes. L'activité terrestre du défunt n'est marquée que par une ou deux scènes brèves. Toutes ces scènes sont représentées par des peintures ou des bas-reliefs dont la hauteur est plus grande que celle des oeuvres semblables des époques postérieures. Leur style est froid et grandiose ; elles sont ramenées à un seul plan et évitent l'exécution sensible et finement ondulée des surfaces, de même que les gestes violents, les contrastes, et tout rapprochement de la spatialité. La situation est à peu près la même sous la IV<sup>e</sup> dynastie où les peintures et bas-reliefs des tombeaux se bornent souvent à la représentation du repas sacrificiel ou des scènes d'offrandes.<sup>22</sup>

A l'époque de la V<sup>e</sup> dynastie (milieu du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère) l'art égyptien présente la vie dans toute sa plénitude dans les bas-reliefs polychromés et les peintures des mastabas. Le but des bas-reliefs des temples funéraires royaux est de présenter le monde, don du roi-Soleil au roi. Or, la décoration de ces temples, tout en étant riche et variée, reste fort en arrière des peintures murales des mastabas, où les scènes du culte sacrificiel et funéraire existent encore, mais où l'accent se porte sur l'activité terrestre. A côté des scènes du labourage, des semailles, du dépiquage, de la moisson, du transport, du battage, puis de celles tirées de l'activité des divers artisans : charpentiers, menuisiers, constructeurs de bateaux, sculpteurs, orfèvres, vanniers, bouchers, boulangers et brasseurs, on y voit s'agiter la multitude des bergers, pêcheurs, chasseurs, oiseleurs, toute une armée de scribes, de ça de là des inspecteurs du travail, des soldats et des scènes de combats. Or, tous ceux-ci ne sont plus représentés de manière schématique — pour ainsi dire symboliquement — mais se meuvent et déploient une activité fébrile. Le bas-

<sup>21</sup> Sur le développement des épitaphes v. les ouvrages énumérés, sous la note 11, mais particulièrement nombreux passages de MORET : *Le Nil*; KEES : *Totenglauben*, p. 152 et suiv. et 157 et suiv.; SPIEGEL : *Totengericht*, et BRUNNER : *Texte aus den Gräbern*. V. encore AVDIEV : *op. cit.* p. 112 et suiv.

<sup>22</sup> V. par ex. JUNKER : *Die Kultkammer des Prinzen Kanjnjswt. Führer durch die Kunsthistorischen Sammlungen in Wien*. Vienne, 1931, p. 18 et suiv.; SCHARFF : *Hb. Arch.* p. 503 et suiv.; BISSING : *Ägyptische Kunstgeschichte*, p. 90 et suiv.

relief perd quelque peu de sa hauteur, mais l'exécution de la surface, le jeu ondulé de sa saillie faible s'enrichissent de plus en plus et le coloris devient lui aussi de plus en plus riche et vif, même les gestes deviennent eux aussi de plus en plus réels et violents. Les gestes entrecroisés et les intersections sont de plus en plus abondants et la composition tend à donner l'illusion de la spatialité. La représentation de l'arrière plan, quoique timide, apparaît elle aussi, ou plutôt une indication de celui-ci : ainsi que les lignes droites des talons le sol ondulé avec sa végétation.

Ce processus continue et s'intensifie sous la VI<sup>e</sup> dynastie. L'horizon des artistes s'élargit de plus en plus et ils semblent être ravis de la joie de voir et de représenter. Ils figurent des scènes de plus en plus nombreuses qui ne semblent plus être en rapport avec le but original de la représentation : des sortes de scènes de genre en apparence gratuites. Mais ce n'est pas le cas. Ces scènes secondaires servent seulement à intensifier l'authenticité de la représentation, ainsi que le font les brèves inscriptions accompagnant les images : des exclamations mises dans la bouche des travailleurs, les remarques accompagnant le travail, les ordres, les paroles du chant soulignant le rythme du travail et fort souvent les expressions d'une querelle ou de jurons.<sup>23</sup>

En observant les scènes des peintures murales des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> dynasties, il est impossible de ne pas nous rendre compte de deux circonstances. L'une est, comme nous l'avons souligné, que ces peintures représentent toutes l'activité, le travail, sauf quelques-unes dont nous allons parler dans la suite. Même le grand personnage, le propriétaire du tombeau est actif, en train de travailler. Son devoir est de diriger le travail représenté sur les peintures. D'autre part nous y voyons les ouvriers confiés à ses soins, exécutant leur travail fébrilement, mais avec cœur. À la vue de ces peintures il est impossible de ne pas nous souvenir des paroles de la nouvelle datant de l'époque du Nouvel Empire, paroles disant des laboureurs : « Ils se sont mis à travailler et leur cœur s'est rempli de la douceur du travail en le commençant ».<sup>24</sup>

C'est ici que nous signalerons l'autre circonstance mentionnée. Il est évident que ces peintures en présentant l'exploitation et l'oppression dans toute leur inclémence, leur rudesse et leur cruauté, voulaient rendre sensible le pouvoir du propriétaire du tombeau, telles les scènes de bastonnade, les manifestations de l'humilité des sujets, etc., mais on y rencontre en même temps une tendance à idéaliser et à embellir la réalité. C'est pourquoi les scènes secondaires, telles les scènes de chant et de danse, de jeu et de farces s'entremêlent souvent avec les scènes représentant le travail. L'inspecteur du travail ne

<sup>23</sup> Sur l'évolution des peintures murales des tombeaux v. les ouvrages énumérés sous la note 13, plus Bissing : *Äg. Kunstg.* p. 90 et suiv. Sur les inscriptions accompagnant ces images v. ERMAN : *Reden, Rufe und Lieder auf Gräberbildern des Alten Reiches. Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1919.

<sup>24</sup> GARDINER : *Late Egyptian stories*, p. 110; DOBROVITS : *Világirodalmi Anthológia* (Anthologie de la littérature mondiale) I. Budapest, 1952, p. 42.

traque pas tout le temps les ouvriers, qui eux, travaillent souvent lentement et commodément et ont le temps de plaisanter et de se taquiner ; même ils se reposent et mangent. Les bergers ne chassent pas toujours les troupeaux ou traversent, portant le petit veau sur leur dos, le fleuve infesté de crocodiles, frappant l'eau avec leur bâtons, mais, assis derrière leur clayons, ils mangent de l'oie rôtie au feu libre.

Souvenons-nous de ce que nous venons de dire en rapport avec les épitaphes concernant la fondation de «nouvelles villes» où le paysan vit mieux que les fonctionnaires ailleurs. C'est pourquoi les scènes de musique et de danse sont-elles aussi fréquentes — abstraction faite de celles qui sont en rapport avec le culte funéraire. Il est vrai que le seigneur se divertit lui aussi, mais le sujet principal est la gaité de la plèbe. C'est aussi le cas pour les scènes de chasse, de pêche et d'oisellerie. Dans une certaine mesure c'est aussi du travail, l'acquisition de la nourriture, la poursuite d'animaux sauvages nuisibles, mais, c'est en même temps une réjouissance tant pour le seigneur que pour la plèbe. Bien qu'il soit puissant et plus grand — même dans les proportions de la représentation — que les autres, le seigneur est gai et il est aimé par ses sujets. Les porteurs chantent : «que la chaise est douce et légère quand le seigneur y est assis.» Il ne souhaite pas que les gens travaillent sans cesse, il est content de voir qu'ils se reposent et qu'ils jouent (la représentation des jeux et des réjouissances est en effet très fréquente). Il n'est pas fâché si les bateliers qui remontent et descendent le Nil se colletent et se jettent les uns les autres dans l'eau à coups de gourdins et de pics en poussant des cris aigus. Ce n'est pas une vraie bagarre, mais un jeu, une forme, répandue encore de nos jours, de la course de barques. Le seigneur a soin d'eux aussi après leur mort, il les emmène avec lui dans l'au-delà, c'est pourquoi il fait graver dans sa tombe les noms de ses serviteurs favoris et collectivement toute la population de ses villages.<sup>25</sup>

Le contenu de classe de ces peintures murales nous est donc clair. Telles que les épitaphes montrant les grands personnages qui se détournent du pharaon pour se tourner envers les «hommes», les représentations peignent de manière encore plus large et colorée la vie des travailleurs et sont en même temps les témoins, voire les instruments de ce même processus. Non seulement elles présentent toute la vie égyptienne, mais elle sont les témoins de l'évolution sociale et sont au service des tendances politiques de la société. Il est évident qu'elles sont au service du progrès et du développement. Car c'était au service du développement et du progrès que s'effectuait le processus qui aboutit à la destruction de la divinité-royauté de l'Ancien Empire et de son despotisme illimité. Les événements obligeaient à prendre connaissance de l'existence des masses de travailleurs, de leur vie et de leurs souhaits, et finalement ont mené à la nouvelle société mieux organisée et plus libre du Moyen Empire. En cela et par ces tendances, l'art grandiose de la fin de l'Ancien

Empire est progressiste et il appartient aux grandes périodes réalistes de l'art. Les artistes de l'Ancien Empire — eux-mêmes artisans travailleurs — en représentant le travail et l'homme travailleur avec tant d'amour et de sens de la réalité, exprimaient leurs propres sentiments et leur propre point de vue.

#### IV

Bien que le soulèvement provoquant la chute de l'Ancien Empire n'ait pas transformé radicalement la structure de la vie économique et de la société égyptiennes (les bases économique et de la société restant dans leur essence les mêmes)<sup>25</sup> il a tout de même amené des changements profonds. L'État centralisé est tombé en parties d'État luttant l'une contre l'autre. A l'intérieur de ces États les petits propriétaires et les propriétaires moyens libres se sont fortifiés, ainsi que les artisans réunis dans les villes. A côté des nomarques et des grands dignitaires affectés à l'aristocratie, les fonctionnaires petits et moyens, employés de l'état et du clergé arrivent eux aussi à un certain pouvoir. Une couche moyenne, surtout celle des villes, est en train de se former, la couche des *petits* (*ndšw*). L'urbanisation commence malgré les temps troubles, la population des villes s'intéresse vivement aux affaires politiques et une forte agitation politique s'exerce dans ses cercles. Le pouvoir central, en train de se reconstituer, ainsi que les nomarques ont également intérêt à gagner pour eux les couches mineures et moyennes de la société. De ce fait témoignent la littérature de l'époque, telle la nouvelle connue sous le titre de «Plaintes du paysan», les épitaphes des nomarques («biographies idéales»), ainsi que les admonitions du roi Kheti à son fils Mérikaré.<sup>27</sup>

Dans le domaine de l'idéologie le changement se manifeste d'une manière frappante dans les conceptions relatives à l'au-delà. A l'encontre de la dogmatique de l'Ancien Empire, selon laquelle la vie dans l'au-delà n'était due qu'au roi et aux privilégiés élus par lui, ce «droit» est tombé à présent en partage du

<sup>25</sup> Cf. SCHARFF : Hb. Arch. p. 503 et suiv., KLEBS : op. cit. passim, particulièrement p. 66 et suiv., 115 et suiv., 31, 121, 140, 109 et 77. WRESZINSKI : Atlas, passim. V. plus haut la note 15.

<sup>26</sup> Cf. MARX : Formen die der kapitalistischen Produktion vorhergehen. Grundriss der Kritik der politischen Ökonomie. Moscou, 1933. p. 336 et suiv. ENGELS : Anti-Dühring, p. 335. Cf. AVDIEV : op. cit. p. 5. V. encore MORET : L'accession, p. 348. A l'encontre de ceux qui dans les temps suivant la chute de l'Ancien Empire prétendent voir du «féodalisme» v. AVDIEV : op. cit. p. 85.

<sup>27</sup> V. les ouvrages énumérés sous les notes 20 et 21, plus AVDIEV, p. 114 et suiv., MORET : Le Nil, loc. cit., L'accession, p. 248 et suiv., 353 et suiv. (A l'encontre de la théorie erronée de la «divulgaration des secrets» de MORET v. DOBROVITS : Oriens Antiquus, p. 56, note 94). DRIOTON—VANDIER, p. 248 ; SCHARFF : Merikaré, p. 19, 42, 60 et suiv. Sur la nouvelle connue sous le titre de «Plaintes du Paysan» (v. VOGELSANG : Kommentar zu den Klagen des Bauern, Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens, VI. Leipzig, 1913 ; ERMAN : Literatur, p. 157 et suiv.) en sa qualité d'écrit de propagande étant au service du pouvoir central, v. DOBROVITS : Egyptomi és antik szépproza (Prose égyptienne et antique), Antiquitas Hungarica, II. 1—2, 1948. p. 17.

peuple entier.<sup>28</sup> Ce changement signifiait un élargissement considérable du domaine de l'art. Les centres de province, et particulièrement Abydos, ville sacrée du dieu des morts, ont fourni des centaines, même des milliers de stèles funéraires, non seulement les stèles de hauts dignitaires, mais aussi celles de membres de la couche moyenne de la société.<sup>29</sup> Du fait de l'appauvrissement général survenu par suite des temps troubles une partie considérable des stèles est formée souvent d'œuvres médiocres, ou encore plus faibles. Leur valeur consiste en ce qu'elles sont les témoins du style affranchi des ateliers locaux, elles sont de conception plus libre et montrent un exemple de nouvelles initiatives.<sup>30</sup> Nous voyons qu'alors que les matériaux de mauvaise qualité témoignent de l'appauvrissement des nécropoles de Memphis, les nécropoles de Haute Égypte, même les tombes de la couche moyenne, s'enrichissent en mobilier et en valeur.<sup>31</sup>

Les monuments les plus importants de l'époque appelée la première époque intermédiaire (2240—2000 avant notre ère) sont les «statuettes de serviteurs». Ces statuettes font toujours partie du mobilier funéraire ; elles sont des sculptures de petites dimensions, pour la plupart en bois, plus rarement en pierre, et représentent des personnages faisant des offrandes et exécutant un travail quelconque. Bien qu'elles apparaissent déjà à la fin de l'Ancien Empire, au temps de la VI<sup>e</sup> dynastie, et restent de coutume jusqu'à la première moitié du Moyen Empire, leur vraie vogue est à la première époque intermédiaire, celles des IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> dynasties. Nous y rencontrons tous les métiers possibles : le laboureur, le batelier, le pêcheur, l'oiseleur, le berger, le porteur de fardeau, le brasseur, le boulanger, le boucher, le charpentier, etc., seul ou en groupes, représentés souvent dans leur atelier, cuisine et écurie, avec les animaux et les offrandes. En tête des ouvriers apparaît aussi l'inspecteur du travail,

<sup>28</sup> MORET : L'accession, p. 349 et suiv. Le Nil, loc. cit. DOBROVITS : Oriens Antiquus, p. 35 et suiv.

<sup>29</sup> DRIOTON—VANDIER : p. 248. A cet égard il suffit de renvoyer par ex. à LANGE—SCHÄFER : Grab und Denksteine des Mittleren Reiches, aux quatre volumes du Catalogue Général du Musée du Caire, 1902—1925, ou au catalogue du musée de Leyde (BOESER : Beschreibung der ägyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden. Die Denkmäler der Zeit zwischen dem Alten und Mittleren Reich und des Mittleren Reiches, La Haye, 1909). V. encore J. VANDIER : Quatre stèles inédites de la fin de l'Ancien Empire et de la première époque intermédiaire. Revue d'Égyptologie, II. 1—2, 1935. p. 43 et suiv. V. encore SCHARFF : Hb. Arch. p. 536.

<sup>30</sup> Un ouvrage fondamental est celui de KEES : Studien zur ägyptischen Provinzialkunst, Leipzig, 1921. V. encore SCHARFF : Hb. Arch. p. 539 et 510 (sur le développement indépendant des ateliers locaux), BISSING—BRUCKMANN : Denkmäler ägyptischer Skulptur, Munich, 1914. pl. 32 et les commentaires relatifs ; WRZESZNSKI : Atlas I. pl. 85 et suiv. Une excellente synthèse de l'art de cette période avec bibliographie détaillée : BISSING : Ägyptische Kunstgeschichte, p. 105 et suiv. (Chapitre V.) V. encore Chr. DESROCHES—NOBLECOURT : Le style égyptien. Paris, Larousse, Arts, Styles et Techniques, 1946. p. 81 et suiv. ; KEES : Ägyptische Kunst. Jedermanns Bücherei. Breslau, 1926. p. 24 et suiv.

<sup>31</sup> V. la bibliographie sous la note 30, plus G. BRUNTON : Burial Customs. The first Intermediate Period : Engelbach : Introduction to Egyptian Archaeology, p. 212 et suiv.



en tête des bateliers le capitaine, et en maints cas l'effigie du patron de la maison. Ces statuettes sont pour la plupart des objets d'art peu prétentieux, mai il se trouve aussi parmi elles quelques pièces éminentes. Leur valeur artistique consiste en la représentation fraîche et fidèle de l'objet ou du métier figurés, en la réalité des gestes, en la sûreté avec laquelle elles caractérisent leur sujet, en la tendresse avec laquelle les exécuteurs de ces instantanés se plongent dans la vie qu'ils fixent dans ces figurines, souvent plus réelles que les objets de la statuaire de l'Ancien Empire — ne fut-ce que par leur sujet. De ceci, ainsi que de leur composition en groupe vient que nombreuses sont les pièces qui rompent en partie ou complètement avec la frontalité, tel le groupe connu figurant des lutteurs.<sup>32</sup>

Évidemment, leur destination est en partie identique avec celle des peintures murales et des bas-reliefs des tombeaux de l'Ancien Empire dont la vocation était de représenter dans l'au-delà la maisonnée du défunt, sa vie terrestre et son ambiance. Quant à leur origine, quelques commentateurs modernes prétendaient que c'est grâce à leur prix modéré et à la simplicité de leur production qu'elles furent populaires en cette époque appauvrie et incertaine.<sup>33</sup> Cette explication tout en étant motivée, n'est pas tout à fait juste, étant donné que les «statuettes de serviteurs» étaient de coutume déjà plus tôt, au temps de la VI<sup>e</sup> dynastie, et même à l'époque économiquement stabilisée des XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> dynasties.<sup>33/a</sup>

Quoiqu'il en soit, le travail, l'activité humaine, l'intérêt pour l'homme travailleur sont des sujets communs des statuettes et des peintures murales à

<sup>32</sup> Un ouvrage de synthèse est celui de J. H. BREASTED jr.: *Egyptian Servant Statues*. The Bollingen Series XIII. Washington, 1948. V. encore BREASTED—RANKE: pl. 75 et suiv. SCHÄFER: *Prop. Kunstgeschichte*, II. pl. 280 et suiv.; G. BRUNTON: op. cit. p. 214; KEES: *Ägypten*, pl. 2, 16, 20, et suiv., et 33, 55. A. HERMANN—v. SCHWAN: *Ägyptische Kleinkunst*. Berlin, 1940, pl. 29 et suiv., et 45 et suiv., FECHHEIMER: *Kleinplastik der Ägypter*. Die Kunst des Ostens III. Berlin, 1922, pl. 19, 20, 27 et suiv., 40, 41. WRESZINSZKI: *Atlas*, passim; BISSING: *Ägyptische Kunstgeschichte*, p. 112 et suiv. Sur le groupe des lutteurs v. BISSING—BRÜCKMANN: *Denkmäler äg. Skulptur*, pl. 29 et *Prop. Kunstgeschichte* II. pl. 282. On a souvent affirmé que les lois de style des portraits des grands personnages ne se rapportent pas aux «statuettes de serviteurs» celles-ci étant d'origine populaire (v. par ex. BÉNÉDITE: *Signa Verba*. Les jeux d'écriture dans l'image. Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de J. F. Champollion. Bibliothèque de l'École des Hautes Études, etc., fasc. 234, Paris, 1922, p. 23 et suiv.; AVDIEV: *Histoire de l'Orient Antique*, p. 168. Cf. MASPERO: *L'Égypte*, p. 91 et suiv.). A l'encontre de cette opinion, la nôtre est (v. DOBROVITS: *Harpokrates*. *Dissertationes in honorem E. Mahler*, p. 106 et suiv.; A fáraók művészete [L'art des Pharaons], p. 14.) que leur liberté plus grande ne provient pas des lois particulières du style, mais elle découle du sujet de la représentation, c'est-à-dire du fait que ces statuettes présentent des personnages en train de travailler. Cf. encore DOBROVITS: *Egy egyiptomi «szolgaszobrocska» a Szépművészeti Múzeumban* (Une statuette de serviteur égyptien au Musée Hongrois des Beaux-Arts), *Bulletin du Musée Hongrois des Beaux-Arts*, 1947, p. 5 et suiv. 27 et suiv. Sur cette question v. en outre SCHÄFER: *Von ägyptischer Kunst*, p. 62.

<sup>33</sup> V. par ex. KEES: *Totenglauben*, p. 183 et 184. DESROCHES—NOBLECOURT: *Le style égyptien*, p. 83. KEES: *Ägyptische Kunst*, p. 33. BISSING: *Kunstgeschichte*, p. 106. etc.

<sup>33/a</sup> BREASTED JR.: op. cit. p. 2 et suiv.

l'époque tardive de l'Ancien Empire. Bien qu'elles symbolisent la maisonnée, les serviteurs et les employés du défunt, et les présentent sous l'angle de la classe exploiteuse en représentant les intérêts de celle-ci, et bien qu'elles aient été trouvées — sinon exclusivement, mais en grande partie, — dans les tombes des nomarques, elles ne peuvent être séparées de l'intérêt constant que cette époque, pareillement à l'Ancien Empire tardive a témoigné pour le travailleur. Elles ne peuvent pas être séparées non plus de la tendance politique que nous avons signalée en rapport avec l'Ancien Empire tardif, tendance qui se manifeste dans la littérature de l'époque et dans les épitaphes. Les nomarques et le pouvoir central désireux de se renouveler, poussés par la lutte qu'ils menaient les uns contre les autres, ont tous cherché la faveur des couches inférieures et moyennes.

Les épitaphes de l'époque, appelées «biographies idéales» s'adressent plus encore que celles de l'Ancien Empire tardif, aux vivants, aux contemporains et à la postérité et s'efforcent consciemment de présenter le nomarque propriétaire du tombeau, comme quelqu'un dont la seule préoccupation était de veiller par son activité continuelle au bien être de son nome et de sa maisonnée. La conception — apparaissant déjà à la fin de l'Ancien Empire — selon laquelle le prince défend les opprimés contre les puissants et les tyrans, devient le motif directeur des épitaphes. Cette tendance pénètre aussi dans les manifestations suggérées par le pouvoir central et c'est elle la pensée directrice de la nouvelle intitulée les «Plaintes du paysan». Ici aussi il s'agit de la défense des droits des faibles, comme s'en vante le nomarque dans de nombreuses épitaphes en disant qu'en son temps tout le monde pouvait travailler tranquillement et que personne ne fut tué sur ses terres.<sup>34</sup>

Cette époque est en effet un temps de guerre incertain et trouble. Les divers essais pour constituer un pouvoir central, les coalitions alternantes des nomarques et les luttes contre les Nomades sémitiques installés dans le Delta, rendent la sécurité publique fort délabrée. Les luttes continuelles se reflètent aussi dans l'art. Parmi les statuettes de serviteurs et sur les peintures murales des tombeaux on voit apparaître les soldats en armure légère ou lourde, marchant en rangs serrés, des gardes armés et des troupes assiégeant les forteresses.<sup>35</sup>

A l'époque du Moyen Empire (2000—1680 avant notre ère), la XII<sup>e</sup> dynastie consolidant définitivement le pouvoir central, liquide graduellement

<sup>34</sup> Cf. H. BRUNNER : Die Texte aus der Gräbern der Herakleopolitenzeit von Siut, p. 11, 17, 18, 27, plus 65, 66, 43, 44, 53 et suiv. J. VANDIER : La tombe d'Ankhtifi. Bulletin de la Société Française d'Égyptologie, n° 7, juin 1951, p. 47 et suiv. V. en outre les ouvrages énumérés sous la note 27.

<sup>35</sup> V. par ex. NEWBERRY : Beni Hâsan I. London, 1893—94. pl. XIV et suiv.; MASPERO : Égypte, p. 108 et suiv.; ERMAN—RANKE : pl. 41,2; MASPERO : Histoire ancienne des peuples de l'Orient Classique I. Paris, 1895. p. 451 et suiv. V. en outre la bibliographie indiquée sous la note 34. plus KLEBS : Reliefs etc. (V. note 40) p. 154 et suiv.

par des mesures adroites de politique intérieure, le pouvoir des nomarques qui se maintenant encore pendant un certain temps, désirent s'appuyer en premier lieu sur la population des villes en plein essor. Dans ces villes et régions les classes moyennes, les paysans libres et les artisans, commencent à se développer. Ce développement mène bientôt à une nouvelle stratification pécunière et devient le germe de nouvelles oppositions de classes. Le pouvoir central commence des constructions grandioses servant au développement économique et à la défense du pays. Pour ces travaux il emploie non seulement la population astreinte au travail et les ouvriers salariés, mais aussi des travailleurs étrangers.<sup>36</sup>

Les conditions de ces ouvriers nous sont montrées par les ruines de la ville de Kahoun.<sup>37</sup> Dans les fatras de cette petite ville de courte vie, habitée par les ouvriers des constructions exécutées dans sa proximité, d'innombrables fragments de papyrus ont été trouvés. Ces papyrus permettent de voir les conditions juridiques de l'Égypte à cette époque et montrent que les classes moyennes ont vécu dans une indépendance économique relativement assez grande. Cette indépendance était due au développement des diverses industries et du commerce, à l'expansion orientée vers l'étranger, ainsi qu'à la possibilité d'avoir des esclaves. Or, c'est justement les fouilles de Kahoun qui démontrent que les grandes masses des travailleurs ont vécus dans des conditions fort difficiles. La petite ville de plan rectangulaire était enceinte de murailles et divisée en deux parties, séparées l'une de l'autre par une muraille. La majeure partie de la population était massée dans la cité ouvrière relativement très petite, dans des chaumières accolées dos à dos, tandis que les nobles de la ville habitaient dans des vastes villas comprenant de nombreuses pièces et entourées de jardins. Comment la grande masse des travailleurs a-t-elle dû vivre? Une œuvre littéraire de cette époque intitulée «La Satire des métiers» ou «Les admonitions de Duauf» en donne la réponse.<sup>38</sup>

<sup>36</sup> Cf. AVDIEV, p. 115 et suiv.; DRIOTON—VANDIER : p. 234 et suiv. 245 et suiv.; MORET : L'accession, p. 353 et suiv. ; Le Nil, loc. cit. Les Crétois en Égypte : DRIOTON—VANDIER : p. 254 ; GLOTZ : La civilisation égéenne. Évolution de l'Humanité, Paris, 1923, p. 47, 48, 235 et suiv., plus les ouvrages de Petrie énumérés sous la note 37 (Kahun, Gurob and Hawara, p. 42 ; Illahun, Kahun and Gurob, p. 9 et suiv.).

<sup>37</sup> Sur Kahoun v. AVDIEV : p. 122 ; SCHARFF : Hb. Arch. p. 526 et suiv. ; ERMAN—RANKE : p. 196 et suiv. ; BISSING : Äg. Kunstgeschichte, p. 145 et suiv. ; STEINDORFF : Aus einer altägyptischen Kleinstadt. Vellagen und Klasings Monatshefte, 1898, p. 717 et suiv. ; W. FLINDERS—PETRIE : Illahun-Kahun and Gurob. Londres, 1891, et Kahun Gurob and Hawara. Londres, 1891. Sur les papyrus de Kahoun, permettant de jeter un coup d'œil sur la vie et les conditions juridiques de ses habitants v. GRIFFITH : Hieratic Papyri from Kahun and Gurob, 1—2, Londres, 1898. Cf. DRIOTON—VANDIER : p. 294 et suiv.

<sup>38</sup> V. ERMAN : Literatur, p. 100 et suiv. Cf. MASPERO : Du genre épistolaire. p. 48 ; Histoire ancienne. I. p. 311 et suiv. ; AVDIEV : p. 123 p. Sur l'appréciation et l'importance du travail v. DOBROVITS : Az Ókori Kelet irodalmi (Les Littératures de l'Orient Antique). A világirodalom története (Histoire de la littérature mondiale), Budapest, A Művelődés Könyvtára XVII. 1944, p. 56, et MORET : L'accession, p. 356.

Cet ouvrage contient les admonitions d'un père scribe, à son fils qui, semble-t-il, n'a pas voulu étudier. Il raconte comme l'école est utile et tout ce qu'on y apprend. Le père exhorte le jeune homme à aimer ses livres autant que sa propre mère. Car ni le sculpteur, ni l'orfèvre (représentants de métiers distingués et appréciés) n'ont l'honneur d'être chargés de grandes missions confidentielles. L'orfèvre est assis devant la gueule de son fourneau et ses doigts se durcissent comme la peau du crocodile. Celui qui travaille avec le ciseau est plus fatigué que le bûcheron ; sa terre est le bois et sa houe est le métal. Même la nuit, lorsqu'il pourrait être libre, il travaille à la lumière de la veilleuse, plus que ses bras ne peuvent supporter. Le tailleur de pierre cherche son travail dans la pierre dure. Il abîme ses bras, il est fatigué et lorsqu'au crépuscule il peut enfin s'asseoir, ses cuisses et son dos sont brisés. Le barbier va de rue en rue pour trouver du travail ; il tond et rase même tard le soir, il surmène ses bras pour pouvoir nourrir son corps. Le commerçant va dans le Delta lointain où le piquent les moustiques. Le maçon est malade et mal vêtu, ses doigts sont son pain, et il ne se lave qu'une fois par jour. Le pain qu'il reçoit il le rapporte chez soi, on le bat, lui et ses enfants. Le sort du jardinier est également mauvais, il porte toute la journée sur ses épaules des seaux remplis d'eau et il arrose. La vie du laborueur et du tisserand n'est pas bonne non plus, car ce dernier est courbé toute la journée dans son atelier devant le métier, son sort est pire que celui d'une femme, ses cuisses serrent son estomac (il est évidemment accroupi) et pour chipper un peu d'air, il est obligé de suborner le garde. Le cordonnier mendie éternellement, ce qu'il mord, c'est le cuir. Le blanchisseur est menacé par les crocodiles au bord du fleuve tout comme le pêcheur. Tous les métiers sont mauvais, tous sont épuisants, à tous les artisans on commande, on est poussé à travailler plus vite. Il n'y a que le scribe qui est l'élite, qui est en honneur devant tout le monde et auquel les dieux du sort promettent la richesse dès son enfance. Il est chargé de missions particulières et c'est lui qui dirige les autres. Il est évident que ce petit ouvrage dont la compréhension exacte est difficile à cause de son état fragmenté et des malentendus des copistes, est un ancêtre du genre fort répandu de la rivalité des métiers et son but est évidemment de faire l'éloge de la carrière de scribe à l'adresse de ceux qui ne veulent pas étudier. Malgré cela il peint une image fort caractéristique des diverses professions. Nous y apprenons qu'au temps du Moyen Empire le choix de la profession était libre, que les artisans et les paysans étaient, du moins en partie, des hommes libres en droit, mais nous y apprenons aussi qu'ils travaillaient du matin au soir, éventuellement même la nuit, sous le contrôle rigoureux des inspecteurs du travail, pour pouvoir se procurer le nécessaire. Tout en étant tendencieux, l'ouvrage est trop fidèle à la vérité et nous ne pouvons nullement considérer l'image dépeinte comme exagérée. En relevant par quelques traits caractéristiques le plus essentiel et ne manquant pas d'une sympathie laconique pour le sort écrasant des travailleurs, il décrit

les métiers d'une manière presque caricaturale en peignant même la misère avec humour.

Ces sortes de manifestations se rencontrent aussi dans l'art.<sup>38a</sup> Les grands temples et autres constructions du Moyen Empire, ne nous sont pas parvenus sauf quelques vestiges. Les sources les plus importantes de l'art de la peinture et du bas-relief continuent à rester les tombes rupestres des nomarques. Les thèmes de celles-ci sont pour la plupart un héritage de l'Ancien Empire. Déjà dans les représentations de l'Ancien Empire nous voyons ici et là apparaître l'humour, même quelques traits de la caricature : la mise en relief, même l'exagération des traits caractéristiques, le comique et le grotesque recelés dans les situations, les gestes et les types. Les artistes de l'Ancien Empire ont eu un faible pour la scène de l'homme furieux contre son âne, ils ont goûté le comique un peu grossier de la scène où le babouin furieux, conduit à la chaîne, mord la jambe du serviteur marchant devant lui. Ils avaient du plaisir à représenter d'une manière caricaturale les gens pressés, les humbles et les fats. Ils ont reproduit le berger et l'oiseleur, vivant dans les marais du Delta, comme des figures drôles et sinistres. Déjà sous l'Ancien Empire les artistes se distinguaient par la caractérisation excellente des étrangers, représentations ne manquant pas d'une certaine sentiment de supériorité.<sup>39</sup>

À l'encontre du style vigoureux et mouvementé, rendant la vibration de la surface, les peintures murales du Moyen Empire sont caractérisées par une conception plus froide, plus calme et grandiose, art dénotant bien des fois une tendance à l'abstraction. Or, cet art ne reste point en arrière de celui de la fin de l'Ancien Empire pour sa force caractéristique et pour la représentation de l'essentiel des mouvements.<sup>40</sup> Dans la tombe connue de Khnumhotep, se trouvant à Béni-Hassan, nous voyons les Bédouins asiatiques s'installer dans le nome de Khnumhotep. L'artiste a consciamment accentué, même exagéré les particularités physiologiques des nouveaux venus, leur costumes et leur allure différant de ceux des indigènes égyptiens. L'attitude solennelle du groupe des Bédouins fait un effet comique justement par les gestes pleins de dignité. Ce comique est encore augmenté par le

<sup>38a</sup> Les peintures murales du Moyen Empire présentent souvent des personnages en train d'exécuter un travail industriel ; ces représentations semblent souvent être les illustrations de la « Satyre des métiers ». V. KLEBS : *Reliefs*, p. 105 et suiv.

<sup>39</sup> V. par. ex. BREASTED-RANKE : pl. 196 et 213, *Prop. Kunstgeschichte II*, p. 255 ; KLEBS : op. cit. p. 115 et 117, fig. 12, 20 et 21. WRESZINSKI : *Atlas I*, pl. 95a, 99. LANGE : *Ägyptische Kunst*, Zürich-Berlin, 1949, pl. 31, etc.

<sup>40</sup> Un ouvrage d'ensemble sur les peintures murales du Moyen Empire : KLEBS : *Reliefs und Malereien des mittleren Reiches. Material zur ägyptischen Kulturgeschichte. Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, Heidelberg, 1922. V. en outre SCHARFF : *Hb. Arch.* p. 533 et suiv. pl. 78 et suiv. ; WRESZINSKI : *Atlas I-II* (principalement II) ; BREASTED-RANKE : pl. 215 et suiv., 245 et suiv. ; LANGE : *Ägyptische Kunst*, pl. 48 et suiv. ; DOBROVITS : *Ägyptom festészete* (La peinture égyptienne), p. 42 et 43, pl. 64 ; MASPERO : *Égypte*, p. 107 et suiv., etc. Concernant la sculpture v. EVERS : *Staat aus dem Stein I-II*, Munich, 1929 ; BISSING : *Ägyptische Kunstgeschichte*, p. 153 et suiv., sur le portrait p. 165.

groupe des femmes curieuses qui se joignent à eux avec leurs enfants assis à dos d'ânes.<sup>41</sup>

Les bas-reliefs des tombes rupestres de Meïr<sup>42</sup> en Égypte Centrale, se distinguent eux aussi par leur caractérisation vigoureuse ; ils sont en outre fort importants de plusieurs points de vues. La conception des bas-reliefs de Meïr est de grande envolée, l'absence des détails les faisant paraître comme gravés. La représentation des inégalités du sol montueux et accidenté de l'arrière plan de quelques bas-reliefs rend remarquablement bien le désert broussaillieux dans les scènes de chasse. La tendance à représenter l'arrière plan n'est d'ailleurs pas étrangère à l'art du Moyen Empire ; à cet égard, par exemple le tombeau d'Antefiker à Thèbes, dépasse en qualité ceux de Meïr.<sup>43</sup> Quant aux bas-reliefs des tombeaux de Meïr, ils sont en effet dignes d'attention par l'art de caractériser les personnages par des moyens restreints et par la rédaction exacte de leur contenu. Sur un des bas-reliefs de Meïr nous voyons la moisson du papyrus et la fabrication d'une barque de papyrus. Les ouvriers nus soulèvent à quatre pattes les lourds faisceaux de laîche, ils les portent en tendant leurs muscles, écrasés du poids de leur fardeau et font de grands efforts pour lier la barque.<sup>44</sup> Leur travail est surveillé par un inspecteur âgé, barbu et ventru qui tient à la main un gros bâton court terminé par un pommeau. Sur un bas-relief se rapportant à cette scène, un berger barbu de très haute taille, aux cheveux hirsutes et extrêmement maigre conduit quatre boeufs ridiculement petits. Son visage d'une maigreur squelettique, son cou mince et tendineux, ses côtes cliquetantes, ses bras et ses jambes décharnés, ses gestes anguleux constituent un vif contraste avec les formes et les gestes arrondis de l'inspecteur du travail. Cet effet est encore augmenté par son bâton, qui, à l'encontre du gros bâton court et droit de l'inspecteur, est long, mince, noueux, tortueux et terminé par un fourchet. La volonté de caricaturer est évidente dans les deux figures, tant dans celle du gros inspecteur furieux, que dans celle du maigre berger au visage effaré.<sup>45</sup> Ces représentations nous rappellent la chanson du berger datant de l'Ancien Empire<sup>46</sup>, chanson qui considère le berger debout dans l'eau, comme le fiancé du pays de la mort (l'Occident), mais les figures caricaturées du berger et de l'inspecteur exprimant en même temps un propos

<sup>41</sup> NEWBERRY : Beni Hâsan I. pl. 30—31 ; WRESZINSKI : Atlas II. pl. 6 et suiv. ; MASPERO : Histoire ancienne I. p. 468, 469 ; KLEBS : op. cit. p. 162, 163.

<sup>42</sup> SCHARFF : Hb. Arch. p. 539, 540 ; BLACKMAN : The rock Tombs of Meïr I—III. Londres, 1914—15.

<sup>43</sup> V. SCHÄFER : Prop. Kunstg. II. pl. 289 ; SCHARFF : Hb. Arch. p. 535, pl. 78. Cf. N. DAVIES—GARDINER : The tomb of Antefoker. Londres, 1920 ; WRESZINSKI : Atlas I. p. 215.

<sup>44</sup> Sur la fabrication des canots de papyrus v. KLEBS : Reliefs des Alten Reiches, p. 100 et 101.

<sup>45</sup> Prop. Kunstg. II. pl. 290—91 ; BLACKMANN : op. cit. I, pl. 9. II, pl. XXVI. ; BREASTED—RANKE : pl. 218—19 ; KLEBS : Reliefs und Malereien des Mittleren Reiches, p. 91, 135. MASPERO : Égypte, p. 62, fig. 105—106 et p. 66, datée à tort de l'Ancien Empire.

sérieux, nous rappellent aussi la «Satire des métiers». Cette oeuvre nous frappe par la connaissance exacte de la vérité sociale et par sa reproduction fidèle ; c'est non seulement le rôle de l'art de fixer la vérité sociale et d'aider les forces du progrès qui s'y fait valoir, mais on y voit apparaître déjà les germes d'une critique de la société. L'auteur des «Admonitions de Duauf» voit et ressent la misère des travailleurs bien qu'il les regarde sous l'angle étroit du scribe et de sa situation particulière et privilégiée par rapport aux autres classes. L'artiste du tombeau du monarque de Meïr, pour augmenter l'effet comique, représente la vérité sociale dans les figures du maigre berger et du gros inspecteur et c'est à travers eux qu'il met en évidence les abus de la société. L'art égyptien a avancé d'un grand pas sur la voie du réalisme. Les forces effervescentes dans les tréfonds de la société, les oppositions entre les classes continuant sous la surface se manifestent aussi dans l'art qui, bien que parfois par des détours, devient de nouveau l'instrument de la lutte des classes.

Nous ne prétendons pas traiter ici de l'art du portrait au Moyen Empire.<sup>47</sup> Nous ne voulons que signaler que les luttes de l'époque incertaine succédant à la chute de l'Ancien Empire, et les oppositions tendues dans les tréfonds en apparence calmes du Moyen Empire, ont marqué de leur empreinte l'art du portrait. C'est à cette époque que domine le portrait qui soulève des problèmes et insiste sur la personnalité et le psychisme. L'amertume et la méfiance s'affirment dans les portraits se manifestent aussi dans la littérature de l'époque, en premier lieu dans les admonitions du pharaon Amenemhat I. Dans ces admonitions, le pharaon insiste sur ses devoirs envers ses sujets d'une part, tandis que d'autre part il désigne comme voie à suivre la réserve et la prudence à leur égard.<sup>47a</sup> L'état centralisé restitué ne cherche plus la faveur des grandes masses du peuple par les moyens de la propagande ; ayant triomphé sur ses ennemis, il se suffit à nouveau, comme à l'ère de splendeur de l'Ancien Empire. Or, cet état des choses ne fut que de courte durée : les oppositions, la stratification sociale et pécuniaire s'amplifiant sans cesse, l'aristocratie des *nomes* qu'on avait crue vaincue et reléguée à l'arrière plan après les décades agitées de la XIII<sup>e</sup> dynastie, rejetant pour un certain temps même les formes traditionnelles de la royauté, menait de nouveau à la révolte le peuple et l'armée. Tout cela causa finalement la chute de l'état et amena la domination étrangère des Hyksos qui dura pendant tout un siècle.<sup>48</sup>

<sup>46</sup> ERMAN : *Ägyptische Chrestomathie*, Berlin, 1909, p. 320. ; DOBROVITS : *Az Ókori Kelet irodalmái* (Les littératures de l'Orient Antique), p. 52.

<sup>47</sup> DOBROVITS : *Lyka Emlékkönyv* (Mélanges Lyka), p. 305 et suiv. ; L'art des Pharaons, p. 18 ; BISSING : dans «Die Kunst der alten Ägypter», p. 17, nie leur caractère de portrait et les considère comme «types». V. encore BISSING : *Äg. Kunstgeschichte*, p. 165., et SCHARFF : *Hb. Arch.* p. 538 et suiv. ; EVERS : *op. cit.* passim.

<sup>47a</sup> ERMAN : *Literatur*, p. 106 et suiv.

<sup>48</sup> Cf. DRIOTON—VANDIER : p. 275 et suiv., 313 et suiv. avec la bibliographie détaillée de la question. Un ouvrage important est celui de CZERMAK : *Über den Seth der Hyksoszeit*, etc. ; AVDIEV : *op. cit.* p. 123 et suiv. Les événements de l'histoire du

## V

L'Égypte après avoir chassé les Hyksos au début du Nouvel Empire (1580 avant notre ère) se transforme d'un seul coup en une puissance mondiale dont le domaine s'étendait de l'Asie Mineure jusqu'au Soudan. Le commerce étendu, les guerres de conquête et les incursions créent une abondance en matières premières et en main d'œuvre servile. La vie économique que le fonctionnarisme de l'État central s'efforce consciemment d'organiser, prend un essor gigantesque. Dans les villes et dans les ateliers royaux et religieux la production occupant souvent des centaines d'ouvriers, se poursuit avec une division du travail fort évoluée. Il est évident que l'évolution du Nouvel Empire et particulièrement celle de la vie économique de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, est caractérisée par l'établissement des manufactures occupant des ouvriers de plus en plus nombreux. Ces usines servent non seulement les besoins accrus de la population, en premier lieu les besoins de luxe de la classe dirigeante, mais elles sont aussi au service du commerce extérieur centralisé. Ces manufactures sont la propriété du pharaon, des diverses autorités gouvernementales et des temples. L'importance des ouvriers d'usine est témoignée par le fait qu'au temps de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, à côté des représentations des scènes agricoles habituelles, nous rencontrons en nombre de plus en plus grand celles de la productions industrielle, scènes qui témoignent aussi d'une division du travail fort développée.<sup>48/a</sup> De nouvelles couches s'élèvent, en premier lieu une nouvelle couche de fonctionnaires et d'officiers formant bientôt une nouvelle aristocratie professionnelle. Le clergé prend une influence décisive. C'est alors que se forment, pour la première fois en Égypte, des villes qui, tout en conservant leur caractère agraire, caractère permanent des villes égyptiennes, entraînent la coexistence de plusieurs dizaines, ou même centaines milliers de travailleurs, villes où la couche de fonctionnaires-aristocrates crée une civilisation qui présente des traits urbains caractéristiques.<sup>49</sup>

L'activité artistique reprenant au début les formes traditionnelles du Moyen Empire, retrouve bientôt sa manière d'exprimer le contenu particulier de l'époque et développe son style dominant. Bien que les tombes rupestres de Thèbes et de la province varient les thèmes traditionnels et hérités en présen-

cette époque, en particulier les changements rapides des temps de la XIII<sup>e</sup> dynastie, et l'interruption fréquente de l'ordre généalogique de la dynastie, ainsi que les faits analysés dans l'ouvrage cité de Czermak, témoignent indubitablement du caractère révolutionnaire de l'époque des Hyksos et des temps précédents, même si nous persistons dans notre opinion, énoncée sous la note 23, concernant les Admonitions d'Ipw-wer.

<sup>48/a</sup> AVDIEV : p. 128 et suiv. Cf. par exemple ERMAN—RANKE : p. 537, 539, 541, 547, 549, 613 et suiv. ; WRESZINSKI : Atlas I. passim, particulièrement les pl. 370, 366 ; 316, 322, 317, 314, 310, 312, 311, 315 etc. ; KEES : Ägypten, p. 103 et suiv., 126 et suiv. 166 et suiv.

<sup>49</sup> Cf. AVDIEV : p. 127 et suiv. DRIOTON—VANDIER : p. 322 et suiv., 374 et suiv., 435 et suiv.



tant les scènes tirées de la vie du défunt, l'activité poursuivie sur ses terres ou autour de lui, elles les représentent avec la conception changée d'une société transformée. Les trésors affluant dans le pays, l'essor économique, les conquêtes et le commerce élargissent l'horizon des gens et les rendent perspicaces, prétentieux et luxueux. et par fois même ceux qui ne peuvent pas se le permettre. Bien que dans les premières décades de la XVIII<sup>e</sup> dynastie les moyens d'expression de l'art ne soient pas aussi riches qu'ils le furent au temps de l'Ancien Empire, la conception des artistes est, malgré l'abondance des détails et la richesse de la surface de l'art de l'Ancien Empire, plus variée, plus animée et plus réaliste. A ce réalisme viennent s'ajouter une contemplation sereine et optimiste et un humour exquis qui s'affirment surtout dans les détails.<sup>50</sup> La boutique de barbier représentée dans le tombeau d'Ouserhat est en même temps une remarquable scène de genre :<sup>51</sup> les deux barbiers travaillent en plein air sous les arbres, alors que par terre et sur des chaises pliantes seize personnes attendent causant, discutant et somnolant. Les innombrables scènes de marchés, les marchandages, foires, etc. sont également d'exquis tableaux de genre. Les navires marchands venant de Crète et de Phénicie déballetent leur cargaisons au bord du Nil à Thèbes ; les curieux les regardent et examinent les marchandises. Or, à côté des représentations du travail, les scènes solennelles et officielles tirées de la vie du défunt gagnent une importance accrue. La chasse en canot dans les buissons de papyrus du Nil est un motif connu dès l'Ancien Empire. Cette scène assume dans les peintures murales de la XVIII<sup>e</sup> dynastie le caractère d'une excursion. A côté des banquets, des fêtes champêtres et des garden-parties animés par le concours de cantatrices et de musiciens. on voit apparaître les réceptions officielles devant le pharaon, la présentation des hommages des envoyés étrangers, la distribution des décorations, etc. Cet art s'enrichit particulièrement aux époques du règne de Thoutmosis IV et d'Amenhotep III. A l'enrichissement du thème et de la conception vient s'ajouter aussi

<sup>50</sup> Sur l'art du Nouvel Empire v. SCHARFF : Hb. Arch. p. 558 et suiv., 569 et suiv. ; Prop. Kunstg. II. pl. 320 et suiv. ; BREASTED—RANKE : pl. 109 et suiv., 221 et suiv., 254 et suiv. ; MASPERO : Égypte, p. 167 et suiv. ; STEINDORF : Die Blütezeit des Pharaonenreiches. Monographien zur Weltgeschichte, Bielefeld—Leipzig, 1926 (avec de nombreuses figures) ; DOBROVITS : Egyiptom festészete (La peinture égyptienne), p. 32 et suiv., 43 et suiv. A Fáraók művészete (L'art des Pharaons), p. 19 et suiv. ; DESROCHES—NOBLECOURT : Le style égyptien, p. 132 et suiv., M. E. MATIE : Histoire de l'art de l'Orient Antique I. L'Égypte ancienne. Partie III : L'art du Nouvel Empire, XVI<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Leningrad, Ermitage, 1947. BISSING dans «Die Kunst der alten Ägypter» considère l'art du début du Nouvel Empire non comme un processus organique dû au développement des traditions du Moyen Empire, mais il parle de l'archaïsation consciente de la haute époque, vaincue par «le nouvel art» sous Thoutmosis III. (p. 20).

<sup>51</sup> WRESZINSKI : Atlas, pl. 44 et 186 ; ERMAN—RANKE : pl. 20, 1.

<sup>52</sup> MASPERO : Égypte, p. 171, fig. 292 ; SCHARFF : Hb. Arch. p. 570, pl. 89 ; WRESZINSKI : pl. 142. Les membres du corps dessinés en raccourci sont fort fréquents, V. par exemple WRESZINSKI : pl. 112, 144, 45, 91 etc. Cf. SCHÄFER : Von äg. Kunst, p. 293, qui a tort de ne pas voir un raccourci dans les figures vues «en trois quarts». Sur cette question v. DOBROVITS : Egyiptom festészete (La peinture égyptienne), p. 44. A Fáraók művészete (L'art des Pharaons), p. 20 et suiv.

l'enrichissement de l'expression : les détails représentés audacieusement en perspective<sup>52</sup>, le rythme élégant des lignes, la disposition des masses à riche effet, la légèreté des gestes, la vigueur du coloris et la vibration chaude de la surface. Les peintures murales, tels que les portraits, offrent un riche choix de costumes, de bijoux luxueux changeant vite de mode, de diverses coiffures représentées minutieusement et d'objets complétant les scènes, tels les arbres et les plantes. C'est le même esprit que dénoncent les articles de ménage luxueux, exécutés souvent en matières couteuses, comme par exemple les cuillers à parfum, les chevets et les meubles (chaises, coffres, lits), les objets en faïence et la céramique élevée de nouveau à un haut niveau, ainsi que l'art du verre vivant sa première ère de splendeur.<sup>53</sup> La sculpture et la peinture se sont enrichies non seulement du fini de l'exécution de la surface, de la variété des thèmes et de leur caractère de luxe, mais elles sont arrivées à une nouvelle étape de la représentation du psychisme et de l'individualité. L'art du portrait de cette époque accentue et exprime dans une plus grande mesure l'élément spirituel et intellectuel pénétrant la personnalité humaine. Les sculpteurs n'insistent plus uniquement sur l'éternel, mais ils représentent hardiment la flétrissure et la beauté particulière propre à cet état et la sagesse se manifestant dans le laid et dans les traits de la vieillesse.<sup>54</sup>

Il suit de tout ceci que les artistes voient les yeux ouverts, et même ils cherchent ce qui est sous la surface. Nous avons signalé qu'ils découvrent l'intellect, et non seulement dans le sens positif, mais aussi négatif. Ils découvrent et traduisent dans le portrait la vanité creuse, la pédanterie, les airs importants et présomptueux.<sup>54/a</sup> La tenue de gandin et la préciosité des scribes et des officiers égyptiens constituent un contraste comique avec l'indifférence abrutie des esclaves noirs, prisonniers de guerre attitude que l'artiste du bas-relief rehausse par l'effet de masse de ceux-ci.<sup>55</sup> La cécité des musiciens aveugles se trahit non par leurs yeux, mais par l'expression de leur visages.<sup>56</sup> La douleur des assistants pendant les cérémonies funéraires n'est pas la gestulation des pleureurs professionnels, mais un vrai deuil souvent muet. À côté de la vraie douleur, la misère et la souffrance physique et psychique, on voit aussi les abus de la société élégante. Les scènes représentent des festins abon-

<sup>53</sup> SCHARFF : Hb. Arch. p. 608 et suiv.; Prop. cit. Äg. pl. 386 et suiv.; MASPERO : Égypte, p. 202 et suiv.; DESROCHES—NOBLECOURT, p. 153 et suiv.; HERMAN—SCHWAN : Kleinplastik, p. 68 et suiv.; MATIE : op. cit. pl. XLIX et suiv.; FECHHEIMER : Kleinplastik, pl. 126 et suiv.; BREASTED—RANKE : pl. 287 et suiv. V. encore CARTER—MACE—STEINDORF : Tut-ench-Amon. Berlin, 1924—27. passim, etc.

<sup>54</sup> DOBROVITS : Mélanges Lyka, p. 306 et suiv.; A Fáraók művészete (L'art des Pharaons), p. 20 et suiv.; SCHARFF : Hb. Arch. p. 574, etc.

<sup>54/a</sup> Cf. DOBROVITS : Mélanges Lyka, p. 307.; STEINDORF : Die Kunst der Ägypter, Leipzig, 1928, p. 217. Statue caricaturale du paysan humble, décharné : HERMANN—SCHWAN : op. cit. p. 62.

<sup>55</sup> FECHHEIMER : Plastik, pl. 156. BREASTED—RANKE : pl. 228; DOBROVITS : Egyiptom festészete (La peinture égyptienne) pl. 17.

<sup>56</sup> BREASTED—RANKE : pl. 227.; DOBROVITS : A Fáraók művészete (L'art des Pharaons), p. 49.

dants, de riches costumes et des gestes distingués, mais aussi les dames qui ayant trop bu, se soulagent en s'oubliant.<sup>57</sup> Et on voit aussi apparaître les mensonges du grand monde. Nous signalerons encore le bas-relief où l'artiste caractérise par des nuances exquises les divers types et les sentiments des participants aux funérailles : la douleur sincère des proches parents disposés en face de la momie, les recueillis, les sérieux, les indifférents et les curieux, jusqu'au type souriant qui ajuste sa perruque en se retournant.<sup>58</sup>

Il est hors de doute que l'art du Nouvel Empire, en particulier celui de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, rend lui aussi la réalité intégrale et multiple de la société égyptienne. Les artistes se rendent compte des oppositions vivant dans la société et on voit réapparaître dans l'art, quoique dans ses germes, la critique sociale. L'art égyptien de cette époque ne se détache pas de la réalité et rien de plus faux que de prétendre que les artistes répètent et imitent continuellement les formes une fois trouvées. Forcément, l'art égyptien a aussi son côté fort conservateur, vu les bases économiques immuables de la société égyptienne. Les artistes apprécient et conservent en effet les solutions et les types éprouvés, ainsi que les éléments de leur style et de leurs formes, mais ils savent les remplir d'un contenu nouveau et sont continuellement à la recherche de nouvelles solutions et de nouveaux moyens de représentation. Les nombreux ostraka, — éclats de calcaire et de schiste utilisés par les artistes pour leurs ébauches<sup>59</sup> — qui nous sont parvenus particulièrement de l'époque de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, mais aussi ceux des temps plus reculés, et tardifs, montrent qu'ils ont perçu le monde avec clairvoyance et étudié la vie, la nature et la société dans laquelle ils ont vécu. Quelle fraîcheur d'observation, quelle sûreté et audace du dessin offre le célèbre ostrakon du musée de Turin, représentant une danseuse aux cheveux retombant sur son dos,<sup>60</sup> des lutteurs entrelacés, figurés en raccourci hardi,<sup>61</sup> un chat grimpant sur la paroi d'un pot au lait<sup>62</sup> (l'orifice du pot à l'encontre des représentations conventionnelles, est représenté par une ellipse, suivant les règles de la perspective), une jeune fille aux joues

<sup>57</sup> V. par ex. ERMAN—RANKE : p. 228, pl. 128.

<sup>58</sup> DOBROVITS : *Mélanges Lyka*, p. 307 (cf. *Egyptom festészete*, p. 33). V. BREASTED—RANKE : pl. 230 ; FECHHEIMER : *Plastik*, pl. 167.

<sup>59</sup> Cf. DOBROVITS : *Egyptom festészete* (La peinture égyptienne), p. 35. Sur les esquisses v. BREASTED—RANKE : pl. 268 et suiv. ; Prop. *Kunstgeschichte*, pl. 381 ; MASPERO : *Égypte*, p. 168 et suiv. ; DESROCHES—NOBLECOURT : pl. L. Cf. SCHÄFER : *Ägyptische Zeichnungen auf Scherben. Jahrbuch der königlich Preussischen Kunstsammlungen*, 1916. I—II. ; VANDIER—D'ABBADIE : *Catalogue des ostraca figurés de Deir el Médineh I—II*. Le Caire, 1936—37, plus DRIOTON—VANDIER : p. 469. L'utilisation des ostraka pour y faire des ébauches était de mode non seulement sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie, mais aussi plus tôt et plus tard, ainsi sous les XIX<sup>e</sup> XX<sup>e</sup> dynasties, et sporadiquement même plus tard. Une partie des ostraka mentionnés dans le texte datent des temps des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dynasties.

<sup>60</sup> BREASTED—RANKE : pl. 268. ; DOBROVITS : *A Fáraók művészete* (L'art des Pharaons), p. 63.

<sup>61</sup> BREASTED—RANKE : pl. 269.

<sup>62</sup> J. VANDIER : *Les dernières acquisitions égyptiennes. Musées de France, 1948*, n° de Mars, p. 340, fig. 1.

rebondies agenouillée devant un fourneau dont elle ranime le feu.<sup>63</sup> Tous ces dessins ne sont que des esquisses tracées en quelques lignes; chacun est pourtant un chef-d'oeuvre par sa simplicité et chacun témoigne que les artistes égyptiens de l'époque ont vécu avec le monde qui les entourait et qu'ils ont estimés dignes d'attention tous les menus détails, même s'ils semblaient insignifiants. Nous voyons en maints cas comment ils ont mis en valeur ces détails. Le cheval paissant, grattant le sol, peut-être un attelage en attente ou un char de combat royal, est une étude faite pour un tableau grandiose.<sup>64</sup> La danseuse coiffée d'une couronne de fleurs, tournée de côté, tenant de sa main un baton et un fouet, figurera éventuellement sur une scène de festin de quelque tableau funéraire, mais il se peut aussi qu'elle se répètera sur une image cultuelle de la déesse Astarté se tenant nue debout sur le dos d'un lion.<sup>65</sup> La jeune fille assise sur un cheval, ornée des mêmes décors, a pu être dessinée par l'artiste dans une baraque de forain, répandue à cette époque aussi à Thèbe. Il est presque certain que cette esquisse était une étude exécutée en vue d'un bas-relief représentant également Astarté, maîtresse des chevaux.<sup>66</sup> Un même ostrakon portant l'esquisse du gros scribe en prière, tenant de sa main une écritoire et d'un babouin cynocéphale accroupi, plein de dignité, provient probablement de la main d'un sculpteur auquel le scribe a commandé un exemplaire de la statue votive connue du scribe en prières devant Thot, dieu de la sagesse, représenté sous l'effigie de son animal sacré.<sup>67</sup>

## VI

Le développement esquissé plus haut a atteint son sommet dans l'art d'El-Amarna. Nous ne prétendons pas nous occuper ici en détail de cette période — ou peut-être épisode — la plus intéressante de l'art égyptien (aux environs de 1360); nous n'en parlerons que dans la mesure où il est absolument nécessaire pour la compréhension de ce qui suit. L'art de l'époque du pharaon Amenhotep IV, c'est-à-dire le mouvement entier attaché à sa personne ainsi que la religion et la littérature propagées par lui portaient l'empreinte de l'individualité du roi qui s'opposait au clergé et à l'armée devenue de plus en plus puissants, et s'appuyait sur une nouvelle aristocratie de fonctionnaires élus, recrutés pour la plupart dans les classes moyennes. Ce souverain désirait faire une révolution par en haut. Ce mouvement était la déflagration soudaine

<sup>63</sup> Ringer und Mädchen am Ofen. Ägyptische Skizzen aus der Zeit des Neuen Reiches. Zum Winkelmannsfeste des Archäologischen Seminars am 12 Dezember 1906 dargebracht von GEORG STEINDORFF. Photographie.

<sup>64</sup> BREASTED—RANKE: pl. 271.

<sup>65</sup> SCHÄFER: Prop. Kunstg. p. 381.

<sup>66</sup> Prop. Kunstg., p. 381. Cf. ERMAN: Die Religion der Ägypter. 1934. p. 150, fig. 60.

<sup>67</sup> Prop. Kunstg. p. 381. Cf. ERMAN—RANKE: Ägypten, pl. 271. BOREUX: Musée du Louvre, Antiquités égyptiennes. Catalogue-Guide II. Paris, 1932. Pl. LXIV.

— peut-être prématurée — d'antécédents centenaires, mouvement qui a poussé au paroxysme les oppositions de la société et en même temps celles de la vie spirituelle égyptienne.<sup>68</sup> Ainsi l'art d'El-Amarna n'était pas lui non plus sans précédents, mais il a révélé soudainement et d'une manière concentrée tout le progrès ainsi que la tendance à se dégager des liens traditionnels que nous venons de montrer étape par étape dans l'art égyptien, particulièrement dans celui du Nouvel Empire et principalement à l'époque d'Amenhotep III.<sup>69</sup> Cet art a révélé en même temps toutes les limites fixées à l'évolution de l'art égyptien précisément par la structure de la société. C'est en vain que la peinture de l'époque d'El-Amarna a poussé l'observation de la nature plus loin que jamais autrefois ne l'avait fait l'art égyptien ; c'est en vain que l'art du portrait est arrivé dans la représentation de l'individualité, de la vie nerveuse, de l'intellect et des sentiments, à un degré inégalé jusqu'à l'art grec du IV<sup>e</sup> siècle<sup>70</sup>, dans les effigies du roi, de la reine et de leurs enfants — considérées fautiveusement comme des masques coulés d'après les visages de modèles vivants ou morts. Dans la société inébranlablement despotique, isolé par les forces de la réaction, cet art est arrivé dans une impasse et n'était qu'une tentative se déléguant en sa propre caricature et en maniérisme.<sup>71</sup>

La réaction cléricale et militaire triomphe sous le règne de Horemheb, et avec son arrivée au pouvoir commence le déclin de la société égyptienne et avec elle celui de l'art égyptien. Horemheb reconnaît que dans la société et l'État égyptiens se présentent des graves signes d'une crise. Il promet dans des déclarations grandiloquentes de remédier aux maux et de porter une aide au peuple travailleur de l'Égypte,<sup>72</sup> mais il n'arrive qu'à supprimer les symptômes par des moyens cruels, par la reconstitution de la sécurité publique relâchée à l'époque turbulente d'Amarna, et par la repression des fonctionnaires pillant et rançonnant le peuple. Horemheb ne peut et ne veut remédier aux vrais maux, étant donné que les forces qui ont renversé le mouvement d'Amarna et qui l'ont élevé au trône sont les mêmes qui étaient la cause du mal. Le clergé se renforçant plus que jamais, s'assurant encore plus de privilèges et s'emparant même des positions clefs de l'État, l'aristocratie professionnelle devenue héréditaire ainsi que les mercenaires relayant peu à peu l'armée indigène, prennent

<sup>68</sup> AVDIEV : p. 135 et suiv. MATIE : Sur la question de la périodisation de l'art d'Amarna. *Vestnik Drevnej Istorii*, 1953, 3.

<sup>69</sup> MATIE : op. cit. D'entre les nombreuses publications concernant l'art amarnien nous ne nous référons que sur l'ouvrage de SCHÄFER : *Amarna in Religion und Kunst* 7. *Sendschrift der Deutschen Orient Gesellschaft*. Leipzig, 1931. V. encore SCHARFF : *Hb. Arch.* p. 575 et suiv. PENDLEBURY : *Tell-el-Amarna*. London, 1935.

<sup>70</sup> DOBROVITS : *Mélanges Lyka*, p. 309 et suiv. ; *A Fáraók művészete* (L'art des Pharaons), p. 55. Cf. SCHÄFER : *Von äg. Kunst*, p. 57.

<sup>71</sup> DOBROVITS : *Egyiptom festészete* (La peinture égyptienne), p. 45. V. par contre Matie : op. cit. sous la note 68, estime les oeuvres «outrancières» et «caricaturales» comme datant de plus tôt, de la période de la formation du style amarnien.

<sup>72</sup> V. DRIOTON—VANDIER : p. 341 et suiv., 362 (avec une bibliographie détaillée). AVDIEV : p. 138 et suiv.

en possession les forces économiques du pays et les exploitent. Les masses des travailleurs, les paysans et les ouvriers des manufactures entassés dans les villes s'enfoncent de plus en plus dans la misère. Ramsès II, la plus grande figure de la XIX<sup>e</sup> dynastie semble reconnaître ce processus dangereux. C'est pourquoi il tente de faire remplir quelques fonctions religieuses importantes par les membres de sa propre famille ou par des personnes de son entourage et s'adresse consciemment aux classes moyennes, et aux travailleurs, notamment aux ouvriers des usines et des carrières. C'est aussi pour les occuper et pour leur créer des occasions de travail qu'il entreprend de constructions énormes et la fondation de nouvelles villes. Tout ceci ne laisse des traces dans l'art qu'en tant que les couches moyennes estimant Ramsès II comme leur bienfaiteur, érigent en son honneur de nombreuses stèles votives qui expriment leur goût particulier.<sup>73</sup> Or, Ramsès, même par ses guerres de vingt ans, ne peut récupérer les territoires jadis conquis, et ne peut atteindre un résultat essentiel contre le clergé qui se renforce sous lui. Les guerres augmentent l'influence des mercenaires, tandis que les luttes et les constructions épuisent définitivement les forces du pays. L'art de la XIX<sup>e</sup> dynastie, et particulièrement celui des époques de Séthi I et de Ramsès II, semble être l'expression de cette grande volonté et de l'épuisement des forces. Cet art qui, tant dans la statuaire que dans le bas-relief, est monumental dans ses dimensions et sa conception, crée en même temps dans les formes et dans l'expression un style efféminé, manquant de force.<sup>74</sup>

Le fait que les tentatives de récupérer les conquêtes étrangères avaient des raisons économiques, est attesté par les conséquences économique du pacte de paix et contrat fédéral conclu entre Ramsès II et Hattousil III, roi hittite.<sup>75</sup> Or, le commerce dirigé par l'état ne peut compenser le profit provenant de l'exploitation directe des provinces, d'autant moins que les guerres ont amené aussi à l'étranger des changements énormes et une forte inquiétude. Quelques années à peine après la mort de Ramsès II, son successeur, le pharaon Merneptah ne peut écarter l'attaque des Libyens et des «peuples de la mer» que par un effort suprême et avec l'aide de ses mercenaires. 30 ans après Ramsès III, malgré ses victoires prétendues glorieuses, est contraint de céder

<sup>73</sup> Sur la situation d'après la restauration v. AVDIEV : p. 144 et suiv. Sur la politique intérieure de Ramsès II. v. p. 142 et suiv., et DOBROVITS : Ókori történet (Histoire ancienne) I. p. 50 ; DRIOTON—VANDIER : p. 343, juge la politique intérieure de Ramsès II de manière erronée. Sur la politique de Ramsès II à l'égard des couches moyennes v. G. ROEDER : Ramses II. als Gott. Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde 61, 1926, p. 57 et suiv. Sur sa politique à l'égard des ouvriers v. l'inscription de la carrière de Tourah : A. HERMANN : Die ägyptische Königsnovelle. Leipziger ägyptologische Studien, Fasc. 10, 1938.

<sup>74</sup> DOBROVITS : Egyiptom festészete (La peinture égyptienne) p. 47. ; A Fáraók művészete (L'art des Pharaons), p. 24. ; SCHARFF : Hb. Arch., p. 598. Exemples caractéristiques : LANGE : op. cit. pl. 90 et suiv. ; CAPART : Le Temple de Séthi I.

BREASTED—RANKE : pl. 158, 160, 236 et suiv. ; FÉCCHHEIMER : Plastik, pl. 236 et suiv. Cf. MASPERO : Égypte, p. 191 et suiv. ; DRIOTON—VANDIER : p. 467 et suiv.

les dernières provinces de Palestine au «peuples de la mer» et de permettre aux Libyens, jadis mercenaires, ayant pris le goût de l'Égypte et devenus agresseurs, de s'installer en masses dans le pays. Déjà, après le règne de Ramsès II, les luttes des classes s'intensifient, et mènent à une guerre civile ouverte, à des querelles entre les prétendants au trône et à des usurpations, et Ramsès III, le restaurateur de l'unité du pays, premier roi de la XX<sup>e</sup> dynastie, tombe victime d'une conspiration. Ses successeurs, les Ramessides, ne sont que de pures ombres dont nous ignorons complètement la personnalité, et ils disparaissent entièrement derrière le haut clergé d'Amon, détenant effectivement le pouvoir. Non seulement les charges élevées, mais aussi les fonctions d'État, ecclésiastiques et militaires commencent à devenir héréditaires et s'accumulent dans une seule main. A côté du clergé, la plus grande puissance et le plus grand propriétaire est l'aristocratie mercenaire libyenne.<sup>76</sup> La juridiction passe pour la plupart elle aussi entre les mains des prêtres et celle de l'État est relayée par l'ordalie bien plus primitive : à la place des sièges gouvernementaux l'endroit authentique devient le temple.<sup>77</sup>

La situation du peuple travailleur, des paysans et des ouvriers d'usine, mais aussi celle des fonctionnaires moyens devient intolérablement difficile et extrêmement incertaine, ainsi que le prouvent et les documents écrits et les oeuvres littéraires. La situation est particulièrement grave pour les ouvriers des manufactures agonisantes des grandes villes, en premier lieu de celles de Thèbes. Sur le sort et la misère de ceux-ci nous sommes exceptionnellement bien informés, mais il est aussi évident qu'ailleurs la situation n'était pas meilleure non plus. Les ouvriers n'ont pu obtenir pendant des semaines, même des mois, leur salaire misérable insuffisant même pour le nécessaire, car les fonctionnaires, souvent forcés par les autorités supérieures corrompues ont détourné les fonds. Pour obtenir leur salaire et leur droit les ouvriers étaient obligés de lutter par la cessation du travail et par des démonstrations, et si de temps en temps ils ont pu alléger pour un certain temps leur situation, et si quelques fonctionnaires ont été remplacés ou châtiés, dans son essence rien n'a changé, même la situation s'aggravait de plus en plus. La misère ayant augmenté, les violations de sépultures devenaient générales parmi la population de la nécropole de Thèbes; les voleurs s'attaquaient d'abord aux tombeaux des particuliers, puis aux tombeaux royaux. Les enquêtes menées par les autorités et les interdictions demeuraient sans résultats, non seulement à cause de l'impuissance des autorités et les antagonismes entre les organes ecclésiastiques et les organes publics jaloux

<sup>75</sup> AVDIEV : op. cit. p. 129.

<sup>76</sup> V. AVDIEV : p. 144 et suiv. ; BREASTED — RANKE : p. 258 et suiv. ; DRIOTON — VANDIER : p. 344 et suiv., 364 et suiv., 439 et suiv. Cf. MASPERO : Histoire ancienne, II, 1897, p. 487 et suiv. (sous toute réserve!).

<sup>77</sup> A. SCHARFF — E. SEIDL : Einführung in die ägyptische Rechtsgeschichte bis zum Ende des Neuen Reiches I. Juristischer Teil. Ägyptologische Forschungen, Fasc. 10. Glückstadt, 1939, p. 38 et suiv. V. Matie : La juridiction de temple dans l'Égypte ancienne à l'époque du Nouvel Empire. Vestnik Drevnej Istorii, 1949, 2, p. 32 et suiv.

les uns des autres, mais — ainsi que les données des enquêtes nous permettent de supposer — du fait que plusieurs des personnalités administratives et policières participaient aux pillages des tombeaux.<sup>78</sup> Le pays était en désagrégation. Les énormes propriétés de familles étaient accumulées dans la main d'une couche étroite et à côté du luxe démesuré dans lequel ces familles vivaient, le gagne-pain de la majorité de la population n'était pas même assuré. La lutte des classes se poursuivait tantôt en secret, tantôt ouvertement à main armée et même la lutte entre les exploités eux-mêmes, possesseurs du pouvoir, se poursuivait tantôt ouvertement, tantôt derrière les coulisses.

La société égyptienne était mûre pour une nouvelle révolution. Elle était mûre pour qu'une nouvelle révolte balaye les formes se survivant à elles-mêmes, tout comme à la fin de l'Ancien et du Moyen Empire. La révolte et le combat existaient là aussi, mais dans la société esclavagiste égyptienne en déclin il n'existait pas de classe sociale ou de couche ambitieuse qui aurait pu mener le combat. La «société esclavagiste de type oriental» a atteint le degré supérieur de l'évolution qu'elle a pu atteindre étant donné les moyens de production développés et le système d'État despotique ; les conditions de la production n'ont permis, ni en Égypte, ni ailleurs en Orient, la formation d'une société esclavagiste de type classique. C'est pourquoi la décadence a dû nécessairement s'accomplir. Le mouvement de réforme dirigé d'en haut par Akhnaton, la politique de Ramsès II à l'égard des travailleurs, la conspiration du harem causant la mort de Ramsès III et compromettant même la cour et les hauts dignitaires, les luttes intérieures des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dynasties, ainsi que les mouvements des ouvriers thébains, étaient des manifestations du même processus. Or, tout ceci n'a pu donner naissance au renouveau de la société et de l'État égyptien.<sup>79</sup> Et lorsque Hérihor, le grand prêtre thébain d'Amon a détroné le roi Ramsès IX pour s'y installer lui-même, Smendès, le chef des mercenaires libyens ne le reconnût point et l'Égypte divisée en parties a disparu pour de longs siècles du rang des grandes puissances et, même des civilisations dirigeantes<sup>80</sup>. (1085)

Comment l'art de cette époque triste et décadente reflète-t-il ces événements ? Nous avons fait mention de l'art à la fois monumental et efféminé de la XIX<sup>e</sup> dynastie. L'art des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dynasties — et particulièrement sa

<sup>78</sup> L'ouvrage de SPIEGELBERG : *Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich unter den Ramessiden*, Strasbourg, 1895, fait autorité encore de nos jours. V. ERMAN-RANKE : p. 140 et suiv., 146 et suiv. ; AVDIEV : op. cit. p. 147. ; Cf. KEES : *Ägypten*, p. 170 et suiv. Sur les circonstances de travail des ouvriers et leur contrainte de travailler dans une usine désignée v. KEES : p. 164 ; ERMAN-RANKE : p. 144. LURIE : VDI 1949, 2, 32 et suiv.

<sup>79</sup> J'ai exposé mon opinion sur les périodes de l'histoire de l'Égypte pour la première fois à la session de Mai 1949 de la Société Hongroise d'Archéologie et d'Histoire de l'Art. Cette conférence constitue la base de mes cours professés à l'université sous le titre «Histoire Ancienne I.», ainsi que de mon ouvrage en préparation intitulé : *A munka értékelése az ókori Egyiptomban* (L'appréciation du travail dans l'Égypte ancienne).

<sup>80</sup> Cf. DRIOTON-VANDIER : p. 348 et suiv.



technique — est longtemps sans montrer l'image de la décadence. Des oeuvres éminentes, utilisant les formes et la routine anciennes, ont été créées à cette époque et de nombreux ostrakons nous sont parvenus qui témoignent de l'observation fidèle de la réalité. Même on rencontre ici et là une nouvelle solution de la composition, quelques portraits intimes et maintes peintures excellentes.<sup>81</sup> Or, un examen plus approfondi démontre infailliblement les marques de la décadence de l'art qui se manifestent en premier ressort dans la rupture de l'art avec la réalité et dans sa tendance à l'irréel et à l'abstraction. Après l'avènement de Horemheb la thématique des peintures murales des tombeaux s'est transformée sinon d'un seul coup, mais d'une manière décisive. Les scènes tirées de la vie quotidienne, les représentations du travail, les événements de la vie sociale disparaissent pour donner lieu au monde démoniaque inspiré par l'image faite de l'au-delà. Les visions rappelant les cauchemars du domaine des douze heures du voyage nocturne du soleil remplissent les murs des tombeaux royaux et les parois des cercueils sont ornées de scènes du jugement dans l'au-delà, de démons et de monstres menaçant les morts avec leur couteau, de serpents, de lacs de feu etc.<sup>82</sup> Ici et là on voit apparaître des représentations conçues dans un autre esprit et c'est la scène montrant le défunt vêtu d'un costume d'apparat moissonnant pour les dieux sur les champs prodigieusement fertiles de l'au-delà, qui se maintient en vogue le plus longtemps. Le coloris des peintures se transforme lui aussi ; au lieu des verts et des rouges chauds, c'est les teintes froides du bleu et du gris qui dominent. Peu à peu toute tentative de la représentation en perspective et de la rupture avec la loi de frontalité disparaît. Bien que dans le portrait — particulièrement à l'époque de Horemheb et de Ramsès II, mais aussi dans celle de la XX<sup>e</sup> dynastie — on rencontre de temps en temps les réminiscences de l'art d'A-marna, c'est plutôt la conception des portraits de l'Ancien Empire, le « portrait-idéal » accentuant l'éternel qui devient dominant. Le type de la statue-bloc ou statue-cube concevant la figure humaine dans une abstraction géométrique extrême — type formé au temps du Moyen Empire et subsistant jusqu'au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie — devient en sa qualité de statue votive sacrée, exclusif à cette époque. Les compositions accentuant l'inorganique et l'architectonique sont fort répandues.<sup>83</sup> L'art, semble-t-il, a renoncé à son rôle d'être en

<sup>81</sup> SCHARFF : Hb. Arch., p. 605, 606 ; DRIOTON—VANDIER : p. 460 et suiv. V. en outre la note 59.

<sup>82</sup> DOBROVITS : *Egyptom festészete* (La peinture égyptienne) p. 47 et suiv. ; A Fáraók művészete (L'art des Pharaons), p. 24, 25. SCHARFF : Hb. Arch., p. 599 et suiv. V. en outre JÉQUIER : Le livre de ce qu'il y a dans l'Hadès. Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences philologiques et historiques, XCVII fasc., Paris, 1894.

<sup>83</sup> SCHARFF : Hb. Arch., p. 603 et suiv., en particulier p. 605. ; MASPERO : *Égypte* p. 198 et suiv. Le développement esquissé plus haut se trouve démontré de manière convaincante par les catalogues du Musée du Caire (LEGRAIN : *Statues et statuettes de roi et de particuliers*. Le Caire, 1906—1925 ; BORCHARDT : *Statuen und Statuetten von Könige und Privatleute*. Le Caire, 1911—1936). La proportion de l'expansion des statues-blocs, du Moyen Empire aux XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dynasties, est bien démontrée.

contact avec la vie et d'aider le progrès en se mettant aux côtés des forces progressistes, et contribuait lui aussi au processus qui a arrêté l'évolution de toute la société égyptienne.

Il le semble, mais ce n'est tout de même pas le cas. Les attaches de l'art avec la vie réelle ne cessent pas complètement, l'art ne renonce pas entièrement à reproduire la vérité sociale et conserve son rôle de critique de la société. Le «grand art officiel» ne pouvant pas le faire dans les peintures murales et dans le statuaire, c'est l'artiste de la caricature, celui du papyrus qui se charge de ce rôle.

Nous signalerons en premier les caricatures des papyrus érotiques des musées de Londres et de Turin, datant de l'époque de la XX<sup>e</sup> dynastie. Parmi les représentations fort obscènes nous y rencontrons la belle fille se regardant dans un miroir et fardant ses lèvres, tandis que l'homme rogue se détourne dégoûté de la femme qui l'invite, etc. Ces caricatures présentent un côté de la vie des grandes villes contre lequel les moralistes et les philosophes de l'époque semblent avoir élevé leur voix, et il ne semble pas que ce fut toujours avec succès.<sup>84</sup> Un autre groupe de ces caricatures est encore plus intéressant. Ces caricatures datant également de l'époque de la XX<sup>e</sup> dynastie présentent des animaux dans une activité humaine.<sup>85</sup> Ces représentations habiles sont d'une conception pleine d'humour, les mouvements et les expressions des animaux sont fort représentatifs. Le lion et la gazelle jouent assis sur des chaises pliantes devant une table de damier. Le troupeau de chèvres est gardé par deux loups marchant l'un devant et l'autre derrière eux ; chacun porte sur l'épaule une besace accrochée sur un bâton et l'un souffle dans le chalumeau double des bergers. Le chat s'engage lui aussi comme berger et conduit le troupeau d'oies avec sa houlette courbe. Le lion mâle s'approche amoureusement de la truie couchée sur un lit de repos. La dame souris est assise sur une chaise pompeuse devant une table mise pour un banquet et tient de sa main une fleur de lotus, tandis que le chat debout derrière elle portant une outre de vin, l'évente ; devant elle un autre chat lui tend des fleurs. Nous voyons l'hippopotame brassant la bière pour le porc. Sur un haut arbre de sycomore niche un hippopotame et attend que l'hirondelle grimpant péniblement sur une échelle appuyée contre l'arbre, lui porte à manger. Le roi des souris se précipite sur un char d'assaut tiré par des braques pour assiéger et inonder d'un torrent de flèches la haute forteresse des chats qui sont presque sur le point de chanceler, mais se défendent courageusement. L'âne, le lion, le crocodile et le singe jouent dans

dans la dissertation de E. KAYSER : *Die Tempelstatuen ägyptischer Privatleute im Mittleren und im Neuen Reich*. Heidelberg, 1936.

<sup>84</sup> Cf. ERMAN—RANKE : *Ägypten*, p. 182, fig. 101 et 102 ; MASPERO : *L'archéologie égyptienne*. Paris, 1887, p. 164. Le papyrus présente les aventures amoureuses d'un prêtre d'Amon et d'une cantatrice au temple. Son caractère de satire de la société est donc évident.

<sup>85</sup> Ces caricatures se trouvent en partie sur le verso du papyrus érotique mentionné ci-dessus, mais fragmentairement aussi sur d'autres papyrus et ostraka. V. ERMAN—RANKE : fig. 181 et 186 ; BREASTED—RANKE : pl. 273 ; MASPERO : *Histoire ancienne*

le même orchestre. L'âne, est l'instituteur du boeuf, mais est aussi juge, et, vêtu d'un somptueux costume d'apparat, reçoit avec un visage morne le chat humble aux traits rusés, amené par le boeuf. Malheureusement, plusieurs scènes sont difficilement ou pas du tout interprétables à cause de l'état fort fragmenté des papyrus.

Les interprétations de ces papyrus sont divergentes. Ils sont en général considérés comme des illustrations de fables humoristiques.<sup>86</sup> On sait que le genre de la fable était généralement répandu et connu aussi dans l'Orient antique, et bien que cette sorte de fable égyptienne ne nous soit point parvenue (seulement d'une époque bien plus tardive),<sup>87</sup> on voit figurer sur un étui de livre, représenté sur une peinture, le titre du livre : « Livre du petit sycamore. »<sup>88</sup> Nous ne connaissons pas de fables contemporaines datant de la même époque que ces papyrus, et selon notre opinion, rien n'appuie la supposition selon laquelle ils étaient accompagnés de contes, car ces papyrus sont parfaitement interprétables en eux-mêmes et sont des créations indépendantes.

Les animaux déployant une activité humaine constituent le thème primitif de l'art de l'Orient antique. Ils sont connus par exemple en Babylonie, où sur les cylindres de la période de Djemdet — Nasr on voit le groupe d'animaux musiciens rendant hommage au lion assis sur le trône, et sur les incrustations de nacre des harpes trouvées dans les tombes royales d'Ur, c'est également un orchestre composé d'animaux qui figure.<sup>89</sup> Des représentations analogues se rencontrent aussi dans l'art égyptien, par exemple sur les palettes de l'époque protodynastique, époque correspondant à la période de Djemdet — Nasr et montrant aussi sous d'autres rapports de vives attaches avec la Babylonie. Nous voyons sur ces palettes, par exemple dans les scènes de chasse le chacal soufflant dans la double flûte et des animaux dansant l'un avec l'autre.<sup>90</sup> Ces représentations animales nous permettent de supposer que les animaux n'étaient très souvent que des chasseurs portant le masque d'animaux. L'origine ancienne de cette coutume de chasseur est attestée par les dessins rupestres du Sahara dont les représentations étaient en rapport avec les cultes égyptiens plus récents.<sup>91</sup> Évidemment la religion égyptienne connaissant le culte des ani-

II, p. 453, 494 et suiv. ; DOBROVITS : *Egyptom festészete* (La peinture égyptienne) pl. 29 ; MASPERO : *L'archéologie égyptienne*, p. 164, fig. 157.

<sup>86</sup> MASPERO : *Histoire II*, loc. cit. avec une bibliographie détaillée. LAUTH : *Über die Tierfabeln in Ägypten*, Sitzungsberichte der Akademie der Inschriften, Munich, 1868, II, p. 50, 51 ; WÖNIG : *Auf den Spuren des Bilderwitzes, der Fabel und der Satire. Am Nil*, Leipzig, Reclam, 1892, p. 56 et suiv.

<sup>87</sup> Sur les plus récents v. WÖNIG : op. cit. p. 60.

<sup>88</sup> ERMAN — RANKE : p. 474.

<sup>89</sup> ANDRAE : *Handbuch der Archäologie*, pl. 133, fig. 1-3 ; HROZNY : *Älteste Geschichte Vorderasiens und Indiens*, Prague 1943, p. 56.

<sup>90</sup> VANDIER : *Manuel d'archéologie égyptienne I*, p. 579 et suiv. ; SCHOTT : *Hieroglyphen*, p. 15-16, Pl. I.

<sup>91</sup> FROBENIUS : *Kulturgeschichte Afrikas*, Zürich, 1933, pl. 24-26. ; DOBROVITS : *Ókori történet* (Histoire ancienne) I, p. 17. Je me propose de parler plus amplement sur cette question dans mon étude en préparation, intitulée « Le chacal dans la barque ».

maux sacrés et des dieux thériomorphes et zoocéphales, ainsi que les mythes des dieux apparaissant sous forme animale, a fourni mainte occasion et un vaste terrain pour concevoir et représenter des animaux dans une activité humaine.<sup>92</sup> Les représentations analogues babyloniennes ne manquent pas elles non plus de fond religieux, en particulier les représentations des combats d'animaux, répandues depuis la période de Djemdet-Nasr, qui sont évidemment en rapport avec l'épopée babylonienne, intitulée «Gilgamesh» dont le héros principal, Enguidou, est mi-dieu (homme), mi-animal.<sup>93</sup> Quant à la représentation des animaux musiciens jouant devant le lion assis sur le trône, de la période Djemdet-Nasr, nous ne croyons guère que son origine doive être cherchée dans la sphère des conceptions religieuses. Elles apparaissent toutefois à une époque qui en Babylonie signifiait la constitution de la société de classes basée sur la propriété privée, la genèse de l'État et la formation de la royauté. Nous ne nous trompons guère en mettant en rapport la genèse de ces représentations avec celle de la royauté, et en les considérant comme l'expression symbolique de son pouvoir despotique.<sup>94</sup>

Pareillement, dans les caricatures d'animaux faites dans l'Égypte de la XX<sup>e</sup> dynastie nous ne trouvons ni un mythe ni de texte de conte populaire ou anecdotique dont elles pourraient être les illustrations. Ces caricatures, nous l'avons signalé, parlent par elles-mêmes, elles n'exigent aucun texte et sont compréhensibles sans le moindre commentaire. Le lion jouant au jeu de dames avec la gazelle, le loup gardant les chèvres, le chat gardant les oies, les chats rendant hommage à la souris, les souris assiégeant la forteresse des chats, l'hippopotame nichant sur l'arbre, l'hirondelle grimpant sur une échelle, le lion faisant l'amour à la truie : signifient que le monde est renversé, notamment le monde en déclin et ravagé d'oppositions de l'Égypte de la XX<sup>e</sup> dynastie. L'accusé est le chat, l'accusateur le boeuf et le juge c'est l'âne ; ou bien : le maître d'école est un âne, l'élève un boeuf. Nous estimons que les commentaires sont parfaitement superflus. N'oublions pas ce que nous venons de dire sur la juridiction de l'époque, lorsque la juridiction ancienne, officielle, basée sur les lois positives et sur la jurisprudence arrivée à complète maturité, fut remplacée par l'ordalie. Nous avons en effet connaissance de jugements absurdes et injustes, ou bien de procès traînant à l'infini et de cas paraissant simples, mais restés indéchiffrés. Les chats rendant hommage à la souris nous rappellent les rapports entre le pouvoir royal des Ramessides et le pouvoir des prêtres et des mercenaires. Ils nous rappellent les innombrables données que

<sup>92</sup> Cf. par ex. MASPERO : *Histoire ancienne* I. p. 87, et NAVILLE : *Das altägyptische Totenbuch der XVIII—XX. Dynastie*. Berlin, 1880. pl. XXX. Vignette accompagnant le chapitre XVII du Livre des Morts, pl. LIV, vignette accompagnant le chapitre XL.

<sup>93</sup> Cf. P. AMIET : Les combats mythologiques dans l'art mésopotamien du troisième et du début du second millénaires. *Revue Archéologique*, 1<sup>re</sup> série, T. XLII, Oct. — Déc. 1953. p. 129 et suiv.

<sup>94</sup> DORBOVITS : *Ökori történet (Histoire ancienne)* I. p. 15.

nous avons sur la corruption, les chantages, les abus de force commis par les fonctionnaires de l'époque. Le troupeau confié au loup : c'est ce que fut alors toute l'Égypte. Ces images, loins de le nier, disent carrément qu'elles font allusion à leur époque et à leur société et qu'elles veulent parler des choses actuelles.

Il n'est pas douteux qu'en général ces images ont pris leurs modèles du grand art. Les scènes de bergers, les scènes de jeu de dames, les représentations de banquets et de scènes de combats sont connues tantôt par les peintures murales des tombeaux, tantôt par les « vignettes » du Livre des Morts, quant aux autres scènes, elles apparaissent sur les grands bas-reliefs des temples. Sur l'un des bas-reliefs du palais de Ramsès III, accolé au temple de Médinet — Habou, nous rencontrons le roi assis à une table de damier avec une jeune dame de son harem à qui il fait la cour. Le siège du roi-souris évoque les grands bas-reliefs des temples de Karnak et de Louxor, les scènes grandioses de sièges de forteresses où les figures énormes de Séthi I ou de Ramsès II se précipitent sur des chars d'assaut tirés par des chevaux couverts d'écume pour inonder de flèches la forteresse et pour anéantir l'ennemi déjà chancelant, prêt à fuir et suppliant pour sa vie.<sup>95</sup>

Ces caricatures d'animaux présentent en effet un monde renversé où tout se tourne à l'envers, où le faible joue le seigneur du puissant, où la fortune de l'État et la défense des faibles sont confiées aux pillards, où tout est hypocrisie et perfidie et où la gloire et les victoires du passé récent ne sont pas plus estimées que la victoire des souris sur les chats. La littérature de la XX<sup>e</sup> dynastie ne peint pas elle non plus une autre image. Le genre caractéristique de la littérature de l'époque est la satire qui ne s'abstient pas de montrer les abus de l'époque et de mettre au pilori les classes dirigeantes. Dans la nouvelle traitant de la Vérité aveuglée et de son frère, la Fausseté, écrite d'un ton sérieux, c'est la Vérité qui triomphe, quoiqu'au bout d'un temps fort long.<sup>96</sup> Le recueil de poèmes intitulé « Hymnes d'un accusé injustement poursuivi » connu par une copie qui nous est parvenue de l'époque de Ramsès IX, une des plus grandes oeuvres de la littérature égyptienne, est écrit lui aussi sur un ton sérieux et croit en la justice divine, bien qu'il parle à tout instant de la vénalité des juges et du règne de la violence.<sup>97</sup> L'écrit polémique connu sous le titre de « papyrus Anastasi I » provenant probablement des temps de la XIX<sup>e</sup> dynastie, parle de l'ignorance des scribes et de la lâcheté et de l'impuissance des officiers

<sup>95</sup> Cf. WÖNIG : op. cit. p. 62 ; MASPERO : Histoire ancienne II. p. 501. Déjà MASPERO et WÖNIG ont reconnu le caractère de satire sociale et politique de ces caricatures, de même que OLLIVIER — BEAUREGARD dont l'ouvrage est cité par MASPERO. Je n'étais pas en mesure de connaître l'ouvrage d'OLLIVIER — BEAUREGARD, intitulé « La caricature égyptienne, historique, politique et morale, 1894.

<sup>96</sup> GARDINER : Late egyptian stories. p. 30 et suiv. ; LEFEBVRE : Romans et contes égyptiens, p. 159 et suiv.

<sup>97</sup> ERMAN : Literatur, p. 373 et suiv.

avec une pointe personnelle et du ton de la plus mordant satire.<sup>98</sup> Et finalement voilà une des plus grandes satires de la littérature mondiale, l'histoire de Horus et de Seth, conservée sur le papyrus littéraire (Hester—Beatty, provenant sans aucun doute de l'époque de la XX<sup>e</sup> dynastie.<sup>99</sup> Ce pamphlet mythologique grandiose utilise avec une psychologie exquise le mythe le plus sacré de la religion égyptienne, mêlant le ton solennel au style officiel et à l'obscénité, pour démontrer qu'aussi dans le monde des dieux (tout comme sur la terre) c'est la violence qui règne, que là aussi c'est l'intérêt personnel et la corruption qui dirigent les événements, que là aussi on peut tergiverser pendant 80 ans sur les procès les plus simples, que là aussi on peut renverser un jugement valide et le soumettre à l'ordalie, que les dieux sont eux aussi menteurs, perfides, violents, lâches et lascifs, et que la cause juste n'y peut triompher qu'au cas où l'intérêt et le pouvoir sont de son côté, car le gouverneur du monde, le défenseur et la garantie suprême de la justice, Ré, le dieu du Soleil lui-même, n'est pas meilleur lui non plus que les hommes.<sup>100</sup>

Les écrivains et les artistes de l'Égypte de la XX<sup>e</sup> dynastie ont tous reconnu les abus et les fautes de la société pourrie, exploiteuse et expirante de l'époque dans laquelle ils ont vécu. Il les ont reconnu et les ont montré courageusement en luttant contre eux avec leurs propres moyens. Leur attitude cependant est négative. Ils n'ont pu montrer que ce qui était mauvais, décadent et coupable, mais ils n'ont su indiquer l'issue et la voie du progrès et du développement futurs. La société esclavagiste égyptienne des pharaons a atteint le sommet de son évolution d'où elle ne pouvait que descendre. Par la suite il y eut encore dans l'histoire de l'Égypte des époques douées d'un nouvel essor ; des temps suivirent, quoique courts, où l'Égypte connût une période de prospérité, devenue de nouveau une puissance considérable, et l'art égyptien a encore produit des oeuvres éminentes. Or, la société esclavagiste n'a plus évolué, elle s'est raidie et est restée dans ses cadres anciens. L'art égyptien s'est tourné plutôt vers le passé et vers ses traditions, et — abstraction faite de quelques tentatives — a perdu ses attaches avec la vérité et la réalité vivante de la société. L'art des Grecs, arrivés à un degré supérieur de la société esclavagiste, a finalement triomphé sur lui.

## VII

Arrivé à la fin de nos analyses, nous devons signaler que l'image que nous avons peinte n'est qu'une ébauche et reste nécessairement unilatérale. Elle est unilatérale car elle ne tient compte que des produits artistiques ayant

<sup>98</sup> ERMAN : *Literatur*, p. 270 et suiv.

<sup>99</sup> GARDINER : *Late egyptian stories*, p. 37 et suiv. ; SPIEGEL : *Die Erzählungen vom Streite des Horus und Seth im Pap. Beatty I als Literaturwerk*. Leipziger Ägyptologische Studien, 9. ; LEFEBVRE : *op. cit.* p. 178 et suiv.

<sup>100</sup> Concernant cette interprétation v. DOBROVITS : *Az Ókori Kelet irodalmái, A világirodalom könyve* (Les littératures de l'Orient Antique, Le livre de la littérature mondiale) I. 1944, p. 59 ; *Egyiptomi és antik széprőza* (Prose égyptienne et antique) *Antiquitas Hungarica* II. 1—2, 1948. p. 27 et suiv.

trait au culte funéraire et à la religion. Cette unilatéralité influence fortement l'image que nous nous sommes créée sur l'art et sur toute la civilisation égyptienne. Or, nous disposons de données certaines nous enseignant que l'art égyptien a joué un rôle important dans la vie quotidienne également.<sup>101</sup> Les tombeaux de l'Ancien Empire nous permettent de conclure que non seulement les tombeaux et les temples, mais aussi les autres édifices publics étaient, ainsi que les habitations privées, ornés de peintures murales, de bas-reliefs et de statues. Nous connaissons des maisons du Moyen Empire qui étaient ornées de peintures murales, et encore davantage dans le Nouvel Empire, époque où, nous le savons, la donation de statues et d'objets d'art était de coutume à diverses occasions.<sup>102</sup> Nous avons tout droit de supposer que non seulement les rouleaux de papyrus du Livre des Morts, mais aussi d'autres oeuvres littéraires étaient ornées d'illustrations. Il est évident que particulièrement au temps du Nouvel Empire, lorsque la vie intellectuelle était par ailleurs fort vivace — fait justifié par des documents — lorsque se formaient des cercles littéraires et artistiques,<sup>103</sup> les produits de l'art étaient bien plus connus qu'on ne le suppose. C'est donc à juste titre que nous supposons que l'art égyptien a pris sa part, plus qu'on ne le pense, dans l'évolution de la société, tel que le montrent de manière convaincante les caricatures de la XX<sup>e</sup> dynastie.

А. ДОБРОВИЧ

# СОЦИАЛЬНАЯ ДЕЙСТВИТЕЛЬНОСТЬ И СОЦИАЛЬНАЯ КРИТИКА В ЕГИПЕТСКОМ ИСКУССТВЕ

(Резюме)

Прежде чем приступить к разработке темы, необходимо выяснить классовый характер египетского искусства, его положение и роль в египетском обществе. А вместе с тем надо определить, насколько осуществились требования реализма в египетском искусстве, в скульптуре которого господствует фронтальная постановка при почти полном отсутствии перспективы в живописи и рельефах.

Необходимо заметить, что стремление к реализму действительно наблюдается в египетском искусстве. Общеизвестность темы, верное по возможности изображение дей-

<sup>101</sup> SCHARFF: Hb. Arch. p. 498 et suiv. voit la question tout autrement. Par contre P. JOHANSEN dans: «Porträts in der ägyptischen Kunst»? Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde, 68, 1922, p. 108: «Dem Märchen dass die ägyptischen Künstler nur für das Grab arbeiteten muss endlich einmal ein Ende gemacht werden» etc.; Cf. SCHÄFER: Von äg. Kunst, p. 32. DOBROVITS: Harpokrates p. 105.

<sup>102</sup> Les mastabas de l'Ancien Empire construits à l'instar des maisons, les ornements de carreaux de faïence de la pyramide de Djéser, ainsi que les agencements montrés dans les fig. 60 et suiv. de MASPERO, l'«Égypte» rendent ce fait vraisemblable. Des appartements de particuliers décorés de peintures murales nous sont connus. Déjà des temps du Moyen Empire, v. par ex. MASPERO: Égypte, fig. 108, 109.; Histoire I. p. 319. Plusieurs nous sont connus du temps du Nouvel Empire, v. SCHARFF: Hb. Arch. p. 568 et suiv., 579 et suiv. Sur la donation d'objets d'art v. CAPART: Leçons sur l'art égyptien. Bruxelles, 1920, p. 346; JOHANSEN: Porträts, p. 107; HERMANN-SCHWAN: Klein-kunst, p. 109, 81.

<sup>103</sup> Ce fait est attesté par l'écrit polémique du Pap. Anastasi, V. ERMAN: Literatur, p. 270 et suiv. Nous traiterons ailleurs plus amplement du rôle de l'art dans la vie égyptienne.

ствительности — это только одна сторона реализма, являющегося не просто вопросом стиля. Изображение пространства с учетом перспективы и изображение действительности по закону наибольших поверхностей представляют собой не два противоположных attitudes художника к изображаемому объекту, к объективной действительности. Надо освободиться от предубеждения, что египетский художник всегда был одержим предвзятостями в отношении действительности, ибо параллельно с развитием общества, в египетском искусстве заметно явное стремление к освобождению от фронтальной позитурности, от изображения по закону наибольших поверхностей с одновременным переходом к перспективному и реалистическому изображению. Правда, иногда сказывались и регрессы в этом направлении, потому что фронтальность и закон наибольших поверхностей сильно противодействовали свободному и верному изображению действительности, но тенденция к нему все же безусловно существовала.

Характерный стиль египетского искусства создавался параллельно с развитием египетского государства. По мнению некоторых ученых египетское искусство находилось под влиянием центральной царской власти, но это не соответствует фактам во многих отношениях. Среди памятников искусства Древней Империи важное место занимают стенные живописи т. н. мастаб, т. е. могил знати. Они имели целью мотивировать царское благоволение, вследствие которого умершему было разрешено проводить загробную жизнь вместе с царем.

Борьба между центральной властью и князьями, правящими отдельными областями, является общеизвестной. В этой борьбе князья опирались на широкие массы народа, привлекая крестьян на свои привилегированные земли. И вместе с тем, как во время царствования V или VI династии представители знати в своих биографиях все чаще и чаще ссылались не на свои заслуги, оказанные царям, а на благодеяния, оказанные ими народу, на стенных живописях мастаб все более и более места занимали трудящиеся и сцены работы, которые иногда пропагандным способом изображали жизнь рабочих. И не соответствует фактам, что эти стенные картины в свое время не были доступны публике. Художники же, вышедшие из народных масс, умели передать все, что они думали, вследствие чего стенные живописи — превратившись в орудия классовой борьбы — способствовали низвержению деспотизма Древней Империи.

Известное произведение литературы Средней Империи, «Сатира ремесла», описывает тяжелую жизнь трудящихся. Подобное наблюдается и в области художеств. Так, например, в одной из могил, открытых в Меире, было найдено карикатурообразное изображение тощего пастуха и толстобрюхого инспектора труда.

Художники Новой Империи открытыми глазами смотрели на окружающую жизнь, на изменившееся общество страны и часто разоблачали его в своих сатирических изображениях. Так, например, на стенной живописи, хранящейся в Берлинском музее, видна похоронная процессия, в которой знатные участники ведут себя лицемерно. На одном из рельефов (см. *Fechheimer: Plastik der Aegypter*, табл. 167) сатирически изображены щеголи-чиновники и офицеры в сопоставлении с группой негритянских рабов с тупым выражением лиц. Эскизы остраконов обращают на себя внимание своей свежестью, равно как и меткой передачей природы и общества.

После провала движения Эль-Амарна, египетское искусство параллельно с усилением реакции — отклонялось от изображения действительности. В могилах стали преобладать сцены из загробной жизни. А в то время, когда литераторы в своих сатирах все сильнее бичевали деморализующее общество (см. историю Гора и Сэта), в области художеств также появилась сатира, бичующая пороки общества, в первую очередь в виде серий карикатур, изображающих животных.

Писатели и художники той эпохи заметили гнилость общества, но не видели выхода из положения, так как не было класса, могущего объединить силы прогресса. Тем не менее, при оценке египетского искусства нельзя упускать из виду, что весьма ошибочным является мнение, по которому названное искусство было предназначено исключительно только на обслуживание религии и культа умерших. Это впечатление создалось, повидимому, потому, что нам известны главным образом произведения, имеющие именно такой характер.



## ΤΡΙΤΟΓΕΝΕΙΑ

Из всех как древних, так и новых объяснений, относящихся к эпитету Афины Паллады *Τριτογένεια*, встречающемуся и у Гомера, прежде всего нужно исключить мнение Демокрита (fr. 2), по которому названное слово содержит указание на три функции «мышления», идентифицированного с богиней: на правильное решение, безупречное выражение и целесообразное действие. Эта обособленная попытка, стремящаяся очевидно не к выяснению эпитета, а скорее к определению сущности мышления в изящной форме, поучительна нам лишь постольку, поскольку она доказывает, что греки связывали первую часть сложного слова *Τριτο-γένεια* с именем числительным *τρίτος*, несмотря на то, что количество гласных *i* в них различно. Впрочем возможно, что продление первого слога гом. *Τριτογένεια* должно быть приписано только требованиям метрики.<sup>1</sup> Не более значения имеет для нас и цитированный Гарпократионом фрагмент Ликурга, по которому в Афинах третий день месяца (*ἡ τρίτη τοῦ μηνός*) был посвящен Афине Палладе для празднования дня ее рождения, если Ликург — ссылаясь на этот сравнительно поздний религиозный обычай — вообще желал объяснить — помимо слова *τρίτομηνος* — и эпитет *Τριτογένεια*. Как бы ни истолковывалось упомянутое место, сомнение, выраженное Виламовицем («der Ansatz an ein festes Monatsdatum kann kaum alt sein»)<sup>2</sup> вполне обосновано, причем безразлично, указывает ли это слово на третье число месяца или на третий день третьей декады или же на третий день перед концом месяца (*τρίτη φθινόροτος*).<sup>3</sup> Что с названным эпитетом совершенно невольно связывалась мысль о числительном *τρίτος*, это подтверждается целым рядом древних и неудачных объяснений, как, например, предположением, что богиня была названа *Τριτογένεια* потому, что она была после Аполлона и Артемиды третьим дитятей Зевса или что она имела трех родителей: Метиду, зачавшую ее, Зевса, ее отца и бога рек Тритона, воспитавшего ее.

<sup>1</sup> См. G. SCHULZE: *Quaestiones epicae*. 1892, 177.

<sup>2</sup> U. v. WILAMOWITZ—MOELLENDORFF: *Der Glaube der Hellenen*. 1931, I, 237.

<sup>3</sup> См. W. SCHMIDT: *Geburstag im Altertum*. 1908, 99.

Самое распространенное, но отнюдь не убедительное мнение стреми-лось открыть в первой части сложного слова название какой-то реки или пруда *Τριτωνίς* или *Τρίτων* или же — как многие после Велькера утверждали — вообще воды как стихии. При последнем предположении исследователи опирались, конечно, не на митологические предания, а на более или менее произвольные этимологии, относящиеся к таким именам, как *Τριτωνίς*, *Τρίτων*, *Ἀμφιτρίτη* и т. п., или же на параллели в родственных языках (др.-инд., вед. *Ṛ̥tas*, др. ирл. *triath* 'more'); ἀπὸ τοῦ *τρεῖν* 'id est, timere' — установил Сервий ad Verg. Aen. II, 171, а Велькер, ссылаясь на Гесиохия (*τρίτῳ, ρεῦμα. τρόμος, φόβος*), в своем объяснении указал на глагол *τρεῖν*, но видел в нем не выражение страха или боязни, а выражение игры «трепещущих» волн.<sup>4</sup>

В цитированном Галеном вслед за стоическим философом Хрисиппом фрагменте, о котором Бергк и Узенер<sup>5</sup> утверждали, что он принадлежит Гесиоду, берег р. *Τρίτων* приведен как место рождения Афины Паллады. Относительно вопроса, где же именно находился этот Тритон, Бергк того мнения, что он никогда не существовал, а представлял собой только божественную реку мифологии, которая позднее была идентифицирована то с одной, то с другой рекой географической действительности.

К самым достоверным источникам V века до н. э. восходит предание, по которому Афина Паллада родилась где-то на берегах реки *Τρίτων* или *Τριτωνίς*. Обращает на себя внимание факт, что р. Тритон, находящаяся в Ливии, упоминается впервые в этом отношении, опережая все реки Греции подобного же названия. В III части трилогии «Орестей» Эсхила (Eum. 292—293), поставленной в 458 году до н. э., Орест, обращаясь к Афине Палладе за помощью, упоминает, что богиня родилась в Ливии, в окрестностях р. Тритона, где имеется и одно из ее любимых местопребываний. Только в более поздних источниках приводятся местные предания о том, что богиня родилась, скажем, в Аркадии, возле ключа Тритониса (Paus. VIII 26,6) или же выросла в Беотии возле р. Тритона (там же IX 33,7). Но вряд ли мыслимо, что в Афинах было весьма популярно предание, гласящее, что богиня-покровительница города родилась где-то в Африке. При правильной

<sup>4</sup> F. (I. WELCKER: Griechische Götterlehre. 1857, I, 311. См. еще L. PRELLER: Griechische Mythologie, 3. изд. 1872, I, 153 и J. SCHMIDT: Zur Geschichte des indogermanischen Vocalismus. 1875, II, 332.

<sup>5</sup> TH. BERGK: Die Geburt der Athene (1860). Kleine philologische Schriften, 1886, II, 635—722; H. UZENER: Eine Hesiodische Dichtung. Rheinisches Museum NF. LVI (1901) 174—186. Впрочем Бергк пытался объяснить общеизвестный миф о происхождении Афины Паллады из головы Зевса (Hes. Theog. 924.), указывая на то, что ошибочно интерпретовался источник, предполагаемый именно на основании выражения нашего фрагмента *πᾶρ κορυφῆν* равно как и рукописного варианта слова *ἐν κορυφῇ* в гомеровском гимне к Аполлону (309). Названный ученый стремился объяснить и эпитет *Τριτογένεια*, исходя из слова *τρίτῳ* 'голова; вершина; источник'. На основании своей этимологии он считал Афины Палладу богиней, вышедшей из источника, вызванного Зевсом на горе богов.

оценке вышеупомянутого места Эсхила необходимо учесть, что его сочинения переполнены следами интереса по отношению к Египту, указаниями на его географические и государственные данные, ссылками на его религиозные учреждения, обряды и мифы. В последние годы жизни Эсхила, следовательно и во время создания «Орестеи», и возвращавшиеся моряки афинского флота, базирующегося в водах Египта, также способствовали возбуждению интереса к Египту.<sup>6</sup> Обстоятельство, что в сообщении о ливийском рождении Афины Паллады какое-то «варварское» местное предание приобрело греческий колорит, наглядно подтверждается несколько более поздними данными Геродота (IV 180), по которым жители окрестностей ливийского Тритониса утверждали, что Афина является дочерью бога Посейдона и пруда Тритониса и только позже была адоптирована Зевсом. Вряд ли подлежит сомнению, что здесь мы имеем дело с «греческой интерпретацией», которая так часто наблюдается у Геродота. Адоптация Афины со стороны Зевса имела целью согласовать миф об африканской богине с греческой мифологией. Однако, это согласование могло произойти и иным способом. Эллинизирующее предание, встречающееся у Страбона (С. 836), отождествляло дочь «моря» с Афродитой, вынырнувшей из моря (*Ἀφροδίτη ἀναδυομένη*) или «морской» (*πελαγία* или *ποντία*); по сообщению Страбона в середине Тритониса находился островок с храмом Афродиты.

Но в каком бы положении ни находился вопрос о месте рождения Афины Паллады — в том ли, что греки, прибывшие в Африку, в частности греческие колонисты Кирены, думали открыть собственные предания в местных традициях чужбины, или же греческий локальный патриотизм приводил Тритоны и Тритонисы Греции для опровержения заграничного происхождения богини, как на это указывают до некоторой степени и слова Павсания IX 33,7: *ὥς δὲ τοῦτον τὸν Τρίτονα ὄντα καὶ οὐχὶ τὸν Λιβύων* — во всяком случае можно установить, что ни Эсхил, ни Геродот, ни даже Павсаний не говорили о воде Тритона с целью объяснения эпитета *Τριτογένεια*. А *Τριτωνίς* как имя богини появилось только в эпоху эллинизма (Аполл. Род. I 109), но ни оно, ни форма *Tritonia*, столь часто встречающаяся в римской поэзии, не имеют обязательной связи с именем *Τριτογένεια*.<sup>7</sup> Поэтому с одобрением можно отозваться о том, что Узенер, считая имя богини, появившееся под видом *Τριτώνη*, *Τριτωνία* или *Τριτωνίς*, за параллельное образование женского рода к имени мужского рода *Τρίτων*,<sup>8</sup> не смешивает его с названием *Τριτογένεια*. Все места у Гомера, где приведен этот эпитет, показывают столь тесную связь между Зевсом и его люби-

<sup>6</sup> Cp. Fr. ZUCKER: *Athen und Aegypten bis auf den Beginn der hellenistischen Zeit. Aus Antike und Orient, Festschrift W. Schubart.* 1950, 150.

<sup>7</sup> C. F. H. BRUCKMANN: *Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur.* 1893, 15; I. B. CARTER: *Epitheta deorum quae apud poetas Latinos leguntur.* 1902, 71.

<sup>8</sup> H. USENER: *Götternamen.* 1896, 36.

мой дочерью — два раза (Δ 515 и γ 378) он выступает в роли антитезы при выражении *Διὸς θυγάτηρ*, а два раза (Θ 39 и Χ 183) сам Зевс называет так «свое любимое дитя» — что это исключает всякое объяснение, несогласуемое с непосредственным происхождением богини от Зевса. Это относится и к «Теогонии» Гесиода (895 и 924), или к «Аспиде» (197). Но предание, относящееся к Тритону и Тритонису, нуждается в согласовании с мифом о непосредственном происхождении от Зевса. Мы уже видели произвольную попытку Геродота, которая, даже в этом виде, не была столь пригодна для рассеяния всех сомнений в том, что Афина Паллада родное дитя Зевса, как миф «Теогонии» о богине, выскочившей из головы Зевса. В интересах подтверждения последнего обстоятельства требовалось оттеснить на задний план характерные черты предания о Тритоне—Тритонисе, чтобы создавался компромисс вроде того, который появляется позднее у Аполлония Родосского (IV 1311), где божественную дочь, выскочившую из головы Зевса, купают в волнах ливийского Тритона, или же как это описывается в «Библиотеке» Аполлодора (I 3, 6): «когда же наступило время родов, Прометей или, как другие утверждают, Гефест ударил своим топором (Зевса) по голове, из которой в полном вооружении выскочила Афина, возле р. Тритона».

Именно по смыслу этого мифа, стремившегося доказать происхождение Афины от отца сверхъестественным путем, объясняется эпитет *Τριτογένεια* в одной схолии к Аристофану (ad Nub. 989; ср. еще Tzetz. Lyc. 519) при предположении, что *τρίτω* = *κεφαλή*. Так как это значение слова *τρίτω* не может быть доказано за отсутствием других данных, необходимо согласиться с Велькером, что «das Wort *τρίτω* für Kopf ist zur Erklärung von *τριτογένεια* erdichtet worden».

Отношение Афины Паллады к своему отцу правильно выдвинуто на первый план в двух замечательных попытках объяснения эпитета *Τριτογένεια*, которые взаимно дополняют друг друга. Одна из них связана с именем Г. Липпольда. Он исходит из обрада афинского культа, который известен нам из текста Филодема, цитированного Гарпократионом (F H G. I. 367): в афинских свадебных обрядах произносилась молитва, обращенная к богам *Τριτοπάτορες* за благополучное рождение детей, и не исключена возможность, что именно текст этой молитвы цитируется схолией, относящейся к гомеровскому месту (Θ 39), содержащему имя *Τριτογένεια*, под видом поговорки: *παῖς μοι τριτογενής εἴη, μὴ τριτογένεια*. Липпольд, считаясь с возможностью, что последние два слова представляют собой только более поздние добавления, имеющие целью обеспечить полноту гексаметра, пытается разрешить наш вопрос следующим образом: *Τριτοπάτορες* были настоящими предками афинской семьи, они обеспечивали рождение законных наследников; следовательно первая часть слов *τριτογενής* и *τριτογένεια*, т. е. *τρίτο-*, однозначна со словом *γνήσιος*, что подтверждается и словом *τρίτοκοῦρη* Гесиохия. Таким образом, и эпитет

Афины Паллады *Τριτογένεια* содержит намек на то, что богиня произошла по прямой линии от Зевса — обстоятельство, которое подтверждается и мифом о выскоке ее из его головы.<sup>9</sup>

Другая попытка была сделана П. Кречмером. Он прежде всего установил, что слово *τρίτο-* 'настоящий, законный' и *τρίτος* 'третий' не случайно омонимны. В их развитии слово *τρίτοπάτωρ*, *τρίτος πατήρ* служило исходным пунктом, которое в ряде *πατήρ* — *πάππος* — *πρόπαππος* обозначало 'прадеда', и, так как остальные предки не имели особого названия, вообще 'прародителя, родоначальника'. «Настоящие, законные» потомки этого прародителя получили название *τρίτογενής*, а именно по принципу «образования контрастов» (*Konträrbildung*). Относительно названного образования см. ряд латинских слов *avus* — *proavus* — *abavus* — *atavus* — *tritavus* и ср. его с рядом *nepos* — *pronepos* — *abnepos* — *atnepos* — *trinepos*, где *pronepos* и *abavus* представляют собой контрастные образования к *proavus* и *abnepos* совершенно также, как англ. *grandson* и верхнегерм. *Groszsohn* к англ. *grandfather* и верхнегерм. *Groszvater*. «*Τριτογένεια* ist also die echtgeborene, rechthürtige Tochter des Zeus» — закончил свои изложения Кречмер.<sup>10</sup>

Однако, в объяснениях Линпольда и Кречмера имеются и слабые пункты. Прежде всего Филодем подчеркнул, что культ *Τρίτοπάτορες* в свадебных обрядах был распространен только в Афинах. Далее: формула, содержащаяся в гомеровской схолии, только с гипотетичной коррекцией может быть рассматриваема как молитва о ниспослании «законного» потомка, ибо она выражает желание новобрачных, чтобы их дитя было мужского пола, а не женского (*μη τριτογένεια*). Магические заклинания, выполняемые с подобной же целью, массами встречаются и в фольклоре теперешних народностей, как это доказано Радермахером.<sup>11</sup> При этом нельзя забывать и о том, что сама схолия, являющаяся единственным источником формулы, видит в ней только поговорку, поносящую женщину с мужскими манерами (*ἀρρενώδεις γὰρ αἱ τοιαῦται γυναῖκες*). Кроме того, объяснение Кречмера предполагает столь сильное потускнение подлинного значения слова *τρίτο-*, которое наблюдается только намного позднее Гомера. Но самым веским является возражение, что Зевс нигде не фигурирует как *τρίτοπάτωρ*, и объяснение, базирующее на этом названии, никак не подходит к эпитету Афины Паллады, так как она является не потомком третьего или четвертого поколения, а дочерью Зевса, непосредственное происхождение которой от отца богов греческая эпика пытается подчеркнуть всяческим образом.

<sup>9</sup> G. LIPPOLD: *TRITOPATREIS*. Mitteilungen des deutschen Arch. Instituts, Athenische Abteilung XXXVI (1911) 105—109.

<sup>10</sup> P. KRETSCHMER: *Mythische Namen*. 6. Tritogeneia und die Tritopatoren. Glotta 10 (1920) 38—45.

<sup>11</sup> L. RADERMACHER: *Hippolytos und Thekla*. Wiener Sitzungsberichte 182/3 (1916) 42.

Виламовиц, вероятно, учел все эти затруднения, когда бегло просмотрел различные попытки объяснения, относящиеся к эпитету *Τρίτογένεια*. Он обошел молчанием и изложения Липпольда и Кречмера, мотивируя свой поступок следующим, безусловно слишком строгим порицанием: «Auf weitere antike und moderne Torheiten einzugehen lohnt es sich nicht.» Имея в виду неопределенное качество 1 первого слога, он сам видит две возможности для объяснения: или *Τρίτος* был отцом *Τρίτογένειи* или же кто-то другой, имя которого может быть связано с именем *Τρίτων*. Но кем же был этот *Τρίτος*, имеются ли данные, относящиеся к нему, кроме того, что он был отцом богини, как это логически вытекает из названия *Τρίτογένεια*? На эти вопросы Виламовиц не дал ответа, но тем не менее он по нашему мнению наметил путь, по которому можно добраться до объяснения, являющегося более удовлетворительным, нежели все предыдущие. Впрочем этот путь был давно намечен и Я. Гриммом в одном беглом замечании, которому не было оказано должного внимания. Названный ученый, прокладывая путь для сравнительной мифологии, в связи с упоминаемым и ниже, подобным же эпитетом Вотана, не вдаваясь в подробности, установил: «Wie auch Zeus *τρίτος*, wonach sich *Τρίτογένεια* leichter erklärt, als aus der hauptgeburt.»<sup>12</sup>

Зевс может быть назван «третьим» во многих отношениях. Он третий сын Кроноса, который — подобно «счастливцу-младшему брату» в народных сказках — избег смертельной опасности, не оказавшаяся и для двух старших — Посейдона и Аида — гибельной только потому, что он вызволил их, вместе с тремя сестрами, из желудка Кроноса. Но он был третьим и в том смысле, что после Урана и Кроноса он стал повелителем мира, возглавляя третье поколение богов. Эти обстоятельства не упоминаются Гомером, но «отец богов и людей» выступает в характерной роли «третьего» и в Илиаде, где он является единственным из богов, который не вмешивается в борьбу. Он не заступает ни за греков, ни за троян, а стоит над ними как беспристрастный третий: с горы Иды смотрит на город троян и на суда ахейцев (Θ 52), держа золотые весы в руке, в одной чашке которых находится судьба троян, а в другой — ахейцев (там же 69—74). Он является судьей и свидетелем событий, и, хотя эпитет *Τρίτος* и не встречается у Гомера, он существовал, по всей вероятности, в его время. В этом отношении можно сослаться на этимологию лат. *testis* (< \**tri-sto*- 'der als dritter, als Zeuge bei zwei streitenden steht') и на значение слова *третий* в древнерусском языке ('посредник, свидетель').<sup>13</sup> Это Зевс, который был вызван в качестве

<sup>12</sup> J. GRIMM: Deutsche Mythologie. 2. изд. I, 1844, 148.

<sup>13</sup> A. WALDE: Lateinisches Etymologisches Wörterbuch. 1906, s. v. *Testis*; A. WALDE—J. POČORNÝ: Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen. 1927—1932, I, 753; II, 604; Б. М. Волин — Д. Н. Ушаков: Толковый словарь урского языка, IV. 1940, s. v. *Третий*.

свидетеля, когда стороны, заключившие перемирие, закрепляли договор клятвой (Г 276). Позднее договор был расторгнут Пандаром именно потому, что третий фактор заключения договора не появился, «Зевс не осуществил», (*ἐπεκραίνε*: Г 302), не исполнил (*ἐτέλεσσε*: Н 69) подтвержденного клятвой, из чего следует, что клятва являлась неполной, если бог-исполнитель (*τέλειος*) отсутствовал. Интересно, что в то время, когда Афина Паллада с разрешения Зевса появилась на земле, чтобы уговорить Пандара произвести выстрел из лука для нарушения договора, люди старались угадать, что же означает появление богини, продолжение-ли борьбы или же примирение сторон, создаваемое «управителем войной» (*ταμίας πολέμοιο*), Зевсом (Λ 84). Гектор тоже призывает Зевса быть свидетелем (*μάρτυρος* или *ἐπιμάρτυρος*), когда перед поединком заключает соглашение с Аянтом, по которому победитель обязывается выдать родственникам труп побежденного (Н 76).

Обстоятельство, что эпитет Зевса *τρίτος* упоминается Эсхилом во многих отношениях, свидетельствует тоже о том, что много встречалось моментов, которые нашли себе адекватное выражение именно в этом имени числительном. Но это наблюдение делает маловероятным предположение, что названное имя числительное у Эсхила было впервые приложено к имени Зевса или применилось вместо него под видом метонимии, потому что он был божеством, которому полагался третий бокал при возлиянии, как это утверждает Диндорфом (*Lex. Aisch.*, 1876, s.v. *τρίτοσπονδος*) и Лиддель-Скоттом (s. v. *σωτήρ*) при объяснении «случайного» эпитета Зевса *τρίτος*. Факт, что бог-спаситель (*Σωτήρ*), которому по смыслу целого ряда источников (*Sophokles fr. 392 Nauck*, *Pindaros Isthm. 6,5*, *Platon 661*, 167A, 583B, *schol. ad Plat. Philebum 661* etc.) полагается третий бокал жертвоприношений, идентичен с Зевсом или же может быть идентифицирован с ним, подтверждается, кроме фрагмента Софокла (*Ζεῦ πανσίλπε καὶ Αἰὼς σωτήριον σπονδῇ τρίτον κρατῆρος*), и фрагментом Эсхила (*fr. 55 Nauck: τρίτην Αἰὼς σωτήρος εὐχταίαν λίβαν*), но вряд ли допустимо, что названный эпитет проистек из этого обряда. Скорее можно думать о том, что Зевс занимал третье и вместе с тем и последнее (ср. переносное значение выражения *τὸ τρίτον τῷ σωτῆρι* у Платона) место, укомплектовывавшее церемонии возлияний, потому, что по своему божественному существу он являлся «третьим» (*τρίτος*) и «исполнителем», «совершителем» (*τέλειος*). Понятия «тройственности» и «совершенства» были соединены еще питегорейцами в мифологический символ, так как они создали связь между равносторонним — «правильным» — треугольником и Афиной Палладой, богиней *κορυφαγενής* (т. е. рожденной из головы Зевса) и *τριτογένεια* (*Plut. de Iside et Osiride 75*).<sup>14</sup>

<sup>14</sup> Ср. Th. HOFNER: *Plutarch über Isis und Osiris*. II, 1941, 276–277.

Эпитет Зевса *τρίτος* в «Прикованном Прометее» (957—958) Эсхила указывает на то, что после Урана и Кроноса Зевс стал третьим повелителем мира:

*δισσὸς τυράνους ἐκπεσόντας ἡσθόμην,  
τρίτον δὲ τὸν νῦν κοίρανοῦντ' ἐπόψομαι.*

По тексту «Приносительниц возлияний» (244—245) Зевс является возле Силы и Истины «третьим» лицом, присутствие которого необходимо для достижения успеха по делу Ореста. Поэтому молитва Электры принимает следующий вид:

*μόνον Κράτος τε καὶ Δίκη σὺν τῷ τρίτῳ  
πάντων μεγίστῳ Ζητὶ συγγένοιτό μοι.*

Но здесь — при отсутствии всяких преданий — и логическое мышление само по себе отвело бы Зевсу третье место. Убедительность этих слов увеличивается еще и тем, что Зевсу отведено третье место и при принесении благодарности Орестом, когда он после его оправдания в преступлении пролития родной крови принимает наследие отца в Аргосе (Eum. 758—761):

*... Παλλάδος καὶ Λοξίου  
ἔκατι καὶ τοῦ πάντα κραίνοντος τρίτον  
σωτήρος, ὃς πατρῶον αἰδεσθεὶς μόρον  
σώζει με μητρὸς τάσδε συνδίκους ὄρῳν.*

Из действия «Евменидов» явствует лишь то, что Оресту покровительствовали Аполлон Локсий и Афина Паллада, но Оресту было известно, что победа была одержана им лишь благодаря присутствию Зевса, который и оказался его настоящим «спасителем» (*σωτήρ*) тем, что он как «третий» возле двух открыто действовавших богов ввязался в борьбу и «исполнил все» (*πάντα κραίνει*). Мы знаем, что этот глагол употребляется и Гомером, когда речь идет о том, что Зевс «не осуществил», «не исполнил», своим присутствием не утвердил договор ахейцев и троян о заключении перемирия: *οὐδ' ἄρα πῶ σφιν ἐπεκράινε Κρονίων*. Глагол (*ἐπι*)*κραίνειν* является синонимом глагола *τελεῖν*, как это видно и из слов Гектора (Н 69), который, говоря о факте, упомянутом в Г 302, замечает, что вследствие отсутствия Зевса клятва не была полной: *ὄρκια μὲν Κρονίδης ὑφίζυγος οὐκ ἐτέλεσεν*. Значение слова *τέλειος* тоже выходит за пределы пассивного состояния совершенства. Это видно, например, из места у Эсхила, в котором подчеркивается, что Зевс *τέλειος* потому, что он «исполняет», «удачно завершает все» (Ag. 973): *Ζεῦ Ζεῦ τέλειε, τὰς ἐμὰς εὐχὰς τέλει*.

О том, что и в случае *τρίτος* мы имеем дело с постоянным атрибутом, а не случайным эпитетом, который должен быть объясняем по смыслу



данного контекста, свидетельствует следующее место из «Просительниц» (24—28), которое имеет решающее значение с точки зрения нашего вопроса:

ὄν πόλις, ὄν γῆ, καὶ λευκὸν ὕδωρ,  
 ἔπατοί τε θεοὶ καὶ βαρύτεροι  
 χθόνιοι θήκας κατέχοντες,  
 καὶ Ζεὺς σωτήρ τρίτος, οἰκοφύλαξ  
 ὁσίων ἀνδρῶν...

Было бы неправильно исходить<sup>15</sup> из того, что Зевс здесь является третьим только лишь потому, что он следует за двумя категориями небесных (ἔπατοι) и адских (χθόνιοι) божеств. Неправильно и потому, что под этой формой множественного числа подразумевается целый ряд богов, в том числе и Зевс, следовательно эпитет *τρίτος* не противопоставляет его остальным, а только выделяет его из общего перечисления. Еще неправильно и потому, что категориям *ἔπατοι* и *χθόνιοι*, после которых Зевс называется будто бы «третьим», предшествует целый ряд инвокаций, обращенных к Городу, Земле, искрящейся Воде. В двух последних — но, конечно и в первом, как это явствует именно из цитированного контекста — религиозное чувство греков, выражающееся у Эсхила, видело безусловно божества. Преследуемые Данаиды обращались к ним как божествам, но Зевс, которым пополняется и вместе с тем и заканчивается их ряд, никак не может быть «третьим» среди вызванных богов.

Слово *τρίτος* может фигурировать здесь только в качестве постоянного эпитета Зевса, подобно двум другим эпитетам (*σωτήρ*, *οἰκοφύλαξ*). Впрочем, предикативная функция этого имени прилагательного не может быть выведена из факта, что оно стоит в именительном падеже, ибо имя Зевс тоже не имеет формы звательного падежа.

Таким образом, Эсхил употребляет имя числительное *τρίτος* не только в качестве постоянного эпитета Зевса — в «Евменидах» заменяет им даже его настоящее имя (см. *Τρίτος Σωτήρ*) — но и способствует его пониманию: это тот Зевс, присутствие которого как третьего фактора необходимо к созданию гармонии двух сторон с целью достижения успеха, как, например, в случае соглашения между Силой и Истиной, столь редко наблюдаемого в классовом обществе. Мы должны признать, что эпитет Афины Паллады, *Τριτογένεια* появился в текстах раньше, нежели эпитет Зевса *τρίτος*, но последний является также очень древним, ибо он употребляется Эсхилом в различных значениях, которые отчасти связаны с ролью Зевса и у Гомера (что он, как третий, гарантирует договор, заключенный двумя сторонами), отчасти же относятся к «Теогонии» Гесиода (где Зевс является третьим среди

<sup>15</sup> Как это делается Ф. И. Дёльгером; см. *Sol salutis*, 2. изд. 1925, 94.

повелителей мира). Правда, у Эсхила отнюдь не говорится о том, будто эпитет *τοῖτος* присущ Зевсу и как третьему брату, все же эта роль не слишком отдалена от семантической сферы слова *τέλειος*, ибо самая характерная черта сказок о трех братьях заключается именно в том, что происхождения счастливца-младшего брата доводятся до успешного конца, чем и заканчивается композиция сказки. В этом отношении весьма поучительно замечание Узенера, которому до сих пор не было уделено должного внимания. Он указал на то, что в мифологии северных германцев один из трех братьев-божеств Odin тоже имеет эпитет *Thridhi* 'третий', и это же порядковое числительное встречается и в названии индийской мифологии *Trita* *Артүа*. В индийском мифе повествуется, что завистливые братья Эката («Первый») и Двита («Второй») — подобно коварным братьям народных сказок — столкнули названного в глубокую яму, откуда он выбрался чудесным образом, при помощи *Brhaspati*.<sup>16</sup>

Следовательно, мы имеем полное право предполагать, что эпитет Зевса *τοῖτος* очень древнего происхождения. Он был известен и во время эпосов, что подтверждается тем, что именем *Τριτογένεια*, как у Гесиода, так и у Гомера называется дочь Зевса, причем повсюду подчеркивается, что именно Афина Паллада является дочерью отца богов. В противоположность этому, по нашему мнению нет никакого основания считать его за критский элемент Гомеровской мифологии и еще менее можно согласиться с Группе,<sup>17</sup> который, ссылаясь на Гесихия, утверждающего, что критский Кносс назывался ранее *Τρίτα*, толкует имя *Τριτογένεια* как «богиню Триты», отрывая его совсем от Зевса в полном согласии с некоторыми объяснениями, которые оказались для нас неприемлемыми.

Во всяком случае Кречмер прав, что миф об Афине, рожденной без матери — в том сжатом виде, как он изложен Гесиодом именно в том месте, где приводится название *Τριτογένεια* (Theog. 924) — обозначает поражение матриархата и победу принципа патриархального строя.<sup>18</sup> Это вполне соответствует установлению Энгельса о ролях Аполлона и Афины Паллады в «Орестее»: «оба божества (представляют) здесь новый, отцовско-правовой строй».<sup>19</sup> Неужели искусство эпохи Перикла в Афинах следовало по сто-

<sup>16</sup> H. USENER: *Dreihheit*. *Rheinisches Museum*, NF, 58 (1903) 7. — В своей фантастической попытке Кассель указал на инд. *TRITA*, но объяснил его происхождение не из имени числительного, а из его родства с лат. *spiritus*. Следовательно «*Athene Tritogeneia* = die Geistgeborene». См. P. CASSEL: *Aus Literatur und Symbolik*. 1884, 341; ср. еще Бергк: ук. соч. 657.

<sup>17</sup> O. GRUPPE: *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*. II, 1906, 1143.

<sup>18</sup> Ср. еще P. КРЕТСЧМЕР: *Die griechische Benennung des Bruders*. *Glotta* 2 (1910) 201—213. К сожалению, по концепции Кречмера матриархат является не необходимой стадией развития, а явлением, с самого начала чужим индоевропейцам; вот почему он приписывает значение 'брат' слова *ἀδελφός*, имевшего первоначальное значение 'couterinus', влиянию коренного населения Малой Азии. Ошибочный, реакционно-расистский характер этой концепции вскрыт М. О. Косвенон: *Матриархат*. 1948. стр. 252—255.

<sup>19</sup> К. Маркс — Ф. Энгельс: Избр. произведения. Москва 1949, II, 165.

пам какого-то религиозного предания, когда на подножье статуи Афины Девы оно изображало — судя по сообщению Павсания (I, 24,7)<sup>20</sup> — рождение Пандоры, миф которой — как я стремился доказать в другом месте — отражает тот же самый переворот в обществе, в результате которого культ сверженной с престола богини-матери был заменен более низкой оценкой женщины?<sup>21</sup>

Во всяком случае, по одному месту у Эсхила можно вывести заключение относительно того, что обычай предназначения третьего бокала Зевсу занимал подобное же место в истории развития патриархальной семьи. Первая хоровая песня «Агамемнон»-а, вызывая в самом начале злоеющее воспоминание о принесении в жертву Ифигении, напоминает и время, когда она, будучи еще счастливым дитятем царской семьи, сама принимала участие в семейных жертвоприношениях, имея задачей произносить молитву за счастье отца при излиянии содержимого третьего бокала (Aisch. Ag. 244—246) :

... ἄγῳ δ' ἀταύρωτος ἀδδᾷ πατρός  
 φίλου τρίτοςπονδον εἴποτμον  
 παιῖνα φίλως ἐτίμα.

Обстоятельство, что именно при жертвоприношении третьего бокала на невинную девушку семьи возлагалась роль, выражающая общее отношение дочери к отцу, представляет собой черту обряда, в которой — если она вообще имеет какой то прототип в мифологии — отражалось нечто иное, как личное отношение невинной дочери Зевса (Ζεὺς τρίτος), Тритогеinei к своему отцу.

#### I. TRENCSENYI-WALDAPFEL

#### ΤΡΙΤΟΓΕΝΕΙΑ

(Zusammenfassung)

Manchen, zwar nur flüchtigen und bei weitem nicht ausreichenden Bemerkungen von J. Grimm, H. Usener und U. von Wilamowitz-Moellendorff zustimmend, Verf. vertritt den Standpunkt, dass *Τριτογένεια* «die Tochter des dritten Gottes» bedeutet. Dieser «dritte» Gott ist Zeus, dem das Attribut *Τρίτος* in verschiedener Hinsicht zukommt. 1. Er ist der dritte Bruder neben Poseidon und Hades. 2. Er ist der dritte Herrscher nach Uranos und Kronos. 3. Er ist bei jedem feindseligen Gegensatz der anwesende Dritte, der die kämpfenden Parteien unbefangen betrachtet und beurteilt. 4. Endlich ist er der Vollender aller Übereinkunft, der einen Vertrag oder das Übereinkommen zwei übereinstimmender Faktoren als ergänzender Dritter segnet, oder als der sich Fernhaltende vereitelt.

Ohne den Beinamen *τρίτος* zu nennen, die zuletzt genannten zwei Rollen des Zeus finden wir schon bei Homer, die zwei ersten sind bei Homer verschwiegen, doch bei

<sup>20</sup> См. Pausanias' Description of Greece. Translated with a commentary by I. G. FRAZER. 1912, II, 319—320.

<sup>21</sup> Hésiodos, Munkák és Napok (Работы и Дни). 1955, 189, 208. The Pandora myth. Acta Ethnogr. Hung. 4 (1955) 99—128.

Hesiod desto klarer betont. Bei Aischylos steht schon mehrmals *τρίτος* als Beiname des Zeus, und zwar einmal den «dritten» Weltherrscher, öfters, und besonders scharf ausgeprägt, mit *σωτήρ* und *τέλειος* gleichbedeutend, die Rolle des den guten Erfolg einer Übereinkunft verbürgenden Dritten bezeichnend. Aus diesen Beziehungen ist auch die Rolle des dritten Gottes bei dem dritten und letzten Becher einer Libation zu erklären; die Rolle der jungfräulichen Haustochter in dieser ritualen Gewohnheit erklärt sich wahrscheinlich eben aus einem mythologischen *aition*, wo der Lieblingstochter des Zeus, der Athene Tritogeneia dieselbe Rolle zukommt. Darin nämlich hatte schon P. Kretschmer vollkommen recht, dass im Mythos von Tritogeneia die Überwindung des Matriarchats sich widerspiegelt; man kann noch zufügen, dass im religiösen Gebrauch des dritten Bechers, und besonders in der Ehrerbietung, die dabei die Tochter dem Hausvater erweist, die patrilineare Ordnung einer neuen Gesellschaft sich bestätigt.

J. HARMATTA

## SUR L'ORIGINE DU MYTHE DES HYPERBORÉENS

La grande majorité des sources antiques placent à l'extrême limite septentrionale de la vision hellénique du monde l'heureux peuple mythique des Hyperboréens, et une énorme chaîne montagneuse mythique, les Rhipées. Nous retrouvons déjà ce contact de l'extrême septentrion avec les Hyperboréens et la montagne Rhipée chez Hécatee, représentant le plus éminent de la science géographique de l'ancienne Ionie. Pour autant que nous sachions, sur la base de diverses sources ayant puisé dans l'œuvre d'Hécatee, reconstruire l'image du monde, tracée par ce géographe, il semble probable que selon sa conception, la région située au nord de la mer Noire était habitée par les Scythes, tandis que, plus au nord, l'on trouvait les Issédons, puis, plus au nord encore, les Arimaspes. À la limite septentrionale de cette région s'étendaient les Rhipées, au nord desquelles, jusqu'au fleuve Okéanos qui roulait ses eaux autour de la terre, vivaient les Hyperboréens.<sup>1</sup> Nous retrouvons certains éléments de cette vision du monde même chez des auteurs antérieurs à Hécatee, ce qui semble indiquer que la conception en question remonte à des temps très reculés. Cependant, le caractère fragmentaire du matériel des sources rend extrêmement difficile la vérification de l'origine, du développement et de la chronologie des différents éléments de cette image du monde. Cela explique pourquoi, jusqu'à ce jour, il ne s'est point formé une opinion scientifique unifiée à propos du mythe des Hyperboréens et de la montagne Rhipée.

Tandis que les recherches plus anciennes considéraient généralement le mythe des Hyperboréens comme un élément primitif de la religion hellénique,<sup>2</sup> l'opinion prévaut depuis quelque temps que la légende en question s'est formée à une époque relativement tardive. Ainsi, en s'inspirant de tentatives antérieures analogues, Nilsson a dernièrement cherché à découvrir la base des origines du mythe des Hyperboréens dans le fait que, selon une vieille coutume,

<sup>1</sup> V. J. HARMATTA : Quellenstudien zu den Skythika des Herodot. Budapest 1941. 47 et suiv.

<sup>2</sup> V. p. ex. O. CRUSIUS : Roschers Lexikon I. 2805 et suiv. ; O. SCHROEDER : Hyperboreer. ARW 8 (1904) 69 et suiv. ; DAEBRITZ : RE IX. 258 et suiv. ; GY. MORAVCSIK : Abaris, Priester von Apollon. KCSA 1 vol. suppl. (1936) 104 et suiv.

les descendants semi-barbares de commerçants ioniens établis dans la partie méridionale de l'Europe centrale, et avant tout sur les bords du Danube, envoyaient leur première récolte à Délos.<sup>3</sup> Cette conception concorde avec l'hypothèse, exposée d'une manière détaillée par Weber, selon laquelle le mythe des Hyperboréens, accrédité à Délos, était une légende étiologique née du culte.<sup>4</sup> Or, ces hypothèses entraînent de vastes conséquences. En effet, si le mythe des Hyperboréens est né à Délos, à une époque relativement tardive, il faut nécessairement en conclure que la légende hyperboréenne de Delphes a été empruntée au mythe accrédité à Délos.<sup>5</sup> De plus, il nous faut supposer que les Hyperboréens n'ont été inclus qu'à une époque relativement tardive parmi les éléments constants de la portion nord de la vision hellénique du monde. Une conception analogue se dégage de l'hypothèse exposée par Wikén à propos du développement des opinions helléniques concernant le périmètre septentrional de l'œcuménée.<sup>6</sup> Selon cette conception, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle av. n. è., la limite septentrionale de l'image hellénique du monde suivait un tracé partant de Dodone et aboutissait au Pont, en passant par les hautes montagnes de Thrace. A ce moment-là, on plaçait encore les Hyperboréens dans cette région, relativement rapprochée, des «confins du monde». Ceci s'accorde bien avec l'hypothèse de Maas, d'après laquelle les hautes montagnes de Thrace s'appelaient autrefois \**Βορέα*.<sup>7</sup> Éventuellement, cette conception peut aussi être étayée du témoignage de Tite-Live (XLV, 29, 8), selon lequel la montagne frontière séparant la troisième et la quatrième région de la Macédoine des temps romains était appelée *Bora mons*. Ainsi donc, jusqu'au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, on croyait encore que le peuple mythique des Hyperboréens — c.-à-d. des 'habitants d'outre-monts' — ne vivait que dans la région située au delà des hautes montagnes de Thrace, dites \**Βορέα*. Toutefois, selon Wikén, la dénomination de \**Πιπῆα ὄρη* désignait primitivement, elle aussi, les hautes montagnes de Thrace. En effet, admettant l'hypothèse de Kiessling,<sup>8</sup> il estime qu'aux environs de 700 av. n. è., les Grecs empruntèrent aux Égyptiens l'idée de la montagne septentrionale mythique, pour l'assimiler ensuite aux hautes montagnes de Thrace. Enfin, l'on peut aussi aisément faire accorder la théorie de l'identification \**Βορέα*-\**Πιπῆα ὄρη* — montagnes de Thrace avec l'hypothèse de Pokorny, d'après laquelle le nom ethnique de \**Υπερβόρειοι* serait d'origine thrace.<sup>9</sup>

<sup>3</sup> M. P. NILSSON : *Geschichte der griechischen Religion*. I. München 1941. 518.

<sup>4</sup> RhM 82 (1933) 185.

<sup>5</sup> Ainsi WEBER : RhM 82 (1933) 188 et suiv.

<sup>6</sup> Die Ansichten der Hellenen über den Nordrand der Oikumene vor Pytheas. Rhipaien und Hyperboreer. *ΔΡΑΓΜΑ* Martino P. Nilsson. Lund—Leipzig 1939. 544 et suiv.

<sup>7</sup> ÖJ 13 (1910) 119 et suiv.

<sup>8</sup> V. RE II. R. vol. Ier 856.

<sup>9</sup> Indogermanisches etymologisches Wörterbuch. 5. Lief. Bern 1950. 477.

Nous voyons que ces conjectures partielles, élaborées pour la plupart indépendamment les unes des autres, peuvent sans la moindre difficulté être réunies en une seule représentation homogène et en apparence convaincante. Toutefois en soumettant les données concernant la vision hellénique du monde à un examen plus approfondi, il apparaît que cette représentation est loin de reposer sur des bases solides. Examinons tout d'abord le problème de la genèse du mythe des Hyperboréens. Autant que paraisse logique l'hypothèse d'après laquelle à Délos, les présents envoyés de la région située au delà des monts \**Boqéa* (= hautes montagnes de Thrace) étaient attribués à un peuple 'habitant au delà des monts \**Boqéa*' (= \**Υπερβόροισι*), autant il est manifeste qu'à la lumière de cette légende étiologique née du culte de Délos, il est impossible d'expliquer tous les éléments du mythe des Hyperboréens. En effet, à Delphes aussi, ce mythe était déjà connu de très bonne heure. Au témoignage d'un hymne d'Alcée, reproduit d'une manière fragmentaire par Himerios (Or. XIV 10), ce poète connaissait déjà tous les éléments essentiels du mythe delphien des Hyperboréens. Or, ce mythe diffère en plusieurs points essentiels du mythe connu à Délos. En substance, la légende hyperboréenne de Délos se rattachait au culte des deux vierges hyperboréennes Hyperochée et Laodocée et aux présents culturels envoyés du Nord. Toutefois, ce sont précisément ces éléments caractéristiques, originaires du culte pratiqué à Délos, qui manquent du mythe des Hyperboréens, accrédité à Delphes, tandis que, dans ce dernier, c'est le peuple hyperboréen qui passe au premier plan, et ceci d'une manière beaucoup plus marquée. Aussi ce rapprochement tout à fait sommaire des mythes hyperboréens de Délos et de Delphes suffit-il pour démontrer très clairement que la légende de Delphes n'a pas été puisée dans celle de Délos, et que, par conséquent, la naissance du mythe des Hyperboréens ne peut point être mise en rapport avec l'île de Délos et les présents culturels parvenus en cette île en provenance des régions septentrionales. Il semble préférable d'émettre l'hypothèse qu'à Délos, l'on rattachait les présents culturels arrivés du Nord au mythe, déjà entièrement formé, du peuple mythique des Hyperboréens, vivant aux lointains confins septentrionaux du monde.

Cependant, l'hypothèse selon laquelle, avant le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, la vision hellénique du monde aurait placé les Hyperboréens dans le voisinage de Dodone et sur le versant nord des hautes montagnes de Thrace, est, elle aussi, peu convaincante. En effet, du fait qu'au témoignage d'Hérodote, les présents envoyés par les Hyperboréens suivaient une route qui, de la région de la mer Noire, conduisait d'abord à Dodone, l'on ne peut en aucune façon conclure à ce les Hellènes eussent jamais placé les Hyperboréens dans le voisinage de Dodone. C'est tout au plus si, à la lumière de ce fait, il nous est permis de conjecturer qu'autrefois, c'est en passant par Dodone que l'on acheminait vers Délos des présents culturels qui, en provenance de la région nord-ouest de la péninsule des Balkans, furent dans la suite mis en rapport avec les Hyper-

boréens, et qu'à la suite de l'extension des connaissances géographiques, l'on prolongea le parcours Dodone—Délôs jusqu'aux Hyperboréens, peuple que l'on plaçait à cette époque déjà dans les lointaines régions septentrionales, situées au delà de l'habitat des peuples vivant au nord de la mer Noire.<sup>9a</sup> Il s'entend que nous devons considérer comme moins concluant encore le fait que certaines scolies tardives qualifient Dodone de localité hyperboréenne. Ceci, tout comme l'affirmation de Mnasée, d'après laquelle les Hyperboréens et les habitants de Delphes ne feraient qu'un, est probablement le fruit de quelque combinaison à la fois tardive et pédantesque.<sup>10</sup>

D'ailleurs, on aurait tout autant de peine à admettre l'hypothèse selon laquelle, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, la limite septentrionale de l'image hellénique du monde aurait suivi le tracé Dodone — hautes montagnes de Thrace — mer Noire. À ce propos, il convient toutefois de faire une distinction entre la région est de la péninsule balkanique et le littoral nord de la mer Noire d'une part, et la région occidentale de la péninsule balkanique d'autre part. Pour ce qui est de la partie orientale de la péninsule des Balkans et le littoral nord de la mer Noire, nous tenons avant tout à signaler que tous les éléments de la partie septentrionale de l'image du monde, conçue par Hécatee, à savoir Scythes, Issédons, Arimaspes, Rhipées et Hyperboréens, se retrouvent chez Aristée. Sans doute, il est peu aisé de situer Aristée au point de vue chronologique, il est toutefois probable qu'il n'ait point vécu après le milieu du VI<sup>e</sup> siècle.<sup>11</sup> Ainsi, à coup sûr, ses indications datent tout au moins de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, et peut-être même d'une époque antérieure. Cependant, nous pouvons déjà relever ces éléments de la partie septentrionale de la vision hellénique du monde chez Alemane aussi, et donc dès le milieu du VII<sup>e</sup> siècle.<sup>12</sup>

<sup>9a</sup> Dans son étude fondamentale, consacrée au commerce archaïque grec de l'Adriatique (*Greek Influence in the Adriatic Sea before the Fourth Century B. C.* JHS 56 (1936) 159—204, v. pp. 198—199) et dont j'ai pu prendre connaissance grâce à l'obligeance de J. GY. SZILÁGYI, R. L. BEAUMONT apprécie ce problème d'une manière qui coïncide dans une certaine mesure avec l'hypothèse que nous venons d'exposer. De son avis, en ce qui concerne la route qu'empruntaient les présents envoyés par les Hyperboréens, le parcours situé au nord de Dodone a été inventé de toutes pièces. Il estime en effet que primitivement, l'on croyait les Hyperboréens dans le voisinage de Dodone, et qu'au V<sup>e</sup> siècle, quand la vision géographique du monde plaça les Hyperboréens dans la région riveraine du Danube, on inventa une route qui, partant de Dodone, conduisait vers leur habitat. L'hypothèse de BEAUMONT, d'après laquelle les Hyperboréens auraient primitivement été placés dans les alentours de Dodone, s'inspire de deux scolies de l'Iliade, qui sont toutefois le fruit d'une combinaison tardive, datant de l'époque hellénistique. À ce sujet, v. notre exposé ci-après.

<sup>10</sup> Schol. App. Rhod. 675.

<sup>11</sup> V. dernièrement K. MEULI : *Scythica*. Hermes 70 (1935) 154.

<sup>12</sup> Parmi les trois tentatives antiques, visant à fixer l'époque où vécut Alemane, celles qui placent son acmé aux environs de 672 ou de 657 nous semblent le mieux fondées ; v. O. CRUSIUS : RE J 1564 et suiv. — Chose singulière, W. SCHMID—O. STÄHLIN : *Geschichte der griechischen Literatur*. I. T. 1. Bd. München 1929. 457 et suiv. ne prend point position en ce qui concerne le problème de l'époque où vécut Alemane. — Il convient d'imputer à une méprise le fait que BEAUMONT (*op. cit.* p. 159. n. 2.) se réclame de l'ouvrage cité de CRUSIUS pour étayer son affirmation d'après laquelle les indications fournies par la tradition antique concernant l'époque d'Aleman seraient à reporter à une période



Il est intéressant de noter que chez Alcmane, le nom des Issédons et des Rhipées se retrouve, à la différence de l'usage ultérieur, sous la forme de *Ἑσσηδόνης* et *Ῥίπαι* (fig. 136/A Bergk et frg. 59 Diehl). Ceci indique qu'il n'est point de corrélation directe entre les indications fournies par Alcmane et les auteurs ultérieurs, mais qu'elles proviennent de sources différentes. L'apparition et la diffusion des formes appellatives surgissant au milieu du VI<sup>e</sup> siècle chez Aristée est de toute évidence en rapport avec la colonisation, par les Grecs, du littoral nord de la mer Noire. Nous savons en effet qu'à l'exception de la colonie établie à la fin du VII<sup>e</sup> siècle dans l'île de Berezane, l'origine des autres villes coloniales grecques des rivages septentrionaux de la mer Noire remontent au début du VI<sup>e</sup> siècle (ou même à une période ultérieure).<sup>13</sup> Les contacts qui se développaient à cette époque entre Grecs et natifs permirent même aux peuples vivant dans les lointaines contrées septentrionales de s'intégrer dans la sphère des connaissances géographiques du monde grec. Cependant, les renseignements fournis par Alcmane remontent encore à l'époque antérieure à la colonisation grecque du littoral nord de la mer Noire : aussi témoignent-ils du fait que même avant le début de la colonisation de la région septentrionale du Pont, le périmètre nord de la vision hellénique du monde ne se limitait plus à la péninsule balkanique. Puisque, au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, Alcmane possédait déjà des renseignements sur les Essédons et situait la montagne Rhipée au delà de l'habitat de ce peuple, la sphère des connaissances géographiques grecques devait déjà s'étendre, dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, à des régions septentrionales fort lointaines.

D'autre part, il convient de tenir également compte du témoignage apporté par les épopées homériques. À ce propos, nous tenons à signaler en tout premier lieu les vers bien connus de l'Iliade (X 1-6) :

*Ζεὺς δ' ἐπεὶ οἷν Τροῶας τε καὶ Ἑκτορα νηυσὶ πέλασσαν,  
τοὺς μὲν ἔα παρὰ τῇσι πόνον τ' ἐχέμεν καὶ οἰζὺν  
ῥωλεμέως, αὐτὸς δὲ πάλιν τρέπεν ὅσσε φαεινῷ,  
ῥόσφιν ἐφ' ἵπποπόλων Θρηγκῶν καθορόμενος αἶαν  
Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων καὶ ἀγαυῶν Ἰππημολγῶν  
γλακτοφάγων, Ἀβίων τε, δικαιοτάτων ἀνδρώπων.*

plus récente. Cependant, dans le passage cité, Crusius démontre précisément, et ceci avec une argumentation convaincante, que pour ce qui est des indications fournies par l'antiquité, il convient de tenir pour exactes celles qui placent l'armée d'Alcmane dans la première moitié ou au milieu du VII<sup>e</sup> siècle.

<sup>13</sup> V. à titre d'exemple parmi les ouvrages les plus récents : A. A. Иессен : Греческая колонизация Северного Причерноморья. Leningrad 1947. 50 et suiv. ; Д. П. Каллистов : Очерки по истории Северного Причерноморья античной эпохи. Leningrad 1949. 43 et suiv. ; В. Ф. Гайдукевич : Боспорское царство. Moscow—Leningrad 1949. 20 et suiv. ; Л. М. Славин : Древний город Ольвия. Киев 1951. 6 et suiv. ; В. Д. Влаватский : Арханчесский Воспор. МИА СССР XXXIII. Moscow 1954. 7 et suiv.

Assis sur le mont Ida, Zeus porte ses regards vers le nord, au delà des Grecs aux prises avec les Troyens : les peuples mentionnés se succèdent donc dans le sens sud-nord. Que nous considérons les Hippiémolgues et les Abiens comme des peuples authentiques ou fictifs, le fait demeure que le poète les plaçait au nord des Thraces et des Mysiens, quelque part en Valachie ou dans les steppes de la Russie méridionale (ou peut-être en Hongrie de l'Est, dans la Grande Plaine hongroise). Il semble donc acquis que dès le VIII<sup>e</sup> siècle, la sphère des connaissances géographiques du monde hellénique dépassait de loin les hautes montagnes de Thrace et s'étendait même à des régions situées bien plus loin dans le Nord. Naturellement, ceci exclut l'hypothèse selon laquelle, à cette époque, on aurait placé en Thrace les Hyperboréens et la montagne \**Bogéa*, dont la dénomination peut se déduire du nom de ce peuple.

Pour ce qui est de la partie occidentale de la péninsule des Balkans, la situation n'est pas tout à fait la même. Il est en effet évident que dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, ou dans la première moitié du VII<sup>e</sup>, les connaissances géographiques du monde grec ne pouvaient, dans cette direction, embrasser des régions aussi lointaines, atteignant même le nord de l'Europe, qu'au nord du littoral septentrional de la mer Noire. Au témoignage des données archéologiques, ce n'est que dans la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle que le commerce grec connut un essor assez visible sur le littoral occidental de la péninsule des Balkans.<sup>14</sup> Le vase corinthien, découvert à Szombathely et datant de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle,<sup>15</sup> indique cependant qu'à cette époque, le commerce grec avait déjà accompli une pénétration assez profonde dans la direction du Nord. De toute évidence, cette pénétration comportait certains antécédents d'ordre historique, aussi est-il probable que là encore, la sphère des connaissances géographiques dont disposaient les Grecs jusqu'au milieu du VII<sup>e</sup> siècle ne s'arrêtait pas à la ligne Corfou—Dodone. Les origines de la première colonie grecque de Corfou remontent à la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle,<sup>16</sup> et il est invraisemblable que, venant de s'établir dans cette île, les Éubéens n'aient point exploré l'Adriatique dans la direction du Nord. Ainsi, tout en admettant sur la foi des données archéologiques que sur le littoral occidental de la péninsule des Balkans, et, plus généralement, dans les régions riveraines de l'Adriatique, le commerce grec n'ait connu un essor assez perceptible que dans la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle, nous pouvons en tout état de cause tenir pour probable que les origines de ce commerce remontaient à la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, ou tout au moins à la première moitié du VII<sup>e</sup>. Le fait qu'au témoignage d'Alcmane, vers

<sup>14</sup> V. BEAUMONT : *op. cit.* 181 et suiv. ; J. Gy. SZILÁGYI : A görögséggel való érintkezés nyomai Magyarországon az archaikus korban (Les traces, relevées en Hongrie, du contact avec le monde grec à l'époque archaïque). *AntTan* 2 (1954) 49 et suiv.

<sup>15</sup> SZILÁGYI : *op. cit.* 45 et suiv.

<sup>16</sup> V. BEAUMONT : *op. cit.* 164.

le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, les chevaux achetés aux Vénètes étaient déjà bien connus à Sparte, fournit la preuve directe de cette hypothèse.<sup>17</sup> Ainsi donc, il semble acquis que dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, la limite septentrionale de l'image du monde, conçue par les Grecs, se situait, sur le littoral adriatique aussi, bien au nord de la ligne Corfou—Dodone.

L'hypothèse selon laquelle le nom des Hyperboréens recélait la dénomination \**Bogéa*, donnée autrefois aux hautes montagnes de Thrace, repose, elle aussi, sur des fondements non moins précaires. En effet, nous ne possédons point d'indice tangible indiquant que l'on ait jamais appelé ainsi les hautes montagnes de Thrace. La forme supposée \**Bogéa* ne peut en aucune façon être une dénomination thrace, parce que, dans la langue thracienne, c'est le *g-* et non le *b-* qui succède au *gʰ-* labio-vélaire i. e.<sup>18</sup> Le toponyme macédonien de *Bora mons* ne constitue point à cet égard un argument probant. Fort probablement, ce nom peut être considéré comme étant d'origine macédonienne, cependant, jusqu'à présent, nous n'avons point trouvé dans le macédonien un exemple sûr pour la continuation du *gʰ-* labio-vélaire i. e.<sup>19</sup> Ainsi donc, il demeure même problématique s'il y a la moindre corrélation entre ce toponyme et l'élément *-bogē-* du nom des Hyperboréens. Cet élément peut en effet être assimilé à la continuation macédonienne de la forme i. e. \**bhorā*, puisqu'en macédonien, ce sont des occlusives sonores qui correspondent aux aspirées sonores i. e.

Ce sont probablement ces difficultés qui ont fait supposer à Pokorny que l'élément *-bogē-* du nom *Ῥπερβορέου* — qu'il considérait comme une dénomination d'origine thrace — était un mot d'emprunt grec (\**βορις*). Toutefois, cette hypothèse ne résout nullement toutes les difficultés qu'implique la méthode qui consiste à expliquer le nom des Hyperboréens à l'aide de la langue thracienne. En effet, la thèse de Detschew, selon laquelle, dans la langue thracienne, un *s-* succède à l'*s* i. e., semble parfaitement fondée.<sup>20</sup> Ainsi donc, même si l'on suppose qu'outre la continuation, existant dans leur propre langue, du *gʰori-* ('mont') i. e., les Thraces ont également adopté le \**βορις* grec, le fait demeure que dans la langue thracienne, il faudrait s'attendre à trouver une forme commençant par *s*. Pour le moment, nous devons donc qualifier de peu probante la méthode consistant à chercher l'origine du nom des Hyperboréens dans la langue thracienne.

Si, en procédant de la sorte, nous dégageons le mythe des Hyperboréens de l'ensemble des hypothèses récemment formulées à ce propos, il convient de

<sup>17</sup> V. BEAUMONT: *op. cit.* 191. Par une argumentation très détaillée, BEAUMONT prouve d'une manière convaincante que le *κέλης ἑρτικός* d'Alkman signifie en toute probabilité «cheval». — D'ailleurs, le contexte révèle, lui aussi, ce même fait (Cf. *Almane frag.* 1, 45—59 Diehl).

<sup>18</sup> D. DETSCHEW: *Charakteristik der thrakischen Sprache*. Sofia 1952. 75 et suiv.

<sup>19</sup> V. sur le problème dernièrement A. MAYER: *Glo.* 32 (1953) 66.

<sup>20</sup> DETSCHEW: *op. cit.* 78 et suiv.

tirer les conclusions suivantes : le nom des Hyperboréens est d'origine grecque ; son explication la plus plausible, c'est que dans son élément *-βορε-*, nous retrouvons *\*βορι-*, équivalent grec du *gʰori-* ('mont') i. e. Outre le nom ethnique *Ῑπερβορέου* (< *Ῑπερβορεῖ-ιο* ou *Ῑπερβορεῖ-ιο*), les mots *βόρειος* et *Βορέας* sont également des dérivés de cet équivalent. Ces éléments du vocabulaire grec doivent être très anciens, car leur primitif, le mot *\*βορι-*, ne figure plus même dans les monuments linguistiques grecs les plus anciens. Le mot (ou nom) *\*βορι-* que renferme le nom des Hyperboréens n'a pu, aux temps historiques, désigner les hautes montagnes de Thrace, puisque, dès la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, on situait déjà les Hyperboréens dans quelque région septentrionale fort lointaine. Quant à la disparition, du vocabulaire grec, du mot commun *\*βορι-* 'mont', elle s'explique en toute probabilité par le fait que l'on désignait par le nom en question la grande montagne mythique, au delà de laquelle on plaçait le peuple heureux des Hyperboréens.<sup>21</sup> En revanche, au VIII<sup>e</sup> siècle av. n. è. au plus tard, le nom *\*Βορι-*, donné à cette montagne, a déjà été supplanté dans l'usage par une autre dénomination, celle de *Πιπταῖα ὄρη*. Ainsi donc, il est certain que la genèse du nom et du mythe des Hyperboréens est à situer dans une époque de beaucoup antérieure aux temps homériques, vraisemblablement dans le II<sup>e</sup> millénaire av. n. è.

À la lumière de ces faits, il y a lieu de supposer que le mythe des Hyperboréens est un élément très ancien de la mythologie grecque, une légende dont les origines remontent aux temps préhistoriques. Il appartient à la recherche historique d'élucider au plus tôt ce mythe, de même que les problèmes nombreux, très intéressants, mais non encore résolus, qu'il implique.

<sup>21</sup> Il sera utile d'établir un parallèle entre la disparition, du vocabulaire grec, du mot commun *\*βορι-* 'montagne', et l'évolution, dans l'iranien, du mot indo-iranien *\*rasā-* 'humidité, fleuve'. Dans l'indo-iranien, ce mot servait à désigner le fleuve primitif mythique dont les eaux entouraient le monde (*Rasā-* en vieil indien, *Ran̥hā-* en avestique), et dans le Rg-Véda, on le retrouve même sous forme de mot commun (*rasā-* 'humidité', cf. H. LOMMEL : ZII 4 (1926) 194) ; cependant, le mot commun *\*rahā-* 'humidité, fleuve', qu'il y a lieu de conjecturer sur la base du mot vieil indien *rasā-* 'humidité', a déjà disparu du vieil iranien. Ainsi donc, dans l'iranien, le mot indo-iranien *\*rasā-* 'humidité, fleuve' — tout comme le mot *\*Βορι-* en grec — ne survécut que comme le nom de l'un des éléments de l'image mythique du monde.

Н. ХАРМАТТА

## К ВОЗНИКНОВЕНИЮ МИФА О ГИПЕРБОРЕЙЦАХ

(Резюме)

По свидетельству множества античных источников в дальнем северном краю древнегреческого мира пролегла громадная цепь мифических Рипейских гор, где проживал и счастливый, мифический народ, гиперборейцы. Это убеждение, равно как и некоторые другие элементы представления о мире нашли выражение не только у Гекатея, но и у более древних писателей, вследствие чего можно предполагать, что они берут начало в весьма отдаленную эпоху. Фрагментарный характер источников необычайно затруднял выяснение возникновения отдельных подробностей этой картины о мире, поэтому отнюдь не удивительно, что ученые вплоть до последних времен не могли прийти к соглашению по вопросам, касающимся мифов о Рипейских горах и гиперборейцах.

Прежние исследователи были убеждены, что миф о гиперборейцах представляет собой составную часть древнегреческой религии, а теперь преобладает мнение, что этот миф возник значительно позднее. В последнее время Нилссон — следуя подобным примерам прежних времен — пытался найти возникновение мифа о гиперборейцах в обычае, по смыслу которого полуварварские потомки ионских торговцев, поселившиеся на юге Средней Европы, в частности в окрестностях Дуная, отплавляли первые продукты урожая по традиционным привычкам в Делос. Это объяснение согласуется с подробно разработанным предположением Вебера, по которому делосский гиперборейский миф ничто иное, как этимологическая легенда, выросшая из культа. Подобным же оказалось и мнение Викена, по которому северный край мира в представлении древних греков вплоть до середины VII века до н. э. простирался от Додоны через Фракийский высокий хребет до Черного моря. В этой сравнительно не слишком отдаленной области обитали предположительно гиперборейцы. С этим вполне совместимым является и предположение Мааса о том, что Фракийский хребет когда-то имел название \**Boréa*. Таким образом гиперборейцы, т. е. 'люди, проживающие за горами', до середины VII века считались проживающими за \**Boréa*, т. е. за Фракийским хребтом. Однако, к этим же горам относилось как доказал Викин и название \**Ῥίταια ὄρη*. С идентификацией \**Boréa* - \**Ῥίταια ὄρη* и фракийских гор согласуется и предположение Покорни, по которому название народности \**Υπερβόρειοι* происходит из фракийского языка.

Как видно из этого, названные детали, полученные большей частью независимо друг от друга, без особых трудностей сливаются в единую, довольно показательную картину. Но если мы подвергнем критике данные, относящиеся к этой картине, то увидим, что она отнюдь не имеет прочной базы.

В первую очередь займемся вопросом о возникновении мифа о гиперборейцах.

Самое поверхностное сличение гиперборейских мифов Делоса и Дельфов доказывает, что дельфийский миф не может считаться заимствованием из делосского, следовательно, возникновение мифа о гиперборейцах не может быть связано ни с островом Делосом, ни с дарами культического назначения, посланными туда с севера. Скорее можно предполагать, что эти культические дары связывались в Делосе с совершенно развитым видом мифа о гиперборейцах, проживавших на отдаленном северном краю мира.

Но маловероятно и мнение, как будто древние греки до середины VII века до н. э. были уверены, что гиперборейцы обитали к северу от Фракийского хребта, вблизи от города Додоны. В связи с этим можно думать только о том, что культические дары, посланные когда-то из северо-западной части Балканского полуострова, проследовали в Делос через Додону, но позднее в связи с умножением географических сведений греки представляли себе этот путь более длинным и создалось впечатление, будто гиперборейцы живут где-то на севере, далеко за народами, обитающими на Северном Причерноморье.

Трудно согласиться и с предположением, что линия Додона - Фракийский высокий хребет - Черное море по представлению древних греков до середины VII века до н. э. была северной границей мира. Алкман имел сведения и об эсседонах, которые проживали в названное время далеко за Рипейскими горами, следовательно географический кругозор в первой половине VII века охватывал уже очень значительные территории на Дальнем Севере.

Кроме того, нельзя упускать из виду и указания, находящиеся в Гомеровских поэмах. Судя по соображениям, содержащимся в них, географический кругозор древних греков уже в VIII веке до н. э. простирался за пределы территории, лежащей далеко за Фракийским высоким хребтом. Это исключает возможность, будто-бы греки в то время считали

как гиперборейцев, так и предполагаемую на основании их названия гору \**Boréa* находящимися на территории Фракии.

Не менее шатким является и предположение, что в названии гиперборейцев скрывается прежнее имя Фракийского хребта \**Boréa*, так как нет никаких доказательств, подтверждающих это. Предположенная форма \**Boréa* ни в коем случае не может быть фракийского происхождения. При таких условиях объяснение происхождения имени гиперборейцев из фракийского языка не внушает никакого доверия.

Если мы таким способом отделяем кучу новейших гипотез от мифа о гиперборейцах, то можно установить следующее: название гиперборейцев происходит, по всей вероятности, из греческого языка, и в его части *-боре-* должно быть искомо греческое соответствие и-е. слова \**gʰori-* 'гора'. Кроме названия народности *ὑπερβορέοι* (< *ὑπερβορέϊοι* или *ὑπερβορέϊοι*) из этого корня произошли и слова *βόρειος* и *Βορέας*. Эти единицы греческой лексики должны быть рассматриваемы весьма древними, так как их основной элемент \**бори-* не встречается даже в самых древних памятниках греческого языка. Слово (или название) \**бори-* в исторические времена не могло относиться к Фракийскому хребту, ибо о гиперборейцах было известно уже в первой половине VII века до н. э., что они проживают где-то на Дальнем Севере. Исчезновение слова \**бори-* 'гора' из греческой лексики может быть объяснено тем, что это слово когда-то служило и названием большой мифической горы, за которой обитали — по верованиям греков — счастливые гиперборейцы, и язык стремился избавиться от омонимии. Несколько позже, но не позднее VIII века до н. э. было вытеснено и имя \**Boréa* другим названием: *Ῥιταία ὄρη*. Таким образом, возникновение названия гиперборейцев и их мифа произошло, наверняка, задолго до эпохи Гомера, по всей вероятности, во II тысячелетии до н. э.

На основании вышесказанного, миф о гиперборейцах представляет собой очень древний, доисторический элемент греческой мифологии.

A. SZABÓ  
ELEATICA\*

1. EIN PYTHAGOREISCHES MATHEMA

Die Mathematik als Wissenschaft ist eine Schöpfung der Alten Griechen. Mögen nämlich die Griechen auch noch so viele und bedeutende mathematische Kenntnisse von anderen Völkern des alten Orients — besonders aus Babylonien — fertig übernommen haben, so waren diese Kenntnisse *vor* der griechischen Übernahme doch noch keine Wissenschaft im heutigen Sinne des Wortes. Denn es gibt keine mathematische Wissenschaft ohne *Satz* und *Beweis*. Zu Wissenschaft wird irgendeine mathematische Kenntnis erst dadurch, dass sie in einem allgemeingültigen Satz formuliert, und der Satz nach gewissen Regeln des Denkens bewiesen wird. Man kennt aber keine solche allgemeingültige mathematische Sätze aus dem Kulturgebiet des alten vorgriechischen Orients.<sup>1</sup> Noch weniger findet man Beweise von mathematischen Sätzen in den erhaltenen altorientalischen Dokumenten; höchstens kommen zahlenmässig ausgerechnete Proben vor. Erst bei den Griechen werden die Sätze der Mathematik allgemeingültig formuliert und bewiesen. Darum müssen wir z. B. auch heute noch den sog. Satz des Pythagoras am Ende des ersten Buches der Euklidischen Elemente für ein griechisches Kulturgut halten, obwohl wir wissen, dass der praktische Gehalt dieser Lehre den Babyloniern schon um die Mitte des zweiten Jahrtausends v. u. Z. bekannt war.<sup>2</sup>

Nun behauptet Aristoteles, dass es die Pythagoreer waren, die sich als erste mit *μαθηματά* befassten.<sup>3</sup> Unter «Mathema» müssen wir eben den

\* Vgl. Acta Antiqua I 377—410, II 17—62 und 243—289.

<sup>1</sup> Als einzige Ausnahme könnte man sich auf die altindische Sakralgeometrie berufen. Hier kommen in der Tat auch allgemeingültige Sätze in der traditionellen Form des dogmatischen Kurzsatzes (*sūtra*) vor. Vgl. O. BECKER: Grundlagen der Mathematik in geschichtlicher Entwicklung. Freiburg—München 1954. S. 22. — Zu dem Alter dieser *sūtras* vgl. jedoch A. REY: La jeunesse de la science grecque. Paris 1933. S. 198.

<sup>2</sup> O. NEUGEBAUER: Vorlesungen über die Geschichte der antiken mathematischen Wissenschaften. Berlin 1934. S. 168 (zitiert auch bei K. REIDEMEISTER: Das exakte Denken der Griechen, Hamburg 1949. S. 51 Anm. 96). — Vgl. auch B. L. v. D. WAERDEN: Math. Ann. 120 (1947—49) S. 132, wo ich besonders die sehr treffenden Worte hervorheben möchte: «Die Griechen haben aus der verwirrenden Fülle von Rechenvorschriften eine exakte Wissenschaft gemacht».

<sup>3</sup> Aristot. Met. 5. 985 b 23—24.

wissenschaftlichen Lehrsatz verstehen, der bewiesen wird, — wie man es zuletzt vorgeschlagen hat.<sup>4</sup> Im Sinne der Behauptung des Aristoteles beginnt also die griechische Mathematik mit den Pythagoreern.<sup>5</sup> Man darf aber nicht vergessen, dass die Geschichte der voreuklidischen Mathematik der Griechen heute so gut wie unbekannt ist. Wohl stehen uns die dreizehn Bücher der Euklidischen Elemente als grossartig zusammengefasstes System der ganzen früheren griechischen Mathematik zu Verfügung, aber man weiss es kaum, auf welche Weise und in welcher Reihenfolge die einzelnen Sätze und Beweise der Euklidischen Mathematik historisch nacheinander zustande gekommen sind. Gewiss steht Euklid, der Systematiker einer fertigen Wissenschaft, der seine Werke rund um 300 v. u. Z. herum schrieb, am Ende einer langen Entwicklungsreihe. Die Tätigkeit des angeblich ersten griechischen Mathematikers, Pythagoras fällt auf eine mindestens 200 Jahre ältere Zeit. Wieso ist aber Pythagoras Begründer der neuen Wissenschaft geworden, wie ist der grosse Schritt getan, der von den einfachen, praktischen Kenntnissen mathematischen Charakters zu wirklicher Wissenschaft führte, und was geschah eigentlich in der griechischen Mathematik während jener 200 Jahre zwischen Pythagoras und Euklid? — Das sind lauter Fragen, auf die man kaum eine befriedigende Antwort weiss.<sup>6</sup>

Wir besitzen zwar ein berühmtes Mathematikerverzeichnis im Werke des Neuplatonikers Proklos<sup>7</sup> aus dem 5. Jahrhundert n. Zw., und gerade dieses Verzeichnis wird — in der Annahme: es ginge letzten Endes auf den Aristoteles-Schüler Eudemos zurück<sup>8</sup> — häufig den Darstellungen der Mathematik-

<sup>4</sup> K. REIDEMEISTER o. c. S. 52.

<sup>5</sup> Auf die Frage der «vorpythagoreischen Spuren» einer Mathematik im weiteren Sinne des Wortes, also auf die Geometrie des Thales und ähnliche Erscheinungen, wollen wir diesmal nicht eingehen. Es genügt uns, dass Aristoteles das Wort *μάθημα* — in demselben Sinne wie wir den Terminus Mathematik benutzen — für die Bezeichnung jener Studien verwendet, welche die Pythagoreer betrieben. Die Pythagoreer waren die ersten, die sich mit «Mathemata» befassten, es gab also keine Mathematik vor ihnen.

<sup>6</sup> Um Missverständnissen vorzubeugen, sei hier bemerkt: man darf die Errungenschaften der letzten Jahrzehnte auf diesem Gebiete der Mathematik-Geschichte auf keinen Fall geringschätzen. Die Arbeiten von O. BECKER (Eudoxos-Studien I—V in den Quellen und Studien z. Gesch. d. Math. Abt. B Bd. 2 u. 3), B. L. v. D. WAERDEN (Zenon und die Grundlagenkrise der gr. Mathematik, Math. Ann. 117; Die Arithmetik der Pythagoreer I—II, Math. Ann. 120) u. a. m. haben schon manches Licht auf die voreuklidische Mathematik der Griechen geworfen. Diese modernen Arbeiten fassen jedoch vorwiegend *nicht* auf der historiographischen Überlieferung der Alten; im Gegenteil, sie stellen immer die analytische Betrachtung einzelner Teile des Euklid-Werkes in den Vordergrund und ziehen die antike historiographische Tradition nur nebenbei heran. Man versucht also die voreuklidische Wissenschaft auf Grund des Euklid selbst zu rekonstruieren. Daraus folgt, dass das Meiste, was man auf diesem Gebiete erreichen kann, bleibt: die innere Wahrscheinlichkeit der Rekonstruktion selbst, evtl. unterstützt von der historiographischen Überlieferung der Alten.

<sup>7</sup> *Procli Diadochi in primum Eucl. elementorum librum comm.* (ed. Friedlein) Leipzig 1873.

<sup>8</sup> Eudemos von Rhodos schrieb eine Geometrie- und Astronomie-Geschichte. Sein Werk ist bis auf wenige echte Fragmente verlorengegangen. Vgl. L. SPENGEL: *Eudemii fragmenta*, Berlin 2. Aufl. 1870.



Geschichte zugrunde gelegt. So behandelt z. B. M. Cantor die Geschichte der griechischen Mathematik in völligem Vertrauen auf Proklos.<sup>9</sup> Aber darf man sich in diesem Fall auf den späten Neuplatoniker verlassen? — Nehmen wir ein ganz einfaches Beispiel.

Proklos schreibt über Pythagoras: «Er verwandelte die Beschäftigung mit diesem Wissenszweige (= der Mathematik bzw. der. Geometrie) in eine wirkliche Wissenschaft, indem er die Grundlage derselben von höherem Gesichtspunkte aus betrachtete und die Theoreme von ihr immaterieller und intellektueller erforschte. Er ist es auch, der die Theorie des Irrationalen und die Konstruktion der kosmischen Körper erfand».<sup>10</sup> — Kein Zweifel, Proklos glaubt dasselbe über Pythagoras, was man schon seit Jahrhunderten vor ihm gewohnt war zu glauben. Aber war der historische Pythagoras in der Tat ein Mathematiker? Was sagen unsere ältesten Quellen darüber?

Der Pythagoras, den uns die älteste Überlieferung zeigt, von dem Empedokles, Ion, Heraklit und Xenophanes zu erzählen wissen, der erhob freilich den Anspruch, mehr als alle andern ein σοφός zu sein, doch seine σοφία war nicht Wissenschaft und Forschung, sondern Offenbarung und Erleuchtung. Alle Dinge im Himmel und auf Erden wollte er wissen, alles Zukünftige und Vergangene, jedem Menschen seine Vorexistenzen sagen, über alle Strafen und Belohnungen im Jenseits Auskunft geben können. Aber davon, dass derselbe Mann ein grosser Mathematiker und Philosoph gewesen wäre, scheinen diese ältesten Zeugen jedenfalls noch nichts gehört zu haben.<sup>11</sup> Im Gegenteil. Heraklit äussert sich in den schärfsten Worten über die After-Wissenschaft des Pythagoras; er sieht in ihm die Verkörperung eines volkstümlichen Ideals; wohl hält die Menge Pythagoras für einen weisen Mann, aber seine Weisheit ist nicht der Rede Wert, und Heraklit kann nicht streng genug sein, wenn es ihm darauf ankommt, dieses volkstümliche Ideal zu bekämpfen. «Pythagoras gilt ihnen für weise — in Wahrheit war er ein Betrüger, ein Erzscharlatan, κοπίδων ἀρχηγός; er sammelte die Traditionen und das Wissen seines Volkes wie kein anderer, las alle Urkunden und Schriften, deren er habhaft werden konnte, und machte sich seine Weisheit aus Vielwisserei und Betrug» — so

<sup>9</sup> M. CANTOR: Vorlesungen über die Geschichte der Mathematik I. Bd. 3. Aufl. Leipzig 1907.

<sup>10</sup> Zitiert nach M. CANTOR: o. c. S. 147. Den Urtext s. bei H. DIELS—W. KRANZ: Vorsokratiker I 14 Pythagoras 6 a. Ich bemerke dazu nur nebenbei: für den Historiker, der von der Philologie herkommt, ist CANTORS Übersetzung zum mindesten problematisch. Z. B. die Verdeutschung — «Er verwandelte die Beschäftigung mit diesem Wissenszweige in eine wirkliche Wissenschaft» — hiess im Urtext: τὴν περὶ αὐτὴν φιλοσοφίαν εἰς σχῆμα παιδείας ἐλευθέρον μετέστησεν. Und: «er erfand die Theorie des Irrationalen» (?) hiess: τὴν τῶν ἀνὰ λόγον πραγματειῶν . . . ἀνεύρεν.

<sup>11</sup> K. REINHARDT: Parmenides und die Geschichte der griechischen Philosophie. Bonn 1916. S. 232 f. — In demselben Sinne spricht über Pythagoras auch E. FRANK Plato und die sogenannten Pythagoreer. Halle (Saale) 1923. S. 67 und dazu besonders die Anm. 166 auf S. 356.

lautet Heraklits Urteil<sup>12</sup> über den Mann, der nach der späteren Tradition Begründer der Mathematik gewesen sein soll.

Versucht man die ersten Anfänge der späteren Pythagoras-Legende wiederherzustellen, so stösst man schliesslich auf eine Bewegung, eine Art «pythagoreischer Romantik», die gegen Ende des 5. und im Anfang des 4. Jahrhunderts in den aristokratischen und zugleich spekulativ und religiös ergriffenen Kreisen Unteritaliens und Siziliens sich ausgebreitet hatte.<sup>13</sup> Aller Wahrscheinlichkeit nach ist der «Philosoph und Mathematiker Pythagoras» erst die Schöpfung dieser Zeit und dieser Kreise. Alles, was darüber hinaus liegt, bleibt sehr unsicher und fragwürdig.

Die Geschichte der Mathematik kann also den Bericht des Proklos über Pythagoras nicht benutzen. Die ganze pythagoreische Überlieferung stellt sich als ein Gewirr der widersprechendsten und abstrusesten Legenden und Fabeln dar.<sup>14</sup> Ebenso aussichtslos ist es, die Geschichte der voreuklidischen Mathematik auf dem Wege rekonstruieren zu wollen, dass man sich an jene sehr fragwürdige historiographische Überlieferung der Alten hält, die den modernen Darstellungen häufig zugrunde gelegt wird.<sup>15</sup> Diese historiographische Tradition der späteren Zeit wird uns im Kommentar des Proklos zum ersten Buch des Euklid (5. Jh. n. Zw.), im Kommentar des Pappos zu Euklid X. (3. Jh. n. Zw.) und in den Scholien zu Euklid übermittelt, sowie in den neupythagoreischen Schriften des Theon von Smyrna und des Nikomachos von Gerasa, die zwischen 100 und 200 n. Zw. verfasst worden sind. Diese ganze Überlieferung ist so voll von Unglaubwürdigkeiten und unlösbaren sachlichen Widersprüchen, dass sie nur mit der grössten Vorsicht zu benutzen ist. Wohl gibt es in dieser Überlieferung stellenweise auch wertvolle Hinweise, die bei der Rekonstruktion der Mathematik-Geschichte einen sehr nützlichen Dienst leisten können. So konnte z. B. auf Grund eines Scholiasten-Berichtes das mathematische Werk des Platonschülers Eudoxos von Knidos aus dem V. und XII. Buch der Euklidischen Elemente herausgehoben werden.<sup>16</sup> Aber selbst in diesem Fall, wo die historiographische Überlieferung offenbar doch Recht hatte, musste die eigentliche Beweislast dennoch in die Analyse des euklidischen Textes selbst verlegt werden. Der Bericht der Überlieferung spielte dabei nur eine untergeordnete Rolle. Denn, wie es richtig bemerkt wurde, man wundert sich nicht so sehr darüber, dass die Tradition Widersprüche enthält, verwunderlicher ist vielmehr, dass sich dieses und jenes Wahre aus ihr dennoch entnehmen zu lassen scheint.<sup>17</sup>

\*

<sup>12</sup> H. DIELS—W. KRANZ: Die Fragmente der Vorsokratiker.<sup>5</sup> I 22 Herakleitos Bfr. 81 und 129; dazu K. REINHARDT: o. c. S. 233 und Hermes 63 (1928) S. 107—110.

<sup>13</sup> K. REINHARDT: o. c. S. 232.

<sup>14</sup> E. FRANK: o. c. Vorwort V.

<sup>15</sup> Die Kritik dieser Methode s. bei K. REIDEMEISTER: o. c. S. 18 ff.

<sup>16</sup> Vgl. K. REIDEMEISTER: o. c. S. 21 f.

<sup>17</sup> K. REIDEMEISTER: o. c. S. 20.

Es ist aber in der letzten Zeit dennoch gelungen, mindestens ein Stück der ältesten griechischen Mathematik, der pythagoreischen Arithmetik aus den Euklidischen Elementen herauszuschälen.<sup>18</sup> Das ist die kleine, einfache aber schön und klar aufgebaute Lehre vom Geraden und Ungeraden, wie sie bei Euklid im IX. Buch in den Sätzen 21—34 zu lesen ist; diesen Sätzen sind jedoch die Definitionen 6—9 und 12 aus dem VII. Buch voranzustellen.<sup>19</sup> Es werden hier die Zusammenhänge zwischen geraden und ungeraden Zahlen<sup>20</sup> in klagefassten kurzen Sätzen auseinandergelagt. «Setzt man beliebigviele gerade Zahlen zusammen, so ist die Summe gerade» (21); «Setzt man beliebigviele ungerade Zahlen zusammen und ist ihre Anzahl gerade, so muss die Summe gerade sein» (22); «Setzt man beliebigviele ungerade Zahlen zusammen und ist ihre Anzahl ungerade, so muss auch die Summe ungerade sein» (23); «Nimmt man von einer geraden Zahl eine gerade weg, so muss der Rest gerade sein» (24), usw. usw.

Nun ist diese Lehre offenbar nur aus historischem Interesse erhalten geblieben, denn sie passt an dieser Stelle gar nicht in Euklids systematische Darstellung der Arithmetik hinein.<sup>21</sup> Auch ihr Alter konnte mindestens mit einem Terminus ante quem bestimmt werden. Denn bei Platon in den Dialogen «Gorgias» und «Protagoras» wird ja die Rechenkunst, die Arithmetik und Logistik mit Erkenntnis und Messen des Geraden und Ungeraden gleichgesetzt. Im «Politikos» wird die Einteilung der Menschen in Hellenen und Barbaren mit der unsachgemässen Einteilung der Zahlen in Myriaden und Nichtmyriaden verglichen; eine sinnvolle Einteilung der Zahlen hingegen sei die in gerade und ungerade. Im «Hippias» heisst es, ein Paar kann andere Eigenschaften besitzen als die beiden einzelnen Gegenstände des Paares, wie ja die Summe von zwei ungeraden Zahlen gerade ist usw. usw.<sup>22</sup> — Die Lehre vom Geraden und Ungeraden ist also *vorplatonisch*.

<sup>18</sup> O. BECKER: Die Lehre vom Geraden und Ungeraden im neunten Buch der Euklidischen Elemente, Versuch einer Wiederherstellung in der ursprünglichen Gestalt (Quellen und Studien z. Gesch. d. Math. Abt. B Bd. 3 (1936) S. 533—553) und K. REIDEMEISTER: o. c. S. 10—11 und 31 ff. Mich hat unmittelbar REIDEMEISTERS Büchlein zu dieser Arbeit angeregt.

<sup>19</sup> Vgl. O. BECKER: Grundlagen der Mathematik in geschichtlicher Entwicklung, Freiburg—München 1954. S. 37 ff. und B. L. v. D. WAERDEN: Science awakening, Groningen 1954. p. 108 ff.

<sup>20</sup> Zum Terminus Zahl bemerkt v. D. WAERDEN o. c. S. 108: the word 'numbers' always refers, according to Greek usage, to *integral* positiv numbers (quantities). The theory of numbers is therefore the theory of natural numbers. The Greeks exclude even unity from the numbers because unity is not a quantity. This compels clumsy formulations such as 'if  $a$  is a number or 1 . . .'. We shall take no notice of these quibbles and we shall simply count 1 among the numbers. — Vgl. auch TROPFKE: Gesch. der Elementarmathematik, Berlin 1930. 2. Bd. S. 71 ff. und das dritte Kapitel dieser Arbeit.

<sup>21</sup> O. BECKER: Quellen und Studien etc. S. 533 f. und Grundlagen der Mathematik S. 38.

<sup>22</sup> Die wichtigsten Platon-Stellen sind: Gorgias 451 C—D, Protag. 356 E, Polit. 262 D, Hippias maior 303, Euthyphron 12 D, Parmenides 143—144. Leges 895 E u. a. m. Vgl. auch K. REIDEMEISTER: o. c. 33 f.

Reidemeister versuchte diese Feststellung dahin zu präzisieren, dass wir es hier mit einem pythagoreischen «Mathema» zu tun haben; <sup>23</sup> er berief sich dabei auf Aristoteles, der in der Tat berichtet, dass die Begriffe «Gerades» und «Ungerades» in den Spekulationen der Pythagoreer eine wichtige Rolle spielten; sie setzten das Gerade dem Unbegrenzten und das Ungerade dem Begrenzten gleich.<sup>24</sup> Ähnlich schreibt auch O. Becker über den pythagoreischen Charakter dieser Lehre und ihr Alter in seinem letzten Buch: «Die Beschäftigung der Pythagoreer mit den ungeraden und geraden Zahlen führte offenbar schon in früher Zeit, in der Mitte oder gar der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts (genau wissen wir es nicht) zu einer systematischen *Lehre vom Geraden und Ungeraden* . . . Sie ist das älteste Beispiel eines griechischen Mathema, eines deduktiven Lehrstücks, und schon aus diesem Grunde sehr bemerkenswert».<sup>25</sup>

Wir wollen zwar die Richtigkeit dieser Vermutungen keineswegs bestreiten, und halten es für sehr gut möglich, dass die «Lehre vom Geraden und Ungeraden» in der Tat ein pythagoreisches Mathema ist, aber wir sind doch der Meinung, dass das Alter dieser Lehre auch genauer bestimmt werden kann. Ebenso, wie es möglich war den Terminus *ante quem* anzugeben, kann man auch den Terminus *post quem* für diese Lehre finden. Man muss nur eben jene Sätze dieser Lehre (Eucl. IX 29 und 30) genauer untersuchen, die auch Reidemeister mit Recht hervorgehoben hatte. Mit dieser Untersuchung wollen wir unsere Erörterungen beginnen.

\*

Der Satz 29 bei Euklid im IX. Buch der Elemente lautet: Ἐὰν περισσὸς ἀριθμὸς περισσὸν ἀριθμὸν πολλαπλασιάσας ποιῇ τινα, ὁ γενόμενος περισσὸς ἔσται «Das Produkt zweier ungerader Zahlen ist ungerade». — Nach dem sehr einfachen Beweis dieses Satzes<sup>26</sup> fährt Euklid mit Satz 30 fort: Ἐὰν περισσὸς ἀριθμὸς ἄρτιον ἀριθμὸν μετρήῃ, καὶ τὸν ἥμισυν αὐτοῦ μετρήσει. «Geht eine

<sup>23</sup> Schon vor REIDEMEISTER bezeichnete O. BECKER in seiner grundlegenden Arbeit (Quellen und Studien etc.) das Mathema vom Geraden und Ungeraden als ein Ergebnis der «Altpythagoreischen Stufe» der griechischen Mathematik. Diese Stufe soll nach ihm (S. 550) aus Folgendem bestehen: «Dyadische» Arithmetik ohne Proportionen (Lehre vom Geraden und Ungeraden; noch keine eindeutige Primfaktorenzerlegung). Davon getrennt, von musikalischen und geometrischen Fragen herkommend, eine Theorie der rationalen Proportionen («Dyadischer» Beweis der Inkommensurabilität der Quadratdiagonale). — Die weiteren Stufen wären nach Becker: «Theodorische Stufe» (II), «Theätetische Stufe» (III) und «Eudoxische Stufe» (IV).

<sup>24</sup> Aristot. Met. 5. 985 b ff.; in 986 a 17: τοῦ δ' ἀριθμοῦ στοιχεῖα τὸ ἄρτιον, καὶ τὸ περιττόν, τούτων δὲ τὸ μὲν ἀπειρον, τὸ δὲ πεπερασμένον κτλ.

<sup>25</sup> O. BECKER: Grundlagen der Mathematik. S. 38.

<sup>26</sup> Eines Beweises bedarf der Satz 29 eigentlich überhaupt nicht, da er ja im Grunde mit Satz 23 — «Setzt man beliebigviele ungerade Zahlen zusammen und ist ihre Anzahl ungerade, so muss auch die Summe ungerade sein» — gleichbedeutend ist. Der einzige Unterschied besteht nur darin, dass diesmal (Satz 29) statt des Begriffes der Addition, derjenige der Multiplikation gebraucht wird.

ungerade Zahl als Teiler in einer geraden Zahl auf, so geht sie auch in der Hälfte dieser Zahl auf».

Der Satz 30 wird bei Euklid im Beweis auf den Satz 29 zurückgeführt. Da wir glauben, dass man eben auf Grund dieses Beweises den Terminus post quem für die ganze Lehre gewinnen kann, wiederholen wir etwas ausführlicher seinen Gedankengang nach dem Euklidischen Text. Der ganze Beweis zerfällt in die folgenden zwei Bestandteile :

I. Sei die ungerade Zahl  $a$  Teiler der geraden  $b$  und der Quotient der beiden  $c$ . Also  $\frac{b}{a} = c$ , oder anders geschrieben :  $b = ac$ . Man hat vor allem zu beweisen, dass der Quotient  $c$  *nur* gerade Zahl sein kann. (Erst nach diesem Beweis kann die nähere Begründung des aufgestellten Satzes folgen.) Der Beweis wird auf indirektem Wege folgendermassen geführt. Man nimmt zunächst das Gegenteil dessen an, was man beweisen will, dass nämlich  $c$  eine ungerade Zahl wäre. In diesem Fall müsste aber auch das Produkt  $ac (= b)$  im Sinne des Satzes 29 ungerade sein, weil «das Produkt zweier ungerader Zahlen ungerade ist». Dies widerspricht jedoch unserer Voraussetzung, denn wir haben anfangs  $b$  als gerade gesetzt. Ein Multiplikand des Produktes  $ac (= b)$  muss also gerade sein (da  $b$  selbst gerade ist), und das kann nur  $c$  sein, da der andere Multiplikand  $a$  schon im Sinne der anfangs aufgestellten Voraussetzung ungerade ist ;  $c$  ist also gerade. Quod erat demonstrandum ὅπερ ἔδειξαι.

II. (Nur um der Vollständigkeit willen sei hier auch noch die Fortsetzung des Beweises ausführlicher entwickelt, obwohl sie von Euklid nur in kurzen Worten angedeutet wird, offenbar deswegen, weil sie für den mathematisch geschulten Kopf sowieso selbstverständlich ist. — Ist nämlich  $c$  eine gerade Zahl, so kann  $\frac{c}{2} = d$ , oder  $c = 2d$  sein. Also ist  $\frac{b}{a} = 2d$ , oder  $b = 2ad$  und  $\frac{b}{2} = ad$ . Das heisst aber, dass die ungerade Zahl  $a$  nicht nur ein Teiler der geraden  $b$  ist, sondern auch derjenige der Hälfte von  $b$ .\* Quod erat demonstrandum. — Diesen zweiten Teil des Euklidischen Beweises haben wir nur um der Vollständigkeit willen hier entwickelt. Für unseren eigenen Gedankengang ist augenblicklich nur der erste Teil des Beweises wichtig.)

Wie man sieht, der Beweis wird im ersten Teil durch einen sog. *indirekten Schluss* geführt. Es wird geschlossen, dass  $c$  eine gerade Zahl sein *muss*, weil sie nicht ungerade sein kann. Reidemeister war es, der zuletzt diesen indirekten Schluss gewürdigt hat. Wir wollen zunächst seine Gedanken genauer prüfen, ehe wir selber unsere Meinung äussern. Er sagt nämlich : «Die Eigenart und Kühnheit dieses Vorgehens liegt in dem Schluss, dass jene Zahl  $c$  deswegen

\* Mit anderen Worten : es gibt eine Zahl  $d$ , welche mit  $a$  multipliziert die Hälfte von  $b$  ausmacht.

gerade sein muss, weil sie nicht ungerade sein kann. So entsteht aus dem Umgang mit Zahlen das Denken und die Idee des widerspruchsfreien Denkens in Begriffen.<sup>27</sup> — Interessant ist diese Meinung darum, weil sie an einem konkreten Fall nachzuweisen versucht, wie der Umgang mit Zahlen, die Mathematik oder Arithmetik zu der Logik führen soll. Reidemeister glaubt, dass das widerspruchsfreie Denken, die Logik die Frucht jenes Umgangs mit Zahlen, sozusagen ein Beiwerk der mathematischen Beschäftigung sei; oder mindestens soll es historisch so gewesen sein. Anfangs gab es den «Umgang mit Zahlen», damals soll man aber noch nichts von Logik und widerspruchslosem Denken gewusst haben. Erst im Laufe dieses Umgangs soll das widerspruchsfreie Denken allmählich entstanden sein, wohl nur darum, weil eben die Zahlen die Widerspruchslosigkeit so sehr benötigen. — Lässt sich aber dieser Gedanke an unserem konkreten Beispiel wahrscheinlich machen? Versuchen wir noch einmal den Gedankengang jenes Beweises genauer zu prüfen.

Derjenige, der den eben erwähnten indirekten Schluss führte, hat offenbar folgendermassen gedacht. Ein Ding ist entweder  $A$  oder  $\text{Non-}A$ , eine dritte Möglichkeit gibt es nicht. Kann ich zeigen, dass das Ding *nicht*  $\text{Non-}A$  ist, so ist damit gezeigt, dass jenes Ding *nur*  $A$  sein kann. — Mit anderen Worten heisst es auch soviel: einen solchen indirekten Schluss kann man nur in der Kenntnis der drei Prinzipien der Logik führen. Es kann nicht einmal behauptet werden, dass man einen solchen Beweis auch unbewusst, etwa instinktmässig oder intuitiv konstruieren könnte, ohne von den logischen Prinzipien jemals etwas gehört zu haben. Im Gegenteil, das Beweisverfahren des indirekten Schlusses stellt eine ziemlich hochentwickelte Stufe des abstrakten und selbstsicheren Denkens dar, setzt einen logisch geschulten Kopf voraus. Derjenige also, der den Beweis des 30. Satzes im IX. Buch von Euklid verfasste, kannte schon die Prinzipien der Logik, das principium identitatis, principium contradictionis und principium exclusi tertii.<sup>28</sup>

<sup>27</sup> K. REIDEMEISTER: o. c. S. 11.

<sup>28</sup> Es ist interessant zu beobachten, wie oft und gern manche Historiker der Mathematik auch die Schöpfung der Logik ihrer eigenen Wissenschaft, der Mathematik schenken möchten. Nicht REIDEMEISTER ist der einzige, der versuchte das Prinzip des ausgeschlossenen Dritten und das indirekte Beweisverfahren aus der Arithmetik herzuleiten. Schon i. J. 1933 — also in einer Zeit, wo O. BECKER die Lehre vom Geraden und Ungeraden in ihrer ursprünglichen Form noch gar nicht wiederhergestellt hatte, um dadurch für die weitere Forschung eine sichere und zuverlässige Grundlage zu schaffen — schrieb A. REY o. c. S. 202: L'alternative: «pair ou impair» nous prend dans une cisaille comme «infiniment grand et infiniment petit», «plus rapide et plus lent», «en repos et en mouvement», «divisible et indivisible». — On reconnaît un schéma voisin des arguments de Zénon. Est-ce trop s'aventurer que supposer que ce schéma pouvait être d'usage courant, traditionnel, dans l'argumentation, au moment où l'emploi Zénon? La démonstration par l'absurde sera affectonnée de la mathématique grecque. Zénon n'a fait que la transposer à la logique pure, plus exactement à l'ontologisme métaphysique, en lui gardant d'ailleurs son caractère mathématique, géométrique.

Wie verkehrt der letzte, von mir hervorgehobene Gedanke in diesem Zitat ist, wird einem jeden sofort einleuchten, wenn er sich nur die folgende Frage überlegt: was heisst eigentlich, etwas in der Mathematik *beweisen*? — Bekanntlich ist die Widerspruchsfreiheit das einzige Kriterium einer mathematischen Wahrheit. Man kann einen Satz

Mit dieser Feststellung haben wir aber auch den Terminus post quem schon in der Hand. Es wurde zuletzt gezeigt, dass die drei Prinzipien der Logik in der Geschichte der europäischen Philosophie zum ersten Male durch die Eleaten in klaren Sätzen formuliert worden sind.<sup>29</sup> Die drei Forschungswege des Parmenides sind die drei Prinzipien der Logik; der erste Weg: *das Seiende ist*, der zweite: *das Seiende ist nicht*, und der dritte: *das Seiende ist und ist auch nicht*. Wie Parmenides den dritten Weg, so verwirft auch der Verfasser unseres Beweises die dritte Möglichkeit, dass nämlich eine Zahl auf einmal gerade und ungerade sein könnte; es gibt für ihn nur zwei Möglichkeiten: gerade oder nichtgerade, wie Parmenides sagte: «ist» oder «ist nicht».

Der Terminus post quem für die Lehre vom Geraden und Ungeraden ist also das Lehrgedicht des Parmenides. Dieser Terminus passt sehr gut zu jener Vermutung von O. Becker, dass dieses Mathema in der Mitte oder gar in der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts entstanden sei.

Wir müssen an dieser Stelle nur noch jenen Einwand namhaft machen, den man gegen unsere Datierung ins Feld führen könnte. Wohl hat man nämlich die «Lehre vom Geraden und Ungeraden» mit Recht auf die vorplatonische Zeit datiert. Damit ist aber noch nicht gesagt, dass *jeder* Satz und Beweis dieser Lehre — so wie das Ganze bei Euklid zu lesen ist — in der Tat aus dem 5. Jahrhundert stammen muss. Becker hat z. B. nachgewiesen, dass der 36. Satz aus den Sätzen 21—34 abgeleitet werden kann. Die Beweisführung Euklids ist jedoch eine andere. Euklid hat den ursprünglichen Beweis wahrscheinlich darum überarbeitet, weil er die Verbindung mit der Zahlentheorie in den Büchern VII—IX herstellen wollte.<sup>30</sup> Es wäre also möglich, dass auch der Satz 30 erst nachträglich in die Lehre vom Geraden und Ungeraden hin-

in der Mathematik beweisen, d. h. seine mathematische Wahrheit legitimieren, indem man zeigt, dass er keinen Widerspruch in sich enthält und in keinem Widerspruch zu den allgemein anerkannten Axiomen steht. Das Herausstellen der völligen Widerspruchsfreiheit heisst in der Mathematik *Beweis*. Wie sollte man aber einen solchen Beweis ohne die Kenntnis der Logik, sozusagen «unbewusst» fertigbringen? Wie könnte man die Widerspruchsfreiheit herausstellen, ohne vorher zu wissen: was ist denn eigentlich die Widersprüchlichkeit und die Widerspruchlosigkeit? Schliesslich ist ja die Logik ihrem Wesen nach gerade die Lehre von diesen Dingen: was ist Widerspruch, und was ist Widerspruchlosigkeit? — Ich behaupte sogar: die Anfänge jeder anderen Wissenschaft sind eher ohne das *bewusste* Anwenden der Logik möglich, nur gerade auf dem Gebiete der Mathematik ist dasselbe unmöglich. Denn die mathematischen Kenntnisse werden erst dadurch zu echter Wissenschaft, dass man sie versucht nach den bewusst angewandten Regeln der Logik zu beweisen. Die Mathematik als Wissenschaft setzt die Logik voraus. Natürlich darf man sich durch den Umstand nicht irreführen lassen, dass die Mathematik in der Tat durch Aristoteles und besonders durch Platon als eine *Vorschule* zu der Philosophie (Logik) empfohlen wird. Ich glaube, es wäre verkehrt, daraus schliessen zu wollen, dass die Mathematik der Logik auch historisch vorausginge. — Zum Schluss noch eine Bemerkung zu dem vorherigen REY-Zitat: wieso die *deductio ad absurdum* in Zenons Argumentation einen «caractère mathématique» ja sogar «géométrique» besitzen soll, verstehe ich — aus dem Text von A. REY! — überhaupt nicht.

<sup>29</sup> Acta Antiqua II S. 54 ff.

<sup>30</sup> Vgl. B. L. v. D. WAERDEN: Science awakening S. 109.

eingebaut worden sei.<sup>31</sup> In diesem Fall müsste natürlich auch unsere Datierung — Parmenides als *Terminus post quem* — hinfällig werden, weil dann die Anwendung des *principium exclusi tertii* im Beweis nicht auf Parmenides sondern einfach auf die Logik des Aristoteles zurückgeführt werden müsste.

Ein Argument gegen diese Skepsis kann allerdings schon jetzt angeführt werden. Der Satz 30 sieht nämlich gar nicht so aus, als ob er nur eine spätere Zutat wäre. Schon O. Becker hat in seiner Arbeit die Altertümlichkeit der ganzen Lehre dadurch charakterisiert, dass er zeigte, wie die einzelnen grundlegenden Sätze über das Gerade und Ungerade mittels Rechensteinen (*ψηφοί* oder *πεσσοί*), die auch als Spielsteine verwendet wurden, abgeleitet werden können.<sup>32</sup> Er zeigte sogar, wie man sich dieses Operieren mit den Rechensteinen, *ψηφίζειν* oder *ψηφοποιείν* vorzustellen hat.<sup>33</sup> Beispielsweise lautet der Satz 21 bei Euklid im IX. Buch: «Setzt man beliebigviele gerade Zahlen zusammen, so ist die Summe gerade». Der Beweis dazu heisst: «Es seien gegeben die geraden Zahlen  $a, b, c, d$ ; ich sage, auch ihre Summe  $e = a + b + c + d$  ist gerade. — Da jede der Zahlen  $a, b, c, d$  gerade ist, hat jede eine (ganzzahlige) Hälfte, so dass auch die Summe eine Hälfte hat, also gerade ist». — Dies sieht, mit *ψηφοί* ausgelegt, so aus: es sei  $a = 4, b = 6, c = 10, d = 2$ ;  $e = 4 + 6 + 10 + 2 = 22$ .

(1) ○ ○ ● ● ○ ○ ○ ● ● ● ○ ○ ○ ○ ○ ● ● ● ● ● ○ ●  
 (2) ○ ○ ● ● ○ ○ ○ ● ● ● ○ ○ ○ ○ ○ ● ● ● ● ● ○ ●  
 (3) ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ●

Da die *ἄρτιοι ἀρτιμοὶ δίχα διαγοόμενοι* sind, werden sie zur Hälfte mit weissen, zur anderen Hälfte mit schwarzen Steinen gelegt (Stellung 1). Im ersten Operationsschritt werden sie zusammengeschoben (Assoziativität;

<sup>31</sup> Derselbe ebd.: In particular, proposition 30 seems to have been introduced especially to make possible the proof that  $2^np$  has no other divisors than  $1, 2, 2^2, \dots, 2^n$  and  $p, 2p, 2^2p$ . — Mit dieser Behauptung will zwar v. D. WAERDEN eben die Meinung begründen, dass der Satz 36 des IX. Buches auch unmittelbar aus den Sätzen 21–34 abgeleitet werden kann, aber auf Grund seiner Worte — besonders wenn man sie aus dem Textzusammenhang herausgerissen liest! — wird man doch etwas unsicher. Wann ist der Satz 30 eingeführt worden? — Natürlich *nicht* erst nachträglich. Er ist aller Wahrscheinlichkeit nach ursprünglicher Bestandteil der alten Lehre. S. auch oben den Text.

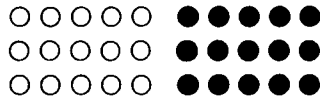
<sup>32</sup> O. BECKER: Quellen und Studien etc. S. 536 ff.

<sup>33</sup> A. REY (o. c. S. 193 f.) hat zwar die Einfachheit der *ψηφοποιεία* noch nicht so klar zeigen können, wie später O. BECKER, aber er charakterisiert die altertümliche Art dieser Rechenkunst doch treffend: «Il semble que les nombres étaient représentés par des points arrangés en dessins symétrique et facilement reconnaissables, dont la marque des dés à jouer ou des dominos nous donne la meilleure idée. Et ces dessins sont, en fait, la meilleure preuve que nous avons là une méthode vraiment primitive de représenter les nombres, car ils sont d'une antiquité dont nous ne pouvons nous faire une idée et remontent au temps où les hommes ne pouvaient compter qu'en arrangeant les nombres d'après de tels modèles, dont chacun devenait, pour ainsi dire, une nouvelle unité. Cette manière de compter est peut-être aussi ancienne, si ce n'est même plus ancienne que l'emploi des doigts à cet effet».



Stellung 2). Im zweiten Schritt werden sie ungeordnet (Kommutativität ; Stellung 3).

Nun hat aber O. Becker die Darstellbarkeit mittels *ψηφοποιία* nicht nur im Falle des ganz einfachen Satzes 21, sondern auch in dem von Satz 30 gezeigt. Wie er schreibt : «Die Zerlegung einer Zahl in zwei Faktoren kann immer dargestellt werden als ein Rechteck aus soviel Steinen wie die Zahl angibt und mit Seiten, deren jede mit der Zahl ihrer *ψηφοι* einen Faktor darstellt.»<sup>34</sup> Im Beweis von IX 30 heisst z. B. «die ungerade Zahl  $a$  misst die gerade Zahl  $b$  gemäss einer geraden Zahl  $c$ , also wird  $a$  auch die Hälfte von  $b$  messen». Das sieht in der *ψηφοποιία* so aus :



$b = 30$  : Zahl der Steine des Rechtecks ; der Dividend, eine gerade Zahl ;

$a = 3$  : Zahl der Steine in der senkrechten Seite ; der Teiler, eine ungerade Zahl ;

$c = 10$  : Zahl der Steine in der wagerechten Seite ; der Quotient, eine gerade Zahl.

In der Tat sieht man an der Anordnung der Rechensteine, dass die Zahl  $a$  ( $= 3$ ) nicht nur das ganze Rechteck ( $b = 30$ ), sondern auch seine Hälfte teilt.

Allerdings spricht also die Darstellbarkeit mittels *ψηφοποιία* für die Altertümlichkeit sowohl des Satzes (IX 30) wie auch für diejenige seines Beweises.

*Dieses Argument kann aber dennoch nicht für unbedingt zwingend erachtet werden.* Denn kein Mensch wird aus dem obigen Bild der Rechensteine ablesen können, dass man in der Tat schon in jener Zeit, wo man noch mit Rechensteinen operierte, in dem Beweis dieses Satzes auch das Prinzip des ausgeschlossenen Dritten und das indirekte Beweisverfahren benutzte. Im Gegenteil, man wird eher den Eindruck haben, dass der ursprüngliche «Beweis» dieses Satzes gerade jene von Becker wiederhergestellte *ψηφοποιία* gewesen sein mag. Dagegen kann jener echte logische Beweis, den man bei Euklid liest, nur eines verhältnismässig späteren Ursprungs sein.

Wollen wir also unsere Datierung — Parmenides als *Terminus post quem* — für die Lehre vom Geraden und Ungeraden aufrechterhalten, so müssen wir noch eindeutiger nachweisen, dass sowohl das Prinzip des ausgeschlossenen Dritten, wie auch das indirekte Beweisverfahren in diesem Fall tatsäch-

<sup>34</sup> O. BECKER : o. c. S. 538.

lich auf die Logik der Eleaten zurückzuführen sind. Darum kommen wir auf diese Frage im übernächsten Kapitel noch zurück.

## 2. WAS HEISST «GERADES» UND «UNGERADES»?

Wir haben im vorigen Kapitel die Vermutung ausgesprochen: man könnte das Lehrgedicht des Parmenides als Terminus post quem für das pythagoreische Mathema vom Geraden und Ungeraden betrachten, denn hier, bei Parmenides werden die drei Prinzipien der Logik zum ersten Male in der Geschichte der europäischen Philosophie in klaren Sätzen formuliert, und unser Mathema verrät schon die Kenntnis dieser Prinzipien. Ehe wir diese Vermutung näher begründen, wollen wir noch die andere Frage stellen: was hat denn sonst die Lehre vom Geraden und Ungeraden mit der eleatischen Philosophie zu tun? Ob man es nicht nachweisen könnte, dass zwischen den beiden Erscheinungen, dem pythagoreischen Mathema einerseits und der eleatischen Philosophie andererseits auch nähere Beziehungen vorhanden sind?

Vor allem müssen wir die beiden Termini für «Gerades» und «Ungerades», sowie ihr ältestes Vorkommen genauer ins Auge fassen. — Eine *gerade Zahl* bzw. *ungerade Zahl* heisst griechisch ἄρτιος ἀριθμός und περισσός ἀριθμός. Beide Worte, ἄρτιος und περισσός, gehören dem ältesten griechischen Wortschatz an; das eine von ihnen (ἄρτιος) lässt sich schon aus Homer, das andere (περισσός) erst aus Hesiod belegen. Beide hiessen aber in der älteren Zeit etwas anderes, nicht dasselbe wie die mathematischen Termini, Man findet den neuen mathematischen Sinn beider Worte zum allerersten Mal in einem Dialog-Fragment des sizilischen Komödiendichters Epicharmos rund um 500 v. u. Z. herum. Da dieses Fragment für uns auch sonst sehr nützlich sein wird, zitieren wir es in seinem vollen Umfang. Zwei unbekannte Personen eines verlorenen Dramas führten nämlich bei Epicharmos das folgende Gespräch untereinander:

- A. «Wenn einer zu einer *ungeraden Zahl*, meinetwegen auch einer *geraden*, einen Stein zulegen oder auch von den vorhandenen einen wegnehmen will, meinst du wohl, sie bliebe noch dieselbe?»
- B. «Bewahre!»
- A. «Nun ferner, wenn einer zu einer Elle Mass eine andere Länge zulegen oder von der vorhandenen abschneiden will, bleibt dann wohl noch jenes Mass bestehen?»
- B. «Natürlich nicht.»
- A. «Nun so sieh dir auch die Menschen an: der eine wächst, der andere nimmt halt ab, im Wechsel sind sie alle allezeit. Doch was von Natur wechselt und nimmer auf demselben Flecke bleibt, das wäre ja dann wohl etwas von dem Veränderten Verschiedenes. Auch du und ich

sind gestern andere und heut andere und wieder andere in Zukunft, und niemals dieselben nach demselben Gesetz.»<sup>35</sup>

O. Becker konnte nicht nur aus dem Wort  $\psi\alpha\sigma\varsigma$  im zitierten Text auf die  $\psi\eta\sigma\phi\sigma\phi\iota\alpha$  folgern, sondern er stellte fest, dass dieses Zitat auch die Kenntniss der Lehre vom Geraden und Ungeraden — mindestens bis zu einem gewissen Grade! — voraussetzt. Denn der erste Satz des Fragments soll nicht nur heissen, dass aus der vorliegenden Zahl  $n$  eine andere  $n + 1$  bzw.  $n - 1$  wird, sondern dass dabei aus der ungeraden Zahl  $n = 2m + 1$  eine gerade  $n + 1 = 2m + 2$  bzw.  $n - 1 = 2m$  entsteht, und umgekehrt aus der geraden  $2m$  die ungerade  $2m \pm 1$ . Denn sonst hätte die Erwähnung der Geradheit und Ungeradheit gar keinen Sinn. Man kann also eben auf Grund dieses Satzes eine unmittelbare Beziehung zwischen der operativ wichtigen zweiten Definition des Ungeraden (Eucl. VII def. 7 zweiter Teil:  $\pi\epsilon\rho\iota\sigma\sigma\acute{o}\varsigma \acute{\alpha}\rho\iota\theta\mu\acute{o}\varsigma \dots \acute{o} \mu\omicron\rho\acute{\alpha}\delta\iota \delta\iota\alpha\phi\acute{\epsilon}\rho\omega\nu \acute{\alpha}\rho\iota\tau\acute{o}\nu$ ) und dem Rechnen mit  $\psi\eta\sigma\phi\iota$  feststellen.<sup>36</sup>

O. Becker, der sich im Zusammenhang mit diesem Zitat vorwiegend nur für das älteste griechische Mathema interessierte, konnte sich mit dieser Feststellung begnügen. Etwas weiter ging der andere Mathematiker, B. L. v. d. Waerden. Er bemerkte nämlich, dass man zum Verständnis dieses Zitates wissen muss: es stammt nicht aus einem philosophischen Gespräch, sondern aus einer Komödie. Der erste Gesprächspartner schuldet irgendeine Summe dem Anderen und will darum durch ein philosophisches Argument beweisen, dass er gar nicht derselbe sei, der die Summe geborgt hatte; er wäre damals noch eine ganz andere Person gewesen. — Nach dem Vorausschicken dieser kurzen Erklärung setzt v. d. Waerden fort: Epicharmos verspottet also die philosophischen Diskussionen seiner Zeit. Und wer waren die Philosophen, an welche er dachte? Offenbar die Pythagoreer. Warum hätte er denn sonst gleich im ersten Satz die Antithese *gerade und ungerade* genannt? Epicharmos lebte in Sizilien, und die Pythagoreer spielten in dieser Zeit eine grosse Rolle im ganzen Süditalien, darum sei es wahrscheinlich, dass das Publikum seine Worte gut verstehen konnte.<sup>37</sup>

Im Wesentlichen hat v. d. Waerden wohl Recht, aber wir glauben, dass seine Meinung doch einer kleinen Korrektur bedürftig ist. — Fangen wir

<sup>35</sup> H. DIELS—W. KRANZ: Die Fragmente der Vorsokratiker<sup>5</sup>, I 23 Epicharmos B fr. 2:

$\langle \alpha\iota \rangle$   $\rho\acute{o}\tau \acute{\alpha}\rho\iota\theta\mu\acute{o}\nu \tau\iota\varsigma \pi\epsilon\rho\iota\sigma\sigma\acute{o}\nu, \alpha\iota \delta\acute{\epsilon} \lambda\eta\iota\varsigma \rho\acute{o}\tau \acute{\alpha}\rho\tau\iota\omicron\nu,$   
 $\rho\acute{o}\tau\theta\acute{\epsilon}\mu\epsilon\iota\nu \lambda\eta\iota \psi\acute{\alpha}\phi\omicron\nu \eta\kappa\alpha\iota \tau\acute{\alpha}\nu \acute{\epsilon}\pi\alpha\rho\chi\omicron\nu\sigma\acute{\alpha}\nu \lambda\alpha\beta\acute{\epsilon}\iota\nu,$   
 $\eta \delta\omicron\kappa\epsilon\iota \kappa\acute{\alpha} \tau\omicron\iota \gamma' \langle \xi\theta' \rangle \omicron\upsilon\tau\acute{o}\varsigma \epsilon\lambda\mu\epsilon\nu. — \omicron\upsilon\kappa \acute{\epsilon}\mu\iota\nu \gamma\acute{\alpha} \kappa\alpha \kappa\tau\lambda.$

<sup>36</sup> O. BECKER: Quellen und Studien etc. 537.

<sup>37</sup> B. L. V. D. WAERDEN: Science awakening p. 110: Epicharmus is poking fun therefore at the disputes of the philosophers of his day. But who are the philosophers he is thinking of? Obviously the Pythagoreans. For, why should he speak in his first sentence of the antithesis even-odd? Epicharmus lived in Sicily, and the Pythagoreans played a big role throughout Southern Italy in this period; so the audience probably understood the allusion.

vielleicht damit an, dass wir den Sinn-Zusammenhang dieses Epicharmos-Fragmentes etwas ausführlicher erklären. Der Schuldner (ein Philosoph), da er die aufgenommene Schuld dem Gläubiger nicht zurückerstatten kann, verfällt auf den verzweifelte(n) Ausweg, seine Kunst und Weisheit auch für dies Geschäft nutzbar zu machen; er erklärt dem andern, dass er die Schuld nicht zu bezahlen brauche, weil er bei dem ewigen Wechsel alles Irdischen längst ein anderer geworden sei. Zu unserer Überraschung geht der Gönner darauf ein, er scheint aufs tiefste überzeugt von der erhabenen Weisheit, aber nun erst ergeht es dem armen Teufel schlimm: der Gläubiger hatte ihm zum Abendessen eingeladen, aber da er jetzt nicht mehr derselbe ist wie ehemals, muss er mit Schimpf und Schande als ein 'Ungeladener' abziehen, ja selbst Schläge bleiben ihm nicht erspart, und als er sich beschweren will, muss er zu seiner Betrübnis erfahren, dass sein Beleidiger in dem Augenblick, da er sich über ihn beschwert, ein anderer ist, als der ihn schlug.<sup>38</sup> — Wen verspottet aber Epicharmos in dieser Komödie? — Offenbar einen Philosophen, für den das Problem «dasselbe und nichtdasselbe» eine Zentralfrage war. Nun haben wir aber einerseits schon öfters erwähnt, dass eben dieses Problem eine Zentralfrage der eleatischen Lehre bildet,<sup>39</sup> und andererseits hat auch Reinhardt schon längst nachgewiesen, dass der Spott des Epicharmos in diesem Fall nur einen eleatischen Philosophen, oder mindestens einen Vulgarisator der eleatischen Philosophie treffen kann. Davon dass das hier erwähnte philosophische Problem auch in der Weltanschauung der Pythagoreer irgendeine Rolle gespielt hätte, wissen wir nichts. Auch Epicharmos ist ja nicht einfach als ein Verspötter der Pythagoreer, sondern vielmehr als Eleaten-Verspötter bekannt.<sup>40</sup>

Wir müssen also feststellen, dass die mathematischen Termini für «Gerades» und «Ungerades» zum allerersten Mal in einer Komödie vorkommen, die die eleatische Philosophie verspottet. Schon durch diese Tatsache allein wird die Vermutung nahegelegt, dass zwischen der eleatischen Philosophie und dem pythagoreischen Mathema auch nähere Beziehungen möglich sind. Aber kommen wir jetzt derselben Frage von einer anderen Seite näher.

<sup>38</sup> K. REINHARDT: o. c. S. 138. — REINHARDTS Erklärung fusst auf Anon. in Plat. Theaet. 71, 26; s. bei H. DIELS—W. KRANZ I 23 Epicharmos B fr. 2.

<sup>39</sup> Vgl. z. B. Acta Antiqua II S. 33 Anm. 40.

<sup>40</sup> K. REINHARDT: o. c. S. 48 und 138. — Reinhardt hat schon im Jahre 1916 unwiderlegbar nachgewiesen, dass der Gedanke, Epicharmos wäre ein «Herakliteer» völlig unbegründet ist (o. c. S. 120). Urheber dieses falschen Glaubens ist derselbe, der auch in den Parmenides die Anspielung auf Heraklit hineingelesen hatte, JACOB BERNAYS: RhM 1853 = Ges. Abh. I S. 111. — Nun sind aber inzwischen, seitdem REINHARDT diesen alten Irrtum entlarvt hatte, schon beinahe vierzig Jahre verflossen, aber die Fragmente des Epicharmos werden in der fünften Auflage der Dielschen Sammlung immer noch *nach* Heraklit und *vor* Parmenides angeführt. So werden die alten, längst enthüllten Irrtümer von Auflage zu Auflage weitergeschleppt. Man versteht die resigniert-ironischen Worte REINHARDTS aus 1942 (Hermes 77 S. 1 Anm.): «Unterdessen ist die vierte und fünfte Auflage der Vorsokratiker erschienen, *jedesmal mir überraschend*. Ich hätte gern mein Material dem Unternehmen zur Verfügung gestellt».

O. Becker hat die Lehre vom Geraden und Ungeraden nicht nur in ihrer ursprünglichen Form wiederhergestellt, sondern zum Schluss versuchte er auch noch ihre hervorstechendsten Merkmale zusammenzufassen. Er schrieb darüber: «Die von uns wiederhergestellte Lehre hat drei kennzeichnende Züge: 1. die Aufspaltung der Beweise in eine Reihe von *Fallunterscheidungen*; 2. die Zugrundelegung von Konfigurationen von *Rechensteinen* und das Operieren mit diesen; 3. die entscheidende Verwendung der beiden 'dyadischen' *Grundprozesse der fortgesetzten Verdoppelung und der fortgesetzten Halbierung* als Hauptinstrumente der Gedankenführung der Beweise.»<sup>41</sup>

Uns interessiert diesmal von den drei kennzeichnenden Zügen der erste, die sog. *Fallunterscheidung*. Becker versuchte nämlich auch Beispiele für dieses Verfahren aus archaischen Argumentationen beizubringen, und schrieb: «Erinnert sei an das bekannte Fragment des Gorgias *Περὶ τοῦ μὴ ὄντος ἢ περὶ φάσεως* (Diels; Vorsokratiker. Gorgias B 3). Die ganze Art der Beweisführung geht auf den Eleaten Zenon zurück (wenn auch der Sophist die Art des ernsthaften alten Dialektikers parodistisch übertreibt), wie man aus dem Reflex des zenonischen Philosophierens in Platons Dialog 'Parmenides' und auch noch einigermaßen aus Zenons wörtlich überlieferten Fragmenten und den aristotelischen Berichten über ihn ersehen kann.»<sup>42</sup> — Wir finden diese Meinung Beckers — und besonders den Hinweis auf Gorgias' Schrift «Über das Nichtseiende»! — sehr zutreffend, wenn auch einer kleinen Korrektur bedürftig. Es fragt sich nämlich, woher eigentlich Gorgias die Methode der «Fallunterscheidung» übernahm? Ob in der Tat diese Art der Beweisführung auf den Eleaten Zenon zurückzuführen sei? Und warum nicht auf seinen Lehrer Parmenides selbst?

Wir sind wieder in der bequemen Lage längst bekannte Ergebnisse der philologischen Forschung zitieren zu können. «Was Gorgias mit Parmenides verbindet, ist so greifbar, dass es Wunder nimmt, wie man nicht längst schon auf den Gedanken gekommen ist, den einen aus dem anderen zu erklären. Ja, an einer Stelle bringt uns sogar Gorgias über eine Textverderbnis Klarheit, die das achte Parmenideische Fragment bis zur Sinnlosigkeit entstellt, usw.»<sup>43</sup> — An einer anderen Stelle heisst es wieder: «Alles drängt zu dem Schluss, dass Gorgias seine Dreiteilung nicht aus sich selber, sondern nur aus einer

<sup>41</sup> O. BECKER: Quellen und Studien etc. S. 545 f.

<sup>42</sup> Ebd. S. 546. — In der Tat hat O. BECKER mit dem Hinweis auf Zenon keineswegs so vollkommen Unrecht. Über Zenon schreibt z. B. W. CAPELLE (Die Vorsokratiker, Leipzig 1935, S. 170): «Das Charakteristische der Zenonischen Dialektik ist dieses: er unterzieht die Grundanschauungen der Gegner, die der Ontologie des Parmenides diametral widerstreiten, im einzelnen einer kritischen Prüfung. Er bedient sich hierbei des sogenannten *indirekten Beweisverfahrens* (!!), zu dem wir Ansätze schon bei Parmenides kennengelernt haben. Aber erst Zenon entwickelt es methodisch zu höchster Virtuosität usw.» — Wie der kleine Irrtum dieser Meinung zu korrigieren sei, darüber sieh oben den Text.

<sup>43</sup> K. REINHARDT: o. c. S. 39.

festen Tradition hat schöpfen können. Und nun vergleiche man die Formulierung, die er (= Gorgias) der dritten Möglichkeit gegeben hat (Sextus § 75). Seine Worte werfen in der Tat ein überraschendes Licht auf den Gedanken des Parmenides.»<sup>44</sup>

Kein Zweifel, die ganze Art der Beweisführung bei Gorgias, die sog. «Fallunterscheidung» geht nicht so sehr auf Zenon als vielmehr auf Parmenides zurück. Gorgias parodisiert ja eben in der sog. Fallunterscheidung die Methode des Parmenides, die eleatischen *drei Wege der Forschung*.<sup>45</sup> Denn prüfen wir nur genauer: woraus besteht eigentlich die Fallunterscheidung? — Diese Methode besteht daraus, dass man sich zunächst überlegt, welche Fälle überhaupt möglich oder denkbar sind; es werden auf diese Weise *zwei, drei* oder auch *mehr Fälle* unterschieden. Dann prüft man, wie es sich mit der Sache verhält, wenn *der erste, der zweite* oder *der dritte* Fall gültig sein sollte. Parmenides wendet diese Methode der Fallunterscheidung folgendermassen an: Er nimmt als einen *Fall* an, dass «das Seiende nicht ist» (das ist übrigens bei ihm «der zweite Weg der Forschung»). Über diesen Fall sagt er: «Dieser Pfad — so künde ich dir — ist gänzlich unerforschbar» (Fr. 4. 6 oder in der fünften Auflage der Dielsschen Sammlung: Fr. 2, 6). Ein anderer *Fall* wäre: «das Seiende ist und ist auch nicht» (bei Parmenides der «dritte Weg der Forschung», Fr. 6). Auch dieser Fall (oder Weg) wird verworfen. Zum Schluss bleibt nur ein einziger Fall, wie es im Fr. 8 heisst: «So bleibt nur noch Kunde von einem einzigen Wege, dass das Seiende ist usw.» — Mit einem Wort: jene Methode, die O. Becker als Fallunterscheidung bezeichnet, stammt unmittelbar von Parmenides. Das hat Reinhardt so klipp und klar gezeigt, dass auch Becker sich dieser Meinung angeschlossen hätte, wenn ihm nur Reinhardts Buch bekannt gewesen wäre.<sup>46</sup>

Das hervorstechendste Merkmal des pythagoreischen Mathema vom Geraden und Ungeraden, seine Methode der Fallunterscheidung stammt also aus der eleatischen Lehre, sie lässt sich unmittelbar auf das Lehrgedicht des Parmenides zurückführen.

Aber ist überhaupt dies Mathema nicht durch die eleatische Philosophie angeregt, sozusagen von ihr hervorgerufen worden? Wie hat denn die Lehre

<sup>44</sup> Derselbe o. c. S. 44.

<sup>45</sup> Vgl. dazu Acta Antiqua II S. 54 ff.

<sup>46</sup> Es ist übrigens interessant, wie die beiden Forscher, der Historiker der Mathematik, O. BECKER, und der Philologe, K. REINHARDT von einander völlig unabhängig in einem wesentlichen Punkt — beinahe zufällig — dennoch zusammentreffen. Wir meinen nämlich die Beurteilung des Gorgias. Man hat aus dem obigen Zitat sehen können, dass BECKER betonte: *Gorgias übertreibt parodistisch die Art eines ernsthaften alten Dialektikers*. Selbstverständlich hat damit BECKER Recht! REINHARDT hat in der Tat gezeigt (o. c. S. 38 f.), dass die Rede des Gorgias eine Parodie auf Parmenides ist. Soweit ich sehe, wird Reinhardts Beweisführung von der Fachliteratur auch in diesem Fall überhört; vgl. z. B. W. CAPELLE: Die Vorsokratiker, Leipzig, 1935. S. 344.

vom Geraden und Ungeraden zustande kommen können? Prüfen wir noch einmal die beiden Termini, ἄρτιος *gerade*, und περισσός *ungerade*.

Das griechische Wort ἄρτιος heisst ursprünglich «passend», «geeignet» und περισσός «über das Mass», «überflüssig». Wie diese Worte zu je einem Terminus der Arithmetik werden konnten, versteht man aus den beiden Definitionen Euklids: VII. Buch def. 6: ἄρτιος ἀριθμός ἐστιν ὁ δίχα διαιρούμενος = Par numerus est, qui in duas partes aequales dividitur (nach der lateinischen Interpretation von I. L. Heiberg) und def. 7: περισσός δὲ ὁ μὴ διαιρούμενος δίχα ἢ ὁ μονάδι διαφέρει ἀρτίου ἀριθμοῦ = Impar autem, qui in duas partes aequales non dividitur, sive qui unitate differt a pari numero.

Daraus wird einem jeden klar, dass die gerade Zahl griechisch deswegen ἄρτιος heisst, weil sie beim *Zweiteilen* (δίχα διαιρεῖν) in gleiche, zueinander «passende» Teile zerlegt werden kann.<sup>47</sup> (Ursprünglich werden natürlich die Rechensteine, ψηφοί, in schwarze und weisse Gruppen zerlegt.) Dagegen kann die ungerade Zahl bei einem solchen *Zweiteilen* nicht so genau zerlegt werden, weil sie immer einen Überschuss hat, darum heisst sie auch περισσός. Die Theorie der geraden und ungeraden Zahlen ist also aus dem Problem des *Teilens*, genauer: dem des *Zu-Zwei-Teilens*<sup>48</sup> hervorgegangen. Ja, wie hätte man denn sonst überhaupt entdecken können, dass es gerade und ungerade Zahlen gibt, als dass man versuchte die einfachste Art des Teilens, das Halbieren an den Zahlen bzw. an den Rechensteinen durchzuführen?

Daraus wird man aber ohne weiteres verstehen können, dass die Menschen erst in jener Zeit versuchen irgendeine Lehre der geraden und ungeraden Zahlen aufzubauen, in welcher das Teilen (das Halbieren) für sie interessant wird. Erst dann beschäftigen sie sich mit den Zahlen unter dem Gesichtspunkt der Teilbarkeit (Halbierbarkeit), wo das Teilen selbst für ihr Denken problematisch geworden ist. Natürlich haben die Menschen schon seit Jahrtausenden

<sup>47</sup> Platon Leg. 895 E kennt Euklids Definition (VII def. 6) in der folgenden Form: ἄρτιος ἀριθμός διαιρούμενος εἰς ἴσα δύο μέρη.

<sup>48</sup> Die einfachste Art des Teilens ist natürlich die des *Zu-Zwei-Teilens*. Dadurch halbiert und verdoppelt man auf einmal, und daraus besteht ja das wesentlichste Merkmal der sog. dyadischen Arithmetik; ihr Grundprozess ist die *fortgesetzte Verdoppelung* und die *fortgesetzte Halbierung*, wie man auch aus dem obigen Becker-Zitat erschen kann. Nur um der Vollständigkeit willen muss ich noch erwähnen, dass O. BECKER die dyadische Arithmetik aus Ägypten herleiten möchte. Wie er darüber schreibt (Quellen und Studien etc. S. 548): «Was ihre Herkunft anlangt, so ist mit Sicherheit die *ägyptische Rechenkunst* als Ursprung zu vermuten, denn in dieser spielen, wie u. a. die Forschungen O. NEUGEBAUERS völlig klaggestellt haben, die beiden Grundoperationen der sukzessiven Verdoppelung und Halbierung, des Auf- und Absteigens längs den Reihen 2, 4, 8, 16 . . . und

1	1	1	1	1
2	4	8	16	. . . .

eine ausschlaggebende Rolle. Die dyadische Arithmetik ist gewissermassen der ägyptischen Rechenpraxis entsprechende Theorie usw.» — Zu dieser Ursprungsfrage möchte ich überhaupt keine Stellung nehmen, und bemerke nur, dass für mich die dyadische Arithmetik der Pythagoreer auch ohne ägyptische Antezedenzen verständlich ist.

gewusst, was Teilen ist, und sie haben nicht nur halbieren, sondern auch kompliziertere Arten des Teilens schon ziemlich leicht durchführen können, aber sie haben solange immer noch keine Lehre über das Gerade und das Ungerade aufgebaut, bis das Teilen selbst für sie nicht ein Problem des Nachdenkens geworden ist.

Aber wie ist dies Teilen (*διαμεῖν*) für die Pythagoreer so problematisch geworden, dass sie auf Grund dessen ihr erstes Mathema zustande brachten? — Durch die Philosophie der Eleaten. Im Lehrgedicht des Parmenides heisst es über das Seiende: οὐδὲ διαμετόν ἐστιν, ἐπεὶ πᾶν ἐστὶν ὁμοίον. «Auch teilbar ist es nicht, weil es ganz gleichartig ist.»<sup>49</sup> Ja, das Teilen ist für die griechische Philosophie eben dadurch problematisch geworden, dass Parmenides die These aufstellte: «das Seiende ist *unteilbar*», und er kam zu diesem Schluss, weil er entdeckte, dass das Gegenteil der vorigen These (also: «das Seiende ist teilbar») widerspruchsvoll wäre. Wir brauchen in diesem Zusammenhang die Genesis der Parmenideischen Philosophie wohl nicht ausführlicher zu erörtern. In meiner letzten Arbeit hoffe ich schon gezeigt zu haben, wie die Lehre des Parmenides unmittelbar aus der Kritik an der Kosmogonie des Anaximenes herauswächst.<sup>50</sup> Hier kann ich mich darauf beschränken, dass ich nur kurz erwähne, Parmenides widerlegt die Verdünnung- und Verdichtungstheorie von Anaximenes (*ἀραίωσις* und *πύκνωσις*); er umschreibt die beiden Prozesse als «Sich-Zerstreuen» (*σχιδρασθαι*) und «Sich-Zusammenballen» (*συνίστασθαι*). Aber beide Erscheinungen lassen sich auch in *einem* Wort als «Sich-Teilen» (*διαμεῖσθαι*) kurz andeuten. So wurde die Teilbarkeit bzw. Unteilbarkeit in der Kritik einer kosmogonischen Theorie zum philosophischen Problem. Für Parmenides war natürlich die These dass das Seiende eins und unteilbar ist, ein Zentraldogma. Ja, in seiner Schule konnte sogar die (unteilbare) Eins statt des Seienden gesagt werden.

Die Pythagoreer sind also vermutlich durch das eleatische Dogma der Unteilbarkeit angeregt worden, um die Teilbarkeit der Zahlen zu prüfen. Dieses Prüfen aber musste zwangsläufig zuerst die Unterscheidung der geraden und ungeraden Zahlen, und dann auch das ganze Mathema nach sich ziehen. Aber die Pythagoreer verdanken in diesem Fall nicht bloss die Anregung der eleatischen Philosophie, auch die Methode, die sie bei ihrer Beschäftigung mit

<sup>49</sup> H. DIELS — W. KRANZ: Vorsokratiker, 5. Aufl. I 28 Parmenides B fr. 8, 22. — Hier möchte ich bemerken, dass ich in meinen früheren Arbeiten über die Eleaten, leider, nur die dritte Auflage von DIELS benutzen konnte. Jetzt sehe ich, dass es beinahe gleichgültig ist, welche Auflage man benutzt. Das hier zitierte 8. Fragment — als Ganzes betrachtet — ist z. B. in der fünften Auflage immer noch ebenso sinnlos, wie in den früheren. Man hat REINHARDTS entscheidende Korrektur zu Vers 12 (o. c. S. 39—43) immer noch nicht in den Text eingeführt. REINHARDTS Name blieb nur bescheiden im Apparat. Aber kein Wort darüber, dass ohne diese Korrektur der Text selbst sinnlos bleiben musste!

<sup>50</sup> «Zum Verständnis der Eleaten», Acta Antiqua II S. 243 ff. und besonders 247—254.



den geraden und ungeraden Zahlen angewandt hatten, ist die eleatische. Denn sie hätten ihr Mathema ohne jene *Fallunterscheidung*, die unmittelbar von Parmenides herrührt, nie aufbauen können.

\*

Die letzten Erörterungen haben einen überraschenden Zusammenhang zwischen Eleaten und Pythagoreern gezeigt. Man muss diesen Zusammenhang in der Tat «überraschend» nennen, denn man war bisher gewohnt sich die Verhältnisse eher umgekehrt vorzustellen. Schon der kurze Bericht des Diogenes Laertios über das Leben des Parmenides sprach von der Freundschaft des grössten Eleaten mit einem gewissen Pythagoreer namens Ameinias,<sup>51</sup> und die moderne Philosophiegeschichte wollte diesen Bericht und ähnliche Bemerkungen der Alten sich in der Form zu Nutze machen, dass sie immer wieder betonte, wie fruchtbar die Bekanntschaft mit dem Pythagoreertum auch für die Lehre des Parmenides gewesen sei.<sup>52</sup> Nun hat sich aber jetzt gerade das Gegenteil dessen herausgestellt. Nicht die Eleaten verdanken Anregung und Methode den Pythagoreern, sondern umgekehrt. Wie soll man das glauben, trotz der antiken Überlieferung? — Ich glaube, wir müssen denselben Weg einschlagen, den die Geschichte der Mathematik auf diesem Gebiet — mindestens in der letzten Zeit — für sich gewählt hat. D. h. wir nehmen zwar die antike historiographische Überlieferung immer gern zur Kenntnis, aber (Glauben schenken wir ihr nur dort, wo sie glaubwürdig ist, sich auch von der Methode der modernen Forschung rechtfertigen lässt, oder mindestens in keinem Widerspruch zu ihr steht.

Was übrigens die Beziehungen zwischen Eleaten und Pythagoreern betrifft, sah sich in einem anderen Fall auch schon Reinhardt zum Schluss gezwungen: «Wenn unter den zehn pythagoreischen Gegensätzen (Aristot. Met. 986 a) auch *κινούμερον*, *ἀκίνητον*, *σκότος* und *φῶς* erscheinen, so empfiehlt es sich immer noch mehr an eleatische Einflüsse zu glauben, als an eine alte Pythagoreer-Weisheit, die schon auf Parmenides gewirkt hätte.»<sup>53</sup>

Fassen wir aber jetzt, ehe wir noch die Beziehungen zwischen dem pythagoreischen Mathema und der eleatischen Philosophie näher untersuchen, die bisherigen Ergebnisse zusammen.

Unsere Betrachtungen haben den Schluss nahegelegt, dass die Pythagoreer sich wahrscheinlich deswegen unternommen hatten, die Teilbarkeit (Halbierbarkeit) der Zahlen genauer zu untersuchen, weil sie durch das Unteil-

<sup>51</sup> Diog. Laert. IX 21.

<sup>52</sup> Vgl. K. REINHARDT: o. c. S. 2.

<sup>53</sup> O. c. S. 232 und auf S. 239: «Nach der einfachsten Regel der recensio bleiben, als rein pythagoreische Bestandteile der Kategorientafel nur die mathematischen Begriffe übrig, und selbst von diesen haben den Gegensatz des Geraden und Ungeraden die Eleaten den Pythagoreern gleichfalls schon vorweggenommen».

barkeitsdogma des Parmenides dazu angeregt worden sind. Sie versuchten das philosophische Problem der Teilbarkeit bzw. Unteilbarkeit an den Zahlen, indem sie jenes Operieren mit Rechensteinen fortsetzten, welches selbstverständlich auch schon vor ihnen uralt war. Im Laufe dieses Prüfens entdeckten sie, dass es gerade und ungerade Zahlen gibt. Die weitere Anwendung der wesentlichsten Parmenideischen Methode, diejenige der Fallunterscheidung ermöglichte dann für sie, ihre Lehre vom Geraden und Ungeraden aufzubauen. Nachdem aber die Pythagoreer in diesem Fall sowohl die Anregung wie auch die Methode den Eleaten verdanken, konnten die Aussenstehenden auch die Lehre vom Geraden und Ungeraden für einen Bestandteil der eleatischen Philosophie halten. Daraus erklärt sich vielleicht, warum in der Verspottung der eleatischen Philosophie bei Epicharmos auch die Lehre über das Gerade und Ungerade mitgenannt wird, welche in der Tat eher ein pythagoreisches Mathema war. Eleatisches und Pythagoreisches verknüpft sich in diesem Fall so eng miteinander, dass der Komiker Epicharmos überhaupt nicht unterscheiden wollte oder konnte.

Aber es wäre dennoch verkehrt, wenn wir auf Grund des bisher Gesagten die Lehre vom Geraden und Ungeraden ohne weiteres für ein Stück der eleatischen Philosophie, etwa für die blosse Anwendung eleatischer Gedanken auf das Spezialgebiet der Zahlen halten würden. Nein, die Arithmetik der geraden und ungeraden Zahlen ist dennoch ein Stück selbständiger Wissenschaft. Die Pythagoreer haben auf Grund der eleatischen Anregung und mit Hilfe der eleatischen Methode eine Lehre aufgebaut, die auch solche Züge aufweist, die nicht mehr aus der eleatischen Philosophie abgeleitet werden können. O. Becker hat z. B. hervorgehoben, wie entscheidend wichtige Rolle in dieser Arithmetik die beiden sog. dyadischen Grundprozesse spielen;<sup>54</sup> diese Grundprozesse sind *die fortgesetzte Halbierung und die fortgesetzte Verdoppelung*, die als Hauptinstrumente der Gedankenführung der Beweise benutzt werden. Nun haben die Pythagoreer diese «mathematische Methode» selbständig entwickelt, oder allerdings *nicht* von Parmenides gelernt. Wohl hat aber in diesem Fall der jüngere Vertreter der eleatischen Philosophie, *Zenon* von den Pythagoreern gelernt.

Es ist bekannt, wie Zenon bestrebt war, die sog. Undenkbarkeit der Bewegung<sup>55</sup> mit unwiderlegbaren Argumenten nachzuweisen. Über seine Argumente schreibt einmal Aristoteles:<sup>56</sup> «Es gibt vier Beweisführungen bei Zenon über die Bewegung, die denen, die sie umstossen wollen, Schwierigkeiten bereiten. Die erste von diesen läuft darauf hinaus, dass die Bewegung unmöglich sei, da der bewegte Körper vor dem Erreichen des Endpunktes seiner

<sup>54</sup> Vgl. Anm. 41.

<sup>55</sup> Vgl. dazu *Acta Antiqua* II S. 44 ff.

<sup>56</sup> Aristot. *phys. Z* 9.239 b 9 ff.

Bahn erst die  *Hälfte*  derselben Bahn hinter sich legen müsste, ehe aber diese Hälfte des Weges gemacht ist, müsste auch  *ihre Hälfte*  gemacht werden, usw. usw. bis ins Unendliche. Das heisst also der bewegte Körper müsste während einer endlichen Zeitspanne unendlich viele 'Hälften' hinter sich legen». — Wie man sieht, spielt auch in dieser Argumentation der Grundprozess der dyadischen Arithmetik, die  *fortgesetzte Halbierung*  die Hauptrolle. Woher hat aber Zenon diese Art des Argumentierens, die fortgesetzte Halbierung? Von Parmenides bestimmt nicht, denn nichts verrät in den Fragmenten des Parmenides, dass er diese Art des Argumentierens schon gekannt hätte. Im Gegenteil, alles spricht dafür, dass Parmenides — fest überzeugt von seinem Unteilbarkeitsdogma — nie versucht hätte mit der Teilbarkeit zu argumentieren. Erst sein Schüler, Zenon, lieh sich diese Art der Beweisführung von den Pythagoreern, um auch dadurch die Thesen seines Meisters zu erhärten.<sup>57</sup> Denn die fortgesetzte Halbierung (als Grundprozess der dyadischen Arithmetik) hat selbstverständlich einen mathematischen Charakter. Es ist von vorneherein wahrscheinlich, dass man diese Art des Argumentierens  *ursprünglich*  auf einem solchen Gebiet verwandt hatte, wo man mit Zahlen operierte. Erst  *später*  konnte man diese Art der Beweisführung auch für solche Zwecke benutzen, wie Zenon, der sich augenscheinlich sehr wenig um die Zahlen kümmerte.

Nicht nur die Pythagoreer haben also von Parmenides gelernt, sondern auch umgekehrt: der jüngere Vertreter der eleatischen Philosophie, Zenon, hat sich die Methode der Pythagoreer angeeignet. Aus dieser Tatsache lässt sich

<sup>57</sup> Selbstverständlich wollte Zenon auch mit dem von den Pythagoreern geliehenen Argument die Thesen seines Meisters erhärten. Dass aber seine Argumente dabei gerade gegen die Pythagoreer gerichtet gewesen wären, glaube ich nicht. Soweit ich sehe, kann man nämlich gar nicht nachweisen, dass eine Gegnerschaft zwischen Eleaten und Pythagoreern jemals wirklich existiert hätte. Dieser Gedanke war nur ein alter Irrtum von P. TANNERY (Pour l'histoire de la science hellène, Paris 1887). Allerdings schrieb noch A. REY (o. c. Paris 1933 p. 189) darüber: «Comme P. TANNERY l'a vu avec une clarté et une décision qu'on ne peut guère dépasser dans une reconstitution aussi aventureuse de pensée et d'influence, comme l'ont accepté à peu près, depuis, la plupart des historiens de la philosophie, BURNET, ROBIN, etc., et tous les historiens de la mathématique, G. MILHAUD, ZEUTHEN, HEIBERG, etc., *l'Éléatisme s'est construit en opposition avec la philosophie du nombre et de la pluralité*». — Nun hat dieser alte Irrtum allerdings hauptsächlich die Historiker der Mathematik irregeführt. Einige haben sogar im Banne dieser Auffassung versucht, in Zenon «den Schicksalsmenschen der antiken Mathematik in der Stunde ihrer grössten Krisis», den Bahnbrecher oder Anreger der «Infinitesimalmathematik» zu sehen (s. H. HASSE und H. SCHOLZ, Die Grundlagenkrise der griechischen Mathematik, Charlottenburg 1928), bis endlich die nüchterne Kritik eines Mathematikers, B. L. v. D. WAERDEN (Zenon und die Grundlagenkrise der griechischen Mathematik, Math. Ann. 117, 1940/41 S. 141—161) die Schwächen dieser Konstruktionen enthüllte. — Aber auch von der Mathematik-Geschichte unabhängig wird man in dieser Frage wohl die besonnene Feststellung von W. A. HEIDEL (The Pythagoreans and Greek Mathematics, AJPh 61, 1940 S. 21) billigen müssen: «there is not, so far as I know, a single hint in our sources that the Greeks were aware of the purpose of Zeno to criticize the fundamental doctrines of the Pythagoreans». — Diesen Satz zitiert auch G. VLASTOS in der Besprechung des Buches von J. E. RAVEN (Pythagoreans and Eleatics. An account of the interaction between the two opposed schools during the fifth and early fourth centuries B. C. Cambridge 1948), Gnomon 1953 S. 31. (RAVENs Buch war mir nicht zugänglich.)

natürlich auch die Entstehungszeit der pythagoreischen Lehre vom Geraden und Ungeraden mit grosser Wahrscheinlichkeit feststellen. Alles drängt nämlich zum Schluss, dass unser pythagoreisches Mathema eben in der Zeit zwischen Parmenides und Zenon entstehen musste. So wird die oben zitierte vermutliche Datierung von O. Becker schon beinahe zur Gewissheit.

### 3. DIE INKOMMENSURABILITÄT DER QUADRATDIAGONALE

Wir haben im ersten Kapitel dieser Arbeit die Vermutung ausgesprochen : man müsste das indirekte Beweisverfahren und die Verwendung des Prinzips vom ausgeschlossenen Dritten im Beweis vom Satz IX 30 bei Euklid unmittelbar auf die Logik des Parmenides zurückführen. Nachdem wir die Beziehungen zwischen dem pythagoreischen Mathema einerseits und der Philosophie der Eleaten andererseits einigermaßen geklärt haben, hat auch jene Vermutung schon von vorneherein eine gewisse Wahrscheinlichkeit für sich. Aber man braucht sich mit solchen Wahrscheinlichkeiten nicht zu begnügen, wenn sich der Beweis auch etwas strenger führen lässt. Wir hoffen in der Tat jene Vermutung auch näher begründen zu können. Allerdings bedarf es noch dazu eines weiteren Ausholens.

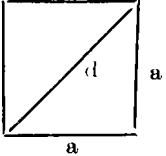
O. Becker hat schon erkannt, dass die Euklidischen Sätze über das Gerade und Ungerade (IX 21–34) unmittelbar mit dem letzten Satz des X. Buches über die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale und -seite<sup>58</sup> im Zusammenhang stehen. Alles spricht in der Tat dafür, dass dieser letzte Satz des X. Buches ursprünglich ein Bestandteil des pythagoreischen Mathema vom Geraden und Ungeraden war. Denn er passt ebenso nicht in das Euklidische Gefüge des X. Buches, wie auch die Sätze 21–34 in das IX. Buch nicht recht hineinpassten. Ausserdem findet man eben in dem Beweis dieses Satzes die *einzige* solche Stelle der Euklidischen Elemente, an welcher die Lehre vom Geraden und Ungeraden benutzt wird<sup>59</sup>. Untersucht man aber genauer die Beweisführung dieses Satzes, so lässt sich daraus manches auch für die Lehre

<sup>58</sup> O. BECKER : Quellen und Studien etc. S. 533 f. : «Die modernen Herausgeber (so schon E. F. AUGUST 1829 und später HEIBERG) haben mit dem Satz (nach der Baseler Ausgabe von 1533 dem 118., nach der Oxforder Edition von 1703 dem 119.) nichts anzufangen gewusst und ihn daher aus dem Text entfernt, ein Verfahren, das nur dann berechtigt ist, wenn hinzugefügt wird, dass es sich hier um sehr altes, bei weitem vor-euklidisches Gut handelt, das vielleicht von Euklid selbst, mindestens aber von seinem ältesten Herausgeber der Aufbewahrung am Ende der Rolle aus Pietätsgründen für würdig befunden wurde».

<sup>59</sup> Vgl. O. BECKER : Quellen und Studien etc. S. 534. — Ähnlich auch B. L. v. D. WAERDEN (Die Arithmetik der Pythagoreer I, Math. Ann. 120, 1947/49 S. 127) : «Die Lehre vom Geraden und Ungeraden im 9. Buch der Elemente Euklids stellt sich als ein ältestes Stück pythagoreischer Wissenschaft heraus, das sich aus dem Zusammenhang des 9. Buches leicht herauslösen lässt. Sie gipfelt in dem Satz über die vollkommenen Zahlen, und mit ihr hängt auch der Beweis der Irrationalität der Quadratdiagonale zusammen, auf den Aristoteles mehrfach anspielt und der als Anhang zum X. Buche Euklids angefügt ist» (von mir hervorgehoben — A. Sz.).

vom Geraden und Ungeraden gewinnen. Darum wollen wir jetzt diesen Satz mit seinem Beweis zusammen ins Auge fassen.

Der fragliche Satz lautet bei Euklid<sup>60</sup>: *Προκείσθω ἡμῖν δεῖξαι, ὅτι ἐπὶ τῶν τετραγώνων σχημάτων ἀσύμμετρος ἐστὶν ἡ διάμετρος τῇ πλευρᾷ μήκει.* Proposition sit nobis demonstrare, in figuris quadratis diametrum latusque longitudine incommensurabilia esse.



Der Beweis der Inkommensurabilität besteht in diesem

Fall — wie schon Aristoteles bemerkte<sup>61</sup> — in einer *deductio ad absurdum*. Es wird nämlich zunächst das Gegenteil dessen, was man beweisen will, angenommen. Man nimmt also an,

Diagonale und Seite des Quadrats wären kommensurabel; und dann zeigt man zu welchen absurden Folgen diese Annahme zwangsläufig führen müsste. Nach dem Herausstellen der Absurdität gilt das Gegenteil der falschen Annahme — der Satz selbst — als bewiesen.

Wären nämlich Diagonale und Seite ( $d$  und  $a$ ) kommensurabel, so könnten sie sich wie zwei ganze zueinander prime Zahlen verhalten,  $d : a$ . Aber es ist offenbar, dass  $d^2 = 2a^2$  ist (im Sinne des sog. Pythagoras-Satzes). In diesem Fall ist aber  $d^2$  eine gerade Zahl, weil sie dem Doppelten einer anderen Zahl gleich ist. Aber auch  $d$  ist eine gerade Zahl, weil nur im Falle einer geraden Zahl das Quadrat ( $d^2$ ) gerade sein kann. Dann ist aber  $a$  jedenfalls keine gerade Zahl, weil sie sonst mit  $d$  den gemeinschaftlichen Teiler 2 hätte; ( $d$  und  $a$  verhielten sich nicht wie zwei ganze zueinander prime Zahlen). Die Zahl  $a$  ist also *ungerade*. (*Erster Schluss.*)

Ist aber  $d$  eine gerade Zahl, so kann sie mit dem Doppelten einer anderen Zahl gleichgesetzt werden. Also  $d = 2m$ , und statt  $d^2 = 2a^2$  kann man schreiben:  $(2m)^2 = 2a^2$ , oder  $4m^2 = 2a^2$  und  $2m^2 = a^2$ . In diesem Fall ist aber  $a$  eine gerade Zahl, weil nur das Quadrat einer geraden Zahl dem doppelten Quadrat einer anderen Zahl ( $m$ ) gleich sein kann. Die Zahl  $a$  ist also *gerade*. (*Zweiter Schluss.*)

Die beiden Schlüsse — erster und zweiter Schluss — widersprechen sich, obwohl die Beweisführung selbst in beiden Fällen tadellos ist. Aber dieselbe Zahl kann doch nicht *ungerade* und zugleich *gerade* sein. Es hilft nichts, man muss die falsche Voraussetzung — Diagonale und Seite des Quadrats wären kommensurabel — aufgeben. Also sind Diagonale und Seite inkommensurabel. Quod erat demonstrandum.<sup>62</sup>

<sup>60</sup> Eucl. Appendix 27 (ed. I. L. HEIBERG S. 408).

<sup>61</sup> Aristot. An. priora I 23; p. 41 a 26 und I 44 (vgl. auch I p. 50 a 37 u. a. m.): ἀσύμμετρος ἡ διάμετρος διὰ τὸ γίνεσθαι τὰ περιττὰ ἴσα τοῖς ἀρτίοις συμμέτρον τεθείσης. Τὸ μὲν οὖν ἴσα γίνεσθαι τὰ περιττὰ τοῖς ἀρτίοις συλλογίζεται, τὸ δ' ἀσύμμετρον εἶναι τὴν διάμετρον ἐξ ὑποθέσεως δείκνυσιν, ἐπεὶ ψεῦδος συμβαίνει διὰ τὴν ἀντίφασιν.

<sup>62</sup> Wir haben den Beweis dieses Satzes nach Euklid in etwas vereinfachter Form gegeben, so wie er auch bei H. HANKEL (Zur Geschichte der Mathematik, Leipzig 1874 S. 102) zu lesen ist. O. BECKER (Quellen und Studien etc. S. 544 f.) hat gezeigt, wie der-

Nun entdeckt man schon auf den ersten Blick eine auffallende Verwandtschaft zwischen dieser Beweisführung einerseits, und dem Beweis des Satzes IX 30 andererseits. Hier will man die Inkommensurabilität beweisen, aber man nimmt zunächst das Gegenteil dessen an, was es zu beweisen gilt, und dann zeigt man, dass diese Annahme zu Widerspruch führt. Dort wollte man nachweisen, dass der Quotient  $c$  gerade ist, aber man nahm das Gegenteil dessen an ( $c$  wäre ungerade) und dann zeigte man, dass diese Annahme im Widerspruch mit der Voraussetzung steht (vgl. oben S. 73). Kein Zweifel, man hat es in beiden Fällen mit einem *indirekten Beweisverfahren* zu tun. Der Unterschied besteht nur darin, dass der zweite Fall — der Beweis für die Inkommensurabilität — etwas komplizierter ist, als der erste.

Die kompliziertere Form dieses indirekten Beweisverfahrens ist uns jedoch aus der Geschichte der griechischen Philosophie wohlbekannt. Man hat ja die Methode des Eleaten Zenon mit den folgenden Worten charakterisiert: «er gibt dem Gegner zunächst seine Grundvoraussetzung zu und entwickelt aus eben dieser für ein und dieselbe Sache zwei einander durchaus widersprechende Konsequenzen, so dass dieser nicht aus noch ein weiss, und seine Grundvoraussetzung, die wider alles Erwarten zu zwei einander sich gegenseitig ausschließenden und doch unausweichlichen Schlussfolgerungen führt, schlechterdings fallenlassen muss».<sup>63</sup> Aber diese Worte charakterisieren ja nicht nur Zenons Methode, sondern treffen haargenau auch den hier behandelten Beweis für die Inkommensurabilität. Auch hier wird zunächst die Grundvoraussetzung des Gegners, d. h. das Gegenteil dessen, was es zu beweisen gilt (die Kommensurabilität) zugegeben, aber dann entwickelt der Beweis aus eben dieser Voraussetzung für ein und dieselbe Sache (die Zahl  $a$ ) zwei einander durchaus widersprechende Konsequenzen (*gerade* und *ungerade*); deswegen muss man am Schluss die falsche Grundvoraussetzung (die Kommensurabilität) fallen lassen, und das Gegenteil von ihr (die Inkommensurabilität), der Satz selbst gilt als bewiesen.

selbe Satz auch mit den einfachsten Mitteln der «dyadischen Arithmetik» hergeleitet werden kann. Er bemerkte jedoch, dass ausser der von ihm gewählten Form auch noch andere, aber nicht wesentlich verschiedene Varianten des Beweises denkbar sind. Von unserem Gesichtspunkt aus wichtig ist nur, dass *auf alle diese Beweise sich die aristotelische Charakteristik* (vgl. oben Anm. 61) *anwenden lässt, nach der der alte Beweis für die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale zeigt, dass andernfalls «die ungeraden Zahlen den geraden gleich würden»*. Das ist für uns das Entscheidende. — Der von Euklid gegebene Beweis (ed. HEIBERG vol. III S. 408 ff.) benutzt zwar (in einer seiner Formen) einen Satz der «dyadischen Arithmetik» (IX 23), aber auch den Begriff der kleinsten Terme eines gegebenen Verhältnisses (*ἐλάχιστοι τῶν τὸν αὐτὸν λόγον ἔχόντων* = *minimi eorum qui eandem rationem habent*), was über den Bereich der dyadischen Arithmetik schon hinausführt. Die überlieferte Form des Beweises ist also nicht völlig die ursprüngliche, diejenige, die er bei den alten Pythagoreern vermutlich noch besass. Aber man muss sich freuen, dass dieser Beweis — trotz der entstehenden Überarbeitung Euklids! — sein altes und wesentlichstes, auch von Aristoteles hervorgehobenes Merkmal dennoch beibehält!

<sup>63</sup> W. CAPELLE: Die Vorsokratiker, Leipzig 1935. S. 170.

Selbstverständlich ist die Identität der Methode in beiden Fällen keineswegs zufällig. Nachdem wir im vorigen Kapitel gezeigt hatten, dass nicht nur die Schöpfer der Lehre über das Gerade und Ungerade von Parmenides angeregt worden sind, und die Methode teilweise von Parmenides übernahmen, sondern dass auch umgekehrt: Zenon wieder die mathematische Methode der Pythagoreer sich aneignete, war es ja zu erwarten, dass diese beide, das pythagoreische Mathema einerseits und Zenon andererseits, in der Anwendung der Logik ungefähr auf derselben Stufe stehen müssen.

Schon diese kurze Betrachtung erhärtet unsere Datierung des pythagoreischen Mathema vom Geraden und Ungeraden. Wir haben ja behauptet, dass diese Lehre in der Zeit zwischen Parmenides und Zenon entstehen musste. Nun scheint der Schlussstein der ganzen Lehre -- der Beweis für die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale und -seite -- ungefähr mit Zenon gleichaltrig zu sein.<sup>64</sup>

Ist aber die kompliziertere Form des indirekten Beweisverfahrens mit Zenon gleichaltrig, so wird man die einfachere Form desselben Verfahrens, den Beweis für den Satz IX 30 am wahrscheinlichsten auf eine etwas ältere Zeit, also wohl noch vor Zenon setzen müssen. Auf diese Weise kann aber die Anwendung des Prinzips vom ausgeschlossenen Dritten in dem Beweis für den Satz IX 30 wohl nur auf die Logik des Parmenides zurückgeführt werden.

\*

Möge aber die Datierung des Beweises für die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale und -seite nach dem Vorausgeschickten auch noch so leicht verständlich erscheinen, so müssen wir uns dennoch bei diesem Problem ein wenig aufhalten. Denn mit ihm hängt eine alte Streitfrage der griechischen Mathematik-Geschichte auf das engste zusammen. Diese Streitfrage heisst nämlich: wann haben die Griechen das Irrationale entdeckt? B. L. v. d. Waerden hat darüber in einem Aufsatz, der uns noch beschäftigen wird, folgendermassen geschrieben: «Zu welcher Zeit die Entdeckung irrationaler Streckenverhältnisse anzusetzen sei, darüber sind die Historiker geteilter

<sup>64</sup> Es ist übrigens interessant, dass man auch versuchen könnte, auch diesen Beweis für die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale allein und für sich -- von dem pythagoreischen Mathema unabhängig -- zu datieren. Aber man würde in diesem Fall nur jene Genauigkeit der Datierung erreichen können, die O. BECKER für das pythagoreische Mathema erzielte. Es lässt sich nämlich zeigen, dass auch dieser Beweis *vorplatonisch* sein muss. Denn im Dialog «Menon» wird das Problem der Verdoppelung (!) der Quadratfläche behandelt (82-85), ja am Schluss des längeren Gespräches wird sogar die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale in folgenden Worten angedeutet: *καλοῦσι δέ γε ταύτην διάμετρον οἱ σοφισταί . . . ἀπὸ τῆς διαμέτρον γίγνεται ἂν τὸ διπλάσιον χωρίον* (Menon 85 B). -- Nur nebenbei bemerke ich: diese Platon-Stelle könnte auch als Beweis dafür gelten, -- wenn es überhaupt noch eines Beweises bedürfte! -- dass O. Becker in der Tat Recht hatte: man hat in der alten Zeit wirklich auch die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale mit den einfachen Mitteln der dyadischen Arithmetik hergeleitet; vgl. Quellen und Studien etc. S. 544 f.

Meinung. Während Zeuthen bis zuletzt die traditionelle Auffassung festgehalten hat, dass Pythagoras oder seine unmittelbaren Schüler zumindest um die Irrationalität des Verhältnisses der Quadratseite zur Diagonale gewusst haben müssen, nimmt Vogt (Bibl. Math. 3, 10, 1910 S. 97—155) auf gute Quellen gestützt an, dass die Entdeckung der Irrationalität nicht lange vor 400 stattgefunden haben kann<sup>65</sup>. Nun will zwar v. d. Waerden die Streitfrage selbst unentschieden lassen, er betont nur, dass «die Konsequenzen aus der Tatsache der Irrationalität erst am Anfang des vierten Jahrhunderts gezogen worden seien».<sup>66</sup> Aber wir müssen dennoch eben zu der Entscheidung der alten Streitfrage auch seine Meinung besprechen.

Er meint nämlich: die Grundlagenkrisis der griechischen Mathematik sei keine philosophische sondern eine innermathematische Angelegenheit gewesen (1), und sie habe von der Entdeckung des Irrationalen ihren Ausgang genommen (2). Durch die Entdeckung des Irrationalen sei man genötigt gewesen, die Auffassung aufzugeben, dass alle Strecken durch Zahlen dargestellt werden können (3). Man sei genötigt gewesen, die Algebra, die unbekümmert Strecken und Zahlen durcheinander geworfen hatte, in eine geometrische Algebra zu verwandeln und sie von der Zahlentheorie sauber zu trennen (4). Man sei genötigt gewesen, sich nach einer neuen Definition des Verhältnissbegriffes umzusehen und neue Beweise für die Lehre von den ähnlichen Figuren zu suchen (5). — Später heisst es, dass die Krisis wohl damit begonnen habe, dass das griechische Denken einmal angefangen hat, die Darstellbarkeit von geometrischen Grössen durch Zahlen und damit die universelle Anwendbarkeit der Rechenkunst auf Geometrie zu bezweifeln. Dann heisst es wörtlich:

«Die Voraussetzungen für diesen Zweifel sind erst dann gegeben, wenn *erstens* der Anspruch absoluter Genauigkeit an die Geometrie gestellt wird, und wenn *zweitens* die Existenz irrationaler Streckenverhältnisse bekannt ist; denn wenn alle Strecken rational wären, so wären sie durch die ganzen und gebrochenen Zahlen der griechischen Logistik ohne weiteres darstellbar. *Drittens* ist erforderlich, dass aus der Erkenntnis der Irrationalität die logische

<sup>65</sup> «Zenon und die Grundlagenkrise der griech. Mathematik», Math. Ann. 117, 1940/41 S. 141—161; das Zitat im Text steht auf S. 156. — Jene traditionelle Auffassung von ZEUTHEN findet man auch bei A. REY: o. c. S. 196. Da die Frage sehr wichtig ist, zitieren wir auch seinen Text: «A quel moment donc l'irrationnelle a-t-elle fait son entrée dans la mathématique grecque? Évidemment quand on a connu le théorème dit de Pythagore dans toute sa généralité. Si la tradition antique, unanimement, le rapport à Pythagore, il y a de fortes présomptions pour que nous ayons le droit de traduire: aux premiers aux plus anciens Pythagoriciens... La légende, dans une de ses versions, attribuée à Hippasos (la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle) la divulgation du secret pythagoricien relatif à l'irrationnelle  $\sqrt{2}$  qui fut la première à s'imposer. Elle ressortait de la considération d'un des triangles rectangles les plus communs (il se présente dans le pavage et dans l'ornementation géométrique la plus simple), le triangle rectangle isocèle, ou la moitié du carré. Elle résout le problème de la duplication du carré».

<sup>66</sup> Math. Ann. 117, 1940/41 S. 156.



Konsequenz gezogen wird, dass Strecken nicht universell durch Zahlen darstellbar sind und daher auch nicht ohne weiteres wie Zahlen behandelt werden dürfen.»<sup>67</sup>

Im Sinne dieser Auffassung glaubt v. d. Waerden die Streitfrage: wann die Griechen die Irrationalität entdeckten, ob am Anfang oder am Ende des 5. Jahrhunderts, ausser Acht lassen zu dürfen. Er kann ja nachweisen, dass Hippokrates von Chios (eine Generation nach Zenon) noch unbedenklich den naiven numerischen Verhältnissbegriff anwendet, und dass noch Archytas von Tarent (um 400 v. u. Z.) die Anwendbarkeit der Rechenkunst auf geometrische Probleme nicht bezweifelt, sondern die mit Hilfe der Logistik geführten Schlüsse für voll beweiskräftig, sogar den geometrischen Schlüssen an Klarheit und Wissenschaftlichkeit überlegen hält. — Mit dieser letzten Feststellung will v. d. Waerden jene Auffassung rechtfertigen, dass zu dieser Zeit (Hippokrates von Chios und Archytas von Tarent) die logische Konsequenz aus der Erkenntnis der Irrationalität noch nicht gezogen sei (6).

Wir haben die Meinung des bedeutenden Mathematikers ausführlich zitiert und einzelne Behauptungen von ihm zugleich mit Nummern versehen, um dadurch die kritische Sichtung zu erleichtern. Man wird nämlich die meisten von diesen Behauptungen unbedingt billigen müssen. Auch wir sind der Meinung, dass die Grundlagenkrise der griechischen Mathematik von der Entdeckung des Irrationalen ihren Ausgang genommen hat, und auch davon sind wir überzeugt, dass diese Krise weitgehende Änderungen in der Mathematik nach sich ziehen musste. Diese Behauptungen v. d. Waerdens (2, 3, 4, 5) müssen also unangetastet bleiben. Aber es fragt sich, ob die Grundlagenkrise der griechischen Mathematik — hervorgerufen durch die Entdeckung des Irrationalen — wirklich keine philosophische, bloss eine innermathematische Angelegenheit gewesen sei (1), und wann fing man an, die logische Konsequenz aus der Erkenntnis der Irrationalität zu ziehen (Behauptung 6).<sup>68</sup>

\*

Wir wollen jenen Beweis für die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale, der nach unserer Vermutung mit Zenon gleichaltrig sein muss,<sup>69</sup>

<sup>67</sup> Ebd. S. 156.

<sup>68</sup> Nachdem es gezeigt wurde, dass Hippokrates und Archytas die logische Konsequenz aus der Erkenntnis der Irrationalität noch *nicht* gezogen hatten, schreibt v. d. Waerden: «Wenige Jahrzehnte später hat sich das Blatt bereits gewendet: Theaitetos entwickelt seine Klassifikation der irrationalen Strecken, und bei Platon ist das Verhältnis zwischen Logistik und Geometrie vollständig umgekehrt. Die bisherige Logistik ist als Wissenschaft verpönt, die geometrischen Schlüsse sind die wahren Vorbilder exakter Beweisführung. Bei Euklid ist die Algebra vollends aus dem Bereich der offiziellen Geometrie verbannt und darf nur in geometrischem Gewande, als Flächenrechnung oder 'geometrische Algebra' ihr Dasein fristen.»

<sup>69</sup> Es sei betont: wir haben den Beweis für die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale lediglich auf Grund eines formalen Kriteriums datiert. Das indirekte Beweisverfahren erinnert nämlich in diesem Fall ganz überraschend an Zenons Methode. Vielleicht wird es aber nicht überflüssig, daran zu erinnern, dass man dieselbe Datierung

noch einmal genauer untersuchen. Wie hat dieser Beweis zustande kommen können?

Der Beweis des Satzes wird durch einen indirekten Schluss geführt. Man nimmt zunächst an: Seite ( $a$ ) und Diagonale des Quadrats ( $d$ ) wären kommensurabel. In diesem Fall müsste aber dieselbe Zahl ( $a$ ) *ungerade* und zugleich *gerade* sein. Das ist unmöglich, deswegen können Seite und Diagonale nicht kommensurabel sein. — Wir glauben, dass der Aufbau des Beweises selbst zugleich auch ein *historisches Zeugnis* dafür sein kann, wie man den fraglichen Satz entdecken musste.

Natürlich hat man ursprünglich von Kommensurabilität und Inkommensurabilität gar nichts gewusst, und v. d. Waerden hat vollkommen Recht, wenn er betont: «Dass man jede Strecke messen könne, ist für das vorwissenschaftliche oder frühwissenschaftliche Denken selbstverständlich».<sup>70</sup> So haben auch die Griechen gedacht.<sup>71</sup> Aber dieselben Griechen kannten auch den sog. Satz des Pythagoras, auf die Quadratdiagonale angewandt:

$$d^2 = a^2 + a^2, \text{ d. h. } d^2 = 2a^2$$

und sie kannten das pythagoreische Mathema vom Geraden und Ungeraden. Und sie fragten sich einmal: wie liessen sich denn die beiden Kenntnisse vereinigen? Welche Zahl müsste in dieser Formel ( $d^2 = 2a^2$ ) gerade, und welche ungerade sein? Aber es stellte sich zu ihrer grossen Überraschung heraus, dass dieselbe Zahl der Formel ( $a$ ) auf einmal gerade und ungerade sein müsste. So entdeckten sie zwei wichtige Tatsachen: *erstens*: das Irrationale (d. h. jene Zahl, die im gegebenen Fall auf einmal gerade und ungerade sein müsste) und *zweitens*: den Begriff «kommensurabel und inkommensurabel». — Die ursprüngliche Frage war nämlich nicht diejenige: «kommensurabel oder nicht kommensurabel», sondern: «gerade oder ungerade». Erst denn bildete man den neuen Begriff der Kommensurabilität und Inkommensurabilität, als es sich herausstellte, dass die geprüfte Zahl gerade und zugleich ungerade sein müsste.

auch schon vor uns versuchte, teilweise auf Grund anderer Überlegungen; vgl. auch Anm. 65. Bei A. REY liest man z. B. (o. c. S. 197): «les arguments de Zénon sur la dichotomie et l'Achille . . . nous montrent que, vers 470, l'idée que la dimidiation d'une ligne peut être poussée à l'infini, et que la série des quotients par 2 est un nombre incalculable, est déjà bien courante. Elle fait presque partie du bagage de l'homme de la rue . . .», und dann weiter: «l'irrationnelle une très grande découverte grecque, qui date d'avant les Éléates, en tout cas d'avant Zénon» etc. (S. 198).

<sup>70</sup> Math. Ann. 117, 1940/41 S. 155 f.

<sup>71</sup> So denkt übrigens auch der Sklave im platonischen Dialog «Menon». Ja, Aristoteles veranschaulicht eben an diesem Beispiel den Unterschied der naiven und der wissenschaftlichen Denkweise. «Man wundert sich über die Inkommensurabilität der Diagonale und der Seite des Quadrats. Denn zuerst erscheint es jedermann verwunderlich, dass es etwas geben sollte, was auch mit dem kleinsten gemeinsamen Masse nicht gemessen werden kann . . . Ein geometrisch gebildeter Kopf würde sich über nichts mehr verwundern, als wenn die Diagonale auf einmal kommensurabel sein sollte» (Met. 983 a 12 ff.).

Man sieht, nach dem Zeugnis des bei Euklid überlieferten Beweises ging die Entdeckung der Inkommensurabilität Hand in Hand mit der Entdeckung des Irrationalen, und beide Entdeckungen waren nur eine Folge dessen, dass man versuchte, die pythagoreische Lehre vom Geraden und Ungeraden auf einen Spezialfall des Pythagoras-Satzes anzuwenden.

Aber was ist die Inkommensurabilität? — Sie ist im Grunde die Erkenntnis dessen, dass geometrische Grössen durch Zahlen nicht immer darstellbar sind, sie ist der Zweifel an der universellen Anwendbarkeit der Rechenkunst auf Geometrie. Aber man hat *diese* logische Konsequenz aus der Erkenntnis der Irrationalität schon in der Zeit des Eleaten Zenon gezogen, denn der Beweis des betreffenden Satzes scheint mit Zenon gleichaltrig zu sein. Gewiss hat v. d. Waerden Recht, wenn er betont, dass die logischen Konsequenzen der Irrationalität erst am Anfang des vierten Jahrhunderts (bei Theaitetos) *in vollere Masse* zur Geltung kommen. Aber das heisst noch keineswegs, dass die logischen Konsequenzen dieser alten Entdeckung früher völlig unbekannt gewesen wären.<sup>72</sup>

Ja, man hat aus der Erkenntnis der Irrationalität vermutlich auch noch eine andere logische Konsequenz schon frühzeitig gezogen. (Obwohl wir in diesem Fall tatsächlich nicht über die blosse Vermutung hinaus können!) Wir meinen die Definition des Begriffes «Zahl» bei Euklid VII def. 2: *Ἀριθμὸς τὸ ἐκ μονάδων συγκείμενον πλῆθος*. Numerus est multitudo ex unitatibus composita. Im Sinne dieser Definition lassen sich nämlich unsere gemeinen Brüche wohl als *Zahlenverhältnisse* darstellen, aber das Irrationale bleibt weg, es gilt nicht als Zahl.<sup>73</sup> Ist diese Definition nicht eben deswegen so streng gefasst,

<sup>72</sup> Ich muss übrigens auf eine merkwürdige Inkonsistenz aufmerksam machen: v. d. WAERDEN betont nämlich einerseits: «die meisten Vertreter der abendländischen Wissenschaft haben die Darstellbarkeit von geometrischen Grössen durch Zahlen nie bezweifelt, obwohl sie mit der Existenz von irrationalen Verhältnissen bekannt waren . . . Die griechische Kultur ist meines Wissens die einzige, die diese logische Konsequenz wirklich vollzogen hat». — Aber warum will er dann aus dem Archytas-Fragment und der Hippokrates-Stelle darauf schliessen, dass damals die Konsequenzen der Irrationalität noch unbekannt gewesen wären, erst Theaitetos hätte diese erkannt? Was beweisen die Zitate auf S. 157? — Meiner Meinung nach nur soviel: es gibt kluge Mathematiker, wie Theaitetos, die die logischen Konsequenzen einer früheren Erkenntnis weitgehend entwickeln können, und es gibt solche, wie Archytas und Hippokrates, die manchmal vergessen, zu welchen logischen Konsequenzen sie auf Grund *einer alten Erkenntnis* eigentlich verpflichtet wären. Aber warum müsste man von Archytas und Hippokrates mehr logische Konsequenz erwarten, als von den «meisten Vertretern der abendländischen Wissenschaft»?

<sup>73</sup> Vgl. B. L. V. d. WAERDEN: *Science awakening*, S. 125: «Nowadays we say that the length of the diagonal is the *irrational number*  $\sqrt{2}$ , and we feel superior to the poor Greeks, who 'did not know irrationals'. But the Greeks knew irrational ratios very well — they had a very clear understanding of the ratio of the diagonal to the side of the square, and they were able to prove rigorously that this ratio can not be expressed in terms of integers. That they did not consider  $\sqrt{2}$  as a number was not a result of ignorance, but of strict adherence to the definition of number. Arithmos means quantity, therefore whole number. Their logical rigor did not even allow them to admit fractions; they replaced them by ratios of integers.»

weil man auf diese Weise das beunruhigende Element, das Irrationale aus dem Bereich der Zahlen ausschalten wollte?<sup>74</sup> Die Diagonale des Quadrats lässt sich nicht durch eine Zahl darstellen, ja sie ist im Sinne der Definition *keine Zahl*; wohl ist auch sie ein *πλήθος* aber kein *ἐκ μονάδων συγκείμενον πλήθος*.<sup>75</sup>

Zum Schluss müssen wir noch in diesem Zusammenhang die Frage aufwerfen: warum eigentlich das Irrationale, welches die Griechen auf die dargestellte Weise entdeckt hatten, diesen merkwürdigen Namen bekam. Wir können ja auch unsere eigene Benennung — das Irrationale — keineswegs für natürlich oder selbstverständlich halten; denn schliesslich ist das Irrationale ebenso rational, wie jede andere Zahl; es kann nur nicht als ein endlicher Dezimalbruch ausgedrückt werden, daraus besteht sein einziges Geheimnis.<sup>76</sup> Aber hat diese Zahl ihren Namen wirklich daher bekommen, das sie *unausrechenbar* ist? — Wir glauben es kaum. Unser Ausdruck scheint eher eine Übersetzung des griechischen *ἄλογος* zu sein. Es fragt sich nur, wie man das griechische Wort zu verstehen hat. Man hat zuletzt vorgeschlagen, dieses Wort eben als «unausrechenbar» (*incalculable*) zu übersetzen<sup>77</sup>. Aber gegen diesen Lösungsversuch erheben sich die folgenden Bedenken: 1. es ist gar nicht bewiesen, dass das Wort *ἄλογος* auch diese Bedeutung (*incalculable* in logistischem, praktisch-arithmetischem Sinne) besass; 2. gesetzt, dass die gewünschte Wortbedeutung sich belegen liesse, so müsste man immer noch nachweisen, dass die Griechen in der Tat an diese «Unausrechenbarkeit» dachten, als sie das Irrationale mit diesem Namen bezeichneten; 3. die älteste belegbare Bezeichnung für das Irrationale ist gar nicht das Wort *ἄλογος*, sondern *ἄρρητος*. Platon gebraucht meistens den letzteren Ausdruck, z. B. Hipp. maior 303 B oder Resp. 546 C, wie auch das Gegenteil des Irrationalen bei ihm *ῥητός* heisst. — Es scheint also, dass man den historischen Ursprung dieser Bezeichnung auf einem anderen Wege suchen muss.

Stellen wir vor allem fest, dass die beiden Ausdrücke, *ἄλογος* und *ἄρρητος*, aller Wahrscheinlichkeit nach *synonyme Bezeichnungen* sind. Als Synonyme werden sie auch sonst gebraucht. Bei Platon heisst es z. B. im Dialog «Sophistes» über das *Nichtseiende* (238 C): *τὸ μὴ ὄν . . . ἐστὶν ἀδιανοητόν*

<sup>74</sup> Merkwürdig ist nämlich, dass einmal bei Platon (Hipp. maior 303 B) die folgenden Zahl-Arten genannt werden (ohne jedoch das Wort «Zahl» auszusprechen!): *ἀρτιος, περισσός, ῥητός, ἄρρητος* 'gerade, ungerade, rational und irrational. Aber hält man sich streng an Eucl. VII def. 2, so hat die Unterscheidung rational-irrational gar keinen Sinn, denn die Zahl ist per definitionem rational (*ῥητός*).

<sup>75</sup> Die Definition des Eudoxos scheint mir unter diesem Gesichtspunkt weniger glücklich zu sein: *ἀριθμός ἐστιν πλήθος ὁρισμένον* (Jambl. in Nikom. 10, 17 f.), denn im Sinne dieser anderen Definition könnte auch die Diagonale als «Zahl» aufgefasst werden!

<sup>76</sup> A. REY: o. c. S. 195: l'irrationnelle mathématique est aussi rationnelle que tout autre nombre. Elle ne peut pas être représentée par un nombre fini de chiffres, voilà tout.

<sup>77</sup> Ders. ebd. Les Pythagoriciens ont distingué à un moment donné le nombre «alogos», *incalculable*, dont nous avons fait l'irrationnelle, qui, mathématiquement ne signifie pas autre chose.

τε καὶ ἄρρητον καὶ ἀφθελγον καὶ ἄλογον. Versuchte man die beiden hervorgehobenen Ausdrücke zu übersetzen, so liessen sich nur die Worte «unsagbar» und «widersinnig» anwenden. Dieselbe Bedeutung müssen diese Ausdrücke auch als Bezeichnungen des Irrationalen gehabt haben.<sup>78</sup>

Aber warum haben denn die griechischen Mathematiker das Irrationale für «unsagbar und widersinnig» gehalten? — Man muss sich daran erinnern, was in der Parmenideischen Philosophie für «unsagbar» und «undenkbar» gehalten wird: οὐ γὰρ φητὼν οὐδὲ νοητὼν ἔστιν ὅπως οὐκ ἔστι (scil. τὸ ὄν) — heisst es bei Parmenides.<sup>79</sup> «Denn unaussprechbar und unausdenkbar ist es, wie das Seiende nicht-sein könnte». In meinen früheren Arbeiten hoffe ich schon genügend gezeigt zu haben, dass für Parmenides immer *der innere Widerspruch* des Gedankens als undenkbar, unsagbar und unaussprechbar gilt.<sup>80</sup>

Gewiss haben die Pythagoreer das Irrationale deswegen als «unsagbar und widersinnig» bezeichnet, weil sie in ihm den inneren Widerspruch zu entdecken meinten. Natürlich ist das Irrationale für unser mathematisches Denken widerspruchsfrei. Aber wir müssen uns daran erinnern, unter welchen Umständen die alten Pythagoreer das Irrationale entdeckten. Sie fragten sich nämlich, ob die Diagonale des Quadrats (sagen wir um der Einfachheit halber: die Diagonale des *Einheitsquadrats*) durch eine gerade oder ungerade Zahl ausgedrückt werden könnte. Aber es stellte sich zu ihrer Überraschung heraus, dass die gesuchte Zahl auf einmal gerade und ungerade sein sollte. Natürlich haben sie — im Sinne jener eleatischen Philosophie, welcher sie auch sonst so viel zu verdanken hatten — die widerspruchsvolle «Unzahl» als ἄρρητος καὶ ἄλογος, «unsagbar und widersinnig» bezeichnet. Die griechische Bezeichnung (wie übrigens auch ihre lateinische Übersetzung!) ist also ein historischer Beleg dafür, dass die Pythagoreer das Irrationale auf dem Wege entdeckten, dass sie versuchten, die Lehre vom Geraden und Ungeraden auf einen Spezialfall des Pythagoras-Satzes anzuwenden. Wir haben ja dasselbe auch schon auf Grund der Analyse des Beweises für die Inkommensurabilität der Quadratdiagonale vermuten können.

Man sieht, jene Grundlagenkrisis der griechischen Mathematik, die durch die Entdeckung des Irrationalen hervorgerufen wurde, muss zumindest am

<sup>78</sup> Es ist interessant, wie unsicher formuliert dieser richtige Gedanke bei H. HASSE und H. SCHOLZ (o. c. S. 7) auftaucht: «Die Entdeckung eines Falles, der nachweislich nicht mit Zahlen zu erfassen war (d. h. die Entdeckung Inkommensurabilität der Quadratdiagonale — Verf.), musste naturgemäss die Idee der Arithmetica universalis aufs schwerste erschüttern. Das drückt sich denn auch in der Bezeichnung ἄλογος aus, die für jenes zunächst als ganz singulärer Einzelfall angesehene, nicht durch Zahlen ausdrückbare Verhältnis geprägt wurde, und die zum mindesten den Beiklang von 'widersinnig' hat, wenn sie nicht gar mit vollem Bewusstsein in diesem Sinne verstanden wurde». — Ja, das stimmt, so hat man das Wort im 5. und 4. Jahrhundert verstanden, und es wäre nicht einmal möglich gewesen, es anders zu verstehen!

<sup>79</sup> H. DIELS—W. KRANZ I 28 Parmenides B fr. 8, 8—9. — Wir brauchen es wohl nicht zu betonen, dass auch der Gedanke des letzten Platon-Zitates (Soph. 238 C) im Text ganz und gar eleatisch ist.

<sup>80</sup> Vgl. besonders Acta Antiqua II S. 17—57 und 243—286.

Anfang auch ein philosophisches Problem gewesen sein. Es fragte sich nämlich, wie man das Prinzip der Widerspruchsfreiheit aufrechterhalten könnte. Die ersten Schritte zur Überwindung dieser Krisis wurden wohl dadurch getan, dass man einerseits den neuen Begriff «kommensurabel-inkommensurabel» einführte, andererseits aber auch den Begriff *Zahl* strikter definierte; man liess das Irrationale nicht als Zahl gelten. Alles übrige war schon eine innere Angelegenheit der Mathematik selbst.<sup>81</sup>

\*

Die vorangestellten Betrachtungen haben nicht nur das älteste deduktive Lehrstück der griechischen Mathematik zu datieren, und sein Zustandekommen im Zusammenhang mit der Philosophie der Eleaten zu erklären versucht, sondern sie wollten auch jenen entscheidenden Schritt beleuchten, der von den einfachen praktischen Kenntnissen mathematischen Charakters zu wirklicher Wissenschaft führte. Die Arithmetik als Wissenschaft ist wohl dadurch entstanden, dass man einmal versuchte, die praktischen Kenntnisse über Zahlen und Zahlenzusammenhänge unter Anwendung der Logik in allgemeingültige Sätze zusammenzufassen, um danach dieselben Sätze nach den bekannten Regeln des menschlichen Denkens (der Logik) zu beweisen.

#### 4. ZWISCHEN WISSEN UND NICHTWISSEN

Im Anschluss an die vorigen Betrachtungen möchten wir noch ein Problem anschneiden, welches mit der Geschichte der griechischen Mathematik eigentlich gar nichts zu tun hat, aber für unser Platon-Verständnis umso wichtiger sein kann.

K. Reidemeister hat nämlich zuletzt versucht, jene Rolle zu erklären, die der Mathematik in der Ausbildung der Philosophen im Platons «Schönstaat» zukommt.<sup>82</sup> Er bemerkte dabei, dass Platon zwischen dem Reiche des Werdens, des sinnlich Wahrnehmbaren, des *ὄρατόν*, und dem Reich des Seienden, des *νοητόν* unterscheidet, und betonte, dass nach dem antiken Philosophen die Umwendung der Seele vom Werden zum Sein die Aufgabe der mathematischen Erziehung sei.<sup>83</sup> Auch darin hat Reidemeister wohl Recht,

<sup>81</sup> Vgl. dazu B.L. v.d. WAERDEN: *Science awakening*, S. 125: «In the domain of numbers, the equation  $x^2 = 2$  can not be solved, not even in that of ratios of numbers. But it is solvable in the domain of segments: indeed the diagonal of the unit-square is a solution. Consequently, in order to obtain exact solutions of quadratic equations, we have to pass from the domain of numbers to that of geometric magnitudes. Geometric algebra is valid also for irrational segments and is nevertheless an exact science. It is therefore *logical necessity, not the mere delight in the visible which compelled the Pythagoreans to transmute their algebra into a geometric form*» (von mir hervorgehoben — A. Sz.).

<sup>82</sup> O. c. S. 49 ff.

<sup>83</sup> Ebd. — Die wichtigsten Platon-Stellen sind: Resp. 508 A bis 509 B (Ende vom Buch VI), Resp. 514 A bis 518 C (Anfang vom Buch VII) und Resp. 476 E bis 477 B (und weiter bis ans Ende vom Buch V).

dass er den Unterschied zwischen unserer Auffassung einerseits, und Platons Denkweise andererseits hervorhebt. Er schreibt nämlich: «Dem Sichtbaren schreiben auch wir jenes Mass von Wirklichkeit zu, das mit dem *ὄρατόν* gemeint ist, das Denkbare ist aber für uns *bloss*<sup>84</sup> das Mögliche. Denkbar ist, was nach gewissen Regeln gedacht werden kann, und das Richtige braucht noch nicht zu *sein*. Es gibt, wie wir wissen, nicht nur *eine* widerspruchsfreie Geometrie, und das Denken kann also nicht entscheiden, welche von ihnen das Sein trifft. Das Ziel unseres Denkens ist die Theorie. Aber auf dem Denken Platons ruht der Glanz des Seins. Der Erkennende, so sagt er, erkennt nur etwas, das ist — denn wie könnte etwas, das nicht ist, erkannt werden. Also bezieht sich das Erkennen auf das Seiende, Unkenntnis auf das Nichtseiende. — Wenn aber das Seiende erkennbar ist, so muss etwas anderes als das Seiende vorstellbar sein. Vorstellung, Meinung bezieht sich auf etwas zwischen dem Seienden und Nichtseienden. Wahrnehmbare Dinge sind niemals ganz und rein. Wie schön ein solches Ding sei, — irgendwie ist es auch nichtschön — ein Ding des Zwischenreiches des Werdens.»<sup>85</sup>

Nun wird durch dieses Zitat die merkwürdige Platonische Rangordnung — *Wissen* (Erkennen), *Nichtwissen* (Unkenntnis), *Meinung* — und jene Stelle, welche dies behandelt (Resp. 476 E-477 B) in den Vordergrund des Interesses gerückt. Wir versuchen im Folgenden die Interpretation dieser Platon-Stelle.

Der Sokrates des Staates entwickelt vor seinem Gesprächspartner, Glaukon eine merkwürdige Theorie über das Wissen, Nichtwissen und die Meinung. Aber diese Theorie ist so auffallend mechanisch — man möchte beinahe sagen: plump —, dass der moderne Leser zunächst kaum etwas damit anzufangen weiss. Denn überlegen wir uns nur, Sokrates behauptet: der Erkennende erkennt etwas (*ὁ γινώσκων γινώσκει τι*); das Ding aber, welches erkannt wird, ist ein Seiendes (*ὄν*). Wie könnte auch etwas, das nicht ist, das Nichtseiende erkannt werden (*πῶς γὰρ ἂν μὴ ὄν γε τι γνωσθείη*)? — Durch diese Worte wird eine Doppelbeziehung hergestellt: das Erkennen, das Wissen bezieht sich auf das Seiende, die Unkenntnis, das Nichtwissen auf das Nichtseiende. Und dementsprechend wird jenes dritte Glied zwischen Wissen und Nichtwissen gesucht, welches sich auf die Dinge bezieht, die zwischen Sein und Nichtsein ihre Stelle haben; *ἐπὶ μὲν τῷ ὄντι γινώσις ἦν, ἀγνοσία δ' ἐξ ἀνάγκης ἐπὶ μὴ ὄντι, ἐπὶ δὲ τῷ μεταξύ τούτῳ μεταξύ τι καὶ ζητητέον ἀγνοίας τε καὶ ἐπιστήμης, εἰ τι τυγχάνει ὄν*.

Das dritte Glied zwischen Wissen und Nichtwissen wird in der *Meinung*, *δόξα* gefunden.

Im Folgenden wird noch betont, dass man die «Meinung» weder mit dem Wissen noch mit dem Nichtwissen verwechseln darf; sie ist dunkler als das Wissen, und heller als das Nichtwissen (*γνώσεως φαίνεται δόξα σκοτωδέστερον*).

<sup>84</sup> Dies Wort ist meine Ergänzung in REIDEMEISTERS Text!

<sup>85</sup> Der letzte Gedanke des Zitates wird mit Resp. 479 A belegt.

ἀγνοίας δὲ φανότερον 478 C); ihr Gegenstand ist weder das Seiende noch das Nichtseiende. Es wird auffallenderweise mit Nachdruck betont, dass auch das Nichtseiende keineswegs Gegenstand des Meinens sein kann (ἀδύνατον καὶ δοξάσαι τό γε μὴ εἶναι 478 B). Nein, der Gegenstand des Meinens ist einzig und allein das Ding zwischen Sein und Nichtsein, also das Ding des Zwischenreiches des Werdens, das *δορτόν*.<sup>86</sup>

Wie mechanisch und für uns eigentlich unbrauchbar die ganze Theorie ist, kann das folgende Beispiel veranschaulichen. Die «Hexe» oder das «Einhorn» sind bloss Vorstellungen, also eigentlich «nichtseiende» Dinge. Aber nachdem man von diesen Dingen doch eine Vorstellung, eine Meinung (*δόξα*) hat, oder haben kann, müssten diese im Sinne der angeführten Platon-Stelle eigentlich Dinge des Werdens (zwischen Sein und Nichtsein), also wohl auch je ein *δορτόν* sein. — Es ist auch zunächst völlig unverständlich, warum der Platonische Sokrates so nachdrücklich betont, dass das Nichtseiende überhaupt nicht Gegenstand des Meinens sein kann. Warum behauptet er so selbstsicher, dass einzig und allein das Nichtwissen auf das Nichtseiende sich beziehen kann?

Wir glauben, dass diese Platonische Rangordnung des *Meinens* (*δόξα*) zwischen Wissen und Nichtwissen, sowie der ganze Gedankenkomplex, eigentlich nur *historisch* erklärt werden können. Solange man den Platon-Text in sich betrachtet und aus sich selbst erklären will, wird man den Eindruck haben, als ob man es hier mit einer völlig willkürlichen Gedankenführung zu tun hätte. Aber ganz anders sehen dieselben Gedanken aus, wenn man auch ihre Antezedenzien heranzieht. Wir sind nämlich der Meinung, dass Sokrates hier eine Theorie entwickelt, die im wesentlichen *nicht* aus der Platonischen, sondern aus der eleatischen Philosophie zu verstehen ist.

Fassen wir zunächst ins Auge, was Parmenides über seinen «zweiten Weg der Forschung»<sup>87</sup> sagt. «Dieser Weg aber, dass nämlich das Seiende nicht sei, und dass dies Nichtsein notwendig wäre, — der ist, so künde ich dir, gänzlich unerforschbar. Denn das Nichtseiende kannst du weder erkennen (*οὔτε γὰρ ἂν γνῶιης τό γε μὴ εἶναι*), es ist ja unausführbar, noch aussprechen».<sup>88</sup> Parmenides behauptet also, dass man das Nichtseiende gar nicht erkennen könnte. Ja, das Nichtseiende ist nach ihm undenkbar und unaussprechbar; das Nichtseiende kann selbstverständlich auch nicht Gegenstand des Wissens

<sup>86</sup> Statt den ganzen Platon-Text hier wiederabzudrucken, verweise ich auf das vorige Zitat aus REIDEMEISTERS Arbeit.

<sup>87</sup> Zum folgenden vgl. *Acta Antiqua* II S. 54 ff. Übrigens setze ich — um die Weitschweifigkeit zu vermeiden — die Kenntnis meiner früheren Arbeiten über die Eleaten auch sonst voraus.

<sup>88</sup> Fr. 4, 5—8 bei Diels; in der fünften Auflage: Fr. 2, 5—8. — Ich muss übrigens gestehen, dass ich mit der schnörkelhaften deutschen Interpretation dieses Zitates, so wie sie in der fünften Auflage gegeben wird, nichts anzufangen weiss. Die früheren Auflagen scheinen mir mindestens den Vorteil zu besitzen, dass sie das Verständnis nicht erschweren.



sein. Man kann nur das Seiende erkennen oder wissen. — Das ist also der Ursprung des Platonischen Gedankens: das Wissen beziehe sich immer auf das Seiende, und das Nichtwissen auf das Nichtseiende.

Noch interessanter und wichtiger ist jedoch, dass auch die *Meinung* bei Parmenides dieselbe Rolle hat, wie in der Platonischen Rangordnung. Parmenides schreibt ja von seinem «dritten Weg der Forschung», über die Meinungen der Sterblichen (*βροτῶν δόξαι*): «Ich warne dich auch vor jenem Wege, auf dem da die nichtwissenden Sterblichen, die Doppelköpfe einherschwanken. Denn Ratlosigkeit lenkt den schwanken Sinn in ihrer Brust. So treiben sie hin stumm zugleich und blind, die Ratlosen, urteilslose Haufen, denen das Sein und das Nichtsein (*τὸ πέλειν τε καὶ οὐκ εἶναι*) für dasselbe gilt und für nichtdasselbe».<sup>89</sup> — Sollte aber jemand noch einen Zweifel darüber hegen, ob in der Tat dieses Zitat zur Erklärung der obigen Platon-Stelle herangezogen werden kann, so darf ich vielleicht daran erinnern, dass ich zuletzt schon nachgewiesen habe: Parmenides verwirft die *δόξα* («Schein», «Scheinwissen», «Meinung») darum, weil sie widerspruchsvoll ist. In dem Begriff des *δοξεῖν* steckt nämlich der Widerspruch des Seins und Nichtseins (*εἶναι καὶ οὐκ εἶναι*).<sup>90</sup> Nun bezieht aber auch Platon das Meinen eben auf die Dinge: die zwischen Sein und Nichtsein ihre Stelle haben (*εἴ τι γαυεῖν οἶον ἄμμι ὄν τε καὶ μὴ ὄν, τὸ τοιοῦτον μεταξὺ κεῖσθαι τοῦ εἰλικρινῶς ὄντος καὶ τοῦ πάντως μὴ ὄντος, καὶ οὔτε ἐπιστήμην οὔτε ἄγνοιαν ἐπ' αὐτῷ ἔσεσθαι, ἀλλὰ τὸ μεταξὺ αὐδ φανερὸν ἀγνοίας καὶ ἐπιστήμης*); und dementsprechend liegt auch sie, die Meinung zwischen Wissen und Nichtwissen.

Der Vergleich zeigt, dass die angeführte Platon-Stelle einen Gedankenkomplex behandelt, der seinem Ursprung nach ganz und gar eleatisch ist. Nicht nur die Rangordnung – *Wissen, Nichtwissen* und zwischen den beiden: das *Meinen* – ist eleatisch, sondern auch die Unterscheidung zwischen dem Wahrnehmbaren *ὄρατόν*, und dem Denkbaren *ροητόν*. Ja, auch noch jener auffallende Zug der Platonischen Philosophie, den Reidemeister mit Recht hervorgehoben hatte, lässt sich von den Eleaten her leicht erklären. Reidemeister betonte nämlich den auffallenden Unterschied zwischen der Platonischen Auffassung und der unsrigen. Für uns ist nämlich das Denkbare bloss das Mögliche. Denkbar ist für uns was nach gewissen Regeln (nach der Logik, nach dem Prinzip der Widerspruchsfreiheit) gedacht werden kann. Aber wir wissen schon, dass die Widerspruchsfreiheit gar kein absolutes Kriterium für das Sein, für die Wahrheit ist. Es gibt nicht nur eine einzige widerspruchsfreie Geometrie, sondern mehrere, und das Denken *allein* kann gar nicht entscheiden, welche von diesen möglichen Geometrien das Sein trifft. Die Widerspruchsfreiheit ist nur ein Kriterium der *mathematischen* Wahrheit, aber nicht

<sup>89</sup> Fr. 6, 4–9.

<sup>90</sup> Vgl. Acta Antiqua II S. 259–283.

für die reale, tatsächliche, auch von dem Bewusstsein unabhängige Existenz. Dagegen ruht auf dem Denken Platons noch «der Glanz des Seins». Er ist fest überzeugt, dass alles, was man nach den strengen Regeln des Denkens findet, dasselbe in der Tat auch wahr und seiend sein muss. Auch diese Überschätzung der Widerspruchsfreiheit hat Platon von den Eleaten gelernt.

Aber was ist dann überhaupt die Platonische Philosophie unter diesem Gesichtspunkt? — Ich möchte beinahe sagen: nur eine konsequente Fortbildung der eleatischen Lehre. Allerdings kann man Platon aus den Eleaten, und umgekehrt: die Eleaten aus Platon am leichtesten erklären.

А. САБО

## ELEATICA

(Резюме)

1. *Пифагорейская матем.* Математика стала истинной наукой только у древних греков. Восточные народы древних веков не владели еще научной математикой, так как они не оформили своих математических сведений в виде тезисов и, кроме того, не имели понятия о доказательствах. О математике — в теперешнем смысле слова — можно говорить только с тех пор, как математические сведения были оформлены в тезисах, доказанных по известным правилам человеческого мышления.

Доказанный тезис по-гречески называется «матемой». По сообщению Аристотеля, пифагорейцы были первыми, занимавшимися математикой. Следовательно, математика как наука взяла начало от пифагорейцев. Однако, наши сведения о начальном периоде греческой математики в сущности весьма скудны. Тринадцать книг «Элементов» Эвклида, написанные около 300 г. до н. э., содержат уже не элементарные математические понятия, а систематические изложения тезисов наивысшего порядка. Историей греческой математики, предшествовавшей Эвклиду, занимаются две современные дисциплины: история математики и филология.

Один из исследователей истории математики, О. Бекер в 1936 году, проанализировав тезисы №№ 21-36, содержащиеся в книге IX Эвклида о четных и нечетных числах, установил, что они создались давным давно, задолго до выступления Эвклида. Настоящая статья посвящена, прежде всего, вопросу о времени возникновения пифагорейской математики, открытой Бекером. Названный ученый доказал, что теорема четных и нечетных чисел была создана еще до Платона. Автор настоящей статьи — проанализировав доказательства, относящиеся к тезисам №№ 29 и 30 — доказывает, что эта теорема возникла после Парменида, так как тезис № 30 сознательно пользуется уже принципом косвенных доказательств. Применение этого принципа стало возможным только после опознания принципов логики.

2. *Как же возникла теорема о четных и нечетных числах?* Глава вторая посвящена возникновению математических терминов «четное число» и «нечетное число». Автор констатирует, что греческие слова, выражающие упомянутые понятия, превратились в математические термины только в эпоху, следовавшую после Парменида. Это подтверждается и фрагментом комедии сицилианского поэта Эпихарма, насмехавшегося над философией элейцев.

Можно установить далее и то, что математический метод создания теоремы о четных и нечетных числах, выдвинутый еще Бекером, т. е. метод различения возможностей, заимствован у элейцев. Он был применен впервые Парменидом, когда он подверг критике космогонию милетских философов.

Теорема о четных и нечетных числах возникла по мнению автора — в связи с обследованием проблем деления. Самый простой вид этого действия, деление на два, привело неизбежно к понятиям четных и нечетных чисел. Но деление само по себе являлось проблематичным для этих древних философов, так как они принципиально отрицали возможность деления. Парменид был, например, убежден, что «существующее неделимо».

Глава вторая уточняет и хронологию, определенную первой. В первой главе было установлено лишь то, что названная пифагорейская математика возникла до Платона, но после Парменида. Во второй доказывается, что эта математика была безусловно известной Зенону, который был моложе Парменида. При приведении доказательств одного тезиса Зенон уже пользовался основными действиями т. н. диадической арифметики. Не подлежит сомнению, что этот метод возник из теоремы о четных и нечетных числах.

3. *Инкомменсурабельность диагонали квадрата.* Еще Бекер отметил, что пифагорейская математика о четных и нечетных числах имеет заключительный тезис и у Эвклида, см. Eucl. X, Appendix 27 (ed. I. L. Heiberg, стр. 408 сл.). Автор, рассмотрев одну, по всей вероятности, самую древнюю форму доказательств этого тезиса, устанавливает, что она совпадает с аргументацией Зенона, которая представляет собой древнейший пример на *deductio ad absurdum*. И это свидетельствует о том, что названная пифагорейская математика возникла в промежутке времени, прошедшем между Парменидом и Зеноном.

В дальнейшем автор стремится дать ответы на следующие 3 вопроса: 1. Как дошли греки до понятия иррационального числа? 2. Когда это случилось? 3. Почему называемые названные числа иррациональными и ныне, несмотря на то, что в глазах современных математиков они являются столь же рациональными, как и другие? Отвечая на первый вопрос, автор доказывает, что открытие иррациональных чисел произошло в то время, когда математики попробовали применить теорему о четных и нечетных числах к специальному случаю Пифагорова тезиса, к равнобедренному, прямоугольному треугольнику. Эти попытки привели к несколько странным результатам, ибо тоже самое число оказывалось то четным, то нечетным. В ответ на второй вопрос автор указывает на то, что самый простой вид иррационального числа,  $\sqrt{2}$  был открыт пифагорейцами в эпоху Зенона. Что же касается третьего вопроса, название «иррациональное число» возникло в то время, когда математики считали его противоречивым, ибо оно оказалось в одно и то же время как четным, так и нечетным.

4. *Между знанием и незнанием.* Последняя глава статьи представляет собой только приложение к первым трем. Один из исследователей истории математики, К. Рейдемейстер (см. его труд, «Das exakte Denken der Griechen» стр. 49 сл.) обратил внимание на одно место из «*Политеии*» Платона (Респ. 476-477). В цитированном месте Платон излагает странную, на первый взгляд непонятную и слишком догматическую мысль, относящуюся к теории познания. Он утверждает, что только существующее может служить предметом знания, в то время как незнание имеет своим объектом несуществующее. А мнение (*δόξα*) относится к вещам, которые находятся между существующими и несуществующими, т. е. одинаково принимают участие в существовании и несуществовании. Это странное и аподиктическое утверждение представляет для нас только курьез. Изложение Платона само по себе и непонятно. Оно восходит к философии элейцев. Тройная схема Платона (знание, мнение и незнание) может быть объяснена — по мнению автора — только на основе философии Парменида или философической системы элеатов.



Z. KÁDÁR

## MONUMENTS PALMYRÉNIENS AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE BUDAPEST

Les deux bustes palmyréniens, transférés du Musée National Hongrois de Budapest au Musée des Beaux-Arts, sont connus par des publications antérieures.<sup>1</sup> Toutefois, dans aucune des descriptions consacrées aux deux monuments en question, il n'est fait mention de leur provenance. En cherchant à établir l'origine des deux bustes, nous avons trouvé dans l'*Archaeológiai Értesítő* (Bulletin d'Archéologie), parmi les informations concernant les acquisitions faites en 1902 par le Musée National Hongrois, l'indication suivante : «Le Colonel Mihály Fadlallah el Hedad a rapporté au Musée National quelques précieuses statues antiques et menus objets, à savoir un antique buste de femme, deux têtes d'hommes et trois lampes d'argile qui, provenant des ruines de l'ancienne Palmyre, avaient été déterrés en ce même lieu.»<sup>2</sup>

En 1901—1902, Mihály Fadlallah el Hedad, commandant de la section militaire du haras de Bábolna, fit une expédition en Orient pour y procéder à des achats de chevaux. Au cours de son voyage, il séjourna aussi à Palmyre, et c'est alors qu'il fit acquisition des objets en question.<sup>3</sup> Le livre d'inventaires du Musée National corrobore, lui aussi, le fait que Mihály Fadlallah el Hedad offrit au musée non deux, mais trois statues palmyréniennes. Outre les deux statues connues, nous avons réussi — grâce à une photographie retrouvée parmi les documents légués par István Járdányi Paulovics — de découvrir au dépôt du Musée National la troisième statue : c'est un buste d'adolescent. Avant de nous occuper des trois statues, nous désirons aborder brièvement les trois lampes qui font partie du même don. Sur trois lampes, deux ont pu être

<sup>1</sup> ARNDT—LIPPOLD : Photographische Einzelaufnahmen. 3192, ser. XI (S. 46.), avec une description de WOLLANKA—A. HEKLER : Museum der Bildenden Künste in Budapest. Die Sammlung antiker Skulpturen. 1929, Nr. 170. Frauenbüste aus Palmyra, Nr. 17. ; Kopf eines bärtigen aus Palmyra : Nr. 171.

<sup>2</sup> AÉ (= *Archaeológiai Értesítő*) 1902, 434.

<sup>3</sup> Il a également publié un livre retraçant son voyage : M. FADLALLAH EL HEDAD : Utazásom Mezopotámiában és Irak-Arábiában (Mon voyage en Mésopotamie et dans l'Irak-Arabi), Budapest 1904. 41 et suiv. Il fournit une description intéressante des monuments antiques de Palmyre. A la p. 46, il aborde les objets rapportés à Budapest, toutefois, sur la photographie de la p. 49, l'on voit trois autres statues.

retrouvées grâce au livre d'inventaires du Musée National : malheureusement, il nous a été impossible de découvrir la troisième.

La plus intéressante des trois lampes est un spécimen disciforme, et tirant sur le jaune clair, obtenu par la cuisson d'une argile de couleur ocre.<sup>4</sup> La lampe en question est à un bec ; au centre du discus, l'on distingue une bouche de combustion circulaire, de forme irrégulière. L'anneau épais, entourant le discus, est de forme circulaire : il s'élargit au bas et enserme la bouche de combustion qui rejoint directement le bord inférieur lisse du discus. Au bas du discus, l'on voit, représenté de face, un aigle qui, les ailes déployées, tourne la tête à droite. Au-dessus de chaque aile, on remarque une effigie en buste : les deux effigies en question sont tournées vers la bouche de remplissage qui, placée au centre, sert à recevoir l'huile. La surface du discus est fortement usée, aussi la représentation ne se discerne-t-elle que difficilement. C'est tout au plus si, à propos des deux effigies, l'on peut constater que chez celle qui se trouve au-dessus de l'aile droite de l'aigle, l'on voit, au-dessus de l'épaule droite, une petite saillie. (Fig. 1, 1a)

Pour définir le type de la lampe, nous pouvons utiliser le matériel de lampes de Dura-Europos, qui, lui, est étroitement lié à celui de Palmyre. Bien que, même dans ce matériel, nous n'ayons point trouvé une stricte analogie, il semble néanmoins que la lampe palmyrénienne examinée soit à classer dans le 2<sup>e</sup> groupe du type VI, défini par P. V. C. Baur.<sup>5</sup> En règle générale, ce groupe comprend des lampes figurées à goulotte courte, ou sans goulotte du tout, qui, pour la plupart, sont de forme circulaire, plate, et d'une exécution assez faible au point de vue technique. C'est au III<sup>e</sup> siècle que l'auteur en question situe l'époque des analogies les plus proches, tout comme il le fait pour le type VII des lampes d'Asie Mineure (éphésiennes) de Miltner.<sup>6</sup>

En cherchant l'origine de la représentation se trouvant sur le discus de la lampe en question, nous avons, à première vue, songé avant tout aux représentations d'*apothéoses*. Il y aurait lieu de songer en particulier aux représentations de consécration impériales, figurant sur les monnaies romaines de Syrie : de Vespasien à Caracalla, l'on voit souvent figurer sur ces monnaies, à la différence des figurations coutumières aux ateliers monétaires de Rome,<sup>7</sup>

<sup>4</sup> MNM (= Musée National Hongrois) cote d'inventaire 142/1902. 6. = O. Sz. M. (= Musée National des Beaux-Arts) numéro d'inventaire 51. 86. Longueur 8,8 cm, largeur 7 cm, hauteur 2,2 cm, diamètre du discus 5,5 cm, diamètre du fond 4 cm.

<sup>5</sup> P. V. C. BAUR : The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV. Part III. The Lamps, New Haven 1947. 44 et suiv., planches VII—VIII.

<sup>6</sup> Fr. Miltner : «Lampen». Forschungen in Ephesos. Öst. Arch. Inst. B. IV. H. 2. Baden bei Wien 1937. Pl. XIII, N° 241. p. 192, cf. D. IVÁNYI : A panhóniai mécsesek (Les lampes de Pannonie). Diss. Pann. ser. II. N° 2, type VI.

<sup>7</sup> Sur les médailles romaines, qu'il s'agisse de celles frappées à Rome même ou de monnaies provenant d'autres ateliers monétaires occidentaux, l'empereur est assis sur le dos de l'aigle qui s'élève dans les espaces. De plus, l'on n'y voit pas seulement son buste, mais tout son corps y est représenté : M. BERNHARDT : Consecratio. Mitth. d. Vorderas. Ges., Berlin, 1917, I. t, I, II. t, I, 6., III. t. I.



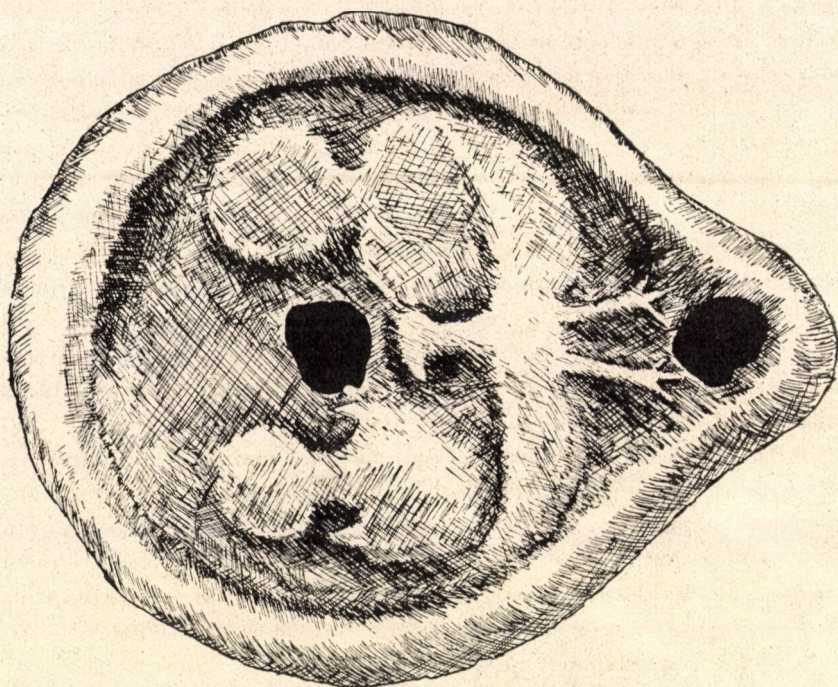


Fig. 1a

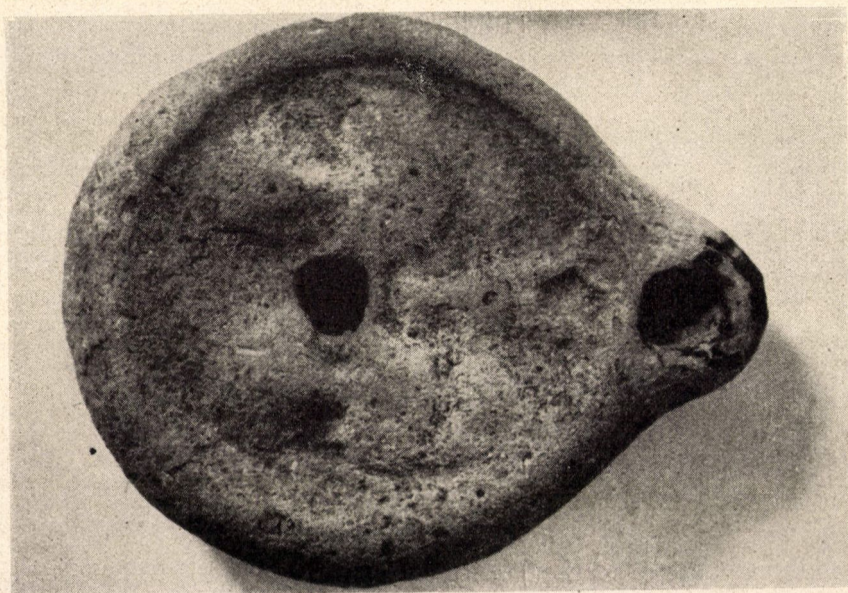


Fig. 1

l'effigie de l'empereur, surmontant l'aigle qui, vu de face, étend ses ailes en hémicycle et présente sa tête de profil.<sup>8</sup> Toutefois, nous ne connaissons pas une seule représentation d'apothéose impériale où l'on verrait deux effigies entre les ailes de l'aigle. La base d'Antonin le Pieux, qui, dans l'art triomphal romain, se rapproche le plus de ce type, fixe, elle aussi, l'apothéose du couple impérial selon un type figuratif différent : là, l'empereur et son épouse montent au ciel à dos de l'Éon ; en bordure de chaque aile, l'on voit se dresser un aigle.<sup>9</sup> Parmi les oeuvres de la sculpture monumentale, c'est l'un des reliefs du Dolichenum de l'Aventin qui se rapproche le plus de ce type figuratif : l'on remarque au centre de ce relief les bustes de Sérapis et Isis, surmontant les ailes de l'aigle qui plane sur l'autel où brûle un feu.<sup>10</sup> Au témoignage de Merlat, ce type syncrétique est à vrai dire la représentation « du couple Sol-Luna des théologies orientales », <sup>11</sup> le « symbole des puissances cosmiques. » (Fig. 3.)

Dans la religiosité syrienne de l'époque romaine,<sup>12</sup> l'aigle jouait un rôle particulier dans les scènes relatives au culte de Sol. L'autel de Malakbel (ou, sous sa forme romanisée : de Sol invictus sanctissimus) du Museo Capitolino de Rome est bien connu : sur sa face antérieure, le buste de Hélios surmonte le dos d'un aigle.<sup>13</sup> Les chercheurs dont il a été question ont tiré au clair la genèse de ce type, tout en enrichissant de nouvelles analogies le type déjà connu, de racine partiellement hittite.

Or, si l'on cherche des types semblables dans un domaine plus limité, en l'occurrence sur les lampes, l'on remarque surtout deux types principaux. Le premier type figuratif, ornant les lampes de caractère hellénistique du début

<sup>8</sup> A. DIEUDONNÉ : Numismatique syrienne, *Revue numismatique*, 1909, 165 et suiv. Du même auteur : L'aigle d'Antioche et les ateliers de Tyr et d'Émèse. *Rev.num.* XIII, 458, et suiv. Tête de Vespasien au-dessus d'un aigle (fig. 2.) ; un type semblable chez Trajan : Pl. IV., fig. 2, 3, 6.

<sup>9</sup> AMELUNG : Die Skulpturen des Vatikanischen Museums, Berlin 1953. B. I. Text 883, et suiv., Pl. 116. L. DEUBNER : Die Apotheose des Antoninus Pius. *Röm. Mitth.* 27 (1912) I et suiv. ; v. encore E. BICKERMANN : Die römische Kaiserapotheose. *Archiv f. Religionswiss.* 27 (1929) I, et suiv., de même que E. HOHL : Die angebliche Doppelbestattung des Antoninus Pius. *Klio* 31 (1938) 169 et suiv.

<sup>10</sup> A. M. COLINI : Bull. Comm. 63 (1936) 152., Pl. IV ; P. MERLAT : Jupiter Dolichenus, Sérapis et Isis, RA 27 (1947) 10 et suiv., fig. 1. (p. 11.) ; du même auteur : Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus, Paris—Rennes 1951, 166 et suiv.

<sup>11</sup> P. MERLAT : RA 1947, 22.

<sup>12</sup> L. R. DUSSAUD : Notes de mythologie syrienne, Paris 1903, 16 et suiv. ; S. RONZEVALLE : L'aigle funéraire en Syrie, *Mélanges de la Faculté Orient.* Beyrouth, V, 2, 1912, 166 (je n'ai pas été en mesure d'en prendre connaissance) ; FR. CUMONT : L'aigle funéraire d'Hierapolis et l'apothéose des empereurs. *Études syriennes*, Paris 1917, 36 et suiv., 108 et suiv. ; O. EISSFELDT : Tempel und Kulte syrischer Städte in der hellenistisch-römischen Zeit, Leipzig 1941, 88 et suiv. ; A. ROES : L'aigle du culte solaire syrien, RA 1950, 129 et suiv.

<sup>13</sup> FR. CUMONT : L'autel palmyrénien du Capitole. *Syria* 9 (1928) 101 et suiv. ; du même auteur : Les religions orientales dans le paganisme romain, Paris, 1929. Pl. X, fig. 2. ; O. EISSFELDT : *op. cit.* Pl. X ; H. A. МАШКИН : История Древнего Рима 1948, fig. 199 ; N. A. MASKIN : A régi Róma története (Histoire de l'ancienne Rome), Bp. 1951. Pl. LXXXIV, fig. 2 ; cf. encore un monument de Hatra : FR. SARRE : Die Kunst des alten Persien, Berlin 1923, 62.





Fig. 2



Fig. 3

de l'époque impériale, c'est l'image en buste de Zeus, placée sur le dos d'un aigle aux ailes étendues.<sup>14</sup> Le deuxième type, bien plus fréquent, est représenté par les lampes ornées d'effigies de Sol ou de Luna. Aux fouilles de Dura-Europos, l'on a également trouvé une lampe ornée d'une effigie de Hélios; cette lampe est non seulement remarquable par la figuration se trouvant sur le discus, mais elle ressemble aussi par son type à la lampe palmyrénienne en question.<sup>15</sup>

Il est incontestable que dans toutes les représentations des dieux de lumière syriens — qu'il s'agisse de certaines figuration d'Aglibol et Malakbel, ou d'Arsoû et Azizou — l'on voit souvent figurer l'aigle et l'effigie de ces mêmes dieux.<sup>16</sup> Sans doute, les tessera portent fréquemment, elles aussi, la double effigie d'Arsoû et Azizou, dieux de lumière éclairant le passage des caravanes traversant Palmyre, et l'aigle est également présent dans leur entourage, cependant, l'on ne trouve une représentation apothéosiaque aussi caractéristique de deux dieux de lumière que sur le seul autel de l'Aventin.

En ce qui concerne la lampe palmyrénienne du Musée des Beaux-Arts, nous avons probablement affaire non à une apothéose d'empereur, mais à la représentation apothéosiaque romanisée de quelque personnification locale de deux dieux de lumière, peut-être de la Lune et du Soleil (autant que la représentation usée le permette de présumer, la figure se trouvant sur le côté droit de la lampe représentait Luna, tandis que celle du côté gauche figurait Sol).

Au point de vue de la forme, la deuxième lampe ressemble à la première. Toutefois, d'une exécution bien plus primitive, elle est disciforme et asymétrique. A gauche du centre de son discus plat se trouve une grande ouverture ronde, servant à recevoir l'huile. Sous cette ouverture, l'on distingue les contours effacés d'une figure équestre avançant vers la droite (fig. 2.). Là encore, la goulotte manque entre le bec et le discus.<sup>17</sup>

Quant à la troisième lampe, les seuls renseignements que nous en possédions proviennent du laconique inventaire du Musée National.<sup>18</sup>

<sup>14</sup> Concernant l'ensemble de ces représentations : A. B. COOK : Zeus, Cambridge 1925, II, I, 711 et suiv. surtout à la p. 712, note 2, p. ex. la lampe du Louvre. *Ibid.* fig. 652, analogies au British Mus. : H. B. WALTERS : Catalogue of the Greek and Roman Lamps in the British Museum, London 1914, 129, Nos 854-857.; Roma, Coll. Wollmann; H. TH. BOSSERT : Geschichte des Kunstgewerbes, Berlin—Leipzig, IV, 269, fig. 7.

<sup>15</sup> P. V. C. BAUR : op. cit. 55, No 334, Pl. VIII, 23., cf. CH. P(ICARD) : RA XVII, 1950, 11 ; il se réfère aux représentations de Phébus et Phébé à Délos et à celles de Hélios *cosmocrator* à Pompéi.

<sup>16</sup> Cf. R. DUSSAUD : Syria 7 (1926) 331, Pl. LXIV, Pl. LXIX, M. I. ROSTOVITZ : The Caravan Gods of Palmyra JRS (XXII) 1932, 107 et suiv., Pl. XXVI—XXVII, surtout Pl. XXVI, fig. 2. L'aigle volant entre Aglibol et Malakbel : H. SEYRIG—J. STARACKY : Genneas, Une stèle nouvelle, Syria 26 (1949) 332. (Cf. Syria 15 (1939) 174. (cf. *ibid.* fig. 1 ; représentations similaires : M. DUSSAUD : Syria 7 (1926) Pl. LXIX.

<sup>17</sup> M. N. M. cote de l'inventaire : 142/1902, 4 O. Sz. M. : 51, 85, longueur 9 cm, largeur 7 cm, hauteur 2,2 cm.

<sup>18</sup> M. N. M. cote de l'inventaire 142/1902, 5 ; sur la foi de ce témoignage, cette lampe était également disciforme ; en haut, on voyait une image (d'oiseau) en relief, très usée, et, sur le fond, la lettre H entourée de deux cercles ; hauteur 9 cm.





Fig. 4

Abordons maintenant les bustes. Personne ne manquera de relever que parmi les trois statues en question, le buste de femme est relativement le plus artistique et le plus remarquable au point de vue de la qualité. Malheureusement, ce monument — même à l'état complété où il se trouve aujourd'hui —, est tronqué. (Fig. 4.) Quand cette oeuvre de sculpture fut restaurée pour lui rendre sa forme originale d'*imago clipeata* et, à la hauteur de l'oeil gauche, on compléta sous l'oeil droit le buste brisé, on supprima en même temps le fragment d'inscription qui, composé de quelques caractères, était à gauche de la tête. Aussi cette inscription n'est-elle plus connue aujourd'hui que grâce à une photographie qui, publiée par Hekler, a été prise avant que le buste ne fût complété.<sup>19</sup> Wollanka ne communique que la photographie du monument déjà restauré. Évidemment, en ces conditions, il est très difficile de lire le fragment d'inscription, d'autant plus que trois lettres seulement en étaient déchiffrables. Sur la photographie, ce sont les deux premières lettres, *bd*, qui sont les plus faciles à discerner, tandis que le déchiffrement de la troisième est déjà moins sûr. En toute vraisemblance, c'est le mot «fille», si fréquent sur les monuments funéraires féminins de Palmyre, qui figurait sur le fragment détruit.<sup>20</sup>

La tâche de situer le buste en question parmi les monuments palmyréniens analogues et d'établir sa chronologie approximativement exacte a été facilitée par la dissertation de Harald Ingholt, qui publia le premier les photographies et descriptions de l'ensemble des bustes palmyréniens datables grâce aux inscriptions.<sup>21</sup>

C'est en utilisant les résultats de ses recherches et à l'aide des bustes palmyréniens qui, récemment, ont fait l'objet d'autres études, que nous tentons de dater ce monument (et le buste d'homme dont il sera question plus loin).

D'une part, le buste de femme palmyrénien du Musée des Beaux-Arts de Budapest présente des traits nettement classiques : le modelé délicat du visage et des boucles rejetés en arrière, la molle facture de la bouche et du menton, le dessin très fin de l'ornementation du bandeau dénotent un sculpteur doué et possédant un goût classique. D'autre part, la simplification du front et des sourcils, pleine de raideur et rappelant presque le style des statues en métal, trahissent un goût orientalo-syrien qui diffère du goût classique. Si nous comparons cette oeuvre de sculpture aux bustes féminins palmyréniens présentés par Ingholt, il semble acquis qu'elle ne peut en aucun cas être classée parmi les bustes palmyréniens des premiers temps.

<sup>19</sup> HEKLER : *op. cit.* 171.

<sup>20</sup> Cf. J. CHABOT : Répertoire d'épigraphie sémitique. Paris 1930. I, 411. II, 448, III, 448 (registres).

<sup>21</sup> H. INGHOLT : Studier over Palmyrensk Skulptur. Kobenhavn 1928. Les bustes examinés sont pour la plupart des reliefs funéraires. Concernant la disposition de ces derniers dans les édifices sépulcraux : M. SEYRIG : Reconstruction d'un tombeau palmyrénien dans le Musée de Damas. Syria 1950, Pl. XII.





Fig. 5

Les yeux du buste en question, fendus en amande, tranchent sur ceux, plus ronds et légèrement plus exorbités, des monuments des premiers temps.<sup>22</sup> Bien plus, l'œuvre est d'un autre caractère que le buste féminin de la Ny Carlsberg Glyptothek de Copenhague, sculpture dont la description a été récemment publiée.<sup>23</sup> Les cheveux de cette dernière sont traités avec plus de délicatesse, son type physionomique et ses parures revêtent un caractère différent. L'*imago clipeata*, qui représente deux têtes de femmes et orne des pierres funéraires palmyréniennes datées, dénote un autre caractère ; les draperies sont traitées d'une autre manière et les vêtements sont sans le moindre ornement.<sup>24</sup> Les bustes féminins palmyréniens datés de la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle de n. è. présentent, eux aussi, un style et un goût d'ornementation différents.<sup>25</sup>

Au III<sup>e</sup> siècle de n. è., dans la période tardive des Sévères, ultérieure à la mort de Caracalla (217—235), il se produisit un changement surprenant dans l'exécution des bustes féminins palmyréniens, et ceci surtout en ce qui concerne leur décoration : les sculptures sont ornées de bijoux plus nombreux et plus variés ; l'on voit prédominer non seulement le diadème richement brodé, mais aussi le collier, et parfois — comme c'est le cas d'un buste provenant de Damas — l'on voit se manifester une véritable exubérance de parures.<sup>26</sup> Cette période coïncide avec le premier apogée de la puissance économique et politique de Palmyre : le trône impérial est occupé par Alexandre Sévère, originaire d'Émèse, cité voisine de Palmyre. Au III<sup>e</sup> siècle, les relations commerciales de Palmyre s'élargissent à l'ouest jusqu'en Égypte, à l'est jusqu'aux Indes et la Chine.<sup>27</sup> Évidemment, l'accumulation des parures est, elle aussi, en rapport étroit avec l'enrichissement et la situation sociale, ce qui d'ailleurs peut très bien s'observer plus tard dans l'art de la première époque byzantine.<sup>28</sup>

Le buste de Budapest ne s'inscrit pas dans le cadre des sculptures richement ornées de bijoux : il se distingue plutôt par une sobre mesure. Les traits «classicisants» de son style, tout comme sa décoration, le classent parmi les monuments à placer dans le milieu du III<sup>e</sup> siècle. Il offre surtout une parenté

<sup>22</sup> INGHOLT : *op. cit.* Pl. X. 1—4. PS. 30—33 (entre 96—123 de n. è.).

<sup>23</sup> INGHOLT : *Syria* 11 (1930) 40. Pl. 1 ; H. TH. BOSSERT : *Altsyrien*, Tübingen 1951. 37. fig. 541.

<sup>24</sup> INGHOLT : *Studier* . . . XI. 1. PS. 34. 125—126 de n. è. — fig. 3. PS. 36. 145 de n. è.

<sup>25</sup> INGHOLT : *op. cit.* Pl. XIII—XIV.

<sup>26</sup> INGHOLT : *op. cit.* 84 et suiv., Pl. XV, 3, PS. 51. 226—227 de n. è.

<sup>27</sup> Cf. M. ROSTOVITZ : *Gesellschaft u. Wirtschaft im römischen Kaiserreich*. II. Leipzig 1929. 285 et suiv.

<sup>28</sup> D. MACKEY : *The Jewellery of Palmyra and its Significance*. Iraq (publ. by British School of Archaeology in Iraq, 11) 1949. 160 et suiv. À rapprocher la parure de Théodora de celles des dames de sa cour sur la mosaïque de S. Vitale de Ravenne : BOSSERT : *Gesch. d. Kunstgew.* Pl. V, VI.





Fig. 6

avec deux bustes palmyréniens de cette époque, dont l'un se trouve à Oslo, et l'autre à Washington.<sup>29</sup> Parmi les bustes palmyréniens non datables d'une manière exacte, il est deux qu'il convient de signaler tout particulièrement, comme révélant la parenté la plus proche avec le monument en question : l'un, appartenant au Musée de Genève, présente, quant à l'ornementation et au type physionomique, une parenté frappante avec le nôtre, à cette différence près qu'il y manque le collier et qu'il n'emprunte pas une forme de tondo.<sup>30</sup> Cependant, au point de vue du style, la femme assise de l'un des reliefs tombaux palmyréniens du Louvre lui ressemble encore davantage, et, pour ce qui est de la parure, cette sculpture se présente pour ainsi dire comme une sœur du buste de Budapest.<sup>31</sup> Le monument en question révèle aussi une grande ressemblance avec un buste féminin de la Collection de Clerq (Paris). Toutefois, les boucles de cheveux de celui-ci, plus épais, sont rejetés en arrière par mèches, et ses bijoux sont, eux aussi, plus somptueux.<sup>32</sup>

Si, en conclusion, nous comparons notre buste aux monuments datés les plus rapprochés au point de vue du style, force nous est de le considérer comme contemporain des monuments exécutés entre 226 et 227, de même qu'entre 241 et 242. Ainsi donc, les récentes recherches ont permis d'établir des chronologies plus nuancées et plus exactes que celles de A. Hekler et J. Wollanka, qui, eux, ont classé le monument en question parmi les oeuvres exécutées au III<sup>e</sup> siècle.<sup>33</sup>

Parmi les deux bustes d'hommes palmyréniens du Musée des Beaux-Arts de Budapest, nous étudierons en premier lieu le fragment qui, jusqu'ici, n'a point fait l'objet d'une publication (fig. 5). En effet, l'analyse de son style semble indiquer qu'il est antérieur à l'autre. Ce buste est également un fragment de monument funéraire. C'est une tête d'adolescent à la chevelure abondante et au visage imberbe (hauteur : 16 cm) ; la statue est fortement endommagée.<sup>34</sup> L'exécution très plastique de la coiffure, des boucles enroulés en volutes et formant saillie est fort caractéristique. En ce qui concerne les yeux, le sculpteur s'est contenté de les esquisser rapidement : l'iris et la pupille manquent ; du côté gauche, le nez présente une brisure écaillée, et le côté droit du menton manque également. Il est surprenant de noter combien la chevelure de ce buste crûment sculpté est exécutée avec art : on se croirait en présence

<sup>29</sup> Oslo : INGOLT : *op. cit.* Pl. XVI, 2, 240—241 de n. è. PS. 53. 86 et suiv. ; Washington : *ibid.* XVI, 3, 241—242 de n. è. (PS. 54. 87. et suiv.).

<sup>30</sup> W. DÉONNA : Syria 1923, Pl. XXXI. 2. No 8191. Du même auteur : Catalogue des sculptures antiques à Genève 130—131. HEKLER s'y réfère également : *op. cit.* 170.

<sup>31</sup> BOSSERT : Gesch. d. Kunstgew. 409. 3. Du même auteur : Altsyrien, 556. fig. 39. «Grabtricladium des Maliku» (avec littérature antérieure).

<sup>32</sup> RIDDER : Collection de Clerq. IV. Pl. XXX. 73 et suiv.

<sup>33</sup> HEKLER : *op. cit.* 170., WOLLANKA in ARNDT-LIPPOLD : *op. cit.* 46. Les analogies les plus sûres au point de vue de la chronologie : INGOLT : *op. cit.* XV. 2. PS. 506 (226—227), Pl. XVI., 3, PS. 506 (241—242) indiquent les deux dates limite.

<sup>34</sup> Cote de l'inventaire O. M. Sz. M. : 53. 31. Hauteur 16 cm, en marbre à gros grain.



d'un ouvrage achevé à moitié seulement. La datation du buste est facilitée par la coiffure très caractéristique.

Parmi les portraits d'hommes palmyréniens, datables d'une manière exacte, deux monuments, appartenant à des collections américaines, présentent des coiffures semblables. A la base des inscriptions respectives, Ingholt a établi que l'un de ces monuments (appartenant au Metropolitan Museum de New York) date de 181, tandis que l'autre (appartenant à la Collection Oelrich de New-Port) est de 186.<sup>35</sup> Toutefois, la coiffure des deux bustes est bien plus stylisée, plus plate et plus décorative que celle de la sculpture du musée de Budapest. Cependant, il est une autre statue qui présente une affinité plus marquée : il s'agit du buste d'homme palmyrénien du British Museum, qui, selon Kitlinger, aurait été exécuté au II<sup>e</sup> siècle.<sup>36</sup> Le buste d'homme barbu tourné en profil que possède la Ny Carlsberg Glyptothek de Copenhague et que l'on connaît surtout du manuel de Rodenwaldt, est seul à présenter sous une forme aussi plastique cette coiffure caractéristique qui rappelle la configuration d'une coquille d'escargot.<sup>37</sup> Toutefois, l'analogue le plus rapproché se trouve à Berlin : il s'agit d'un buste d'adolescent de caractère palmyrénien qui, acheté à Alep et appartenant à une collection privée berlinoise, a été décrite par Sarre.<sup>38</sup> La coiffure de cet adolescent tenant une brebis, son visage et ses sourcils sculptés d'une manière rapide, sont, au point de vue du style, en très proche parenté avec notre statue.

Sur la base du groupe II d'Ingholdt, il y a lieu de situer le buste en question entre 150 et 200.<sup>39</sup> En toute probabilité, la tête d'adolescent de Budapest fut exécutée au début de cette époque. Aussi primitive que soit, au point de vue artistique, l'exécution du visage, la coiffure semble indiquer que la statue a été sculptée entre 150 et 180, et donc probablement sous le règne de Marc-Aurèle. En effet, les bustes de celui-ci, exécutés dans sa jeunesse, présentent une coiffure semblable,<sup>40</sup> bien qu'exécutée selon une conception plus souple et plus légère, en même temps que moins stylisée.

L'autre buste d'homme palmyrénien du Musée des Beaux-Arts de Budapest est également un fragment de monument funéraire.<sup>41</sup> Cette tête reflète

<sup>35</sup> INGHOLT : *op. cit.* 38, Pl. V. fig. 2-3.

<sup>36</sup> E. KITZINGER : *Early Medieval Art in the British Museum*, London 1940. 9. 17. Pl. I. (99 : «Hairan Son of Marion, second century»).

<sup>37</sup> G. RODENWALDT : *Die Kunst der Antike*, Prop. Kunstgesch. Berlin 1927. 668. 736.

<sup>38</sup> FR. SARRE : *Eine palmyrenische Relieffigur und der Typus des Guten Hirten*, Studien zur Kunst des Ostens (Strzygowski—Festschrift), Wien u. Hellerau 1923, 29 et suiv., Pl. III. 2.

<sup>39</sup> INGHOLT : *op. cit.* 92. ; v. encore 108 et suiv.

<sup>40</sup> Cf. p. ex. le buste du jeune Marc-Aurèle au Musée des Beaux-Arts de Budapest (autrefois au Musée National Hongrois) : A. HEKLER : *op. cit.* fig. 164., M. WEGNER : *Die Herrscherbildnisse in der antoninischen Zeit*, Berlin, 1939, surtout les planches 16-18.

<sup>41</sup> ARNDT-LIPPOLD : *op. cit.* 3190-3191. XI. 46. (WOLLANKA) HEKLER : *op. cit.* 171.

d'une manière très intéressante le style propre aux portraits «sub-antiques» hellénistico-orientaux : d'une part, son port de tête pathétique, ses boucles ondoyants et tourmentés révèlent la conception de l'art hellénistique ; d'autre part, sa composition asymétrique, ses yeux longs, fendus en amande et de grandeur inégale (bien plus disproportionnés que ceux du buste féminin), les pupilles creusées dans l'iris, le front plat et légèrement ridé, la moustache et la barbe sculptées d'une manière tout à fait crue, les courcils saillants et plastiques, exécutés selon la technique des statues métalliques, les poils broussailleux des sourcils, indiqués par des entailles très nettes, et surtout la chevelure longue qui, pareille à des nattes, couvre entièrement l'arrière du cou : voilà autant de traits orientalisants. (Fig. 6.)

S'il est bien plus problématique de fixer la date de ce monument que celle du buste de femme, les raisons principales en résident précisément dans ces éléments de style contradictoires. La chronologie est rendue difficile non seulement par l'absence des parures ornementales — en règle générale, les bustes d'hommes palmyréniens sont plus simples et artistiquement moins significatifs que les bustes de femmes —, mais aussi par le fait que dans le cas présent, l'abstraction se manifeste de très bonne heure, et qu'en revanche, la coiffure demeure généralement retardataire. (Sans doute, un certain retard peut aussi être relevé dans les bustes de femmes.)<sup>42</sup>

Ingholt estime que la tête d'homme de Budapest est à situer dans l'époque des Antonins. La rapprochant, parmi les monuments dont l'inscription révèle la date, d'un buste de Hairan, exécuté en 189, il la classe dans le groupe II, c'est-à-dire dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle.<sup>43</sup> Cependant, par le caractère, ce dernier buste diffère entièrement du nôtre : la coiffure est plus lisse, les sourcils sont simplifiés, la pupille n'est pas creusée, la moustache et la barbe sont plus plastiques et moins stylisées que celles du buste de Budapest. De plus, le buste de Hairan n'est pas du tout pathétique ! Parmi les monuments classés dans l'époque des Antonins, c'est peut-être un buste de jeune homme du Louvre qui, au point de vue du style, ressemble le plus à notre monument. Cependant, cette tête — datée, au témoignage de l'inscription, de l'année 155 de n. e. — est caractérisée, elle aussi, par des sourcils touffus et plastiques ;<sup>44</sup> cependant, comme nous l'avons indiqué plus haut, cette tête est sans barbe.

Parmi les analogies signalées par Hekler, seul le buste de la Collection de Clerq peut, au point de vue du caractère de la stylisation, entrer en ligne de

<sup>42</sup> A titre d'exemple, rapprocher la coiffure de la tête de femme palmyrénienne du Musée des Beaux-Arts de Budapest à l'un des bustes de Faustine l'aînée : E. A. STÜCKELBERG : *Die Bildnisse der römischen Kaiser und ihrer Angehörigen*. Zürich 1916. Pl. 50 (entre 138 et 141).

<sup>43</sup> INGHOLT : *op. cit.* 117 et suiv. Buste de Hairan : Pl. VI. 2. PS. 19. groupe II, section C.

<sup>44</sup> INGHOLT : *op. cit.* 34. PS. 10. Pl. VI. 10.

compte, les autres étant relativement plus classicisants.<sup>45</sup> Pour ce qui est des nombreux bustes palmyréniens de la Ny Carlsberg Glyptothek, nous estimons que c'est de la tête rendue universellement connue par Rodenwalt qu'il convient de rapprocher le monument de Budapest.<sup>46</sup> En substance, le buste en question s'accorde avec celui de Budapest : seules les boucles enroulées en volutes révèlent son antériorité, comme c'est le cas de la tête palmyrénienne du British Museum.<sup>47</sup>

Par l'ensemble de son caractère, la problématique tête d'homme palmyrénienne de Budapest renvoie à la transition entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle : en effet, un buste analogue d'Alep, qui, par sa coiffure, révèle le caractère de la période tardive de l'époque des Antonins, a été exécuté, lui aussi, au témoignage de l'inscription, en 241—242.<sup>48</sup> Nous tenons à signaler une fois de plus que, même en regard des autres bustes d'hommes palmyréniens qui offrent avec lui une parenté au point de vue du style, ce monument révèle certains traits primitifs.

Tout bien considéré, le deuxième buste d'homme palmyrénien du Musée des Beaux-Arts de Budapest ne peut en aucune façon être antérieur à la période tardive de l'époque des Antonins (et, notamment, aux temps de Commode). Toutefois, en toute probabilité, il semble avoir été exécuté sous le règne de la dynastie de Sévères, au cours des trois premières décades du III<sup>e</sup> siècle.

Les trois bustes palmyréniens de Budapest s'inscrivent, eux aussi, dans le grand processus d'évolution qui conduit de l'art classique vers le moyen âge. Cet art somptueux est l'œuvre de tailleurs de pierre issus du peuple, qui, tandis qu'ils exprimaient le goût de la classe dominante, faisaient valoir en même temps, dans le costume tout comme dans le style, un certain goût populaire. L'accumulation toujours croissante de l'ornementation, la représentation simplifiée du corps humain et l'exécution de plus en plus schématique des traits physiologiques marquent incontestablement la fin de l'art antique. Cependant, dans le cas présent, nous sommes non seulement témoins d'un achèvement, comme le croyait Technau, par exemple,<sup>49</sup> mais nous voyons aussi se déployer à nos yeux le commencement d'une chose nouvelle :<sup>50</sup> l'art périlissant de la

<sup>45</sup> HEKLER : *op. cit.* (analogies des musées de Bruxelles, Copenhague et Genève, avec littérature complémentaire) ; Paris, Coll. Clerq. RIDDER : *op. cit.* IV. XXXIII p. 75. (WOLLANKA s'y réfère également, *op. cit.* 46).

<sup>46</sup> G. RODENWALDT : *Die Kunst der Antike*, 668, INGHOLT : *op. cit.* 118. note 4. (v. plus haut note 37.).

<sup>47</sup> E. KITZINGER : *op. cit.* 9., 17. Pl. I. (99. «Hairan Son of Marion» second century).

<sup>48</sup> INGHOLT : *op. cit.* 49. («Haaret minder i sin Behandling om de anonyme Buster fra 186—87 e. Kr.» (PS. 26. Pl. IX. 2. — bien que la barbe plate et plus primitivement stylisée de notre buste en diffère légèrement.)

<sup>49</sup> W. TECHNÄU : *Geschichte der Kunst des Altertums*. II. *Die Kunst der Römer*. Berlin 1940. 262.

<sup>50</sup> Je profite de l'occasion pour exprimer à JÁNOS GYÖRGY SZILÁGYI, chef de la Section antique du Musée National Hongrois des Beaux-Arts, mes sincères remerciements pour l'aide qu'il a bien voulu m'accorder.

société esclavagiste porte aussi en lui les germes de la nouvelle conception féodale du moyen âge.<sup>51</sup>

### З. КАДАР

## ПАЛЬМИРСКИЕ ПАМЯТНИКИ В МУЗЕЕ ИЗЯЩНЫХ ИСКУССТВ В БУДАПЕШТЕ

### (Резюме)

Среди предметов, перемещенных из Венгерского Национального Музея в Музей Изящных искусств в Будапеште находится несколько памятников из Пальмиры, поступивших в Венгрию в 1902 году как дар от заведующего конским заводом полковника Михаила Фадлаллах ель Хедад.

Две статуи-портреты, находящиеся среди этих памятников, уже известны: они опубликованы давно. Но третья статуя, равно как и три светильника, поступившие в музей вместе с ними, до сих пор не были еще опубликованы.

Самым интересным из последних является дискообразный глиняный светильник светложелтого цвета, на котором изображен анфас орел с распростертыми крыльями. Над каждым из крыльев виден поясной портрет (фиг. 1, 1а). К этому типу изображения наиболее близко подходят изображения на памятниках апофеоза, но нам неизвестно ни одного императорского апофеозного памятника, на котором две эмблемы находились бы между крыльями орла (даже наиболее похожий на этот тип памятник, рельеф на триумфальной колонне Антонина Пия совершенно иначе увековечил данную тему). Среди произведений монументальной скульптуры уже встречаются вполне аналогичные изображения, как, например, на рельефе храма Юпитера (Jupiter Dolichenus), находящегося на Авентине в Риме: поверх крыльев орла, парящего над огнем алтаря, помещены поясные портреты Сераписа и Изиды (фиг. 3).

Этот синкретический тип изображения представляет собой ничто иное, как символическое изображение четы Солнца — Луны по представлению восточных религий. Сам тип — сирийского происхождения. На фасаде алтаря Малакбель (Museo Capitolino) находится бюст бога солнца, Гелиоса (Sol Invictus Sanctissimus), стоящего на спине орла. При раскопках на Дура-Европосе был найден светильник, украшенный тоже бюстом Гелиоса, который заслуживает внимания не только вследствие изображения, находящегося на его диске, но и в отношении формы, напоминающей нам светильник из Пальмиры. На изображениях сирийских божеств света (Аглибол, Малакбель или Арсу и Азизу) часто наблюдается орел. Таким образом, не исключена возможность, что в случае светильника мы имеем дело с романизированной разновидностью местного апофеозного изображения Солнца и Луны. Возможно, что портрет, находящийся на правой стороне, изображает бога Солнца, а портрет на левой стороне — бога Луны.

Другой светильник подобной выделки имеет аналогичную форму. На нем видны стершиеся контуры всадника, обращенного направо (фиг. 2). Третий светильник — к сожалению — пропал. Как известно из записей Венгерского Национального Музея, на нем была изображена птичья фигура.

Среди статуй наиболее ценным является портрет женщины (фиг. 4). Бывшая на ней надпись исчезла при реставрации, и она известна нам только по фотоснимку. На статуе фигурировало арамейское слово «девушка» [b (a) d], которое очень часто встречается на женских надгробных памятниках в Пальмире. «Классицизирующие» черты портрета, равно как и воздержанность в декорации приурочивают его к памятникам, возникшим около середины III века, среди которых пальмирские портреты, находящиеся в Осло и Вашингтоне, представляют наиболее близкие аналоги к нашим экземплярам. Среди не поддающихся точной датировке пальмирских портретов наиболее поразительное сходство имеет сидящая женская фигура пальмирского рельефа, находящегося в Лувре. В конечном результате наш женский портрет, судя по точно датированным, аналогичным памятникам, должен быть рассматриваем современным с пальмирскими памятниками, возникшими между 226-27 и 241-42 годами.

<sup>51</sup> P. ex. tout récemment: B. SCHWEITZER: Die spätantiken Grundlagen der mittelalterlichen Kunst. Leipzig 1949. 27. et suiv., H. P. L'ORANGE: Fra antikk til middelalder. Fra legeme til symbol. Oslo s. a. (1943), surtout chapitre IV: «Det hellige ansikt.»

Судя по стилю выполнения, из двух мужских портретов является более старинным тот, который не был еще опубликован. На нем очень характерна шевелюра, состоящая из завивающихся, очень изящно изваянных кудрей (фиг. 5). Наиболее близкие аналогии этой шевелюры встречаются на портрете копенгагенской глиптотеки имени Ny Carlsberg, изображающем бородатого мужчину и на статуе пальмирского характера, изображающей юношу, лицо и брови которого напоминают наш памятник. По шевелюре можно установить, что этот портрет был создан между 150-180 гг., т. е. во время царствования Марка Аврелия, на юношеских портретах которого наблюдается подобная же шевелюра, только в более простой и менее стилизованной форме.

Другой мужской портрет (фиг. 6) представляет собой подобно первому принадлежность надгробного памятника. Он содержит противоречивые черты, поэтому определение эпохи его возникновения весьма трудно. Его общий характер указывает на перевал II-III вв., как и подобный ему портрет из Алеппо, который может быть датирован по своему стилю — позднеантониновской эпохой, а на основании надписи 241-41 годом. Наш пальмирский памятник, изображающий бородатого мужчину, не может быть старше позднеантониновских времен (точнее: эпохи Коммода [180-192 г.]), а был создан, по всей вероятности, во время царствования династии Севера, т. е. в первой трети III века.

Все три портрета входят в линию развития, идущую от искусства разложившегося строя рабовладельческого общества к искусству рождающегося феодализма.



## К ВОПРОСУ О СОЦИАЛЬНЫХ ДВИЖЕНИЯХ В ГАЛЛИИ В I СТОЛЕТИИ\*

### 1. ЦЕЛЬ ИССЛЕДОВАНИЯ

1. В конце 1952 г. была опубликована интересная статья Н. Н. Беловой<sup>1</sup>, в которой изложено приблизительно следующее:

В литературе, посвященной истории провинции Галлии, повсюду высказывается мнение<sup>2</sup>, по которому все галльское население, включая и богатых, и бедных, благоденствовало под эгидой Рима, достигнув высокого уровня материального благосостояния в первых двух столетиях принципата. Между низшими и высшими классами значительной разницы не было, вследствие чего они не враждовали ни между собой, ни в властями, и хотя некоторые брожения или восстания иногда и нарушали грубокую тишину «римского мира» (*pax Romana*), они вызывались не стремлением широких масс к освобождению от социального и материального угнетения, а были просто бунтами, вспыхивавшими по чисто индивидуальным, эгоистическим мотивам, или буйством разбойничьих шаяк, или же национальными неполадками между римлянами и галлами. Мощный государственный аппарат римлян установил равновесие между отдельными общественными классами. Термы, амфитеатры, различные зрелища и т. п. создавались с целью равноправного обслуживания как низших, так и высших слоев общества.

В противоположность этому, Белова указывает на то, что римское господство, вообще, отнюдь не благодетельствовало в провинциях, а, наоборот, жестоко угнетало и эксплуатировало население. Империя расхищала сокровища угнетаемых, производила беспощадные наборы в армию, чтобы держать в узде своих подчиненных при помощи других римских подданных и,

\* Дальнейшие данные, относящиеся ко II столетию, будут опубликованы автором позднее (см. зам. 6).

<sup>1</sup> Социальные движения в Галлии в I—II вв.: ВДИ 1952/4, 45—55.

<sup>2</sup> В связи с этим Белова ссылается кроме Фюстель-де-Куланжа (FUSTEL DE COULANGES) и на К. Жюллиана (C. JULLIAN: Histoire de la Gaule), А. Гренье (A. GRENIER: Archéologie gallo-romaine), В. Шапо (V. CHAPOT: Le monde romain) и Г. Дессау (H. DESSAU: Geschichte der römischen Kaiserzeit). Подобные взгляды встречаются и у Моммсена (Th. MOMMSEN: Römische Geschichte).

сверх того, обложив население различными прямыми и косвенными налогами и повинностями, систематически разрушало благосостояние провинциалов.<sup>3</sup> Она разрешала откупщикам по взиманию косвенных налогов, ангажированным еще в эпоху императоров, содержать многочисленных агентов и наживать большое состояние за счет провинциального населения, разрешала им далее подкупать чиновников и не мешала купцам и богачам обирать малоимущих граждан, вынужденных для уплаты налогов занимать деньги под ростовщические проценты. Белова указывает и на то, что тяжесть налогового бремени распределялась не поровну, потому что взыскание прямых (поземельных, подушных) налогов и распределение их внутри общин было поручено магистратам и муниципальным советам, образовавшимся из представителей местной аристократии и класса имущих. Главным объектом обложения налогами был простой народ, ибо галльская аристократия перекладывала наибольшую часть тяжести налогообложения на плечи трудящихся. Поэтому местная аристократия — при возникновении сепаратистских стремлений — в большинстве случаев переходила на сторону Рима. Главным побудительным мотивом восстаний широких масс в Галлии был непрерывный рост тяжести налогов, что использовалось организаторами при агитации.

Для иллюстрации того, что народные массы Галлии во время принципата проживали не в довольстве, а в атмосфере беспокойства, вызванного жесткой эксплуатацией, Белова подвергла анализу социальный характер следующих значительных восстаний, вспыхнувших в Галлии в I-II веках: движения Флора и Сакровира в 21 г., восстания Виндекса в 68-69 гг., восстания рейнских легионов против Гальбы под предводительством Вителлия, бунта Марика, брожений, возглавленных Титором, Классиком и Юлием Сабинном, которые примкнули к восстанию Цивилиса, закончившемуся в 70 году и, наконец, восстания Матерна 186 г. Тщательно проанализировав данные источников и последовательно обдумав заключения, которые можно вывести из не учтенных до сих пор данных, Беловой удалось доказать, что там, где прежние исследователи говорили о военном восстании для поддержки какого-нибудь самозванца, в действительности оказывалось проявление негодования угнетенных масс, а где ученые предполагали взрыв национального недовольства галлов, там имело место выступление низших классов (и иногда даже и рабов), направленное не только против римского владычества, но и против богачей, против галльской аристократии и, наконец, где историки — принимая за чистую монету тенденциозные и злостные сообщения источников — констатировали буйство беглых каторжников, дезертиров и разбойников, там в действительности происходили массовые

<sup>3</sup> В дополнение к данным, приведенным Беловой, можно процитировать и слова Вокулы из Тацита (*Hist.* IV, 67), по которым обложение провинциалов тяжелыми налогами принадлежало к обычным методам римских властей.



движения, которые и по числу участников значительно превышали разбойничьи бесчинства.

2. Данные, приведенные Беловой по вопросу социального недовольства широких масс, вполне убедительны. Во время перечисленных восстаний «римский мир» для народных масс Галлии отнюдь не был эпохой подъема, не был периодом прекращения социальных столкновений. Однако, Белова ограничилась только самыми известными и значительными восстаниями, а не привела нам доказательств, свидетельствующих о недовольстве и брожении среди низших слоев галльского населения в течение целого столетия, начиная от подавления восстания Цивилиса (70 г.) до движения Матерна (186 г.), несмотря на то, что именно этот период считается в литературе эпохой покоя, ненарушенного социальными разногласиями, эпохой общего материального благосостояния. Достаточно сослаться здесь на сочинение Жюллиана,<sup>4</sup> в котором период истории Галлии, проистекший от начала царствования Веспасиана до смерти Марка Аврелия, носит название «*le siècle de la paix romaine*».

Правда, недовольство галльского населения «римским миром» в это время не превращалось в такие массовые вооруженные восстания, каковы бывали раньше, в предыдущих десятилетиях, когда новая военная монархия страдала еще от «детских болезней», или позже, в последующих десятилетиях, чреватых предзнаменованием уже окончательного кризиса, так как принципат, пользовавшийся полной поддержкой местной аристократии (— нельзя забывать о том, что целый ряд императоров происходил из цветущих провинций,<sup>5</sup> семья же Пия Антонина была родом из Галлии —), находился еще в расцвете сил. Из этого еще не следует, что борьба классов затихла. Есть много спорадических данных, по которым можно или даже необходимо заключить, что социальное брожение или по меньшей мере социальное недовольство сильно волновало массы. В настоящем труде я намерен привести доказательства только относительно эпохи Флавиев.<sup>6</sup> Таким образом. 116-летний период, относительно которого нет материала в статье Беловой, сократится на два десятилетия и окажется, что начало т. н. золотого века «римского мира» тоже не было мирным периодом без классовых антагонизмов.

<sup>4</sup> Histoire de la Gaule. Paris 1929, изд. 4-е, т. IV, стр. 452.

<sup>5</sup> С окончательным внедрением рабовладения, первые следы которого уже появились у кельтских племен, римское господство создало в I-II столетиях общественный строй, вполне соответствующий производительной силе галльского населения. Вследствие этого ремесла, торговля и культура стали процветать. Однако, это не означало прекращения классовой борьбы. «Напротив, широкое развитие ремесла и торговли, наблюдавшееся в Галлии после установления там римского господства, резко увеличило антагонизм между богатыми и бедными, между аристократией и широкими народными массами. Увеличение количества рабов еще более усугубляло остроту классовых противоречий», см. Б е л о в а : ук. соч., стр. 46.; ср. А. Д. Дмитриев; ВДИ. 1951/4, 61-62.

<sup>6</sup> Материал, относящийся к социальному недовольству в эпоху, следовавшую после царствования Флавиев будет опубликован позднее.

## II. УРОКИ ИСТОРИИ ЮЛИЯ САБИНА

1. После статьи Беловой<sup>7</sup> не подлежит сомнению, что ответвление восстания Цивилиса, связанное с именем вождя лингонов, Юлия Сабина,<sup>8</sup> согласно с общим характером восстания 69-70 гг., было движением широких масс, направленным не только против римлян, но и против галльской знати, которая на реймском заседании<sup>9</sup> открыто высказалась за верность Римской Империи и против борьбы за свободу (... *magnamque et inconditam popularium turbam in Sequanos rapit, conterminam civitatem et nobis fidam* — писал Тацит<sup>10</sup> о Юлии Сабине). Имя и личность вождя восставших лингонов воплощали жажду свободы народных масс, хотя он и произошел из аристократической среды.<sup>11</sup>

Для нас очень интересна судьба этого Юлия Сабина, особенно после того, как верные Риму секваны разбили его войско, состоявшие из большого числа повстанцев. Она изложена Тацитом,<sup>12</sup> подробно описана Плутархом<sup>13</sup> и рассказывается даже Дионом Кассием.<sup>14</sup> Юлий Сабин не хотел расстаться с женой, которую очень любил. Поэтому он не решился бежать на чужбину, чтобы укрыться от мщения римлян. При помощи своих двух освобожденных рабов Сабин инсценировал, что покончил с собой. Поджег свой дом и подтащив сцену, как будто его труп сгорел в нем, а сам спрятался в подземном убежище, где жена часто посещала его, и в этот период родила ему двух детей. По истечении 9 лет римляне открыли тайник и увезли его — вместе с семьей — в Рим, где император Веспасиан казнил смертью не только вождя, но и его героическую жену, которая верно отстаивала дело мужа до конца.

В источниках, повествующих о судьбе Сабина, правда, имеется много расхождений и даже противоречий (например, имя жены во всех трех рассказах имеет разные формы).<sup>15</sup> В рассказах Плутарха и Диона имеются детали, возникшие благодаря романтическому или морализирующему при-

<sup>7</sup> Ук. соч. стр. 53.

<sup>8</sup> Источники (DÉSAU, *Prosopogr. imp. Rom. saec. I-III*. Berlin 1897-8, II, 211): Tac. Hist. IV, 55-67; Dio LXVI, 3.16; Plutarch. Amat. 25, стр. 770 сл. Относительно окончания восстания лингонов см. Frontin. strat. IV, 3.14 (ср. KARPEL-MASNEB: RE. X, 591). Более новый сборник источников (G. DRIOT: *Les Lingons, textes et inscriptions antiques*. Strasbourg 1934), к сожалению, не был доступен для меня.

<sup>9</sup> См. Tac. Hist. IV, 67-69; по характерному установлению Жюллиана (ук. соч. изд. 4-е, т. IV, стр. 211): „l'assemblée de Reims... issue des bourgeois municipales“.

<sup>10</sup> Hist. IV, 67.

<sup>11</sup> Ср. это с ролью, сыгранной самым богатым венгерским магнатом, Ференцем II Ракоци, в истории нашей страны.

<sup>12</sup> Тацит пообещал подробное описание этого события, но к сожалению его рассказ находился в пропавшей части его сочинения и поэтому он нам неизвестен.

<sup>13</sup> Amatorius. 25, стр. 770-771.

<sup>14</sup> LXVI 3, 2; 16, 1-2 (epit. Xiphil.).

<sup>15</sup> См. PICARD: RH. 209 (1953) 310.

украшиванию, и поэтому не представляют собой ценности для историка. Но есть одно обстоятельство, которое не может быть подвергнуто сомнению, а именно, что Сабин, ставший во главе народных масс (*magna popularium turba*), восставших против Рима и его сателлитов, в течение девяти долгих лет умел скрываться в центре Галлии,<sup>16</sup> несмотря на то, что власти прилагали, наверно, все свои усилия, чтобы схватить его.<sup>17</sup> Это было возможным лишь при условии, что вплоть до последнего года царствования Веспасиана в Галлии существовали люди, которые вместо «римского мира» сочувствовали делу борьбы Сабина, следовательно молчали о местонахождении вождя и, повидимому, предоставляли ему все необходимое. А, учитывая социальный характер восстания Сабина, можно предполагать лишь то, что его подпольная жизнь, кроме семьи и друзей, поддерживалась народными массами, недовольными властью римлян.

2. А мало ли было людей среди низших слоев общества, которые как и в других частях империи, так и в Галлии, распространяли дух недовольства против правления Веспасиана? Разве не образовалось новых центров, поставивших себе целью организовать восстание, подобное тому, которое было возглавлено Сабиним? Ведь Веспасиан — по сообщению Светония<sup>18</sup> — не только «восстановил налоги, отмененные Гальбой, но прибавил к ним и новые, не только увеличивал иногда даже вдвое бремя налогов в провинциях, но и пускался в спекуляции, которые не приличествовали даже частным лицам. Он скупал различные товары только для того, чтобы продать их с большим барышом. Самых жадных из своих чиновников Веспасиан назначил на большие посты, чтобы наложить на них еще большие денежные штрафы. Поэтому люди утверждали, что он поступил со своими чиновниками как с губками: сперва намачивал их и когда они уже достаточно были пропитаны влагой, выжимал их.»<sup>19</sup> Часть денег, поступивших от удвоения налогов или от императорских спекуляций, или же от обдирания жадных чиновников, применялась не для покрытия регулярных расходов государства, а для непродуктивных целей. Так, например, огромные суммы были затрачены на помощь некоторым паразитным членам римской аристократии, с целью пополнения имущества «обедневших» сенаторов до предусмотренного законом уровня<sup>20</sup> или же для покрытия расходов по любовным авантюрам

<sup>16</sup> STEIN: RE. X, 795 сл.; JULIAN: Ук. соч., стр. 460; DESSAU, Prosopogr. т. II стр. 211; M. BEULÉ: Titus et sa dynastie. Paris 1871, изд. 2-е, стр. 216; Сн. MERVILLE: Geschichte d. Römer unter d. Kaiserthume. Leipzig 1878, т. IV, стр. 128 сл.; A. THIERRY: Hist. des Gaulois. Paris 1877, т. II изд. 10-е. стр. 554 сл. и т. п.

<sup>17</sup> V. DEBRY: Hist. des romains. Paris 1882, изд. 2-е, т. IV, стр. 611. Plut. Amat. 25, стр. 770 D: οἱ δὲ φεύγοντες ἡλίσσαντο.

<sup>18</sup> Vesp. 16.

<sup>19</sup> Ср. еще Dio LXVI 2,5. 8,3; Aur. Vict., Caes. 9,6; Zonar. XI, 17; L. Номо: (Vespasien l'empereur du bon sens, Paris 1949, стр. 301 сл.) нарисовал подробную картину о финансовой политике названного царя.

<sup>20</sup> Другой вопрос, что предания римской истории (см. Н. А. М а ш к и н : История древнего Рима, Ленинград 1950, Изд. 2-е, стр. 473), отражающие мнение большинства

императора.<sup>21</sup> При таких условиях совершенно естественно, что население в Африке около 73—75 гг. медлило с выполнением повинностей по уплате податей, из-за чего император поручил взывание налогов энергичному Галлику Рутилию.<sup>22</sup>

Большинство провинций, в том числе вероятно и Африка, страдало только от общего повышения тяжести налогов; это было и в Галлии, где кроме того жители наибольшей части провинции, налоги которых были сокращены Гальбой на 25% из благодарности за то, что Виндекс и его приверженцы готовили ему дорогу к престолу,<sup>23</sup> особенно тяжело восприняли восстановление бывших налогов со стороны Веспасиана. При таких обстоятельствах вряд ли можно сомневаться в том, что главную роль в возникновении брожения среди низших слоев галльского общества точно также, как и в Африке сыграли налоги. Факт брожения подтверждается несомненно тем, что в Аквитании в семидесятых годах внезапно появились отряды восьмого легиона (*legio VIII Augusta*),<sup>24</sup> ибо без наличия серьезных причин невозможно дать удовлетворительное объяснение, почему потребовалось концентрировать отряды легионов на территориях внутренней части Галлии, считавшейся усмирённой со времен Августа.<sup>25</sup>

Скрытие вождя повстанцев, Сабина, было безусловно также симптомом социального недовольства по всей Галлии, даже по всей империи, направленного против ненавистной римской власти.

3. В наших руках имеется и доказательство, свидетельствующее о том, что родина Юлия Сабина, земля лингогов во время Флавиев считалась весьма опасным очагом пожара, территорией, предрасположенной все время к бунту, к мятежу. И так как тайник Сабина находился, по всей вероятности, где-нибудь на лингонской земле,<sup>26</sup> то каждое сведение, относя-

итальянской знати, рассматривали жесты «доброго императора» Веспасиана (награждение сенаторов за счет государства, восстановление их имуществ до законного предела и т. п.) как дела общественного интереса, а сам император считался щедрым властителем. Это мнение, встречающееся и у Светония, приводится и у Диона LXVI, 10, 3. О восстановлении имуществ сенаторов упоминает Светоний (*Vesp.* 17).

<sup>21</sup> Suet. *Vesp.* 22.

<sup>22</sup> Statius, *Silvae* I, 4, 83-86; для интерпретации текста см. соч. Стация в издании Фолльмера с комментариями (Leipzig 1898); Mommsen: *CIL.* V, 6988-6990; Grag: *RE.* Ia, 1259; Weyand: *RE.* VI, 2666.

<sup>23</sup> Tac. *Hist.* I, 8, 51; Plut. *Galba.* 18.

<sup>24</sup> См. *CIL.* XIII, 12168 и замечание № 36 внизу. Г р е н ь е (ук. соч. I, 234-5) упоминает о лагере легиона, где были найдены кирпичи с соответствующей надписью, а датирование их у него неправильно.

<sup>25</sup> F. Stähelin: *Die Schweiz in römischer Zeit.* Basel 1948, изд. 3-е, стр. 118; A. Grenier: *Manuel d'archéologie gallo-romaine.* Paris 1931, t. I, стр. 231.

<sup>26</sup> Из сообщения Плутарха (*Amat.* 25, стр. 770, E: *ἔχων οὖν κατ' ἀγρόν ἀποθήκας χρημάτων ὀρυκτὰς ἐπορεύετο*) ясно видно, что тайник Сабина находился в его собственном имении. Само собой разумеется, что имение знатного лингона не могло быть в другом месте, как только в лингонской области. — Самая близкая к истине интерпретация текста Тацита (*Hist.* IV, 67) то, что «вилла» (у Плутарха: *ἐπαυλὶς*), сожженная для инсценировки «самоубийства», была расположена в собственном имении, а тайник, кажется, находился вблизи ее.

щееся к тамошнему бунтарству, является ценным не только само по себе и с точки зрения опровержения учения о мнимом социальном мире, господствовавшем в Галлии во время Флавиев, но и подтверждает наше предположение, что укрывание Сабина в течение 9 долгих лет было возможным лишь вследствие глубокой ненависти населения, пугаемой к римской власти.

Здесь прежде всего требуется заметить, что земля лингонов в интересующий нас период (в десятилетиях, последовавших за 69-70 гг.) представляет собой часть провинции без легионов.<sup>27</sup> Официальное переустройство Верхней и Нижней Германии в провинции произошло, вероятно, между 82 и 90 гг.,<sup>28</sup> но начальники двух германских армий (*exercitus Germanicus superior et inferior*), как бывшие консулы (*consularis*) и ранее справлялись с административными делами и правосудием будущих германских провинций (*Germania superior et inferior*), которые были отмежеваны от галльских провинций и, как районы погранохраны, не были подчинены императорским наместникам низшего (преторского) ранга.<sup>29</sup>

<sup>27</sup> Лингоны принадлежали или к бельгийской провинции (в узком смысле слова, за вычетом территории германского военного округа, см. F. HERTLEIN — O. PARET — P. GÖSZLER: *Die Römer in Württemberg*. Stuttgart 1928, т. I, стр. 26) или же к лугдунской (ср. E. STEIN: *Die kaiserl. Beamten u. Truppenkörper im röm. Deutschland unter d. Prinzipat*. Wien 1932, стр. 15). См. Atlas historique. T. L'antiquité, par L. DELAPORTE — E. DRIOTON — A. PIGANOL — R. CHEN, Paris 1948, XXVIII; Mommsen: *MGH* aa. IX. 555-7.

<sup>28</sup> В одном военном дипломе от 20-го сентября 82 г. (CIL XVI, 28; Dessau: *Inscr. Lat. sel.* 1995) фигурирует выражение *in Germania*, как бывшая стоянка демобилизованных солдат в окрестностях верховья Рейна (см. также и диплом 25 апреля 78 г., CIL XVI, 23-VI. 3538), а в дипломе от 27 окт. 90 г. (CIL XVI, 36, Dessau 1998) приведена уже формула *in Germania superiore*. Главным образом при помощи этих данных А. Ризе (см. *Korr.-Bl. d. ... westd. Zeitschrift*. 14 [1895] 151 сл.) стремился доказать, что переформирование германского военного округа в две самостоятельных провинции произошло между 82 и 90 гг. Это вообще было принято учеными (см. STEIN: *ук. соч.*, стр. 11; STÄHELIN: *ук. соч.*, стр. 125, 237 и т. д.). Работа переустройства была закончена — по общему предположению — после подавления восстания Антония Сатурнина, т. е. в 90 году (см., напр., A. PIGANOL: *Hist. de Rome*. Paris 1949, изд. 3-е, стр. 346). Она началась, по всей вероятности, после похода Домитиана против хаттов в 83 году (см. E. RITTERLING: *Fasti d. röm. Deutschlands unter d. Prinzipat*, Wien 1932, стр. 23, 25; RE. XII. 1277). См. ниже зам. 123. — Плиний (и.п.) IV, 106) причисляет прибрежных германцев (немцев, трибоков, вангинов) к народам Бельгии, а в другом месте (XXXIV, 2) он говорит о «*Germania provinciae*»; учтя эти сообщения, Т. Штехе (Тн. Стеснь: *Mannus* XXXI, 1939, стр. 423-4) предполагает, что во время, прошедшее между написанием IV и XXXIV книг, между 72 и 76 годами Германия была отделена как провинция от Бельгии и что лишь разделение на две части этой последней организованной провинции осуществилось в 82-90 гг.

<sup>29</sup> Ср. MARQUARDT: *Röm. Staatsverwaltung*. Leipzig 1881, изд. 2-е, т. I, стр. 271-278; O. HIRSCHFELD: *Kleine Schriften*. Berlin 1913, стр. 369-386. JULLIAN: *ук. соч.*, т. IV, стр. 131-135. Тревиры и лингоны во время Гальбы должны были уступить часть своих земель по всей вероятности именно тому военному округу (на основе Tac. hist. I, 8, 53. HERTLEIN: *Germania* 9 [1925] 15-17; *Die Geschichte d. Besetzung d. röm. Württemb.* в *ук. соч.*: HERTLEIN — PARET — GÖSZLER: т. I, стр. 25). Рассказ Тацита относительно 58 г. (Ann. XIII, 53) также свидетельствует об отмежеванности территорий, подчиненных вождю верхнегерманской армии (*legatus exercitus Germanici superioris*) с одной стороны, и наместнику Бельгии (*legatus provinciae Belgicae*) — с другой, ибо слово *provincia* означает здесь «область», а не «сферу действия», как это предполагается Гертлейном. Интересным является и замечание Тацита (Hist. I, 51), относящееся к периоду, предшествовавшему 68-ому году: *exercitus finibus provinciarum discernebantur*.

Земля лингонов не входила ни в состав верхнегерманского военного округа, ни в образовавшуюся из него верхнегерманскую провинцию.<sup>30</sup> Об этом свидетельствует и надпись 150 г. (см. CIL. XIII, 5609), найденная в лингонской области. На ней приведено имя наместника Верхней Германии, как начальника солдата, поставившего памятник. Это практиковалось только в том случае, если памятник воздвигался вне той провинции, из которой происходил солдат.<sup>31</sup> Из рассказа Тацита, относящегося к 69 г., также усматривается, что лингоны не были подчинены военному округу. Следовательно, лингоны, принадлежавшие к числу племен, подвергнутых — в карательном порядке — сокращению своей территории и другим крутым мероприятиям,<sup>32</sup> и вошли в понятие *proximae... Germanicis exercitibus Galliarum civitates*<sup>33</sup> в то время, как территория военного округа фигурирует под названием Германии.<sup>34</sup>

Тем более заслуживает внимания тот факт, что во время Флавиев многочисленные легионерские войска были переведены на землю лингонов, принадлежавшую к той части Галлии, где раньше таковых не было. Начиная от 70 г. до конца восьмидесятых годов там находился гарнизон легиона VIII (I. VIII Augusta), как это было доказано автором монографии, напи-

<sup>30</sup> Надо иметь в виду, что во-первых, Птолемей (Geogr. II. 9) не упоминает о лингонах среди жителей Верхней Германии (Germania superior; Н. RIESE Korr. Bl. d. westd. Zeitschrift 12 [1893] 148; ср. К. ZANGEMEISTER CIL. XIII, pars II, fasc. I, стр. 85); во-вторых: тот факт, что лингоны у Птолемея отмежеваны от жителей Бельгии, отнюдь не может еще считаться «ценным доказательством» («wertvolle Bestätigung») того, что они принадлежали к составу Верхней Германии, как полагает Штейн (D. kaiserl. Beamten... стр. 14), ибо Птолемей имел только туманные сведения («dunkle Kunde») о территориях германских провинций, как это признано и Штейном (ук. соч., стр. 17; по указанию Бартеля).

<sup>31</sup> В надписи 226 г. (см. CIL. XIII, 5621) особо отмечается, что начальник солдата поставившего памятник на земле лингонов бывший консул — наместник Германии. См. А. v. DOMASZEWSKI: Westd. Zeitschrift 21 (1902) 198 (ср. 193 сл., 201); Bonner Jahrb. 117., (1908) 33. Ср. еще ошибочные изложения Цангемайстера (Westd. Zeitschrift 11 [1892] 314).

<sup>32</sup> Hist. I, 53.

<sup>33</sup> Hist. I, 8.

<sup>34</sup> Hist. I, 9, 53 и т. д. Если мы из дружественных сношений (*hospitium* у Тацита, Hist. I, 54) лингонов к германским легионам — подобно Штейну (ук. соч., стр. 14) — заключим, что земля лингонов в 69 году была частью верхнегерманского военного округа, то на основании Tac. Hist. I, 65 тем более нужно было причислить к ней и Лугдун, поскольку жители этого города считали себя за *partem exercitus*. А если на основании этого выражения никому и не приходит в голову приурочить Лугдун к территории верхнегерманского военного округа, то нельзя причислить туда и лингонов на основании другого выражения, в котором не проявляется большей ясности, нежели в вышеприведенном (ср. GREGIER: ук. соч., I, 239). Притрельские отношения (*hospitium*) лингонов проявлялись вообще к армии, находившейся в окрестностях верховья Рейна, а раньше, в первое время оккупации, большей частью на лингонской земле (см. E. RITTERLING: Bonner Jahrb. 114-115 [1906] 166 сл.; STÄNDELIN: ук. соч., стр. 118). — Территория германского военного округа во время Агриппы, конечно, не была еще отмежевана от галльских провинций. Этим объясняется, что Плиний (И. Н. IV [31] 106), воспользовавшись данными, полученными, повидимому, от Агриппы, считал все местности (*civitas*), включительно до Рейна, принадлежащими к Бельгике. — Лингоны не вошли в понятие *Belgae*, означавшее у Цезаря (B. G. II, 3-4) этническое родство, но это не имеет никакого значения в отношении их подчиненности во время римского господства.

санной об истории названного легиона,<sup>35</sup> и принято исследователями последних времен.<sup>36</sup> И когда этот легион был перемещен в Аргенторате (Strasbourg),<sup>37</sup> векилляции пяти верхнегерманских (I, VIII, XI, XIII, XXI) и четырех британских (*Adiutrix* II, *Augusta* II, *VIII*, *XX*), т. е. в общей сложности 9 легионов, заняли его лагерь на лингонской земле, как это

<sup>35</sup> В *Germania* 7 (1923) 42-44 рецензирована диссертация Э. Клотца (E. Clotz. Die Geschichte der Legio VIII Augusta. Diss. Freiburg i. Br. 1922, Maschinenschrift.) Библиотека университета в Фрейбурге любезно предоставила мне возможность использовать машинописный экземпляр этой диссертации. В ней (см. стр. 13-15) упоминается о пребывании легиона VIII (*legio VIII Augusta*) на земле лингонов между 70 и 80 гг. Относительно кирпичей названного легиона см. CIL XIII, 12171-12174; памятник ветерану этого легиона: CIL XIII, 5613.

<sup>36</sup> См. Стэнелл: ук. соч., стр. 214, 560. То обстоятельство, что на некоторых кирпичах VIII легиона, обнаруженных на земле лингонов, имеется надпись: *leg(ionis) VIII Augustae L(ucio) Appio leg(ato)* (см. CIL XIII, 12171, 7; 12173, 16-8), может быть объяснено не только тем, что они были сделаны в 89 г., когда начальник нижнегерманской армии, Луций Аппий Норбан, после подавления восстания Антония Сатурнина на короткое время соединил в своих руках командование обоими германскими армиями (см. Риттерлинг: *Fasti*... стр. 24 сл., 59). Если бы наличие на кирпичах клейм с его именем объяснялось его чрезвычайными заслугами или необычайно обширной сферой его военной власти (см. RE. XII, 1658), то подобные клейма были бы видны и на кирпичах других легионов, возглавляемых им же. Таким образом надо признать правоту мнения Ризе (см. Westd. Zeitschr. 26 [1907] 130 сл.), по которому когда-то между 70 и 83 гг. Норбан возглавлял легион VIII, находившийся еще на земле лингонов. Это подтверждается и тем, что кирпичи с именем Аппия (CIL XIII, 12168, 7-9) встречаются и на юге, в Аквитании, где, следовательно, в это же время находилась другая векилляция VIII легиона, тогда как названная область не имела ничего общего с восстанием Антония Сатурнина, вспыхнувшим в 88-89 гг. Впрочем, вполне понятно, почему потребовалось послать войска в Аквитанию во время Веспасиана. Снижение налогов (см. Tac. Hist. I, 8, 51; Plut., Galba 18) и другие льготы, введенные Гальбой, относились, по всей вероятности, и к Аквитании, так как сторонник Гальбы, Виндекс, происходивший из аквитанской царской семьи (Dio LXIII, 22), имел там много приверженцев (см. Tac. Hist. IV, 17) и через Аквитанию поддерживал связь с Гальбой, находящимся в Испании. И когда Веспасиан помимо повышения налогов отменил и льготы, предоставленные Гальбой населению той части Галлии, которая стояла на его стороне, то в повышенной мере усилилось негодование, и поэтому прикомандирование легионерских войск в 70-ых годах было совершенно естественным (см. и выше на стр. 128).

<sup>37</sup> Правильно указал R. Syme [JRS 18 (1928) 41 сл.] на необоснованность мнения Риттерлинга (De leg. Romanorum X Gem., Lipsiae 1885, 71 сл.; RE. XII, 1652 сл.), по которому столб, поставленный в 74 году (CIL XIII, 9082), служил для маркировки расстояния от Аргенторате только потому, что названное место в то время было уже стоянкой легиона, следовательно легион VIII разбил там свой лагерь еще около 70 года. Клотц (ук. соч., стр. 13, 17) подчеркнул, что — если и были легионерские войска в Аргенторате в период от 70 г. до 74-го, то они принадлежали к легиону XIV, а не к VIII-ому. Ибо Р. Форрер (Anz. f. Els. Alt. Kunde 1913, стр. 360; 1915, стр. 526 сл., 554) обнаружил над пепельным слоем, создавшимся вследствие разрушительных военных действий 69-70 гг., кирпичи обоих легионов в стене г. Страсбурга римской эпохи, но кирпичи легиона XIV находились ниже кирпичи легиона VIII (см. еще R. Forrer: Strasbourg-Argentorate, Strasbourg 1927, I, 19, 96 сл.). Таким образом, предположение Риттерлинга и Штейна (Die kaiserl. Beamten... стр. 100, 288 сл.; CIL XIII, pars VI, стр. 21), по которому легион VIII прибыл в Страсбург еще в 70 или 71 году, лишено всякого основания. В противоположность этому, правильным является установление Клотца (ук. соч., стр. 14 сл., 17), по которому легион VIII был перемещен в Аргенторате около 80 г. (из своего страсбургского завода он массами поставлял кирпичи для военных построек в окрестностях Танна и Майна после хатского похода в 83 г., см. там же, стр. 23-32), а когда покинул лингонскую землю, повидимому, оставил там отряд, который спустя некоторое время вошел в группу сконцентрированных там векилляций.

видно по кирпичам, носящим клейма вексилляций,<sup>38</sup> равно как из биографических данных вождя вексилляций, Велия Руфа, приведенных в одной из надписей.<sup>39</sup> Другие клейма, находящиеся на кирпичах,<sup>40</sup> свидетельствуют о том, что вексилляции семи легионов, оставшихся на западе из девяти прежних, охраняли землю лингонов<sup>41</sup> (по всей вероятности вплоть до 89 или 90 г.),<sup>42</sup> даже и тогда, когда Домициан — после поражения своего наместника в Мёсии, нанесенного дакийцами в 86 году — лично отправился на дунайский фронт (86-87 г.) и там к нему были прикомандированны легионы из Британии (*Adiutrix II*) и из Верхней Германии (*Adiutrix I*).

Здесь невольно возникает вопрос, для чего было нужно держать легионерские отряды в течение, приблизительно, двух десятилетий на территории свободной от легионов провинции? Безусловно не только для

<sup>38</sup> CIL. XIII, 12539, 1, 3, 4, 5. — Клотц (ук. соч., стр. 16) устанавливает, что надпись, приведенная в CIL. XIII, 12539, 3-4, должна быть для правильности дополнена следующим образом: *Vexil(lariorum) legionum II Adjugustae VII [II Hisp(anae)]*, так как для дополнения Риттерлинга [E. RITTERLING: JOe AI 7 [1904] Beiblatt стр. 23 сл.] и Штейна (E. STEIN: CIL. loc. cit.) — *Vexil(lariorum) legionum II Adjutricis II Adjugustae VII [II, XX]* — нет места ни по изданию Моммзена (Herm. 19 [1884] 437 сл.) ни по эстампу Домашевского [Phil. 66 (1907) 166]. Принимая во внимание Dessau 9200 (см. внизу зам. 39), и Клотц не подвергал сомнению то, что для нас является единственным важным, а именно, что вексилляция легионов Ad. II и XX, совместно с другими отрядами, пребывали на лингонской земле.

<sup>39</sup> Dessau 9200. В надписи правильно говорится о вексилляциях девяти легионов. Каменотес, повидимому, забыл выбить цифру легиона XI.

<sup>40</sup> CIL. XIII, 12539, 2, 6. По мнению Клотца, позднейшая надпись должна быть дополнена следующим образом: *Vexil(lariorum) l[e]gionu[m] II, VII[II]*. Дополненный текст у Риттерлинга и Штейна: «*Vexil(lariorum) l[e]gionu[m] II, VII[II, XX]*» (см. зам. 38.).

<sup>41</sup> В интерпретации приведенных надписей я придерживался мнения Риттерлинга [JOe AI 7 (1904) Beiblatt, стр. 23 сл.; RE. XII, 1277], не обращая внимания на объяснения Моммзена и Домашевского (см. их сочинения, указанные в зам. 38), которые были опровергнуты Клотцем (ук. соч., стр. 17). — Необоснованным является, возражение Ризе [RIESE: Westd. Zeitschr. 26 (1907) 132], по которому вексилляции всех легионов были отправлены из Британии только в 84 году или же позднее, иначе Тацит — описывая победу Агриколы, одержанной на горе Гравии в 83 году — обязательно указал бы на то, что его тесть одержал победу, несмотря на то, что состав легионов был сокращен. Ведь вексилляция легиона VIIII Hisp. участвовала в походе Домициана против хаттов в 83 году (см. CIL. XIV, 3612), о чем — кажется — упоминает и Тацит (Agr. 26). Но если легион VIIII Hisp. послал вексилляцию на континент еще в 83 году, то нельзя отрицать возможность, что одновременно с этим и другие британские легионы выделили отряды, которые были отправлены затем на лингонскую землю (ср. R. SYME: JRS. 18 [1928] 42; STEIN: D. kaiserl. Beamten стр. 103). — То обстоятельство, что на кирпичах совместно приведены клейма легионов I, VIII, XI, XIII и XXI, объясняется, по всей вероятности, тем, что перечисленные легионы представляли собой охрану провинции, объединенную под общим начальством. И так как легион XXI Parax — судя по находкам, открытым в военных кирпичных заводах в Рейнзаберне (Rheinzaabern) и Ниде (Nied) вошел в состав верхнегерманской армии только во время хаттского похода Домициана (см. RITTERLING JOe AI 7, Beiblatt 25; SYME: ук. соч., стр. 42), то пребывание названных вексилляций на земле лингонов также не могло иметь места ранее этого (как, например, JULIAN ук. соч., изд. 4-е, т. IV, стр. 458, ошибочно предполагает это). Неприемлемо и часто повторяемое предположение Домашевского (Phil. 66 [1907] 166 сл.), по которому вексилляции Велия Руфа участвовали в германском походе Галльского Рутилия 77/78 г. См. L. Homo: Vespasien l'empereur du bon sens, Paris 1949, стр. 332; Ritterling: RE. Ia, 1260.

<sup>42</sup> Clotz: ук. соч., стр. 17.



возведения построек<sup>43</sup> (некоторые исследователи уже давно заметили, что это предположение недопустимо),<sup>44</sup> а скорее потому, что после подавления восстания 70 г., в котором, помимо тревиров, большую роль сыграли именно лингоны, среди членов этого племени, в сознании широких народных масс (*magna popularium turba*) — как огонь под пеплом — тлела бешеная ненависть к эксплуататорскому общественному строю римлян. Для предотвращения ожидаемого во всякое время взрыва социального недовольства (не напрасно скрывали лингоны вождя народных масс, Юлия Сабина!), римские власти не имели другого выхода, как держать наготове вооруженные силы в соответствующем количестве.

### III. СУДЬБА НЕИМУЩИХ ГАЛЛОВ, ПЕРЕСЕЛИВШИХСЯ НА «DECUMATES AGRI» ВО ВРЕМЯ ФЛАВИЕВ

1. Тацит написал свою «Германию» в 98 году.<sup>45</sup> Интересующее нас место главы 29 этого сочинения упоминает об области *Decumates agri*, которая принадлежала не к Германии, а к Римской Империи, несмотря на то, что она лежала на другой, германской стороне Рейна и Дуная. Относящийся абзац<sup>46</sup> гласит следующим образом: *Non numeraverim inter Germaniae populos, quamquam trans Rhenum Danuviumque consederint, eos, qui Decumates agros exercent. Levissimus quisque Gallorum et inopia audax dubiae possessionis solum occupavere. Mox limite acto promotisque praesidiis sinus imperii et pars provinciae habentur.*

В отношении местонахождения *Decumates agri* в общем нет разногласия среди ученых. *Agri decumates ... heisst gewöhnlich das Land am rechten Rheinufer, das vom Neckar und dessen Nebenflüssen bewässert wird, samt dem Schwarzwald, bis zur Schwäbischen Alb hin.*<sup>47</sup> Эта обще-

<sup>43</sup> E. STEIN: CIL. XIII, pars VI, p. 131; RITTERLING: RE. XII, 1658. Относительно ошибочного предположения, по которому легионы должны считаться положительными историческими факторами, т. е. организациями, занимающимися в первую очередь строительством и насаждением культуры в провинциях эпохи императоров, см. статью А. К а ж д а н а: ВДИ 1950/1, стр. 167-168.

<sup>44</sup> RIESE: Westd. Zeitschr. 26 (1907) 132; E. CLOTZ: ук. соч., стр. 14 сл.; JULIAN: ук. соч., изд. 4-е, т. IV, стр. 458.

<sup>45</sup> Tac. Germ. 37.

<sup>46</sup> Предположение М у х а (MUCH) и Г е с с е л ь м е й е р а (HESSELMEYER) (Klio 31 [1938] 92 сл.), по которому Тацит дополнительно внес этот абзац в готовый текст своего труда, вряд ли может быть приемлемым. (S. GUTENBRUNNER: Klio 34 [1942] 360 сл.).

<sup>47</sup> ИМ: RE. I, 893. — Геогр. карты: HERTLEIN—PARET—(GÖZZLER: ук. соч., т. I, табл. I; E. NORDEN: Alt-Germanien. Leipzig—Berlin 1934, прил. — Населенные пункты области (*civitates*) вкратце описаны у Н о р д е н а (E. NORDEN: ук. соч., стр. 170-172) с учетом установлений К о р н е м а н н а (E. KORNEMANN: Zur Stadtentstehung in d. ehemals keltischen und germ. Gebieten des Römerreichs. Giessen 1898; Klio 1 [1901] 331 сл.). См. еще A. PIGANIOL: Bulletin de l'Association G. Budé, Nouv. Ser. № 2 Décembre 1946 31; E. HESSELMEYER: Klio 20 (1926) 344; HERTLEIN: ук. соч., стр. 76 сл.

принятая географическая идентификация должна быть уточнена — ради нижеследующих изложений — в двух пунктах. Во-первых, из процитированного места Тацита видно, что *agri Decumates* представляет собой область, заселенную в 98 году не германцами, а галлами. Таким образом, *Civitas Ulpia Sueborum Nicretum*,<sup>48</sup> которая находилась возле устья Некара и во время принципата была заселена германским населением, не может считаться частью названной области. Еще менее относятся к ней окрестности Нижнего Майна и Веттерау,<sup>49</sup> но если мы все-же сочтем их принадлежащими к ней, то необходимо предположить, что свевы, оставшиеся там со времен Ариовиста, составляли только незначительную часть населения, обитавшего в *Decumates agri* в 98 году.<sup>50</sup> Во вторых, на основании выражения *trans Rhenum Danuviumque*, к области *Decumates agri* может быть отнесен только район, лежащий к северу от истока и верхнего течения Дуная (прибл. до г. Ульма). Поэтому, предположение Гертлейна, по которому территория, взятая от римлян еще в царствование Клавдия,<sup>51</sup> т. е. «das helvetische Neuland zwischen Rhein und Donau mit der Grenzbesatzung in Schleithelm oder Hüfingen», также принадлежала к *Decumates agri*,<sup>52</sup> недопустимо. Не принадлежит к ней также и участок Шварцвальда, лежащий к югу от линии Дуная.

В отношении хронологии названной эмиграции, взгляды исследователей уже несколько расходятся. Может быть, что именно учение о мнимом благосостоянии Галлии в эпоху принципата, равно как и о мирных отношениях между общественными классами, затрудняло выяснение фактического положения. Большинство ученых не в состоянии было представить себе, что кто-нибудь покинул бы Галлию во время «золотого века», начавшегося с царствованием Веспасиана, когда империя одинаково осыпала благами богатых и бедных. Поэтому некоторые исследователи стремились отнести период эмиграции бедных галлов (*levissimus quisque Gallorum*) ко времени до царствования Нерона,<sup>53</sup> а другие — ко времени после завоева-

<sup>48</sup> ZANGEMEISTER: CIL. XIII, pars II, p. 229 сл.

<sup>49</sup> G. WOLFF, K. SCHUMACHER: Siedlungs- u. Kulturgesch. d. Rheinlande v. der Urzeit bis in das Mittelalter. II. Die röm. Periode. Mainz 1923, стр. 342; ср. Н о р д е н : ук. соч., стр. 170.

<sup>50</sup> См. ниже стр. 144.

<sup>51</sup> FABRICIUS: RE XIII, 605 сл.; HERTLEIN: Die Römer in Württemberg, т. I, стр. 19-25, т. II, (Stuttgart 1930) стр. 203-7; до эпохи Клавдия регулярных римских войск по верховью Дуная до устья Иллера не было. Караульную службу несла там немногочисленная милиция туземцев (W. BARTHEL: BRGK VI, 159 сл., 166 сл.) или, пожалуй, свободные варвары, независимые еще от Рима (ср. P. REVELLIO: D. Kastell Hüfingen. Berlin—Leipzig 1937: Der obergerm.-raet. Limes des Röm.-reiches... Abt. B., Bd. V/2, №-62a, 27). См. еще PARET: Die Römer in Württemb., Stuttgart 1932, т. III, стр. 15.

<sup>52</sup> HERTLEIN: ук. соч., т. I, стр. 27.

<sup>53</sup> Население области во время латенской культуры было кельтского происхождения (см. K. BITTEL: Die Kelten in Württemberg. [Röm—germ. Forsch. — VIII]. Berlin—Leipzig 1934, результаты которого подытожены у П и г а н ь о л а [A. PIGANIOL] ук. соч. стр.) 31 сл.), которое может быть идентифицировано с племенем Volcae Tecto-

ния области *Decumates agri* римлянами. По смыслу самой ранней датировки эмиграция совершилась между инвазиями кимверо-тевтонов и свевов,<sup>54</sup> т. е. приблизительно в 100-90 гг. до н. э. Обездоленные галлы, вынужденные эмигрировать вследствие междоусобий или же прихода римской власти,<sup>55</sup> стали покидать область — по мнению Гессельмейера<sup>56</sup> — начиная от 70 г. до н. э., в частности же с началом правления Цезаря в Галлии. Они отправились на территорию теперешнего Бадена и Вюртемберга. Эта эмиграция продолжалась — по мнению названного ученого — вплоть до царствования Нерона, так как социальные стычки среди галльского населения, все чаще и чаще подавляемые мятежи и невыносимо тяжелые налоги сделали материальное положение широких масс безвыходным; римляне же с радостью освобождались от обанкротившихся провинциалов — плохих налогоплательщиков, заменяя их новыми пришельцами из Италии, положение которых казалось более солидным («sozial kräftigere Elemente»). Норден,<sup>57</sup> повидимому, склонен присоединиться к мнению Гессельмейера, по которому эмиграция совершилась не сразу, а продолжалась довольно долго, но предполагает, что она имела место в первых десятилетиях н. э., приписывая ее социальным бедствиям, описанным Тацитом в связи с условиями, господствовавшими в Галлии в 21 году. Пиганьол,<sup>58</sup> выражая мнение, что названная эмиграция произошла между Тиберием и Нероном, указывает и на то, что Тиберий стремился принудить галлов, опытных в обращении с

sages(?), раврикками (M. Kahrstedt: Nachr. d. Gesellsch. Wiss. Göttingen, Phil.-hist. Kl. 1933, стр. 261 сл.) и гельветами (Tac. Germ. 28). Эти племена находились под давлением продвигающихся германцев и закончили эвакуацию области *Decumates agri* около 100 г. до н. э., во время вторжения кимбров и теutoнов (Stähelin: ук. соч., стр. 67) или что более вероятно — бежали от свевов (Piganiol: loc. cit.) и таким образом названная область стала *ἡ τῶν Ἑλβετῶν ἐρημός* (Ptol. Geogr. II, 11, 6). Ни кимбры и теutoны, отброшенные римлянами, ни свевы Ариовиста не могли прочно обосноваться (см. ниже зам. 67) на участке, простирающемся вдоль Некара до Штуттгарта, и в районе, лежащем к востоку от него — вот причина отсутствия археологических памятников с ясно выраженным германским характером (Paret: D. Röm. in Württemb. III, стр. 200) и преобладания кельтских названий местности во время завоевания римлянами территории (см. Виттел: ук. соч., стр. 112). В низовьях Некара вплоть до Штуттгарта и в районе, находившемся к югу от него, между долиной Некара и Рейном вплоть до истоков Дуная были германцы, но в середине I столетия они отодвинулись и от этой части *Decumates agri* (см. ниже зам. 80). Таким образом, эмиграция галлов, упомянутая у Тацита, и имевшая место — как ниже доказано — между 70 и 74 гг., была направлена на территорию, где очень мало было населения. Немногочисленные гельветы, вернувшиеся еще ранее в Южный Вюртемберг (см. ниже зам. 67), почти повсюду растворялись в массе позднейших кельтских эмигрантов (*levissimus ... Gallorum*), как, например, в окрестностях Сумелоцены. Только узкая зона, лежащая к северу от Дуная и Рейна, сохранила свой гельветский или раврикский характер (см. Канштедт: ук. соч., стр. 296).

<sup>54</sup> PIGANOL: ук. соч., стр. 32.

<sup>55</sup> Некоторые места у Цезаря, как, например, B. G. III, 17, 4; V, 55, 3; VI, 11, 2; 13, 1-3; VII, 4, 3 ясно иллюстрируют запущенные дела галльского населения, равно как и социальные разногласия в описываемое время.

<sup>56</sup> См. Klio 19 (1925) 262 сл. (исходя из Cic. pro Balbo 32 и других источников, произвольно примененных для подтверждения своей собственной теории).

<sup>57</sup> Alt-Germanien, Leipzig—Berlin 1934, стр. 145 сл.

<sup>58</sup> Ук. соч., стр. 32 сл.

оружием, более интенсивно заниматься земледелием.<sup>59</sup> Может быть, это его распоряжение натолкнулось на сопротивление населения, что также способствовало увеличению эмиграции. — Оккупация области *Decumates agri* римлянами началась во время похода К. Пинария Корнелия Клемента в 74 году. Она продолжалась в царствование Домициана и была закончена в 90 году.<sup>60</sup> Римляне-завоеватели открыли бы дорогу неимущим галлам, эмигрировавшим в этот район — как выразились Жюллиан<sup>61</sup> и Гертлейн.<sup>62</sup> По мнению последнего выражение *Decumates*, представляющее собой *ἀπαξ λευόμενον*, обозначает землю, расстилающуюся перед глазами римского землемера (*agrimensor*) в направлении *decumanus limes*, т. е. занятую, но еще не отмеренную землю. Неимущие галлы, которые, не дожидаясь отвода участков, поселились на них, по мнению Гертлейна не были уверены в том, что и после отмежевания земля останется в их собственности. Выражение Тацита *dubiae possessionis solum*, служило бы именно для объяснения не очень ходкого слова *Decumates* («ungewiss ob bleibender Besitz»).

Предположение Гертлейна и других относительно того, что эмиграция галлов имела место только после римской оккупации, было совершенно опровергнуто Гессельмейером.<sup>63</sup> Действительно, из рассказа Тацита для каждого читателя, владеющего латинским языком, явствует, что данную территорию «сомнительной принадлежности» (*dubiae possessionis solum*) галлы-эмигранты заняли ранее, нежели она вошла в состав империи (*мох. . . sinus imperii*).<sup>64</sup> Ясному заявлению Тацита предпочитать этимологию слова *Decumates*, обоснованную на маловероятной выдумке, вряд ли может считаться солидным научным методом.<sup>65</sup> — С слишком ранней датировкой эмиграции неимущих галлов Пиганьоль<sup>66</sup> прав-

<sup>59</sup> Strabo IV, 1, 2 p. 178. С.

<sup>60</sup> См. ниже на стр. 145-8 — Выше (стр. 134) было доказано нами, что зона, находящаяся к северу от верховьев Рейна и к югу от верховьев Дуная, которая была оккупирована римлянами во время Клавдия до 74 г., не вошла в состав *agri Decumates*. Таким образом, предположение Гертлейна (D. Röm. in. Württ. т. I, стр. 27), по которому римское завоевание названной области началось оккупацией вышеупомянутой зоны в эпоху Клавдия, оказывается неправильным.

<sup>61</sup> Ук. соч., изд. 4-е, т. IV, стр. 461-4.

<sup>62</sup> Germania 9 (1925) 17-20.

<sup>63</sup> См. Klio 20 (1926) 344-353. Ср. там же 19 (1925) 260 сл., где Гессельмейер опровергает ошибочные мнения Моммзена (Röm. Gesch. V, 138) и Герцога (Gesch. und System . . . II/1, 315), по которым *agri Decumates* находились под эгидой римлян, начиная от эпохи Августа (см. ниже зам. 97).

<sup>64</sup> Правильно подчеркнул Карштейн (KARSTEDT: NGG. Phil.-hist. Kl. 1933, 269), что события происходили по следующему хронологическому порядку: сперва была галльская эмиграция, упомянутая Тацитом, а потом следовало вступление римских войск. Тем более удивительно, что названный автор позднее (loc. cit. 304) — в резком противоречии с самим собой — установил, что около истока Дуная во время похода Пинария в 74 году находились не галлы-эмигранты, прибывшие туда еще до появления римской армии, а свевы-германцы (см. зам. 108).

<sup>65</sup> Едва ли можно себе представить более хаотическую картину, нежели та, которая создавалась растущими, как грибы, этимологиями относительно выражения *Decumates*. Библиография: STÄHELIN: D. Schweiz in röm. Zeit. Изд. 3-е, стр. 237 и PIGANOL: BAGB. Nouv. Ser. № 2, (Дек. 1946) 39 сл.

<sup>66</sup> Loc. cit. 32.

வில்но сопоставил факт, что стиль Тацита в этом пункте показывает поразительную свежесть («représente cette migration avec des couleurs très vives»), из чего можно заключить, что описанное им событие имело место незадолго до создания «Германии». Иммиграцию неимущих галлов на *Decumates agri* невозможно датировать ни годами, следовавшими за 74 г., ни годами, слишком ранее предшествовавшими составлению «Германии» Тацита. Вот и все, что можно сказать о результатах прежних исследований.

Теперь требуется искать новые моменты пригодные для более точного определения времени названной миграции. Прежде всего надо признать, что в предположении, по которому неимущие жители Галлии не сразу, а в течение продолжительного времени или же несколькими волнами вливались на *agri Decumates*, нет ничего абсурдного. Однако, слова Тацита вряд ли следует понимать в том смысле, как будто бы они относились к какому-нибудь продолжительному процессу. Перед его глазами вырисовывалась картина лишь одной миграции, требовавшей не слишком много времени, в крайнем случае периода, когда процесс переселения, начавшийся, пожалуй, ранее,<sup>67</sup> принял значительные или даже массовые размеры. В целях определения этого периода нужно отметить, что археологические памятники религиозного характера, относящиеся к *agri Decumates*, показывают теснейшие связи с культовыми обрядами тревиров.<sup>68</sup> Могильные памятники области больше всего напоминают находки, сохранившиеся от тревиров и их соседей, медиоматриков.<sup>69</sup> Таким образом, совершенно допустимым является предположение, что преобладающее большинство галлов прибыло на *agri Decumates* из области тревиров.<sup>70</sup> Тревирь в свою очередь сыграли руководящую роль в галльских восстаниях 21 и 69-70 годов,

<sup>67</sup> Такова ранняя и медленная миграция могла быть, в течение которой малолюдное население, охарактеризованное кельтскими археологическими памятниками, поселялось постепенно на территории, покинутой галлами во время Ариовиста вследствие инвазии севов (см. Каннстедт: ук. соч., стр. 296). Этим галлам, просачивавшимся медленно к северу через восточно-западный участок Рейна и линию Дуная, должно быть приписано, что некоторые из четырехугольных земляных крепостей (Viereckschanzen) показывают следы поселения вплоть до эпохи появления римлян (см. Виттел: ук. соч., стр. 99 сл., табл. 35; A. Rieth: Vorgesch. d. Schwäbischen Alb [Mannus—Bücherei № 61], Leipzig 1938, стр. 165 сл.; Каннстедт: ук. соч., стр. 287 сл.) — Смешались ли эти вернувшиеся гелеты и равники со ссевами, обитавшими в южных частях Вюртемберга и Бадена, как это предполагается Кнорром (R. Knorr: Germania 19 [1935] 146), часто упоминающим в своей статье о кельто-германах, или же они проживая на территории «сомнительной принадлежности» (*dubiae possessionis solum*) между римской империей и землями варварских племен все время опасались нападений германцев (а затем и римлян), как это иногда заключаются по громадному количеству нещепных находок эпохи (A. Rieth: ук. соч., 167; Mannus 29 [1937] 133), это не может быть решено в рамках настоящей статьи.

<sup>68</sup> R. v. KIENLE: Archiv f. Religionswissenschaft 35 (1938) passim, напр. 261, 263, 269; W. SCHLEIERMACHER: BRGK 23 (1933) 130, 143, геогр. карта. Первый автор пришел к этому выводу на основании текстов надписей, а второй на основании изображений гравюр.

<sup>69</sup> Каннстедт: ук. соч., стр. 277.

<sup>70</sup> KIENLE. ARW 35 (1938) стр. 284.

что говорит о том, что среди них в это время было наибольшее число людей, разоренных под общим давлением местной аристократии и римской власти и поэтому они были охвачены жадной мщеницей за подавление восстаний. Ввиду этого вряд ли допустим ошибку, если предположим, что *Decumates agri*, изобилующие культовыми памятниками тревиров, были заняты галлами-эмигрантами около 21 или 69-70 гг.

В целях более точной датировки необходимо правильно интерпретировать слова *dubiae possessionis solum*. В литературе, трактующей о вопросе *Decumates agri*,<sup>71</sup> в последнее время стало модным приписывать им юридическое значение и согласно с этим подробно или вкратце упоминать, что галлы-эмигранты автоматически становились законными владельцами почти совершенно необитаемых земель по смыслу распоряжений римского права, относящихся к «ничьим собственностям» («Niemand'sland»)<sup>72</sup> или же доказывать, что чиновники императорского двора всячески старались обратить земли, занятые галлами, в императорские имения, так как право собственности земель было сомнительным (*dubiae possessionis*). Якобы так поступили они, например, с поместьями (*saltus*), находящимися около знаменитой Сумелощенны. Юридическое изложение нашего выражения было якобы тем более мотивированно, что в нем употреблялся глагол *occupo* — обычный юридический термин для выражения обладания чем-нибудь. Возможно, что все сказанное учеными о юридическом положении *agri Decumates*, о создании императорских имений на них и т. п. сушая правда. Может быть, что правоведы римлян точно также рассуждали о принадлежности земельных участков, как Гессельмейер, Пиганьол или другие теперешние авторы, а Тацит наверно не думал о кодексах римского права, когда набрасывал слова *dubiae possessionis solum occupavere*. Если отыщем слово *occupo* в словаре Гербера и Грифа,<sup>73</sup> то убедимся в том, что Тацит очень часто пользовался этим глаголом, но очень редко придавал ему юридический оттенок. И что важнее всего, выражение *dubiae possessionis* встречается в римской литературе — судя по материалу *Thesaurus Linguae Latinae*<sup>74</sup> — кроме Тацита всего только один раз, а именно у историка Ливия,<sup>75</sup> но там тоже не служит для обозначения какой-нибудь «ничьей земли» в смысле личного права, а территории, которая принадлежала сперва Карфагену, но затем — вследствие повторных нападений Массиниссы — стала землей, принадлежность которой между двумя странами была сомнительной. — Эти факты сами по себе показывают, что приписывать юридический смысл выражению *dubiae possessionis solum* не допустимо. Но окончательно от-

<sup>71</sup> HESSELMAYER: *Klio* 19 (1925) 260 сл., 265 сл.; NORDEN: ук. соч., стр. 143 сл.; PIGANOL: ук. соч. стр. 35-38 и т. д.

<sup>72</sup> Dig. 41, 1, 3: «quod... nullius est... occupanti conceditur».

<sup>73</sup> *Lexicon Taciteum*, Lipsiae 1903.

<sup>74</sup> NORDEN: ук. соч., стр. 144.

<sup>75</sup> XXXIV, 62.

падает возможность юридической интерпретации, если мы прочтем эти слова не в изолированном виде, а — как полагается — в контексте. Абзац сочинения Тацита, в котором находится названное выражение, гласит о земле, лежащей по правую сторону Рейна и левую сторону Дуная, а это, по определению Тацита, обозначает Германию,<sup>76</sup> всё же с другой стороны эта территория, вследствие несколько ранее произведенной инвазии римлян, принадлежала уже к империи. Эта двойность, — наполовину германская, наполовину римская, — проходит красной нитью через весь абзац, состоящий всего только из нескольких строк, и упустить ее из виду нельзя. Таким образом, если мы будем придерживаться смысла, вытекающего из контекста, то значение интересующего нас выражения будет идентично с объяснением прежних комментаторов «Германии»: оно обозначает территорию, принадлежность которой между Германией и Римской Империей была сомнительной.<sup>77</sup> Во время переселения неимущих галлов эта территория формально принадлежала еще к варварской Германии и не имела ничего общего с Римской Империей (только позднее [тох!] вошла в ее состав [sinus imperii!]), но с другой стороны является фактом то, что по линии Дуная и Рейна находились римские войска, которые с двух сторон через сутки или полутора суток могли бы достичь любого пункта на *agri Decumates*. При таких обстоятельствах пребывание на этой территории было не совсем безопасным для свободных германцев.<sup>78</sup> Если это должно подразумеваться под выражением *dubiae possessionis solum*, то должно быть ясным и то, что миграция галлов, упомянутая Тацитом, могла иметь место только тогда, когда продвижение римских войск уже приняло столь значительные размеры, что интересующая нас область более не могла быть спокойным местом для жительства варваров. Это произошло только после царствования Клавдия, после 50 г., ибо римские отряды до тех пор еще не дошли до линии Дуная между Шварцвальдом и Иллером,<sup>79</sup> и поэтому не могли превратить территорию, лежащую на противоположной стороне (*trans. . . . Danuvium*), в землю «сомнительной принадлежности», т. е. — после занятия линии Рейна, добравшись до Дуная — не взяли еще «в клещи» *agri Decumates*, делая их небезопасными для германцев.<sup>80</sup>

<sup>76</sup> Описывая границы Германии Тацит (Germ. I) пишет: *Germania omnis a Gallis, Raetisque et Pannoniis Rheno et Danubio fluminibus . . . separatur.*

<sup>77</sup> Гер т л е й н (HERTLEIN: Germania 9 [1925] 20) формулирует эту безусловно правильную, но ошибочно отклоненную им интерпретацию, следующим образом: «*unwiss. ob germanisch oder römisch*». См. Taciti De origine . . . Germanorum liber . . . erklärt v. G. EGELHAAR, изд. 5-е, Gotha 1903, стр. 33; Taciti De situ . . . Germaniae liber . . . interpretatus est H. SCHWEIZER-SIDLER, Berolini 1877, стр. 57; Taciti De Germania . . . with . . . notes by H. FURNEAUX, Oxford 1894, стр. 90 и т. д.

<sup>78</sup> Ср. V. DURUY: *Gesch. d. röm. Kaiserreichs*, Übersetzt v. G. HERTZBERG, Leipzig 1886, т. II, стр. 172 (где встречаются, конечно, и ошибочные изложения совместно с правильными).

<sup>79</sup> См. выше зам. 51.

<sup>80</sup> Отступление германцев в северном направлении с целью освобождения от «клещей» римских войск, находящихся вдоль верховьев Дуная и Рейна, может быть

Выше мы указали, что переселение неимущих галлов может быть датировано приблизительно 21 или же 69-70 гг., т. е. годами галльских восстаний, возглавляемых тревирами.<sup>81</sup> Теперь можно констатировать, что первая возможность отпадает, и остается только вторая, по которой названное переселение совершилось после завоевания линии Дуная, имевшего место примерно в 50 году. К этому можно добавить еще предположение, как наиболее близкое к истине, что галлы, недовольные римским владычеством, сперва путем вооруженного восстания стремились освободиться от жестокой эксплуатации Римской Империи и от угнетения состоятельной галльской аристократии, дувшей в одну дудку с Римом во многих отношениях и только тогда, когда это не удалось, и восстание было подавлено, началось переселение в массовом масштабе на *agri Decumates*, где лучшая жизнь, свободная от тягот римских провинций, ожидала разорившихся галлов, переселившихся на варварскую территорию. Но кроме предполагаемой внутренней логики событий есть и некоторые конкретные данные, относящиеся к восстанию 69-70 гг., которые тоже указывают на то, что эмиграция началась *после* подавления восстания. Так, например, слова Плутарха<sup>82</sup> о судьбе вождя лингонского восстания, Юлия Сабина после подавления движений 69—70 гг., не допускают никакого сомнения в том, что эмиграция повстанцев началась непосредственно вслед за прекращением движений: τῷ δὲ Σαβίνῳ τὰ μὲν ἄλλα πράγματα ῥαδίως παρεῖχεν ἐκποδοῖν γενέσθαι καὶ καταφυγεῖν εἰς τοὺς βαρβάρους... Подобным же образом надо понимать и место у Тацита, где описывается конец восстания 69-70 гг. Рассказывается, что после укрепления позиции Веспасиана на престоле, Рим — освободившись от угрозы гражданской войны — приступил к ликвидации

констатировано и на основании памятников. О присутствии германцев свидетельствуют археологические находки, открытые вдоль берега Некара вплоть до Штуттгарта (Каннстедт: loc. cit. 293) и на правой стороне Рейна вплоть до Кела, лежавшего напротив Страсбурга: (W. Веек: Тн. Стесне: Mannus 31 [1939] 416). Находки из последней области, относящиеся к первой половине I века, подкрепляют утверждения различных авторов (см. внизу зам. 102 и, кроме того, Strab. VII, 1, 5, стр. 292), по которым во время царствования императора Тиберия свевы проживали в окрестностях истока Дуная. Но в то время, как административные органы империи вслед за продвижением римских войск в 74 году начали свою деятельность на *Decumates agri*, памятники-надписи показывают уже иную картину. Римляне только у устья Некара натолкнулись на германское племя, из которого можно было образовать *civitas* (*Civitas Ulpia Sueborum Nicretum* CIL. XIII, pars II, p. 229 сл.); названия местностей, лежащих к югу от него [*Civitas (Aurelia) Aquensis, Civitas Alisinensis, Saltus* или *Civitas Sumlocennensis*, ср. CIL. XIII, pars II, p. 197 сл., 251 сл., 214 сл.], образовались не из имен каких-нибудь племен, а искусственно. В 74 году и позднее на этой покинутой германцами территории римские завоеватели натолкнулись на галльских эмигрантов, проживавших там вне всякой племенной организации и без традиционного наименования (Каннстедт: ук. соч., 271 сл.; см. также и замечание 64).

<sup>81</sup> Более раннее движение, в котором приняли участие и тревире, имело место по сообщению Диона (LI, 20, 5) — в 29 году до н. э. (см. еще 21, 6 там же; Acta Triumph. a. p. U. c. 726: CIL. I, изд. 2-е p. 77; GROAG in RITTERLING: Fasti... 4; RAC: RE VIa, 2306), но оно не было принято нами во внимание, так как оно произошло во время слишком отдаленное от эпохи Тацита (ср. выше стр. 136—7)

<sup>82</sup> Amatorius 25, p. 770, D—E.



германского (батавского) и галльского восстаний. Последнее оказалось не трудным, так как на реймском совещании представители галльской аристократии и имущих классов открыто высказались в пользу Рима. Войска Петилия Церналиса, продвигаясь с юга на север, занимали одно за другим все места, бывшие гнездами восстания. Римляне захватили и город Трьер (*Augusta Treverorum*), столицу тревиров,<sup>83</sup> т. е. племени, сыгравшего главную роль в возникновении бунта и до конца отстаивавшего на реймском совещании вопрос продолжения войны против Рима, несмотря на преобладание числа лиц, склонных к капитуляции. Но все же часть повстанцев продолжала борьбу против римлян, присоединяясь к батавским и прирейнским отрядам Цивилиса.<sup>84</sup> Однако, осенью 70 г. под сильным натиском римских войск повстанцы были принуждены навсегда уступить галльские владения и отойти по батавской территории вплоть до батавского острова (*insula Batavorum*), лежащего за Ваалом, т. е. за южным рукавом дельты Рейна. Об этом Тацит<sup>85</sup> пишет следующее: *Transiit Rhenum Tutor quoque et Classicus et centum tredecim Trevirorum senatores...* Один из наилучших специалистов по истории тревиров, Кевне (Кевне),<sup>86</sup> правильно заметил, что слова Тацита содержат намек на эмиграцию, в которую вошло довольно много тревиров. В источниках, конечно, ничего не упоминается ни о судьбе вождей тревирского восстания Тудора, Классика и других галльских эмигрантов, ни о судьбе самого лютого врага римлян и главного дирижента движений, направленных против Рима, Цивилиса. От Тацита<sup>87</sup> мы знаем и то, что во второй половине сентября 70 г. римские войска начали уничтожать и батавский остров, и Цивилис — ввиду того, что его авторитет пошатнулся даже среди его приближенных — был вынужден начать переговоры о прекращении военных действий и заключении мира. С этой целью он отправился на провалившийся в середине мост, переброшенный через один из рукавов дельты Рейна,<sup>88</sup> чтобы встретиться с Церналисом, но здесь, в самой середине речи Цивилиса, обрывается текст *Historiae*. Из догадок, возникших в отношении его дальнейшей судьбы,<sup>89</sup> выделяется одна

<sup>83</sup> В этом отношении главным источником является Tac. Hist. IV, 68-79, 85-6, V, 14-26. Подробная картина о событиях нарисована в следующих трудах: JULIAN: ук. соч., изд. 4-е, т. 4, стр. 211 сл.; DESSAU Gesch. d. röm. Kaiserzeit II/1, Berlin 1926, стр. 391 сл.; G. H. STEVENSON: Cambr. Anc. Hist. X, Cambridge 1952, изд. 2-е, стр. 847 сл.; H. SCHILLER: Gesch. d. röm. Kaiserzeit. Gotha 1883, т. I, стр. 504 сл.; Homo: Vespasien... стр. 239 сл. O. BROGAN: Roman Gaul. London 1953, 50-51.

<sup>84</sup> Ср., напр., Tac. Hist. IV, 78.

<sup>85</sup> Hist. V, 19.

<sup>86</sup> Trierische Heimat VII, 182 (цит. RAU: RE VIa, 2308).

<sup>87</sup> Hist. V, 23-26.

<sup>88</sup> Yssel (?): Tacite Histoires. Texte établi et traduit par H. GOELZER: Paris 1939, изд. 2-е, т. II, стр. 312 (ad Tac., Hist. V, 26).

<sup>89</sup> Весьма распространенное мнение (см., напр., DURUY: Histoire des rom. Paris 1882, изд. 2-е, т. IV, стр. 611), по которому Цивилис — по смыслу договора, заключенного с римлянами — продолжал свою жизнь в пределах Империи или даже на родине, было опровергнуто в труде Дессау (ук. соч., т. II/1, 394 сл.). Названный ученый указал на то,

кажущаяся наиболее близкой к истине (она была принята, повидимому, и советскими учеными),<sup>90</sup> по которой Цивилис — по смыслу соглашения, заключенного с римлянами — покинул Римскую Империю и совершенно исчез с поля зрения римских авторов.<sup>91</sup> То же самое можно предполагать и в отношении дальнейшей судьбы тревиров, Классика, Тудора и других эмигрантов, упомянутых Тацитом.<sup>92</sup> Помимо названных тревиров, эмиграция которых подтверждается конкретными данными источников, еще многим другим членам племени пришлось покинуть страну. Это тем более вероятно, что около 70 г. тревирь лишились и последних остатков их прежней самостоятельности, той лжесвободы, которая оставалась еще по милости завоевателей (может быть под видом некоторых привилегий, которыми пользовались они как граждане *civitas foederata*).<sup>93</sup> Название тревиров, как наименование древнего, независимого галльского племени, в сущности последний раз встречается в источниках, относящихся к восстанию 69-70 гг.<sup>94</sup> Около 77-79 гг. о них упоминает и Плиний, но как уже о бывших свободных тревирах (*Treviri liberi antea*).<sup>95</sup>

При суммировании сказанного можно установить следующее: подробный анализ текста Тацита, археологические памятники, поступившие из *agri Decumates*, равно как и источники, относящиеся к концу восста-

что вождь повстанцев, Юлий Валентин, сыгравший менее значительную роль, нежели Цивилис, был немедленно передан в руки палача (Tac. Hist. IV, 85) и римские власти не помиловали Юлия Сабина даже по истечении 9 лет после подавления его бунта (см. выше стр. 126). Дессау подчеркнул, что источники обязательно упомянули бы, если бы римляне схватили Цивилиса, этого нового Ганнибала (Tac. Hist. IV, 13) живым, по крайней мере в связи с прославлением Домициана, прибывшего в Лугдун для подавления восстания (см. Sil. Ital. III, 608; S. GSELL: *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*. Paris 1894, стр. 11 сл.), как это случилось под конец царствования Веспасиана, когда К. Рутилию Галлику удалось схватить знаменитую Веледу, другого германского вождя восстания 69-70 гг. (см. Statius, *Silvae* I, 4, 90; GROAG: RE Ia, 1259 сл.).

<sup>90</sup> Н. А. Машкин: История древнего Рима. Ленинград 1950, изд. 2-е, стр. 471; R. PARIBENI: *L'Italia imperiale* (Storia d'Italia II), Milano 1938 стр. 246.

<sup>91</sup> Цивилис — по мнению Дессау (loc. cit.) — пал в боях, возобновившихся после неудачных переговоров с римлянами. Это предположение вряд ли приемлемо, так как римские авторы не говорят не только о нем, но умалчивают и о Классике и Тудоре, которые были почти столь же известными, как и он (ср. Joseph. b. Jud. 7, 4, 2). Нельзя, однако, считать вероятным, что все три вождя повстанцев, пережившие самые ожесточенные бои пали в каком-нибудь незначительном сражении. При этом надо иметь в виду и то, что после начала переговоров Цивилиса с Цериалисом военные действия прекратились (Tac. Hist. V, 24: «paucis post diebus deditio insecuta est»).

<sup>92</sup> Номо: ук. соч., стр. 251. — Из того факта, что военные действия допускали возможность отвода находившихся под ружьем галлов именно к северу, еще не следует, что по окончании военных событий эмигранты, не возвратившиеся в империю, оставались в этом месте. Наоборот, густо населенные германскими племенами территории были менее пригодными для принятия новых жителей, чем неплотно населенная территория *Decumates agri* (см. сноску 53). Те же тревирь, которые начали странствовать не во время военных событий, а вследствие последовавших бедствий (*inopia*), отправлялись, естественно, не к далеким северным землям германским, а к близким и почти-что ненаселенным землям *Decumates agri*.

<sup>93</sup> Белова, ук. соч., стр. 46; STEIN: D. kaiserl. Beamten... стр. 6 сл.; DURUY: Hist. des rom., изд. 2-е, т. IV, стр. 611.

<sup>94</sup> RAU: RE VIa, 2308.

<sup>95</sup> Nat. Hist. IV, 106; Номо: ук. соч., 251.

ния Цивилиса, одинаково указывают на то, что эмиграция «неимущих и отважных в своей нищете галлов» (*levissimus quisque Gallorum et inopia audax*) из Римской Империи имела место в конце 70 г. и в последовавший затем период.<sup>96</sup> Галлы покинули римскую провинцию, оказавшуюся для них страной угнетения и эксплуатации, не до «золотого века» римского мира — как это предполагается некоторыми учеными. Они приобрели свои земельные участки отнюдь не по милости Римской Империи, начавшей оккупировать область *agri Decumates* с 74 г., и поэтому не чувствовали никакой потребности в изъявлении своей благодарности Риму — как это предполагается другими исследователями.<sup>97</sup> Наверное произошло что-то другое. Период расцвета принципата, наступивший с воцарением династии Флавиев, начался в Галлии именно массовым бегством людей, вынужденных покинуть Империю. При таких условиях трудно себе представить, что как имущие, так и неимущие «благоденствовали» в Галлии и не было никакого социального несогласия или напряжения между классами, особенно если мы имеем в виду, что — по словам Тацита — было достаточное количество галлов для заселения довольно обширной территории *Decumates agri*,<sup>98</sup> считавших свое положение в римской провинции настолько безвыходным, что они предпочли замену «благодатей» римского мира на «опасности» в полуварварской земле. Отважная беднота (*inopia audax*) Галлии, повидимому, почувствовала облегчение, покинув свое местожительство, находившееся под властью римлян, где она испытывала одно лишь угнетение, и подвергалась эксплуатации, потому что меньше страдала от германцев, которые, возможно, по временам напедили на территорию «сомнительной принадлежности», нежели от римских публиканов и романофильской галльской аристократии.<sup>99</sup>

<sup>96</sup> После окончания рукописи я узнал, что Штехе (Th. Stæche: *Mannus* 31 [1939] 424) еще до меня рассмотрел переселение галлов на *agri Decumates*, упомянутое Тацитом, как непосредственное следствие галло-германского восстания 69-70 гг. Слова Тацита «*limite acto promotisque praesidiis*» относятся — по мнению названного исследователя — к хаттскому походу Домитиана в 83 году. Так как этот поход имел место — по сообщению Тацита — несколько позднее (позд!) эмиграции неимущих галлов, Штехе убежден, что переселение на *agri Decumates* не может быть связано с более ранними событиями, нежели волнения на Рейне, возникшие 13 лет тому назад. Вопреки правильной датировке, Штехе, кажется, не мог понять, что можно установить на основании сообщения Тацита относительно социальной жизни населения Галлии в эпоху Веспасиана.

<sup>97</sup> Duruy: ук. соч., изд. 2-е, т. IV, стр. 700; C. Merivale: *Gesch. d. Röm. unter d. Kaiserthume*, Leipzig 1872, т. IV, стр. 305. Эти исследователи предполагают, что галлы, переселившиеся на *agri Decumates*, проживали под эгидой Империи и поэтому из благодарности отдавали ей 1/10 часть своих продуктов. (Мериваль убежден, что покровительство Империи, оказываемое провинциалам, просачивающимся через границы, существовало с времен Цезаря; см. зам. 63).

<sup>98</sup> Она составляла 67 000 км<sup>2</sup>; см. Hesselmeier: *Klio* 19 (1925) 266. Населенность территории была довольно густой, иначе население не могло бы оказать столь упорное сопротивление против войск Пинария в 74 году (см. ниже стр. 145-6).

<sup>99</sup> Г. Вольфф (см. K. Schumacher: *Siedlungs- u. Kulturgeschichte d. Rheinlande von d. Urzeit bis in d. Mittelalter*, Mainz 1923, т. II, стр. 343) сомневается в достоверности сообщения Тацита об эмиграции галлов, чтобы спасти свою собственную теорию, относящуюся к способу заселения территории. Антинаучный поступок названного автора

2. В «Германии» Тацита не упоминается о германских племенах, проживавших в 98 году в области *Decumates agri*, несмотря на то, что это произведение было написано именно для описания германцев. В ней упоминаются только лишь галлы. Это свидетельствует о том, что районы, лежавшие к югу от местожительства германских свевов (*Suevi Nicroetes*), т. е. окрестности около верхнего и среднего течения Некара (о которых будем говорить ниже в связи с движениями, направленными против Рима),<sup>100</sup> назывались только *Decumates agri*, или же — если низовья названной реки также входили в их состав, то германцы составляли только незначительную часть населения, в котором преобладали галлы.<sup>101</sup> После анализа текста Тацита не подлежит сомнению, что именно эмиграция нищих галлов, имевшая место в 70-74 гг., увеличила число галльского населения в *Decumates agri* до той меры, что в 74 году и последовавшем за ним полутора десятилетии оно было охарактеризовано этническим составом, описанным Тацитом в 98 году. Таким образом, все сделанное населением области *Decumates agri* в 74 и потом в 89 гг. должно быть приписано галльским эмигрантам, спасавшимся от нищеты. Безусловно ошибаются те из исследователей (напр., Гертлейн, Жюллиан), которые на основании источников эпохи Тиберия или еще более ранних времен утверждают, что в то время свевы проживали в окрестностях истока Дуная<sup>102</sup> и, предполагая, что они находились там же и полвека спустя, когда разыгрались события 74 и 89 гг., считают *agri Decumates* за область, населенную свевами, не обращая внимания на сообщение Тацита от 98 г. о наличии там галльского населения.<sup>103</sup>

Однако, разорившиеся провинциалы, создавшие за пределами Империи, на *Decumates agri* независимую Малую Галлию («Kleingallien»),<sup>104</sup> не могли окончательно освободиться от «римского мира». Совершенно естественным оказалось стремление римской армии занять территорию, вклинившуюся острым углом в Империю, чтобы сократить пограничную линию охраны. Плодородность некоторых мест области также привлекала завое-

не требует специальных аргументов. Достаточно сослаться на правильно мотивированное отклонение Нордена (Alt-Germ. 145).

<sup>100</sup> Окрестности теперешних местностей Оффенбург, Роттвейль, Гейслинген будут интересовать нас в этой связи.

<sup>101</sup> См. выше стр. 134.

<sup>102</sup> Страбон говорит о переселении свевов — маркоманов к Востоку (VII. 1, 3, стр. 290), но упоминает о свевах и вблизи истока Дуная (IV, 6, 9, стр. 207; ср. VII 1, 1, стр. 289). Это свидетельствует о том, что жители области *agri Decumates* были свевами, оставшимися там же. Во время смерти Августа свевы — по сообщению Тацита (Ann. I, 44) — находились на такой территории, откуда можно было производить нападение на Рецию. Это подтверждает сообщение Страбона. Так рассуждают Гертлейн (Hertlein: D. Röm. in Württ. т. I, стр. 30) и Жюллиан (ук. соч., изд. 4-е, т. IV, стр. 105, 133, 462 сл.). Другое мнение выражается у L. Schmidt (Gesch. d. deutschen Stämme. Die Westgermanen. München 1938, изд. 2-е, т. I, стр. 129, 146). Ср. ниже зам. 108.

<sup>103</sup> Источники истории области, приведенные в указанных сочинениях, в частности в трудах Карштедта и Нордена, в правильном изложении дают приблизительно такую же картину, как это вырисовывается в замечаниях 53, 64, 67, 80 и 108.

<sup>104</sup> Hesselmeier: Klio 19 (1925) стр. 260.

вателей.<sup>105</sup> Согласно с этим были сделаны спорадические попытки еще в царствование династии Юлия—Клавдия для того, чтобы некоторые отряды укрепились на правом берегу Рейна вблизи упоминаемой нами области. Но настоящая оккупация *Decumates agri* началась весной 74 г., когда вождь верхнегерманской армии, Кн. Пинарий Корнелий Клемент, вступив с войсками в область истока и верхнего течения Некара (*Nicer*), приказал проложить дорогу изArgentorate (теперь: Strasbourg), в Ретию через долину Кинциг.<sup>106</sup> Провинциалы, прибывшие из Галлии, конечно, не проявили своих восторгов при приближении легионов, несущих им вновь «благодеяния» Римской Империи, а оказали им отчаянное сопротивление. Этим объясняется факт, что к верхнегерманской армии, состоявшей из 4 легионов, был добавлен еще и пятый (*legio VII Gemina*).<sup>107</sup> В бой было брошено значительное число вспомогательных войск (*auxilia*).<sup>108</sup> Кроме того, легионеры, срок военной повинности которых истек в мае 74 г., не были уволены со службы.<sup>109</sup> Успехи Кн. Пинария Корнелия Клемента были удо-

<sup>105</sup> См. Вольфф: SCHUMACHER, Siedlungs- u. Kulturgesch. d. Rheinlande... II, 343; Клотц; ук. соч., приведенное в зам. 35, стр. 14. Фабрициус (E. FABRICIUS: Die Besitznahme Badens durch die Römer. Heidelberg 1905, стр. 40 сл.) подчеркивает в первую очередь, что вклинившиеся *agri Decumates* мешали прямому сообщению и свободному движению между Рейном и Дунаем войск, ибо отправляясь из большинства лагерей по берегу Рейна, можно было достигать крепостей на Дунае в Ретии только обходным путем, пока в верховьях Некара не была построена римская дорога. См. A. GRENIER: La Gaule province romaine. Toulouse—Paris 1946, стр. 63 сл.

<sup>106</sup> CIL. XIII, 9082; DESSAU 5832; R. FORRER: L'Alsace romaine. Paris 1935, стр. 45.

<sup>107</sup> См. CIL. XIII, 3538 (ср. 9052 у DESSAU), 6212, 11542, 12167 и к ним RITTERLING: RE. XII, 1631 сл.; HERTLEIN: ук. соч., I, стр. 28 сл.; STEIN: D. kaiserl. Beamten... стр. 102. Предположение Клотца (ук. соч., стр. 14), по которому легион VIII, находившийся в то время на лингонской территории, не принимал участия в экспедиции Пинария, не внушает доверия. Земля лингонов лежала не так далеко от *Decumates agri*, чтобы легион, стоявший там гарнизоном, не мог примкнуть к военным действиям Пинария. Впрочем, сопротивление жителей области *agri Decumates* должно быть рассматриваемо самым упорным даже в том случае, если мы учтем, что три прирейнских легиона не оказались достаточными для преодоления сопротивления и понадобилось прикомандировать еще и четвертый из отдаленной Испании (или может быть легион VII, как раз находился на пути из Паннонии в Испанию, как это предполагается Паркером [N. M. D. PARKER: The Roman Legions. Oxford 1928, стр. 147]).

<sup>108</sup> CIL XI, 5210, 5211; DESSAU: 1362. — См. еще ZANGEMEISTER: Westd. Zeitschr. 3 (1884) 247 сл. Фабрициус (ук. соч., стр. 35) правильно отмечает, что официальное определение похода («германский») отнюдь не означало, что противники римлян были подлинными германцами, т. е. германцами по происхождению и языку. Прирейнская область для римлян считалась Германией, несмотря на то, что там во многих местах проживали и галлы (например, тревиры, раврики). Они считали «германцами» всех, проживавших на правой стороне Рейна. (Это известно и Каршtedту [ук. соч., стр. 268; ср. и стр. 262], ошибочно рассматривавшему противников Пинария все же большей частью германцами, в этническом смысле слова [см. ук. соч., стр. 305]). Упомянутые надписи могут быть объяснены, по мнению Фабрициуса (ук. соч., стр. 36) в том смысле, что вспомогательные отряды были командированы в Верхнюю Германию для умножения военных сил Пинария из Нижней Германии.

<sup>109</sup> DESSAU 1992. CIL III, pars II, p. 852; WEYNAND: RE. VI, 2661; FABRICIUS ук. соч., стр. 36. — Фавор, оказанный Веспасианом городу Авентику (Fredegar chron. II, 36) вернее гелветам (CIL XIII, 5089, 5093) вряд ли имеет связь с событиями 74 г. См. CIL. XIII, pars II, p. 5, где выражено более обоснованное мнение, нежели у Фабрициуса (ук. соч., стр. 37) и Вейнанда (ук. соч., стр. 2663).

стоены самой высшей награды принципата, пожалования *ornamenta triumphalia*<sup>110</sup> и торжественная аллокуция (*acclamatio*) Веспасиана № XII или XIII или же обе возникли по поводу побед, одержанных на *Decumates agri*.<sup>111</sup> Все это свидетельствует о том, что бои, окончившиеся победой, были весьма ожесточенны, ибо галлы за весьма дорогую цену допустили лишиться себя свободы.<sup>112</sup> В конце концов, благодаря численному перевесу римских войск, была одержана победа, и власти, обосновавшиеся в завоеванной области, начали свою деятельность. Располагались гарнизоны в Брандштейге, Зульце, Гейслингене и в других пунктах. Вероятно в это время были возведены *Arae Flaviae*, чтобы стать центром культа императора. В результате хаттского похода, Домициан в 83 году оккупировал окрестности возле горы Тавна и низовья Майна и, укрепив лимес фортификационными сооружениями по всей длине, приблизился с севера к интересующему нас среднему и верхнему течению Некара. Около 85 г. укрепляется граница вплоть до Дуная по линии Роттвейль—Бурладинген—Уршпринг—Файминген (т. е. альбский лимес), пролегающая через восточную часть области *agri Decumates*,<sup>113</sup> и, пожалуй, в это же время делаются первые шаги по устройству императорского имения в центре названной области возле Роттенбурга (*Sumelocenna*), как это видно из надписей, возникших несколько позднее.<sup>114</sup> В этих императорских имениях ожидает галлов жалкая судьба колонов, они должны платить казначейству аренду, значительно превышающую налоги.<sup>115</sup>

В этом положении отважным в своей нищете (*inopia audax*) галлам-эмигрантам еще раз открылась возможность освободиться от ненавистой империи, одарившей их «римским миром». Они не замедлили воспользоваться случаем. Вождь верхнегерманских войск, Л. Антоний Сатурнин, опираясь на военную силу двух легионов (*XIV Gemina*, *XXI Rapax*), находившихся в Майнце (*Moguntiacum*), равно как и на свою финансовую мощь, зимой 88-89 г. восстал против Домициана и, провозгласив себя

<sup>110</sup> CIL XI, 5271; DESSAU 997; HERTLEIN: ук. соч., т. I, стр. 28; WEYNAND: ук. соч. стр. 2661 (ср. FORRER: ук. соч., стр. 46) и т. д. — Маловероятно, что надпись, приведенная в CIL VI, 37088, относится к награждению Пинария, см. GROAG in RITTERLING: Fasti... 23.

<sup>111</sup> Вейнанд (WEYNAND: RE VI, 2664 (ср. H. MATTINGLY: Coins of the Roman Empire in the British Museum, London 1930, II, p. XXIV—XXVI) ссылается на все надписи и полный нумизматический материал. Расширение римской померии (*promerium*) в 75 году должно быть приписано следствию похода Пинария, см. FABRICIUS: ук. соч., 37.

<sup>112</sup> Ср. PARET: Die Siedlungen d. röm. Württ. in «Die Röm. in Württ.» т. III, стр. 15.

<sup>113</sup> Все это вкратце изложено у Гертлейна (ук. соч., т. I, стр. 32-42), где приведены и ссылки на соответствующие места научной литературы. Более подробную картину о материале, находящемся в источниках, дает Фабрициус — Геттнер — Сарвей E. FABRICIUS—F. HETTNER—O. v. SARVEY: D. obergerm.-ralt. Limes des Römerreiches. Berlin—Leipzig 1894-1938.

<sup>114</sup> PIGANIOL: ук. соч., стр. 36-38

<sup>115</sup> См. ниже зам. 122.

императором, двинулся, по всей вероятности, на юг, но прежде чем он соединился бы с легионами, находившимися в Аргенторате и Виндониссе, преданный Домициану вождь нижнегерманской армии, Л. Аппий Норбан, принудил его к сражению. Так как образовавшийся на реке во время битвы ледоход воспрепятствовал союзникам Сатурнина, германцам, находившимся на правом берегу Рейна, прийти ему на помощь, повстанцы проиграли сражение, а их вождь вскоре скончался.<sup>116</sup> В нашу задачу не входит заниматься спорными вопросами истории этого восстания. Нам не важен теперь даже вопрос, хатты ли были союзниками Сатурнина, от которых он ожидал помощи с другого берега Рейна, или свевы, проживавшие вблизи Некара, или же обе народности вместе. Нам важен лишь факт, что население области *Decumates agri* немедленно воспользовалось смятением, вызванным восстанием, и направило свои силы против ненавистной римской власти. *Arae Flaviae* (Роттвейль), являющиеся центром культа императора, и гарнизон в Гейслингене были сожжены или разрушены в 80-ых годах, как это видно по местным археологическим находкам, дошедшим до нас.<sup>117</sup> В этих эпизодах должны быть рассматриваемы лишь доказательства противоримского настроения населения, состоявшего из неимущих галлов.<sup>118</sup>

После подавления бунта, Домициан считал первым своим долгом — помимо наказания бунтарских легионов и германцев, оказавших помощь бунтовщикам<sup>119</sup> — окончательно обезвредить галлов-эмигрантов, разрушивших римские укрепления на *Decumates agri*. Если создание императорских имений в этой области во время царствования Веспасиана является — при всей вероятности — еще спорным,<sup>120</sup> то во время Домициана оно продвигалось уже большими шагами вперед.<sup>121</sup> И это, вероятно, осуществилось за счет

<sup>116</sup> HERTLEIN: ук. I, соч., стр. 48-50. Cp. E, RITTERLING: Westd. Zeitsch. 12 (1893) 218 сл.; A. RIESE: Westd. Zeitsch. 26 (1907) 133 сл.; S. GSELL: Essai sur le règne de l'Empereur Domitien. Paris 1894, стр. 249 сл.; P. v. RONDEN: RE I, 2637 сл., Suppl. I, 97.

<sup>117</sup> R. KNORR: Fundberichte aus Schwaben. Neue Folge 3 (1924-1926) 125; HERTLEIN: ук. соч., т. I, стр. 53; W. SCHLEIERMÄCHER в публикации «Obergerm.-raet. Limes» A.V. 2, стр. 32; PIGANOL: BAGB. Nouv. Sér. 2 (дек. 1946) 35.

<sup>118</sup> Военные действия Домициана против хаттов в 83 году происходили немного севернее, а восстание Сатурнина, начавшееся в Могунтиаке, окончилось где-то в Реции (Martial. IX, 84, 5), в близком соседстве с *Decumates agri*. Поэтому уничтожение римских зданий в Гейслингене и Роттвейле в 80-ых годах было связано, вероятно, с названным восстанием. На это указывает и тот факт, что Траян восстановил их в 90-ых годах (см. Eutrop. VIII, 2, 2 и ср. K. ZANGEMEISTER: Neue Heidelb. Jhb. 3 [1893] 6, цит. у Н о р д е н а: Alt-Germ. 170).

<sup>119</sup> См. сочинения, приведенные в зам. 116, далее: STEIN: D. kaiserl. Beamt., стр. 104 сл. Лагерь в Могунтиаке, в котором стояли два легиона, был распущен, легионы, принявшие участие в бунте, перемещены, а нижнегерманским легионам, подавившим восстание, пожалован эпитет *pia fidelis Domitiana*. Предположение о том, что германцы, оказавшие помощь Сатурнину, были также наказаны после кончины самозванца, довольно распространено.

<sup>120</sup> Ср. выше на стр. 146.

<sup>121</sup> Греческая надпись, приведенная у Дессау 8855, которая — судя по палеографическим признакам (см. PIGANOL ук. соч., стр. 37) — дошла до нас из эпохи Домициана или Траяна, упоминает об императорских имениях, лежавших около Сумелоценны. (KEUNE: RE IVa, 888-9). Это имение должно было быть весьма значительным, если

населения, прибывшего из Галлии с целью избежания нищеты. Земельные участки были конфискованы, а народ был подвергнут судьбе копонов за участие его в бунте Сатурнина.<sup>122</sup> Притом верхнегерманский военный округ был превращен в провинцию;<sup>123</sup> сдвинутый<sup>124</sup> к северу альбский лимес был соединен — вдоль Некара и через Оденвальд — с границей, пролегающей в окрестностях Тавна и Майна, образовав одну укрепленную линию обороны. Эти мероприятия обеспечили владычество Рима в этом районе.<sup>125</sup> Таким образом закончился процесс, охарактеризованный словами Тацита: *limite acto, promotisque praesidiis sinus imperii et pars provinciae habentur*. Обездоленные галлы, которые под давлением нищеты в 70-74 гг. переселились из Галлии в *Decumates agri*, аннексированные к провинциям Верхней Германии и Реции, попали вновь в то же самое положение, как были ранее. Они могли пользоваться «благодетиями» надзирателей императорских имений, сборщиков податей, вербовщиков и ростовщиков, от которых они хотели освободиться в 74 и 89 годах с оружием в руках. Они по собственному опыту знали, что означает «римский мир» для провинции, а не из ошибочно истолкованных источников, на которые опираются современные ученые, рассказывающие сказки о мирных сношениях общественных классов и общем благосостоянии народа Галлии.

учтем, что управляющий им стал — по сообщению надписи — наместником провинции Галатии, к которой именно в это время были присоединены обширные смежные территории (см. D. MAGIE: *Roman Rule in Asia Minor*. Princeton 1950, I, 572-5, II, 1435-9.; Brandis: RE. VII, 552 сл.) и поэтому ее значение возросло (ср. B. V. HENDERSON in I. E. SANDYS: *A Companion to Latin Studies*. Cambridge 1910, стр. 404).

<sup>122</sup> HERTLEIN: ук. соч., т. 1, стр. 55, 78.

<sup>123</sup> В замечании 28 было указано на то, что преобразование двух германских округов в самостоятельные провинции было закончено после подавления бунта Сатурнина около 90 г. — Нумизматические выводы Штрака (P. L. STRACK: *Untersuchungen z. röm. Reichsprägung d. 2. Jahrh.* Stuttgart 1931, т. I, стр. 122) доказывают только то, что Рим считал завоеванные Домицианом во время хаттского похода территории, находившиеся за Рейном, могущими быть присоединенными к той или другой провинции. Но может быть, что в данном случае там произошло то же самое, что и с округом германской погранохраны, который несколько десятилетий принадлежал к провинции *Belgica* только на бумаге, а в самом деле находился под управлением вождя двух германских армий. Таким образом, надпись *Germania capta*, встречаемая на монетах, не может быть доказательством того, что организация провинций Нижней и Верхней Германии была закончена во время чеканки монет (ср. W. SCHLEIERMÄCHER in FABRICIUS—HETTNER—SARVEY: ук. соч., A V/2, стр. 34).

<sup>124</sup> Пограничная линия, находящаяся на левом берегу Дуная, в это время была перенесена вплоть до линии Обердорф—Муннинген—Гноцгейм—Вейсенбург (см. HERTLEIN: ук. соч., т. I, стр. 42 сл.).

<sup>125</sup> HERTLEIN: ук. соч., т. I, стр. 52 сл.; FABRICIUS: D. *Besitznahme Badens*... стр. 53 сл.; FABRICIUS: RE. XIII, 587-591.



S. SZÁDECZKY—KARDOSS

SUR LES MOUVEMENTS SOCIAUX DE LA GAULE AU I<sup>er</sup> SIÈCLE

(Résumé)

## I. But de l'étude

Dans les travaux sur l'histoire ancienne on remarque une tendance prédominante qui consiste à donner un aspect singulier à la vie sociale de la Gaule pendant la floraison du principat : on essaie souvent de faire croire qu'elle assurait le moyen de réussir aux petits et aux grands, que le «puissant État romain» était parvenu à rétablir la paix entre les classes et que les luttes de celles-ci s'était apaisées. A l'encontre de ces assertions une analyse serrée des sources relatives aux grands soulèvements des années 21, 68—70 et 186 a permis à N. N. Belova de démontrer que les mouvements en question sont à ramener — outre l'antagonisme national des Gaulois et des Romains, les velléités personnelles de certains chefs ambitieux, les méfaits des brigands et des déserteurs — au mécontentement social des couches inférieures de la population et que ce facteur y jouait un rôle essentiel. La présente étude a pour but de prouver que même dans la Gaule des Flaviens il y avait des révoltes ou au moins des moments où le mécontentement social créait une atmosphère particulièrement tendue.

## II. Les conclusions fournies par l'histoire de Jules Sabin

L'auteur prend pour point de départ les thèses suivantes : 1. La terre des Lingons n'appartenait ni à la province connue sous le nom de Germanie supérieure, ni à la forme primitive de cette unité administrative, notamment au district militaire de l'armée dite «exercitus Germanicus superior», qui, dès avant l'organisation de la province, était confié au commandant consulaire de l'armée germanique supérieure et non à l'un des légats d'un rang inférieur (praetorius) de la Belgique (ou de la Lyonnaise). 2. La légion VIII Auguste tenait garnison, à partir de l'an 70 jusqu'au début des années 80, en territoire lingon ; c'est après cette date qu'elle fut transférée à Argentorate. À la même époque un détachement de cette légion est signalé en Aquitaine. 3. De 83 à 86—87 les «vexillations» de non moins de neuf légions (les légions I, VIII, XI, XIV, XXI de la Germanie supérieure, la légion II Adiutrix, la II Auguste ainsi que les légions IX et XX, les quatre dernières étant de Bretagne) tinrent garnison sur la terre des Lingons. Certains détachements de sept légions sont restés quelques années — jusqu'aux environs de 90 — dans ces parages même après le transfert des légions I et II Adiutrices dans la région du Danube.

Dès l'époque d'Auguste les zones centrales de la Gaule comptaient pour un territoire entièrement pacifié où Rome ne jugeait plus nécessaire de tenir des légions. Il serait difficile d'expliquer l'envoi, après l'an 70, de troupes légionnaires autrement que comme des contre-mesures exigées par la haine qui, depuis les mouvements de 68—70, couvait sous la cendre pour s'opposer à la «paix romaine» ; bien entendu, il ne s'agissait pas des gens aisés qui, déjà à l'assemblée de Reims, c'est-à-dire à l'époque des luttes contre Rome, s'étaient rangés du côté de l'empire, mais des masses des classes inférieures. L'atmosphère tendue qui, au cœur de la Gaule — en Aquitaine par exemple — motivait la présence des légionnaires, était due, selon toute probabilité, au fait qu'à cette époque Vespasien exigeait à la population des impôts encore plus onéreux (ce qui, autour des années 73—75, suffisait à provoquer une vive résistance en Afrique) et qu'en même temps il abolit certaines réductions d'impôt accordées antérieurement par Galba à ces territoires. Sur la terre des Lingons, dont l'occupation prolongée par des unités militaires particulièrement renforcées fait penser à des mouvements sociaux difficiles à réprimer, Jules Sabin, chef du soulèvement de 69—70, pouvait mener une vie clandestine pendant neuf longues années ; tout porte à croire que pendant cette période il s'appuyait non seulement sur sa famille et ses amis intimes, mais aussi sur ces masses inférieures qui, mécontentes de l'ordre social de l'empire, le cachaient et l'entretenaient.

III. Le sort du «*levissimus quisque Gallorum et inopia audax*», émigré aux Champs décumates sous les Flaviens

Proposant la révision de l'interprétation d'un passage de Tacite (Germ. 29 fin.), l'auteur arrive, à propos de la tournure «*dubiae possessionis solum*», à l'explication que

voici : Cette zone d'une appartenance douteuse, située au-delà des frontières de l'empire, faisait certainement partie du territoire barbare ; néanmoins une bonne partie de sa population germanique, se sentant dans les « tenailles » des troupes alignées le long du Rhin et du Danube, cherchait, à la quitter. Selon certaines données (fournies par les auteurs antiques et les monuments archéologiques) l'émigration gauloise qui se dirigeait, comme Tacite le précise, vers les Champs décumates, devait partir en premier lieu du territoire des Trévires et des régions voisines ; elle semble s'être déroulée entre la fin de l'an 70 et le début de l'an 74.

La « paix romaine » qui avait succédé aux grands soulèvements paraissait donc au point de vue social si insupportable aux Gaulois pauvres qu'ils préféraient chercher refuge au-delà des frontières de l'empire. Lorsque la main de Rome se mit à les persécuter aussi dans leur nouvelle patrie, ils opposèrent, en l'an 74, une résistance acharnée à la pénétration des légions de Cn. Pinarius Cornelius Clemens ; les anciens provinciaux ne désiraient point retomber dans les mêmes conditions qu'ils n'avaient que trop connues. Aux années 88—89 le soulèvement dirigé par Antoine Saturnin fournit aux émigrés une dernière occasion de se révolter ; au cœur même des Champs décumates mainte station militaire romaine fut consumée par le feu, ce qui suffit à prouver que le « levissimus quisque Gallorum et inopia audax » ne considérait pas, à cette époque non plus, l'ordre social du principat comme un régime assurant d'une manière égale le bonheur des riches ainsi que celui des pauvres.

G. DÉVAI

## THE MUSICAL STUDY OF CUCUZELES IN A MANUSCRIPT OF DEBRECEN

TO PROFESSOR GYULA MORAVCSIK

### I

The neumes of the middle and late periods of Byzantine notation (13th to 19th centuries) are handed down to posterity in the copies of the handbook widely spread by the name of «Papadike». However, the author of the original work, Ioannes Cucuzeles who lived about 1300, left to posterity also a musical study, a didactic poem in which under shorter or longer melodic formulae names of neumes and topical didactic phrases are figuring as theoretical texts. Whereas the number of the copies of Papadike on record is well above 10,<sup>1</sup> of the didactic poem only two variants have so far turned up to be availed of by modern science: one of them was published as early as 1774 by M. Gerbert, the eminent editor of mediaeval musical treatises, in his work «De cantu . . .» (Tom. II, Tab. XII—XVII); and the other was published in 1904 by O. Fleischer — who gained greatest distinction in the field of deciphering Byzantine notation — in his fundamental study «Die spätgriechische Tonschrift» (B, Photographien, Taf. 27—32). Fleischer tried to decipher the didactic poem embracing about 68 items, of which he actually transcribed 26 melodic formulae into modern staff-notation;<sup>2</sup> however, among his transcriptions there are but very few that would prove acceptable in every respect. In fact, he relinquished the idea of pursuing his aim to the end. After a long interval, H. J. W. Tillyard, the chief living authority on Byzantine music, transcribed from this didactic poem three melodic formulae;<sup>3</sup> in his note appended to the transcriptions Tillyard says: «As no sound text of this Study has so far been found, neither Fleischer nor anyone else has been able to give a satisfactory version of the whole».

Indeed, the facsimiles of both Gerbert and Fleischer are reproductions of such corrupt copies and are so inconsistent with one another that merely

<sup>1</sup> In Hungary four copies of Papadike have so far come to light.

<sup>2</sup> Op. cit. pp. 11—12. (On top of p. 12 the pertinent indication «Anatri-chisma» was omitted, and thus there are actually 26 melodic formulae, instead of 25, as would seem.

<sup>3</sup> TILLYARD: Handbook of the Middle Byzantine Notation, 1935, p. 28.

on the basis of these two copies only one or two details picked out of the work could be transcribed at best ; the transcription of the complete didactic poem, solely on these two variants, must necessarily have remained a hopeless attempt.

Nevertheless, the author of the present study has, as a result of systematic searching for Byzantine musical manuscripts in Hungary, succeeded in discovering a Byzantine songbook, an Anthologion, which contains on its first pages (ff. 1—4) another variant of the «famous» didactic poem of Cucuzeles, eagerly expected by the scientists. This codex is a manuscript denoted Cod. Gracc. 5450 (Szap. 32132), one of the two Byzantine anthologies on record of the Great Library of the Reformed College at Debrecen.<sup>1</sup>

By collating the copies of Gerbert and Fleischer with the manuscript of Debrecen, the melodic line of the didactic poem, so far resisting every attempt at solution now lent itself to an unequivocal transcription to the end. Not as if the copy of Debrecen were the eagerly expected «sound text» readily offering the perfect work — by far not. There is an ample amount of clerical errors contained in it, and, similarly, it would be hardly possible to decipher the complete work from this copy alone. Yet, the three copies taken together mutually complement each other in a felicitous manner : where one of them is deficient there the second and the third lead us to the right track.

The three copies may in general be characterized as follows : the facsimile of Gerbert (henceforth **G** for shortness) is, besides its clerical errors, often jammed and in some passages almost illegible ; the facsimile of Fleischer (henceforth **F** for shortness) depreciates, besides its clerical errors, a great deal also by occasional blots of printing ink often making the neumes doubtful. It may be stated without any prejudice that from among the three copies that of Debrecen (henceforth **D** for shortness) is relatively the best. As against its fellows **D** has still an additional advantage to score : the very manuscript itself is available for study whereas the codex of **F** disappeared and the original of **G** became the prey of a conflagration.

Before proceeding to deal with the subject-matter of the poem in particular first we have to make some remarks on its text.

The work contains shorter or longer melodic formulae named after neumes, and consists of 68 items divided as follows : 58 neumatic formulae and 6 variants belonging to them ; in 4 items the teacher himself strikes in some remarks as «that is the end of the series» (τέλος στιχηρῶν ἐν αὐτῷ) «to-day we make a pause» (ἀνάπαιμα σήμερον) «listen, oh pupil» (προσχες μαθητά) and finally he states that the work was «ingeniously» (ἐντέχνως) composed by master Ioannes Cucuzeles. When admonishing the pupil to listen to the signs of the four Pneumata the fun of riddles is latent in this expression : the teacher, with a sense of humour lingering in riddles does not name the four

Pneumata literally, but the four signs immediately follow in precise succession.

Generally speaking, the texts of the three copies fully agree with each other, except for one or two καὶ conjunctions. There is only one significant digression: the scribe of **D** omitted to copy the melodic formula of Stauros — fortunately consisting of five tones merely. The only difference in word order is that instead of *πνεύματα τέσσαρα* (**D** and **G**) it reads *τέσσαρα πνεύματα* in **F**. It is likewise a slight change in that (after *ἄσματος*) **D** writes *ἑτέρα σύνθεσις* whilst **F** puts it *ἕτερον ὁμοιον* and further that instead of *ἐντέχνως συντεθέντα* at the end of the piece (**F** and **G**) **D** writes *ἐντέχνως ποιηθέντα*. The orthography of the three copies, besides some minor inaccuracies, shows mainly deviations arising from *itacism*.

Fleischer gave many a correct definition in connection with the names of neumes, and so he did in the case of our didactic poem too;<sup>5</sup> it appears, however, that four of them must be corrected here:

*τριγισματα* (Table 28, line 2), correctly *ἀνατρίχισμα*; obviously Fleischer thought that the letters *a* at the line repeat the final letter of the name of the neume Seisma occurring in the preceding line.

*αλινον* (Table 28, line 6) is actually written by the scribe of the facsimile but it is a mistake; **D** and **G** put it correctly *ἄλλον*, that is, «another» variant of the preceding neume, the Krouisma. Of course, this statement makes the respective etymology given by Fleischer superseded.

*δαραρμος*; (Table 30, line 4), correctly *δαρμός* because the repeating of syllabesis a peculiar phenomenon appearing in the Byzantine wording of melodies.

*ομιον* (Table 30, lines 9—10); there is no neume known by such a name; correctly it is *ὁμοιον*, that is a «similar» variant of the preceding neume named (h)oreuma, as is also proved by the melodic formula itself.

It remains to find a definition for the following few so far undefined expressions of the poem: *ἀνάσταμα δαρτά*, *ἀντικοῦντισμα*, *βνθον—γρόνθισμα*, *γορθμός*, *δαρμός*, *ῥοθιον*, *σύρμα*. However, for the time being, hardly anything certain can be said of them; even the lexica of Du Cange, E. A. Sophocles, and H. Stephanus furnish but very few indications. Thus *e. g.* *σηρμα* (**G**: *σηρμαν*), correctly perhaps *σύρμα* (gold or silver thread, wire, train), almost suggests the idea that it means some kind of a melisma. *ῥοθιον* may possibly mean «early morning» song (*ῥοθρινός*). The appellation *δαρμός* (hammering, thrashing) may find its explanation in the neume named *κολαφισμός*; likewise the neume called *ἀπόδεγμα* makes the name *δαρτά* intelligible through *δαρτός* (flayed, *i. e.* skin). As for the rest of the undefined expressions we cannot say even that much and, of course, the expressions discussed before are yet to be submitted to a close scrutiny in collating, even so it is but a fraction

<sup>5</sup> Op. cit. p. 58.

of the names of the neumes in the Papadike as well as those of the mediaeval Latin and Russian neumes which could be brought in close connexion with their respective musical meaning.

Concerning the problem of transcription it is perhaps needless to say that in the present study it is the version of **D** which is given ; however, in some places, where **D** is evidently wrong, the right melodic line according to **F** and **G** respectively is interpreted. The lack or surplus of some Isons, and mainly the frequent interchanges of Oligon, Oxeia and Petaste with one another are rarely pointed out in particular. The sign of Little-Ison is always interpreted here as an Appoggiatura and transcribed by a small-note accordingly. It should be, however, remarked that the manuscript does not always exactly distinguish the Little-Ison from the large one ; on the other hand, it frequently writes the large one where the phonetic structure of the text would require the reverse. Further, no detailed comments are given concerning the rhythmical difference of the variants of time-value signs (Diple, Tzakisma, etc.). It may be mentioned that from a rhythmical viewpoint **F** and **G** appear to be in one respect somewhat more discriminating than **D**, namely, the former two versions often put a Kratema, where a Piasma is written by **D**. Responsible for this seeming drawback is of course **D**, for it hardly distinguishes the two signs from one another. Not considering where **F** and **G** write a Kratema, in the present study I transcribe in the proper rhythmical value only those Kratemata-shaped neums of **D** which are doubtless Kratemata. It should be mentioned here that **D** at some ten places writes in red a sign the form of which is a perfect Tzakisma ; it is interesting to note that, apart from one single case, it always stands below a Petaste. As no mention has been so far made of this unusual sign, it was not considered by the author.

In the third part of this paper the significance of this work of Cucuzeles in issue will be revealed to the reader, the perspective disclosed by it from the angle of the elements of form and ornament of Byzantine music and its points inducing one to regard by right this work as »a piece for ever«: *Κτῆμα ἐς αἰεί*.

Sooner or later this work will be submitted to a critical revision also with respect of the notation of dynamic nuances, considering that the prosaical text contains the names of neumes not less than some 50 in number. (It is of interest to note that the four Pneumata denoting mere interval-signs do not appear but at the very end of the piece and, as already mentioned, without even being called by their names.) But even if it turned out that this piece did not lend itself to reconstruction so much from the point of view of its expression marks as it did from that of movement of melody and rhythmical flow, it would certainly allow to be freed from at least an appreciable part of superfluous and erroneously applied auxiliary signs adhering to the work by time. No doubt, this part of the reconstruction will proceed in the way

shaped so far by Wellesz and Tillyard with basic statements established in respect of the expression marks of Byzantine music, as e. g.

▼  
c c c b  
Kra- temo — (Katabasma)  
    <sup>vw</sup>  
d d a a a  
kai Kuphisma  
  
g a  a  
en — te — enhos

..... and so on.

In denoting dynamic nuances, Western composers avail themselves of signs which are not musical notes at all; thus e. g. of the signs > or ∨ or ▼ or vw there is not one standing for a note. The case was, however, quite the reverse in Byzantine music, where the above quoted nuances were expressed by appropriately placed interval-neumes, i. e. in the above order of sequence : Oxeia, Pelaston, Petaste, Kuphisma. Thus Byzantine musical notation is, through some of its interval-signs, by far more closely and organically interconnected with dynamic nuances than is Western notation. It is a well known fact that J. S. Bach wrote but very few expression marks in his pieces ; in contrast, Byzantine composers almost appeared to be forced into an ample use of expression marks. This may be one of the numerous reasons accounting for the propensity exhibited by Byzantine notation towards an excessive use of expression marks.

Our didactic poem appears, likewise, overcrowded by subsidiary signs written in red ink ; thus there are 41 Antikenoma, 47 Heteron — Parakalesma and not less than 111 (say one hundred and eleven) Gorgons written in the piece. It is almost certain that the majority of these subsidiary signs were inserted in later centuries and in utter carelessness too. An example to support this is furnished by that of Gorgon (i. e. *accelerando*) in that it is applied even at a place where the prosaical text expressly speaks of the Argon (i. e. *ritenuto*). Similarly, it may be assumed that the signs of red Tzakisma, mentioned above, were inserted later by mere inadvertency. This piece of Cucuzeles looks overcrowded with red auxiliary signs much as an abandoned wheat field does with red poppies.

Now that the melodic line and the rhythmical value of the didactic poem is already established, it is only to be hoped, that the subsidiary signs of the work will be submitted in due time to criticism. For this reason only the auxiliary signs in black have been included in addition to the interval-signs serving as a basis of transcription and of them only those of rhythmical value, in entire neglect of the subsidiary signs written in red ink. This

«clean slate» appears to be the only way securing some hope for a successful revision of the expression marks of the work. The revision is expected to investigate first of all what the relation of the obviously earlier black auxiliary signs is to those in red (the greatest part of which is certainly of later origin); then, from the angle of musical stress, it will investigate which of the signs is to be considered an Oxeia and which an Oligon (as chiefly **D** but the two other copies also exhibit a lack of certainty about this subject). The rest of the critical revision left to be achieved lies too far from allowing to shape any distinct idea of it, because there is quite a number of gaps in our knowledge about the nature and history of the auxiliary signs still to fill up.

It is common experience that in deciphering Byzantine neumes the chaos made by faulty neumes mean the lesser difficulties.<sup>6</sup> Indeed, in the copies of the voluminous didactic poem of Cucuzeles there are but two erroneous passages where the mistake could be corrected only by one — at any rate self-evident — conjecture in each case. More worry is however caused by the sometimes contradictory key-signatures figuring in the manuscripts so much so that it often appeared to be to disregard the «support» offered by key-signatures and to resort to deciphering *against* them. But in respect of errors it must not be forgotten that the current copies of the didactic poem are but very late copies — having gone through a good many hands — the original being composed about 1300; **D** is undoubtedly dating from the 18th century and so is apparently **F** and **G** being hardly much older either. In those times the knowledge of Byzantine notation had been already vanished. It was ascertained by both Fleischer<sup>7</sup> and Tillyard<sup>8</sup> that at the end of the 18th century the Byzantine neumes were hardly understood by the Greek precentors any longer. This complaint sounds much as a late echo of similar reproaches heaped in the ancient classical age<sup>9</sup> on the ignorance of the then living Homeric rhapsodists.<sup>10</sup>

## II

After what has been said we may proceed to the collation of the manuscripts in their relation to **D** and to establish the melody.

<sup>6</sup> TILLYARD: The Hymns of the Sticherarium for November, p. 153.

<sup>7</sup> FLEISCHER: Op. cit. p. 7.

<sup>8</sup> TILLYARD: Handbook, p. 15.

<sup>9</sup> Xenophon, Memorabilia, IV, 2, 10.

<sup>10</sup> Note. I am greatly indebted for their assistance to Mr. F. PAPP, Director of the Great Library of the Protestant College of Debrecen and to his collaborators, the librarians Messrs. S. KISS and J. ÖTVÖS. I also owe my grateful thanks to Professors GY. MORAVCSIK and J. HARMATTA as well as to Mrs. E. NURIDSÁNY and to my colleagues Messrs. D. BARTHA, D. KÖVENDI, L. MEZEY and GY. PAJKOSSY.



Ἡμεῖς ἀγαλλόμενα κατ' ἦχον ῥυθμὸν  
 πάντες χειρονομίας καὶ συνθέσεως  
 ποιηθέντα ἡμεῖς ἱεραισοῦ κύριον  
 καὶ ἡμεῖς ἀγαλλόμενοι ἀρχὴν ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ

ἡμεῖς ἀγαλλόμενοι

ἰσορ ὁ γ' ἴσον ὁ ἴσα ἡ πέτα τη  
 καὶ δι' ἡ πλὴν κρατῆμα κρατῆμο κα  
 ἡ α α β α σμα ἡ ἴσο μι κο ον τρε  
 ἡ πλὴν ἡ δες καὶ α πό δε ἡ ε  
 καὶ αὐ δέμα τι σμο ὁ λυ ος ορ δι  
 ορ ον ἡ τοι ἡ ρα α α α ρι ἡ

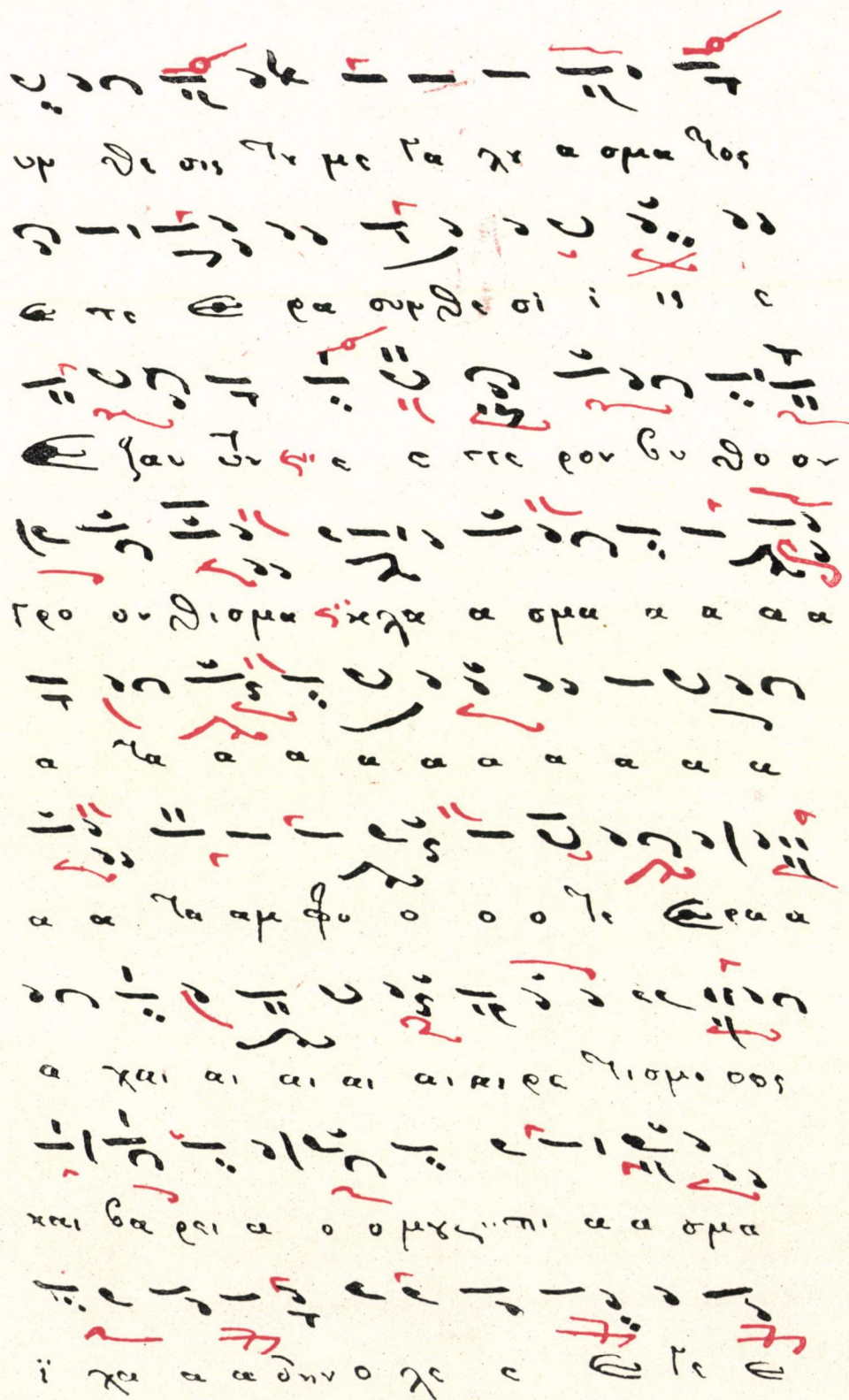




*(Handwritten musical notation with red accents and Greek letters)*

Fol. 2<sup>v</sup> Cod. 5450, Debrecen



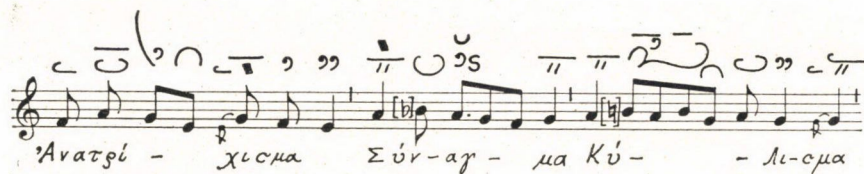
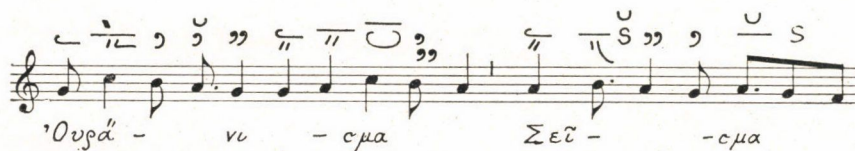
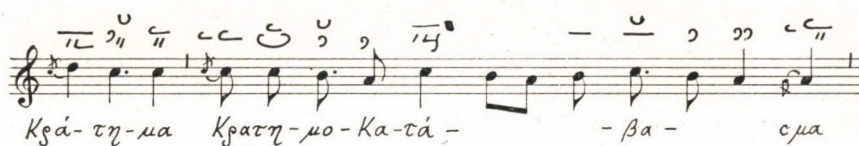
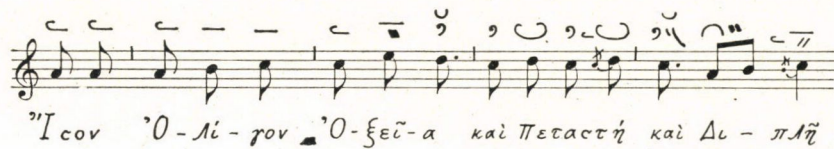


ε ε λαι αι αι δι πλο πε ε ε χα α  
 α εον. δε ε ε ε μα α α επλον  
 πε λος δι χει ε ε επ αυ ε βα α  
 ε ε ε τε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε  
 ε επερε μα εος ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε  
 με ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε  
 πε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε ε

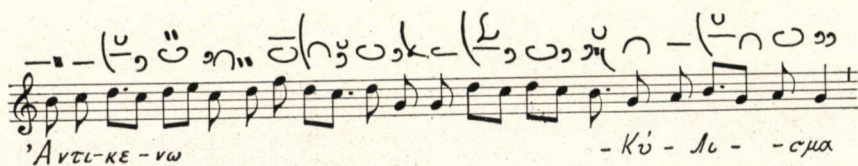
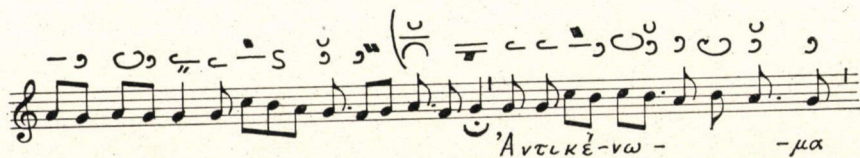
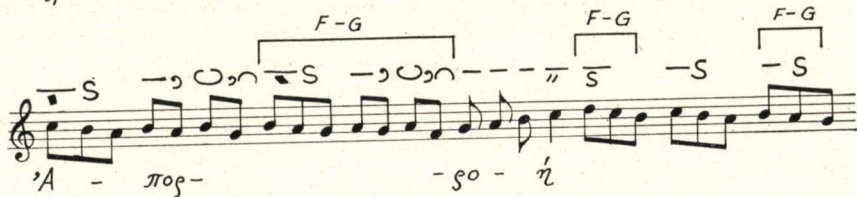
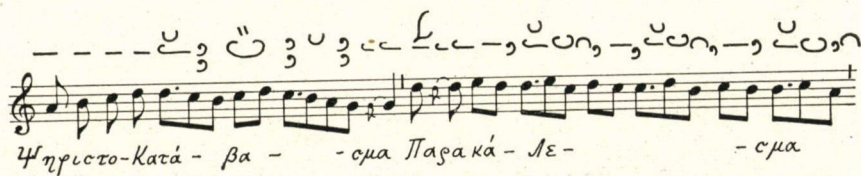
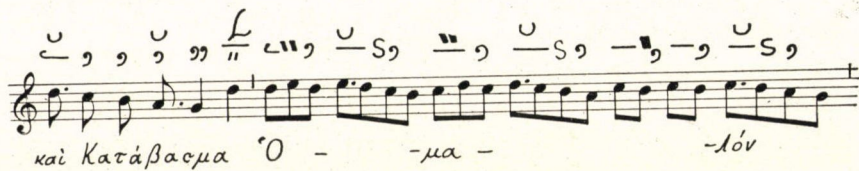
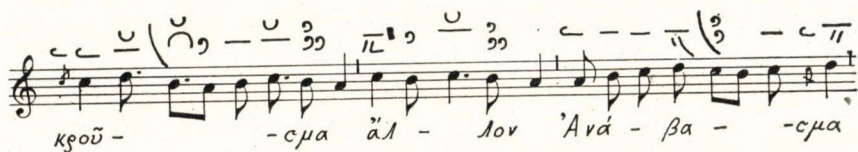
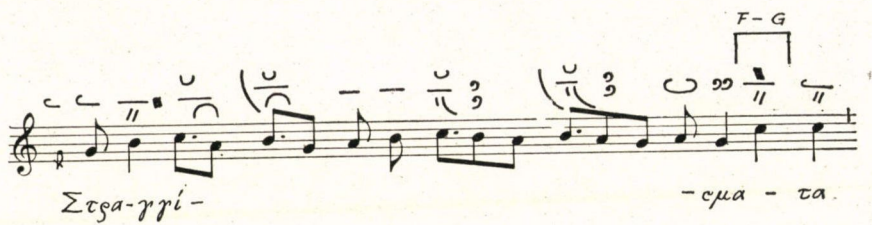




α







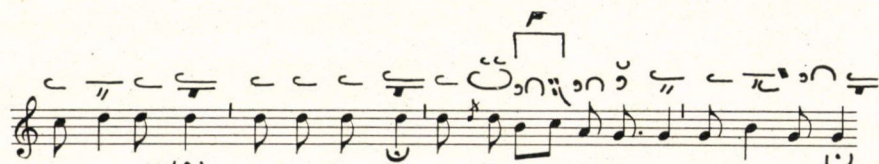




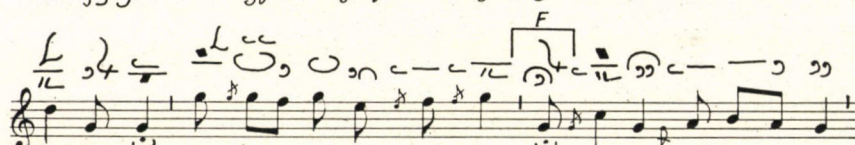




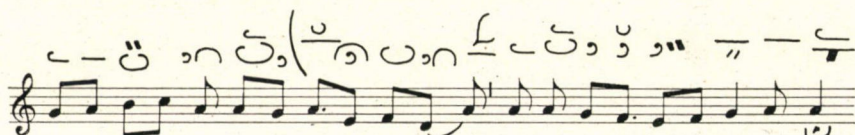




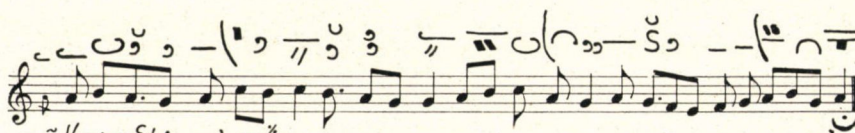
"Εναρξίς Γοργόν, Ἄρ-γόν καὶ πρόσχευς μανητὰ Πνεύ-μα-τα



τέσσα-ρα Ἑπτάφωνος δι-πλασμός καὶ τρία Κθα-τήμα-τα



έν-τέχ-νως ποιη-θέν-τα παρὰ Ἰ-ω-άν-νου



τοῦ Κουκουξέλη καὶ μαΐ-στο- - σός

According to the signatures the work begins in Mode I authentic, on «a» its prominent tone. The melodies of the first three formulae (Ison, Oligon, Oxeia) are the same in all the three manuscripts. Immediately after, the manuscripts begin to disagree.

*fol. 1<sup>r</sup>. Cod.*

*καὶ πεταστή* Here **F** (Tab. 27) gives a somewhat more ornamental variant :

*d e d c d*

the final note being the same.

*ροάτημα* The Tzakisma over Diple (value of a dotted crotchet) in **D** may be an error; although **F** seems to be correct (Diple without Tzakisma) nevertheless, I transcribed **D**.

*κρατημο—κατάβασμα*. At the beginning of the formula, above the first Apostrophos, there is a Delta-shaped blot, which, however conceals a Tzakisma visible enough in the codex; in the same passage **F** and **G** (Tab. XII) alike have Tzakismas. At the middle of the formula, under the first Oligon (and Kentema) there is a Kratemo-hyporrhon; it occurs only once more in the whole work.

*θεματισμός* **D** is wrong; the Kentema after the Oligon is an error because it would give a leap of a third only, whereas «c» is needed for which, however, a leap of a fourth is required; consequently, the Kentema is to be written above (and not after) the Oligon; **G** actually writes it this way, whereas **F** is blurred at this place. On the other hand, in **D** the Aporrhoe is correct below the last Oligon; in **G** the Kentema is wrong in the same passage; **F** is very hard to read.

*ὀρθιον* In the first group of neumes the Oligon, being below an Apostrophos, is annulled.

*fol. 1<sup>v</sup>. Cod.*

*σεῖσμα* In the second group of neumes the Aporrhoe loses its interval-value; in the last group of neumes, however, it asserts its interval-value.

*ἀνατορίζισμα* In the first part of the formula **F** (Tab. 28) is a little more florid:

*f g a g f e g f e*

than **D**, whereas **G** fills up only the first third (*fga*) leaving the other (*g—e*) unfilled.

*σύναγμα* The Phthora at the beginning of the formula directs the attention to the use of b-flat.

**F** and **G** write a more expressive variant :

*a b c b c a g g g*

than **D**. (**G** is very carelessly written.)

*στραγγίσματα* The signatures agree in all the three manuscripts: it is the sign of Nana which here requires «c» for a final note; in fact, the neumes of **F** and **G** lead there, but **D** is in one passage wrong: as the Kentema is omitted over the Oligon (last sign but one) and thus it would end too low, in «a» only.

*χοῦσμα* **F** and **G** end with a leap of a third (*c— $\bar{a}$* ); **D** overbridges it (*cba*).

*δμαλό* The first four groups of signs agree in all three manuscripts; then **D** and **G** give somewhat more ornamental variants than **F**; however, the latter is more proportionate:

*ded edcb cdc dcba bcb cbag*

Both the last group of signs and the final note agree throughout.

*Ψηφιστον—κατάβασμα* The three agreeing signatures require «g»; **F** is wrong as the last of the introducing five Oligons is a clerical error, to be corrected to an Ison.

*παράκαλεσμα* There is a blot at the beginning of the formula, above the third Ison, in place of which a Tzakisma should stand, as demonstrated by the later analogies. **F** and **G** give a more florid variant again:

*ddd ededec dcldcb cbcba*

but end in the same note as **D**.

*fol. 2<sup>r</sup>. Cod.*

*ἀποροή* Signatures agree, the final note should be «g». A grave error of **D** is that the opening figure of seven notes should have been repeated; this was, however omitted by mistake (haplography!) and for this reason it gets lost. Another error of **D**: on fol. 2<sup>r</sup> line 1, last group of neumes and line 2, second group of neumes, the Ison over the Oligon is to be deleted for it would lead the phrase lower than required. At the end of the formula **F** is also wrong (Tab. 29, near the end of line 2); it erroneously repeats the Aporrhoe and omits to put an Apostrophos instead of the second Aporrhoe; **D** and **G** are correct here.

*ἀντικενω—κύλισμα* The melodic movement is the same in all the three instances, there being variants of writing only in the 4th and 5th groups of neumes: in **F** (Tab. 29) there is a surplus of two Isons.

*ἀργασύνθετον* A grave mistake of **F** (Tab. 29) : it gets lost as early as after the Petaste in the middle of the melody (Tab. 29, line 7). This complicated mistake could certainly be disentangled, but this task does not lie within the compass of the present study. **G** and **D** fully agree.

*κολαφισμός* The signature is right, «a» is needed. **F** is somewhat more ornamental ; after the first Bareia there is

*dcdccd*

and after the third Bareia

*edeb*

*κρατμμο—κούφισμα* Before the end of the formula **F** (Tab. 29, line 10) erroneously writes two Kouphismata below the Ison, whereas, of course only one is needed.

*fol. 2<sup>v</sup>. Cod.*

*καὶ παρακλητική* In the first group of neumes the Oligon is annulled because it stands below an Ison ; but the other four Oligons are likewise annulled because each of them stands below an Apostrophos ; this is a rare and very particular constellation of neumes. Signatures are wrong throughout.

*σύρμα καὶ ἔτερον* Here the very first sign, the Bareia, to which we will revert later, arouses our suspicion ; and, indeed, it appears to be a justified one as the part from here through Darnos to the end of Antikountisma is the unsafest one in the whole piece ; in fact, if we manage to avoid Scylla we fall headlong into Charybdis. Luckily, this section is short enough, so that practically everything becomes clear after Antikountisma, and at Choreuma the manuscripts fully and perfectly agree.

To make things easier, let us for the moment ignore the the formulae of Syrma and Darnos. Immediately after Darnos **G** gives (Tab. XIV) a perfectly safe and helpful signature : «a» is needed. At first the neumes agree, but after the first Elaphron **D** is corrupt ; it employs a Piasma by erroneously lengthening the second stroke of the Kentemata (**F** and **G** : correctly Kentemata). This is immediately followed by a second error of **D** : it writes an Apostrophos below the following Elaphron (**F** and **G** : mere Elaphron). This is followed only by one slight variant : **D** and **G** denote a leap of a third (*f—a*), whereas **F** fills it up (*f—g—a*).

*ἀντικοῦντισμα* In this formula the manuscripts seem to agree in full and to be correct in essence. It however turns out to be a deceiving appearance because in this passage the three neumations commit a grave error somewhere. The first note is undoubtedly an «a» ; passing through an unpleasant augmen-



ted fourth, the final note would be «b» and still further the formula of Choreuma would equally begin on «b» and thus assume similarly a Tritone-position! This cannot be a sound solution!

The only remedy is offered by taking «g» for the final note of the Choreuma as required by the right signature of **D** and **F** and to attempt disentangling from the end of Choreuma towards the beginning, that is in the opposite direction! This makes the whole phrase one note higher and at the beginning of Choreuma we reach «c». (Within the formula of Antikountisma, in the group of Seisma, on fol. 2<sup>v</sup>. Cod. in the middle of line 7, the Aporrhoe becomes, of course, annulled). Now the Antikountisma ends in «c» as well, which leaves only a few of its notes to be made clear. The root of the error is to be sought undoubtedly in the fourth sign of Antikountisma, at the Oligon; namely, applying instead of the Diple below the Oligon, a double Kentema, the signe of which is most similar to that of the Diple, that is to say  $\Pi$  instead of  $\parallel$  a most satisfactory solution is offered. In this case all the other neumes before and after remain unchanged, and we attain by the melisma «b—c» the final «c» at the end of the formula again. (Another possible conjecture is offered by assuming a Kratema to take the place of the Diple, below or after the Oligon, instead of a Kentemata. Though satisfactory in appearance, this solution is to be considered a less probable one for the repeating leaps of a third.)

Let us now return to the portion of Syrma and Darmos, we have temporarily left undecided.

As the final note of Darmos is right, it appears to be safe to proceed in a similar way, i. e. deciphering in a reverse direction again, from the end towards the beginning. Tracing back from the signature of **G** mentioned above, this final note is found to be «d». From here up to the beginning of Syrma, the following insignificant variants may be observed in the neumation: at the middle of Darmos **F** inserts (Tab. 30) an Oligon, but omits the Kentemata; the result is the same as in the notations of **D** and **G**. Similarly, at the end of «Syrma kai heteron» **D** and **G** agree but **F** again differs: above the last Petaste **F** does not write a Kentemata, but only a Petaste, before which it inserts an Oligon (with a Kentemata); the result being again the same as in the notations of **D** and **G**.

Thus we may at last proceed without let or hindrance towards the beginning of Syrma where «e» is the starting note. And here we arrive at an other considerable error. Namely, whereas the final note of the preceding formula, the Parakletike, is «a», here at the beginning of Syrma (after the Barcia) there stands an Ison which would, accordingly, give the starting note «a». This, however, is impossible! It has been mentioned before that the Barcia here appears to be very suspicious; as a sign usually supporting leaps of intervals it does not stand in such a position. For this reason the following conjecture has been adopted: the copyist omitted an Elaphron with an Apostrophos

written in it, the sign for the leap of a descending fourth (a—e), *i. e.*  $\Omega$  which would render the Ison and all the other neumes correct. That this assumption is not without good reasons is proved by the fact that **G** in the passage concerned, *i. e.* at the end of the formula «Parakletike» really gives the signature of Mode II plagal, which just requires the note «e». As shown, this assumption offers an adequate solution of the problem.

*fol. 3<sup>r</sup>. Cod.*

*ἄσματος* Here **F** (Tab. 30) gives before the final note a melisma consisting of 3 + 2 notes (*bba ba*), without which the last neumes in **D** and **G** are quite senseless. Before the melisma, on the other hand it is **F** that makes a mistake: the Kentemata written above the Pestaste must be deleted; **D** and **G** write an Oligon of the same value instead of the Petaste. There are two Phthoras in the formula (the first of them before «asmatos»), and although they do not stand in the right place they bear out the use of b—flat.

*ἔτερον σύνθεσις* (**F**: *ἔτερον ὁμοιον*). Neither **D** nor **G** write anything above the Petaste in the middle of the formula; **F** in the same passage (Tab. 31, line 1) shows a sort of an Oligon-shaped sign above the Petaste which may be a blot of printing ink; it cannot be considered a neume. Immediately after that **F** is correct: it writes two single Apostrophoi and then a double one: **D** and **G** do not write the second isolated Apostrophos, thus they would erroneously end one note higher than required. (There is no Phthora, yet we mark b-flat.)

*ἔτερον βυθον—γρόνθισμα* Three agreeing and correct signatures again; the final note should be «g». There are only insignificant variants to be mentioned: after the Kratemo-hyporrhon **D** and **G** mark a leap of a descending third (*f—d*), and **F** overbridges it (*fed*). The difference in the last but one group of neumes (**D** and **G**: two Oligons, one above the other, **F**: a Kentema below the Oligon) may be regarded as but a variety of style.

*κλάσματα* A different way of writing is followed in the group before the Apoderma at the middle of the formula: **D** and **G** put an Oligon and two Apostrophoi whilst **F** (Tab. 31) has a Petaste instead of the Oligon. Immediately after the Apoderma **F** commits a grave mistake by writing a Petaste instead of an Elaphron; it gets confused even by this error, but in addition it makes another one so that it appears needless to comment it in detail.

*καὶ βαρεῖα* Signatures agree; the final note should be «g»; **F** give a more ornamented variant

*g c a b c b a g a f g*

*ἡγαδὶν* **F** is incorrect in that the first neume, as written by **D** and **G** should be an Oligon, not an Ison.

*fol. 3<sup>v</sup>. Cod.*

*διπλο—πελαστόν* **G** (Tab. XV) made a grave error : it omitted to put the initiating Apostrophos and thus struck the wrong path. Before the end **F** gives one Ison more : an insignificant addition.

*θέμα ἀπλοῦν* Errors made by **F** (Tab. 32) : there is something illegible above the Oligon in the first group of signs, which, if it is not a blot of printing ink, but is meant as a Kentema, is certainly a mistake ; according to **D** and **G** it is only an Oligon and a Diple. The second error committed by **F** is an Oligon inserted after the Aporrhoe which makes it end higher than required.

*βαρός* **F** again begins erroneously and so does **G** (Tab. XVI) although it gives a good signature. The Kentema after the Oligon is missing from both of them.

*ἀπάντα* **D** is incorrect. In the last group of neumes but one an Oligon is necessary to the Petaste and the Kentema, as written correctly by **F** and **G**.

*μετὰ ἐπεγέροματος* An insignificant variant : the Ison before the second Barcia is put more forward in **F** and **G** and stands before the Petaste.

*σταυρός* The signs of this melodic formula have been by mistake omitted in **D** ; we have completed it after **F** (Tab. 32) ; the reading of **G** is uncertain.

*ἀνάπνομα* **F** does not write the opening Ison, which, of course is not considered an error ; a grave one committed by **D** is, however, the omission of the Ison above the Petaste (second sign) ; **F** writes it, whereas **G** only writes a sole Ison, which comes up to the same.

*γορθμός* In **F** the sign after the first Oligon is doubtful ; according to **D** and **G** it is decidedly a Kentema.

*fol. 4<sup>r</sup>. Cod.*

*ἀργόν* **F**, after a slight variant (*ed*) immediately regains track.

*καὶ πρόχες* **D** and **G** are wrong, as in the third group of signs the Petaste below the Elaphron and the Kentemata is needless ; **F** is right in not writing it. Again all three signatures safely agree.

*διπλασμός* **F** is incorrect (Tab. 33) in that the Apostrophos written below the last Oligon but one is wrong because it leads to «f» ; true, the signature of **G**, the Nana, would require «f», this however, is an error, as, in fact, «g» is needed ; most fortunately, the neumes of **D** are correct and give (against their own signature) an ending in «g».

*καὶ τρία κρατήματα* In **D** the first group of neumes is carelessly written ; **F** and **G** are precise, the signature is correct.

*Ἰωάννου* The signature is good again ; Mode I authentic is arrived again.

*μαῖστορος* **G** (Tab XVII) incorrectly writes the last group but one in that above the Elaphron and the Oligon it writes a Tzakisma instead of a

Kentemata as written by **D** and upsets the good cadence with it. **F** uses quite different neumes after the sixth group of signs (even the rare Pelaston amongst them) and gets off the rails entirely ; **D** alone is correct ; without any additional signature and merely following its neumes we safely arrive at the final note in which the piece began, the «a» of eternal authority. This «a» is not only the prominent note of the most popular Byzantine Mode, but centuries before it had been likewise the central (*μέση*) note in the system of the ancient Greeks ; and after the Byzantines it has become the key-note of tuning in the written music of the whole civilized world.

### III

What is the meaning of the names of neumes in the melodic formulae of the didactic poem of Cucuzeles?

The piece attaches to the melodies the names of several neumes that do not figure in the Papadike ; thus it embraces melodies of the Anabasma, Katabasma, Orthion, Chairetismos, Antikountisma, *etc.* Until the beginning of the 20th century these names of neumes were known only by the copies of **F** and **G**. However, in 1912 Tillyard discovered a list of neumes at Mount Athos ;<sup>11</sup> this, among others, included some neumes not mentioned in the Papadike, which however do figure in the didactic poem, such as the Anatrighisma, Echadin and Gronthisma. Moreover, the list of Athos also gives drawn pattern of these neumes, whereas the didactic poem does not give any figure of neumes which are not mentioned in the Papadike. This reason duly propounds the question, what then do the names of neumes signify in the formulae of the didactic poem?

Fleischer was of opinion, that «one single sign as e. g. the Choreuma cannot denote a long, florid passage consisting of some 20 or 30 tones».<sup>12</sup> This opinion has been since disproved. In fact, in the didactic poem of Cucuzeles the names of neumes denote as many complete, sometimes rather long melismata. In order to approach this point, the following is expounded.

In Byzantine music, as in that of all ages, several characteristic melodic phrases were taking shape, shorter or longer stereotyped ornamental phrases surrounding the outstanding tones of the melody, and are occasionally crystallized into middle and final cadences. The names of the neumes were probably attached to them on the recognition either at conducting performances when displaying the Cheironomias, or, when copying the formula in question, that at some characteristic melodic step or other this or that neume had an important

<sup>11</sup> Fragment of a Byzantine Musical Handbook in the Monastery of Laura on Mt. Athos (Ann. Brit. Sch. at Athens, 1912—13).

<sup>12</sup> Op. cit. p. 58.

part. Whether Cucuzeles in this work adopted extant popular or ecclesiastical ornamental formulae or all of them were composed by himself, this is a problem which may perhaps be solved by the musical science of future times.

Being an Oriental music, Byzantine is very ornamental indeed and this counts for its ornamental formulae penetrating into the music of peoples influenced by Byzantine culture. Thus, Tillyard found the ornament called Thema Haploun in the Venetian gondolier's song «Canto 1 l'armi pietose».<sup>13</sup> Of course, in cultural regions exposed to Byzantine influence for a longer period, these peculiar melodic formulae embedded themselves deeper into the music of the culture in question. This is why Tillyard after the well-known book of Riesemann threw out the idea that the compound neumes of the Theta and Kylisma categories had transplanted into Old Russian ecclesiastical music.

«The Thematismus Eso, the Thema Haploun and Thes-kai-Apothes were probably adopted by the Russian Church under the common name of Fita (i. e. Theta) and used to indicate some extremely elaborate flourishes. . . . The Kylisma was also used in this extended sense in the Russian Church».<sup>14</sup> As he writes himself, Tillyard propounded this idea on the authority of Riesemann who in 1909 wrote a book on the notations in the music of Old Russian Church.<sup>15</sup>

The foregoing remarks may equally on the authority of Riesemann's book be complemented by the following. Besides the kinds of melismata named Fita and Kulisma, still another sort of Old Russian group of ornaments was given the name by a Byzantine neume, it was the Chamila (the original name of the neume is Chamele). Undoubtedly the connexion between Old Russian and Byzantine musical ornamentations is not by far exhausted even by these neumes. Earlier the Russian musicologists Udolsky and Sakharov registered the names of hundreds of Russian neumes and Fitas, these names being for the most part of Greek origin.<sup>16</sup>

In fact, the number of Old Russian ornaments (the names of which are in the order of according to their range : Popjevki, Litza, Fita) is quite considerable, there being at least 30 in each of the eight Modes, but occasionally it amounts to as many as 90. At the beginning of the 17th century they were systemized in a manual, the book called «Kokisy». Riesemann also gave selected passages from the Russian ornaments, about 30 from the shorter and about 20 from the longer ones ; they include not only Fitas but also Chameles and Kulismas.

<sup>13</sup> See TILLYARD : The Hymns of the Sticherarium for November, p. 57. The words of this song are composed by Tasso! This melody has run a very varied career : several illustrious composers paraphrased it, e. g. Francis Liszt in his symphonic poem «Tasso».

<sup>14</sup> TILLYARD : Handbook, p. 28, note.

<sup>15</sup> RIESEMANN : Die Notationen des altrussischen Kirchengesanges.

<sup>16</sup> RIESEMANN : op. cit. p. 7, note.

No attempt will be made here to collate any of the melodic formulae of the didactic poem with one or another of the Russian specimens published only by way of exemplification by Riesemann. The domain of Russian musical ornamentation is a vast and luxuriant forest in which practically every single plant has its own individual and to a certain extent traceable biography. In this primeval forest it is only an autochthon specialist who may take the lead in a reassuring manner. Now, that the mystery of the melody of the didactic poem, as it appears, has been revealed, competent musicologists will certainly disclose its Russian connections.

Let us be contented for the present with the fact that the musical world has been enriched with a genuine masterpiece of notable extension and which, despite its diversity in character, forms, as a whole, a strict unity. Without entering into its detailed analysis we may yet in a general way point to the real beauties of the piece. Attention may perhaps be directed to the melodies soaring in the noble character of the opening part; then to the fine melismatic portion beginning with «Strangismata» up to «Antikenoma»; and to the part of equal beauty between «Kouphisma» and «Parakletike». The closing portion is written in real great style: beginning with «Gorthmos» — and enfolding the development and heightening at «Heptafonos diplasmos», it leads after the solution of the tension to the last phrase, surrounding the final note only and finishing the masterful work with a fine cadence of touching beauty (the last ten notes).

Every detail of the poem suggests the formative force of an inspired artist. Indeed, master Cucuzeles was honoured with the epithet of «the Nightingale of Mount Athos».<sup>17</sup> With works like this didactic poem, he really deserved it.

Г. ДЕВАИ

#### ДИДАКТИЧЕСКАЯ ПОЭМА КУКУЗЕЛЕСА О МУЗЫКЕ В РУКОПИСИ ИЗ Г. ДЕБРЕЦЕН

(Резюме)

Судя по достоверному преданию, композитор Кукузелес, проживавший в конце XIII и начале XIV вв. [около 1300 г.] на горе Афоне, оставил в наследие потомкам два сочинения, посвященные византийским невмам. Одно из них представляет собой известный теоретический справочник «Пападики», а другое — объемистую дидактическую поэму, текст которой трактует о невмах с указаниями, относящимися к ним, а музыкальная часть содержит, несмотря на свою мозаичность, связанное вокальное произведение.

Эта поэма была известна исследователям из двух факсимильных изданий. Первое было опубликовано М. Гербертом в 1774 году в книге «De cantu» (табл. XII—XVII), а второе — О. Флейшером в 1904 году в приложении очерка «Die spätgriechische Tonschrift» (табл. 27—33).

<sup>17</sup> See E. GASTOUÉ: La musique byzantine, in N. DUFOURCQ: La musique des origines à nos jours, Paris, 1946 (Larousse).

Для расшифровки поэмы были сделаны многочисленные попытки, но — за исключением некоторых частей — они закончились безуспешно, так как факсимильные тексты оказались весьма дефектными. В 1953 году в Большой библиотеке реформатского лицея г. Дебрецена была обнаружена византийская Антология песней XVIII столетия, в которой на первых листках находится полная поэма Кукузелеса, оформленная красивым шрифтом. Дебреценская копия является более точной, нежели другие. Эти три экземпляра удачно дополняют друг друга, вследствие чего удалось расшифровать всю поэму.

Один из самых лучших знатоков византийской музыки, Тилльяр выразил мнение, что дидактическая поэма Кукузелеса имеет, по всей вероятности, тесные связи с древней русской музыкой. Тилльяр почерпнул эту идею — как он сам признался — из опубликованного в 1909 году сочинения О. Риземанна о нотации древнерусских церковных песен («Die Notationen des altrussischen Kirchengesanges»), в котором много говорится о русских музыкальных орнаментах, каковыми являются различные «попевки», «лица», «фита», «хамеле», «кулизма» и т. п. Большая часть поэмы Кукузелеса состоит из таких же мотивов.

Так как русские исследователи, как, например, Удольский, Сахаров и другие, уже открыли несколько сотен музыкальных орнаментов, наименование которых свидетельствует о греческом происхождении, поэтому не исключена возможность, что существуют общие связи между декоративными элементами древне-русской церковной музыки и музыкальными орнаментами Кукузелеса.

Таким образом, произведение названного композитора, являющееся весьма замечательным и по своей композиции, может оказать ценные услуги исследователям истории русской музыки.





J. IRMSCHER

## DIE PFLEGE DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFT IN DER DEUTSCHEN DEMOKRATISCHEN REPUBLIK<sup>1</sup>

Die klassischen Studien haben in Deutschland eine alte Tradition, und die Namen deutscher Gelehrter besitzen in der Wissenschaft vom griechisch-römischen Altertum einen guten Klang. Es liegt daher nahe zu fragen, ob und wie diese Traditionen über die deutsche Katastrophe hinweg bewahrt wurden und in welcher Weise sie, insonderheit im östlichen Teil Deutschlands, dem Arbeiter- und Bauernstaat der Deutschen Demokratischen Republik, gepflegt und unter den veränderten gesellschaftlichen Verhältnissen weiterentwickelt werden.

Der Beantwortung dieser Frage soll der nachstehende Bericht dienen. Er wird dreifach gegliedert sein. Zuerst ist über die Sektion für Altertumswissenschaft bei der Deutschen Akademie der Wissenschaften als der Dachorganisation zu sprechen, welche Forschung und Praxis anleitet, lenkt und ordnet. Im zweiten Teil meiner Ausführungen wird dann von der Vertretung der alten Sprachen an den Hochschulen und im Schulunterricht die Rede sein. Als dritten Punkt schliesslich will ich den Stand der altertumswissenschaftlichen Forschung behandeln.

Zunächst also ein Wort über die Organisation der altertumskundlichen Arbeit! Ähnlich wie in der Ungarischen Volksrepublik ist auch in der Deutschen Demokratischen Republik die Akademie der Wissenschaften die oberste gelehrte Institution, welche die Forschungsarbeit anleitet und die Belange der Wissenschaft in anderen Lebensbereichen vertritt. Die Repräsentanten der Altertumswissenschaft finden sich in zwei Klassen der Akademie: Die Fächer der Philologie und Archäologie gehören zur Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst, während die alte Geschichte in der Parallelklasse für Philosophie, Geschichte, Staats-, Rechts- und Wirtschaftswissenschaften ihren Ort hat.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Nach einem im November 1954 vor der Hauptkommission für klassische Philologie der Ungarischen Akademie der Wissenschaften gehaltenen Referat.

<sup>2</sup> Zur Zeit gehören folgende Forscher auf dem Gebiet der klassischen Altertumswissenschaft der Akademie als ordentliche Mitglieder an:

MATTHIAS GELZER in Frankfurt (seit 13. Juni 1938), ERNST HOHL in Berlin (seit 25. März 1949), WERNER JAEGER in Chicago (seit 5. Februar 1924), GÜNTHER KLAFFENBACH in Berlin (seit 19. März 1953), WOLFGANG SCHADEWALDT in Tübingen (seit 13. Juli 1942), FRIEDRICH ZUCKER in Jena (seit 19. Juli 1949).

Obgleich also schon die frühere philosophisch-historische Klasse in zwei Klassen aufgeteilt wurde, hat dennoch die praktische Arbeit erwiesen, dass auch jedes dieser beiden neugebildeten Gremien noch zu umfassend ist, um den Forderungen der einzelnen Fächer voll gerecht werden zu können. Solchen Notwendigkeiten Rechnung tragend, rief die Akademie als Untergliederungen ihrer Klassen sogenannte Sektionen ins Leben, die im wesentlichen den Hauptkommissionen der Ungarischen Akademie entsprechen. Zu diesen Sektionen gehören als gleichberechtigte Mitglieder die akademischen Vertreter der betreffenden Fächer sowie solche Gelehrte aus den Universitäten, Forschungsinstituten und Museen, von deren Mitarbeit sich die Akademie eine besondere Förderung ihrer Anliegen verspricht. Die Sektion für Altertumswissenschaft trat im Februar 1954 ins Leben. Ihr erster Vorsitzender war Professor Johannes Stroux, nach seinem am 25. August 1954 erfolgten Ableben trat der Ägyptologe Professor Hermann Grapow an seine Stelle; Referent (Geschäftsführer) der Sektion ist Professor Johannes Irmischer. Um die Einheit der Altertumsforschung zu dokumentieren, sind in der Sektion ganz bewusst klassische Altertumswissenschaft und Altorientalistik verbunden worden; ob diese Verbindung als Dauerlösung anzusehen ist, wird die Zukunft lehren. Neben der Anleitung und Koordinierung der Forschungsarbeit hat die Sektion vor allem exoterische Aufgaben. Es geht darum, den klassischen Studien den ihnen gebührenden Platz im Bildungsgut des deutschen Volkes zu sichern und nach Wegen zu suchen, wie das in der neuen sozialen Ordnung der Deutschen Demokratischen Republik möglich ist. Die Sektion steht darum in engem Kontakt mit dem Ministerium für Volksbildung, dem Deutschen Pädagogischen Zentralinstitut und dem Ministerium für Kultur; diese Zusammenarbeit beginnt bereits Früchte zu tragen. Eine ausführliche Darlegung der Ziele und Aufgaben der Sektion hat ihr Referent in den Wissenschaftlichen Annalen 3, 1954, 579 ff. gegeben; auf diese sei hier für Einzelheiten verwiesen.

Nun zum zweiten Punkt, der Vertretung der alten Sprachen und Kulturen an den Schulen und Hochschulen! Auf dem Gebiet der heutigen Deutschen Demokratischen Republik wurde in den Jahren nach 1945 eine Schulreform durchgeführt, die sich in ihren Grundzügen und Leitgedanken mit den Reformmassnahmen deckt, welche auf diesem Felde auch in Ungarn eingeleitet wurden.

Diese Reform hatte zur Folge, dass das alte neun- bzw. achtklassige humanistische Gymnasium, das früher der hauptsächlichste Stützpunkt der klassischen Studien gewesen war, aufgehoben wurde. Um trotzdem die Tradition dieser Studien fortführen zu können, wurde die Oberschule in dreifacher Weise gestaltet. Der sogenannte A-Zug wird als neusprachlicher Zug geführt, meist mit Latein als Ergänzungsfach im 11. und 12. Schuljahr; der naturwissenschaftliche Zug wird als B-Zug bezeichnet und hat — ebenfalls in den beiden Abschlussklassen — Latein oder Englisch wahlweise; der altsprachliche

C-Zug hat vom 9. Schuljahr an Latein und vom 10. Schuljahr an Griechisch. Es sind im C-Zug für die einzelnen Jahre 6, 4, 4 und 4 Wochenstunden für Latein und 4, 8 und 8 Wochenstunden für Griechisch vorgesehen. Der Unterricht strebt danach, «zu einer fruchtbaren Schriftstellerlek ture zu kommen und die Schüler auf der Grundlage von Originaltexten in die Welt der Antike einzuführen».<sup>3</sup> Lehrbücher von zum Teil recht beachtlichem Niveau konnten für diesen Unterricht bereitgestellt werden; sie sind aufgeführt bei Johannes Irmscher, *Praktische Einführung in das Studium der Altertumswissenschaft*, Berlin 1954, 79 ff.<sup>4</sup> Es gibt zur Zeit in der Deutschen Demokratischen Republik C-Züge an etwa 30 Oberschulen; die Bemühungen der Sektion für Altertumswissenschaft gehen dahin, diese Zahl zu erhöhen. Übrigens ist der Lateinunterricht in den A- und B-Zügen während der letzten Jahre beachtlich erweitert worden, vor allem auf Drängen der Naturwissenschaftler hin. Für den Unterricht in der alten Geschichte inklusive des Orients und der Spätantike steht in allen drei Zügen der Oberschule je ein Jahr zur Verfügung.

Bei der Universitätsausbildung kommen für unser Gebiet die Fächer klassische Philologie, Geschichte und Archäologie in Betracht. In der Deutschen Demokratischen Republik wurde im Jahre 1951 eine Studienreform durchgeführt, welche an die Stelle des freien ein planmässig geordnetes Studium setzte. Dieses dauert für die klassische Philologie fünf, für Geschichte ebenso wie für Archäologie vier Jahre. Mit Ausnahme der alten Geschichte können alle altertumswissenschaftlichen Fächer an allen Universitäten der Deutschen Demokratischen Republik studiert werden. Im klassisch-philologischen Studium sind Latein und Griechisch obligatorisch verbunden; aus schulpraktischen Gründen mussten jedoch neuerdings auch Kombinationen von Latein mit Deutsch, Französisch oder Körpererziehung zugelassen werden, wobei jedoch dafür Sorge getragen ist, dass auch die Studenten dieser Fachkombinationen eine ausreichende Ausbildung im Griechischen erhalten. Studierende, welche sich nicht auf den Schuldienst vorbereiten, belegen an Stelle der Pädagogik ein Beifach, z. B. Bibliothekswissenschaft, Mittellatein, Byzantinistik, eine orientalistische Disziplin und so fort.<sup>5</sup> Auch die angehenden Archäologen studieren neben ihrem eigentlichen Fach ein solches Beifach, wie z. B. Urgeschichte oder Kunstgeschichte. Im Historikerstudium gibt es eine spezielle Fachrichtung Geschichte der Sklavenhaltergesellschaft, die nach vorangegangener allgemein-historischer Ausbildung mit dem zweiten Studienjahr einsetzt. Dieser Ausbildungsmodus vermag noch nicht voll zu befriedigen, vielmehr ist ein einheitliches Studium der klassischen Altertumswissenschaft anzustreben, das sich nach Philologie, Geschichte und Archäologie gabelt. In jedem Falle

<sup>3</sup> Lehrplan für Oberschulen: Latein und Griechisch, Berlin 1953, 6.

<sup>4</sup> Zu der dort gegebenen Aufstellung sind nachzutragen: R. EBELING: *Kommen-tar zum lateinischen Lesebuch*, 2, Berlin 1954; F. WOLFF: *Griechisches Lehrbuch*, 1, Berlin 1954; 2, Berlin 1955.

<sup>5</sup> Die sämtlichen möglichen Fachkombinationen verzeichnet J. IRMSCHER a. a. O. 26

schliesst das Studium durch ein Staatsexamen ab ; Promotion und Habilitation werden im grossen ganzen wie früher gehandhabt. Das Institut der Aspirantur hat für die Altertumswissenschaft noch kaum Bedeutung gewonnen, da die vorhandenen Nachwuchskräfte voll für die vakanten Assistenten- und sonstigen Planstellen in Anspruch genommen wurden.

Wir kommen nunmehr zur Organisation der Forschungsarbeit. Deren Zentrum liegt, wie nicht anders zu erwarten, bei der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, zu deren vordringlichen Anliegen ja seit mehr als einem Jahrhundert die griechisch-römische Altertumskunde gehört. Es sind Vorbereitungen im Gange, ein dieser Tradition gemässes umfassendes Institut für klassische Altertumswissenschaft ins Leben zu rufen, welches die einschlägigen Arbeitsgruppen in sich vereinen wird ; es sind dies die Kommission für griechisch-römische Altertumskunde, das *Corpus Medicorum Graecorum*, das Institut für hellenistisch-römische Philosophie, die Kommission für spätantike Religionsgeschichte, das *Corpus Vasorum Antiquorum*, das Griechische Münzwerk, das *Vocabularium Iurisprudentiae Romanae*, ferner die Arbeitsstelle des Mittellateinischen Wörterbuchs und die Arbeitsstelle der *Monumenta Germaniae Historica*. Über die im einzelnen geleisteten Arbeiten seien einige Worte gestattet.

Die *Kommission für griechisch-römische Altertumskunde* wird von dem Akademie-Mitglied Professor Zucker geleitet. Im Zentrum ihrer Aufgaben stehen die beiden Inschriftenkorpora, die *Inscriptiones Graecae*<sup>6</sup> und das *Corpus Inscriptionum Latinarum*,<sup>7</sup> ferner die Neubearbeitung der *Prosopographia Imperii Romani*.<sup>8</sup> Eine 1951 gegründete Arbeitsstelle für Papyrusforschung bereitet die Herausgabe der noch unedierten Berliner griechischen und koptischen Papyri vor ; zunächst ist mit Band 10 der fortgeführten Berliner Griechischen Urkunden zu rechnen.<sup>9</sup> Dass das Archiv für Papyrusforschung, zunächst ohne Verbindung zur Akademie, wieder erscheint, sei in diesem Zusammenhang erwähnt. Dr. Arno Mauersberger in Leipzig arbeitet an einem Polybios-Lexikon, dessen erster Faszikel im Druck ist.

Neu entstanden ist im Frühjahr 1954 auf Anregung der Sektion für Altertumswissenschaft innerhalb der Kommission für griechisch-römische Altertumskunde die Abteilung Publikationen. Sie hat folgende Aufgaben : Erstens betreut sie die *Bibliotheca Teubneriana*, deren wissenschaftliche

<sup>6</sup> Vergleiche den Bericht von G. KLAFFENBACH in den *Actes du deuxième congrès international d'épigraphie grecque et latine*, Paris 1953, 21–32 sowie die Anzeige von Walter MARG, *Gnomon* 24, 1952, 303.

<sup>7</sup> Vergleiche den Bericht von K. SCHUBRING in den genannten Kongressakten, 80–84 ; seither erschien Vol. IV, suppl. 3 : *Inscriptiones Pompeianae parietariae et vasorum fictilium*, ed. M. della Corte, Berlin 1952.

<sup>8</sup> Vergleiche SCHUBRING a. a. O. 84 ; von der *Prosopographia Imperii Romani saec. I. II. III.*, iteratis curis edd. E. GRÖG et A. STEIN, erschien nach 1945 Pars IV. 1, Berlin 1952.

<sup>9</sup> Vergleiche *Gnomon* 23 (1951) 294.

Leitung die Akademie vor wenigen Jahren übernahm und deren Fortführung sie durch einen Zuschuss sicherstellt. Die Bibliotheca Teubneriana bereitet neben den Neueditionen ein umfangreiches Nachdruckprogramm vergriffener älterer Ausgaben vor. Zweitens gibt sie die seit 1955 erscheinende Zeitschrift «Das Altertum» heraus, welche, die Tradition der «Antike» sowie der «Neuen Jahrbücher» fortsetzend, Forschungsergebnisse und -probleme einem weiteren Kreise übermittelt. Drittens besorgt sie die «Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft», eine Reihe, in welcher monographische Arbeiten, vor allem auch des Nachwuchses, Aufnahme finden. Viertens leitet sie die Herausgabe einer Serie zweisprachiger Texte, die unter dem Titel «Schriften und Quellen der alten Welt» erscheinen wird. Fünftens bereitet sie eine Reihe wissenschaftlicher Kommentare vor. Sechstens plant sie die Wiederaufnahme des «Archivs für Religionswissenschaft» als eines Organs der auf philologischer Grundlage betriebenen religionsgeschichtlichen Forschung. Dass der «Philologus», zunächst ohne Verbindung zur Akademie, sein Erscheinen wieder aufgenommen hat, darauf sei bei dieser Gelegenheit aufmerksam gemacht.

Das *Corpus Medicorum Graecorum* wird nach den alten Plänen weitergeführt, wobei neben die Editionen zunehmend die lexikalische Erfassung des Spezialwortschatzes der griechischen Ärzte tritt. Der Redaktor des Corpus, Karl Deichgräber, hat in den Forschungen und Fortschritten 26. 1950, 301 ff. über den Stand des Corpus bei der Wiederaufnahme der Arbeiten berichtet. Seither sind erschienen: Aetius Amidenus, *Libri medicinales V—VIII*, ed. Alexander Olivieri, Berlin 1950, und Galenus, *Adversus Ilycum et adversus Iulianum libelli*, ed. Ernestus Wenkebach, Berlin 1951.

Das *Institut für hellenistisch-römische Philosophie* wurde 1947 von Johannes Stroux ins Leben gerufen. Es hat sich zunächst die «Hauptaufgabe gestellt, in einer kritischen Textausgabe die gesamte, die Schule Epikurs betreffende antike Überlieferung vorzulegen. Die auf drei Bände berechnete Ausgabe wird im ersten Band eine Erneuerung und Erweiterung der von Hermann Usener im Jahre 1887 herausgegebenen *Epicurea* darstellen. Der Erklärung und Deutung werden die bei Usener nicht vorhandene deutsche Übersetzung der Texte und ausführliche Parallelstellenverweise dienen. Der zweite Band soll die Schüler und Nachfolger Epikurs — ebenfalls mit deutscher Übersetzung — umfassen, von denen eine Gesamtausgabe bisher nicht vorliegt. Der abschliessende Registerband wird das gesamte epikureische Schrifttum nach Sprache und Begriffsbildung erschliessen».<sup>10</sup> Von den wissenschaftlichen Mitarbeitern des Instituts sind seit der Gründung folgende Veröffentlichungen herausgebracht worden:

Günther Freymuth, *Zur Lehre von den Götterbildern in der epikureischen Philosophie*, Berlin 1953;

<sup>10</sup> Jahrbuch der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1950—1951, Berlin 1951, 143.

Otto Luschkat, Zum Text von Philodems Schrift *De musica*, Berlin 1953 ; Epikur, Brief an Pythokles, herausgegeben und übersetzt von Emilie Boer, Berlin 1954.

Jürgen Mau, Zum Problem des Infinitesimalen bei den antiken Atomisten, Berlin 1954.

Die *Kommission für spätantike Religionsgeschichte*, die Kirchenväterkommission Adolf Harnacks, hat ihr Arbeitsgebiet wesentlich erweitert.<sup>11</sup> Sie hat einmal das Neue Testament einbezogen, insofern sie die Führung der internationalen Liste der neutestamentlichen Handschriften übernahm und die Jülichersche Itala-Ausgabe fortführte. Sie hat ferner endgültig die Beschränkung ihrer Tätigkeit auf die ersten drei Jahrhunderte aufgehoben und bezieht Ausgaben und Untersuchungen aus dem Bereich der Hochpatristik in ihre Planungen ein. Schliesslich wendet sie sich auch dem Gebiet der Byzantinistik zu, indem sie eine Reihe «Berliner Byzantinistische Arbeiten» einrichtete und eine zweite Reihe «Berliner Byzantinische Texte» vorbereitet. Daneben werden die alten Aufgaben mit verstärkten Kräften weitergeführt, die Texte und Untersuchungen zur Geschichte der althristlichen Literatur,<sup>12</sup> die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte,<sup>13</sup> die Athanasius-Ausgabe<sup>14</sup> und die Edition der Konzilsakten. Über den Fortgang der Arbeiten wird regelmässig in der Theologischen Literaturzeitung berichtet (75, 1950, 116 ff.; 77, 1952, 49 ff.; 78, 1953, 125 ff.; 79, 1954, 571 ff.).

Für das *Corpus Vasorum Antiquorum* wird durch die Akademie die Veröffentlichung der in Museen der Deutschen Demokratischen Republik befindlichen Vasen besorgt ; in Vorbereitung befindet sich der Band, der die Sammlungen des Lindenau-Museums in Altenburg (Thüringen) beschreibt.<sup>15</sup> Auch das *Griechische Münzwerk* wird fortgesetzt werden, sobald der in Aussicht genommene Bearbeiter von seinen gegenwärtigen Aufgaben freigestellt werden kann. Ferner sind Bemühungen im Gange, das Küblersche *Vocabularium Iurisprudentiae Romanae* zum Abschluss zu bringen. Sie werden dadurch erschwert, dass ein Teil des Arbeitsmaterials sich in Westdeutschland befin-

<sup>11</sup> Vergleiche zuletzt den zusammenfassenden Bericht von J. IRMSCHER : *Byzantion* 23 (1953) 171—179.

<sup>12</sup> Es erschienen: Die Geschichte von Joseph dem Zimmermann, übersetzt, erläutert und untersucht von S. MORENZ, Berlin 1951 ; A. ERHARD : Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche, 1. Teil. Band III 2, 1. und 2. Lieferung, Berlin 1952 ; W. VÖLKER : Der wahre Gnostiker nach Clemens Alexandrinus, Berlin 1952 ; Der koptische Text der Kirchenordnung Hippolyts, herausgegeben und übersetzt von W. TILL und J. LEIPOLDT, Berlin 1954 ; W. JACOB : Die handschriftliche Überlieferung der sogenannten *Historia tripartita* des Epiphanius-Cassiodor, Berlin 1954.

<sup>13</sup> Es erschienen : Die Pseudoklementinen, 1 : Homilien, herausgegeben von B. REHM, Berlin 1953 ; Eusebius' Werke, 3 : Die *Praeparatio evangelica*, herausgegeben von K. MRAS, 1, Berlin 1954.

<sup>14</sup> Als Sonderband erschien G. MÜLLER : *Lexicon Athanasianum*, Berlin 1952.

<sup>15</sup> Vergleiche dazu die Berichte im Jahrbuch der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1946—1949, Berlin 1950, 104. und ebenda, 1950—1951, Berlin 1951, 139 f.

det.<sup>16</sup> Übrigens darf in diesem Zusammenhang darauf hingewiesen werden, dass die Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte in allen drei Reihen im Böhlau-Verlag in Weimar regelmässig herauskommt.

Die Arbeitsstelle des *Mittelateinischen Wörterbuchs* beschäftigt sich gemeinsam mit der parallelen Stelle in München gemäss den im Rahmen der Union Académique Internationale getroffenen Vereinbarungen mit der Vorbereitung des deutschen Materials für den erneuerten Ducange.<sup>17</sup> Obgleich in beiden Arbeitsstellen in letzter Zeit die Aktivität verstärkt werden konnte, ist ein Ende der Sammelarbeit noch nicht abzusehen. Auch die *Monumenta Germaniae Historica* tragen gesamtdeutschen Charakter; der in Berlin geleistete Anteil an Editionsarbeit steht innerhalb des Gesamtarbeitsplans des Unternehmens, dessen Zentralktion sich zur Zeit in München befindet. Der Präsident der Zentralktion, Akademie-Mitglied Professor Baethgen, gibt in den Sitzungsberichten der Berliner Akademie fortlaufend Nachricht über den Fortgang der Arbeiten.<sup>18</sup> Folgende Editionen des Gesamtunternehmens sind nach 1945 in der Deutschen Demokratischen Republik (sämtlich in Weimar) erschienen:

Die Briefe des Bischofs Rather von Verona, bearbeitet von Fritz Weigle, 1949;

Die ältere Wormser Briefsammlung, bearbeitet von Walther Bulst, 1949;

Die Schriften des Alexander von Roes, herausgegeben und übersetzt von H. Grundmann und H. Heimpel, 1949;

Briefsammlungen der Zeit Heinrich IV., bearbeitet von Carl Erdmann und Norbert Fickermann, 1950;

Ruotgers Lebensbeschreibung des Erzbischofs Bruno von Köln, herausgegeben von Irene Ott, 1951;

Die lateinischen Dichter des deutschen Mittelalters. VI 1. herausgegeben von Karl Strecker, zum Druck besorgt von Norbert Fickermann, 1951;

Die Reinhardsbrunner Briefsammlung, herausgegeben von Friedel Peeck, 1952;

Die Urkunden Heinrichs IV., bearbeitet von D. von Gladiss. Neudruck 1953. 2, 1952.

Damit wäre über den Hauptteil der Forschungsarbeit berichtet. Selbstverständlich werden auch in den verschiedenen Universitätsinstituten For-

<sup>16</sup> Über den Stand der Arbeiten berichtet, allerdings nicht durchgehend exakt, J. ROSENTHAL: Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte 70, Romanistische Abteilung, 1953, 526.

<sup>17</sup> Letzte Berichte: Union académique internationale. Compte rendu de la vingt-septième session annuelle du comité du 16 au 20 juin 1953, Brüssel 1953, 23, und von P. LEHMANN im Jahrbuch der Bayrischen Akademie der Wissenschaften 1953, München 1954, 94 f.

<sup>18</sup> FR. BAETHGEN: Monumenta Germaniae Historica. Bericht für die Jahre 1943 bis 1948, Berlin 1950; Berichte für die Jahre 1948/49 und 1949/50, Berlin 1952; Bericht für das Jahr 1950/51, Berlin 1952; Bericht für das Jahr 1951/52, Berlin 1953; Bericht für das Jahr 1952/53, Berlin 1954.

schungsarbeiten durchgeführt ; doch ist deren Umfang zur Zeit noch beschränkt, da infolge des augenblicklichen Mangels an wissenschaftlichen Kräften die Professoren und in weitem Ausmass auch die Assistenten durch die Lehr-tätigkeit in Anspruch genommen sind. Jedoch ist vielleicht noch ein Hinweis auf den Stand des altertumswissenschaftlichen Museumswesens in der Deutschen Demokratischen Republik am Platze. Es ist bekannt, dass durch den Hitler-Krieg die einst weltberühmten Museum Ost- und Mitteldeutschlands zum Teil unreparierbare Schäden erlitten haben. Doch haben sich die Museumsleute trotzdem nicht entmutigen lassen. In Berlin sind die Antiken-Sammlung, das Vorderasiatische und das Ägyptische Museum, die Frühchristlich-Byzantini-sche Sammlung sowie das Münzkabinett wieder zugänglich. Dresden konnte seine Abgussammlung neu eröffnen. In Jena ordnete Professor Alscher die Abgussammlung neu, welche heute zu den besten in ganz Deutschland gehört. Nicht unterlassen sei ein Hinweis auf die Vasen-Sammlungen in Gotha und im Lindenau-Museum in Altenburg sowie auf das Deutsche Buch- und Schrift-Museum in Leipzig, das nach schweren Kriegsschäden wiedereröffnet werden konnte. Dass die Museumsleute, zumal sie zum grossen Teil noch akademische Lehrtätigkeit ausüben, während der letzten Jahre des Wieder-aufbaus zur Forschungsarbeit nur wenig Zeit fanden, wird niemanden ver-wundern. Indessen wird diese Periode bald überwunden sein und eine Museums-zeitschrift, deren Herausgabe das Ministerium für Kultur plant, sehr bald auch von der gelehrten Aktivität dieser Fachgenossen Zeugnis ablegen.

Ich stehe am Erde meines Berichts. Aus dem Gesagten dürfte folgendes deutlich geworden sein : Trotz der immensen Schäden und Verluste an Gut und Blut, die der Krieg mit sich brachte, dürfte es in der Deutschen Demo-kratischen Republik gelungen sein, die altertumswissenschaftlichen Traditionen, welche dieser Teil Deutschlands besass, wieder aufzunehmen ; dafür gebührt der Dank in erster Linie dem Arbeiter- und Bauernstaat, der auch für diesen Zweig Mittel in einem Ausmass zur Verfügung stellte, wie das in der Geschichte der deutschen Wissenschaft vordem unbekannt war. Wir verhehlen uns jedoch auch nicht, dass noch viel und Entscheidendes zu tun bleibt. Die ideologische Auseinandersetzung, die Überprüfung der Grundpositionen, auf denen sich unsere Arbeit aufbaut, steht noch in den Anfängen. Für die Schaffung von Hochschullehrbüchern als Hilfsmitteln für die Ausbildung unserer Studenten ist noch wenig getan. Die Möglichkeiten, der humanistischen Aufgabe der klassischen Altertumswissenschaft zu dienen, sind noch kaum erkannt, ge-schweige denn ausgenutzt.

Ich habe in mannigfachen Gesprächen, die ich in Ungarn zu führen Gelegenheit hatte, immer wieder feststellen können, dass die Probleme, die uns in und neben unserer wissenschaftlichen Arbeit bewegen, hier wie da engstens verwandt sind. Auf einigen Gebieten, wie dem des Museumswesens



und der archäologischen Forschung, sind uns die ungarischen Institutionen unbestritten überlegen, auf anderen, wie dem der philologischen Editionsarbeit, besitzt die Deutsche Demokratische Republik einen Vorsprung; um die Gestaltung des besten Ausbildungsplanes für den wissenschaftlichen Nachwuchs wird in beiden Ländern gerungen. Ich glaube, dass hier wie da die Arbeit durch eine bessere Kommunikation und ein engeres Zusammenwirken wesentlich erleichtert und verbessert werden könnte. Solch eine echte Zusammenarbeit wird beide Staaten, die Ungarische Volksrepublik und die Deutsche Demokratische Republik, schneller dem gemeinsamen Ziele entgegenbringen, der Verwirklichung der wahren Humanitas, des realen Humanismus.

Й. ИРМШЕР

# ОПЕКА АНТИЧНЫХ ЭТЮДОВ В ГЕРМАНСКОЙ ДЕМОКРАТИЧЕСКОЙ РЕСПУБЛИКЕ

(Резюме)

Руководство античными этюдами и исследованиями в ГДР возложено на компетентное отделение АН. В некоторых среднеучебных заведениях существуют особые секции, в которых преподаются оба классические языка, латинский и греческий, но один только латинский язык преподается в большинстве средних школ. Преподавание античных этюдов по классической филологии, истории и археологии в вузах поставлено планомерно. АН ГДР в Берлине является центром исследовательских работ. Ей подчинено множество институтов, способствующих исследованиям в различных отраслях античных наук. Возле нее также и музеи играют важную роль, растущую день ото дня.

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki felelős: Farkas Sándor

A kézirat beérkezett: 1955. V. 30. — Terjedelm: 16<sup>2</sup>/<sub>4</sub> (A/5) ív, 13 ábra 7 színes

---

36684/55 — Akadémiai Nyomda — Felelős vezető: ifj. Puskás Ferenc

Les *Acta Antiqua* paraissent en russe, français, anglais, allemand et latin et publient des travaux du domaine de la filologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en un volume.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction et écrits à la machine à l'adresse suivante :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (Budapest, VI., Sztálin út 21. Compte-courant No. 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

---

The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in Russian, French, English, German and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up one volume.

Manuscripts should be typed and addressed to :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 400.*

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Antiqua*, is 110 forint a volume. Orders may be placed with «Kultúra» Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest, VI., Sztálin út 21. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

---

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in russischer, französischer, englischer, deutscher und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind, mit Maschine geschrieben, an folgende Adresse zu senden :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 400.*

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band 110 forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungsaussenhandels-Unternehmen «Kultúra» (Budapest, VI., Sztálin út 21. Bankkonto Nr. 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

## I N D E X

<i>A. Dobrovits</i> : Réalité et critique sociales dans l'art égyptien .....	1
<i>A. Добрович</i> : Социальная действительность и социальная критика в египетском искусстве (Резюме) .....	43
<i>H. Тренчени-Вальдапфель</i> : ΤΡΙΤΟΓΕΝΕΙΑ .....	45
<i>I. Trencsényi-Waldapfel</i> : ΤΡΙΤΟΓΕΝΕΙΑ (Zusammenfassung) .....	55
<i>J. Harmaña</i> : Sur l'origine du mythe des Hyperboréens .....	57
<i>Я. Харманна</i> : К возникновению мифа о гиперборейцах (Резюме) .....	65
<i>Á. Szabó</i> : Eleatica .....	67
<i>A. Сабо</i> : Eleatica (Резюме) .....	102
<i>Z. Kádár</i> : Monuments palmyréniens au Musée des Beaux-Arts de Budapest ...	105
<i>З. Кадар</i> : Ральмирские памятники в Музее изящных искусств в Будапеште (Резюме) .....	120
<i>Ш. Садецки-Кардош</i> : К вопросу о социальных движениях в Галлии в I столетии	123
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Sur les mouvements sociaux de la Gaule au 1 <sup>er</sup> siècle (Résumé) .....	149
<i>G. Dérai</i> : The Musical Study of Cucuzeles in a Manuscript of Debrecen .....	151
<i>Г. Деваи</i> : Дидактическая поэма Кукузелеса о музыке в рукописи из г. Дебрецен (Резюме) .....	178
<i>J. Irmscher</i> : Die Pflege der klassischen Altertumswissenschaft in der Deutschen Demokratischen Republik .....	181
<i>Й. Ирмшер</i> : Опека античных этюдов в Германской Демократической Республике (Резюме) .....	189

# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

A. DOBROVITS, J. HARMATTA, GY. MORAVCSIK

REDIGIT

I. TRENCSENYI-WALDAPFEL

TOMUS III

FASCICULUS 3



MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA  
BUDAPEST, 1955

ACTA ANT. HUNG.

# ACTA ANTIQUA

## A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADEMIA KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST, V. ALKOTMÁNY UTCA 21

Az *Acta Antiqua* orosz, francia, angol, német és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, géppel írva, a következő címre küldendők:

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Antiqua* előfizetési ára kötetenként belföldre 80 forint, külföldre 110 forint. Megrendelhető a belföld számára az «Akadémiai Kiadó»-nál (Budapest, V., Alkotmány-utca 21. Bankszámla 04-878-111-46), a külföld számára pedig a «Kultúra» Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest, VI., Sztálin út 21. Bankszámla 43-790-057-181) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

«*Acta Antiqua*» публикует трактаты из области классической филологии на русском, французском, английском, немецком и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходит отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи (в напечатанном на машинке виде) следует направлять по адресу:

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Antiqua*» — 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultúra*» (Budapest, VI., Sztálin út 21. Текущий счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.

# DIX ANNÉES DE PHILOGIE CLASSIQUE HONGROISE 1945—1954

Dans l'histoire de la philologie classique hongroise, comme dans tous les autres domaines, la deuxième guerre mondiale a laissé des traces douloureuses. Plus d'un de nos jeunes collaborateurs, dont les activités autorisaient de belles espérances, périrent victimes du fascisme ; plusieurs d'entre eux moururent au champ de bataille, tandis que d'autres succombèrent dans la fleur de l'âge aux privations et tribulations des années de guerre. Au cours des douze mois de l'occupation allemande, la vie scientifique demeura entièrement paralysée : la parution de nos revues et les activités de nos sociétés savantes furent suspendues et les ravages de la guerre n'épargnèrent pas même les collections d'ouvrages consacrés à notre discipline scientifique. Quand, au printemps 1945, l'Armée soviétique libéra notre pays de la domination fasciste, la vie scientifique vit éclore, elle aussi, une vie nouvelle qui permit d'imprimer un élan nouveau aux études de philologie classique. Ainsi donc, nous estimons que le temps est venu de faire un tour d'horizon et d'examiner dans quels sens la philologie classique hongroise s'est développée au cours des dix dernières années, quels sont les résultats obtenus par la recherche et dans quelle mesure celle-ci a enrichi notre spécialité.

Le printemps 1945 nous ayant ouvert les perspectives d'une vie nouvelle, le travail reprit également dans le domaine de la philologie classique. Tout d'abord, ces activités se poursuivirent dans un cadre limité et en suivant encore, pour une certaine part, les chemins battus de l'avant-guerre. Cependant, la Libération, qui marqua dans la vie du peuple hongrois le début d'une ère nouvelle et donna le départ à la construction du socialisme en Hongrie, eut bientôt de profondes répercussions dans le développement de notre discipline aussi. Dans le domaine scientifique, ce fut également l'année du tournant qui apporta un changement radical. Adapter les objectifs scientifiques aux exigences de la vie actuelle, imprimer aux recherches un caractère planifié, étudier, s'assimiler et appliquer la méthode du matérialisme historique sur le plan de la recherche scientifique : telles étaient les tâches principales imposées à la science nouvelle par la vie nouvelle. Pour atteindre ces objectifs,

il fallait évidemment créer des institutions nouvelles et entièrement réorganiser celles qui existaient déjà.

Ce fut le Comité de philologie classique, opérant au sein du Conseil Scientifique créé en 1848, qui s'attaqua aux travaux de planification et formula les principes à la lumière desquels se poursuivrait le nouveau travail. Après la réorganisation de l'Académie des Sciences de Hongrie, survenue à la fin de l'année 1949, l'on reconstitua en 1950 le «Comité de Philologie classique», organe suprême de direction et de contrôle des études antiques en Hongrie. Ce comité qui, en 1954, prit le nom de «Comité supérieur de Philologie classique», précisa dès sa constitution que tout en maintenant sa vieille dénomination traditionnelle, il représentait un domaine scientifique embrassant également les recherches portant sur l'ancien Orient, le monde antique grec et romain, Byzance et la grécité moderne, la latinité médiévale et moderne et enfin l'influence et l'appréciation de l'antiquité. L'unification de ce domaine scientifique et la direction unifiée des recherches portant sur ce même domaine sont non seulement justifiées par la cohésion de la trame indissoluble des corrélations historiques : elles s'appuient également sur des traditions hongroises. En effet, de tous temps, la recherche hongroise a attaché une importance particulière à la culture de la byzantinologie et de la latinité de Hongrie, branches scientifiques qui, en raison des données historiques, sont hautement significatives au point de vue de l'exploration du passé historique hongrois. Bien entendu, les différentes spécialités, telles que la linguistique, la philologie, l'histoire littéraire, l'historiographie, l'archéologie, etc., participent, elles aussi, aux recherches portant sur ce domaine scientifique. D'aucuns s'étaient demandés s'il ne valait pas mieux partager parmi les différentes branches scientifiques ce vaste domaine de la philologie classique prise au sens indiqué plus haut. Cependant, l'on vit prévaloir l'idée — la seule qui, à notre sens, fût juste — que, fractionné selon les sphères de compétence des diverses spécialités, l'examen des phénomènes formant un tout porterait préjudice à la conception historique elle-même. Or, cette conception exige que la réalité objective de jadis soit éclairée par les faisceaux lumineux émanant des différentes branches scientifiques d'une manière conjointe et selon la méthode dite complexe, qu'elle soit abordée de côtés différents, mais dans une étroite collaboration. La tendance du progrès futur est orientée dans ce sens et, à coup sûr, le jour viendra où la classification des sciences sociales et historiques ne se fera plus par branches scientifiques, mais d'après les domaines historiques, c'est-à-dire les grandes périodes de l'évolution humaine, et où les différentes spécialités scientifiques établiront entre elles des rapports aussi étroits que ceux réalisés depuis longtemps déjà dans la recherche philologique classique.

Une fois constitué, le Comité de Philologie classique de l'Académie des Sciences de Hongrie élabora les projets, puis, sous une forme concrète,



son premier plan quinquennal (1950—1954) : c'est sur cette base que fut entrepris le travail. L'idée maîtresse de notre planification consistait en ceci qu'après avoir mesuré l'étendue de notre discipline, examiné les tâches d'une particulière actualité au double point de vue universel et hongrois, et pris en considération les instruments de travail nous faisant défaut, il nous appartenait de fixer les objectifs dont la réalisation, compte tenu des ressources dont disposait la science hongroise, pouvait et devait être assumée par celle-ci. En décembre 1951, à l'assemblée générale de l'Académie des Sciences de Hongrie, nous avons également discuté la situation et les tâches de la philologie classique hongroise au cours de débats largement ouverts au grand public.\* Fin 1951, notre Comité constitua un collectif de travail qui, en l'espace de trois ans (1952—1954), organisa en tout 20 conférences, 5 enquêtes consacrées à des ouvrages scientifiques, et 3 visites d'expositions d'antiquités et de fouilles.

Au premier chef, la philologie classique hongroise, en voie de rénovation, dut entreprendre la publication des revues indispensables pour mettre à la portée des spécialistes hongrois et étrangers les résultats des recherches scientifiques. Après son tome LXXI, publié en 1948, l'«*Archivum Philologicum — Egyetemes Philologiai Közlöny*» avait cessé de paraître. C'est à cette vieille et excellente publication, qui était cependant déjà d'un caractère désuet, que vint se substituer dès 1954 la revue «*Antik Tanulmányok — Studia Antiqua*», paraissant en langue hongroise et dotée dans une certaine mesure de résumés en langues étrangères. Le dernier fascicule de cette publication (II. 1—3. 1955) est en même temps une «*Festschrift*» en l'honneur du 70<sup>e</sup> anniversaire de K. Marót. La revue en question publie des études, des articles, des traductions littéraires, des écrits polémiques, des comptes rendus d'ouvrages parus et des informations embrassant tout le domaine de la philologie classique prise au sens signalé plus haut. Pour une large part, les résultats des recherches hongroises n'étaient autrefois publiés qu'en langue hongroise ; aussi demeuraient-elles inaccessibles aux milieux scientifiques internationaux. C'est pour combler cette lacune que notre Académie fonda la revue «*Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*», qui publie les résultats des recherches hongroises en russe, français, anglais, allemand et latin, et ceci de telle manière que les études en russe s'accompagnent d'un résumé rédigé

\* V. GY. MORAVCSIK : A klasszika-filológiai kutatás helyzete és feladatai. A Magyar Tudományos Akadémia nyelv- és irodalomtudományi osztályának közleményei (Situation et tâches des recherches de philologie classique. Bulletin de la Section de Linguistique et des Sciences littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie) II. 1—4. (1952) 453—477, ainsi que les interventions de J. HARMATTA, M. GYÓNI, I. BORZSÁK, J. HORVÁTH, Zs. RITÓK, A. SZABÓ et G. TOLNAI (*ibid.* 477—490). Cette conférence, de même qu'une autre que je fis le 14 avril 1955 à l'«*Institut für Altertumskunde*» de l'Université Humboldt de Berlin, ont également été publiées en traduction allemande (GY. MORAVCSIK : Stand und Aufgaben der klassischen Philologie in Ungarn [Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft 4.], Berlin 1955). L'on trouvera dans ce fascicule des indications plus détaillées concernant les problèmes exposés brièvement dans la présente étude.

dans l'une des autres langues indiquées, tandis que les autres études sont complétées par un résumé en langue russe. Outre ces organes spéciaux de la philologie classique hongroise, d'autres revues hongroises publient également des études relevant de notre discipline. Les résultats des recherches relatives à l'archéologie provinciale paraissent pour la plupart dans la revue intitulée «*Archaeologiai Értesítő*» (Bulletin d'Archéologie) et publiée en langue hongroise, de même que dans les «*Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*», publication paraissant en langues étrangères. Dans «*Századok*» (Siècles), paraissant en hongrois, dans les «*Folia Archaeologica*» et les «*Bulletins*» des I<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> sections de notre Académie, de même que dans les autres revues en langues étrangères de celle-ci («*Acta Linguistica*», «*Acta Orientalia*», «*Acta Historica*» et «*Acta Ethnographica*»), l'on trouve également des articles s'inscrivant dans le vaste cadre de la philologie classique hongroise. Afin de familiariser les spécialistes hongrois avec les résultats de la recherche soviétique et avec la méthode marxiste, nous avons entrepris la publication d'une collection intitulée «*Szovjet ókori történet*» (Histoire soviétique de l'antiquité). Cette collection de volumes polycopiés renferme avant tout la traduction hongroise des études ayant paru dans le *Vestnik Drevnei Istorii* (Revue d'Histoire Ancienne). (Il a paru jusqu'ici quatre volumes : 1952—1954.) Enfin, nous avons traduit en hongrois les principaux manuels soviétiques d'histoire ancienne.

Nous avons tenu à ce que les résultats des recherches hongroises parvinssent à nos collaborateurs étrangers non seulement par le canal de nos publications en langues étrangères, mais aussi par l'intermédiaire de comptes rendus, afin que les résultats en question devinssent le patrimoine commun de la science internationale. Voilà pourquoi nous avons publié dans des revues étrangères des exposés d'ensemble, consacrés aux fruits des recherches hongroises des années de guerre (37,38).\*\* La «*Byzantinische Zeitschrift*» et la «*Byzantinoslavica*» disposent en Hongrie de rapporteurs permanents qui rédigent régulièrement des comptes rendus consacrés aux articles byzantiniologiques publiés dans ce pays. A cet égard, la revue «*Bibliotheca Classica Orientalis*», à publier par la Deutsche Akademie der Wissenschaften de Berlin, remplira une mission particulièrement utile : en effet, elle se propose de consacrer régulièrement des comptes rendus aux publications de philologie classique parues dans les pays d'Europe orientale. Les études qui, de la plume d'auteurs hongrois, ont paru au cours des dix dernières années dans des revues étrangères (*Archiv Orientální*, Bulletin de l'Association Guillaume Budé, *Byzantinische Zeitschrift*, *Byzantinoslavica*, *Byzantion*, *Listy Filologické*, *Revue des Études Byzantines*, *Vestnik Drevnei Istorii*, etc.) témoignent, elles aussi, de nos relations avec l'étranger. Nos chercheurs ont participé à

\*\* Les chiffres entre parenthèses renvoient aux cotes des ouvrages figurant dans le répertoire bibliographique publié en annexe.

plusieurs congrès internationaux et y ont fait des conférences : signalons en particulier le XXI<sup>e</sup> Congrès des orientalistes, réuni à Paris en 1948, les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> Congrès de byzantinologie, tenus à Paris et Bruxelles en 1948, le III<sup>e</sup> Congrès international d'anthropologie et ethnologie, organisé en 1948 à Bruxelles, le VIII<sup>e</sup> Congrès d'histoire des religions, réuni à Rome en 1955 et le VIII<sup>e</sup> Congrès de papyrologie, réuni à Vienne en 1955. De plus, des voyages d'études nous ont permis d'établir des contacts directs avec nos collègues étrangers. Plusieurs de nos collègues hongrois ont fait des séjours plus ou moins longs et donné des conférences dans la République Démocratique Allemande, en Bulgarie, en Pologne, en Union Soviétique et en Tchécoslovaquie. Plusieurs collègues étrangers nous ont rendu visite et fait des conférences à l'intention de notre collectif de travail et d'autres institutions : ce sont, notamment le professeur L. Alscher (Berlin), le professeur D. S. Anguélov (Sofia), le professeur V. I. Guéorguiev (Sofia), le professeur J. Irmscher (Berlin), M. P. Oliva (Prague) et Mme B. Zástěrová (Prague).

Nous avons consacré des soins particuliers à la formation de la génération montante : d'ores et déjà, plusieurs jeunes chercheurs travaillent côte à côte avec leurs aînés. L'institution des aspirants vise à ce même objectif : elle permet aux futurs savants, dignes de cette distinction, d'accéder après quelques années uniquement consacrées à leurs études, au grade de candidat. A l'heure actuelle, plusieurs philologues classiques se préparent à prendre ce grade, et deux thèses de candidature, de même qu'une thèse de doctorat ont déjà été soutenues avec succès. Pour arriver dans ce domaine à des résultats toujours meilleurs, il sera évidemment nécessaire d'élever le niveau de l'enseignement universitaire. En Hongrie, l'Université «Loránd Eötvös» est la seule haute école où, en matière de philologie classique, l'étudiant puisse obtenir une formation complète. Cet enseignement y est dispensé, à la Faculté de Linguistique et de Sciences Littéraires, par une chaire de philologie grecque, une chaire de philologie latine, une chaire de linguistique indo-européenne et une chaire d'histoire ancienne, et, à la Faculté des Sciences historiques, par une autre chaire d'histoire ancienne et une chaire d'archéologie classique. Les chaires d'histoire ancienne orientale, de byzantinologie et de philologie grecque moderne, si importantes pourtant, n'ont pas encore été créées. Dans le domaine de la philologie classique, la formation de la jeune génération se heurte à certaines difficultés en raison du manque d'instruction linguistique préalable. Toutefois, une amélioration se fait déjà sentir. Aux lycées hongrois, dans la section des humanités, les élèves font à l'heure actuelle trois années de latin et, à partir de l'année scolaire 1955/56, les études de latin s'étendront sur une période de quatre ans. Depuis quelques années déjà, le grec figure, à titre de matière facultative, au programme de certains lycées et, cette année même, on a publié un nouveau manuel de grec, rédigé selon des principes tout à fait modernes.

Après cet exposé préalable des problèmes d'organisation scientifique et d'enseignement, examinons le travail scientifique qui, dans le domaine de la philologie classique hongroise, s'est poursuivi au cours des dix dernières années.\*\*\*

La documentation bibliographique est un accessoire indispensable de la recherche scientifique. Aussi notre Comité a-t-il estimé que la publication d'une bibliographie de philologie classique était l'une de ses tâches les plus urgentes. Ce travail, qui fait suite à un ouvrage semblable, paru antérieurement [49], est un répertoire de tous les travaux qui, relevant du domaine de la philologie classique prise au sens large défini plus haut, ont été publiés par des auteurs hongrois en Hongrie et à l'étranger, et par des auteurs étrangers en Hongrie. La bibliographie en question renferme également les comptes rendus hongrois et étrangers ayant trait aux travaux signalés [32].

Dans le domaine de la recherche concernant *l'ancien Orient* — ce domaine particulier possède d'ailleurs un sous-comité spécial au sein du Comité supérieur de Philologie classique —, les investigations égyptologiques se sont poursuivies conformément aux traditions de la science hongroise. Outre les problèmes d'histoire, de littérature, de religion, de philosophie et d'histoire de l'art [34], l'attention s'est concentrée avant tout sur les rapports gréco- et romano-égyptiens. Un ouvrage de grande envergure, consacré aux terres cuites égypto-grecques, est en préparation. La langue sumérienne et l'histoire de l'écriture sumérienne, l'interprétation des textes sémitiques cunéiformes de Ras-Šamra, de même que la grammaire du langage de ces textes préoccupent également nos chercheurs [27, 36]. Des recherches se sont poursuivies concernant les bases sociales des mythes de l'Ancien Testament et de la légende d'Abraham. Une thèse de candidature récemment mise au point est consacrée à un problème linguistique relatif au vieil indien. On a également poursuivi des études concernant les langues et inscriptions élamites et persanes, de même que la langue des tribus iraniennes de Russie méridionale [40]. Il a été publié des ouvrages importants sur l'histoire [39] et le legs archéologique [52] des Sarmates. Les chercheurs hongrois se consacrant à l'ancien Orient ont fondé une revue spéciale intitulée «Oriens Antiquus». Cependant, un volume seulement en a paru jusqu'à ce jour (1945). On a publié la traduction hongroise du manuel d'histoire ancienne orientale de V. I. Avdiev [62]. Des chapitres consacrés au même sujet se trouvent également dans la traduction hongroise de l'Histoire ancienne de V. N. Diakov et N. M. Nikolski (64). Le premier volume de la «Világirodalmi Antológia» (Anthologie de la Littérature universelle) publiée,

\*\*\* Il s'entend que dans le bref aperçu que voici, il ne peut être question de fournir des indications bibliographiques complètes. Dans notre répertoire bibliographique nous ne citerons que les titres des ouvrages parus sous forme de livres. Les études partielles parues jusqu'en 1950, auxquelles nous faisons allusion dans l'énumération thématique, sont consignées dans la bibliographie d'I. Borzsák, tandis que celles publiées entre 1950 et 1954 figurent pour la plupart dans les revues dont il a été question.

en traduction hongroise, des morceaux choisis tirés des littératures anciennes orientales [24].

En ce qui concerne les recherches sur la *civilisation antique grecque*, nous tenons à signaler au premier chef les études consacrées à la poésie homérique. Voici quels étaient les sujets principaux : les rapports entre l'épopée et le folklore, la composition homérique, les métaphores d'Homère, les origines de la poésie des catalogues, la position sociale et la conscience de classe du poète homérique. Au cours des dix dernières années, il a été publié deux livres hongrois consacrés à Homère. Dans l'un, l'auteur fait la somme des recherches qu'il poursuit pendant quarante ans [46], tandis que, dans l'autre, la poésie homérique est présentée sous la forme d'un ouvrage de vulgarisation [55]. Un grand ouvrage intitulé «A görög irodalom kezdetei» (Les débuts de la littérature grecque) est sur le point d'être publié. (Il est de la plume de K. Marót.) Des ouvrages importants ont été consacrés à la poésie d'Hésiode et aux rapports entre Homère et Hésiode [4]. Une monographie de vulgarisation s'emploie à éclairer l'art dramatique de Sophocle [35]. Les fêtes jubilaires en l'honneur d'Aristophane ont suscité un vif intérêt pour cet auteur. Les poètes grecs Archiloque, Mimnerme et Callimaque, de même que les œuvres dramatiques de Sophocle et d'Ézéchiel ont également fait l'objet de recherches spéciales [59]. Parmi les prosateurs, signalons Ésope, Hérodote et Lucien, que nos auteurs ont étudié d'une manière approfondie [58]. Un grand ouvrage analyse d'une manière détaillée et présente aussi en langue hongroise les nouvelles de l'ancienne Perse, qui nous ont été léguées par les ouvrages historiques d'Hérodote et d'autres sources de l'antiquité [53]. Il a été publié des études importantes sur les débuts de la dialectique et logique grecques et sur les Éléates. Un ouvrage se consacre aux rapports liant la philosophie de Socrate à la société athénienne et en particulier aux Sophistes [54]. Une thèse de candidature sur Héraclite est en préparation. Le problème de l'humanisme antique a également fait l'objet de dissertations poussées [60]. L'ouvrage de B. Farrington sur les sciences dans l'antiquité a été publié en traduction hongroise [70]. Des recherches ont également été consacrées à la mythologie, à l'histoire de la religion, aux coutumes culturelles et à l'histoire des mots de l'ancienne Grèce. On a publié la nouvelle édition d'une Mythologie gréco-romaine [61]. Il a paru un ouvrage sur l'art grec : le volume en question est destiné à une large diffusion [57]. On prépare à l'heure actuelle le Corpus des vases grecs dont les spécimens les plus remarquables sont présentés à l'exposition permanente gréco-romaine, inaugurée en juillet 1955 au Musée des Beaux-Arts de Budapest. Des recherches ont porté sur les peuples mythiques septentrionaux (Hyperboréens, Amadoques, etc.) dont il est question chez Hérodote et Hellanicos, et dans d'autres sources. Un grand ouvrage intitulé «Tanulmányok a finn-ugorok, irániak és görögök legrégibb érintkezéséről» (Études sur les plus anciens contacts entre Finno-Ougriens, Iraniens

et Grecs) est sur le point d'être achevé. (Il est de la plume de J. Harmatta.) On a également publié des études sur les contacts entre la grécité de l'époque archaïque et la terre de Hongrie, de même sur les formes antiques du nom de la rivière Tisza. La traduction hongroise de l'ouvrage de I. M. Tronski contribue d'une manière efficace à l'étude de l'histoire de la littérature antique grecque [69]. Le manuel d'histoire grecque de V. S. Serguéiev a également été publié en traduction hongroise [68]. Le manuel d'histoire ancienne de V. N. Diakov et N. M. Nikolski renferme également un exposé de l'histoire ancienne grecque [64]. L'ouvrage de A. B. Ranovitch sur l'hellénisme a paru, lui aussi, en langue hongroise [67]. La philologie classique hongroise a toujours attaché une grande importance à la publication de la traduction hongroise des œuvres des auteurs de l'antiquité. Au cours des dix dernières années aussi, plusieurs nouvelles traductions ont été publiées. Ce sont notamment, dans le domaine des ouvrages poétiques, les traductions de l'Iliade [1] et de l'Odyssée [2], des Hymnes homériques [3], des œuvres complètes de Sophocle [5, 6] et de la tragédie d'Ézéchiel [59]. A l'occasion du jubilé d'Aristophane, trois comédies de cet auteur ont été rééditées dans la traduction classique du grand poète hongrois J. Arany [7]. La nouvelle traduction hongroise des drames complets d'Eschyle est en préparation. Outre les traductions parues dans différentes revues et anthologies, il a été publié un petit recueil en langue hongroise de quelques chefs-d'œuvre de la poésie grecque [23]. Dans le domaine de la prose, on a publié, en traduction hongroise, des morceaux choisis d'Épicure [9], les œuvres de Josèphe Flavius [12, 13], des morceaux choisis de Lucien [14], de même que le roman de Longus [16]. Le premier volume de la «Világirodalmi Antológia» renferme un choix abondant d'œuvres poétiques et en prose de la littérature grecque [24]. Un recueil intitulé «Görög filozófiai olvasókönyv» (Livre de lecture de philosophie grecque) est en préparation. Dans la collection bilingue «Görög és latin írók — Scriptores Graeci et Latini», dont la publication a été entreprise par l'Académie des Sciences de Hongrie, «L'État athénien» d'Aristote et celui du Pseudo-Xénophon ont été publiés en grec et en hongrois, avec commentaires détaillés [8], de même que le poème d'Hésiode «Les Travaux et les Jours», avec plusieurs études relatives à cette œuvre [4]. La traduction hongroise (par A. Förster) de la «Physique» d'Aristote est achevée : elle sera publiée dans la même collection, de même que l'«Organon» d'Aristote et les comédies de Ménandre, qui sont en préparation. Signalons également que depuis quatre ans déjà, un de nos collaborateurs (M. Szabó) poursuit, avec le soutien de l'Académie des Sciences de Hongrie, les travaux de rédaction d'un dictionnaire grec-hongrois : cet ouvrage volumineux, dont la première moitié est déjà entièrement achevée, sera en mesure de satisfaire les exigences scientifiques aussi. De plus, on a publié une nouvelle édition d'un dictionnaire grec du Nouveau Testament [43]. Nous sommes sur le

point de mettre sous presse le catalogue des manuscrits grecs conservés à Budapest (rédigé par M. Kubinyi): cette publication comblera une vieille lacune.

Dans le domaine des recherches relatives à la *civilisation romaine*, l'intérêt a porté d'une part sur des problèmes littéraires tels que, par exemple, les époques de la littérature romaine. En ce qui concerne les auteurs latins, des recherches spéciales ont été consacrées à la langue d'Horace, à l'art des Eglogues de Virgile, aux causes de l'exil d'Ovide, aux relations de Stace sur les Daces et les Sarmates, à la *simplicitas* de Pétrone et de Martial, et à un ouvrage perdu de Fronton. D'autre part, un intérêt marqué, particulièrement vif chez la jeune génération, s'est manifesté à l'égard des problèmes d'histoire romaine présentant un caractère d'actualité. On a étudié quelques aspects particuliers de la *Roma quadrata*, de certaines sources de l'histoire romaine, des rapports de propriété dans l'Empire romain, du commerce étrusque avec le Nord, des insurrections des colons serfs d'Hispanie et de Gaule, du mouvement des Bagaudes, les vates des Celtes et de la désagrégation de l'ordre social de l'esclavage dans l'antiquité. Une thèse de candidature se consacre à l'examen du rôle de la piraterie à l'époque des guerres civiles. Une dissertation examine, dans le domaine linguistique, l'évolution ultérieure du *castellum* romain. La traduction hongroise des chapitres que I. M. Tronski consacre dans son manuel [69] à l'histoire de la littérature romaine s'est avérée très utile au point de vue des études relatives à ces questions. De même, la traduction du Manuel d'histoire romaine de N. A. Machkine [65] et de certains chapitres de l'ouvrage de V. N. Diakov et N. M. Nikolski [64] a aussi largement contribué à la poursuite des études portant sur l'histoire romaine. On a publié en langue hongroise le grand ouvrage de N. A. Machkine sur le Principat [66] et mis sous presse «A római birodalom keleti provinciái» (Les provinces orientales de l'Empire romain), de A. B. Ranovitch. En ce qui concerne les poètes latins, on a publié récemment, outre les morceaux parus dans différentes anthologies, la traduction hongroise des poésies lyriques et de l'Art poétique d'Horace [10]. La traduction hongroise du roman d'Apulée est déjà parvenue à sa troisième édition [15]. La nouvelle traduction hongroise des «Res gestae divi Augusti» a également été publiée. Les «Fasti» d'Ovide ont paru en latin et hongrois dans la nouvelle collection «Görög és latin írók — Scriptores Graeci et Latini» [11]. On prépare à l'heure actuelle une édition également bilingue du poème didactique de Lucrèce. Le premier volume de la «Világirodalmi Antológia», dont il a déjà été question, présente au lecteur, en traduction hongroise, des morceaux tirés de la littérature latine [24]. Un grand dictionnaire hongrois-latin est prêt à être mis sous presse, et un dictionnaire moyen latin-hongrois est en préparation.

A propos des études d'histoire romaine, nous tenons à signaler d'une manière toute spéciale les *recherches consacrées à la Pannonie*, à l'égard desquelles la science hongroise a toujours fait preuve d'un attachement parti-

culier. Ce sont avant tout nos archéologues qui se sont distingués dans ces travaux. L'exposé de toute la thématique des recherches de détail très nuancées ayant porté sur ces problèmes dépasserait les cadres de la présente étude, aussi nous bornerons-nous à n'en tracer que les traits principaux. Les fouilles récentes ont permis d'acquérir des connaissances nouvelles concernant plusieurs points du *limes* danubien. Au cours des dernières années, nos chercheurs ont étudié surtout l'histoire des camps romains de Dunaföldvár, Sztálinváros—Dunapentele (Intercisa), Adony, Nagytétény et Visegrád, et, pour ce qui est des colonies romaines de la Pannonie intérieure, ils ont examiné avant tout les monuments romains de Szombathely (Savaria), Sopron (Scarabantia) et Fenékpusztá. D'innombrables articles et comptes rendus ont été consacrés aux trouvailles mise à jour récemment (inscriptions, diplômes militaires, bornes milliaires, pierres tombales, statues, reliefs, *terrae sigillatae*, objets votifs en plomb, sanctuaires, monuments du culte de Mithras et Dolichenus, monuments chrétiens primitifs). Les recherches portant sur le camp légionnaire et les *canabae* d'Aquincum, de même que sur le palais du légat, mis à jour dans l'île où s'élèvent les chantiers navals d'Óbuda, sont particulièrement significatives. D'ailleurs, dans le domaine des recherches consacrées à la Pannonie, des aspects et problèmes nouveaux se sont présentés aux chercheurs, tels que la composition de la population pannonienne, les éléments étrangers de Pannonie, les conditions de vie économiques et sociales de la population, l'organisation militaire, les changements du centre de gravité militaire et la circulation monétaire en Pannonie. Parmi les publications d'un intérêt particulier, il convient de signaler les ouvrages consacrés au fort romain du Eskü-tér (Place du Serment, à Budapest) [50], à Brigetio [29] et à Intercisa [30]. Cette dernière œuvre, une monographie en hongrois et en allemand, sera complétée par un deuxième volume, dont la publication est prévue pour 1956. Un petit ouvrage a été consacré aux inscriptions du musée d'Aquincum [56]. Dans un proche avenir, il sera publié (de la plume de J. Szilágyi) un ouvrage intitulé «Aquincum. Egy régi rabszolgatársadalmi város a tárgyi emlékek tükrében» (Aquincum. Une vieille ville du temps de l'ordre social de l'esclavage, à la lumière des monuments matériels). Il convient de signaler d'une manière particulière une étude sur l'interprétation des inscriptions abécédaires latines [44]. Nos chercheurs participent aux travaux préparatoires de la nouvelle édition du volume, consacré à la Pannonie, du *Corpus Inscriptionum Latinarum*. Remarquons enfin que la bibliographie archéologique hongroise, récemment parue, contribuera dans une large mesure à faciliter les recherches ultérieures. Cette bibliographie embrasse à la fois les ouvrages hongrois et étrangers qui, parus jusqu'en 1954, ont pour sujet la Pannonie [28].

En ce qui concerne les recherches portant sur la *latinité médiévale et moderne*, il convient de signaler au premier chef le dictionnaire de la latinité de Hongrie. C'est un comité spécial, créé à cette fin par l'Académie des Sciences



de Hongrie, qui, dès 1934, avait entrepris de recueillir le matériel du dictionnaire en question. Pendant les années de guerre, le travail connut un temps d'arrêt. Cependant, le soutien accordé par l'Académie réorganisée permit de reprendre les activités en 1951. Une fois achevé, cet ouvrage sera un précieux instrument de travail non seulement pour les philologues spécialisés dans le latin médiéval, mais aussi pour les linguistes, historiens littéraires et historiens hongrois. A l'échelle internationale aussi, l'ouvrage en question sera hautement significatif. Récemment, il a paru un ouvrage de grande envergure, consacré aux problèmes de style de la littérature en langue latine de la Hongrie arpadienne [41]. En 1955, ce travail a été couronné du prix Kossuth. Signalons aussi une autre publication importante, le «De mundi aeternitate» de Boèce de Dacie, auteur du XIII<sup>e</sup> siècle [19] : le manuscrit de cet ouvrage provient de la bibliothèque Széchényi du Musée National Hongrois. L'ouvrage en question traite aussi le problème de la «duplex veritas». Une grande synthèse de l'histoire de l'humanisme hongrois vient de paraître [42]. Dans un proche avenir, on publiera plusieurs nouveaux volumes de la collection bien connue «Bibliotheca medii et recentis aevorum». Ils embrasseront les monuments moins connus de la littérature latine de Hongrie. Signalons la parution de la traduction hongroise de quelques ouvrages d'Érasme [20]. Le II<sup>e</sup> volume de la «Világirodalmi Antológia» renferme également, en traduction hongroise, des morceaux tirés de la littérature latine du moyen âge [24], tandis que la traduction hongroise de la chrestomathie d'histoire médiévale de N. P. Gratsianski et S. D. Skazkine [63] présente au lecteur des textes puisés dans la littérature historique de langue latine. L'ouvrage intitulé «A magyar történetírás története 1526-ig» (Histoire de l'historiographie hongroise jusqu'à 1526) est en préparation (auteur : J. Horváth junior). Indiquons également qu'il vient de paraître (de la plume de I. Borzsák) une monographie [33] consacrée à la vie et aux travaux de philologie classique d'Ezsaiás Budai, professeur à Debrecen (mort en 1841).

Il convient de signaler qu'en Hongrie, des recherches sont également consacrées à *l'influence de l'antiquité*. On a publié des études sur les traces de l'influence de Virgile et Tacite en Hongrie, et, dans le même ordre d'idées, l'on étudie pareillement les ouvrages de D. Berzsenyi qui, mort en 1836, a été le plus grand poète hongrois de l'école classique.

La *recherche byzantinologique* hongroise porte avant tout sur les sources byzantines de l'histoire de Hongrie et sur les contacts byzantino-hongrois. Au cours des dix dernières années, il a paru plusieurs études de contrôle des sources, consacrées à l'analyse des relations portant sur les Hongrois et provenant de certaines sources importantes (Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète). D'autres ouvrages ont jeté la lumière sur certains aspects des contacts hungaro-byzantins. Voici quels ont été les sujets principaux : l'influence de l'Église byzantine sur les Hongrois d'avant la conquête et de

l'époque arpadienne, la partie d'origine byzantine de la couronne royale hongroise, les monastères byzantins de l'époque arpadienne, les monuments, indiquant une influence byzantine, de l'art médiéval hongrois, les mariages hungaro-byzantins, et les relations hungaro-byzantines avant la chute de Byzance. On a publié un ouvrage de vulgarisation sur les contacts hungaro-byzantins [48]: l'œuvre en question présente une synthèse des résultats obtenus jusqu'à ce jour par la recherche scientifique. Les chercheurs hongrois ont étudié d'une manière suivie les relations que les sources byzantines ont consacrées aux différents peuples turcs (Huns, Avars, Pétchégnègues, etc.) et aux contacts entre ces peuples et Byzance. Une nouvelle édition complétée de l'ouvrage «Byzantinoturcica» de Gy. Moravcsik est en préparation. On a étudié le matériel numismatique byzantin découvert en Hongrie, de même que l'orfèvrerie byzantine. On a poursuivi l'examen critique des sources relatives à l'histoire des Roumains et il a paru plusieurs études portant sur ce problème. Une dissertation a été consacrée au manuscrit, conservé à Londres, du «Breviarium» du patriarche Nicéphore. La même dissertation publie également certains passages de l'œuvre en question [51]. Une autre dissertation publie un ouvrage qui, écrit dans la langue grecque populaire du XV<sup>e</sup> siècle, renferme une description de la Porte et de l'armée du sultan Mahomet II [31]. L'édition critique de l'ouvrage «De administrando imperio» de Constantin Porphyrogénète a été publiée avec traduction anglaise [17] et hongroise [18]. Une étude a été consacrée à une chronique rédigée dans la langue grecque populaire du XVI<sup>e</sup> siècle et traitant de l'histoire des sultans de la dynastie ottomane. Il a été publié plusieurs études sur la musique byzantine et sur les manuscrits de musique byzantine, conservés à Budapest. La traduction hongroise de la chrestomathie d'histoire médiévale de N. P. Gratsianski et S. P. Skazkine renferme également des morceaux tirés des œuvres des historiens byzantins [63]. La 2<sup>e</sup> édition du II<sup>e</sup> volume de la «Világirodalmi Antológia» renferme également, en traduction hongroise, des morceaux tirés de la littérature byzantine [24]. On publiera prochainement sous le titre «A középkor története (Histoire du Moyen Age) I.» la traduction hongroise d'un manuel universitaire soviétique paru en 1952: certains chapitres de cet ouvrage traitent aussi de l'histoire byzantine.

En matière de *philologie grecque moderne*, il convient de citer quelques articles sur l'histoire des Grecs de Hongrie, de même qu'une étude sur un ouvrage grec renfermant une relation consacrée à un voyage en Sibérie. Il a été publié plusieurs traductions d'œuvres de poètes grecs modernes. Certaines de ces traductions ont paru dans différentes revues, tandis que d'autres figurent dans une petite anthologie [26] et une publication de circonstance [25]. On a également publié des ouvrages en prose d'écrivains grecs [21, 22]. Une petite brochure fournit des éclaircissements sur la Grèce actuelle [45]. Signalons enfin que l'on prépare à l'heure actuelle un dictionnaire grec moderne

—hongrois et hongrois—grec moderne : ce sera le premier ouvrage de ce genre, paraissant en Hongrie.

Cependant, la tâche de la philologie classique hongroise ne réside pas uniquement dans la recherche et dans la publication des résultats ainsi obtenus. Nécessairement, la recherche et la publication des résultats doivent être complétées par la transmission des valeurs de l'antiquité aux larges masses de la nouvelle société socialiste. C'est à cet objectif que nous avons consacré certaines de nos publications dont nous avons fait ressortir le caractère vulgarisateur. C'est aussi dans ce même but que nous avons organisé en mai 1954 une fête dédiée à la mémoire d'Aristophane, au cours de laquelle les étudiants interprétèrent les œuvres du grand poète comique grec et où l'on put admirer les beautés de la musique antique. Et c'est enfin pour servir cette même cause que, sous l'égide de la «Société pour la propagation des sciences sociales et naturelles» et d'autres institutions, nos spécialistes ont tenu partout dans le pays plusieurs conférences. Car l'antiquité n'appartient pas uniquement au passé : non seulement elle a agi sur la postérité et fécondé la civilisation des âges qui lui ont succédé, mais, en tant qu'élément toujours agissant de la superstructure de sociétés reposant sur des bases sujettes aux modifications, elle demeure aujourd'hui encore une force vive. Jamais le philologue classique ne pourra oublier que tout en étant chercheur, il est aussi l'interprète et le truchement des valeurs culturelles de ce petit peuple aux trésors duquel — selon le mot d'Engels — force nous est de revenir sans cesse.

#### BIBLIOGRAPHIE

1. Homéros, *Ilias* (Homère, *Iliade*). Traduction de G. DEVECSERI : précédé d'une étude de I. TRENCSENÝI-WALDAFFEL. Budapest 1952.
2. Homéros, *Odysseia* (Homère, *Odyssée*). Traduction de G. DEVECSERI. Budapest 1947.
3. Homéroszi himnuszok (Hymnes homériques). Traduction de G. DEVECSERI, Budapest 1947.
4. *Ἡσίοδος, Ἔργα καὶ ἡμέραι*. Hésiodos, *Munkák és Napok, görögül és magyarul* (Hésiode, *Les Travaux et les Jours, en grec et en hongrois*). Traduction, introduction, notes et études annexes de I. TRENCSENÝI-WALDAFFEL [Görög és latin írók — Scriptores Graeci et Latini 3.]. Budapest 1955.
5. Sophoklés, *Antigoné* (Sophocle, *Antigone*). Traduction de I. TRENCSENÝI-WALDAFFEL. Budapest 1947.
6. Sophoklés összes drámái (Dramas complets de Sophocle). Traduction de M. BABITS, G. DEVECSERI, I. JÁNOSY, L. KARDÓS, GR. KERÉNYI, P. MELLER, I. TRENCSENÝI-WALDAFFEL. Précédé d'une étude de I. TRENCSENÝI-WALDAFFEL et avec notes de J. Gy. SZILÁGYI. Budapest 1950.
7. Aristophanés, *Három komédia*. Az acharnaeiellik. A béke. Lysistraté. (Aristophane : *Trois comédies. Les Acharniens. La Paix. Lysistrata.*) Traduction de J. ARANY ; précédé d'une étude de I. TRENCSENÝI-WALDAFFEL et avec notes de Cs. TÖTTÖSSY. Budapest 1954.
8. Aristotelés, *Az athéni állam*. Pseudo-Xenophón, *Az athéni állam* (Aristote, *l'État athénien*. Pseudo-Xénophon, *l'État athénien*). Traduction de Zs. RITOÓK, introduction et notes explicatives de J. SARKADY [Görög és latin írók — Scriptores Graeci et Latini 2.]. Budapest 1954.
9. Epikuros legfontosabb tanításai (Les enseignements principaux d'Épicure). Préface de K. KERÉNYI, traduction de D. KÖVENDI et Gy. SÁROSI [Officina-Könyvtár (Bibliothèque Officina) 84—85]. Budapest 1946.

10. Horatius összes lírai költeményei és az Ars poetica (Poèmes lyriques complets d'Horace et l'Art poétique). Traduction de J. ERDŐDY, étude préliminaire de I. TRENCSENYI-WALDAPFEL. Budapest 1946.
11. P. Ovidii Nasonis Fastorum libri sex. Ovidius római naptára latinul és magyarul (Les fastes romains d'Ovide en latin et en hongrois). Traduction de L. GAÁL; précédée d'une étude de I. BORZSÁK [Görög és latin írók — Scriptores Graeci et Latini 1]. Budapest 1954.
12. Flavius Josephus, A zsidók története (Josèphe Flavius, Antiquités judaïques). Traduit du grec par J. RÉVAY. Budapest 1946.
13. Flavius Josephus, A zsidó háború (La guerre juive). En annexe : Flavius Josephus önéletrajza (Autobiographie de Josèphe Flavius.) Traduit du grec par J. RÉVAY. Budapest 1948.
14. Lukianos, Lukios vagy a szamár és más szatírák (Lucien, Lukios ou l'Ane et autres satires). Traduction, introduction et notes de M. DÉTSHY [Officina-Könyvtár 103—104]. Budapest 1948.
15. Apuleius, Az Aranyszámár (Apulée, L'Anc d'or). Traduction de J. RÉVAY. Troisième édition. Budapest 1949.
16. Longos, Daphnis és Chloé (Longus, Daphnis et Chloé). Traduction de M. DÉTSHY. Budapest 1945.
17. Constantine Porphyrogenitus, De administrando imperio. Greek text edited by GY. MORAVCSIK, English Translation by R. J. H. JENKINS [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται* 29.]. Budapest 1949.
18. Biborbanszületett Konstantin, A birodalom kormányzása (Constantin Porphyrogénète, Livre de l'administration). Texte grec publié et traduit par GY. MORAVCSIK. Budapest 1950.
19. Un traité récemment découvert de Boèce de Dacie De mundi aeternitate, texte inédit, avec une introduction critique par G. SAJÓ. Avec en appendice un texte inédit de Siger de Brabant Super VI<sup>o</sup> Metaphysicae. Budapest 1954.
20. Rotterdami Erasmus, Nyájas beszélgetések (Érasme de Rotterdam, Colloques familiers). Traduction, introduction et notes de I. TRENCSENYI-WALDAPFEL [Officina-Könyvtár 86—87]. Budapest 1946. — A béke panasza (La plainte de la Paix.) Trad. de I. KOMOR, introduction de J. TURÓCZI—TROSTLER [Új könyvtár 31]. Budapest 1948.
21. HADZISZ TAKISZ-LAMBRINOSZ JEÓRJIOSZ : Görögország hősei (T. Hadzis—J. Lambrianos : Les héros de la Grèce). Traduction de J. LAMBITIS et D. KEMÉNY. Budapest 1949.
22. DIMITRISZ HADZISZ : Hajnali ének. Elbeszélések (D. Hadzis : Le chant de l'aube. Nouvelles). Budapest 1955.
23. Görög versek (Poésies grecques). Traduction de G. DEVECSERI et I. TRENCSENYI-WALDAPFEL. [Új Könyvtár (Bibliothèque nouvelle) 6.]. Budapest 1947.
24. Világirodalmi antológia I. Ókor (Anthologie de la littérature universelle I. Antiquité). Publié sous la direction de J. GY. SZILÁGYI et I. TRENCSENYI-WALDAPFEL. II. Középkor és renaissance (Moyen Age et Renaissance). Publié sous la direction de J. HORVÁTH junior et T. KARDOS. Budapest 1952. (2<sup>e</sup> édition sous presse.)
25. A görög szabadságért (Pour la liberté grecque) Budapest 1948.
26. Vörös a nap félkorongja. Az új görög nép legszebb dalai és balladái (Le demi-disque du soleil rougeois. Les plus belles chansons et ballades du peuple néogrec). Traduction de J. SAMU. Avec une préface de I. TRENCSENYI-WALDAPFEL. Budapest 1949.
27. J. AISTLEITNER : Untersuchungen zur Grammatik des Ugaritischen [Berichte über die Verhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften. Philologisch-historische Klasse 100. Bd. 6.], Berlin 1954.
28. J. BANNER—I. JAKABFFY : A Közép-Dunamedence régészeti bibliográfiája a legrégibb időktől a XI. századig (Bibliographie archéologique du Bassin danubien depuis les temps les plus éloignés jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle). Budapest 1954.
29. L. BARKÓCZI : Brigetio [Dissertationes Pannonicae II. 22.]. Budapest 1944—1951.
30. L. BARKÓCZY—G. ERDÉLYI—E. FERENCZY—F. FÜLEP—J. NEMESKÉRI—M. R. ALFÖLDI—K. SÁGI : Intercisa (Dunapentele-Sztálinváros) története a római korban I. — Intercisa I. (Dunapentele-Sztálinváros). Geschichte der Stadt in der Römerzeit [Archaeologia Hungarica XXXIII.]. Budapest 1954.
31. ŞERIF BASTAV : Ordo portae. Description grecque de la Porte et de l'armée du sultan Mehmed II. éditée, traduite et commentée par — — — Ordo portae. Görög leírás II. Mehmed szultán portájáról és hadseregéről. Kiadta, fordította és

- magyarázta — — [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὔγγροελληνικαὶ Μελέται* 27.]. Budapest 1947.
32. I. BORZSÁK: A magyar klasszika-filológiai irodalom bibliográfiája 1926—1950. — *Bibliographia philologiae classicae in Hungaria MCMXXVI—MCML*. Budapest 1952.
33. I. BORZSÁK: Budai Ezsaiás és klasszika-filológiánk kezdetei (Isaie Budai et les débuts de notre philologie classique). Budapest 1955.
34. A. DOBROVITS: A fáraók művészete (L'art des pharaons). Budapest 1947.
35. R. FALUS: Sophoklész (Sophocle). Budapest 1954.
36. Ignace Goldziher Memorial Volume. I. Budapest 1948.
37. M. GYÓNI: Les études byzantines en Hongrie pendant la guerre (1939—1945), *Revue des Études Byzantines* 5 (1947) 42—49, 240—256.
38. J. HARMATTA: Les études grecques et latines en Hongrie de 1939 à 1946, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* N. S. 5 (1948) 126—150.
39. J. HARMATTA: Studies on the history of the Sarmatians [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὔγγροελληνικαὶ Μελέται* 30.]. Budapest 1950.
40. J. HARMATTA: Studies in the Language of the Iranian Tribes in South Russia — О языке иранских племен в Южной России (Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὔγγροελληνικαὶ Μελέται* 31.]. Budapest 1952.
41. J. HORVÁTH: Árpád-kori latinnyelvű irodalmunk stílusproblémái (Les problèmes de style de notre littérature latine de l'époque arpadienne). Budapest 1954.
42. T. KARDOS: A magyarországi humanizmus kora (L'époque de l'humanisme en Hongrie). Budapest 1955.
43. J. KISS: Újszövetségi görög-magyar szótár (Dictionnaire grec-hongrois du Nouveau Testament). Deuxième édition. Budapest 1951.
44. N. LÁNG: Egy pannóniai feliratról. Az ábécés feliratok értelmezése (D'une inscription pannonienne. Interprétation des inscriptions abécédaires) [Értekezések a nyelv- és széptudományi osztály köréből (Dissertations relevant du domaine de la Section de Linguistique et d'Esthétique) XXVI. 7.]. Budapest 1946.
45. P. LENDVAI: Görögország (La Grèce) [Földrajzi kiskönyvtár (Petite Bibliothèque de la Géographie)]. Budapest 1954.
46. K. MARÓT: Homeros „a legrégebb és legjobb” (Homère „le plus ancien et le meilleur”). Budapest 1948.
47. Gy. MORAVCSIK: Byzantine Studies in Hungary 1939—1945, *Byzantinoslavica* 9 (1948) 379—392.
48. Gy. MORAVCSIK: Bizánc és a magyarság (Byzance et les Hongrois) [Tudományos ismeretterjesztő sorozat (Collection de vulgarisation scientifique) 3.]. Budapest 1953.
49. E. MORAVEK: A magyar tudományos irodalom bibliográfiája 1901—1925. VI. 1. Klasszika-filológia (Bibliographie de la littérature scientifique hongroise 1901—1925. VI. 1. Philologie classique). Budapest 1930.
50. L. NAGY: Az esküteri római erőd, Pest város őse (Le fort romain du Eskü-tér, ancêtre de la ville de Pest). Budapest 1946.
51. L. OROSZ: The London Manuscript of Nikephoros „Breviarium”, edited with an Introduction by — — Nikephoros „Breviarium”-ának londoni kézírata. Kiadta és bevezetéssel ellátta — — [Magyar-Görög Tanulmányok — *Οὔγγροελληνικαὶ Μελέται* 28.]. Budapest 1948.
52. M. PÁRDU CZ: A szarmatakor emlékei Magyarországon — Denkmäler der Sarmatenzeit Ungarns III. [Archaeologia Hungarica XXX.]. Budapest 1950.
53. Á. SZABÓ: Óperzsa novellák (Nouvelles de l'ancienne Perse). Budapest 1948.
54. Á. SZABÓ: Sokrates és Athén (Socrate et Athènes) [Tudomány és Haladás (Science et Progrès) 7.]. Budapest 1948.
55. Á. SZABÓ: Homéros (Homère). Budapest 1954.
56. J. SZILÁGYI: Beszéljenek a kömlékek. Vezető az Aquincumi Múzeum írásos kömlékei között (Ce que nous disent les monuments en pierre. Guide des inscriptions lapidaires du musée d'Aquincum). Budapest 1949.
57. J. Gy. SZILÁGYI: Görög művészet (Art grec). Budapest 1954.
58. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL: Lucian. Orient and Occident in the Second Century [A Magyar Keleti Társaság kiadványai — Acta societatis Hungaricae Orientalis 11.]. Budapest 1945.
59. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL: Egy bibliai tárgyú görög tragédia. Irodalomtörténeti tanulmány Ezekielés töredékeinek fordításával (Une tragédie grecque à sujet biblique. Étude d'histoire littéraire avec la traduction des fragments d'Ézéchiél). Budapest 1948.

60. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL : Humanizmus és marxizmus (Humanisme et marxisme). Budapest 1948.
61. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL : Görög-római mythológia. A klasszikus ókor istenei és hősmondái (Mythologie gréco-romaine. Dieux et légendes épiques de l'antiquité classique). Deuxième édition. Budapest 1948.
62. V. I. AVGYIJEV : Az ókori kelet története (Histoire de l'ancien Orient). Budapest 1951.
63. N. P. GRACIANSZKIJ—Sz. D. SKAZKIN : Középkori történeti chrestomathia (Chrestomathie d'histoire médiévale) I—II. Budapest 1952—1953.
64. V. N. GYAKOV—N. M. NYIKOLSZKIJ : Az ókori világ története (Histoire du monde antique). Budapest 1954.
65. N. A. MASKIN : Az ókori Róma története (Histoire de la Rome antique). Budapest 1951.
66. N. A. MASKIN : Augustus principatusa kialakulása és társadalmi lényege (Formation et essence sociale du principat d'Auguste). Budapest 1953.
67. A. B. RANOVICS : A hellénizmus és történeti szerepe (L'hellénisme et son rôle historique). Budapest 1952.
68. V. Sz. SZERGEJEV : Az ókori Görögország története (Histoire de la Grèce antique). Budapest 1951.
69. I. M. TRONSZKIJ : Az antik irodalom története (Histoire de la littérature antique). Budapest 1953.
70. B. FARRINGTON : Tudomány az ókorban (La Science dans l'Antiquité) [Tudomány és Haladás 28.]. Budapest 1949.

ДЬ. МОРАВЧИК

#### ДЕСЯТЬ ЛЕТ ВЕНГЕРСКОЙ КЛАССИЧЕСКОЙ ФИЛОЛОГИИ (1945—1954)

(Резюме)

Вторая мировая война оставила глубокие болезненные следы как во многих областях жизни, так и в истории классической филологии Венгрии. Во время немецкой оккупации страны научная жизнь была парализована, периодики не появлялись, а научные общества прекратили свою деятельность. Даже материал наших библиотек не избежал разорений войны.

Только весной 1945 г., когда вновь появились первые признаки жизни, началась работа и в области классической филологии, вначале только в узких рамках и отчасти по проторенным путям. Освобождение страны, создавая новую эпоху в истории венгерского народа, открыло перспективы строительства социализма в Венгрии и произвело сильное влияние между прочим и на дальнейшее развитие нашей дисциплины. Фундаментальная перемена в области науки наступила в год перелома. Согласование научных целей с требованиями современной жизни, внедрение планомерности в научных исследованиях, усвоение и применение метода исторического материализма — вот главные задачи, которые были поставлены возобновленной науке. К этому примыкали еще создание необходимых учреждений и коренная реорганизация существовавших.

Классическо-филологический актив созданного в 1948 году Научного Совета приступил к принципиальному фундированию исследований и созданию планов. После реорганизации АН Венгрии, в 1950 году вновь была учреждена ее Комиссия по классической филологии, которая является главным направляющим и контрольным органом изучения античного мира в Венгрии. Она разработала план исследований, и в рамках первой пятилетки (1950—1954) начались работы.

В декабре 1951 г., на пленарном заседании АН Венгрии были публично обсуждены задачи отечественной классической филологии.\* Одновременно с этим образовалась трудовая община, которая в течение 3 лет (1952—1954) устроила 20 лекций, 5 заседаний для рецензии новых публикаций и 3 экскурсии для осмотра раскопок и выставок античного характера.

\* См. реферат автора, опубликованный под заглавием «A klasszika filológiai kutatás helyzete és feladatai» (= Положение классической филологии и ее задачи) в «I. Oszt. Közleményei» (= Изв. Отд. яз. и лит. АН Венгрии) II, 453—477.

Наша возобновленная дисциплина прежде всего должна была озаботиться о *периодиках*, чтобы сведения о достижениях исследовательской работы были доступны заинтересованным ученым как у нас, так и за границей. В 1954 году появился первый том журнала «*Antik Tanulmányok — Studia Antiqua*», содержащего венгерские этюды и статьи с резюме на иностранных языках. Круг интереса журнала охватывает всю территорию классической филологии и помимо этюдов публикует прения, художественные переводы, рецензии, новости, равно как и важные исторические источники античности в венгерских переводах. Достижения венгерских исследований ранее были недоступны для международной науки. Поэтому АН Венгрии основала журнал «*Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*», в котором публикуются этюды и статьи венгерских ученых на русском, французском, английском, немецком и латинском языках. А чтобы ознакомить венгерских исследователей с достижениями советских специалистов и марксистским методом была издана серия литографированных брошюр «*Szovjet ókori történet*» (Советская история древних веков), в которой в венгерском переводе публикуются советские этюды, взятые главным образом из Вестника Древней Истории. В 1952–1954 годах были выпущены 4 брошюры из этой серии. Были переведены на венгерский язык и самые важные советские руководства по истории античного мира.

Особое внимание было уделено, чтобы достижения венгерских исследователей стали известными для заграничных ученых и вошли в кровообращение международной науки. Поэтому были опубликованы в заграничных периодиках сводные отчеты о результатах венгерских исследований, произведенных еще во время войны. О сношениях наших ученых с заграничными свидетельствуют венгерские статьи и этюды, опубликованные в заграничных научных журналах, и доклады, сделанные венгерскими учеными на различных международных съездах. Кроме того, заграничные поездки дали возможность венгерским ученым вступить в личные сношения с иностранными коллегами. Многие из наших исследователей провели более или менее длительное время в Болгарии, Чехословакии, Польше, Немецкой Демократической Республике и Советском Союзе, организуя лекции и делая доклады. В ответ на это прибыли и к нам коллеги из зарубежных стран.

Много было обращено внимания на обучение молодых кадров. Благодаря этому, ряды ученых во многих местах были укомплектованы уже молодыми исследователями. Обучение по классической филологии является всесторонним только в университете имени Лоранда Этвеша в Будапеште. О нем заботятся кафедры по греческой филологии, латинской филологии, индоевропейскому языковедению и древней истории на факультете языкознания и литературы, и кафедры по истории древних веков и классической археологии на историческом факультете.

После этих предварительных глобальных замечаний мы переходим теперь к подробностям, чтобы дать картину о том, какая работа была произведена в последние 10 лет в области классической филологии в Венгрии. В нашем кратком очерке мы, конечно, не можем нарисовать полной картины.\*

Самым необходимым пособием научных исследований является *библиография*. Поэтому Комиссия по классической филологии считала своим первым долгом принять меры для издания библиографии венгерской классической филологии.

В области изучения *древнего Востока* продолжались — согласно традициям венгерской науки — египтологические исследования. При изучении исторических, литературных, теологических, философских и искусствоведческих вопросов греческо-египетские и римско-египетские сношения занимали центральное место. В объемистом произведении будут разработаны греческие краснолаковые изделия, обнаруженные в Египте. Наши исследователи уделили внимание сумирскому языку, истории сумирского письма, клинописным семитским текстам из Раш Шамра и грамматике угаритского языка. Был обследован и общественный фон ветхозаветных мифов и обработана легенда об Аврааме. В одной из недавно защищенных кандидатских диссертаций была разработана одна проблема древне-индийского языка. Эламский и персидский языки, равно как и надписи на этих языках служили тоже предметами исследований, точно так же, как и язык иранских племен, проживавших когда-то на юге России. Подробно рассматривались важнейшие события истории сарматских племен и их археологическое наследие. Венгерские исследователи, занимающиеся вопросами, относящимися к древнему Востоку, издали

\* В приложенной библиографии (см. стр. 203—206) приведены только те труды, которые были опубликованы в форме самостоятельных изданий. Статьи и этюды, появившиеся до 1950 г., перечислены в библиографии, составленной И. Боржаком. Статьи и этюды, вышедшие из печати в 1950–1954 годах, опубликованы в вышеупомянутых периодиках.

специальный журнал «Oriens Antiqua», но он после выпуска первого тома (1945 г.) прекратил свое существование.

А что касается изучения *греческой культуры* древних веков, прежде всего надо упомянуть об исследованиях, относящихся к поэзии Гомера. Главными темами были: отношение эпопеи к фольклору, композиция и сравнения у Гомера, возникновение каталогической поэзии, общественное положение гомеровского поэта и его классовое сознание. В течение последнего десятилетия были изданы два произведения, трактующие о Гомере. Подготовлен к изданию объемистый труд К. Марота «A görög irodalom kezdetei» (Начатки греческой литературы). Были напечатаны этюды о поэзии Гесиода, равно как и о соотношениях Гомера и Гесиода. Кроме того, изучались поэмы Архилоха, Мимнерма и Каллимаха, пьесы Софокла и Иезекииля. В области греческой прозы наиболее внимания уделялось Эзопу, Геродоту и Лукиану. Подробно разрабатывались вопросы о начатках греческой диалектики и логики, точно так же как и об элеатской философии. Специальная работа была посвящена отношению философии Сократа к афинскому обществу и особенно к теориям софистов. Были произведены и исследования по вопросам греческой мифологии, истории греческого культа и культических обрядов, этимологии греческих слов. Появилось и произведение о греческом искусстве, предназначенное для широкой публики. Начались подготовки для опубликования корпуса греческих ваз, находящихся в собственности Музея изящных искусств в Будапеште. Подготавливается к изданию и монография о «Древнейших сношениях финно-угорских, иранских и греческих племен».

Наши филологи придавали всегда большое значение венгерским переводам античных авторов. В течение последнего десятилетия издано также и много переводов. Из поэтических произведений были переведены Илиада, Одиссея, гомеровские гимны, полное собрание сочинений Софокла, трагедия Иезекииля и по случаю юбилея Аристофана в новом издании вышли из печати три комедии греческого автора в превосходном переводе великого венгерского поэта Яноша Арань. В области прозаических произведений были переведены отрывки из работ Эпикюра, труды И. Флавия и роман Лонга. Первый том «Világirodalmi Antologia» (= Антология всемирной литературы) содержит много переводов из сочинений греческих авторов. В двуязычной серии «Scriptores Graeci et Latini», изданной АН Венгрии, была опубликована «Афинская политика» Аристотеля и Псевдо-Ксенофона с венгерским переводом и подробными комментариями. В этой же серии была выпущена поэма Гесиода «Работы и дни» в сопровождении нескольких этюдов, относящихся к ней.

В исследованиях по *римской культуре* сперва преобладали вопросы литературы. Периодизация римской литературы, язык Горация, оценка эклог Вергилия, причины ссылки Овидия, сообщения Стация о дакийцах и сарматах, «simplicitas» Петрония и Марциала, равно как и одно пропавшее произведение Фронтона служили темами для исследователей. В последнее время молодые исследователи устремили свое внимание на актуальные проблемы римской истории. Были обработаны следующие темы: Roma quadrata, некоторые источники римской истории, распределение имений в Римской империи, этруская торговля с севером, восстание рабов-колов в Испании и Галлии, движение багаудов, кельтские ватесы, разложение древневекового рабовладельческого строя. Диссертация одного из кандидатов посвящена роли пиратства в эпоху гражданских войн.

А что касается переводов, появились оды, эподы и «Ars poetica» Горация на венгерском языке. В двуязычной серии «Scriptores Graeci et Latini» было издано произведение Овидия «Fasti». В вышеупомянутой антологии всемирной литературы находились и отрывки из латинской литературы в венгерских переводах.

В области исторических исследований особое место полагается исследованиям, относящимся к *Паннонии*. Археологические раскопки, произведенные в отчетном периоде, осветили некоторые участки придунайского лимеса, так как исследователи уделили внимание главным образом лагерям в с. Дунафёльдвар, гг. Сталинварош (Intercisa), Адонь, сс. Надьтень и Вишеград. Среди лагерей, находившихся во внутренних частях Паннонии, были обследованы памятники лагерей гг. Сомбатхей (Savaria), Шопрон (Scarabantia) и д. Фенеклушта. Новые интересы и новые точки зрения выдвинулись вперед в этих исследованиях, о чем свидетельствуют этюды о составе населения, экономико-общественных условиях его жизни, военной организации, перемещении центра тяжести военной мощи, денежном обращении Паннонии. Дальнейшие исследования будут облегчены недавно опубликованной археологической библиографией.

В области *латинской культуры средних и новых веков* надо упомянуть о словаре, который охватит весь лексический материал латинской литературы Венгрии. Сбор этого материала был начат особой комиссией АН Венгрии еще в 1934 году. Во время войны работа прекратилась и была возобновлена при содействии АН - только в 1951 году.



Недавно вышла из печати работа, посвященная стилистическим вопросам венгерской литературы эпохи Арпадов, написанной на латинском языке. В Национальном музее, в Библиотеке имени Сеченьи был обнаружен манускрипт Боеция Дака «De mundi aeternitate» из XIII века. Он был тоже издан. Второй том Антологии всемирной литературы содержит отрывки и из средневековой латинской литературы Венгрии в венгерских переводах.

Надо подчеркнуть, что исследователи обследовали и вопросы влияния латинской литературы на венгерских писателей.

*Византиноведческие* исследования в Венгрии были направлены на изучение византийских источников венгерской истории и на обследование венгерско-византийских сношений. Главными темами оказались здесь: влияние византийской церкви на венгров до завоевания страны и во время Арпадов, часть венгерской королевской короны, доставленная из Византии, византийские монастыри в эпоху Арпадов, памятники средневекового венгерского искусства, носящие следы византийского влияния, венгерско-византийские сношения до падения Византии. Кроме того, было опубликовано и произведение, в котором были обработаны вопросы названных сношений для широкой публики. Венгерские ученые уделили много внимания местам византийских источников, относящимся к различным тюркским народностям (гуннам, аварам, печенегам и т. п.) и к сношениям с Византией. Появилось критическое издание труда Константина Багрянородного «De administrando imperio» с венгерским и английским переводами. Несколько этюдов было напечатано о византийской музыке и византийских нотных рукописях, обнаруженных в Венгрии.

В области *новогреческой* филологии готовится к печати новогреческо-венгерский и венгерско-новогреческий словарь.

Однако, задачи классической филологии в Венгрии не исчерпываются исследованиями и опубликованием их результатов для специалистов. Ей еще нужно подумать и о том, чтобы ценности античного мира были доступны и для широких масс социалистического общества. В соответствии с этой целью были выпущены наши издания научно-популярного характера. Исследователь классической филологии никогда не должен забывать о том, что он является не только исследователем, но и интерпретатором и посредником достижений того маленького народа, к которому — по словам Энгельса — требуется нам снова и снова возвращаться.



## PLATON UND DAS PROBLEM DES NATURGESETZES

1. Die meisten Richtungen der idealistischen Philosophiehistorik zeichnen ein übertrieben positives Bild von der wissenschaftlichen Bedeutung der platonischen Philosophie: sie neigen dazu, selbst seine offenbar veralteten, unwissenschaftlichen, auch zu seiner Zeit konservativen und reaktionären Lehren — z. B. seine teleologische Naturphilosophie — zu entschuldigen und zu rechtfertigen, ja selbst zu loben.<sup>1</sup> Als Reaktion auf diese falsche Wertung sind mehrere fortschrittliche Forscher zu gerade entgegengesetzten Ansichten gelangt. *Farrington*, *Sarton*, *Bernal*<sup>2</sup> und andere Forscher erblicken in Platon einen *ausschliesslich* — oder beinahe ausschliesslich — den Fortschritt, das wissenschaftliche Denken, die Entwicklung der Naturwissenschaften *hemmenden* Philosophen. Was die inhaltlichen Beziehungen der platonischen Philosophie betrifft, lässt sich die Wahrheit dieser Feststellungen nicht bestreiten. Wie Sokrates mit seiner prinzipiellen Verschlussenheit der Naturforschung gegenüber, so hat auch Platon mit seiner teleologischen Naturbetrachtung die wissenschaftliche Forschung der Natur, die wissenschaftliche Deutung der Erscheinungen nicht gefördert, sondern vielmehr gehindert. Ziehen wir aber in Betracht, dass zu den Wissenschaften nicht nur die Theorie, sondern auch die Methode gehört, dass wir ohne die Ausarbeitung des logischen und methodologischen Apparats nicht von Wissenschaft sprechen könnten, so werden wir in unserem Urteil nachsichtiger sein und in Platon neben den retrograden Tendenzen auch Momente, die für die Geschichte des menschlichen Denkens von positiver Bedeutung sind, erkennen.<sup>3</sup>

In unserem Aufsatz suchen wir Antwort auf die Frage, ob die platonische Philosophie — auch über das Aufwerfen einzelner Probleme der Dialektik

<sup>1</sup> S. z. B. E. CASSIRER: Die Philosophie der Griechen (in M. DESSOIRS Sammelband: Die Geschichte der Philosophie); C. RITTER: Platon. München 1923. usw.

<sup>2</sup> B. FARRINGTON: Science in Antiquity. Oxford 1947; SARTON: A History of Science. Cambridge, 1952. in dem Teile über Platon; BERNAL: Science in History. London. 1954. 136. ff.

<sup>3</sup> Die positiven Momente der platonischen Philosophie sind allerdings zunächst in dem Aufwerfen der Problematik der Dialektik zu suchen. Auf die Fragen der platonischen Dialektik jedoch — die auch die sowjetischen Philosophiehistoriker erwähnen — können wir hier nicht eingehen.

hinausgehend — Elemente, Momente von positivem Werte enthält, ob sie die wissenschaftliche Naturerkenntnis bereichert hat. Der Lösung dieser Frage suchen wir in zwei Beziehungen näher zu kommen: wir untersuchen *a)* Platons Naturanschauung und die Rolle der Mathematik in der platonischen Philosophie und *b)* die methodologischen und erkenntnistheoretischen Aspekte der Ideenlehre.

2. Platons teleologische Naturbetrachtung ist eine bewusste und kämpferisch-reaktionäre Stellungnahme gegen den zu seiner Zeit bereits erreichten wissenschaftlichen Standpunkt. Im geistigen Leben des Zeitalters waren Demokrits materialistische Lehren und die Ideen der sophistischen Aufklärung vorherrschend.<sup>4</sup> Platon bekämpfte diese fortschrittlichen Richtungen, er lehnte nicht nur Demokrits Materialismus, sondern mit diesem zusammen auch die ganze Tradition der jonischen Wissenschaft ab: dem Determinismus gegenüber, der sich in langer geistiger Entwicklung und wissenschaftlicher Untersuchung ausgebildet hatte, kehrte er zu der von den Religionen vertretenen *teleologischen Weltauffassung* zurück und erneuerte die Vorstellungen von Gott, vom Schöpfer, vom höchsten Gut.

Platon leugnet freilich nicht, dass es in der Welt Kausalverhältnisse und -verbindungen *gibt*. Jedoch hält er diesen Zusammenhang für sekundär, nebensächlich, untergeordnet<sup>5</sup> (*συναιτίαι* = Nebenursachen). Die *wahre Ursache*, die den Zusammenhang, die Verknüpfung, die Aufeinanderfolge der Dinge und Erscheinungen in Wahrheit bestimmt, die wahre *Aitia* ist die Zweckursache, die in der Welt zur Geltung kommende Vernunft, oder mit anderem Wort: Zeus<sup>6</sup>.

Die ganze platonische Philosophie wird in grossem Masse vom Gesichtspunkt der Polemik gegen den Materialismus, den Determinismus bestimmt. Der Kategorie der Kausalität und Notwendigkeit (*ἀνάγκη*) gegenüber beruft sich Platon auf die *Zweckmässigkeit* als das grundlegende und allgemeine Welterklärungsprinzip: (*ξόμπασαν γένεσιν οὐσίας ἐνεκα γίγνεσθαι ξυμπάσης* = das ganze Werden geschieht *um* des ganzen Seins *willen*).<sup>7</sup>

Demokrit, der alle Erscheinungen kausal erklärte, forschte — das Prinzip der Ewigkeit der Materie vor Augen haltend — nicht nach der Ursache des Zustandekommens des ganzen Weltalls. Damit stellte sich Demokrit wesentlich auf den Standpunkt, dass die Welt — *Ursache ihrer selbst* ist. Platon rückt, um das Schöpfungsprinzip zu schützen, den demokritischen Gedanken in falsche Beleuchtung und gibt ihm den Anschein, als habe er die Welt dem *Zufall*, dem Ungefähr und der Unvernunft überantwortet.<sup>8</sup>

In der platonischen *Teleologie* mischen sich ästhetische und ethische Momente miteinander: in der Welt verwirklichen sich Zwecke, die durch

<sup>4</sup> Vgl. E. FRANK: Plato und die sogenannten Pythagoreer. Halle 1923. 119 ff.

<sup>5</sup> S. Timaios 46.

<sup>6</sup> S. Philebos 28/d.

<sup>7</sup> Philebos 54/c.

<sup>8</sup> Philebos 28.

das ästhetisch Schöne und das sittlich Gute bestimmt sind. Könnten diese beiden Gesichtspunkte gänzlich voneinander geschieden werden, so könnte man sagen, dass in den *ästhetischen* Momenten dieser teleologischen Betrachtung ein bestimmter realer Inhalt zum Ausdruck kommt: es handelt sich um die ästhetischen Kategorien, in denen die in der Welt sich verwirklichende Harmonie, die *geometrischen* Gesetzmässigkeiten ihren Ausdruck finden. (Die Kugelgestalt der Erde z. B. wird von Platon so erklärt, dass die Kugel die *vollkommene* Gestalt ist<sup>9</sup> usw.) Wir dürfen nicht vergessen, dass ein derartiger ästhetisch-geometrischer Gesichtspunkt selbst noch bei *Kepler* eine Rolle spielt: bei Platon ist er pythagoreisches Erbe, und birgt — wenn auch in metaphysisch *verzerrter* Form — zumindest in vielen Fällen, einen realen geometrischen, mathematischen Inhalt. Die ästhetischen Momente der Teleologie verquicken sich jedoch bei Platon mit *ethischen*: mit Gesichtspunkten, die mit der Naturerklärung nichts zu tun haben, und durch die er der Natur ganz fremde, *moralische Kategorien* in die Natur hineinprojiziert. Im *Phaidon* stellt er sehr schroff der kausalen Welterklärung der griechischen Naturphilosophie seine eigene teleologische Weltbetrachtung gegenüber. Sokrates erzählt hier, mit welch grossem Interesse er das berühmte Buch des Anaxagoras zur Hand genommen, in der Hoffnung, «wenn sich dies so verhält, so wird die ordnende Vernunft Alles ordnen und *Jeglichen an den Platz stellen, wo er sich am besten befindet.*» (Von mir hervorgehoben. Gy. N.)<sup>10</sup> Doch alsbald sah er ein, dass er sich in seiner Erwartung getäuscht hatte, denn er fand nur materielle Ursachen, Luft, Wasser usw. angeführt, die «*wahre Ursache*» fehlte. Welcher Argumente bedient sich Sokrates — Platon für die angebliche Zweckmässigkeit im Weltall, für die angeblichen *ethischen* Momente? Anstatt Argumente beruft er sich auf die Analogie der zielbewussten menschlichen Handlung: «Und zweitens würde er für unser Gespräch andere derartige Ursachen nennen und z. B. Stimme und Luft und Gehör und tausenderlei ähnliche Dinge als Ursachen bezeichnen, dagegen unterliesse er es, die wahren Ursachen anzuführen: dass darum, weil es den Athenern besser schien, mich zu verurteilen, es wiederum auch mir besser scheint, hier zu sitzen und gerechter zu bleiben und jede Strafe hinzunehmen, die sie verhängt haben. Denn, beim Hunde, — längst, glaubt mir, wären diese Sehnen und Knochen in Megara oder bei den Böotiern — fortgetragen durch die Vorstellung der Besten! —, hätte ich nicht geglaubt, es sei schöner und gerechter: eher, als zu fliehen und davonzulaufen, sich dem Staat preiszugeben für jede Strafe, die er verfügt. Also derlei Dinge 'Ursache' zu nennen ist gar abgeschmackt.»<sup>11</sup>

<sup>9</sup> Timaios 33—34.

<sup>10</sup> Phaidon 97. (Sammlung Klosterberg, Benno Schwabe u. Co. Basel.)

<sup>11</sup> Phaidon 98/99. (a. a. O.)

Zwecke, ethische Zielsetzungen können freilich nur so in der Welt vorausgesetzt werden, wenn eine ausserweltliche geistige Macht als Quelle dieser ethischen Zielsetzungen vorausgesetzt wird: *die Teleologie wurzelt stets in der Theologie* — selbst wenn sie dies oft absichtlich verhüllt. Platon weist offen auf Gott als Quelle der in der Welt sich verwirklichenden ethischen Ziele und Werte hin: «... dass in Wirklichkeit das Gute und Nötige es ist, was zusammenbindet und zusammenhält»;<sup>12</sup> «Gott wollte, dass alles möglichst gut, nichts aber schlecht sei.»<sup>13</sup>

Die Teleologie, die von Platon über die von den Wissenschaften erkämpfte kausale Betrachtung gestellt wurde, ist der erste grosse und systematische Versuch, über das physikalische Weltbild ein anderes, metaphysisches Weltbild zu bauen. Es ist ein eigentümlicher Zug der platonischen Teleologie, dass sie sich weder den Kausalerklärungen noch der Kausalforschung gegenüber abweisend verhält. Wollte sie es tun, würde ihre Unwissenschaftlichkeit sogleich an den Tag kommen. Platon jedoch baut sein Weltbild nicht ohne die Wissenschaften auf, er macht vielmehr die Ergebnisse der Wissenschaften (zunächst der Geometrie, Mathematik und Astronomie) seinen eigenartigen Zwecken dienstbar. Er erkennt deshalb auch die Existenzberechtigung der Kategorien der Kausalität und der Notwendigkeit an; jedoch mit der bedeutsamen Beschränkung, dass die Kausalverbindungen sekundär (Nebenursachen) sind, und die Notwendigkeit (*ἀνάγκη*) auf einem bestimmten Gebiet der Wirklichkeit gültig ist. Der *ἀνάγκη* gemäss vollzieht sich der Kreislauf der Planeten<sup>14</sup>; bei der Erklärung der *Entstehung* der Welt muss auch die Notwendigkeit in Betracht gezogen werden, ist doch die Welt aus der Mischung von Notwendigkeit und Vernunft entstanden.<sup>15</sup>

Alles in allem hat *Platons* teleologische Naturbetrachtung die Erforschung der Gesetzmässigkeiten der materiellen Welt *nicht* gefördert; sein naturphilosophisches Werk, der *Timaios*, erwies sich vielmehr als geeignet, ein geistiges Gegenstück der Bibel ahnen zu lassen und dem Versuch einer «philosophischen» Rechtfertigung der biblischen Kosmogonie Vorschub zu leisten.<sup>16</sup> Trotzdem darf der Platonismus vom Gesichtspunkt der Entwicklung der Naturerklärung, des näheren von dem der Ausbildung der Kategorie des Naturgesetzes, nicht ausschliesslich negativ beurteilt werden. Hierauf macht unter anderem auch die Wirkungsgeschichte des Platonismus aufmerksam. Im Mittelalter ahnten die dem scholastischen Aristotelismus gegenüberstehenden neuplatonischen Richtungen den Gedanken der dialektischen Einheit der Welt (z. B. Avicenna = Ibn Gabirol). Im Zeitalter der Renaissance beruft

<sup>12</sup> Phaidon 99.

<sup>13</sup> *Timaios* 30.

<sup>14</sup> Vgl. *Politeia*. X. B. 616.

<sup>15</sup> *Timaios* 48.

<sup>16</sup> Dies sehen wir z. B. bei *Philon* und nach ihm bei vielen anderen.

sich ein Vorläufer der quantitativen Naturforschung wie *Cusanus* oft eben auf Platon. Und selbst der bewusst *materialistische Galilei* nimmt Platon und die mathematische Methode der Naturwissenschaft gegen seine scholastischen Gegner in Schutz.<sup>17</sup>

Die Wirkungsgeschichte ist freilich für sich genommen kein Beweis; jedenfalls muss jedoch die Frage aufgeworfen werden: gibt es bei Platon — wenn auch in verzerrter Form — *gedankliche Elemente*, die dann später in positiver Weise auf die Forschung der Naturgesetze gewirkt haben? Von zwei solchen Gedanken kann — unseres Erachtens — gesprochen werden: von der Rolle der Mathematik und von einzelnen Beziehungen der Ideenlehre.

3. Was das Verhältnis *Platons zur Mathematik* betrifft, ist es nicht leicht, eine genaue und wirklich zutreffende Lösung zu geben. Manche behaupten — und stützen ihre Ansicht auf antike Quellen, hauptsächlich auf den Neuplatoniker Proklus — Platon selbst sei ein schöpferischer Mathematiker, besonders Geometer gewesen.<sup>18</sup> Diesem scheint aber das in den platonischen Schriften sich uns anbietende Spiel mit der Mathematik völlig zu widersprechen, wie auch die Tatsache, dass in der platonischen Akademie, zumindest nach dem Tode des Meisters, verworrene Zahlenmystik, Astrologie und Astrolatie getrieben wurde.<sup>19</sup> Den wahrscheinlichsten Standpunkt scheint *Frank* zu vertreten: demnach war Platon kein selbständiger, schöpferischer Mathematiker; jedoch benützte er die Ergebnisse der vorzüglichen Mathematiker seiner Zeit, besonders die des süditalischen Archytas und anderer, sog. pythagoreischer Gelehrten auf dem Gebiete der Mathematik und Astronomie. Diese Ergebnisse wurden aber von Platon nicht in ihrer ursprünglichen Reinheit verkündet, sondern in den Rahmen idealistischer Deutungen gezwängt.<sup>20</sup>

Die auf sehr gründlicher Textforschung fussende Auffassung Franks macht sowohl *beide* Beziehungen der platonischen Mathematik wie die beiden, allzusehr auseinandergehenden Richtungen seiner Wirkung in vollem Masse verständlich. Der exakte mathematische Inhalt «pythagoreischen» Ursprungs muss vom idealistisch-philosophischen Rahmen geschieden werden. Dem Ersteren verbanden sich die zu Platons Kreise gehörenden Mathematiker (z. B. Theaitetos), und diese Tradition fand auch später *sehr* hervorragende Fortsetzer.

Hat nun Platon selbst die Zahlen und Zahlenverhältnisse in den Rahmen idealistischer, ja oft mystischer Deutung gefasst (z. B. die Lehre von den idealen Zahlen und den ihnen entsprechenden geometrischen Figuren als den Bausteinen der Welt im *Timaios*), so hat er doch etwas von der ursprüng-

<sup>17</sup> S. GALILEI: Dialog über die beiden hauptsächlichsten Welts steme. Leipzig 1891. 11. 21. 31. 215. 415 u. ö.

<sup>18</sup> Vgl. C. RITTER: Platon. Sein Leben, seine Schriften, seine Lehre. München 1923.

<sup>19</sup> Vgl. FRANK: a. a. O. 90 f.

<sup>20</sup> Vgl. FRANK: a. a. O. 64 ff.

lichen «pythagoreischen» Konzeption beibehalten ; und zwar den Gedanken, dass die *Zahlenverhältnisse objektiv sind* und der Weg zum Studium der Natur gerade durch die Forschung der Zahlenverhältnisse, der die *Harmonie* der Welt begründenden *quantitativen* Zusammenhänge hindurch führt. Sehen wir einen Augenblick von dem teleologischen Apparat ab, in den Platon diesen Gedanken gefasst hat. und betrachten wir nur seinen «rationalen Kern», so können wir sagen, dass nach Platon die Zahlenverhältnisse und die quantitative Harmonie *objektiv* und zugleich — in ihrer Widerspiegelung — auch *subjektiv* sind, denn die Zahlvorstellungen und geometrischen Figuren, die sich in den Menschen ausgebildet haben, sind nach seiner Behauptung die mehr oder weniger entsprechenden Abbilder der quantitativen Verhältnisse der Welt. Der einschlägige Text des Timaios lautet folgendermassen : «Gott erfand für uns und schenkte uns die Sehkraft, damit wir aus der Betrachtung der Kreisbewegungen am Himmel Nutzen zögen für die Gestaltung der Umläufe in unserem eigenen Gedankenreiche ; denn diese Umläufe sind mit jenen verwandt, nur dass sie in ihrer Ordnung gestört, jene dagegen jeder Störung enthoben sind : sie sollten wir verstehen lernen und uns die Berechnung ihres naturgemässen Ganges zu eigen machen, um durch Nachahmung der göttlichen, unfehlbar richtigen Umläufe den in unserem eigenen Inneren sich vollziehenden schwankenden Umläufen einen festen Halt zu gewähren.»<sup>21</sup>

Haben sowohl die Pythagoreer wie Platon die Objektivität der Zahlen und Zahlenverhältnisse, die objektive Harmonie der Welt oft mystifiziert, so hat auch diese Mystifikation die Bedeutung dieses Gedankens nicht ganz zunichte gemacht, folgte doch logisch daraus die *quantitative Naturforschung*, das *Programm der Forschung der quantitativen Naturgesetze*. Die scholastische «Wissenschaft» des Zeitalters der Renaissance, welche den *mathematischen* Methoden Galileis und der neuen Naturwissenschaft so hartnäckig Widerstand leistete, zieh die moderne Naturwissenschaft eben des *Platonismus*<sup>22</sup>. Und wenn auch in diesem Kampfe nicht der historische Aristoteles und der historische Platon sich bekriegen, so ist es dennoch nicht ganz zufällig, dass dem Aristoteles der Scholastik — Platon, der *Mathematiker* gegenüberstand. In der Ferne der Jahrhunderte verdunkelte sich die Zahlenmystik und an ihrer Stelle lebte die dem Platonismus innewohnende — und von den metaphysischen, idealistischen Ansichten zurückgedrängte und verzerrte — mathe-

<sup>21</sup> Timaios 47.

<sup>22</sup> GALILEI lässt in seinem Dialog den Scholastiker SIMPLICIO folgendermassen sprechen : «Wenn ich freimütig meine Meinung sagen soll, so scheinen mir diese Dinge zu jenen geometrischen Subtilitäten zu gehören, welche Aristoteles bei Plato tadelt, wenn er ihm vorwirft, durch zu eifriges Studium der Geometrie von gesunder Philosophie abgekommen zu sein. Ich habe höchst bedeutende peripatetische Philosophen gekannt, die ich ihren Schülern vom Studium der Mathematik habe abraten hören, da diese den Geist tadelnswürdig und unfähig zu solidem Philosophieren mache : ganz das entgegengesetzte Prinzip von dem Platos, der niemanden zur Philosophie zuliess, er hätte sich denn zuerst mit der Geometrie vertraut gemacht.» GALILEI a. a. O., s. 415.



matische Betrachtungsweise weiter oder erstand in der wissenschaftlichen Erinnerung der früheren Neuzeit zu neuem Leben. (In der neuesten Zeit wurden dann die abstrakten, idealistischen Züge des Platonismus wieder erneuert; die mathematischen und physikalischen Idealisten von heute wärmen die platonischen Lehren vom *göttlichen Geometer* auf.)

4. Die zweite Frage, die wir dem Platonismus gegenüber aufwerfen, ist, ob der *Ideenlehre* eine positive, fördernde Rolle in der Ausbildung des Begriffs des Naturgesetzes zukam.

Die Frage mag im ersten Augenblick wunderlich klingen. Ist doch die Ideenlehre vielleicht der am wenigsten beständige Teil der platonischen Philosophie, dessen wissenschaftliche Unhaltbarkeit bereits von Aristoteles vielseitig bewiesen wurde. Welche positive Rolle mochte demnach der Ideenlehre zufallen, es sei denn, wir wollten sie modernisieren und gleich den Neukantianern den Versuch machen, den modernen Gesetzbegriff mit Haut und Haar in die Ideenlehre hineinzuinterpretieren.<sup>23</sup>

Allerdings wünschen wir die Ideenlehre nicht zu modernisieren und pflichten vollständig der Kritik des Aristoteles bei, wonach die Ideenlehre die Wirklichkeit überflüssigerweise verdoppelt usf. usf. Dennoch behaupten wir: die Ideenlehre hat *mittelbar* einen Beitrag zur Ausbildung der Gesetzesauffassung geleistet<sup>24</sup>, und zwar durch die Aufwerfung der komplizierten Problematik der Begriffsbildung, der Frage nach dem Verhältnis des *Allgemeinen* und des Einzelnen. In der Theorie des Begriffs entstehen auf niederer Ebene ähnliche Probleme, wie auf höherer Ebene der Kategorie des Gesetzes gegenüber. Erst *nachdem das Geheimnis des Begriffs erschlossen, die erkenntnistheoretische Rolle des Begriffs und der Verallgemeinerung geklärt wurde, konnte später die Kategorie des Gesetzes ausgearbeitet werden.*

Diese Rolle der platonischen Ideenlehre hat auch Aristoteles anerkannt. In einer seiner weniger bekannten Jugendschriften — über die Ideen — lesen wir hierüber: «Wenn jede Wissenschaft ihre Aufgabe erfüllt, indem sie auf ein Einziges und immer gleich Bleibendes ausgeht und nicht auf irgendeines der Einzelwesen, dann gibt es in jeder neben den sinnlich wahrnehmbaren Dingen etwas anderes, Ewiges und ein Vorbild dessen, was in jeder Wissenschaft zustande kommt: das ist die Idee. Die *Wissenschaften haben es also mit etwas anderem zu tun als mit den Einzeldingen*... Wenn z. B. die *Medizin nicht die Wissenschaft von der und der Gesundheit ist, sondern schlechthin von der Gesundheit*, so muss es eine Gesundheit an sich geben; und wenn die *Geometrie nicht die Wissenschaft von dem und dem Gleichen und dem und dem Verhältnismässigen ist, sondern von der Gleichheit und Verhältnismässig-*

<sup>23</sup> So wurde die Ideenlehre z. B. von P. NATORP, E. CASSIRER und anderen Neukantianern gedeutet.

<sup>24</sup> Den Ausdruck Naturgesetz gebraucht Platon ein einziges Mal, u. zw. in dem Sinne, dass die Krankheit den Gesetzen der Natur entgegen ist (*παρά τοὺς τῆς φύσεως νόμους*). *Timaios* 83/a.

keit schlechthin, so muss es eine Gleichheit an sich und eine Verhältnismässigkeit an sich geben, und das sind die Ideen. . . Es gibt also neben den Einzeldingen das Allgemeine, und dieses, so behaupten wir, ist der Gegenstand der Wissenschaften.»<sup>25</sup> Und Aristoteles fügt hinzu : «Dieser von Platon Idee genannte *Allgemeinbegriff* ist derjenige, der im Urteil *als Prädikat* ausgesagt wird und sich auf einen ganzen Kreis der Einzeldinge bezieht.»

Allerdings lebte Aristoteles, als er dies schrieb, selbst noch allzusehr im Bannkreis der Ideenlehre. Demzufolge war auch ihm noch das Allgemeine ein selbständig Seiendes. Soviel jedoch sah der junge Aristoteles richtig : die Ideenlehre ist als ein Lösungsversuch des *Verallgemeinerungsverfahrens* zustande gekommen. Wohl hat Platon das Allgemeine vom Einzelnen gelöst und es zu einem selbständigen metaphysischen Seienden erstarren lassen. Das Problem war jedoch — das Niveau des Zeitalters in Betracht gezogen — wahrlich nicht leicht zu lösen. Erscheint doch das *Allgemeine* selbst noch nach langen Jahrhunderten als ein unfassbar Geheimnisvolles. Und in der Ideenlehre kommt — wenn auch metaphysisch erstarrt — das wahrlich lebendige Problem zum Ausdruck, dass alle Begriffe in Wahrheit «Idealbilder» sind, denen das Einzelne, das Konkrete, die Wirklichkeit nur mehr oder weniger entspricht. Engels beleuchtet dieses Problem in vortrefflicher Weise, indem er zugleich darauf hinweist, dass eine vollständige Ähnlichkeit zwischen dem Verhältnis der *Gesetze* und dem der *Begriffe* zur Wirklichkeit besteht. Da die Frage von Wichtigkeit ist, will ich einige Stellen anführen :

«Die Vorwürfe», schreibt Engels an K. Schmidt im Jahre 1895, «die Sie dem Wertgesetz machen, treffen *alle* Begriffe, vom Standpunkt der Wirklichkeit aus betrachtet. Die Identität von Denken und Sein, um mich hegelsch auszudrücken, deckt sich überall mit Ihrem Beispiel von Kreis und Polygon. Oder die beiden, *der Begriff einer Sache und ihre Wirklichkeit, laufen neben einander wie zwei Asymptoten, sich stets einander nähernd und doch nie zusammentreffend*. Dieser Unterschied beider ist eben der Unterschied, der es macht, dass *der Begriff nicht ohne weiteres, unmittelbar, schon die Realität und die Realität nicht unmittelbar eigener Begriff ist*. Deswegen, dass ein Begriff *die wesentliche Natur des Begriffs* hat, dass er also *nicht ohne weiteres prima facie sich mit der Realität deckt*, aus der er erst abstrahiert werden musste, deswegen ist er immer noch mehr als eine Fiktion, es sei denn, Sie erklären alle Denkergebnisse für Fiktionen, weil die Wirklichkeit ihnen *nur auf einem grossen Umweg, und auch dann nur asymptotisch* annähernd, entspricht.»<sup>26</sup> (Von mir hervorgehoben — G, N.) Engels beleuchtet diese Feststellung durch mehrere Beispiele : «Ist denn die Feudalität jemals ihrem Begriff entsprechend gewesen? In Westfrankreich gegründet, in der Normandie durch die norwegischen Eroberer weiter entwickelt, durch die französischen Normannen in

<sup>25</sup> Alexander Aphrod. in Arist. Met. I, 9.

<sup>26</sup> MARX—ENGELS : Ausgewählte Briefe (Ring-Verlag A. G. Zürich), S. 420.

England und Süditalien fortgebildet, kam sie ihrem Begriff am nächsten — im Eintags-Königreich Jerusalem, das in den Assises de Jerusalem den klassischsten Ausdruck der feudalen Ordnung hinterlassen hat. War diese Ordnung deswegen eine Fiktion, weil sie nur in Palästina eine kurzlebige Existenz in voller Klassizität zustande brachte, und auch das nur grösstenteils — auf dem Papier? — *Oder sind die in der Naturwissenschaft herrschenden Begriffe Fiktionen, weil sie sich keineswegs immer mit der Realität decken?*»<sup>27</sup>

Dieser Gedanke Engels', dass nämlich jeder Begriff im gewissen Masse «idealisiert», beleuchtet vortrefflich das komplizierte Verfahren der Begriffsbildung, das «Geheimnis» des Begriffs. Ähnlich meinte auch Lenin: «... auch in der einfachsten Verallgemeinerung, in der elementarsten Idee ('der Tisch' überhaupt) *steckt ein gewisses Stückchen Phantasie.*»<sup>28</sup>

Im Lichte der angeführten Anleitungen verliert auch die platonische Ideenlehre den Schein der Absurdität, und es wird klar, dass allzu wirkliche und schwierige erkenntnistheoretische Probleme die Ideenlehre als einen — freilich nicht im mindesten befriedigenden — *Lösungsversuch* ins Leben riefen. Was Lenin im allgemeinen von der idealistischen Erkenntnistheorie sagte, bezieht sich auch auf die platonische Ideenlehre: «Der philosophische Idealismus ist *nur* Unsinn vom Standpunkt des groben, einfachen, metaphysischen Materialismus aus. Umgekehrt ist vom Standpunkt des *dialektischen* Materialismus aus der philosophische Idealismus eine *einseitige*, übertriebene, überschwengliche (*Dietzgen*) Entwicklung (Aufblähung, Anschwellung) eines der Züge, einer der Seiten, einer der Grenzen der Erkenntnis zu einem Absolutum, losgelöst von der Materie, von der Natur, vergöttlicht. Idealismus ist Pfaffentum. Stimmt. Doch ist der philosophische Idealismus ('richtiger gesagt' und 'ausserdem') ein Weg zum Pfaffentum über *eine der Schattierungen* der unendlich komplizierten (dialektischen) *Erkenntnis* des Menschen.»<sup>29</sup>

Platon versuchte demnach in der Ideenlehre, das Verhältnis des Einzelnen und des Allgemeinen zu klären und rechtfertigte die *Existenzberechtigung des Begriffs*: Der Begriff ist berechtigt und begründet, trotzdem es in der irdischen Wirklichkeit bloss einzelne Dinge und Erscheinungen gibt. Die angeführte Darlegung des Aristoteles hebt richtig hervor, dass Platon damit eigentlich den Versuch machte, das *wissenschaftliche Denken* logisch zu begründen; bezieht sich doch die *Wissenschaft* niemals auf das Einzelne, sondern immer auf das *Allgemeine*. (Die Tatsache, dass Platon das begrifflich Allgemeine als eine metaphysische Wirklichkeit betrachtete, vermag den richtigen, «rationalen» Kern seines Gedankens nicht zu verdunkeln.)

Aus dem Gesagten wird verständlich, warum mehrere fortschrittliche Denker der Renaissance und der frühen Neuzeit an die Philosophie Platons

<sup>27</sup> a. a. O. — p. 422.

<sup>28</sup> LENIN: Aus dem philosophischen Nachlass (Dietz Verlag, Berlin), S. 299.

<sup>29</sup> a. a. O. 289.

anknüpften, besonders diejenigen, die in der Ausarbeitung der Kategorie des Naturgesetzes eine bedeutende Rolle spielten. Die *Gesetze* haben — nach Engels' Ausdruck — «*die Natur des Begriffs*», aber gleichwie der Begriff, fallen sie nicht unmittelbar mit dem Begriff, dem Konkreten, dem in der Wirklichkeit unmittelbar Gegebenen zusammen.<sup>30</sup> Nur so vermögen die Gesetze — sowohl die der Natur wie die der Gesellschaft — das Wesen der Wirklichkeit, ihre wesentlichen Zusammenhänge auszudrücken. Diese Tatsache jedoch macht auch das Gesetz geheimnisvoll und wirft als schwieriges erkenntnistheoretisches Problem das Verhältnis der konkreten Wirklichkeit und des abstrakten Gesetzes, der Erscheinung und des Wesens, des Einzelnen und des Allgemeinen in der wissenschaftlichen Erkenntnis auf. Ist das Gesetz nicht mit der Erscheinung, dem Einzelnen identisch, was ist es dann, *gibt es* überhaupt ein Gesetz, ist es nicht vielmehr ein Phantom, eine blosse Fiktion?

Die Scholastik hat den Schein, das Sinnlich-Konkrete akzeptiert, und die Forschung des in *Gesetzen* erfassbaren Wesens abgelehnt. Die Philosophie und Wissenschaft der Renaissance musste *die Existenzberechtigung des Gesetzes beweisen und verteidigen*, so wie Platon seinerzeit die des *Begriffs* verteidigte. Und die erste sich anbietende Lösung ist auch jetzt die Platons: die *volle* Wahrheit ruht fertig in dem Geiste Gottes, und diese *fertige* Wahrheit wird vom Geiste des Menschen widerspiegelt — lehrte Cusanus.<sup>31</sup> Die späteren Denker lassen den metaphysischen und religiösen Apparat weg, sie stellen sich jedoch die logische Struktur und die erkenntnistheoretische Rolle des Gesetzes auch ferner nach dem Muster der Ideenlehre vor: die Gesetze stehen *ausserhalb* der Erscheinungen, *über* den Erscheinungen. (Diese Auffassung findet sich auch noch in Goethes schönen Verszeilen: Nach ewigen, ehr'nen Grossen Gesetzen Müssen wir Alle Unseres Daseins Kreise vollenden.)

Im früh-neuzeitlichen wissenschaftlichen Denken spielte freilich die «*platonistische*» Auffassung des Gesetzbegriffes nur eine Übergangsrolle. Galilei oder Spinoza suchen das Gesetz nicht mehr in platonischer Weise ausserhalb der Erscheinungen und über ihnen, sondern suchen eine Problemlösung in *materialistischem* Geiste und erblicken den wirklichen Grund des Gesetzes in den Gesetzmässigkeiten der objektiven Wirklichkeit. Sobald in der Neuzeit das wissenschaftliche Denken sich findet, verwirft es die seinem Geiste fremden dualistischen, auf dem Dualismus der Wirklichkeit und des Gedankens fussenden platonistischen Lösungen. Bruno, Kepler, Galilei arbeiten bereits eine materialistische Gesetzkonzeption aus. Deshalb ist die im bürgerlichen Schrifttum ziemlich verbreitete Ansicht, welche die ganze Wissenschaft der Renais-

<sup>30</sup> Vgl. ENGELS' zitierten Brief, a. a. O. 420.

<sup>31</sup> CUSANUS: *De mente*, in E. CASSIRER: *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*. Leipzig—Berlin. p. 223.

sance von dem Geist und der Methode des Platonismus abhängig wissen will, unrichtig und unannehmbar.

5. Zusammenfassend können wir feststellen: Platons ästhetisch und hauptsächlich ethisch gefärbte Teleologie vertauschte die Naturwissenschaft mit einem *Naturmythos* (Timaios), mit dessen Hilfe er die wissenschaftlichen Ergebnisse seiner Zeit zum Aufbau einer idealistischen Metaphysik verwendet hat. Hat aber diese Metaphysik die ursprünglichen mathematischen, astronomischen usw. Ergebnisse auch verzerrt und ist die Mathematik in Platons Händchen oftmals auch zum Spiel mit Zahlen geworden, so hat sich aus der mathematischen Betrachtung pythagoreischen Ursprungs dennoch soviel hinübergerettet, dass das Prinzip und das Programm der quantitativen Naturforschung nach Jahrhunderten eben aus Platon herausgelesen werden konnte.

Für die Entwicklungsgeschichte der Kategorie des Naturgesetzes ist das Problem der Begriffsverallgemeinerung, mit Rücksicht auf die Begriffsnatur der Gesetze, von höchster Bedeutung. Platons Ideenlehre ist — obgleich auch hier metaphysisch verzerrt, zu einem Absolutum erstarrt und in Pfaffentum mündend — ein grosszügiger Versuch zur Erschliessung der Natur der Verallgemeinerung, des «Geheimnisses des Begriffs»<sup>32</sup>. Damit tat Platon mittelbar auch einen Schritt zur Erschliessung der erkenntnistheoretischen Rolle, des «Geheimnisses des Gesetzes»<sup>33</sup>. Die vollständig begründete Klärung des Begriffs des Naturgesetzes vollzog sich jedoch nicht mehr auf dem Boden des Platonismus, sondern auf dem der materialistischen Wissenschaft und Philosophie, als Frucht einer langen geistigen Entwicklung im Zeitalter der Renaissance.

ДЬ. НАДОР

# ПЛАТОН И ВОПРОС О ЗАКОНАХ ПРИРОДЫ

(Резюме)

Телеологическая натурфилософия Платона выдвинула вместо естественных наук «естественный миф», с помощью которого он использовал научные достижения своего времени в целях выработки идеалистической метафизики. Тут возникает вопрос: сыграла ли вообще философия Платона какую-нибудь положительную роль в развитии взглядов на природу, в развитии научного мышления? Настоящая статья отвечает на этот вопрос положительно. Достижения платоновской философии для дальнейшего развития научного мышления усматривает она в двух фактах:

1. Первый — это применение количественно-математического подхода к изучению природы. Платон являлся последователем пифагорейцев в том, что он считал числа и

<sup>32</sup> Neben der Kritik von Platons Ideenlehre hebt auch B. FOGARASI gewisse positive Beziehungen hervor. «Doch auch Platons Idealismus enthält in verkehrter Form ein Moment der Widerspiegelung: nach Platon sind nicht die Ideen die Bilder der Dinge, sondern die Dinge sind die Bilder, sind Kopien der Ideen, die Dinge bilden die Ideen ab. Auf diese Weise erscheint der Gedanke der Widerspiegelung bei Platon auf den Kopf gestellt, was überhaupt für den objektiven Idealismus kennzeichnend ist». Logik, Aufbau-Verlag, Berlin. 1955. S. 367.

<sup>33</sup> Auf den Zusammenhang von Begriff und Gesetz macht LENIN öfters aufmerksam: «... von wo die Begriffe, die Abstraktionen herkommen, von dorthier kommen sowohl das 'Gesetz' als die 'Notwendigkeit' etc.» Aus dem philosophischen Nachlass, a. a. O. 220.

численные отношения реальными, несмотря на то, что он нередко мистифицировал их, и придерживался взгляда, что путь к изучению природы ведет через исследование количественных отношений, лежащих в основе гармонии мира.

2. Второй — это тот факт, что теория об идеях с известной точки зрения имеет большое значение для выработки понятия закона природы: теория Платона об идеях представляет собой попытку разгадать «тайну» понятия, сущность обобщения. Ввиду того, что законы науки носят характер понятий (Энгельс), платоновская философия является посредственным шагом к разгадке «тайны» законов науки.

Этим можно, пожалуй, объяснить, что натурфилософы эпохи Возрождения — среди них в известной степени сам Галилей — в борьбе против схоластики ищут для себя оправдания в платоновской философии и черпают программу и тезисы количественного изучения природы из произведений Платона.

K. MARÓT

## L'ESILIO DI OVIDIO\*

Se esiste un filo che, malgrado tutto, colleghi i popoli momentaneamente isolati l'uno dall'altro, questo filo è indubbiamente quello degli studi, quello dei compiti e dei problemi che attendono di esser risolti nell'interesse dell'umanità. È per questo che, quale modesto cultore degli studi classici che oggi ha la fortuna e il piacere di poter parlare qui, a Roma, quasi come presso la sorgente, e davanti ad amici comprensivi, è per questo, dunque, che ho scelto un argomento, un problema tuttora un po' oscuro riguardante la vita di Ovidio, grande poeta romano sul confine tra due epoche, — argomento particolarmente adatto a illustrare la nostra tesi.

Quanto all'argomento stesso, devo premettere due fatti. L'uno, che per la sua trattazione ho dovuto purtroppo fare a meno della conoscenza di un libro che, secondo quanto appare dalla reconsione che ne pubblica la rivista *Gnomon* (1949, pp. 44—57), sarebbe certamente indispensabile a nostri fini: il volume di H. Fränkel: *Ovid, a Poete between Two Worlds-Sather Cl. Lectures* 18), 1945, che mi è rimasto inaccessibile. qui debbo notare che nel momento della mia partenza non potei nuovamente consultare l'opera di Heinze: *Die augustäische Kultur*. L'altro, che sebbene il nostro argomento sia ricco di ampie prospettive per quel che riguarda la realizzazione pratica del programma politico di Augusto, in questo luogo, conformemente al carattere e all'occasione della conferenza, ci limiteremo allo strettamente necessario per illuminare le questioni relative all'esilio di Ovidio.

\* \* \*

Il cinquantenne Ovidio si stava occupando della limatura delle sue opere principali, — le *Metamorfosi* e i *Fasti* — quando, nel tardo autunno dell'anno 8 della nostra era, improvvisamente, Augusto, scavalcando le normali vie burocratiche, (*nec . . . decreto senatus, nec selecto iudice*, come dice il poeta, *Tristia* II, 131 sg.) lo fece relegare nella piccola e lontana città di Tomi.

\* Conferenza letta il 29 aprile 1955 all'Accademia d'Ungheria in Roma, sotto la presidenza del Sen. prof. Ambrogio Donini.

*Causa meae cunctis nimirum quoque nota ruinae  
Indicio non est testificanda meo*

— con queste parole, certamente veritiere, Ovidio (Tr. IV, 10, 99 sg.) declina il compito, per lui ovviamente non troppo piacevole, di scendere in dettagli (cfr. anche Tr. II 208 sg. ; Ex Ponto II, 2, 59 sg.). Nei passi in cui tuttavia occasionalmente si lascia sfuggire qualche allusione ai motivi della sua condanna, egli parla vagamente di un *error* (così in Tr. IV, 10, 90) o di *carmen et error* (come in Tr. II, 207 : *Perdiderant cum me duo crimina: carmen et error*) oppure dell'ira del *princeps* offeso (*laesi principis ira*, Tr. IV, 10, 98), — di quest'ultima, sembra, solo quale conseguenza dei due motivi, del *carmen* e dell'*error*.

Esistono dunque due cause della condanna, e in generale si è del parere che una discordanza d'opinioni tra gli studiosi si possa constatare soltanto per quel che riguarda l'interpretazione dell'*error*. Riepilogazioni delle varie ipotesi, spesso assai poco fondate, si trovano in Bayle (1820), Cocchia (1902), Schanz—Hosius II, 209 e, soprattutto in E. Martini, *Einleitung zu Ovid*, 1933, p. 7 e sgg. Tanto per citare un esempio, un meritevole editore e commentatore ungherese di Ovidio, Géza Némethy pensò, a suo tempo, ad un errore politico del poeta, che, per esempio, egli avesse ordito intrighi negli interessi di Agrippa Postumo (*Videtur Ovidius per Fabium et Marciam cognovisse Agrippam Postumum fuisseque eius cultorem, et, cum Agrippa iram Augusti in se vertisset, hac amicitia inductus fecisse una cum aliis Agrippae amicis pro salute Agrippae tale quid, quod iram Augusti in se quoque verterit*. Comm. exeg. ad Ov. Tr. 132 sgg. ; la citazione si trova a p. 136). Non ci sembra che tale opinione sia sufficientemente fondata e, almeno da parte nostra, difficilmente potremmo immaginare Ovidio, il poeta che viveva esclusivamente per la sua arte, nelle vesti di un protagonista di avventure politiche. Del resto, ciò che sembra decisivo, è che Ovidio stesso allude (Tr. II, 103 ; III, 5, 49) a una certa colpa di cui egli fu testimone, ma che, secondo il verso 133 e il verso 209 del secondo libro dei *Tristia*, era stata commessa da un membro della famiglia imperiale. Ma anche talune circostanze della *relegatio*, p. es. che Ovidio dovette partire immediatamente, in pieno inverno, (Tr. I, 3, 5 sg.), e per una regione così lontana, sembrano giustificare il sospetto che Augusto volesse prevenire la possibilità di indiscrezioni da parte del poeta. E anzi, se noi, seguendo l'opinione comune, vogliamo per ora considerare come secondo motivo della condanna, il deleterio influsso che la lasciva *Ars Amatoria* esercitava sulla moralità pubblica, acquisterà una certa consistenza anche l'ipotesi che quella colpa commessa da un congiunto dell'imperatore sia stata di carattere morale.

Per quel che riguarda questo secondo motivo «indubbio», diversi passi del II libro dei *Tristia* sembrano, infatti, metter fuori d'ogni dubbio che parlando di *carmen* Ovidio alludesse all'*Ars Amatoria*, *qua turpi carmine factus agnor obsceni doctor adulterii* (Tr. II, 211 sgg. ecc.). È perciò che sin dal Bayeux



(1788), la maggior parte degli studiosi autorevoli suppone che Ovidio sia venuto a conoscenza della relazione adultera di Giulia Minore, nipote di Augusto, e moglie di Lucio Emilio Paolo con D. Silano, e anzi, che egli abbia involontariamente contribuito alla nascita di tale relazione, forse proprio con la pubblicazione di quel *carmen* che esorta all'immoralità e all'adulterio: l'*Ars Amatoria*. E la supposizione sembrerà tanto più probabile, ove si pensi che nello stesso anno Augusto ha espulso da Roma anche Giulia stessa (Tac. Ann. IV, 71), mentre Silano già precedentemente aveva preso la via dell'esilio volontario (ibid. III, 24). Ma sull'essenziale non inciderebbe, naturalmente, neanche se, come pare sostenga il Trozzi, *Ovidio e i suoi tempi* (Catania, 1930), p. 211 sg. (volume che non ho potuto consultare), il motivo fosse stato l'*adulterium incestuosum* tra Giulia Minore e suo fratello Agrippa Postumo.

Ricostruendo in questa maniera gli eventi, sembra che i due motivi definiscano veramente nel modo più plausibile i precedenti, allora «noti a tutti», dell'esilio di Ovidio. L'unica obiezione che può esser mossa e che spesso è stata mossa al motivo connesso con il *carmen*, è che l'*Ars Amatoria*, nell'epoca in cui Augusto la prese a pretesto per l'allontanamento di Ovidio, era ormai pubblicata e conosciuta da ben otto-nove anni. Per conto nostro, noi da molto tempo nutriamo il sospetto che — per quanto l'*Ars Amatoria* sia senza dubbio una composizione di condensato erotismo — Augusto non la potesse addurre a pretesto che *a potiori*, oppure a titolo di *pars pro toto*, perchè, in realtà, con altrettanto diritto egli avrebbe potuto citare tutti gli altri volumi di elegie di Ovidio apparsi fino ai Fasti. Anche l'edizione seconda, certamente più moderata, degli Amores, che ci è pervenuta, illustra la venalità delle donne (p. es. III, 8, 64), mette alla berlina il *leno maritus* (II, 19, III, 14) ecc., e, anzi, si permette un'allusione (III, 4, 37 sgg.), dalla quale sembrerebbe che l'adulterio fosse quasi una tradizione nazionale a Roma:

*Rusticus est nimium, quem laedit adultera coniunx  
Et notos mores non satis Urbis habet,  
In qua Martigenae non sunt sine crimine nati  
Romulus Iliades, Iliadesque Remus.*

Nello stesso modo, p. es. nell'epistola indirizzata a Paride (Hero XVI) Elena sembra accusare di lenocinio il marito che, con la sua partenza, l'avrebbe spinto sulla cattiva strada; esattamente come tale accusa apparirà, in una formulazione, certo più esplicita e riferita al presente, nell'*Ars Amatoria*, II, 365 sgg. Non può esser quindi dubbio che, transcendendo la *τρυφή* sensuale di quel Properzio e di quel Tibullo che avevano dato forma romana al gusto ellenistico, tutti i volumi elegiaci del giovane Ovidio, forse anche in seguito alla crisi dell'epoca e alla virulenta giovinezza del poeta, abbiano contribuito a diffondere quell'atmosfera surriscaldata, inquinata e morbosa che era ben

lontana dal conformarsi alla linea tracciata dalla politica di Augusto e che, anzi, costituiva, nei riguardi di questa politica, un'aggressione alle spalle. Nè possiamo tralasciare di menzionare, a questo proposito, che, a quanto ci risulta, il primo sostenitore, o, diciamo pure, il precursore dimenticato delle tesi da noi avanzate fu M. Pokrovski, più di cinquant'anni fa professore a Mosca, nei cui vari vecchi lavori (così p. es. in *Neue Jahrbücher f. d. klass. Alterum* IX, 1, 252 e soprattutto «*Neue Beiträge zur Charakteristik Ovids*», in *Philologus*, Supplementband XI, Heft 3) le citazioni ovidiane, discusse spesso con criteri giuridici quasi troppo rigidi, non si limitano affatto all'*Ars Amatoria*. Al contrario: fu in base a un verso degli *Amores* (II, 2) che il Pokrovski ricostruì la più esplicita critica di Ovidio nei riguardi della politica augustea, e precisamente delle disposizioni delle *Leges Iuliae* che permettevano agli schiavi di denunciare i padroni. E parimenti lo studioso russo mise in rilievo, come Ovidio anche nei suoi esercizi rettorici avesse parodizzato l'impopolare fraseologia delle *Leges Iuliae de adulteriis* (cfr.: Maskin: *Il principato di Augusto*, trad. ungh., ed. dell'Accademia, Budapest 1953, pp. 469 e sgg.)

A nostro parere, tuttavia, sarebbe del tutto inutile discutere, se per il *carmen*, uno dei due motivi della *relegatio* di Ovidio, si debba intendere l'intera opera poetica precedente del poeta, oppure esclusivamente quell'*Ars Amatoria* cui sia le allusioni che vi fece Ovidio — o per ragioni di semplicità o nella cosciente intenzione di sminuire la propria colpa — sia gli studi moderni hanno dato un rilievo particolare, come ad un'opera che nella maniera più chiara e condensata avesse accumulato in sé le immoralità in contrasto con il programma di Augusto e l'ironia fatta sopra le leggi augustee. Sarebbe inutile, specie da quando uno studioso ungherese e un tedesco, indipendentemente l'uno dall'altro hanno contemporaneamente di bel nuovo reso — almeno per me — evidente, che non solo le elegie scritte anteriormente ai *Fasti* potevano esser state causa dell'esilio di Ovidio, ma che a questa condanna avevano potuto contribuire addirittura gli stessi *Fasti* e le *Metamorfosi*, destinati originariamente ad appoggiare il programma augusteo. Vale a dire, per *carmen* noi possiamo intendere benissimo l'opera intera di Ovidio — cosa che acquista evidenza anche da un'osservazione marginale del Pokrovski (*Philologus*, vol. cit. p. 372), secondo cui, almeno da un punto di vista, importante anche per noi, tutta l'opera ovidiana, compresi i *Fasti* e le *Metamorfosi*, è omogenea: dal punto di vista, precisamente, che essa predilige gli argomenti in cui gli *stupra*, *incesta*, *adulteria* sono in primo piano.

\* \* \*

Ma diamo la parola alle tesi stesse cui abbiamo alluso.

Quale primo volume delle edizioni bilingui degli autori classici a cura dell'Accademia Ungherese delle Scienze, al principio dell'anno 1954 sono stati

pubblicati i Fasti di Ovidio. Nel luglio del 1953, nella mia qualità di revisore di quella edizione, ho potuto vedere la Introduzione premessa al volume da Stefano Borzsák che nel terzo paragrafo dell'Introduzione addita numerosi passi di Orazio e di Virgilio cui Ovidio aveva senza dubbio fatto allusione, riducendoli al suo particolare tono elegiaco e rivestendoli d'un tono profano. Nello stesso tempo, il Borzsák ha messo in rilievo, come nei tempi immediatamente successivi all'esilio di Giulia Maggiore, figlia di Augusto, ogni «buon cittadino» dovesse inevitabilmente individuare con costernazione, nelle reminiscenze parodistiche, particolarmente dell'Ars Amatoria, l'esaltazione del libero amore e, più precisamente, lo scherno e la beffa fatti delle leggi «de adulteriis». E se il Borzsák non manca di sottolineare, ad ogni modo, che le Metamorfosi e i Fasti sono opere più conformi all'ideologia del regime, nel quarto paragrafo della sua Introduzione richiama tuttavia la nostra attenzione a numerosi passi che tradiscono in modo lampante, come Ovidio non abbia scelto spontaneamente quegli argomenti, ma soltanto sotto la pressione delle circostanze, e come egli abbia trattato senza alcun rispetto devoto la società divina dell'Olimpo, nei cui rappresentanti, in numerosi passi delle Metamorfosi, noi dobbiamo riconoscere, dietro le frasi obbligate relative alle divinità, le tipiche figure dell'aristocrazia romana, mentre le loro gesta fanno pensare alle avventure e ai pettegolezzi amorosi di queste figure che meglio avrebbero trovato il loro posto nelle commedie: le divinità, in queste opere, non appaiono affatto più sublimi che nelle altre. E come già nell'epistola di Didone, conformemente al carattere del genere letterario rappresentato dalle Eroidi il pio Enea appare come un vile spergiuro, così svaniscono anche nelle Metamorfosi le antiche tradizioni romane, delle quali il poeta non pensa neppure lontanamente di rilevare il valore nazionale e politico: nel primo piano stanno sempre gli interessi della mitologia greca, o piuttosto del mitologizzare. Infine, ciò che è il più importante, nel quinto paragrafo della sua Introduzione, il Borzsák ha constatato anche, come il «*tenerorum lusor amorum*» non fosse mai diventato veramente e sinceramente il «*diligente cantore*» (Fasti III, 177) dell'anno latino. Tra le mani di Ovidio l'antica *ars* e *cultus* non erano che attrezzi da teatro. Lucrezia e Silvia non sono che una matrona e una Vestale concepite alla maniera moderna, e se il poeta, nei passi famosi (I, 391 sgg.; II, 303 sgg.; VI, 319 sgg.) non manca di rilevare, quasi a titolo di espiazione, il fallimento o lo scorno del seduttore, se i racconti collegati mercè l'ordinamento dei Fasti rispecchiano, in un modo esteriore, l'ideologia ufficiale, e se, infine, essi danno più posto al folklore e alle antiche credenze romane, bisogna pur dire che le descrizioni più riuscite sono sempre quelle degli episodi amorosi. Così, pressapoco, il Borzsák arriva alla conclusione che i Fasti dovettero interrompersi con il sesto canto, cioè con il sesto mese, evidentemente perchè il poeta aveva intuito che, per assecondare il programma — non più del tutto sincero neppure da parte di Augusto stesso — egli non era capace di mutare

i propri interessi poetici, evidentemente di più viva attualità, onde soddisfare alle esigenze del *princeps*.

Non posso che considerare come un caso particolarmente fortunato il fatto che nell'ottobre dello stesso anno, grazie all'autore, mi è pervenuta la terza edizione della «*Römische Religionsgeschichte*» di Franz Altheim, in cui ho potuto leggere anche il capitolo intitolato «Il caso Ovidio». In questo capitolo, l'autore noto per la sua perspicacia e per la forza convincente delle sue dimostrazioni, ha nuovamente fatto fare un bel passo sulla strada della soluzione di un vecchio problema. Colpendo pienamente in segno, egli ha messo in rilievo, come l'incessante susseguirsi delle raffinate scene erotiche e l'irrispettosa «erotizzazione» delle antichissime divinità romane poste dal programma augusteo sopra un piedistallo d'onore — cose in cui Ovidio, conformemente al proprio carattere, non solo ricade assai spesso, ma egli ripete di tanto in tanto anche due o tre volte, quasi voluttuosamente, certe storie piuttosto grossolane sul conto di quelle divinità, — non potevano pesare nella bilancia, presso il *princeps*, a favore dei Fasti. Al contrario, questi fatti non potevano che convincerlo vieppiù dell'incorreggibilità del poeta e della sua inutilizzabilità politica. Non che Augusto dovesse esser urtato dalla crassa sensualità del poeta: la sensualità, gli antichi non la misuravano con le nostre norme; basti pensare che non solo Catullo, Properzio o Tibullo, ma nemmeno gli epodi di Orazio o i Priapea del Catalepton virgiliano cedono, in fatto di non aver peli sulla lingua, allo stile ovidiano. Il *princeps* dovette mettere la museruola sulla bocca del poeta per un'altra ragione, e precisamente perchè questi minava il suo programma, e anzi, qua e là lo attaccava anche in modo piuttosto esplicito. Quanto egli, in conclusione, aveva potuto conoscere dei Fasti, allora in via di preparazione, era assolutamente sufficiente per consolidare la sua vecchia convinzione: per quanto, cioè, Ovidio si sforzasse di servire con i suoi Fasti il programma aulico e, in particolare, il piano di rinnovamento religioso, non era in grado di tendere alla giusta mèta, se non nella propria maniera irritante, nel suo noto stilo indesiderabile, riuscendo più dannoso che utile. Malgrado, dunque, la sua buona volontà, Ovidio dovette scomparire, anche se la ponderazione a la grazia del *princeps* gli permisero conservare il proprio patrimonio e anche se le sue opere furono ritirate soltanto dalle biblioteche pubbliche.

Confrontando ora questi due ragionamenti contemporanei e indipendenti, possiamo constatare che se in alcuni punti la concezione del Borzsák, che in questo luogo non possiamo illustrare più dettagliatamente, è più vasta (in quanto non si limita al problema dell'erotismo), d'altra parte — accettando per momenti positivi la buona volontà del poeta e il carattere romano dell'argomento scelto — è più riservata di quella dell'Alheim. Il quale ultimo rileva più nettamente quanto nelle Metamorfosi e nei Fasti è di contrario al programma augusteo, sebbene forse non dedichi sufficiente attenzione al tratto, ugualmente antiprogrammatico, della mancanza di senso nazionale. Tutte

queste sfumature di differenza tra le due concezioni non toccano, tuttavia, le questioni essenziali : benchè partendo da basi differenti e ponendo l'accento su aspetti differenti del problema, entrambi gli studiosi, lavorando indipendentemente l'uno dall'altro, hanno intuito *la medesima realtà*, e questa circostanza è di per sè garanzia del fatto che essi l'hanno intuita in maniera giusta.

Dopo di che, a noi che in questa occasione, con gli sviluppi della questione ovidiana non abbiamo voluto che illustrare la confortante continuità degli studi e il loro inarrestabile progresso internazionale, determinato da una coerenza intrinseca — a noi, dunque, non rimane, per la questione stessa, che il compito di riassumere il suo stato attuale e di inquadrarla nelle adeguate prospettive storiche.

\* \* \*

Dopo quanto si è detto finora, è chiaro che agli occhi di Augusto non solo l'*Ars Amatoria*, ma tutta la produzione ovidiana di carmi, a lui nota, in cui il poeta esaltava con fervore l'adulterio, la vita dissoluta e l'amore illegale, rappresentava un pesante bagaglio di colpe. Se l'*Ars Amatoria* vi occupava un posto particolare, ciò era unicamente per la ragione che essa, pubblicata dopo la relegazione di Giulia Maggiore, aveva urtato ancora di più la sensibilità del *princeps* che però, in quel momento, si era trattenuto dalla punizione per ragioni di delicatezza ; ma la sua irritazione repressa non aveva fatto, in seguito, che crescere sempre di più. Del resto, sarebbe naturalmente ben difficile stabilire in quale forma e con quanta sincerità Augusto avesse manifestato il proprio giudizio nei riguardi del *carmen* ovidiano e se, o in quale forma, Ovidio avesse saputo di questo giudizio critico. È probabile che il poeta intuisse o indovinasse più di quanto potesse sapere con precisione e che il giudizio di Augusto, come accade in simili casi discutibili, fosse soltanto sommario, e forse nemmeno pronunciato tutt'una volta e tanto meno in forme strettamente giuridiche.

È ugualmente sicuro che forma e tono del giudizio furono determinati anche da quell'altro motivo, dell'*error*, di cui finora non si è riusciti a sapere con sicurezza in che cosa consistesse : certo è che la rapidità con cui il poeta fu allontanato sembra confermare il sospetto che si trattasse di prevenire qualche indiscrezione. D'altra parte, il momento nuovo che noi, in base ai risultati convergenti dei due studiosi citati, pensiamo di dover aggiungere, sembra confermato anche dall'iniziale moderazione e dalla successiva ostinazione di Augusto. Vale a dire : è indubbio che, relegando Ovidio, il *princeps* non condannò in lui soltanto il poeta che con la sua lascivia minava il programma politico imperiale, ma anche colui che, accettando di comporre i *Fasti* e le *Metamorfosi* per correggersi, gli era apparso — in base a brani che Augusto poteva conoscere delle opere in preparazione sia da letture pubbliche sia eventualmente da apografi — irrimediabilmente incorreggibile. Ovidio non sapeva esser che *tenerorum lusor amorum*, cioè un rappresentante, quanto più

dotato tanto più pericoloso, di quel tipo individualista che verso la fine della repubblica era assai diffuso a Roma e che dal punto di vista del programma politico di Augusto era tutt'altro che desiderabile; di quel tipo che, come si ne era accorto già Cicerone, con il suo indifferentismo soprattutto epicureo e con il suo quietismo politico, era l'incarnazione stessa dell'opposizione contro ogni idea statale e ogni realismo politico.

Secondo molti indizi, il quadro nuovo che abbiamo potuto tracciare dei *veri* motivi dell'esilio di Ovidio, chiarisce notevolmente molti problemi relativi sia ad Augusto, sia ad Ovidio. Sembra, dunque, che il poeta da tempo avesse intuito l'avversione di Augusto contro la sua produzione poetica e per questo avesse intrapreso, quasi ad espiazione delle proprie colpe, contemporaneamente alla composizione dei Fasti (che nella sua intenzione ed opinione dovevano ugualmente essere in linea con il programma augusteo), anche la composizione delle Metamorfosi che secondo la sua concezione e le concezioni vigenti nell'epoca era veramente un *ἄεσμα διηγετικόν* e che, quale «*epos*» redatto in esametri, da una parte limitava a priori il tono elegiaco, d'altra parte richiedeva un maggior numero di racconti seri. Infatti, anche i posterì spesso hanno considerato e utilizzato le Metamorfosi nel senso di un poema epico. È un'altra questione, che anche nelle Metamorfosi Ovidio seguì, com'è noto, un modello alessandrino — gli Aitia di Callimaco — e, naturalmente, resto sè stesso, non riuscì a cambiar personalità. Neanche il nuovo genere letterario e l'intenzione positiva operarono, quindi, il miracolo; anzi, il poeta stesso doveva accorgersi, quanto i suoi vecchi difetti risaltassero nella nuova opera e precisamente senza che, come accadeva nei Fasti, un carattere particolarmente romano dell'argomento scelto li contrabbilanciasse; doveva accorgersi, quanto poco il ciclo elegiaco alessandrino fosse diventato, tra le sue mani, un poema epico romano. Sarà stato proprio per questo che egli gettò nel fuoco quest'opera, in modo che noi non possiamo più leggere le Metamorfosi se non in base all'edizione ricavata da un apografo — o da più apografi — che erano entrati in circolazione prima della pubblicazione ufficiale che non ebbe luogo. Ora, d'altra parte, naturalmente lo stile erotico-elegiaco in quest'opera era tuttavia più equilibrato o, diciamo pure, il contrasto tra la forma e lo scopo è pur sempre più stridente nei Fasti. È per questo che noi siamo del parere che, facendo tesoro dell'osservazione dell'Altheim, bisognerebbe proseguire i tentativi intrapresi ultimamente in un articolo di H. Herter (Ovids Kunstprinzip in den Metamorphosen, AJPh, 1948, 129 sgg.): bisognerebbe raccogliere, confrontare e valutare tutti quei passi in cui nelle Metamorfosi e nei Fasti argomenti identici trovano elaborazioni differenti; e da questo confronto bisognerebbe trarre, ormai in un modo risoluto, le conseguenze definitive che sin d'ora non sembrano dubbie.

Lo stesso nuovo quadro qui tracciato indica, come è facile prevedere, anche la strada per la soluzione del problema, tuttora oscuro, dei dodici libri

dei Fasti. Infatti, non abbiamo alcun motivo di mettere in dubbio l'esplicita affermazione che si trova nei versi 549 e seguenti del secondo libro dei Tristia e secondo cui Ovidio ancora a Roma, prima dell'esilio, avrebbe terminato i dodici libri dei Fasti. D'altra parte, dopo quanto abbiamo detto, è perfettamente comprensibile, se il poeta, considerando la propria condanna come un rifiuto apposto al suo tentativo di espiatione, si sia scoraggiato e abbia trovato inutile la pubblicazione dell'opera. Così si spiegherà che la seconda parte dei Fasti, la cui limatura non era stata nemmeno incominciata dal poeta, sia andata in qualche modo perduta, mentre solo con gran ritardo e riluttanza, e solo dopo la morte di Augusto, il poeta incominciò a rielaborare i primi sei mesi, dedicandoli a Germanico, ma non riuscì a portarli a termine nemmeno sotto Tiberio; di modo che, nella loro forma attuale, questi primi sei libri dell'opera, furono pubblicati postumi, dal lascito dell'autore. (Per la questione cfr. P. Ovidii Nasonis Fastorum libri sex, erkl. von H. Peter I<sup>4</sup>, 1907, 10 sgg.; ma anche la grande edizione del Frazer, The Fasti of Ovid I, 1929, XV sg. è altrettanto esitante).

Quanto, infine, il nuovo quadro riesca a gettar nuova luce sulla figura di Ovidio quale autore dei Tristia e delle Epistolae ex Ponto, è una questione che qui non possiamo più trattare dettagliatamente: ci sia permesso dunque, di limitarci al semplice accenno.

К. МАРОТ

#### О ССЫЛКЕ ОВИДИЯ

(Резюме)

О причинах своей ссылки Овидий, как правило, очень редко распространялся, так как этот вопрос доставлял ему большое огорчение, а ее причины были — как он сам сказал — общеизвестны. Однако, если он и отзывался, то ссылался на свою поэзию («car-men») и какое-то недоразумение («error»). В отношении поэзии общепринятым было мнение, по которому его амурная лирика, созданная им в молодые годы, в частности книга стихов «Ars Amandi» принесла ему названное бедствие, так как она задевала наиболее сильно семейные чувства и общественные концепции Августа. В противоположность этому, бывший профессор московского университета М. Покровский подверг критике самые резкие выступления поэта против императора, в том числе, например, и замечания, относящиеся к закону, допускавшему рабам делать доносы на своих владельцев. В связи с этим, еще более 50 лет назад Покровскому удалось привести примеры из текста «Amores» и даже из риторической практики Овидия, которые доказали, что не одно лишь только произведение «Ars amandi» было исключительной причиной немилости Августа. Покровский заметил, что поэт во всех своих произведениях, включая и «Metamorphoses» и «Fasti», предпочитал темы, в которых преобладали мотивы «stupra incesta adulteria».

Это установление недавно (в 1953 году) было вполне подтверждено венгерским исследователем И. Боржаком и немецким ученым Ф. Альтгеймом. Названные исследователи доказали, что не только амурные элегии, написанные поэтом до появления «Fasti», служили причиной для его ссылки, а прежде всего некоторые места из «Fasti» и «Metamorphoses», предназначенные для «поддержки» политики императора, о которых Август имел сведения еще до их появления. Таким образом, помимо упомянутого недоразумения все творчество поэта служило причиной для его ссылки. Именно на основании важнейших работ Овидия, предназначенных для компенсации прежних заблуждений поэта, император убедился, что ярый индивидуалист, талантливый, но тем более опасный представитель эпикуреизма и квиетизма — поэт при всем желании не мо-

жет быть неверным самому себе, поэтому и стремился удалить его из Рима, пользуясь и предлогом «еггот»-а.

Аргументы венгерского исследователя являются более вескими, так как они охватывают не только эротику поэта, но и другие явления его творчества. С другой стороны, он показывает более сдержанности, нежели его немецкий коллега, который резко подчеркивает антиимператорские тенденции таких произведений, как, например, «Fasti» и «Metamorphoses». Эти различия, конечно, незначительны. Они не сокращают важности результатов русского, венгерского и немецкого исследователей, которое рассеивает множество неясностей, освещая туманные моменты, связанные с главными трудами поэта, некоторые неясные места произведений «Tristia» и «Epistulae ex Ponto», равно как и соотношение политики Августа и творчества Овидия.



## К ВОПРОСУ О СОЦИАЛЬНЫХ ДВИЖЕНИЯХ В ГАЛЛИИ ВО II СТОЛЕТИИ

В своей статье,<sup>1</sup> опубликованной в конце 1952 г., Н. Н. Белова высказалась против предположения, весьма распространенного в литературе, что якобы все без исключения галльское население, бывшее под властью Рима, благоденствовало в I и II столетиях н. э., и поэтому общественные различия между низшими и высшими классами, между богачами и неимущими рассеялись в глубокой тишине «римского мира» (*paх Romana*). Белова доказала, что вооруженные восстания в 21, 68—70 и 186 годах были вызваны не только национальными неполадками, возникавшими между галлами и римлянами, не только индивидуальным тщеславием некоторых самозванцев и не только буйством разбойничьих шайк и дезертиров, а также и взрывами общественного негодования, охватывавшего в то время Галлию. В своем прежнем этюде<sup>2</sup> я обращал внимание читателей на некоторые данные, взятые из источников, при помощи которых подтверждается, что общественные несогласия не уладились и в период от 70 до 90 г. и сильное общественное волнение возникло в качестве протеста против режима принципата. В настоящей статье я желаю привести подобные же доказательства, относящиеся к периоду царствования императора Марка Аврелия.

\*

«*Res etiam in Sequanis turbatas censura et auctoritate repressit*» — говорится в биографии Марка сборника «*Historia Augusta*».<sup>3</sup> Так как материал, сохранившийся в источниках относительно царствования Марка Аврелия, является весьма спутанным и обрывочным, исследователям не удалось еще установить, как включается этот бегло упомянутый эпизод в цепь исторических событий.<sup>4</sup> По-моему, здесь мы имеем дело с лаконичным,

<sup>1</sup> Н. Н. Белова: Социальные движения в Галлии в I—II веках. ВДИ 1952, IV, 45—55.

<sup>2</sup> К вопросу о социальных движениях в Галлии в I столетии: *Acta Ant. Hung.* 3 (1955).

<sup>3</sup> *SIIA v. Marci* 22, 10 (*Iulius Capitolinus*).

<sup>4</sup> В данное время труд В. Цвиккера (*W. Zwickker: Studien zur Markussäule. Amsterdam 1941*) считается самым лучшим путеводителем в лабиринте этого

но по сущности достоверным упоминанием<sup>5</sup> о движении, в рамках которого низшие классы общества, проживавшие во внутренних областях Галлии, в частности на земле секванов, в 173—174 гг. восстали против империи, воспользовавшись благоприятным историческим моментом, когда варвары в первой германо-языгской войне Марка Аврелия вторглись на некоторое время в империю, перейдя лимес даже верхнедунайской и рейнской провинций. Для подтверждения этого можно сослаться на следующие соображения.

В интерпретации цитированного места биографии Марка, Швендеманн<sup>6</sup> искал в выражении «res... turbatae» указание на вторжение внешнего, зарубежного противника, имея в виду место биографии 14,1: «et

вопроса, но место, цитированное нами из биографии Марка, было оставлено в нем — к сожалению — без внимания. — Мнения других исследователей относительно датировки эпизода показывают большое расхождение. По мнению Швендеманна (J. SCHWENDEMANN: *Der historische Wert der Vita Marci bei den Scriptores historiae Augustae*. Heidelberg 1923. 78) в 172 году было это восстание, по В. Веберу (W. WEBER: *Cambridge Ancient History* XI, 1936. 351, 354) 4 около 170—171 гг., по К. Жюллиану (C. JULLIAN: *Hist. de la Gaule* IV. Paris 1929, 478) в 170 году (с вопросительным знаком), по А. Гренье (A. GRENIER: *Archéologie gallo-romaine*. I. Paris 1931; 100; ср. *La Gaule, Toulouse—Paris* 1946, 101) и С. Рейнаха (S. REINACH: *Bull. archéol. du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1917, 78) около 166 г., а по Кеуне (KEUNE: *RE* Pa 1648) во время первого германо-языгского похода Марка Аврелия, т. е. в период, протекавший от 167 до 175 г. — В связи с беспорядками на земле секванов Жюллиан (ук. соч.), А. Бланше (A. BLANCHET: *Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule*. Paris 1907. 7, 54) и Л. Весли (L. VESLY: *Le castrum de Juliobona*. Rouen 1915. 20) указали на находки кладов, Весли же и Рейнах кроме того упомянули и об археологических следах разрушений. Вебер (ук. соч.) склонен видеть в названных беспорядках следствия нападения хаттов, которое было отбито Дицием Юлианом — по мнению Вебера — в 169 году. Швендеманн же (ук. соч. 75—78) связывает их с моментами, проявившимися по его хронологии — около 172 г., которые свидетельствуют о том, что атаки варваров в самые критические годы маркоманской войны были направлены не только на дунайский, но и на рейнский участок лимеса. Исходя из весьма сомнительной интерпретации А. Домашевского, касающейся одной надписи (см. A. DOMASZEWSKI: *Mitt. d. deutschen Arch. Inst., Röm. Abt.* 20 [1905] 156—163) Швендеманн указал и на то, что Флавий Констант в то время имел затруднения, пожалуй(?), и с восставшими в провинции Германии подданными Римской империи.

<sup>5</sup> Тщательный анализ текста «*Historiae Augustae*» — по мнению О. Т. Шульца (O. TH. SCHULZ: *Das Kaiserhaus der Antonine und der letzte Historiker Roms*. Leipzig 1907) — показывает, что в биографиях до описания жизни Каракаллы различаются данные трех писателей: 1. данные добросовестного историка, пользовавшегося только достоверными источниками; этот историк является «последним великим историком» Рима; он дал отчет о событиях периода, начиная от царствования Марка Аврелия до Каракаллы, как современник, строго придерживаясь хронологического порядка; 2. сообщения собирателя биографических данных, почерпнутых из современных или почти современных источников, содержащих биографические курьезы; 3. вставки релактора («*Theodosianus*») эпохи позднеримских императоров. Шульц (стр. 109, 205, 237) убежден, что интересующее нас место v. Marci 22, 10 содержит данные первой категории. Швендеманн (ук. соч.) не отвергает полностью мнение Шульца, но допускает и возможность, что сообщение о бунте секванов принадлежит ко второй категории. Как бы то ни было, не подлежит сомнению, что тут мы имеем дело с современным или почти современным сообщением, в достоверности которого нельзя сомневаться.

<sup>6</sup> Ук. соч. 78; см. еще L. Номо: *Le siècle d'or de l'empire romain*. Paris 1947, 312; ср. SCHULZ: ук. соч. 154.

*Victualis et Marcomannis cuncta turbantibus*). Эта аналогия сама по себе не убедительна: активной конструкцией места 14,1, подобно пассивной конструкции места 22,11, подчеркивается, что существовавший порядок на территории был нарушен извне. В противоположность этому, виртуальный *ablativus auctoris* пассивной конструкции «*res turbatas*» может скрываться только в словах «*in Sequanis*», т. е. нарушители порядка должны быть искомы в рядах секванов. К этому надо прибавить еще доказательство, вытекающее из слов «*auctoritate*» и «*censura*», так как они — особенно последнее — могли относиться только к мерам императора, принятым не против внешних врагов, а против своих же подданных. Хотя слово «*censura*» и употреблено здесь в переносном смысле ('строгость'), его подлинный смысл ('деятельность цензора') вряд ли поблек до той степени, чтобы оно относилось к людям, которые — не будучи подданными империи — не были подчинены римским властям. На основании сказанного, цитированное предложение может означать только волнение, беспокойство среди местного населения.<sup>7</sup> (Было ли это волнение связано с нападениями внешнего врага, облегчающими успешность восстания, это является уже другим вопросом.)

А кем же были те, которые выступили против римской власти во время царствования Марка Аврелия? Кем же были те, которые использовали вторжение варваров-грабителей или же хаос, вызванный ими же? Вряд ли можно думать о том, что это были имущие классы Галлии, так как вряд ли возможно предполагать, что они были недовольны римским режимом. Против него могли выступить только неимущие и, пожалуй, рабы, которые не спасались бегством (как люди со средствами, зарывшие своих ценности в землю)<sup>8</sup> и не помогали властям задерживать врага (как это случилось в провинции Бельгике),<sup>9</sup> а, наоборот, подобно варварам, направили свои силы против империи,<sup>10</sup> так как они ничего не теряли, если б она рух-

<sup>7</sup> В соответствии с этим, и большинство исследователей правильно говорит о внутренних беспорядках, см., напр., W. GÖRLITZ: *Marc Aurel*, Leipzig 1936, 150; B. NIESE—E. HONIG: *Grundriss der römischen Geschichte nebst Quellenkunde*. München 1923, 341; J. GERÉV: *A romaiak története*. (= История римлян). Budapest 1899, 534; FUSTEL DE COULANGES: *Hist. des institutions politiques de l'ancienne France* [II], *L'invasion germanique et la fin de l'Empire*, revue et complétée... par C. JULIAN, Paris 1891, 6. и т. п.

<sup>8</sup> BLANCHET: *ук. соч.* 33.

<sup>9</sup> SHA v. Did. Iul. 1, 7.

<sup>10</sup> Несмотря на то, что рабовладение в Галлии не достигло такой степени развития, как в Италии, в первых столетиях принципата все же надо считаться с присутствием многочисленных рабов, как это утверждается Беловой (ВДИ 1954/III, 132—138). Одна часть этих рабов, по всей вероятности, обрадовавшись тому, что империя пошатнулась, присоединилась к повстанцам точно так же, как и рабы-гладиаторы во время восстания 21 г. в этих же областях (см. Tac. ann. III 43, 45—46 и Белова: ВДИ 1952/IV, 49). В этом отношении можно указать и на то, что массовое восстание, возглавленное Матерном, вспыхнуло наверное не без предпосылок во время царствования Коммода. Некоторые из участников этого восстания начали волноваться, по всей вероятности, еще во время Марка Аврелия. О них надо думать, в первую очередь, как об участниках бунта, возникшего на земле секванов. В восстании Матерна — по мнению А. Д. Дмитриева

нула. — Тусклое напоминание о подобном явлении впрочем сохранилось и в источниках, относящихся к инвазии варваров в Паннонию и Восточный Норик во время маркомано-языгской войны: в то время как имущие члены общества — предвидя нашествие квадов и маркоманов в 171 году — старались зарывать свои ценности в землю,<sup>11</sup> а затем радостно приветствовали победу императорских войск, вернувших владельцам отнятые варварами блага,<sup>12</sup> принадлежащие к низшим классам использовав суматоху, вызванную инвазией, бежали с территории империи, где они испытали только нищету и угнетение. Поэтому-то Марк Аврелий и поставил условие при заключении мира в 172 году, после победы над квадами, чтобы противник вернул ему (повидимому, многочисленных) перебежчиков.<sup>13</sup>

Как бы ни было совершено нападение хавков,<sup>14</sup> по сухому ли пути<sup>15</sup> или же — как это предполагается большинством исследователей — со стороны моря,<sup>16</sup> все же оно было приостановлено в Бельгике.<sup>17</sup> Хатты также не могли проникнуть слишком глубоко в империю, потому что источники совершенно иначе передали бы события,<sup>18</sup> и есть даже исследователи, которые предполагают, что не хатты вторглись на территорию империи, а, наоборот, войска Дидия Юлиана — на землю хаттов.<sup>19</sup> Таким образом, находки монет царствования Марка Аврелия, которые были обнаружены в местностях Галлии, далеко от районов, подвергшихся опасности со стороны хаттов или хавков, не могут быть связанными с иным событием, как только с бунтом, возникшим во внутренней части провинции, на земле секванов, который, видимо, для имущих был настолько же опасным, как и нападение

(ВДИ 1940/III—IV, 102—104) — участвовали рабы и колоны крупных имений Галлии, разорившиеся крестьяне, равно как и военные дезертиры. Восстанию Матерна автор посвятил особый этюд (*Iulibona és Maternus felkelése* = Юлиобона и восстание Матерна), предназначенный для журнала «Arch. Ért.», в котором подробно разработан вопрос об облегчении побега и присоединения рабов и колонов к повстанцам эпидемией, равно как и суматохой в Галлии, вызванной инвазией варваров в царствование Марка Аврелия.

<sup>11</sup> ZWICKER: ук. соч. 160, 186.

<sup>12</sup> ZWICKER: ук. соч. 127 сл., 128 сл., 280 сл.

<sup>13</sup> Dio LXXI, 11, 2—3, изд. Boissevain III, 252 сл. (= *Excerpta Ursiniana* G. 57); далее см. еще ZWICKER: ук. соч. 189 сл. и F. R. CONRAD: *Mark Aurels Markomannenkrieg*, Neu-Ruppin (Diss. Rostock) 1889, 17. — Эта тема подробно обработана в статье автора (*Adalék Pannonia Marcus Aurelius-kori társadalomtörténetéhez* (=Данные к истории общества Паннонии эпохи Марка Аврелия), посланной в редакцию «Acta Ant. Hung.»).

<sup>14</sup> SHA v. Did. Iul. 1, 7.

<sup>15</sup> Th. BERGK: *Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande in römischer Zeit*, Leipzig 1882, 51 (с неправильной, устарелой хронологией).

<sup>16</sup> O. BROGAN: *Roman Gaul*, London 1953, 60; L. SCHMIDT: *Gesch. der deutschen Stämme. Die Westgermanen*. I. München 1938, 36; JULLIAN: ук. соч. IV<sup>4</sup>, 477 сл.

<sup>17</sup> SHA v. Did. Iul. 1, 7—8: «*Belgicam sancte ac diu rexit. Ibi Cauchis, Germaniae populis, qui Albim fluvium adcolebant, erumpentibus restitit tumultuariis auxiliis provincialium. Ob quae consulatum meruit testimonio imperatoris*».

<sup>18</sup> «Ob quae (см. зам. 17) consulatum meruit testimonio imperatoris. Catto etiam debellavit» — пишется в SHA v. Did. Iul. 1, 8.

<sup>19</sup> WIRTZ: *Bo. Jb.* 122 (1912) 175 сл.; WOTAWA: *RE* V, 415; L. SCHMIDT: *Geschichteder deutschen Stämme. Die Westgermanen*. II. München 1940, 138.

варваров. Такими местонахождениями оказались Ронжер (Rongères, деп. Allier), Булиньер, Ле Кастень (La Boulinière, Les Castaigns, деп. Cher), Барсак, Ножак (Barsac, Naujac, деп. Gironde) и может быть и Отен (Autun)<sup>20</sup> на южной части Галлии Лугудунской.

Как эти монетные находки, так и разорение Алесии в царствование Марка Аврелия<sup>21</sup> может быть связано только лишь с одним событием, упомянутым в источниках, а именно с бунтом, возникшим на земле секванов,<sup>22</sup> так как хавки и хатты — как выше сказано — не продвинулись столь глубоко во внутрь Галлии. Это еще более подкрепляет наше мнение, по которому названный бунт имел весьма бурный характер.

Последнее слово предложения, содержащего перечень участвовавших в маркомано-языгской войне племен («Gentes omnes ab Ilyrici limite usque in Galliam conspiraverant»),<sup>23</sup> указывает на то, что народности не случайно и отдельно вступили в войну, а совместно, и это придавало более эффективности их выступлению. Так как вышеприведенное установление «v. Marci», подтверждено — относительно главного театра военных действий (т. е. нападений маркоманов, квадов и языгов), — целым рядом данных, упомянутых главным образом Дионом,<sup>24</sup> мы не имеем никакой причины сомневаться в его правильности.<sup>25</sup> При таких обстоятельствах допустимо и предположение, что противоримские силы, находившиеся во внутренних частях Галлии («usque in Galliam», «quae ad media Gallorum protendebantur»)<sup>26</sup> — именно бунтовавшие секваны — со своей стороны тоже имели тесный контакт с выступлениями, которые облегчали их действия или

<sup>20</sup> BLANCHET : ук. соч. №№ 545, 555, 556, 594, 601, 291 (стр. 235, 237, 247, 249, 173).

<sup>21</sup> GRENIER : Arch. gallo-rom. I, 100 сл. (библиография : II [1934] 703); того же автора : La Gaule 102; S. REINACH : Bull. archeol. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1917, 78 : «... trouvailles ont déjà donné à penser qu'Alesia fut l'objet d'une destruction presque complète sous Marc Aurèle... Conf. Rev. Archéol. 1914, II, p. 162.» Монеты (Антонина и Фаустины), поступившие из слоев со следами разорений, по мнению Рейнаха, не противоречат вышецитированному установлению. — Труд J. Toutain : Alesia gallo-romaine et chrétienne (1933) был недоступен автору.

<sup>22</sup> Выражение *in Sequanis* относится к *civitas Sequanorum* эпохи принципата (это соответствует территории департаментов Haute-Saône, Doubs, Jura и восточной части Saône-et-Loire, см. RE IIa 1641—4) или (?) позднеримской провинции Sequania (иначе : Maxima Sequanorum; JULIAN : IV<sup>a</sup>, 478 : «les Helvètes de la Suisse, la Haute-Alsace et la Franche-Comté»). Вероятно правы те из исследователей, для которых выражение «in Sequanis» обозначает не территорию, вне пределов которой нельзя искать следов восстания, а центр, находившийся на земле секванов, из которого движение местами перебросилось и на другие области.

<sup>23</sup> SHA v. Marci 22, 1.

<sup>24</sup> См., например, Dio LXXI, 11, 2—3. 13, 2, изд. Boissvain III, 253, 258 (= Exc. Urs. G. 57, 59) и в связи с этим см. ZWICKER : ук. соч. 189—194.

<sup>25</sup> Это содействие, конечно, не всегда базировалось на формально заключенном договоре или на коллективно разработанных планах, см. H. SCHILLER : Gesch. d. röm. Kaiserzeit. Gotha 1883—1887, I, 643; SCHULZ : ук. соч. 153; ср. A. DOMASZEWSKI : Der Völkerbund des Markomannenkrieges. Serta Harteliana, Wien 1896, 8—13.

<sup>26</sup> Aur. Victor, Caes. 16, 13; SHA v. Marci 22, 1.

же способствовали их успешности. Такие выступления состоялись — судя по общепринятой теперь хронологии Цвиккера — в 173-4 году. В это время хавки напали на Бельгику, разрушили виллы в области Асбея (Hasbaye), равно как и вдоль пути Кёльн—Баве (Köln—Bavay), вследствие чего римские поселения позднее были восстановлены в более защищенном расположении.<sup>27</sup> В это же время наместник Бельгики Дидий Юлиан сражался и с хаттами.<sup>28</sup> И в то время как Северная Галлия была охвачена пожаром войны, другие германские племена (по всей вероятности, Naristae и Hermunduri) напали на Норик и Рецию.<sup>29</sup> Ввиду того, что Реция граничила с землей секванов, это событие, связывающее вооруженные силы римлян, находящиеся вблизи, предположительно дало могучий толчок к взрыву бунта среди низших классов в районе секванов.<sup>30</sup> В Северной Галлии варвары (хавки и хатты) были побеждены Дидием Юлианом, а на юге Пертинакс,

<sup>27</sup> SHA v. Did. Iul. 1, 7; см. еще ZWICKER: ук. соч. 220 сл.; BLANCHET ук. соч. 54; SCHUERMANN: Bull. des commissions royales. Bruxelles, 6 (1867) 100 и 29 (1890) 189—206 (цит. у Шведеманна ук. соч. 78 и Жюллиана ук. соч. IV<sup>4</sup>, 478); REINACH: Bull. arch. du Comité des travaux historiques et scientifiques 1917, 78; GRENIER: La Gaule, 102. — Исходя из установлений нескольких французских ученых (VESLY: ук. соч. стр. 20, 40, а также и Revue Arch. 1915, II, 385; GRENIER: La Gaule, 102), можно было бы предположить, что одна часть Юлиобоны была разрушена хавками или же набравшимися смелости по их примеру, восставшими подданными в этой провинции (причем город этот, учившись на своем опыте, стал строить фортификации для предохранения дальнейших подобных нападений). В другой статье я доказываю, что датировка этих событий временем властвования Марка Аврелия едва ли правильна (см. Iulio bona és Maternus felkelése [= Юлиобона и восстание Матерна], посланная в редакцию «Arch. Ért.»).

<sup>28</sup> Так интерпретирует (вероятно, правильно) данные SHA v. Did. Iul. 1, 8 ZWICKER: ук. соч. 220 сл. Неправильно датируется поход Дидия против хаттов 167—170 годами, когда он не был еще наместником Бельгики, а только начальником легиона XXI в Могонтиаке (SHA v. Did. Iul. 1, 6) в следующих трудах: E. RITTERLING: Fasti d. röm. Deutschland unter dem Prinzipat. Wien 1932, 74, 94; E. STEIN: Die Kaiserl. Beamten und Truppenkörper im röm. Deutschland unter dem Prinzipat. Wien 1932, 114; L. SCHMIDT: Gesch. d. deutschen Stämme. Die Westgermanen. II. München 1940, 138; A. STEIN—E. GROAG: Prosopographia imperii Romani. III<sup>2</sup>. Bero-lini—Lipsiae 1943, 17.

<sup>29</sup> SHA v. Pertin. 2, 6—7: *Marcusque imperator... praetorium eum fecit et primae legioni regendae imposuit, statimque Raelias et Noricum ab hostibus vindicavit. Ex quo eminente industria studio Marci imperatoris consul est designatus* (ср. SHA v. Marci 22, 1: *Gentes omnes ab Illyrici limite usque in Galliam conspiraverant, ut Marcomanni, Varistae, Hermunduri...*; Dio LXXI 21, изд. Boiss. III, 275 = Exc. Urs. G 66. См. еще ZWICKER: ук. соч. 219 (ср. 216—218, 14 сл. 19), 234 сл.

<sup>30</sup> Так как одно из галльских движений — судя по Victor Caes. 16, 13 и SHA v. Marci 22, 1 — связано было с маркомано-языгской войной и это движение не могло быть ничем иным, как бунтом, возникшим на земле секванов, сам бунт не может быть датирован ранее маркомано-языгской войны. Таким образом, восстание секванов не может быть связано с нападением хаттов на Германию и Рецию около 162 г. (относительно этого события см. SHA v. Marci 8, 7—8; P. v. RONDEN: RE II, 2297; Jullian ук. соч. IV<sup>4</sup>, 477; ср. Dio LXXII, 11, 3, изд. Boissevain III, 293; ссылка на текст Dio LXXI, 3, 2 является неправильной в этом отношении, см. ZWICKER: 151 сл.).

возглавляя I легион,<sup>31</sup> отбил германов, кажется, в 174 году,<sup>32</sup> вытеснив их из Норика и Реции. Вследствие этого, ставши изолированным, бунт под давлением строгих мер, принятых по повелению императора был ликвидирован.

<sup>31</sup> В нашу задачу не входит разрешить вопрос о том, возглавлялся ли Пертинаксом *legio I Adiutrix* из Бригетии во время военных действий, имевших место в Норике и Реции (как это предполагается Риттерлингом: RE XII, 1397, 1401, или же *legio I. Minervia* из Бонны (как это утверждает Цвиккером ук. соч. 206—219, по мнению которого временное откомандирование этого легиона из Бонны облегчило хавкам прорыв фронта на границе Нижней Германии и продвижение их вплоть до Бельгии).

<sup>32</sup> За вышеупомянутые победы были назначены консулами как Дидий Юлиан, так и Пертинакс (SHA v. Did. Iul. 1, 7—8, v. Pertin. 2, 6—7; ср. Dio LXXI, 22, 1, изд. Boissevain III, 262). По сообщению SHA v. Did. Iul. 2, 3, v. Pertin. 14, 5 названные были консулами одновременно (о записи) *Fragn. Vat.* 203 Элиан был соправителем Пертинакса, но на основании этого нельзя сомневаться и в совместном консульстве Пертинакса и Дидия [как это делает Domaszewski: Mitt. d. deutschen Arch. Inst., Röm. Abt. 20, 1905, 162]; Aelianus является опиской вместо Iulianus, см. R. WERNER: Der hist. Wert d. Pertinaxvita, Klio 26 [1933] 289; FLUSS: RE Suppl. III, 897; допустимо и то, что Пертинакс был консулом сперва с Дидием, а потом, но может быть еще в том же году, с [Л. Росцием] Элианом, но Wotawa [RE V, 415 сл.] считает это мнение, высказанное BORGHESE [Oeuvres III 115] и DE CEULENEER [Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère 30, 5], менее убедительным, нежели предположение (описки). Вступление названных двух полководцев и позднее императоров в должность консульства датируется вообще концом 174 г. или же 175 годом (A. DEGRASSI: I fasti consolari dell'impero romano, Roma 1952, 49; W. LIEVENAM: Fasti consulares imperii Romani [Kleine Texte 41—43]. Bonn 1909, 24; RITTERLING: Fasti... 74, 94 и т. д.), по всей вероятности, правильно, потому что консульство Пертинакса упоминается в источниках, придерживающихся хронологического порядка (прежде всего в выпусках из труда Диона, сделанных Ксифилином), после объявления Фаустины *Mater castrorum* (Dio Xiph. LXXI, 10, 5, 22, 1, изд. Boissevain III 261—262, ср. SHA v. Marci 26, 8, CIL XIV, 40; PIR<sup>2</sup> I, 133; H. MATTINGLY: Coins of the Roman Empire in the British Museum. IV. London 1940. стр. CVI, CXLIV, 488 сл. 534, 541, 650 сл. P. v. RONDEN: RE I 2314), и до восстания Авидия Кассия (Dio Xiph. LXXI, 22 1—2, изд. Boissevain III, 262, SHA v. Pertin. 2, 7—10, далее R. WERNER: Klio 26 [1933] 289, PIR<sup>2</sup> I, 283, P. RONDEN: RE II 2382, C. CZWALINA: De epist. actorumque, quae a script. hist. Aug. proferuntur, fide atque auctoritate. Diss. Bonn 1870, 31 сл.).

S. SZÁDECZKY—KARDOSS

SUR LES MOUVEMENTS SOCIAUX DE LA GAULE AU II<sup>e</sup> SIÈCLE

## (Résumé)

Dans un passage de la biographie de Marc-Aurèle (SHA v. Marci 22,10), il est question de menées séditieuses intestines qui, déclenchées en territoire séquanais, étaient dirigées contre l'ordre de l'empire. Il convient d'identifier ces insurgés avec ceux des adversaires du gouvernement impérial qui, pendant la première guerre germano-sarmate de Marc-Aurèle, se tinrent sous les armes à l'intérieur de la Gaule (Victor Caes. 16, 13 ; SHA v. Marci 22,1). Les séditieux en question engagèrent leur action en collaboration avec d'autres ennemis de l'empire (SHA v. Marci 22,1) ; il semble que l'occasion d'une pareille coopération put s'offrir aux habitants du territoire séquanais au moment où, en 173—174, la Rhétie, située dans leur voisinage immédiat, était envahie par des Barbares, probablement les Naristi et les Hermundures (SHA v. Pertin. 2,6—7 ; Zwikker, Studien zur Markussäule I 219, 234 et sq. ; cf. 14 et sq., 19, 216 et sqq.). Vraisemblablement, ce furent ces mêmes rebelles qui saccagèrent Alésia (Grenier, La Gaule 102), et c'est, semble-t-il, pour se protéger contre eux qu'en Gaule intérieure, dans les régions non menacées par l'attaque des Chauques, maintenue au Nord, en Belgique (SHA v. Didii Jul. 1,7—8), les habitants aisés cachèrent leur argent (Blanchet, Les trésors, Nos 545, 555, 556, 594, 601, et peut-être aussi 291). — Les provinciaux qui, loin d'être terrifiés par l'invasion barbare, concevaient celle-ci comme une excellente occasion de s'insurger contre l'ordre établi par la domination romaine, appartenaient assurément aux classes les plus humbles de la société de l'empire. En effet, l'élément aisé prit la fuite, après avoir enterré ses trésors, ou bien, comme cela avait été le cas en Belgique, il courut aux armes et aida le pouvoir impérial à rétablir l'ordre.



# ZU DER GRIECHISCHEN GRABINSCHRIFT AUS INTERCISA

Im Band Intercisa I. der *Archaeologia Hungarica* macht E. Ferenczy den Versuch, eine gegenwärtig im Ungarischen Nationalmuseum in Budapest aufbewahrte, griechische Grabinschrift zu deuten<sup>1</sup>, und stellt hierbei eine nicht genügende Theorie auf, die nach Untersuchung des griechischen Textes unhaltbar wird, da ihr Ausgangspunkt grundlegend irrig ist.

Die Inschrift gelangte durch Kauf im Jahre 1906 in den Besitz des Ungarischen Nationalmuseums. Ihre Masse sind: Höhe 75 cm, Breite 79 cm und Dicke 14 cm<sup>2</sup>. Der Grabstein wurde von E. Mahler veröffentlicht, doch beschäftigte sich dieser Verfasser nicht ausführlich mit dem Stein, sondern gibt nur die Übersetzung der Inschrift auf Grund seiner eigenen Lesung an<sup>3</sup>. Ferenczy übernimmt die Beschreibung von Mahler, ohne sie jedoch zu revidieren — der obere Teil des ersten Buchstabens der 2. Zeile, des *P* ist nämlich auf dem Stein erkennbar, fehlt hingegen bei Mahler und infolgedessen auch bei Ferenczy —, legt die photographische Aufnahme des Steines<sup>4</sup> und seine eigene Lesung wie folgt bei:

*ΠΙCTONAC AΠO KY*  
*[Π]POBHΛΩN AΠO ΔHMΩ[N]*  
*[ETE]AEYTHCEN ENTAY*  
*ΘA KPICΠOC EΠ*  
*OIHCA*

Der am Ende der ersten Zeile als *Y* gelesene Buchstabe ist deutlich *A*. Obwohl die Achse dieses Buchstabens von derjenigen der übrigen etwas abweicht, fügt sich das *A*, was den Charakter der ganzen Schrift betrifft, gut in die ungleichmässig, unregelmässig geschnittenen Buchstaben ein. In seiner erwähnten Mitteilung übertreibt Mahler etwas den betreffenden Buch-

<sup>1</sup> E. FERENCZY: Eine Grabtafel mit griechischer Inschrift aus Intercisa. Intercisa I. Arch. Hung. XXIII. Budapest 1954. S. 274—276.

<sup>2</sup> Beschrieben von G. ERDÉLYI: Katalog der Steindenkmäler. Intercisa I. S. 285.

<sup>3</sup> Arch. Ért. 1907 (N. F. XXVII). S. 146.

<sup>4</sup> T. XLVI. 7.

staben, indem er ihn noch schief er zeichnet. Doch auch so erscheint es als recht willkürlich, ihn als *Y* zu lesen, insbesondere deshalb, weil die übrigen *Y* der Inschrift einen ganz anderen Charakter aufweisen. Ausserdem haben die Worte *ΑΠΟ ΔΗΜΩ[N]* nur zusammengeschrieben einen Sinn. Bei Berücksichtigung dieser Korrektur modifiziert sich die Lesung von Ferenczy wie folgt :

*Πιστόνας ἀπὸ Κα*  
*[π]ροβήλων ἀποδημῶ[ν]*  
*[έτε]λεύτησεν ἐνταῦ*  
*θα Κρίσπος ἐπ*  
*οίησα*

Weder die Form *Κυπροβήλος* noch die Form *Καπροβήλος* kommt in Inschrifttexten vor. Ferenczy geht von einer Bedeutung 'velum' von *βῆλος* aus und erklärt es als Soldatenfahne bzw. im übertragenen Sinn als Truppenbezeichnung. Eine solche Deutung des Wortes findet sich jedoch nirgends, bloss die Bedeutung 'Fahne' kommt im Greek Lexicon von Sophokles vor, doch ist auch hier der Umstand in Betracht zu ziehen, dass dieser Wortgebrauch erst in der byzantinischen Zeit belegt ist (Sophokles zitiert diesbezüglich Konstantinos Porphyrogenetos : De ceremoniis 11,18, 80,18). Demgegenüber stammt die Inschrift schon auf Grund des Charakters der Schrift aus einer früheren Zeit, aus dem III. Jh. u. Z. (eventuell aus dem Anfang des IV. Jahrhunderts). Ausserdem spricht auch noch gegen den militärischen Ursprung der Schrift, dass sie keinerlei Bezeichnung eines Truppenkörpers oder militärischen Ranges enthält und dass der vorkommende Name Pistonas — wie von Ferenczy selber zugegeben wird — ein Sklavename ist, so dass es sich schon deswegen nicht um einen Soldaten handeln kann. Die ohne jede künstlerische Sorgfalt ausgeführte Einmeisselung der Inschrift beweist schon an sich, dass sie für einen Sklaven erfolgt war. Das Auftauchen einer Truppe aus Kypros in Pannonien ist gleichfalls unvorstellbar, die Lesung *Κυπροβήλων* ist also auch deswegen unmöglich.

Demgegenüber ist das Wort *Καπροβήλων*, obgleich auch dieses in keiner anderen Inschrift vorkommt, viel plausibler. Der Fluss *Κάπρος* figurirt bereits bei Autoren im Altertum als Nebenfluss des Tigris, sein heutiger arabischer Name lautet Zab<sup>5</sup> — das Wort ist also ein syrischer Ortsname. Das Wort *βῆλος* führt ebenfalls nach Syrien : es bezeichnet einen phönizischen Fluss (Pagidus) und einen syrischen Berg (*Σελευκόβηλος*)<sup>6</sup> und im Assyrischen gibt es sogar einen Stadtnamen, der mit -bél zusammengesetzt ist, nämlich

<sup>5</sup> Polyb. V 51, 4. Strab. XVI 1,4. Ptolem. VI 1,7.

<sup>6</sup> Ptolem. V 15,16. Plin. l. c. V 81, 82.

Šapî-Bêl 'Stadt in Südbabylonien, Festung der Gambulu' (<sup>ALU</sup>ša-pi-i-<sup>ILU</sup>bêl Rm III 54)<sup>7</sup>.

Wenn es nun auch kein Beispiel für die Zusammensetzung des Flussnamens *Κάπρος* mit dem Worte *βῆλος* gibt, so findet sich dennoch eine Analogie dafür: in den Jahren 1825—29 fand man neben Trier, in St. Matthias einen Grabstein mit folgender Inschrift:

Ἐνθάδε κῆται Ἀζζος Ἀγρίπ(π)α Σῶρος κό[μης] Καπροζαβαδαίων ὄρων Ἀπαμένων<sup>8</sup>.

Ausserdem erwähnt G. Brusin im Zusammenhang mit den Ortsnamen auf den in Aquileia gefundenen syrischen Grabsteinen ein *κώμη Καπροτούρις*.<sup>9</sup>

Es ist auffallend, dass beide mit *Κάπρος* zusammengesetzten Ortsnamen auf dem Grabstein einer syrischen Person vorkommen. Da in Intercisa syrische Truppen garnisoniert waren und da es nach der Militärreform im III. Jh. gestattet war, dass die Soldaten auch ihre Familienmitglieder mit sich bringen, liegt es auf der Hand, dass auch ein syrischer Sklave nach Intercisa gelangen konnte. Auf Grund all dieser Ausführung scheint es als äusserst wahrscheinlich, dass die hier besprochene Inschrift zum Grabstein eines aus Kaprobelos tammenden, nach Pannonien gelangten syrischen Sklaven gehört.

М. КУБИНЫ

#### К ОБЪЯСНЕНИЮ ТЕКСТА ГРЕЧЕСКОЙ НАДПИСИ ИЗ INTERCISA

(Резюме)

В своей статье, опубликованной в Arch. Hung. XXIII (1954) 230—32, Э. Ференци стремился расшифровать греческую надпись надгробного памятника, находящегося теперь в Национальном Музее в Будапеште. Объяснения названного исследователя неприемлемы, так как они обоснованы на неправильной интерпретации текста.

По мнению Ференци текст надписи должен читаться следующим образом:

ΠΙΣΤΟΝΑΣ ΑΠΟ ΚΥ  
[Π]ΡΟΒΗΛΩΝ ΑΠΟ ΔΗΜΩ[Ν]  
[ΕΤΕ]ΛΕΥΗΣΕΝ ΕΝΤΑΥ  
ΘΑ ΚΡΙΣΠΟΣ ΕΠ  
ΟΠΙΣΑ

Название местности *Κυπροβήλος* — по объяснению Ференци состоит из двух частей: из имени острова *Κύπρος* и слова *βῆλος* 'velum', обозначающего здесь в переносном смысле какую-то военную формацию.

<sup>7</sup> Für die assyrischen Angaben sei hier Professor Dr. J. HARMATTA bestens gedankt, der mich auch auf das ganze Problem aufmerksam machte. Die Bemerkung von Professor HARMATTA über die Lesung des fraglichen Buchstabens wird auch von FERENCZY erwähnt (S 231, Anm. 2), aber von ihm nicht berücksichtigt.

<sup>8</sup> CIG IV 9893.

<sup>9</sup> Orientali in Aquileia Romana. Aquileia Nostra 24—25 (1953—54) col. 60.

Между тем можно указать на то, что последняя буква первой строки не Υ, а Α, поэтому название места должно читаться не *Κυπροβήλος*, а *Καπροβήλος*. Но неправильна и вышеупомянутая этимология, равно как и предположение, как будто бы в Паннонии находились военные отряды, прибывшие из Кипра. Кроме того, надгробный памятник был воздвигнут не воину, а, по всей вероятности, рабу.

В текстах надписей не встречается ни одна из упомянутых форм, но к форме *Καπροβήλος* можно привести по крайней мере аналогии. *Κάπρος* (теперь Заб) является названием реки в Сирии. Среди ассирийских названий местностей имеется сложное имя города, содержащее *-bél* в качестве второго члена *Šarî-Bél*. Название реки *Κάπρος* встречается тоже как член сложного названия местности, ср. *κόμης* *Καπροζαβαδαίων* на надгробном памятнике из S. Mathias (см. CIG IV, 9893) и *κόμη Καπροτούρις* на сирийском надгробном памятнике в Аквилее [см. G. Brusin, *Orientali in Aquileia Romana, Aquileia Nostra XXIV—XXV* (1953—54) col. 60].

Таким образом, не подлежит сомнению, что данная надпись находится на надгробном памятнике сирийского раба, прибывшего из Капробела в Паннонию.

M. R. ALFÖLDI

## PROVIDENTIA AUGUSTI

TO THE QUESTION OF LIMES FORTIFICATIONS IN THE 4TH CENTURY

Providentia Augusti is one of the simplest personifications characteristic of the political and religious mentality of the Romans. In its first aspect it is hardly more than a plain and condensed representation of a simple juridical concept by a female figure, the original word being also feminine. Cicero says: «Anus fatidica, stoicorum pronoia, quam Latine licet providentiam dicere.»<sup>1</sup> In the Roman Empire the Providentia legends are to be found mainly on coins and inscriptions. The effigies are not very suggestive nor variegated. Thus e. g. we may hardly call remarkable the effigy on the coins minted in large quantity in series in the twenties of the 4th century where the legend PROVIDENTIAE AVGG or PROVIDENTIAE CAESS surrounds a two-towered camp gate in plane design, built of ashlar (fig. 1 ; 1—14). The Department of Coins of the Hungarian Historical Museum, Budapest, possesses a hoard of 10 000 coins, found in Nagytétény at the beginning of this century, the great part of which are variations of this type.<sup>2</sup> This rich and varied material of Nagytétény makes it possible to investigate in detail this type and the events symbolised by it, which fast appear to be more interesting as the seemingly insignificant representations which, with the events underlying it had been of the greatest importance for the history of Pannonia.

The problem raised in this paper comprises three questions. The first is to establish the origin of this type during the reign of Constantin, the second is to gain a clear idea about the time of its use with a special view on the changes exhibited by the text of the legends and further by the content covering

<sup>1</sup> Cicero (ed. A. Goethe, 1887) de nat. Deor. I. 8.

<sup>2</sup> Dates of the hoard of Nagytétény : Soon after it had been found, it was mentioned in Arch. Ért. vol. 1887. (p. 445), later it was treated in the archive of the Department of Coins under item Nr. 691-A/1901, finally it was reviewed from numismatical point of view, A. ALFÖLDI : Il tesoro di Nagytétény. Riv. Ital. di Num. 1921, pp. 1—78. This vast hoard consists of small coins of only two different weights, and are exclusively new specimens. From this we may conclude that it was the remain of a camp casse coming in the Camp of Campona (to day : Nagytétény) for paying the soldiers. The coins of Constans Caesar are entirely absent ; from this it is evident that the hoard was buried before December 333, the date of Constans' inauguration to Caesar, presumably to hide it from a menacing invasion of Barbarians.

the idea of Providentia in the period of the empire, and as the third question, to define — in connection with it — the development process of the camp gate as a coin-type so that it may lend itself to interpretation.

The small bronzes of the legend PROVIDENTIAE AVGG or CAESS with the camp gate occur only in one period of Constantin's reign. As to style and execution they correspond to the coins provided with the legend VOT/XX, suggesting the time of the Vicennalia festivals of Constantin about 324—325.

From the AVGG variation of the legend we may conclude that this type was originally issued as part of the parallel minting agreed with Licinius, but even at the beginning of the year 324 before the outbreak of the second civil war it was not struck in the mints of Constantin with the name of Licinius.<sup>3</sup> After the civil war of 324 from the end of this year, however, it was struck in all mints of the empire.<sup>4</sup> The minting of these bronze coins was carried out on a very large scale and lasted a long time unchanged. The intensity of the minting may be illustrated by way of one single date: in the bronze hoard of Nagytétény there were coins from the neighbouring mint of Siscia showing as many as 54 different variations of marks and effigies, only with the name of Constantin. Apart from the varied marks the consecutive series were denoted by signs, dots, or lines in the reverse for an easy control of series. In the practice of Roman mints the use of control marks applied in the effigy was unusual, as a rule, they rather changed the whole type. In this case, however, it seems, legend and effigy were apparently more important than the usual issue of a new type.

The emissions of the Providentia-series were — mainly in the eastern part of the empire — immediately followed by CONSTANTINIANA DAFNE type issued in 328, glorifying Constantin's camp building at the Lower Danube.<sup>5</sup> Soon after also the minting of the GLORIA EXERCITVS small

<sup>3</sup> The Providentia small bronze with the camp gate appears only once and only in one mint, under Licinius' rule, in Heracleia in Thracia, in a mint of little importance (Cf. O. VOETTER: *Katalog der Sammlung Paul Gerin*, Wien 1921 further called *Cat. Gerin*, Heracleia, Licinius sen. 18—26, resp. Licinius jun. 2—5, with parallel coins for the dynasty of Constantin). The camp gate has the older form assumed at the end of the 3rd century and, in Heracleia, its date may be exactly established. Here the less frequently occurring small bronzes coined with Licinius' name (Fig. 2., 3) as well as the Licinius coinages forming the greater part of the series (Fig. 2., 1) show both emperors in their consular ornates. Constantin and Licinius were joint consuls for the last time in 315. (W. LIEBENAM: *Fasti Consulares Imperii Romani*, 1909, 34). The minting of this type at this place could have begun at this date. Fig. 2., 2 shows a small bronze struck on Licinius' name and indicating this early date by the festive vestment and the elaboration of the portrait (confer: *Antiquitas Hungarica*, II. 1948 p. 114). From the changes of the mint marks, 8 series may be reconstructed which means a relatively short minting period in small bronze striking. The last uniform series of the eastern and western part of the empire, entirely different in style was finished before the second civil war, in 321, the official date of the quinquennalia of the Caesars (fig. 2., 6). From this it is evident that the small coins of Providentia minted the first time about 315, should therefore have been of a short use, in Heracleia.

<sup>4</sup> Fig. 1., 1—14. The mints in the order of sequence of the plate: Londinium, Arelate, Treviri, Ticinum, Roma, Siscia, Sirmium, Thessalonica, Heracleia, Constantino-



*Fig. 1.* 1. Crispus Cat. Gerin Londinium 12. — 2. I. Constantinus Cat. Gerin Arelate 66. — 3. I. Constantinus Cat. Gerin Treviri 277. — 4. I. Constantinus Cat. Gerin Ticinum 84. — 5. I. Constantinus Cat. Gerin Roma 146. — 6. I. Constantinus Cat. Gerin Siscia 62. — 7. II. Constantinus Cat. Gerin Sirmium 1. — 8. I. Constantinus Cat. Gerin Thessalonica 29. — 9. Crispus Cat Gerin Heracleia 11. — 10. I. Constantinus Cat. Gerin Constantinopolis 1. — 11. I. Constantinus Cat. Gerin Nicomedia 17. — 12. I. Constantinus Cat. Gerin Cyzicus 21. — 13. I. Constantinus Cat. Gerin Antiochia 25. — 14. I. Constantinus Cat. Gerin Alexandria 33. — Hist. Mus. of Hungary.

coins begins and at the same time with it the type in discussion definitely disappears.<sup>6</sup>

To sum up the Providentia type was in general use from the year 324 on to 328.

In considering the development of the text of the legends affords a much broader view. The notion of Providentia runs through the whole period of the empire. Two interpretations of it have been developed according to the two meanings of the verb «provideo». It means foresight<sup>7</sup> but it means also the provision or care respective of it.<sup>8</sup> The same concerns the deity Providentia as standing between the emperor and his tutelary gods and, respectively, between the emperor and his people. The divine Providentia, Providentia Deorum protects the emperor, the emperor takes care of the Roman people and of the empire (Providentia Augusti).<sup>9</sup> The latter — in her figurative form — stands nearer to the former interpretation of the notion, but her representation is not distinctly crystallised, and consequently her interpretation is likely to be easily changed. Her image is in general a female figure who

polis, Nicomedia, Cyzicus, Antiochia, Alexandria. The type is also known from Lugdunum. (Cf. J. MAURICE: Numismatique Constantinienne. II. Paris 1911. 124, 7th emission.) The following fact is, likewise, characteristic of the age of the coinage. The vicennalia coinage appeared still in Aquileia, this means a preparative minting of the year 323—324; at the end of 324 however, the mint was closed and resumed work but in 330. Its next issue is a small bronze of about 2, 3 g weight, issued in bulk after 330. Considering the close relationship in style of the Providentia types with the vicennalia coins, it is evident that the issue began about the end of 324.

<sup>5</sup> J. MAURICE: op. cit. II. 573 publishes the rare metal pieces, about the bronzes of v. passim. Concerning the question of the age of it cf. note 52 below.

<sup>6</sup> The point of time is clearly determined by the fact that the Providentia types of more than 3 g belong yet to the group of non reduced small bronzes, just as the Constantiniana Dafne series, the Gloria exercitus coins were however issued in a smaller weight. (Average weight from the coins material of the Nat. Mus. of Hungary: 3, 15 g in the first group, 2,65 g in the second. Cf. the corresponding dates of the hoard of Nagytétény Op. cit. 3.)

<sup>7</sup> Cicero de inv. (cited by Forcellini, cf. the note below): *providentia est per quam futurum aliquid videtur antequam factum est.*

<sup>8</sup> Cicero de nat. Deorum (ed. A. Göethe 1887, II. 29) *deorum providentia mundum administrari.*

<sup>9</sup> Resuming: AE. FORCELLINI: Totius Latinitatis Lexicon IV, 1868, 962; R. Peter: Roscher's mythologisches Lexicon III/2, 3187; G. WISSOWA: Religion und Kultur der Römer, 2. Auflage. München 1912. 336.

<sup>10</sup> From the beginning of the 2. century on she has instead of a baton — a long sceptre, in the minting of all rulers, Cf. H. MATTINGLY: Coins of the Roman empire in the British Museum (further abbreviated: BMC Imp.) III. 1936, LXXXV. The long sceptre symbolises the ruling power; the fact that in effigies the figure of Providentia rules the globe is only a realisation of it. At other times she holds a bundle of ears, thus indicating the most emphasized alimentary role. (Cf. fig. 3, 1—2, from the beginning and the end of the II. century.) From the Providentia types of the inscriptions, every reference to the goddess Providentia belongs to it, e. g. on bases (where AVG may mean Augusta rather than Augusti) Concordia (Italia) CIL, V. 1871; Thuburbo Maius (Africa) CIL VIII 841; Interamna (Italia) CIL XI 4171, or in the Acta of Fratres Arvales: CIL VI 2023, 2028, 2042, 2044, 2051, or e. g. in a sanctuary, as mentioned of Delos by Macrobius (Sat. I. 17).

<sup>11</sup> BMC Imp. II., 1930, Titus 178 types, Cf. H. MATTINGLY: ibidem LXXV.

<sup>12</sup> BMC Imp. III. Traianus 55, Cf. H. MATTINGLY: ibidem LXVII.



rules the globe with the sceptre in her hand (fig. 3.).<sup>10</sup> In some cases in addition to these often reappearing representations also occasional Providentia figures appear on the coins mainly at the end of the 1st and at the beginning of the 2d century, in connection with the imperial adoption. In the case of Titus<sup>11</sup> and Traianus<sup>12</sup> it is still the foresight of the predecessor securing the continuity of the succession to the throne when, on the dies,<sup>13</sup> Vespasianus or Nerva hands over the sceptre — symbol of the reign — to the successor Titus and, respectively, Traianus, accompanied by the legend: PROVIDENTIA<sup>14</sup> (fig. 4. 2.). The succession to the throne takes still place entirely according to the Providentia Augusti. Soon after, as early as under the reign of Hadrianus a change of idea followed: it is the legend PROVIDENTIA DEORVM<sup>15</sup> which is minted on the respective coins, because — though the heir to the crown Hadrianus holds the scroll obviously establishing his adoption, in hand, the sceptre — equivalent to actual power — is brought to him by an eagle from heaven. The minting also in the reign of Antoninus Pius renders this divine sphere palpable by adding the winged thunderbolt to the legend of Providentia Deorum.<sup>16</sup> (fig. 5, 1). The effigy evidently suggests that it is the principal deity of Olympus which protects the emperor. The same idea is expressed at the end of the century, in the epoch of Pertinax<sup>17</sup> (fig. 5, 2). The aureus of Septimius

<sup>13</sup> F. KENNER: Programm-Münzen römischer Kaiser, Num. Zeitschrift. 17, 1885., 57, Cf. O. TH. SCHULZ: Die Rechtstitel und Reichsprogramme auf römischen Kaisermünzen. (Von Caesar bis Severus.) Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, Heft 4. Paderborn, 1925, 26 resp. Note 99. To this last cf. P. L. STRACK: Untersuchungen zur römischen Reichsprägungen des II. Jahrhunderts I. Die Reichsprägungen zur Zeit des Traian, Stuttgart, 1931, 45, whose opinion may be perhaps somewhat far fetched. The Senate had the opportunity to emphasize the common rule with the princeps if it had the intention to do so, just as it was the case under Nerva with the sestertii bearing the legend PROVIDENTIA SENATVS. The Traianus-as published here fig. 4, 1 was a direct continuation of the Nerva-type, but it hardly outlasted the first period after the demise of the crown.

<sup>14</sup> In this connection the BMC Imp. III, 117, is very characteristic of the name of Nerva. The legend on the reverse: PROVIDENTIA SENATVS S—C surrounds two togated figures who — standing opposite to one another — hold the globe in common. One of the two figures represents Nerva, no doubt the other means the Senate impersonated. This coinage emphasizes the leading principle of Nervas ruling: the co-dominion with the Senate. The legend, however, and most probably intentionally, goes beyond this conception, since Providentia means — in this case —: it was the Senate which after the tyranny of Domitianus raised Nerva to the throne, who will, together with it, rule the empire in peace. Cf. H. Mattingly BMC Imp. III. CXVII, resp. P. L. STRACK: loc. cit.

<sup>15</sup> BMC Imp. III, 1203 resp. 1236 Cf. O. TH. SCHULZ: op. cit. 94.

<sup>16</sup> BMC Imp. IV. 1940, 1266 Cf. O. TH. SCHULZ: op. cit. 45. note 128.

<sup>17</sup> BMC Imp. V. 1950, Pertinax 9, 12. cf. the somewhat far-fetched conclusions of O. TH. SCHULZ: op. cit. 46: „Damit wird im Geist des astrologischen Irrwahns der Zeit auf die Erscheinung eines Kometen Bezug genommen und vice versa auf die Übernahme des Prinzipats.“ If the radiated sphere in the effigy were really a comet, as it is generally supposed, the Providentia legend would not fit to it. Though the comet generally signifies demise of the crown but always in a meaning tragical to the ruler. Cf. PW-RE XI, 1922, 1948. In antiquity the comet always caused panic and consternation and meant an evil omen. Thus in the effigy we should consider not a comet, but rather some sign of heavenly support to the ruler, and this is made plausible not only by the

Severus, fine also from glyptographical point of view with the opposite Gorgo-head and the Providentia legend. plastical more than usual and exquisitely composed into the effigy, may symbolise the imperial far-sightedness<sup>18</sup> (fig. 5, 3) though the Medusa suggests again the divine sphere.

In the 3d century the notion of Providentia Deorum was on the vane.<sup>19</sup> In the last third of the century, in the period of great military dangers we find it in an entirely new conception: the personificated figure of Fides Militum holding one or two of his customary signs in the hand stands, on the coins facing Sol Invictus the new tutelary deity of the empire.<sup>20</sup> The protection of gods is apparently confined but to secure, in a way, the loyalty of the soldiers to the Roman insignia (fig. 5, 4).

In the whole era of the Roman empire Providentia Deorum appears for the last time when the emperors of the first tetrarchy, in 305, renounced the throne, according to the intention of Diocletianus, and voluntarily retire.<sup>21</sup> PROVIDENTIA DEORVM QVIES AVGG(ustorum), thus the legend on the reverse runs and it is this unusually subjective image by which the series of Providentia Deorum types is ended at the beginning of the 4th century (fig. 5, 5).

Providentia Augusti is on the other hand a notion of entirely personal character, it signifies the care of the emperor for his people, as expressed in effigies, at the beginning of the imperial age as coined on asses of Lugdunum at the beginning of Tiberius' reign in memory of Augustus.<sup>22</sup> This type of coin with the legend PROVIDENT, and representing a splendidly erected altar, was minted at first in the early years of Tiberius<sup>23</sup> and was in use till the end of the 1st century<sup>24</sup>, glorifying the peace, the greatest gift of Augustus to the Roman people by an image of the ara Pacis Augustae.<sup>25</sup>

legend of Providentia Deorum but also by the praying gesture of the female figure. In the gold quinarius of Postumus Coh.<sup>2</sup> No 293, this fine and plastical type is repeated perhaps in the same meaning.

<sup>18</sup> The Gorgo head in the so-called „fine conception” generally adopted since the end of classical age figures in this aureus certainly not only in the usual apotropaic meaning with the Providentia-legend but by the never sleeping snakes it perhaps would also express, the tireless nature of care and foresight. Although not especially marked, the Medusa on the coin revers indicates again to the divine sphere. Cf. PW—RE Gorgo passim.

<sup>19</sup> About the reason of it cf. p. 251. f. below.

<sup>20</sup> Aurelianus RIC V/I, 152; Tacitus RIC V/I, 52 f.; Probus RIC V/II. 844. ff.

<sup>21</sup> Cat. Gerin passim. In all mints coining folles.

<sup>22</sup> BMC Imp. I. 1923, Tiberius 146.

<sup>23</sup> H. MATTINGLY: BMC Imp. I. CXXXII.

<sup>24</sup> BMC Imp. I. passim, even under Domitianus' reign.

<sup>25</sup> H. MATTINGLY: BMC Imp. I. CXIX. adopts a more general point of view: „The altar is a direct reference to the worship of the dead emperor (i. e. Augustus). The legend: PROVIDENT requires interpretation; it is probably not Providence in the ordinary sense but rather — the farsighted wisdom of Augustus . . .” That the abbreviated Provident-legend indeed signifies Providentia Augusti, is proved by a bronze of Italica municipium which bears the full text: PROVIDE/NTIAE/AVGVSTI. See M. GRANT: Aspects of the Principate of Tiberius. Num. Notes and Mon. 116, New York 1950, 89; 7. t. 4. — Under the reign of Nero the same characteristic altar appears with the legend: ARA PACIS, likewise, on asses. (H. MATTINGLY—E. A. SYDENHAM: The



*Fig. 2.* 1. Licinius sen. Cat. Gerin Heracleia 26. — 2. Licinius iun. Cat. Gerin Heracleia 10. — 3. I. Constantinus Cat. Gerin Heracleia 10., de b. — 4. Licinius sen. Cat. Gerin Nicomedia 13. — 5. Licinius iun. Cat. Gerin Nicomedia 2. — 6. II. Constantinus Cat. Gerin Heracleia 12. Hist. Mus. of Hungary



*Fig. 3.* 1. Traianus BMC Imp. III. 43. t. 2. reverse only. — 2. Commodus BMC Imp. IV. 101. t. 2. reverse only



*Fig. 4.* 1. Traianus BMC Imp. III. 10. t. 4. — 2. Traianus BMC Imp. — 3. Hadrianus BMC Imp. III. 79. t. 3. reverse only

As mentioned above, at the end of the 1st century the adoption belongs still to the sphere of the providentia of the Senate or of the emperor (Providentia Augusti).<sup>26</sup> Under the reign of Augustus, however, the effigies demonstrate that human imagination entrusted adoption to the divine foresight (Providentia Deorum). It is in this time that the notion of Providentia Deorum is clearly distinguished from that of Providentia Augusti both in its content and representations. The stereotyped image of the latter was generally applied likewise at this time: a female figure holding in the first time a sceptre, later a staff ruling the globe<sup>27</sup> (fig. 3., 1—2).

To the sphere of the imperial providence belonged first of all the main personal questions of reigning, the punishing of people dangerous to the throne.<sup>28</sup> But, apart from it, minor measures of local importance gain likewise access to the sphere of Providentia Augusti, as it is evident from the letters of Plinius addressed to Traianus.<sup>29</sup>

In the course of the 2nd century providence of the emperor was bestowed mainly upon securing provisions first and foremost for Urbs and Italia. The most detailed indications are given on the base of C. Arrius Antoninus, the stone bearing after the cursus honorum the following text: «... qui providentia maximorum imperat. mis/sus urgentis annonae difficultates (sic!) iuvit...»<sup>30</sup> The types are at least as much communicative. Especially characteristic are these of two Commodus-coins: one of them<sup>31</sup> bears apart from marking the year of the imperial reign also the exerpue legend PROVID AVG and represents a vessel sailing at sea, the other<sup>32</sup> is yet more to the

Roman Imperial coinage I, London 1923, Nero 315.) which will eternize the memory of the Pax Augusta, regardless of the fact whether the altar signifies the Ara Pacis Augustae of Rome or not (cf. from the vast literature of the last decade: MORETTI: Ara pacis Augustae, 1948, with a summary of further investigations.)

<sup>26</sup> See p 248 f. above.

<sup>27</sup> See the summary of H. MATTINGLY in BMC Imp. III. LXXXV.

<sup>28</sup> Inscriptions characteristic of it are some composed to honour Tiberius' foresight at the time of the capital punishment of Seianus; the finding places being far from each other prove that it was a general use. ILS 157 (Interamna, Italia): *Providentiae Ti. Caesaris Augusti nati ad aeternitatem / Romani nominis, sublato hoste perniciosissimo Populi Romani / Faustus Titius Liberalis V / vir Aug. iter. / p. s. f. c. resp.* ILS 158 (Gortyna, Creta): *Num / ini ac Providentiae / Ti. Cae] sar. aug. et senatus / in mem. eius diei qui fuit XV K. Novembr. / P. Viriasius Naso procos tertio sua pecunia / consecravit.*

<sup>29</sup> Two examples: Plinius iun. (ed. M. Schuster 1950) Ep 10, 69, 1: *tu quidem, domine, providentissime vereris, ne commissus flumini ita mari lacus effluat* etc. (this refers to a weir); the other: ep. 10, 81, 1: *providentissime, domine, fecisti, quod praecepisti Calpurnio Macro, clarissimo viro, ut legionarium centurionem Byzantium mitteret* etc. This very typical text relates to the suppression of a local revolt.

<sup>30</sup> ILS 1118 (Concordia, Italia) erected in honour of C. Arrius Antoninus by Ordo Concordensium. The age is the epoch of the common rule of Marcus and Verus. The same res alimentaria may account for the erecting of the great base ILS 282 in Tarracina in honour of Traianus, with the text: *Providentiae / imp. Caesaris Nervae / Traiani Augusti / Germanici / ex S. C.* Cf. the earholding figures in Fig. 3 and 6.

<sup>31</sup> BMC Imp. IV. Commodus 588.

<sup>32</sup> BMC Imp. IV. Commodus 355.

point : it bears the picture with the legend PROVIDENTIAE AVG representing Commodus as Hercules who helps Africa, a female figure holding in the one hand a sistrum, and in the other a bundle of corn, — to get ashore from a ship (fig. 6, 1—2). It appears to be a clear indication to the provision of Rome with corn which came mainly from Africa. The question being an important and central one in the first half of the 3rd century, is proved by the fact that on the coins Severus Alexander holds instead of his customary attributes a cornucopiae and corn-ears.<sup>33</sup>

In the Marcoman-Sarmatian war the notion of the Providentia Augusti appears on an occasional issue again in a new light. We find on a sestertius of Marcus Aurelius the date of the year marked IMP VI COS III (172 Dec.—173 Dec.) and the usual adlocution type with young Commodus next to Marcus, his father presenting him to the soldiers lined up before the platform.<sup>34</sup> Commodus is at this time not a co-regent to his father yet, but in this year he scored his first triumphal title : Germanicus.<sup>35</sup> Here the Providentia Augusti relates therefore to the fact that Marcus introduced his son in the Marcoman — Sarmatian war in the interest of the empire, initiating him thereby in the science of warfare.

How varied the Providentia-types were and to what extent they accommodated to the actual conceptions and necessities of the imperial politics, is clearly indicated by the importance attached to the alimentary features of the Providentia at the beginning of the third century. From the middle of this Century on, however, at the verge of a menacing economical collapse and of the emergency of almost insoluble military questions the legends appeal only to the soldiers, just as they appealed some decades earlier exclusively to the masses of the Urbs. Under Gallienus the Providentia Augusti was represented by the figure of Mercurius with his customary attributes, the winged cap and shoes, and with the caduceus, holding admonishingly a money-bag in his raised hand.<sup>36</sup> At this time the superlative of the imperial care is accordingly to pay the sums promised or due to the army.

In this development the sharp borderline drawn between divine and imperial Providentia gradually vanishes. With the deification of the emperor certain divine properties were transferred to the living ruler. This appears to be outlined as early as in the above mentioned inscription of Gortyna in the epoch of Tiberius and later in an inscription of Sarmisegethusa<sup>37</sup> of the name of

<sup>33</sup> Coh.<sup>2</sup> 499.

<sup>34</sup> BMC Imp. IV. M. Aurelius 1425. Cf ibidem CXXXVIII, in this interpretation.

<sup>35</sup> M. BERNHART: Handbuch D. Münzkunde d. röm. Kaiserzeit, Halle (Saale) 1926, 289.

<sup>36</sup> RIC V/I. 1927, Gallienus 653. This type occurs even under Aurelianus : RIC V/I, 336.

<sup>37</sup> CIL III 1439.

<sup>38</sup> Quintil. (ed. E. Bonnell, 1861), 7, 2, 2.

<sup>39</sup> CIL III 5810. Augusta Vindelicorum (Rætia).





*Fig. 5.* 1. Ant. Pius BMC Imp. IV. 5. t. 19. — 2. Pertinax BMC Imp. V. 2. t. 3. — 3. Sept. Severus BMC. Imp. V. 36. t. 8. — 4. Aurelianus RIC V/1. 152. Hist. Mus. of Hung. — 5. Diocletianus Cat. Gerin Treviri 155. Hist. Mus. of Hung.



*Fig. 6.* 1. Commodus BMC Imp. IV. 106. t. 11. — 2. Commodus BMC Imp. IV. 111 t. 4\* reverse only



*Fig. 7.* 1. Maximianus Herc. Cat. Gerin Roma 33. — 2. Constantinus Chl. Cat. Gerin Roma 14. — 3. Diocletianus Cat. Gerin Roma 71. — 4. Maximianus Herc. Cat Gerin Roma 33. — 5. Constantius Chl. Cat. Gerin Roma? exergue faulty — 6. Constantius Chl. n. h. : CONSTANTIVS N C head laureat r. — VICTORIA SARMAT sacrifice scene Hist. Mus. of Hung.

Septimius Severus and Caracalla. The dedication of both runs: «numini ac (respectively et) aug. (respectively impp.)». At the end of the 3rd century this development reached its close. The qualities of the goddess Providentia characterized in the text by the devise: «mundus providentia regatur»<sup>38</sup> and expressed on the coins by the ruling of the globe were entirely transferred to the governing emperor, when in 290 Diocletianus was apostrophised as follows: <sup>39</sup> Providentissim[o] /principi, rector [i] / orbis as domin[o] / fun[d]atori pacis / aeternae / Diocletiano p. f. / invicto aug., pont. / max., ger. max., pers. / max., trib. pot VII / cos IIII patri pat. / procos. Sept. / [Valen]tio v. p. p. pr. / [d. n. mque] eius d. / [d.]

At the end of the 3d century the Providentia Augusti is the only power in heaven and earth which takes care of the Empire. Although the human imagination raised it to a divine height, this care could under the actual economical, social and political conditions but accomodate to the momentary practical necessities.

We have yet to investigate the origin of the reverse-type representing the camp gate. It was to be seen in a form similar to the small bronze struck in the reign of Constantin already some decades earlier in the last years of the 3rd century. The most important difference between the two forms lies in the number of the towers represented; in the earlier types it changes but is never less than three, whilst in the 4th century it is always two with a star above them.

L. Nagy writes in his last work about this coin type in connection with the Roman counter-fortification at Pest: «The fortification of this Sarmatian line (under Diocletianus, in 294, on the ground of the Fasti of Idatius) was an important event eternized on the silver coins of that year. On the reverse we see the image of a castle, with the legend VICTORIAE SARMATICAE which may symbolically represent also the fortress of Pest.»<sup>40</sup> This however, may hold only in case the type of a camp gate had been intentionally made for the occasion, in order to support the actual task pursued by the ruler. The camp-gate type is, however, not new. It is a chain link in the regular series of development in the minting of Diocletianus. The minting of silver coins in the first tetrarchy was catalogued by K. Pink.<sup>41</sup> From his catalogue the following conclusions may be drawn about the age and use of this type of camp gate.

The silver minting of the first tetrarchy begins in 293. First a sacrifice scene is struck on the coins, on which four figures clad in military dress stand around a tripod, whilst behind them the contours of a town of large perspective

<sup>40</sup> L. NAGY: Az Eskü-téri erőd, Pest város őse, (The Fortress at Eskü-square predecessor of the City of Pest.) Budapest 1946, 101. The silver, mentioned by L. Nagy and reproduced on the title page is presented in fig. 8, 6, a specimen of the Department of Coins, Hist. Mus., Budapest. Further: A. ALFÖLDI: Budapest története I, Budapest az ókorban. (History of Budapest, vol. I, Budapest in Antiquity.) Budapest, 1942, 674.

<sup>41</sup> K. PINK: Die Silberprägung der diokletianischen Tetrarchie. Num. Ztschr. 63 (1930). 10.

may be perceived.<sup>42</sup> The town or more exactly the military camp is surrounded by a wall with towers raised at proportionate distances. In the best executed specimens bear six of them. The four figures offering a sacrifice before the gates are to represent two Caesars and two Augusti. The type concerned probably celebrates the inauguration of the Caesars in 293. The reverse bears the legend usual by figuring on all silver coins of that time: VICTORIA SARMATICA,<sup>43</sup> PROVIDENTIA AVGG VIRTVS MILITVM resp. VIRTVS AVGG. (fig. 7, 1—6). The pattern of the reverse of large perspective became soon indistinct, so much so that in Thessalonica, founded in the last years of the 3rd century,<sup>44</sup> it does not occur any more. It seems, however, that within these time limits, it was current, mainly in the western mints. Although the mint of Rome represented a relatively higher engraving standard as regards the finish of the minting stamps yet it may be clearly seen to what extent they were engaged in the difficulties offered by perspective (of the silvers in fig. 7, 1—6 which all are from the different officines of Rome).

It appears, however, that just for the sake of the emperor's person, they insist to this hardly representable figure even in the most distorted and awkwardly drawn effigies and do not simplify the scene as they do with the background. The perspective of the rough drawn type of the camp or the town came soon to an end, and only the mint of Rome retained it to a certain degree. In Siscia and in the eastern mints using a flatter technique it largely became a plane design (cf. the silvers in fig. 8) hardly suggesting the backwall, in perspective however still retaining the design of many towers. K. Pink mentions<sup>45</sup> that on the so-called colonial bronzes of the eastern mints the use of the town gate type was not unusual and it is only natural that mainly in the eastern mints where the perspectival background of the sacrificial scene caused almost insurmountable difficulties, they soon turned to an entirely line work plane design (fig. 8, 1—6). This is how the camp gate type on coin reverses developed. Together with the legend PROVIDENTIA AVGG. it appears only in Nicodemia, in the 2nd and 3rd silver emissions<sup>45a</sup> and in Thessalonica lately attached to it (fig. 8, 4). As the effigy of the camp gate occurred together with all the legends figuring in this epoch as e. g. VICTORIA SARMATICA (fig. 8, 6), VIRTVS MILITVM (fig. 8, 1—3) and VICTORIA AVGG (fig. 8, 5), we can in no way surmise any tendency in it. Its meaning is therefore, at the turn of the 3rd and 4th centuries not unequivocal nor general else they would not have used it with the different legends. It is as well characteris-

<sup>42</sup> K. PINK : op. cit. 11.

<sup>43</sup> The occurrence of Victoria Sarmatica is supported by the fact that in 293, the Augusti bear the title Sarmaticus the third, the Caesars the first time. M. BERNHART : op. cit. 307.

<sup>44</sup> A. ALFÖLDI : Siscia. Vorarbeiten zu einem Corpus der in Siscia geprägten Rötermünzen. I. Budapest 1932. 9.

<sup>45</sup> K. PINK : op. cit. 13.

<sup>45a</sup> K. PINK : op. cit. 13. resp. 27.



tic that in bronze minting carried on on a scale by far larger than that of silver coining, only one type of Providentia appeared: the goddess well known during several centuries.

Later the camp gate type came down to Constantine's age with the legend *VIRTUS MILITVM*. It occurs the most frequently in the important western mint, in Treviri, where it is also found in gold,<sup>46</sup> (a silver exemplar is to be seen here fig. 8, 7). Presumably it was minted in memory of the heavy fights



Fig. 8. 1. Diocletianus Cat. Gerin Antiochia 14. | H — 2. Galerius Cat. Gerin n. h  
ANT

MAXIMIANVS CAESAR head laureat r. — *VIRTUS MILITVM* gate without wings with three towers — 3. Diocletianus Cat. Gerin Thessalonica 1. — 4. Galerius Cat. Gerin Thessalonica 2. but with legend *PROVIDENTIA AVGG* and — 5. Constantius Chl. TS. I. in exergue.

Cat. Gerin Siscia 9. — 6. Diocletianus Cat. Gerin Nicomedia 1. 7. I. Constantinus J. Maurice Num Const. I, 1908. 391. Hist. Mus. of Hung. —

on the reaches of the Rhine, for this type disappeared from the coins as soon as Constantine had defeated the again and again rising Alamanni and Franci in the first decade of the 4th century, so that after 310 there was for a long time a relative peace on the Rhine frontier. One and a half decades later, however, at the end of the two civil wars, the camp-gate revers appeared again, as one of the first uniform mintings of the Empire, at the same time in all working mints, this time invariably with the legend: *PROVIDENTIAE AVGG* resp. *CAESS*. (Fig. 1, 1-14.)

In the foregoing discussion the change of the concepts of Providentia in the epoch of the empire was closely followed. These investigations result

<sup>46</sup> J. MAURICE: op. cit. I. 1908, 385.

in the idea that the care of the ruler for his people, at the beginning of the 4th century, is not more than the sober solicitude for and pondering of a quick solution of urgent problems. Thus it may be rightly supposed that when at the end of the 3rd century the camp gate revers which had no general interpretation yet, was consciously and intentionally united with the legend: *Providentia Augustorum resp. Caesarum*, this happened in connection with Constantin's wide-reaching and far-sighted politics of *limes* fortification.<sup>47</sup> As proved by the vast dimensions of this series, these measures were by far more important than those executed by Diocletianus.<sup>48</sup> We must emphasize that the measures for general frontier defence were, according to the representations applied on the coins taken at the same time as the organization of the consistorium and thus as the solution for a long run of the problems of supreme military authority.<sup>49</sup> It seems that Mommsen's opinion<sup>50</sup> according to which the organization of the frontier defence was a common work of Diocletianus and Constantin, is still to be considered as questionable. On the basis of the foregoing this opinion may be modified as follows: the administrative part of the organization of the tetrarchy together with a number of minor reforms was, on the whole, a work of Diocletianus, as well as the building of many fortresses, modifications, larger or smaller fortifications and counter-fortresses at the frontiers as exacted by

<sup>47</sup> In this interpretation, the isolated occurrence of the *Providentia* type of the Licinius period, with camp gates, cannot be regarded as merely accidental. The coins were struck from about 315—316 (See Note 3, above) at this time, however, important border fortification works were being executed in the Danubian foreground of Thracia, probably, suggested by Constantin. The result of these works is the reconstruction of the seriously damaged camp of *Tropaeum Traiani*, between 315—317. B. RAFAFORT: *Die Einfälle der Goten in das röm. Reich*, 1899, 108; C. PATSCH: *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa* III/1. Wien, 1928, 10; 14; Cf. *The Cambridge Medieval History* I, London 1911, 211. note 1. The respective text of the inscription relating to the reconstruction of *Tropaeum Traiani* (CIL III 13734 = FIEBIGER—SCHMIDT 160 = ILS 8938) is most characteristic and runs as follows: „... Constantino et... Licinio piis felicibus aeternis Augg., quorum virtute et providentia edomitis ubique barbararum gentium populis ad confirmandam limitis tutelam etiam Tropeensium civitas... constructa est.” (As to the date cf. also: FIEBIGER—SCHMIDT's comment loc. cit.) The inscription states, in the text, the idea expressed by the coin type by uniting the *Providentia*-legend with the image of the camp gate. The fortification works at this time were but of local importance, just as the image of the camp gate with this legend occurred only in one place, in the near-by *Heracleia*. The legend *PROVIDENTIAE CAESS* this time was found once more in *Nicomedia*, but here with the usual image of *Juppiter Conservator* (Cat. Gerin. *Nicomedia*, Licinius iun. 2.) It is evident that in this sense the coin had an importance only in *Heracleia*, and even here only for a short, time. May be, it is a courteous recognition, by Licinius, of the great border fortification works suggested by Constantin.

<sup>48</sup> Most characteristic of it is a place in Zosimos (ed. J. Mendelsohn) II, 34 where the author, exaggerated, of course, attributes the new system of frontier defence exclusively to Constantin.

<sup>49</sup> E. STEIN: *Geschichte des spätröm. Reiches* I, 1928, 183. An analogous case is the origin of *magister officiorum*; ibidem 172. In the research work of the last decades we may find the most different opinions; cf. *The Cambridge Medieval History* I, 211.; R. GROSSE: *Röm. Militärgeschichte* 1920, 59.; N. H. BAYNES: *JRS* 15 (1925) 204.; H. D. M. PARKER: *JRS* 23 (1933) 177, 180.

<sup>50</sup> Cited by N. H. BAYNES: loc. cit.

military requirements. Constantin, however, in possession of a well developed executive and having got, in 324, the whole empire in his hands, achieved — on the ground of his experiences made in Gallia — together with the definitive establishment of the consistorium the reorganization of the frontier, with all building works, reparations and the like<sup>51</sup>.

These reverses obviously signify a complete defensive, the protection of riparienses so long as — in the hard pressed situation — the army of comitatenses arrives. The Providentia Augusti manifesting itself in camp building and border fortification means — in the actual situation — the greatest gift of the emperor to the people of the frontiers the best possible consolidation of the frontiers against continually menacing attacks. The great number of decrees proves the tendency to regard the border buildings and large scale constructions as a token of the imperial providence. These frontier fortifications considered as a concept of providence mean only a step forward in comparison with the Mercurius-concept of the Gallienus period. The above interpretation of this coin series in the years 324—328 is best confirmed by the fact that the series lasted up to the celebration of the most remarkable date of the frontier fortification at the Lower-Danube i. e. the emission of the memorial coins of Constantiniana Dafne. This fortress is not simply a spot in Constantin's frontier defence system but also a symbol of the whole fortification work. This is well demonstrated by the fact that — at the same time in all the mints of the empire — bronze coins and in Constantinopolis also gold ones were issued in memory of the erection of the new fortress.<sup>52</sup> In fact, the Roman frontier consolidated by Constantin stood fast on the whole during two generations against all the tremendous attacks received from outside.

<sup>51</sup> A good archaeological grasp of Constantin's limes fortification may be gained by the Roumanian excavations. See the resuming work of R. VULPE : *La Dobroudja. L'histoire ancienne de la Dobroudja*. București 1938. 306 ; further, relating to the different camps : GR. FLORESCU : *Fouilles et recherches à Capidava*. Dacia 3—4, 1927—32, 483 ; Dacia 5—6 (1935—36) 351 ; D. TUDOR : *Sucidava*. Dacia 5—6 (1935—36) 387 — Dacia 7—8 (1937—40) 359 ; GH. STEFAN : *Dinogetia Dacia* 7—8 (1937—40) 401 ; A. BARBAČILA : *Une ville Daco-Romaine, Drubeta*, Bucuresti 1938, 20 ; L. NAGY : *op. cit.* 88, who attributes it to Diocletianus.

<sup>52</sup> It may be seen from the itinerarium in Cod. Theodosianus that Constantin resided in 328 for a long time at the lower reaches of the Danube, and at the beginning of the summer in Oescus (C. Th. VI. 35, 5) See. O. SEECK : *Die Regesten der Kaiser und Päpste*, 1920, 69. Relating the bridge in Oescus See. A. ALFÖLDI : *Die Donaubrücke Konstantins des Grossen*. Zeitschr. f. Num. 1926, 161. The same events establish the year of 328 as the terminal date of the building operations at Constantiniana Dafne. This is perfectly confirmed by the style of the memorial coins.

М. Р. АЛЬФЕЛЬДИ

## PROVIDENTIA AUGUSTI

## К ВОПРОСУ ОБ УКРЕПЛЕНИИ LIMES'A В IV ВЕКЕ

(Резюме)

На мелких бронзовых монетах эпохи империи с легендой PROVIDENTIAE AVGG или CAESS появляется во время царствования Константина I редко встречававшееся раньше изображение ворот укрепленного лагеря. В находке в городе Надьтетень, состоящей больше чем из десяти тысяч монет, находится большое богатство разных типов этого изображения, что и делает возможным подробно анализировать его. Понятие providentia входит в широкий круг обоготворенных в эпоху империи понятий. Но его изображение не так четко определено как остальных понятий такого рода, поэтому как раз на монетах оно проявляет большую разновидность форм. В общем можно различать два главных типа изображений. С одной стороны встречается «Providentia Deorum», защищающая императора, но сравнительно рано исчезающая с монет, а с другой стороны, «Providentia Augusti», сфера влияния которой расширяется параллельно с тем, как «Providentia Deorum» перестает быть распространенной. Главной задачей «Providentia Augusti» является снабжение народа, прежде всего, разумеется, населения города Рима. Поэтому она часто встречается вместе с алиментарными изображениями на обратной стороне монет. Несколько позже, в середине III в. она сопровождается образом Меркурия с поднятым высоко денежным мешком в руках. Такое сочетание двух изображений указывает уже повидимому на то, что главной целью императорского попечения является почти исключительно выполнение обещаний, данных солдатам в связи с их денежным награждением. В это же время уже почти совсем не встречаются изображения «Providentia Deorum», а те, которые встречаются, указывают каждый раз на верность солдат императору. В результате и после всего этого появляется в период от 324 до 328 г. во всех монетных дворах римской империи чекан Providentia с воротами лагеря.

Исследователи до сих пор полагали, что изображение ворот лагеря с легендой VICTORIAE SARMATICAE, появившееся на серебряных монетах во время царствования Диоклетиана, представляет собой документ императорских построек крепостей в 294 г. (Ср. Fasti Hydatius'a). Однако, этот тип изображений является лишь переходной формой между существовавшими раньше перспективными изображениями городов и схематическими воротами на монетах в период первой тетрархии, и не может быть связан ни с одним историческим событием, менее всего с 294 г. Устойчивое сочетание изображения ворот лагеря с легендой «Providentia» устанавливается в 324 – 328 гг. и в это же время оно получает широкое распространение. Такое сочетание продолжает употребляться до появления медали с легендой CONSTANTINIANA DAFNE. Таким образом, это изображение тесно связано с крупными постройками пограничных крепостей, осуществленными Константином I, о которых свидетельствует богатый археологический материал, в особенности в низовьях Дуная.

E. THOMAS

## BRUCHSTÜCK EINER FRÜHCHRISTLICHEN MARMORTISCHPLATTE MIT RELIEFVERZIERUNG AUS CSOPAK

In der im Jahre 1939 erschienenen Arbeit,<sup>1</sup> die sich mit den pannonischen Denkmälern frühchristlichen Charakters beschäftigt, stellt L. Nagy in dem Kapitel, das die Steinmetzarbeiten behandelt mit Bedauern den Mangel solcher Gegenstände fest, die von der Anwesenheit und Anwendung der altchristlichen Bildhauerei in Pannonien zeugen würden. An die wenigen bisher bekannten<sup>2</sup> altchristlichen Reliefs schliessen sich nun auch die beiden am Westufer des Balatons, in der Gemeinde Csopak (Komitat Veszprém) im sogenannten Kőkoporsó-dűlő (Sarkophag-Feldweg) im Laufe von Rigolierungsarbeiten gehobenen Marmorbruchstücke an. Das grössere Bruchstück ist mit der Reliefgestalt eines mit Pfeil und Bogen bewaffneten Jägers, das kleinere mit der Halbgestalt eines Tieres verziert. Im Sommer 1953 zeigte J. Németh, Pfarrer der reformierten Gemeinde, die Bruchstücke im Ungarischen Nationalmuseum und im Januar 1954 wurden diese von der Archäologischen Abteilung für die Sammlung des Museums erworben.

Die Beschreibung der Stücke wurde von der Verfasserin der vorliegenden Arbeit in dem im Jahre 1954 erschienenen Band VI der *Folia Archaeologica* veröffentlicht.<sup>3</sup> Das in der genannten Publikation unter Nr. 23. beschriebene Stück, das zuerst im Kunsthistorischen Museum aufbewahrt wurde und das mit weidenden, laufenden Gazellen geschmückt ist,<sup>4</sup> gelangte seitdem in die Sammlung des Ungarischen Nationalmuseums. Es wurde nämlich in der Zwischenzeit festgestellt, dass das Stück mit dem im Jahre 1851 unter der Inventarnummer 36/1851—21 eingetragenen Gegenstand des Ungarischen

<sup>1</sup> *Pannonia Sacra*. Szt. István emlékkönyv (St.-Stephan-Gedenkbuch). 1939.

<sup>2</sup> Die aus Pannonien bekannten Steinmetzarbeiten sind folgende: der in Székesfehérvár aufbewahrte Pilaster mit Reliefverzierung (MAROSI: Székesfehérvári Szemle [1936], Abb. 1, 2), Pettau-i korlátosz (das Altargitter aus Pettau) (EGGER: Die christlichen Kirchenbauten), der im Ungarischen Nationalmuseum befindliche Sarkophag aus Szekszárd (*Pannonia Sacra* Abb. 14—16) und die mit Weinreben verzierten Sarkophage aus Siscia und Szombathely (BRUNSMID: Vjestnik X. 5. 195. Abb. 351.)

<sup>3</sup> E. THOMAS: Későrómai márványasztallap Csopokról (Spätromische Marmortischplatte aus Csopak). *Fol. Arch.* 6 (1954) 74 ff. Abb. 9. Taf. XIX.

<sup>4</sup> *Fol. Arch.* 6 (1954) 78. Gegenstand 23. A. HEKLER: Die Sammlung antiker Skulpturen [1929], 170, Abb. 172.

Nationalmuseums identisch ist : «Weisses Marmorbruchstück auf dem eine sich erhebende Gensengestalt und neben ihr der Kopf einer weidenden Gemse ausgearbeitet sind. Sendung von J. Kóssa, der schriftlich berichtet, dass er das Marmorbruchstück unter den Ruinen eines römischen Caldariums, am Ufer des Balatons, bei einem Sauerwasserbrunnen gefunden habe. — Auf dem Gebiete von Csopak (Kom. Zala), am Ufer des Balatons. Gefunden von J. Kóssa im Jahre 1848.»

Der Kókoporsó-Feldweg in Csopak ist als römischer Fundort schon seit langer Zeit in der Fachliteratur bekannt.<sup>5</sup> Auch seinen Namen erhielt der Ort vermutlich nach dem dort zum Vorschein gekommenen Steinsarkophag. Das ganze Gebiet ist überaus reich an Steingeröll und unter der Oberfläche ziehen sich überall römerzeitliche Grundmauern. Wie aus dem Inventarbuch des Jahres 1851 hervorgeht, wurde auch das Bruchstück mit der Gensendarstellung zwischen den Mauerresten gefunden. Wenn wir nicht irren, hat der Eintragende mit dem im Text verwendeten Ausdruck Caldarium, den Sitten der damaligen Zeit entsprechend, den bogenförmig (apsidial) abgeschlossenen Raum der Bäder bezeichnet, und zwar auf Grund der Aussage des den Fund einliefernden J. Kóssa. Diese zuletzt zum Vorschein gekommene Angabe beweist ebenfalls, dass sich am Fundort der Marmorbruchstücke, unter der Erde, die Mauern einer frühchristlichen Basilika befinden<sup>6</sup> und in deren apsidialem Abschluss vermutete der Finder ein Caldarium.

Unter den römerzeitlichen Siedlungen in der Gegend des Balatons dürfte dieses Gebiet eine wichtige Rolle gespielt haben. Die grosse Ausdehnung der Gebäude, die Funde in den frühen und späteren Gräberfeldern zeugen davon, dass das Gebiet dicht bewohnt war.

In den Weingärten der reformierten Kirche wurden an den Fundorten der von uns beschriebenen Gegenstände im Laufe von Rigolierungsarbeiten in grosser Anzahl auch römische Münzen aus der Zeit von Constantinus und Valentinianus II. gefunden.

Die in neuerer Zeit entdeckten Marmorbruchstücke stammen von dem verzierten Rand einer bei den Zeremonien des altchristlichen Kultus gebräuchlichen umfangreichen Tischplatte.

Charakteristisch für diese *Schüsseln* ist vor allem das übereinstimmende Material. Alle bisher zum Vorschein gekommenen Stücke sind aus Marmor. Den Massen nach schwankt der Durchmesser bei dem Bogen der unversehrten Schüsseln und der Bruchstücke zwischen 120—150 cm. Der verzierte Randstreifen ist im allgemeinen 12—16 cm. breit und der Rand ist — mit Ausnahme der weiter unten unter Nr. 4 und 15 beschriebenen Bruchstücke — von einer abwechselnd aus zwei Perlegliedern und einem Stabglied bestehen-

<sup>5</sup> Die frühere Literatur seit 1848 bei B. KUZSINSZKY : A Balaton környékének archaeológiája (Die Archäologie der Umgebung des Balatons), 1920. 172 ff.

<sup>6</sup> Fol. Arch. a. W. S. 84 f.

den Astragalosreihe umsäumt. Die zwei erwähnten Stücke sind von dicht nebeneinander angebrachten kleinen Kugeln umrahmt. Im Querschnitt sind alle Schüsseln gleich, hinter dem ein wenig hervortretenden flachen Rand folgt eine Vertiefung von ungefähr 3—5 cm, die sich in einem flachen horizontalen Bodenteil fortsetzt. Die Gestalten des höher liegenden, den Rand verzierenden Bildstreifens wölben sich an keiner Stelle über die Randfläche hinaus, sondern fügen sich in einem sehr flach behandelten Relief in die Fläche ein.

Die unversehrten Exemplare und ein Grossteil der Bruchstücke deuten auf eine runde schüsselartige Tischplattenform. Im Falle der Stücke Nr. 7 und 9 darf eine eckig abgeschlossene Bogenform angenommen werden, denn wenn wir den Bogen mit dem Zirkel begleiten, weicht die Linie von der Kontur des Kreises ab. Der Gegenstand Nr. 11 war ursprünglich entweder von viereckiger Form oder wurde, ähnlich wie bei den Exemplaren aus Salona und Ephesos, bogenförmig ausgebildet, unten gerade abgeschlossen. Das im Jahre 1848 zum Vorschein gekommene und im Jahre 1851 inventarisierte Bruchstück ist, wie es sich später erwies, ein Teil der Schüssel, deren Stücke im Jahre 1954 in der *Folia Archaeologica* veröffentlicht wurden. Da der Rand mit der Darstellung der Gazellen oder Gemen nicht bogenförmig, sondern gerade ist, gelang es, im Zusammenhang mit dem Vorkommen dieses Bruchstücks, die ursprüngliche Form der Schüssel von Csopak zu rekonstruieren. Die Marmorplatte mit gerader Linie zeugt von einer geschlossenen bogigen Form, ähnlich wie bei den Formen 1, 2, 3, 7 auf Taf. V.

Nachdem wir die Form der zu behandelnden Schüsseln und Ränder sowie ihr äusseres Erscheinen kurz skizziert haben, wollen wir nun die bekannten Exemplare beschreiben. Wir stellen uns hier die Aufgabe im Zusammenhang mit der Beschreibung der in Csopak zum Vorschein gekommenen Stücke, auch die in der Literatur bisher beschriebenen und ähnlichen Stücke zu veröffentlichen, um so diesen zerstreuten und oftmals nicht erkannten Rändern mit Reliefverzierung, auch in bezug auf Zeit und Bestimmung, den ihnen gebührenden Platz in der Reihe der Kunstschöpfungen der Spätantike anzuweisen.

Im folgenden gruppieren wir den Schüsselrand aus Csopak und seine Analogien nach den Fundorten:

1. Das Bruchstück der Marmorplatte aus *Csopak* besteht aus drei Teilen (Taf. I. 1 und Taf. Ia 1). Auf dem grösseren Teil (0,24 m × 0,14 m) ist ein im Laufen mit Pfeilen schießender Jäger zu sehen. Das dazugehörige kleinere Bruchstück (0,107 × 0,075 m) ist mit dem Hinterteil eines laufenden Löwen zur Gänze ausgefüllt. Das zweite, umfangreichere Bruchstück, dessen reliefverzierter Rand nicht bogenförmig, sondern gerade abgeschlossen ist, zeigt zwei Tiergestalten. Das eine Tier ist im Begriff mit jäh erschrockener Bewegung, emporgeworfenem Kopf die Flucht zu ergreifen. Ursache seines Schreckens dürfte das wilde Tier sein, dessen zottiger Schweif unter der Brust der Gemse zu sehen ist. Das andere Tier, die drohende Gefahr noch nicht ahnend, weidet friedlich mit gesenktem Kopf. Der äussere Saum des Randes ist von einer Astragallosreihe umrahmt, die sich an eine im Kreis verlaufende Rippe anschliesst und gleichzeitig als Basis für die Gestalten des verzierten Feldes dient. Die Gestalten sind innerhalb des



hervortretenden Rahmens in Tiefrelief ausgearbeitet. Die Darstellung des mit Pfeil und Bogen bewaffneten Jägers ist, trotz der flachen Ebene, plastisch und schwungvoll. Der fast im spitzen Winkel gebogene linke Fuss, der ganz nach rückwärts gestreckte rechte Fuss und die über die Schultern geworfene, im Winde nach hinten flatternde Chlamys sind alles Momente, die die schwungvolle Bewegung noch mehr betonen. Die gestreckte Linke drückt den Pfeil zielbereit an den Bogen, während die Rechte die Bogensehne spannt. Der Kopf ist mit einem Helm bedeckt. Charakteristisch für die Gestalt ist der Umstand, dass Kopf und Bogen über die im Kreis verlaufende Rippe hinausragen und dadurch den Rahmen des vertieften, zur Verzierung dienenden Bildfeldes sprengen. Nach dem verzierten Rand der Marmorplatte folgt nach innen zu eine 0,045 m tiefe Ausbuchtung, die sich dann in die horizontale Bodenfläche fortsetzt. Die Schüssel ist also 0,045 m tief. In dem gelb patinierten Marmor ist stellenweise eine graue Aderung zu sehen. Das Relief ist fein ausgearbeitet, die Flächen sind glatt geschliffen, Spuren des Bohrers sind in den Augenwinkeln, in der Gegend des Mundes, der Ohren und der Hörner sowie in den Windungen des Bogens zu entnehmen. Der Qualität nach gehören die Ränder aus Csopak zu den künstlerisch gut ausgeführten Stücken.

2. Im Museo Capitolini zu Rom befindet sich das sogenannte kapitolinische Puteal (Taf. II. 2), dessen Datierung lange Zeit problematisch war. Der Katalog der British School at Rome<sup>7</sup> führte das Stück auf Grund der flachen Reliefverzierung, der Mosaikumrahmung und der Ausfüllung auf das «ältere Mittelalter» zurück. Das Stück schmückte lange Zeit das Ambo der S. Maria in Ara Coeli und wurde hier dank der Qualität der Mosaikverzierungen mit den Cosmaten in Zusammenhang gebracht.<sup>8</sup> Der in italienischer Sprache verfasste Katalog von Bocconi bricht mit der Tradition des mittelalterlichen Ursprungs und datiert das Stück auf das II—III. Jahrhundert u. Z.<sup>9</sup> Hellbigs Beschreibung stellt fest, dass die Darstellung mehrere mit Mosaikumrahmung versehene Szenen aus dem Leben des Achilles enthält.<sup>10</sup> Schliesslich veranlasste das interessante und problematische Stück auch Snyder, darüber eine Studie zu schreiben,<sup>11</sup> in der Verfasser, unter Benützung einiger ähnlicher Bruchstücke bestrebt ist, Zeit und Bestimmung von Marmorreliefs derartigen Charakters festzustellen. Er gelangt schliesslich zu dem Resultat, dass auch das sogenannte kapitolinische Puteal — wie die übrigen ähnlichen Bruchstücke — der mit Reliefs verzierte Rand einer Marmorplatte war. Er verlegt die Herstellungszeit in das III—IV. Jahrhundert und fügt hinzu, dass das Stück nur später, vermutlich im frühen Mittelalter, den Rand mit Mosaikeinlage und die Ausfüllung erhielt.

Der Durchmesser des Marmorreliefs beträgt — ohne Mosaikrahmen — 1,03 m. Unterhalb des Mosaikrahmens ist an einzelnen Stellen die den äusseren Randsaum umgebende Astragallus-Reihe zu sehen, die für diesen Schüsseltypus bezeichnend ist. Im Bildfeld sind die einzelnen Szenen durch stilisierte Bäume und Türme voneinander getrennt.

3. Im Jahre 1907 wurde in Rom das gegenwärtig in Berlin aufbewahrte Bruchstück gefunden (Taf. V. 4), das das Dankgebet der drei Jünglinge im Feuer darstellt.<sup>12</sup> Die Hände der Jünglinge sind zum Gebet erhoben, die Köpfe mit einer phrygischen Mütze bedeckt. Die Kopptypen und die angewandte Technik, die sich zwecks Auflockerung des Marmors intensiv des Bohrers bedient, zeigen nahe Verwandtschaft mit dem aus derselben Zeit, aus dem IV. Jahrhundert, stammenden Sarkophag.<sup>13</sup> Das Bruchstück ist 0,205 m lang und 0,105 m breit, sein Material ist Penthelikon-Marmor.

4. Rom ist gleichfalls der Fundort des im Kunsthistorischen Museum zu Budapest befindlichen Schüsselplatten-Bruchstücks,<sup>14</sup> auf dem ein nach rechts schreitender Zebu

<sup>7</sup> Catalogue of the Museo Capitolino I.

<sup>8</sup> JRSt 13 (1923) S. 58.

<sup>9</sup> S. BOCCONI: Museo Capitolini. Rom. 1914, 41. 11.

<sup>10</sup> HELBIG: Führer (3. Auflage), S. 766.

<sup>11</sup> G. A. SNYDER: JRSt. 13 (1923) S. 56 ff.

<sup>12</sup> J. EBERSOLT: Revue Archéologique 1913. S. 355. CH. DIEHL: Manuel d'Art byzantin. Paris 1910. S. 97 f.

<sup>13</sup> O. WULFF: Althristliche und Mittelalterliche byzantinische und italienische Bildwerke. Berlin 1909. S. 11. 21. Taf. III. 21. Bezüglich der Ergänzung des Bildfeldes des Bruchstücks vgl. C. M. KAUFMANN, Handbuch der althristlichen Epigraphik. S. 137. Abb. 133.

<sup>14</sup> A. HEKLER: a. W. S. 147, Abb. 143. Der erklärende Katalog zur antiken Statuensammlung, S. 990. 73.



ausgearbeitet ist (Taf. V. 10). Der äussere Rand der Schüssel ist von dicht nebeneinander angebrachten kugelförmigen Perlen umrahmt. Hekler datiert das Stück auf die erste Hälfte des IV. Jahrhunderts.

5. Aus dem in *Montenegro* liegenden *Doclea* ist uns ein von Sticotti publiziertes Bruchstück bekannt. (Taf. V. 6.)<sup>15</sup> In der Mitte des Randbruchstücks ist ein Männerkopf zu sehen, der die ganze Breite des Streifens ausfüllt, hinter diesem ein runender Hirsch, vor diesem, hinter einem Baum, eine auf dem Rücken liegende, verwundete Gemse. Der Rand ist von der üblichen *Astragalus*-reine umrannt.

6. Zu den fast unversehrten Schüsseln gehört die im Jahre 1866 auf der kleinen Insel Thera im Ägäischen Meer gefundene. (Taf. II. 1.)<sup>16</sup> Sie ist im byzantinischen Saal des Nationalmuseums von Athen ausgestellt.<sup>17</sup> Von ihrem Besondere<sup>18</sup> wird sie als eine nach der Form der kreisrunden Schüsseln ausgeoildete christenzeitliche Fischplatte bezeichnet. Ursprünglich war das im Kreis verlaufende bandartige Bildfeld mit acht Szenen verziert, doch ging eine verloren und diese ist auf der rekonstruierten Schüssel durch eine in den Konturen aufgelegte Gipsergänzung bezeichnet. Die Reliefs stellen Jagdszenen dar, die, den vier Jahreszeiten entsprechend, durch die ganze Breite des verzierten Streifens ausfüllende männliche und weibliche Köpfe voneinander getrennt sind.<sup>19</sup> Diese flach ausgearbeiteten Köpfe vergleicht Xyngopoulos mit den Kaiserbildnissen auf den römischen Münzen aus dem IV. und frühen V. Jahrhundert und verlegt — auf Grund der Ähnlichkeit — auch die Entstehungszeit der Schüssel aus Thera in diesen Zeitpunkt. Der Durchmesser der Schüssel beträgt 1,14 m, die Breite des reliefverzierten Randstreifens 0,14 m.<sup>20</sup>

In dem in Phrygien liegenden *Laodicea ad Lycum*, einer Metropole des im Aufstieg begriffenen Christentums, kamen die mit Relief verzierten Randorbestücke von drei Marmorschüsseln zum Vorschein, die gegenwärtig in Konstantinopel aufbewahrt werden.<sup>21</sup>

7. Auf dem Bildstreifen des ersten Stücks aus *Laodicea* (Taf. III. 1) sind die Szenen durch Bäume voneinander getrennt. Adam, Eva, Abraham, Christus und zwei begleitende Personen und in einer *Aedicula* die Erweckung des Lazarus. Die Masse sind unbekannt.

8. Auf dem zweiten aus *Laodicea* stammenden Bruchstück ist die Szene des Jonas dargestellt (Taf. III. 3), wo der aus dem Boot fallende Jonas eben von einem stilisierten Seeungeheuer verschlungen wird.

9. Gleichfalls zum Jonas-Zyklus gehört eine Szene, die auf einem anderen aus *Laodicea* stammenden Randbruchstück dargestellt ist. (Taf. III. 2.) Jonas wird von dem Seeungeheuer ans Ufer gesetzt. In der zweiten Szene ruht Jonas unter den Trümmern von Ninive, etwas weiter sehen wir die Gestalt Christi unter den Mauern von Jerusalem.

Die meisten bekannten Bruchstücke und Schüsseln stammen aus Ägypten.

10. *Hermopolis* oder *Antinoupolis* ist der Fundort des im Alten Museum zu Berlin unter der Inventarnummer 1658 aufbewahrten Stückes.<sup>22</sup> Auf den Bruchstück ist eine Jagdszene dargestellt (Taf. IV. 1), in der eine unbekleidete Gestalt den Schild dem angreifenden Löwen entgegenhält, auf der anderen Seite ist hinter einem Baumstamm die Gestalt eines mit Lanze angreifenden Mannes zu sehen. Das Bruchstück ist 0,35 m lang und 0,16 m breit.

11. Aus *Kairo* wurde eine der Form nach von den übrigen abweichende eckige Schüssel nach Berlin gebracht.<sup>23</sup> Auf dieser sind laufende Tiere, Fische, Bäume und die ganze Breite des verzierten Streifens ausfüllende diademgekrönte Menschenköpfe ausgearbeitet. Xyngopoulos datiert das Stück in das IV—V. Jahrhundert.

12. Im Jahre 1902 gelangte aus *Gizeh* das Randbruchstück einer flachen runden Schüssel (Inv. Nr. 22) nach Berlin in das Kaiser Friedrich Museum (Taf. IV. 2). Auf

<sup>15</sup> Die römische Stadt *Doclea* in *Montenegro*. Schriften der Balkankommission. VI. 1913. 152. S. 93 f.

<sup>16</sup> XYNGOPOULOS: *Efémérís Archaïologiké*, 1914. S. 70. ff. Abb. 1—9.

<sup>17</sup> G. MILLET: *BZ.* 1892. S. 648.

<sup>18</sup> XYNGOPOULOS: a. W.

<sup>19</sup> MICHON: *Bulletin de la Société Nationale des antiquaires de France*. 1900. S. 157.

<sup>20</sup> JRSt 13 (1923) 56.

<sup>21</sup> *Rev. Arch.* 1913. S. 336 ff. Abb. 3.

<sup>22</sup> JRSt 13 (1923) S. 57 ff. Abb. 2.

<sup>23</sup> XYNGOPOULOS: a. W. S. 75, Abb. 10 und WULFF: a. W. 1637.

diesem Bruchstück sind eine unbedeckte Männergestalt und eine die Hand über den Kopf hebende, in kurze Tunika gekleidete weibliche Gestalt zu sehen.<sup>24</sup> Bezeichnend für das Stück ist, dass der das Bildfeld vom Inneren der Schüssel trennende Grenzstreifen stellenweise von den Köpfen durchbrochen wird. Wulff datiert die Schüssel in das III—IV. Jahrhundert. Das Stück ist 0,205 m breit.

13. Aus *Achmim*, dem antiken Panopolis, wird — gleichfalls seit dem Jahre 1902 — ein Bruchstück in Berlin aufbewahrt (Taf. IV. 9), das mit der Gestalt eines zurückblickenden Esels versehen ist. Das Bruchstück war wahrscheinlich der Teil einer Schüssel mit Jagdszenen.<sup>25</sup> Wulff datiert auch dieses Bruchstück — gleich dem vorigen — in das III—IV. Jahrhundert.<sup>26</sup> Dem Material nach besteht das Stück aus Penthelikon-Marmor und ist 0,145 m breit.

Der Fundort der weiter unten angeführten Stücke ist uns nicht bekannt. Literatur und Inventarbuch bezeichnen Ägypten als Fundort.

14. Ägypten ist der Fundort eines im Hildesheimer Pelisäus Museum aufbewahrten Bruchstücks mit einer Jagdszene (Taf. IV. 3). Auf einem Teil des Bildfeldes wird die Jagdbeute an einer über die Schultern gelegten Stange getragen, auf der anderen Seite sehen wir hinter einem die ganze Breite ausfüllenden Kopf einen laufenden Esel.<sup>27</sup>

15. Das zweite aus Ägypten stammende in Hildesheim aufbewahrte Bruchstück (Taf. IV. 7) stellt einen sitzenden, Flöte spielenden Mann dar, nach dessen Musik eine Frau mit Tympanon tanzt.<sup>28</sup> Interessant ist an diesem Bruchstück, dass es auf dem äusseren Rand, zwischen den zwei üblichen Perlen, an Stelle des Stabgliedes nur von Perlen umrahmt ist.

16. Das dritte Hildesheimer Bruchstück (Taf. IV. 4) stammt gleichfalls aus Ägypten. Auf dem Rand der Schüssel ist ein einem Hyppocampus ähnliches Seeungeheuer ausgearbeitet.<sup>29</sup>

17. Aus Ägypten stammen auch zwei Stücke, die sich in Stuttgart im Museum Vaterländischer Altertümer befinden (Taf. III. 8). Auf einem Bruchstück ist ein Löwe zu sehen, der zahme Tiere zerreisst. Auch hier sind die Szenen durch Köpfe voneinander getrennt.<sup>30</sup>

18. Auf dem anderen Schüsselrand sind trinkende Tiere dargestellt und Menschen, die an einer über die Schultern gelegten Stange ihre Jagdbeute heimtragen.<sup>31</sup> (Taf. III. 4.)

19. Ein aus Ägypten stammendes Bruchstück wird auch in der Sammlung Lunsing-Scheufleur im Haag aufbewahrt (Taf. V. 9). Das Randbruchstück stellt einen Krieger dar mit unbedecktem Oberkörper, Helm, Schwert und Schild. Das Bruchstück ist 0,11 m breit, doch dürfte seine ursprüngliche Breite 0,15—0,17 m betragen haben.<sup>32</sup>

20. Auch in Prag befindet sich ein mit Tiergestalten verzierter Marmorplattenrand, dessen ägyptischer Ursprung wahrscheinlich ist.<sup>33</sup>

21. Unter den während der Ausgrabungen in *Sufetula* (Nordafrika) freigelegten Gebäuden erwähnt Merlin<sup>34</sup> auch mehrere Basiliken. In einer wurde das Bruchstück einer Marmorschüssel gefunden (Taf. IV. 8), dessen Reliefrand mit Szenen aus dem Alten und Neuen Testament verziert war. Folgende Szenen sind dargestellt: die Erweckung des Lazarus, Noah nimmt den Ölzweig aus dem Schnabel der Taube und weiter entfernt eine Quadriga.

22. *D'Jemila* (Cuiculum)<sup>35</sup> ist der Fundort der Bruchstücke, die den Teil einer Schüssel bildeten und sich gegenwärtig im Museum von Algier befinden.<sup>36</sup> Auf dem

<sup>24</sup> WULFF: a. W. 11—12. 22. Taf. III. 22.

<sup>25</sup> XYNGOPOULOS: a. W. S. 75. Abb. 11.

<sup>26</sup> WULFF: a. W. S. 12, 23. Taf. III. 23.

<sup>27</sup> JRSt 13 (1923) S. 53. Taf. II. 1811.

<sup>28</sup> JRSt 13 (1923) S. 57. Taf. II. 1812.

<sup>29</sup> G. ROEDER—A. IPPEL: Die Denkmäler des Pelisäus-Museums zu Hildesheim (Berlin 1921). S. 160. Nr. 1811, 1812, 1813 und JRSt 13 (1923) S. 57. Taf. II. 1813.

<sup>30</sup> XYNGOPOULOS: a. W. S. 76. Abb. 13.

<sup>31</sup> XYNGOPOULOS: a. W. S. 77. Abb. 14.

<sup>32</sup> JRSt 13 (1923) S. 57. Abb. 3.

<sup>33</sup> Eine freundliche mündliche Mitteilung von J. SZILÁGYI, für die wir auch hier bestens danken.

<sup>34</sup> MERLIN: Arch. Anzeiger 1913. S. 252. Abb. 4.

<sup>35</sup> Bull. de la Societé Nat. des Arts de France 1900. S. 157.

<sup>36</sup> DE LA MARE: Revue Archéologique 1849. S. 189 f. und Rev. Arch. 1913. S. 335.

ersten Bruchstück sehen wir die Szene Noah und die Taube, auf dem zweiten Tote in der Wüste, nachher eine Hirtengestalt (Christus?) mit Schafen, Ziegen und Rindern (Taf. III. 5). Die letzte Szene zeigt Daniel in der Löwengrube (Taf. III. 7).

23. In Berlin kommt im Alten Museum unter der Inventarnummer 1776/a gleichfalls ein von einem unbekannten Fundort stammendes Schüsselplatten-Bruchstück vor (Taf. V. 5). Hier sind ein behelmter Kopf und die Halbgestalt eines Tieres zu sehen.<sup>37</sup> Das Stück ist 0,22 m breit.

24. Gleichfalls in Berlin wird unter der Inventarnummer 1766/b ein anderes, dem vorigen ähnliches Bruchstück aufbewahrt (Taf. IV. 5), auf dem ein auf einem Felsen sitzender, unbekleideter Mann zu sehen ist, der Fische fängt. Im Vordergrund liegen zwei Fische am Boden.<sup>38</sup>

25. Ein interessantes Bruchstück befindet sich in Konstantinopel, doch sein Fundort ist uns leider nicht bekannt (Taf. IV. 6). Hier sehen wir David im Kampfe gegen die Philister, die Schleuder in der Rechten, den Hirtenstab in der Linken. Die Bewegung hat Schwung. Der Hersteller betonte im Gesicht Davids ausdrücklich die Semi-Züge. Ebersolt<sup>39</sup> ist der Ansicht, dass der herstellende Künstler nach einem lebenden Modell gearbeitet hat.

26. Xyngopoulos<sup>40</sup> erwähnt in der Sammlung der Universität zu Perugia das Bruchstück einer kleinen Schüsselplatte, die mit zwei laufenden Hasen verziert ist.

27. Michon erwähnt in dem zitierten Werk eine mündliche Mitteilung von M. Smirnoff, wonach auch in Bulgarien ein ähnliches figural verziertes Randbruchstück einer Marmorplatte vorhanden wäre.<sup>41</sup>

Im Louvre werden — ohne Angabe eines näheren Fundortes — zwei Bruchstücke aufbewahrt.<sup>42</sup>

28. Das eine Bruchstück zeigt Daniel in der Löwengrube.

29. Das zweite eine Szene aus dem Jonas-Zyklus: das Seeungeheuer verschlingt Jonas.

Schliesslich seien noch zwei Bruchstücke mit ähnlichen Darstellungen erwähnt, die sich im Museum zu Athen befinden:

30. Daniel in der Löwengrube und

31. der Walfisch verschlingt Jonas.<sup>43</sup>

Der Form nach Varianten, doch Gegenstände derselben Bestimmung haben wir auch in einigen weiter unten angeführten Stücken zu sehen, bei denen der Fundort ein Beweis für die kultische Bestimmung ist.

32. Aus *Salona* veröffentlicht Brunschmid<sup>44</sup> eine bogenförmige Marmorplatte, die wahrscheinlich von dem dem Gebiete eines frühchristlichen Gräberfeldes stammt. Deshalb ist es möglich, dass der Forscher — in der Annahme, dass sich früher auch eine Inschrift darauf befand — die fragmentarische Marmorplatte als einen christlichen Grabstein beschreibt (Taf. V. 7). Der verzierte Rand der Marmorplatte ist durch Säulen und Arkaden gegliedert, in jedem Bogen befindet sich eine in Toga gekleidete männliche Gestalt. Brunschmid datiert das Stück in das IV—V. Jahrhundert und findet keine Analogien desselben, doch erwähnt er, dass auch aus dem altchristlichen Gräberfeld in Sirmium Steintafeln mit Bildern bekannt sind. Er zählt auch einige Stücke aus Ägypten auf, bezeichnet aber nicht ihren früheren Fundort und datiert sie in das VIII—XIII. Jahrhundert. Das Exemplar aus *Salona* ist 1,23 m lang, 0,76 m breit, 0,04 m dick und besteht aus weissem Marmor. Das Stück befindet sich gegenwärtig im Museum von Zagreb.

33. Ein Stück aus *Ephesos* stimmt der Form nach mit dem aus *Salona* überein, nur dass der Rand hier nicht mit figuralen Reliefs verziert, sondern durch geometrische Dreiviertelkreise gegliedert ist (Taf. V. 1). Der Fundort des Stückes befindet sich in Ephesos bei dem sogenannten Doppeltempel, der später in eine christliche Basilika umgebaut wurde und zu dem auch einige Räume profanen Charakters gehörten. In einem

<sup>37</sup> JRSt 13 (1923) S. 57. Abb. 2a.

<sup>38</sup> JRSt 13 (1923) S. 57. Abb. 2b.

<sup>39</sup> A. W. Rev. Arch. 1913. S. 336. Abb. 2.

<sup>40</sup> A. W. S. 76 veröffentlicht kein Bild. Bezüglich der den Gegenstand betreffenden früheren Literatur vgl. PAGENSTECHER: Die griechisch-ägyptische Sammlung Ernst von Sieglin. Bd. II. (Die Expedition Ernst von Sieglin Teil I. Heft 2.)

<sup>41</sup> Bull. de la Soc. Nat. 1900, S. 157.

<sup>42</sup> Rev. Arch. 1913. S. 335 und Michon, a. W. S. 157, keine Abbildung.

<sup>43</sup> MICHELON: a. W. S. 157. Ohne Abbildung.

<sup>44</sup> Vjestnik Hrvatskoga Arheoloskoga. Drustva 1909. S. 213. f. Abb. 475.

der Räume kam die Marmortischplatte zum Vorschein, die vermutlich aus der Basilika hierher gelangte.<sup>45</sup> Keil berichtet, dass gerade in letzter Zeit zahlreiche ähnliche Exemplare zum Vorschein kamen, so auch vier aus Korinthos. Die Literatur dieser Stücke war uns nicht zugänglich.<sup>46</sup>

34. Auf dem Gebiet von *Donnerskirchen* (Fertőféhéregyháza) wurde im Lauf der Grabungen von Groller ein 19×9,6 m grosses rechteckiges Gebäude freigelegt, dessen christlich-kultische Bestimmung auch durch die dort gehobenen Funde bestätigt wurde. Besonders wichtig ist die von Camillo Praschnicker rekonstruierte Marmorplatte,<sup>47</sup> die, nach den ähnlichen Stücken aus Wien und Gallien zu urteilen,<sup>48</sup> als die Oberplatte eines Altartisches betrachtet werden kann. <sup>49</sup>(Taf. V. 2.) Die Bedeutung des Denkmals besteht darin, dass es das Vordringen des christlichen Glaubens bis zum Limes bestätigt und auch die bei den Kirchenvätern oft zu lesende Anschauung bekräftigt, wonach die Verbreitung des Glaubens im IV. Jahrhundert nicht nur innerhalb der Städte, sondern auch auf dem Lande einen grossen Aufschwung nahm.<sup>50</sup>

35. In Besançon befindet sich im Chor der Kirche von St. Etienne eine Marmorplatte, die der Überlieferung nach aus *Rom* stammt. (Taf. V. 8.) Sie hat einen Durchmesser von 1,07 m, der Rand ist 0,19 m breit. Fleury<sup>51</sup> datiert die Platte in das VII. Jahrhundert. Das Stück wird auch von Praschnicker besprochen.<sup>52</sup> Der innere tiefere Kreis ist von einem erhöhten Ring umgrenzt, der in acht ausgehöhlte Schüsselformen gegliedert ist. Dem Profil nach stimmt das Stück mit dem aus Fertőféhéregyháza überein. Die Übereinstimmung der beiden Stücke ist so gross, dass hier von einem Zufall keine Rede sein kann. Fleury versucht die Möglichkeit zu beweisen, dass die Platte auch ursprünglich als Altartisch diente. Als Analogie führt er einen ähnlichen, doch nur im Halbkreis ausgebildeten Altar an (Taf. V. 3), der gegenwärtig in Wien aufbewahrt wird.<sup>53</sup> Nach der neueren Bearbeitung von Barb handelt es sich bei dem Typus mit hufeisenförmiger innerer Ausbildung um Altartische zur Spendung des heiligen Abendmahls. Seiner Ansicht nach ist die vertiefte Ausbildung durch die Zweckmässigkeit bedingt, indem sie das Ansammeln der herabfallenden Brotkrümchen und Weintropfen ermöglichte.<sup>54</sup> Braun datiert die Marmorplatten mit innerer hufeisenförmiger Randverzierung in das XI. Jahrhundert und verlegt sie in die frühromanische Zeit.<sup>55</sup> Praschnicker denkt eher an einem Prothesis-Tisch, auf den die Opferbrote gelegt wurden. Fleury datiert auch die Platte aus Besançon und die Schüssel aus Wien in das VII. Jahrhundert. Praschnicker ist der Ansicht, dass diese Datierung verspätet ist und tritt — ohne diesbezüglich entschiedene Stellung zu nehmen — für ein früheres Datum ein.

Wenn wir die Analogien und Fundorte der den Gegenstand unserer Bearbeitung bildenden Randbruchstücke aus Marmor vergleichen, sehen wir, dass diese aus dem Osten stammen. Die meisten der uns bekannten Exemplare kommen in Ägypten, Nordafrika und Kleinasien vor. Wir müssen also ihren Ursprung in dem hellenistischen Kulturkreis suchen. Aus den westlichen

<sup>45</sup> J. KEIL: Jahreshefte d. Öst. Arch. Inst. 26 (1930) Beiblatt S. 39 ff.

<sup>46</sup> A. BARB gibt die vollständige Literatur des Typus mit innerer hufeisenförmiger Gliederung bis zum Jahre 1952. Jahreshefte d. Öst. Arch. Inst. 39 (1943) Beiblatt S. 6 ff.

<sup>47</sup> W. KUBITSCHKE: Römerfunde von Eisenstadt, S. 57, Abb. 34 und AfE 1911, S. 64 ff und BARB: a. W., wo der Verfasser im Zusammenhang mit der Frage der Bestimmung und der Chronologie der Marmorplatten mit hufeisenförmiger innerer Gliederung, das Stück aus Donnerskirchen neuerdings bespricht.

<sup>48</sup> T. NAGY: A pannoniai kereszténység története a római védőrendszer összeomlásáig (Geschichte des pannonischen Christentums bis zum Zusammenbruch des römischen Verteidigungssystems). Diss. Pann. Ser. 2 Nr. 12. AS. 211 f.

<sup>49</sup> CH. DE FLEURY: La Messe I. S. 160 ff.

<sup>50</sup> L. NAGY: Pann. Sacr. S. 97 ff.

<sup>51</sup> A. W. Taf. LI. I. S. 160 ff.

<sup>52</sup> KUBITSCHKE: a. W. S. 53.

<sup>53</sup> FLEURY: a. W. S. 164. Taf. LII.

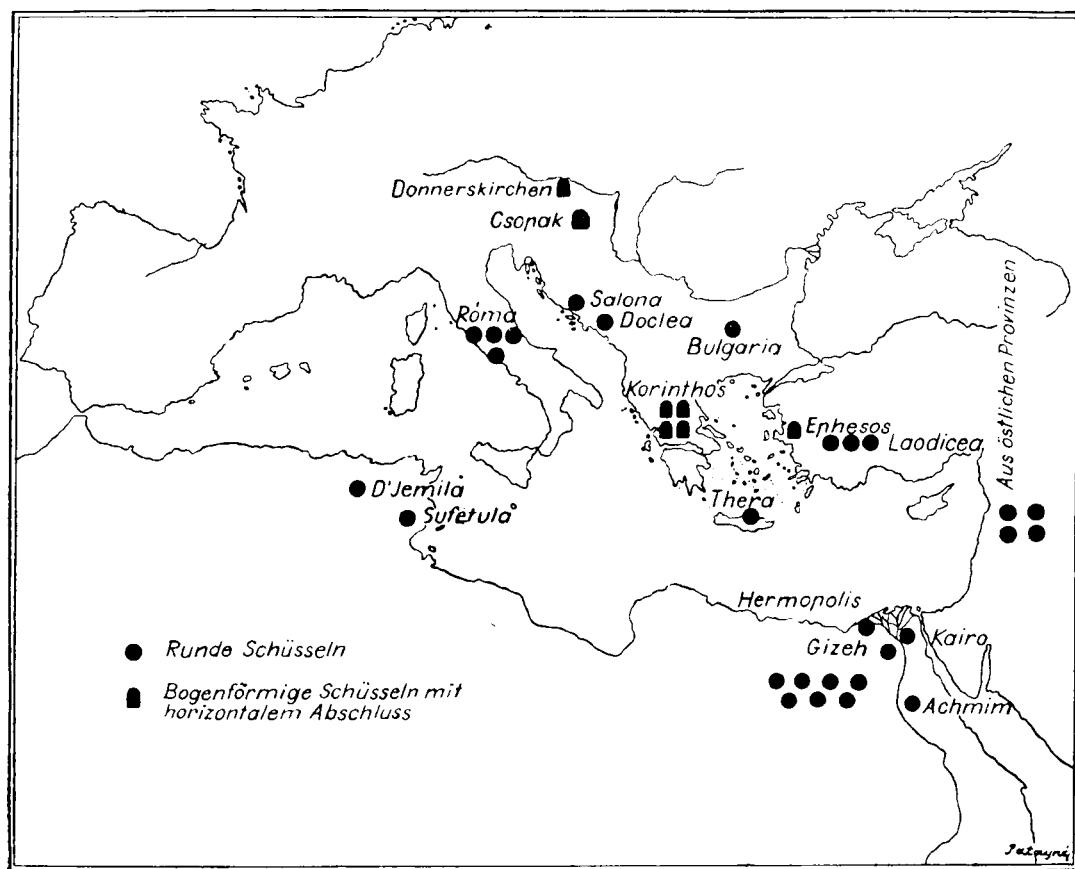
<sup>54</sup> A. BARB.: a. W. S. 8 f.

<sup>55</sup> BRAUN: Der christliche Altar in seiner geschichtlichen Entwicklung. I. 1924. S. 278.

Provinzen ist uns bisher kein einziger Rand mit Reliefverzierung bekannt. Die in Csopak gefundenen Bruchstücke bedeuten das nordwestlichste Vorkommen von derartigen Schüsseln. All das kann kein Zufall sein.

Auf dem Gebiet von Pannonien trifft sich, wie schon in vielen anderen Fällen, die Kultur des Ostens und des Westens auf recht interessante Weise.

Auf Grund der ausführlichen und sich auf alle Einzelheiten erstreckenden Arbeit von T. Nagy<sup>56</sup> bilden im Zusammenhang mit den reliefverzierten Marmorplattenrändern auch die östlichen Verbindungen des pannonischen Christentums den Gegenstand unserer Untersuchung. Diese Kenntnisse zeigen deutlich das Hierhergelangen und das Anwenden eines typisch zum östlichen Ritus gehörenden Kultgefäßes.



Die entlang der Donau wohnenden östlichen Völker, die kleinasiatischen Griechen, die in den verschiedenen Truppenkörpern dienenden Syrier, die

<sup>56</sup> T. NAGY: a. W.

Ägypter und die Juden strömten vom Anfang des II. Jahrhunderts an in immer grösseren Massen ein, was nicht nur durch die in den Funden erscheinenden Schmucksachen und Gebrauchsgegenstände, sondern auch durch die Steindenkmäler bewiesen wird. Unter den nach Pannonien gelangten östlichen Elementen dürften auch Christen bereits früh gewesen sein, doch von einem in Kirchengemeinden organisierten Christentum ist in den ersten zwei Jahrhunderten in Pannonien keine Spur zu finden. Nur um die Mitte des III. Jahrhunderts ist uns aus der pannonischen Stadt Cibalae eine christliche Kirchengemeinde bekannt.<sup>57</sup> Das Christentum, das in Pannonien kaum Wurzel gefasst hatte, wurde bei den grossen Christenverfolgungen im III. Jahrhundert stark in Mitleidenschaft gezogen.

Die griechisch klingenden Namen der pannonischen Christen, wie Eusebius, Iranaeus, Demetrius, Synerotas, die uns aus den Akten der Christenverfolgungen unter Valerianus und Diocletianus bekannt sind, ferner die bei Victorinus nachweisbaren archaischen, mit der östlichen Theologie verwandten Gedanken des Latinisierungsprozesses sowie die nach Osten weisenden Züge der von ihm aufbewahrten Glaubensformel gestatten die Folgerung, dass das Christentum auch in Pannonien vor allem unter den dem Hellenismus nahe stehenden Schichten festen Fuss fasste.<sup>58</sup> Wie gross nun dieser Teil der Bevölkerung war, zeigen uns die in ziemlich reicher Anzahl erhalten gebliebenen Inschriftendenkmäler, nach denen die griechische Sprache und Kultur selbst noch im IV. Jahrhundert dem pannonischen Christentum nicht fremd waren. Auf diese Weise ist es zu verstehen, dass der Arianismus in Pannonien so intensiv und so lange verbreitet war.<sup>59</sup>

Licinius hatte seit Beginn seiner Regierung, infolge der schweren politischen Lage keine Zeit, sich mit Religionsfragen zu beschäftigen, so dass die Verfolgungen unter seiner Regierung abnahmen. Das von Kaiser Galerius erlassene Toleranzedikt gab dem Christentum in Pannonien zwar einen neuen Aufschwung,<sup>60</sup> doch nicht mehr in dem alten orthodoxen Rahmen, sondern in der Form des Arianismus.

Der Umstand, dass zwei pannonische Presbyterianer, Valens und Ursacius, die ihre Anhänglichkeit zum Arianismus bereits früher bewiesen hatten, zu Bischöfen gewählt wurden, trug ebenfalls zur Verbreitung des Arianismus bei. An die Stelle der orthodoxen Kirchengemeinden traten nunmehr die Arianer. Damit zieht Anfang der 330er Jahre der Arianismus in Pannonien ein. «Der Arianismus ist vor allem eine Schöpfung des christianisierten griechischen Geistes; seine Probleme werden durch die Entwicklung der Theologie des östlichen Christentums erklärt. Seine grundlegenden Doku-

<sup>57</sup> Vgl. T. NAGY: a. W. S. 31.

<sup>58</sup> T. NAGY: a. W. S. 30.

<sup>59</sup> Vgl. T. NAGY: a. W. S. 30.

<sup>60</sup> A. ALFÖLDI: Studi Italiani . . . 1942 6. S. 9 und Eusebius IX. S. 7 ff.

mente, seine polemistische Literatur wenden sich in der Sprache der Hellenen an die Christen. Diese Literatur erscheint erst in den 50er Jahren des IV. Jahrhunderts in lateinischer Übersetzung. Man darf auch den Umstand nicht übersehen, dass die gebietsmässige Verbreitung des Arianismus im grossen und ganzen mit der geographischen Verbreitung des griechischen Christentums zusammenfällt. Italien, Afrika, Hispanien, Gallien wurden niemals arianisch. Das Vordringen des Arianismus ist auch in Pannonien hauptsächlich der am Anfang des IV. Jahrhunderts noch vorhandenen Schicht griechisch—christlicher Kultur zuzuschreiben, da es nur infolge der Anwesenheit der dieser Kultur nahestehenden Elemente zu verstehen ist, wenn die in griechischer Sprache debattierten Fragen der östlichen Theologie einen so lang anhaltenden Widerhall fanden.<sup>61</sup>

Doch nicht nur die griechische Literatur und der griechische Geist dringen zusammen mit dem Arianismus in Pannonien ein, sondern auch an allen Einrichtungsgegenständen der im Entstehen begriffenen christlichen Kirche ist der östliche Einfluss zu bemerken. Das dürfte auch bei den Funden aus Csopak und den ihnen ähnlichen Gegenständen der Fall sein.

Ihrer Bestimmung nach dürften diese schwach vertieften Teller mit flachen Boden gleichzeitig auch als Tischplatten gedient haben. Einige Forscher bringen sie mit dem zu Ehren der Toten abgehaltenen Liebesmahl, mit der Agapé in Zusammenhang, eben darum, weil ein Grossteil der Verzierungen Szenen aus dem Alten und Neuen Testament darstellt. Was nun die biblischen Themen der Darstellungen betrifft, so kommen Szenen aus der Geschichte über Jonas, Daniel in der Löwengrube, aus dem Dankgesang der Jünglinge am häufigsten auf den Marmorrandbruchstücken vor.

In dem Gedankenkreis der Feste und Gottesdienste des sogenannten Orthros der östlichen Kirche mit griechischem Ritus erscheinen ausschliesslich diese Geschichten aus dem Alten Testament. Ein Teil des Orthros ist die Lythia, d. h. das Segnen der Nahrung. Bei dieser Gelegenheit wurden Brot, Öl, Getreide, und Obst eingeweiht. In dem Ritenbuch<sup>62</sup> der östlichen Liturgie finden wir eine genaue Beschreibung der Lythia. Diesen Marmorschüsseln mit verziertem Rand fällt also in der Lythia eine bestimmte Aufgabe zu. Die zur Einweihung bestimmten Speisen werden auf diese Schüsseln gelegt.<sup>63</sup>

Bis heute war die Forschung in bezug auf die Verwendung von derartigen Schüsseln mehr oder weniger auf Vermutungen angewiesen. Wir glauben, dass es uns gelungen ist, diese Frage durch einen Vergleich der dargestellten Szenen und des liturgischen Textes zu lösen.

<sup>61</sup> Vgl. T. NAGY: a. W. S. 93.

<sup>62</sup> G. KRAJNYÁK: Szertartáskönyv (Buch der Kultriten). 1929. S. 13.

<sup>63</sup> Die diesbezüglichen Angaben verdanken wir Professor Dr. I. TIMKÓ.

Während die Verzierungen der im offiziellen Gebrauch der Kirche stehenden Gegenstände den strengen Gesetzen der kirchlichen Symbolik unterworfen sind, erscheinen auf den von der Einwohnerschaft benutzten Gegenständen frühchristlichen Charakters die christlichen Szenen niemals in einer rein christlichen Umgebung vor. Die Riten des christlichen Kultus zeigten viele Züge, die auch mit den heiligen Handlungen der Mysterien-Religionen grosse Ähnlichkeit hatten. Dieser Zusammenhang zeigt sich auch in den verschiedenen Kirchen und Tempeln, wo die Ausdrucksformen der spätantiken Kunst in gleichem Masse die Mittel zur Andachterweckung und zur Idealisierung boten.<sup>64</sup>

Diese synkretische Erscheinung kann besonders gut auf den Kästchenbeschlägen aus Bronze im pannonischen Material beobachtet werden. Vor allem auf den Exemplaren aus Szentendre. Auf den beiden Stücken aus Intercisa befindet sich ein Medusenhaupt und ein weiblicher Porträtkopf neben dem Medaillon mit der Darstellung von Petrus und Paulus, während der Raum zwischen den Feldern mit apotropaischen Elementen ausgefüllt ist. Auf einem dritten Stück aus Intercisa erscheint neben den christlichen Szenen auch Orpheus auf der kleinen Platte, in deren Ecken das Christusmonogramm von Konstantin dem Grossen und eine Taube zu sehen sind, doch zweimal sind noch Jupiter, Minerva, Mercurius und dreimal Mars anzutreffen. Auf den kaiserlichen Kästchenbeschlägen sind neben den christlichen Szenen die Jahreszeiten und die Wochengötter dargestellt. Dieser Synkretismus der christlichen Szenen und der heidnischen Mythologie, die wichtige Rolle der Apotropaionen sind Momente, die das christliche Kultleben im nördlichen Teile von Pannonien entsprechend beleuchten. Hingegen lässt die künstlerische Untersuchung der mythologischen Darstellungen das immer intensivere Vordringen der östlichen Kunst in Pannonien erkennen.<sup>65</sup>

Wir wollen nun versuchen, die künstlerischen Zentren näher zu bestimmen, die auf die Hersteller der Marmorschüssel aus Csopak und der ihr ähnlichen Stücke einen Einfluss ausübten.

Schon bei der Untersuchung des künstlerischen Ursprungs der pannonischen Kästchenbeschläge wies *Supka*<sup>66</sup> auf den östlichen Ursprung. *Drexel*<sup>67</sup> ist sogar geneigt, in den mit laufenden Tieren verzierten Bildfeldern das letzte Aufblühen der alexandrinischen Friesdekoration zu sehen. L. NAGY vertritt die Ansicht, dass die im pannonischen Material frühchristlichen Charakters auf den Bronzebeschlägen aus Szentendre, Intercisa und Kisárpás vorkommenden laufenden Tiere unter der Einwirkung von hellenistischen

<sup>64</sup> Vgl. A. ALFÖLDI: *Studi Italiani in Ungheria*. 1942. Bd. 6. S. 11. und K. MÜLLER, *Kirchengeschichte*, 1, 2. 1929. S. 344 ff.

<sup>65</sup> L. NAGY: *Pann. Sacr.* S. 138 ff.

<sup>66</sup> *Römische Quartalschrift* 1913. S. 162 ff.

<sup>67</sup> *Alexandrinische Silbergefässe der Kaiserzeit*. Bonn. Jb. CXVIII. 1909. S. 192 und 218.



Überlieferungen entstanden sind. VOLBACH<sup>68</sup> führt die schräg kannelierte Verzierung und die unter Arkaden stehenden Tiere auf der in London befindlichen Hochzeitstruhe der Projecta auf syrische und orientalische Einflüsse zurück.<sup>69</sup>

Wenn wir nun diese Tatsachen und Voraussetzungen mit der Verbreitungskarte des oben beschriebenen Schlüsseltypus vergleichen (Vgl. Abb. 1), muss uns die grosse Anzahl der ägyptischen Fundorte ebenso ins Auge fallen wie das häufige Vorkommen der Schlüssel in dem Gebiete des Nildeltas. Es ist das Gebiet, wohin die Schöpfungen der griechischen Kunst am frühesten gelangten und wo sich später der ägyptische Hellenismus eigenartig lokalen Charakters entwickelte. Doch nicht nur die Gegenstände und die Darstellungen allein, sondern auch die schriftlichen Aufzeichnungen aus der damaligen Zeit beweisen, dass diese Marmortische in Ägypten zur Einrichtung der christlichen Kirchen gehörten. Ein Papyrus bewahrte uns die Liste der Schätze und der anderweitigen Einrichtung der heiligen Kirche von Apa Psaios in der Gemeinde Ibion aus dem V—VI. Jahrhundert. In dieser Liste werden unter anderen auch eine Tischplatte aus Marmor und ein dreiteiliger Tischfuss aus Bronze angeführt.<sup>70</sup>

Die römische Eroberung und die Handelsbeziehungen lassen auch die Schöpfungen der römischen Kunst nach Ägypten gelangen und aus diesem eklektischen Kunstzentrum stammen seit Anfang des IV. Jahrhunderts jene eigenartigen, spätkaiserzeitlichen, ägyptischen Schöpfungen, die, unseren bisherigen Kenntnissen nach, von hier in die afrikanischen, östlichen, südlichen und donauländischen Provinzen gelangten.

Dem Thema nach können wir die eben beschriebenen Marmorgegenstände in folgende Gruppen einteilen: Ränder mit Szenen mythologischen Inhalts, Ränder mit der Darstellung von Tiergestalten und Jagdszenen, ferner Ränder, wo die Jagdszenen mit Darstellungen aus der Bibel und der Sage gemischt sind und schliesslich die Reliefs mit Geschichten aus dem Alten und Neuen Testament.

Trotz der vielfältigen Darstellungen dürften alle Schlüssel ohne Ausnahme kultischen Zwecken gedient haben — was in mehreren Fällen auch durch den Fundort selbst bewiesen wird —, also nicht nur die, deren Verzierung ausgesprochen biblischen Charakter aufweist. Es ist bekannt, dass sich das Christentum in den ersten Jahrhunderten seines Bestehens heidnischer Darstellungen mythologischen Inhalts bedient, nur das Thema erhält neue christliche Deutung. Denken wir nur an die aus der antiken Mythologie genommenen Darstellungen auf den christlichen Sarkophagen.

<sup>68</sup> Metallarbeiten des christlichen Kultes in der Spätantike und im frühen Mittelalter.

<sup>69</sup> L. NAGY: Pann. Sacr. S. 138 f.

<sup>70</sup> Gy. MORAVCSIK: A papyruszok világából (Aus der Welt der Papyri). 1942. Nr. 145. S. 266 ff. Die Angabe verdanken wir Dr. A. RADNÓTI.

Die auf den Schüsseln vorkommende Verzierung mit Tiergestalten ist im christlichen Osten und in Ägypten besonders beliebt und ist nicht nur auf den Marmorschüsseln, sondern auch auf den getriebenen Silbergefäßen<sup>71</sup> ein ständig wiederkehrendes Motiv. Xyngopoulos hat recht, wenn er den Marmorschüsseltypus und seine Verzierungen mit der alexandrinischen Silberschmiedekunst in Zusammenhang bringt und hinzufügt, dass jede einzelne der dargestellten Szenen auch im Themenschatz der alexandrinischen Silberschmiede zu finden sei.<sup>72</sup> Den Darstellungen und der Raumeinteilung unserer Marmorschüsseln am nächsten steht eine auf der St.-Louis-Anhöhe bei Karthago gefundene Silberschüssel.<sup>73</sup> Der Rand der Schüssel ist mit Jagdszenen und Tieren verziert, die durch vier im Profil dargestellte Köpfe voneinander getrennt sind. In der Mitte sehen wir eine Darstellung des Guten Hirten. Dalton datiert die Schüssel in das IV. Jahrhundert.

Die fast völlig übereinstimmende Kopie des Jägers mit Pfeil und Bogen auf dem Rand aus Csopak ist im British Museum auf der Knochendeckplatte eines christlichen Holzkästchens zu finden.<sup>74</sup> Dalton führt das Stück nach Byzanz zurück und datiert es in das IX. Jahrhundert. Unserer Ansicht nach dürfte eine frühere Datierung mehr Wahrscheinlichkeit haben.

In Zusammenfassung unserer bisherigen Ausführungen stellen wir fest, dass der in Csopak zum Vorschein gekommene, mit der Gestalt eines Jägers mit Pfeil und Bogen verzierte Schüsselrand in den Kreis des östlichen Christentums gehört. Das Vorkommen der Schüssel im pannonischen Fundmaterial steht mit der hiesigen Verbreitung des Arianismus im Zusammenhang. Das Stück spielt in der Lythia-Zeremonie eine Rolle und ist besonders in den Gebieten zu finden, wo der Arianismus festen Fuss fassen konnte. Der Herstellungsort ist Nord-Ägypten, von wo aus der Typus sich seit Anfang des III. Jahrhunderts zu verbreiten beginnt. Der Schüsseltypus besteht lange Zeit. Die spätesten Varianten (die Exemplare aus Salona und aus dem Kapitol) sind unserer Meinung nach in das VI—VII. Jahrhundert zu datieren. Das Exemplar aus Csopak ist nicht das späteste Produkt dieser spätkaiserzeitlichen Kunstrichtung ägyptischen Ursprungs. Seine Entstehungszeit dürfte vermutlich Anfang des IV. Jahrhunderts sein.

Nach der Thronbesteigung von Constantinus — im ersten Viertel des IV. Jahrhunderts — entstanden die Basiliken in der Gegend des Balatons,

<sup>71</sup> Vgl. DREXEL: a. W.

<sup>72</sup> Die vollständige Literatur bezüglich der Metallschüsseln: SNYDER: a. W. S. 56 I—II. und XYNGOPOULOS: a. W.

<sup>73</sup> O. M. DALTON: Catalogue of Early Christian Antiquities. Brit. Mus. 1901. S. 79.

<sup>74</sup> Vgl. DALTON: a. W.

was auch durch das bei Kékkút zum Vorschein gekommene Christusmonogramm bestätigt wird.<sup>75</sup> Vielleicht sind wir nicht fern von einer richtigen Spur, wenn wir annehmen, dass sich am Fundort des von uns besprochenen Marmorrandes oder nicht weit davon, in den Weingärten von Csopak, unter der Erde die Trümmer einer ebenfalls aus dem IV. Jahrhundert stammenden frühchristlichen Basilika befinden. Natürlich kann diese Annahme nur durch die Resultate einer authentisierenden Grabung bestätigt werden.

Es bleibt noch die eine Frage zu klären, wann die Marmorschüssel aus Csopak vernichtet bzw. wann sie vergraben wurde? Ausser den Schlüsselbruchstücken stehen uns bezüglich des Lebens auf diesem Gebiet noch andere, unmittelbare, die Zeitbestimmung erleichternde Angaben zur Verfügung, und zwar die aus der Zeit von Constantinus und Valentinianus II. stammenden Münzen. Diese Münzen beweisen, dass am Fundort, unmittelbar unter der Oberfläche, Denkmäler der spätrömischen Zeit verborgen sind und die Rigolierungsarbeiten die Denkmäler dieser Zeit zum Vorschein bringen.

Von einigen feindlichen Angriffen lokalen Charakters abgesehen, war von Constantinus bis Gratianus das Leben in dieser Provinz, besonders in deren nördlichem Teil, ziemlich ruhig.

Ammia us berichtet an einer Stelle, dass der im Jahre 377 erfolgte und von Thrakien ausgehende grosse Angriff der Goten, bis zu den Quaden und Markomannen die barbarischen Völker aufscheuchte, die entlang der Donau herumstreiften.<sup>76</sup> Auch AMBROSIIUS spricht von einer Bedrohung aller Donauländer und nennt dabei ebenfalls Valerien.<sup>77</sup> Die im Lauf der Jahre 378—379 in den Raum zwischen der Drau und Save einbrechenden Ostgoten, die unseren Kenntnissen nach mindestens zwei Bistümer zerstörten (von Mursa und von Stride in Dalmatien), dürften auch den übrigen Kirchengemeinden grossen Schaden zugefügt haben,<sup>78</sup> da einzelne Gruppen die Drau überschritten und die nördlich liegenden Gebiete verheerten. Diesen alles verwüstenden Horden fielen vielleicht die Basilika und ihre Einrichtung in Csopak zum Opfer.

Diese barbarischen Einbrüche und Streifzüge erschütterten, ohne Rücksicht auf die verschiedenen Sekten, das ganze pannonische Christentum.

Auf die Nachricht der pannonischen Angriffe eilte Gratianus vom Rhein her nach Pannonien und schliesst im Jahre 380 Frieden mit den Barbaren. Ein Grossteil der Goten und Alanen wird im nördlichen Teil von Pannonia Prima angesiedelt.<sup>79</sup>

Doch auch dieser politische Schachzug bringt nicht den ersehnten Frieden für die Völker von Pannonien. Innerhalb von zwei Jahrzehnten zerfällt

<sup>75</sup> KUZSINSZKY: a. W. S. 136. Abb. 175.

<sup>76</sup> Ammianus XXX. 4. 2.

<sup>77</sup> A. ALFÖLDI: Hadt. Közl. 1925. 2. 1.

<sup>78</sup> T. NAGY: a. W. 198.

<sup>79</sup> O. SEECK: Untergang V. S. 486.

die römische Organisation in Pannonien zur Gänze und nur die befestigten und besser geschützten Villen, Siedlungen und Städte bewahren — über die Stürme der Völkerwanderungszeit hinweg — die geistigen und materiellen Werte der römischen Kultur.

Э. ТОМАС

# ОБЛОМКИ МРАМОРНОЙ СТОЛЕШНИЦЫ С РЕЛЬЕФНЫМ УКРАШЕНИЕМ ИЗ ЧОПАКА

(Резюме)

Незначительное число известных нам в Паннии ранних христианских рельефов обогатилось в настоящее время находкой двух мраморных обломков, вырытых на западном берегу Балатона, в местности Чопак (комитат Веспрем). Большой из них украшен рельефным изображением стрелка с луком, меньший — изображением двух животных. Это — обломки украшенного края большого мраморного блюда, служившего для ритуальных обрядов раннего христианства. Если сравнить местонахождения аналогичных предметов, можно полагать, что обломки описываемого блюда попали сюда с востока. Большинство таких предметов было найдено в Египте, Северной Африке и Малой Азии, из чего явствует, что это — продукты эллинистической культуры. В западных провинциях Римской империи до сих пор не было найдено ни одного экземпляра с рельефным украшением края. Самым крайним на северо-запад пунктом нахождения обломков таких блюд стал Чопак. Все это не случайно. Как из ряда подобных случаев уже давно было ясно, в Паннии встречается культура Востока с культурой Запада и обе они наложили свою печать на образ жизни населения Паннии. Начиная со II века постоянно растет приток восточных народов — греков Малой Азии, сирийцев, служивших в разных войсках, египтян и евреев на придунайскую территорию. Весьма вероятно, что среди них уже в раннюю пору были христиане. Нам известно, что в середине III в. уже существовал христианский приход в Паннии. Христианство распространялось раньше всего в близких к эллинизму слоях. Эдикт о терпимости, изданный Галерием, придал новый размах распространению христианства в Паннии, но на этот раз уже в арианском направлении, вместо старой ортодоксальной веры. Вместе с арианством не только греческая литература и культура нашли себе путь в Паннию, но такое же влияние видно и на ритуальные предметы новых христианских церквей. Так могло быть и с находкой в Чопак и подобными ей предметами. Что касается назначения этих неглубоких блюд, они могли быть и столешницами. Некоторые из исследователей связывали их с христианским агане, устроенным в память умерших, ссылаясь на то, что значительная часть украшений изображает сцены из ветхого и нового завета. Чаще всего изображаются библейские темы, взятые из истории Иова, или Даниил среди львов, три отрока, возносящие благодарственные молитвы, сцены с животными.

В рамках *δεδωτος*'а (заутрени) греческо-восточной церкви появляются именно эти библейские темы. Частью *δεδωτος*'а является *λιτία* (благословение пищи), когда освящаются хлеб, зерно, масло и фрукты. Таким образом, мраморные блюда с украшенными краями употребляются в *λιτία*: на такие блюда кладут пищу для благословения.

Итак, обломки украшенного края мраморного блюда, найденные в Чопак, служили для ритуальной цели в восточной церкви. Присутствие таких блюд в Паннии связано с распространением арианства в этой области. Они употреблялись в т. н. *λιτία* и обнаруживаются чаще всего там, где было распространено арианство. Изготавливались они в северном Египте, оттуда попадали в другие страны, начиная с конца III в. Этот тип долго применялся: позднейшие экземпляры относятся к VI—VII вв. Находка в Чопак является сравнительно ранним продуктом этого направления в религиозном искусстве эпохи поздней империи в Египте и была изготовлена, повидимому, в первые десятилетия IV в.





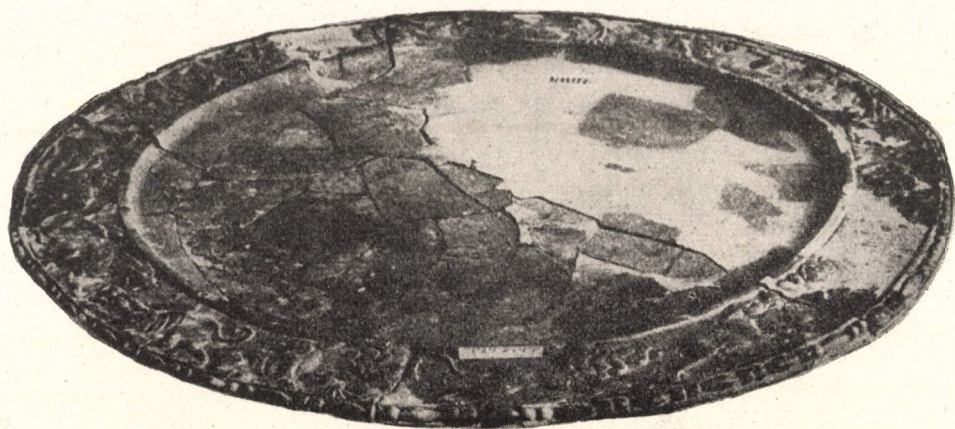
Abb. 1



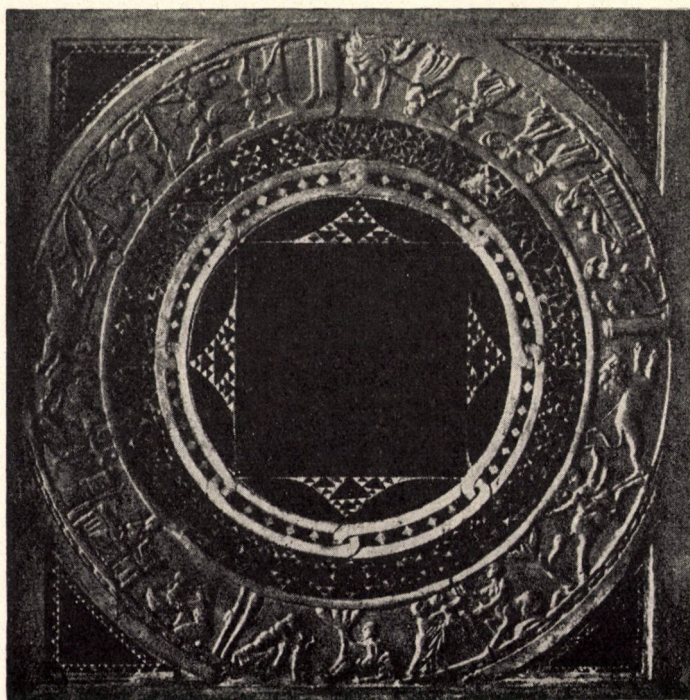


Abb. 1/a





1



2

Abb. 2





Abb. 3





Abb. 4



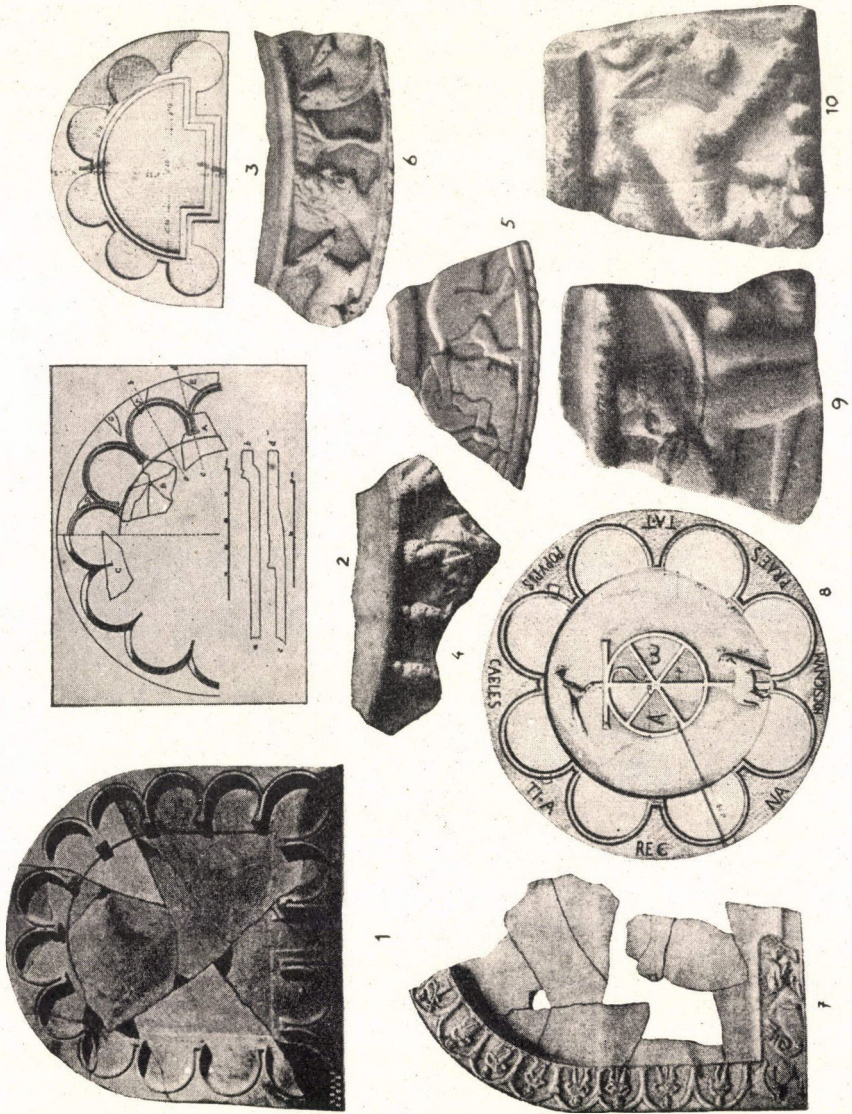


Abb.

## NOTRE QUINZIÈME MANUSCRIT DE CHANT BYZANTIN

IN MEMORIAM JOH. HAMMERSCHLAG

Le manuscrit dont nous traiterons dans la suite est, parmi nos livres de chant byzantins, le quinzième de son espèce : c'est le dernier que nous connaissons jusqu'à ce jour. Outre les manuscrits ayant déjà fait l'objet d'une étude,<sup>1</sup> les bibliothèques publiques hongroises ne possèdent pas d'autre livre de chant manuscrit byzantin. Seules quelques bibliothèques privées en possèdent encore quelques-uns ; le manuscrit dont il est question provient, lui aussi, d'un particulier qui, en 1954, le vendit à la Bibliothèque «Széchényi» du Musée National Hongrois.

Le manuscrit porte la signature suivante : Oct. graec. 11 (1954, 102) ; format : 160 mm × 110 mm ; nombre des feuillets : f<sup>os</sup> 1—353 ; datation : début du XVIII<sup>e</sup> ou fin du XVII<sup>e</sup> siècle ; la belle reliure en cuir date de la même époque.

Il se compose de 18 couches environ, qui, pour la plupart, sont séparées les unes des autres par des feuillets demeurés en blanc. La pagination des couches est la suivante : 1, 41, 65, 96, 108, 112, 163, 167, 175, 183, 197, 246, 270 284, 293, 299, 347' et 353 : les f<sup>os</sup> 163—166' et 167—174' ont été écrits sur un papier entièrement différent, de couleur grise bleuâtre, et constituent un corps étranger dans le recueil. De plus, le manuscrit est probablement incomplet au commencement, de même qu'avant le f<sup>o</sup> 65 et entre les f<sup>os</sup> 79' et 80.

Nous trouvons en 15 endroits des en-têtes et des lettrines polychromes (f<sup>os</sup> 41, 50 etc.). L'écriture du texte et la graphique des neumes proviennent d'environ 16 mains différentes ; leur folios — qui d'ailleurs s'entre-croisent à plusieurs reprises avec ceux des couches — sont les suivants : 1, 7, 41, 51, 57, 159, 163, 167, 175, 183, 195, 197, 218, 221 et 353.

Au feuillet 147, nous remarquons une singulière note marginale : près du commencement du psaume dit «des miséricordes multiples» («*Psalmos polyeolos*»), à droite, on lit la remarque suivante, tracée à l'encre et datant de l'époque : *τουρχικτι σεγγιάχ*, ce qui veut dire «en turc seyyâh» («seyyâh»

<sup>1</sup> Cf. G. DÉVAI: Manuscrits en notation byzantine dans les bibliothèques publiques de Budapest (*Acta Ant. Hung.*, I, 1—2, 1951) : ainsi que G. DÉVAI: Trois manuscrits en notation byzantine (*Acta Ant. Hung.* 2 [1954]).

= «voyageur») : pour le moment, le problème de savoir s'il y a corrélation entre ce mot et le psaume n'est pas encore tranché.<sup>2</sup>

Au demeurant, ce manuscrit n'est, lui non plus, un livre canonique de chant, mais, comme c'est le cas de la plupart de nos autres manuscrits en notation byzantine, un simple recueil servant à l'usage privé.

Il convient d'en signaler les chants suivants :

F<sup>os</sup> 1—25' les Psaumes 1, 2, 3 et 44, neumés dans leur totalité tout comme dans leurs versets détachés (dits Prokeimena) ;<sup>3</sup> intercalé au f<sup>o</sup> 7, un Troparion, puis plus loin aux f<sup>os</sup> 17 et 18, deux Theotokia : après les Psaumes, Doxa Patri et Allelouias : 41 *Παναγίε Νικόλαε* (en l'honneur de St. Nicolas) : sur chacun des f<sup>os</sup> 44, 47 et 50, un «Kratema» (c'est-à-dire un chant fortement mélismatique, avec, en règle générale, le texte habituel «tereteri» ou quelque autre texte semblable) ;<sup>4</sup> 53 *Πηγήν ἱαμάτων* (en l'honneur de Cosme et Damien, patrons des chirurgiens, ensuite Trisagion ; 56 *Ὅσοι εἰς Χριστόν* (chant tenant lieu du Trisagion ; 57 *Μεγαλυνάρια* pour Noël ; 60 *Ρόδον τὸ ἀμάραντον* (strophe d'ode se rattachant à la fête de l'Acathiste) ; 65—65' Troparia de Résurrection ; 68—72 *Τὴν τιμιωτέραν τῶν Χερουβίμ* (strophe d'ode en 16 versions) ; 72—74' le Psaume 102 tout entier ; 76 le traditionnel troparion de Résurrection *Χριστὸς ἀνέστη* ; 80 l'hymne de l'Acathiste ; 85—88 chants pour les Vêpres majeures, avec le refrain connu : *Ὅτι μεθ' ἡμῶν ὁ Θεός* ; 90 le célèbre hymne de Madeleine pour le Mercredi saint, par Kasia, poétesse à la vie romanesque : *Κύριε ἡ ἐν πολλαῖς ἀμαρτίαις* ;<sup>5</sup> 96—96' cinq troparia de Résurrection (*Εὐλογητός, Τῶν Ἀγγέλων, Τί τὰ μύρα, Λίαν πρωῒ, Μυροφόροι γυναικες*) ; sur chacun des f<sup>os</sup> 100—101', un «Kratema» ; 103 *Ὁ ποιῶν τοὺς Ἀγγέλους* chant de communion («Koinonikon») ; 104' le Psaume 136 ; 108 le Psaume 118 ; 112, 120, 128, 138 et 147 le «Psalmos polyeleos» cinq fois de suite ; 150—162' Doxologies systématisées ; 163 le Psaume 135 ; 167 le Psaume 44 ; 175 le Psaume 136 ; 183—196 recueil dit «Pasa pnoarion» (c'est-à-dire recueil des chants formés de la phrase finale du Psautier ; en l'occurrence, huit chants) 197—220 Doxologies systématisées ; f<sup>os</sup> 221—225, 230—244, 246—250 et 262—278 l'hymne chérubique en huit, neuf, treize et neuf versions ; intercalés dans les f<sup>os</sup> précédents, f<sup>os</sup> 225 uniquement des Koinonika et le *Νῦν αἱ δυνάμεις* chant remplaçant l'hymne chérubique ; 256 et 260 trois et quatre Koinonika commençant par *Αἰνεῖτε* ;

<sup>2</sup> Je dois cette explication à l'obligeance de M. le professeur GY. NÉMETH.

<sup>3</sup> Il s'entend que ni ici, ni ailleurs, le manuscrit n'indique le numéro des Psaumes. Je tiens d'ailleurs à signaler dès à présent qu'au regard des usages du rite grec, le manuscrit renferme un nombre insolite de chants psalmiques.

<sup>4</sup> Il est à remarquer que, concernant les genres, le manuscrit emploie également une nomenclature plus choisie : ainsi, par exemple, f<sup>o</sup> 47 *Εξήγησις* f<sup>o</sup> 60 *Μάθημα* („étude”), f<sup>o</sup> 77 *Σύνθεσις* ; ces distinctions ne figurent guère dans nos autres manuscrits.

<sup>5</sup> Cet hymne de Kasia a été publié avec neumes et en transcription par E. WELLESZ dans *Zeitschr. f. Musikwiss.* 3 (1920—21), p. 335 ; cependant, la mélodie de la version que nous venons de signaler plus haut diffère sensiblement de celle communiquée par E. WELLESZ.

276, 284, 293 et 299 également des Koinonika à *Αἰνεῖτε*, en onze, huit, huit et cinq arrangements, et une fois (297') avec texte «tereteri». D'une manière générale (exception faite des autres dix-huit hymnes chérubiques des f<sup>os</sup> 315—330), cette partie du manuscrit ne renferme en grande partie que des Koinonika : aussi est-ce précisément ce manuscrit qui est le plus riche en chants appartenant à ce genre. On y retrouve la plupart les chants de communion connus, destinés aux différents jours de fête : outre le culte des psaumes, étonnamment marqué et déjà signalé en ce qui précède, c'est là la deuxième caractéristique principale du manuscrit ; f<sup>o</sup> 353 au dernier feuillet du manuscrit, trois antiennes pour la messe, mais rien que les textes, sans neumes.

Mélurges (par ordre alphabétique) : Anastase de Larissa (147), Antoine (221, 228), Athanase l'Ibérîte (194), Calliste archimandrite (246), Christophe archimandrite (282), Cyrille (116'), Damascène l'Ibérîte (299'), Daniel (41, 92, 103, 210', 353), Daniel lampadaire (288'), Daniel protopsalte de la Grande Église (57, 230), Démétrius (256), Georges de Crète (13'), Gerasimos Lauriotos (284'), Grégoire lampadaire (79'), Jacques protopsalte (26), Jean protopsalte (76, 92, 100, 112, 183, 213), Jean protopsalte de la Grande Église (183), Jean de Klada (228'), Joachim de Byziis (253), Joseph (351), Manuel (260), Manuel Chrysaphes (162), Manuel de Gazè (195), Manuel de Gouta (299'), Meletios archimandrite (60), Michael prêtre (108') Mpalasios prêtre (97', 159, 167, 347'), Pierre (1, 76', 197, 215', 262, 267', 284, 290, 292, 293, 334', 337, 338', 346), Pierre lampadaire (47, 80, 175, 343, 349'), Pierre de Péloponnèse (68', 71, 72, 83', 101', 331), Pierre de Péloponnèse lampadaire de la Grande Église du Christ (80), Pierre domestique de la Grande Église du Christ (315), Pierre le jeune (90), Pierre Mperiketi (258), Stéphane moine (229'), Xénos de Koronè (54')<sup>6</sup>.

Signalons pour terminer que, pas plus que les autres, ce manuscrit, lui non plus, ne peut être qualifié d'ouvrage de provenance hongroise. Le seul fait qui nous semble probable, c'est qu'il a peut-être servi pour l'une quelconque des cérémonies grecques de Hongrie. Grâce à son contenu à la fois intéressant et varié, il a certainement été très utile.<sup>7</sup>

<sup>6</sup> Des noms de mélurges et d'autres annotations (liturgiques, héortologiques, etc.) concernant le sujet figurent également aux f<sup>os</sup> 7, 9, 79', 167, 254, 256, 260, 345, de même qu'aux f<sup>os</sup> 25', 54, 66', 116', 178, 194, 267', 273, 289', 325, 333' ; cependant, leur lecture est douteuse.

<sup>7</sup> Je profite de l'occasion pour exprimer mes sincères remerciements à Mlle M. Prahács à la Bibliothèque du Conservatoire de Musique ainsi que à M. Sajó à la Bibliothèque Széchényi.

Г. ДЕВАИ

## НАША ПЯТНАДЦАТАЯ ВИЗАНТИЙСКАЯ РУКОПИСЬ С ПЕСНЯМИ

(Резюме)

В публичных библиотеках Венгрии в данное время хранятся 15 византийских песенников в рукописях. Из них были рецензированы в научных периодиках сперва 11, а затем 3 рукописи.\* Настоящая рукопись — подобно большинству других — представляет собой антологию, созданную в начале XVIII столетия или в конце XVII-го. Она довольно объемиста (353 стр.), содержит главным образом псалмы и песнопения. Так как приведенные в ней мелодии весьма разнообразны, она предоставляет множество данных к изучению вокальной музыки византийского ритуала.

\* См. G. DÉVAI : Manuscrits en notation byzantine dans les bibliothèques publiques de Budapest. Acta Ant. Hung. 1 (1951—2); G. DÉVAI : Trois manuscrits en notation byzantine. Acta Ant. Hung. 2 (1953—4).

Les *Acta Antiqua* paraissent en russe, français, anglais, allemand et latin et publient des travaux du domaine de la filologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en un volume.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction et écrits à la machine à l'adresse suivante :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (Budapest, VI., Sztálin út 21. Compte-courant No. 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

---

The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in Russian, French, English, German and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up one volume.

Manuscripts should be typed and addressed to :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 400.*

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Antiqua*, is 110 forint a volume. Orders may be placed with «Kultúra» Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest, VI., Sztálin út 21. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

---

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in russischer, französischer, englischer, deutscher und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind, mit Maschine geschrieben, an folgende Adresse zu senden :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 400.*

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band 110 forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen «Kultúra» (Budapest, VI., Sztálin út 21. Bankkonto Nr. 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

## I N D E X

<i>Gy. Moravcsik</i> : Dix années de philologie classique hongroise (1945—1954) .....	191
Дь. Моравчик : Десять лет венгерской классической филологии (Резюме) ..	206
<i>Gy. Nádor</i> : Platon und das Problem des Naturgesetzes .....	211
Дь. Надор : Платон и вопрос о законах природы (Резюме) .....	221
<i>K. Marót</i> : L'esilio di Ovidio .....	223
К. Марот : О ссылке Овидия (Резюме) .....	231
Ш. Садецки-Кардоши : К вопросу о социальных движениях в Галлии во II столетии	233
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Sur les mouvements sociaux de la Gaule au II <sup>e</sup> siècle (Résumé) .....	240
<i>M. Kubinyi</i> : Zu der griechischen Grabinschrift aus Intereisa .....	241
М. Кубиньи : К объяснению текста греческой надписи из Intereisa (Резюме)	243
<i>M. R. Alföldi</i> : Providentia Augusti .....	245
М. Р. Алфёльди : Providentia Augusti (Резюме) .....	259
<i>E. Thomas</i> : Bruchstück einer frühchristlichen Marmortischplatte mit Relief- verzierung aus Csopak .....	261
Э. Томас : Обломки мраморной столешницы с рельефным украшением из Чопака (Резюме) .....	276
<i>G. Dévay</i> : Notre quinzième manuserit de chant byzantin .....	283
Г. Деваи : Наша пятнадцатая византийская рукопись с песнями (Резюме) ..	286



# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

A. DOBROVITS, J. HARMATTA, GY. MORAVCSIK

REDIGIT

I. TRENCSENYI-WALDAPFEL

TOMUS III

FASCICULUS 4



1955

ACTA ANT. HUNG.

# ACTA ANTIQUA

## A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADEÉMIA KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST, V., ALKOTMÁNY UTCA 21

Az *Acta Antiqua* német, angol, francia, orosz és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelzés.

Az *Acta Antiqua* előfizetési ára kötetenként belföldre 80 forint, külföldre 110 forint. Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (Budapest, V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-44), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest, VI., Magyar Ifjúság útja 21. Bankszámla 43-790-057-181) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

---

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen «Kultura» (Budapest, VI., Magyar Ifjúság útja 21. Bankkonto Nr. 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

# EYXOMAI

IN MEMORIAM M. KOVÁCS

Hesychios verzeichnet die folgenden Bedeutungen des Wortes *εὔχεσθαι*: *ἱκετεύειν*, *καυχᾶσθαι*, *αὔχειν*, *λέγειν*. Mit denselben drei Bedeutungsgruppen — ‘flehen’ oder ‘beten’, ‘sich rühmen’ und ‘sagen’ — werden auch bei den übrigen Lexikographen sowohl das Verbum *εὔχομαι* wie auch die verwandten Hauptwörter erklärt. Die Bedeutung ‘sagen’ wird verhältnismässig selten genannt, um so öfters deutet man den Sinn des untersuchten Ausdruckes mit *καυχᾶσθαι*, *καύχημα* usw. an.<sup>1</sup> Ähnlich wird der Sinn des Wortes — unmittelbar oder in der Paraphrase des Textes — auch durch die verschiedenen Scholien gedeutet.<sup>2</sup> Darüber waren jedoch selbst die alten Erklärer nicht immer derselben Meinung, wie das Wort in den einzelnen konkreten Fällen zu verstehen sei. Das Scholion A erklärt z. B. das Wort *εὐχόμενος* der Stelle Ilias 19, 100 mit *καυχόμενος*, dagegen paraphrasiert das Scholion B dasselbe Wort daselbst mit *διαβεβαιούμενος*. Das Etymologicum Gudianum benutzt die Wendung *εὔχετο δ’ ἐξ Ἰθάκης γένος ἔμμεναι* als ein Beispiel für die Bedeutung *λέγειν*,<sup>3</sup> während der Scholiast die pindarische Frage *ποίαν γαῖαν, ὦ ξεῖν’, εὔχει πατρίδ’ ἔμμεν* mit den Worten umschreibt: *ποίαν γῆν, ὦ ξένε, καυχᾶ ἔχειν πατρίδα*.<sup>4</sup>

Wichtiger ist jedoch die Frage, wie sich die genannten drei Bedeutungsgruppen zueinander verhalten. Die Bedeutung ‘sagen’ scheint überhaupt nicht problematisch zu sein, denn sie verträgt sich leicht sowohl mit dem Sinn ‘beten’ wie auch mit ‘sich rühmen’. Aber man fragt eben, wie diese beiden anderen Bedeutungen sich zueinander verhalten sollen. Wie kann dasselbe Wort sowohl ‘sich rühmen’ (‘prahlen’), als auch ‘beten’ heissen?

<sup>1</sup> Man findet alle drei Bedeutungen zusammen ausser der Hesychios-Stelle auch im Et. M. s. v. *εὐχή* und im Et. Gud. s. v. *εὐχή*. Die Bedeutung ‘sagen’ (entweder allein oder zusammen mit einer von den beiden anderen Bedeutungen) kommt bei Hesychios (s. vv. *εὔχει*, *εὐχόμεθα*), Zonaras (s. v. *εὔχομαι*), Eustathios (ad Od. 1407, 55—58) und manchmal auch in den Scholien vor. Sonst findet man die beiden anderen Bedeutungen des Wortes, entweder die eine von ihnen oder beide zusammen.

<sup>2</sup> So z. B. Schol. ad Il. 2, 161 A; 4, 450 B; 8, 526 A; 19, 100 A; 21, 183 A; 22, 433 AB; Pind. Ol. 7, 22; Pyth. 4, 97 u. a. m.

<sup>3</sup> S. v. *εὐχή*, und ebenso über die Wendung *εὔχομαι εἶναι νόος* das Et. M. s. v. *εὐχή*.

<sup>4</sup> Pind. Pyth. 4, 97—98 und der Scholiast.

R. Meister gibt dafür die folgende Erklärung: «*Εὐχωλή, εὖχος, εὐχή* heisst ursprünglich das 'laute Rufen'; *εὐχέσθαι* 'laut rufen', und daraus haben sich die Bedeutungen 'zuversichtlich behaupten, von sich rühmen, frohlocken, beten, geloben, bitten, jemanden verwünschen' u. a. entwickelt. Aus dieser Grundbedeutung erklärt sich auch die Konstruktion mit dem Dativ: *εὐχέσθαι θεοῖς τι* heisst den Göttern etwas laut zurufen».<sup>5</sup>

W. Neisser versuchte eine andere Deutung.<sup>6</sup> Er glaubte, dass die von Meister vorgeschlagene Erklärung durch die Verwandtschaft des untersuchten Wortes mit der Wurzel *ἔχ-*, die auch in den Worten *ῥχα, ἔξοχος* zum Vorschein komme, widerlegt sei. Mit Rücksicht darauf nimmt er als Grundbedeutung nicht den Sinn 'laut rufen' ('die Stimme erheben'), sondern 'überragen', 'hochragen', 'sich als *ἔξοχος* fühlen' an. Dagegen möchte er die Bedeutung 'beten' dahin erklären, dass das Wort in diesem Fall das Anerkennen der Gottheit als *ἔξοχος* zum Ausdruck bringen sollte. D. h. also der Konstruktion mit Nominativ *εὐχόμεαι εἶναι υἱός* = 'bin *ἔξοχος* als Sohn des ...' entspräche die andere mit Accusativ *εὐχόμεαι θεούς* = 'ich erkenne die Götter als *ἔξοχους*, als Herren, bete sie an'. Ob das Wort *εὐχόμεαι* mit der Wurzel des *ῥχα* wirklich zusammenhängt, bleibe dahingestellt, allerdings scheinen die etymologischen Wörterbücher nichts davon zu wissen.<sup>7</sup> Es unterliegt aber keinem Zweifel, dass der Gebrauch des Wortes *εὐχόμεαι* mit Accusativ in einer Konstruktion, wie sie Neisser verlangt — abgesehen von einer einzigen, völlig isoliert dastehenden und späten Angabe<sup>8</sup> — sich gar nicht belegen lässt; und deswegen bleibt der Zusammenhang der beiden Bedeutungsgruppen 'sich rühmen' und 'beten' unerklärt.<sup>9</sup>

Der nächste Erklärer, H. Osthoff,<sup>10</sup> berührte unsere Frage nur nebenbei; er zitierte unter anderem auch das Wort *εὐχόμεαι* als Beispiel dafür, dass «der Begriff des 'Weiheins, Widmens' besonders im religiösen Sinn, sich aus dem des 'feierlichen Zusprechens' entwickelte». Hier wird natürlich wieder der Sinnzusammenhang 'geloben', 'beten', 'wünschen' und 'sich rühmen'

<sup>5</sup> R. MEISTER: Die griechischen Dialekte. Göttingen II. 1889. S. 148 A. 1; vgl. auch S. 145—6 über *ἐνέχουσαι*.

<sup>6</sup> W. NEISSER: Vedic. BB 18 (1892) S. 307—8.

<sup>7</sup> Nach WALDE—POKORNY (II. 1927. S. 481) kommen *ῥχα* und *ἔξοχος* aus der Wurzel \**seǵh-*, wie *ἔχω*, dagegen *εὐχόμεαι* (I. 1930. S. 110) aus der Ablaut-Stufe von \**eueǵh-*, aus der Wurzel \**eueǵh-*.

<sup>8</sup> Anth. Pal. 9, 268, von Antipatros aus Thessalonike aus dem I. Jh. v. u. Z.

<sup>9</sup> NEISSER beruft sich übrigens auch auf H. SCHMIDT (Synonymik der griechischen Sprache. Leipzig I. 1876. S. 182—3), nach dessen Behauptung Zweck und Ziel der *ἀγά* das Wohlergehen bzw. das Verderben des Menschen wäre, während die *εὐχή* jene Form des Gebetes darstellen sollte, die der Gottheit angenehm ist. Selbstverständlich lässt sich ein solcher Gegensatz zwischen *ἀγά* und *εὐχή* nicht konstruieren; sowohl *εὐχή* wie auch *εὐχόμεαι* können zum Vorteil und Nachteil des Menschen dienen; vgl. z. B. für *εὐχή* Aisch. Sept. 819; Plat. Leg. 931 E; für *εὐχόμεαι* Soph. Phil. 1019; Arist. Equ. 928 mit der Bemerkung des Suda; Lys. 21, 21; der Sinn der Zusammensetzung *κατέχεμαι* ist vorwiegend negativ.

<sup>10</sup> H. OSTHOFF: Allerhand Zauber etymologisch beleuchtet. BB 24 (1899) S. 182—3.

nicht erklärt, bzw. die Erklärung bleibt in demselben Rahmen wie bei Meister.<sup>11</sup>

Es lässt sich also feststellen, dass im Sinne der bisherigen Forschung die Grundbedeutung des Wortes 'sagen', ja, «feierliches Sprechen» heisst;<sup>12</sup> das wird auch durch die Analogien der verwandten Sprachen nahegelegt. Dies ist jedoch nur eine formelle Feststellung, und sie vermag auch die Entfaltung der verschiedenen Wortbedeutungen lediglich formell zu erklären. Will man den Entwicklungsgang wirklich verstehen, so muss man den Sinn des «feierlichen Sprechens» genauer untersuchen. Unter primitiven Verhältnissen ist das «Feierliche» mit dem «Kultischen» gleichbedeutend; die feierliche Aussage besitzt einen magischen oder religiösen Sinn. Wollen wir unsere Frage beantworten, so müssen wir gewisse Eigentümlichkeiten des primitiven Kultes ins Auge fassen.

Es ist bekannt, welch eine grosse Rolle im primitiven Kult den katalogartigen Aufzählungen zukommt. Es werden die grossen Taten aufgezählt, die der Aufsager oder derjenige, vor dem sie aufgezählt werden, vollbrachten, oder es wird auch der Taten ihrer Ahnen gedacht, mit der Absicht, dass ähnliche Taten wieder verwirklicht werden. Die Funktion dieser Aufzählungen ist also vermehrend, stärkend, das Gefühl der Kraft und Grösse erhebend, bzw. gegen den Feind bannend und verzaubernd.<sup>13</sup> Die Aufzählung findet meistens gewöhnlich anlässlich irgendeines wichtigen Ereignisses statt: vor dem Krieg, vor dem Zusammenstoss im Kampf, um den Mut magisch zu erhöhen oder auf dem Fest des Stammes, bei der Jünglingsweihe, oder auch früher über dem Kind, damit es einst ähnliche grosse Taten vollbringe.

<sup>11</sup> Der Deutungsversuch von THOMAS (CR 14 [1900] S. 63), d. h. das Zurückführen der beiden Bedeutungen auf zwei verschiedene Wurzeln, ist mir nur aus WALDE—POKORNY bekannt, wo er abgelehnt wird.

<sup>12</sup> Der Ausdruck «feierliches Sprechen» stammt von F. SCHWENN: Gebet und Opfer. Heidelberg 1927. S. 30 Anm. 62. — Die Entsprechungen aus den verwandten Sprachen s. bei WALDE—POKORNY: a. a. O., wo auch die Literatur zusammengestellt ist. Denselben Sinn, «feierliches Sprechen», besitzt das Wort auch in den mykenischen Texten: Eb 35 *lépeta* . . . *éuxeto* . . . *éxeen theón* (M. VENTRIS: King Nestor's Four-Handled Cups. *Archeology* 7 [1954] p. 20: 'declares'; С. Я. Лурье: Опыт чтения пилосских надписей. ВДИ 1955. № 3. S. 30.: покаялась [= schwur]). Zum Teil ähnlich auch in Ilias 18, 499 'schwören' oder 'feierlich, fest behaupten'; hier *éuxetai* nämlich der eine Streitende, alles gegeben zu haben, während dort die Priesterin, dass die Göttin «has the true ownership» (VENTRIS). Über *éuxē* und Schwur s. jetzt auch K. MARÓT: A görög irodalom kezdetei (= Die Anfänge der griechischen Literatur). Budapest 1956. S. 296, Anm. 81. (Nach einer früheren Erklärung von VENTRIS — JHS 73 [1953] S. 91 — sollte man *éuxeto* . . . *theō* verstehen; so liest den Text auch E. J. BENNET: The Landholders of Pylos. *AJA* 60 [1956] S. 129, der *éuxeto* [oder *éuxetoι*] mit 'claims' wiedergibt.)

<sup>13</sup> Auf das Problem der Katalog-Dichtung können wir natürlich hier nicht näher eingehen, wir verweisen nur auf die beiden neueren Arbeiten von K. MARÓT über diese Fragen: *Præhomerikus katalógusok* (= Vorhomerische Kataloge). MTA I. Oszt. Közl. (Mitteilungen der I. Klasse der Ungarischen Akademie der Wissenschaften) III. (1953) S. 377—407 und *La Béotie et son caractère «Hésiodique»*. *Act. Ant. Hung.* I. fasc. 3—4. (1953) S. 261—320; daselbst fasst er auch die Ergebnisse seiner früheren Forschungen zusammen.

Beispiele gibt es dafür in grosser Zahl, wir führen an dieser Stelle nur einige an. Bei den Arapaho erzählen die Kämpfer auf dem achttägigen Sonnenfest ihre eigenen Heldentaten. Es darf nichts übertrieben, aber nur die Siege dürfen erwähnt werden, und die Erzählungen «sollen auf den Sieg des Stammes über Hungersnot und alle Arten von Übeln deuten, die ihn in Zukunft treffen können». Bei den Abipon wird der Feind ähnlich gebannt.<sup>14</sup> Man findet ähnliches selbst bei Völkern auf der Stufe einer höheren Gesellschaftsstruktur, wenn auch in einer veränderten Funktion. Die Vornehmen der Fulbe in Sudan singen vor dem Zug in den Kampf von den Heldentaten ihrer Ahnen und schliessen damit, dass auch sie ähnlich handeln werden.<sup>15</sup> Interessant ist auch eine Stelle des Igor-Liedes, nach welcher die Kämpfer «die Heere mit (Schlacht)-ruf besiegen, ohne Schilder, mit Messern bewaffnet, in urgrossväterlichem Ruhm hallend».<sup>16</sup> Prof. I. Trenesényi-Waldapfel, der mich darauf aufmerksam machte, erklärt diese Stelle dahin, dass in dem Schlachtruf eben der Ruhm der Ahnen zum Ausdruck kommt; die Ausdrücke «Schlachtruf» und «in ihrem urgrossväterlichen Ruhm hallend» hiessen also dasselbe. — Die Aufzählung der Vorzüge spielt jedoch nicht allein im Krieg eine wichtige Rolle. Besonders interessant ist von unserem Gesichtspunkt aus eine Beobachtung, die bei einem westafrikanischen Stamm am Ufer des Panavia-Golfes gemacht wurde: «Dort geht bei jedem Neumond der Häuptling eines Dorfes hinaus und steht allein im Freien und redet mit dem Urvater Anyambie. Er eröffnet stets die Anrede an den grossen Gott mit einem Katalog seiner, des Häuptlings Vorzüge, indem er sagt: Ich bin der Vater meines Volkes, ich bin ein gerechter Mann, ich komme mit allen Menschen gut aus.»<sup>17</sup> — In die Aufzählung der hervorragenden Taten gehört auch die Erwähnung der der Gottheit dargebrachten Opfer. Nachdem das Geschenk, das Opfer der Gottheit gegenüber ebenso überredend ist wie das gesprochene Wort,<sup>18</sup> ist es natürlich, dass der Hinweis auf die einstigen Geschenke, Opfer und erfüllten Gelübde beim Anflehen der Gottheit gewöhnlich ist; man schrieb ursprünglich wohl auch diesem Erinnern eine zwingende Kraft zu. — Zweck und Ziel der Aufzählung kann auch das Stärken eines anderen sein. Bei den Nama-Hottentotten hält die Mutter das Kind in ihrem Schooss und erzählt im Gesang, was ihr erwachsener Sohn einmal vollbringen werde; während des Gesanges küsst sie immer den Körper-

<sup>14</sup> K. TH. PREUSS: Der Ursprung der Religion und Kunst. Globus 87 (1905) S. 396.

<sup>15</sup> L. FROBENIUS: Spielmannsgeschichten der Sahel. Jena 1921. S. 39. Die Funktion des Liedes ist in diesem Fall nicht mehr vorwiegend bannend oder verzaubernd, aber ursprünglich war sie es ohne jeden Zweifel.

<sup>16</sup> Слово о полку Игореве. Под редакцией В. П. Адрианов-Перетц. Москва Ленинград 1950. S. 21.: Тии бо бес щитовъ съ засапожники кликомъ плъкы побъждають, звонячи въ прадѣдную славу.

<sup>17</sup> F. HEILER: Das Gebet. München 1918. S. 72; zitiert nach KINGSLEY: Publications of the Society for Psychical Researches. XI. S. 334. Der Berichterstatter hielt diese Handlungsweise für bloss geschmacklose Prahlerei.

<sup>18</sup> HEILER: a. a. O. S. 58—9.

teil des Kindes, den sie eben besingt. Die Zuñi im südwestlichen Teil Nordamerikas geben für dieselbe Sitte den Grund an, dass sie zum Wachsen und Gedeihen des Kindes nötig sei.<sup>19</sup>

Man zählt oft ähnlicherweise kürzer oder länger auch die grossen Taten der Ahnen auf. Bei den Sioux-Indianern nehmen z. B. die Mitglieder des Auerochsen-Geschlechts das Abzeichen ihres Totem-Tieres und sagen, ehe sie in den Krieg zögen: «My little grandfather is always dangerous, when he makes an attempt!» Farnell fügt hinzu: «Such an utterance, considered formally, is not a prayer but a statement about the power of the buffalo, „the little grandfather”; for it is an article of faith in the magic creed that the supernatural force, which the spell aims at setting in operation can be made to work by definite statements that it is working: there are suggestive assurances that increase one's own confidence; and the Sioux formula is of such nature.»<sup>20</sup> Will ein Mitglied des Kekchi-Stammes irgendein Wild für sich und zum Geschenk für die Gottheit erlegen, so beginnt er eine lange, mit Wiederholungen vollgestopfte Erzählung, in welcher er die Macht der Gottheit schildert, und die er mit einem Hinweis auf die Verwandtschaft schliesst: «Thou are my father! Who is my mother, who is my father? Only thou, O God!»<sup>21</sup> Der Hinweis auf die Verwandtschaft unterstreicht die Bitte, — das ist die Art der verschiedensten Naturvölker, wie z. B. im Gebet der Konde: «Rette uns vor Hungertod, du bist ja unser Vater, und wir sind deine Kinder, und du hast uns geschaffen.»<sup>22</sup> Die Anrufung der Ahnen und das Gebet zu ihnen ist überall weitverbreitet;<sup>23</sup> es ist jedoch beachtenswert, dass ein bedeutender Teil des Ahnen-Gebetes z. B. bei den Bantus in der Aufzählung lauter Ruhmsworte auf die Ahnen besteht.<sup>24</sup> Diese Epiklesen waren ursprünglich keineswegs um ihrer selbst willen da, sondern sie wollten die Tätigkeit der Ahnen bzw. diejenige der Gottheit in jene Richtung lenken, die durch das Wort bezeichnet war.<sup>25</sup> Die Aufzählung jener grossen Taten, die die Gottheit bzw. die Ahnen vollbrachten, geschieht manchmal mit dem Zweck, dass die einmal geleistete Hilfe wieder erteilt werde. Es heisst z. B. im Gebete der Khonds: «Von Anfang an haben wir nur durch deine Gunst gelebt. Lass uns auch in Zukunft davon teilhaftig sein.» Die Dschaggas rufen morgens zu Ruwa, dem Urvater: «Du hast mich in dieser Nacht beschirmt. Beliebte mich auch tagsüber zu beschirmen und lass es mir nicht fehlen an etwas zum Sattwerden, o Häuptling!»<sup>26</sup>

<sup>19</sup> PREUSS: a. a. O. S. 397. Über den magischen Sinn des Kusses ebd. 86 (1904) S. 376.

<sup>20</sup> L. R. FARNELL: *The Evolution of Religion*. London 1905. S. 176—7.

<sup>21</sup> FARNELL: a. a. O. S. 179—80.

<sup>22</sup> HEILER: a. a. O. S. 77, wo noch mehr Beispiele genannt werden.

<sup>23</sup> HEILER: a. a. O. S. 101—2.

<sup>24</sup> HEILER: a. a. O. S. 150—1; vgl. auch S. 68.

<sup>25</sup> K. MARÓT: *Vorhomerische Kataloge* a. a. O. S. 386.

<sup>26</sup> HEILER: a. a. O. S. 77; aber so ist es auch im Rg-Veda, z. B. 1, 45, 3; 48, 14; 178, 1; 7, 29, 4. — Der Hinweis auf das einmal gezeigte Wohlwollen, das später jedoch ausblieb, kann auch in drohender Form geschehen.

Heisst also *εὔχομαι* «feierliches Sprechen», so kann sein Inhalt derartig gewesen sein: Aufzählen von magischen Formeln und Texten, von grossen Taten und Ereignissen, das Erzählen hervorragender Eigenschaften (wie auch die Abstammung von grossen Ahnen), um dadurch Hilfe, Vermehrung oder Bannen zu erlangen. Dadurch bekommt gleich auch einen tieferen Sinn jene im Grunde richtige, aber nur formale Beobachtung von Meister, dass das Wort *εὔχομαι* meistens mit Dativ konstruiert wird. Die *εὐχή* wurde ja nicht beziehungslos für sich allein gesagt, sondern sie wurde persönlich an jemanden gerichtet, damit sie eine Wirkung auf ihn habe. Die «rühmende» Aufzählung der eigenen Taten galt hauptsächlich für denjenigen, der sie aufzählte; es ist ja möglich, dass auch die mediale Form des Verbuns *εὔχομαι* damit im Zusammenhang steht. Aber dieselbe konnte auch für einen anderen gelten sowohl in günstiger wie auch in bannender Absicht; ja sie konnte auch an die Gottheit gerichtet werden, um sie mit der Macht des gesprochenen Wortes zur Tätigkeit zu zwingen. Als der Akt seinen magischen Charakter langsam verloren hatte, mag das Wort in menschlicher Hinsicht die Bedeutung 'wünschen' bekommen haben.<sup>27</sup> Das mag jedoch nur der eine Grund gewesen sein; der andere, viel wichtigere Grund mag darin bestanden haben, dass durch derartige Aufzählungen nicht nur der Mensch, sondern auch die Gottheit gestärkt wurde. Die Ahnen wurden, sei es in Epiklesen, sei es in längeren Ruhmreden, verherrlicht, damit ihre Kräfte gesteigert und wirksamer werden. Der Kekchi redet von der Macht der Gottheit, damit er ein Wild bekomme. Der aufgesagte kultische Text, der Zauberspruch, die Hymne oder das Gebet musste an die Gottheit gerichtet werden, damit sie dadurch ebenso gestärkt werde wie der Mensch. Wir lesen ja im Rg-Veda: «Dir, Agni, soll diese süsseste Rede, dir dies Gedicht recht nach dem Herzen sein. Dich erfüllen die Lobreden wie die grossen Ströme den Sindhu mit Kraft, und stärken dich.» Oder: «Traget dem Hotr., dem Agni, das allererste hohe Wort vor, der wie ein Meister die Glanzlichter der Reden bringt. Den Agni sollen unsere Lobreden erbauen, sobald der Preiswürdige geboren wird, der Gerngesehene zu grossem Gewinn (und) Reichtum.»<sup>28</sup> Unter den Zaubersprüchen des Hávamál wird der Gesang des Zwergen Volkrörir erwähnt, welcher «den Asen Stärke, den

<sup>27</sup> Das scheint allerdings verhältnismässig erst spät eingetroffen zu sein. Es gibt bei Homer nur zwei Stellen, wo die Bedeutung 'wünschen' in Betracht kommen könnte: Ilias 14, 484 und Od. 14, 463, aber keine von den beiden Stellen mag als gesichert gelten. Die Ilias-Stelle lässt sich ungezwungen auch in dem Sinne erklären: deswegen betet der Mensch, damit ihm ein Verwandter in den Sälen bleibe (zur Erklärung des *λιπέσθαι* vgl. Leaf ad loc.). In Od. 14, 463 übersetzen die Kommentatoren das Wort meistens mit «wünschen», aber die Stelle wird in den Scholien anders erklärt (*μάστιγα τὸν θεὸν ἐπικαλούμενος ὅτι ἀληθεύω, ἢ πανηγυράμενος* BQ). Allerdings ist also dieser Sinn im Homerischen Sprachgebrauch selten.

<sup>28</sup> RV 5, 11, 5; 3, 10, 5—6. K. F. GELDNER'S Übersetzung (Der Rig-Veda. Aus dem Sanskrit übersetzt und mit einem laufenden Kommentar versehen. Cambridge—London—Leipzig 1951.). Vgl. 2, 8, 5; 8, 6, 35; 95, 6 usw.



Alben Gedeih'n, hohe Weisheit dem Hroptatyr» erteilt.<sup>29</sup> Die Kraft, die Macht und die hervorragenden Taten der Gottheit werden aufgezählt, ihre Ahnen werden genannt (ebenso wie auch diejenigen der Menschen), dadurch wird ihre Stärke gesteigert, und sie wird noch mehr Hilfe leisten können.<sup>30</sup>

Man findet die Epiklesen auch im kultischen Gebrauch der Griechen wieder, und sie werden in einem Ilias-Scholion sehr richtig erklärt: *Οἰκείως δὲ τοῖς παθήμασιν οἱ εὐχόμενοι τοῖς θεοῖς τὰ ἐπίθετα ποιοῦνται, καὶ νῦν ὁ καταπονοούμενος ἀτρυτώνη, ἣ δὲ εὐχομένη τὴν Ἴλιον σώζεσθαι ἐρουσίπολιν. Οἱ δὲ τὴν λείαν λαβόντες ἀνατιθέασι τῇ ληϊτιδί.*<sup>31</sup> Der *εὐχόμενος* benutzt also immer einen solchen Beinamen der Gottheit, mit dem er die Richtung bezeichnen kann, in welcher die Tätigkeit des Gottes erwünscht wird.

Es wurde schon erwähnt, dass eine derartige Aufzählung der grossen Taten im primitiven Kult manchmal auch der früheren Hilfe der Gottheit gedenkt. Es liessen sich manche Beispiele dafür nennen, dass auch unter den Griechen der Hinweis auf eine frühere, schon erfolgreiche *εὐχή* üblich war;<sup>32</sup> und ebenso gedachten sie manchmal unter den eigenen grossen Taten auch ihrer erfüllten Gelübde.<sup>33</sup> Überlegt man sich jedoch, dass die Aufzählung der dargebrachten Opfer ursprünglich einen magischen Sinn hatte, so versteht man besser auch den wahren Sinn jener Ausdrücke, die in den Inschriften so oft in der Form *εὐχὴν τιθέναι* erwähnt werden. Man schrieb dem Opfer auch im Augenblick seiner Darbringung eine magisch-überredende Wirkung zu, aber dieselbe Wirkung besass es auch in seiner Aufzählung in der *εὐχή*. Der Ausdruck hiess also nicht nur soviel, dass der Betreffende sein Gelübde erfüllte, sondern auch, dass er etwas hingelegt hatte, was später zu *εὐχή* wird.

Die primitive Vorgeschichte kann auch den Ursprung eines anderen Ausdruckes beleuchten. Die Tatsache, dass das Aufsagen der vermehrenden, kraftverleihenden Zaubertexte manchmal *über jemandem* geschah, wenn nämlich das magische Aufzählen für einen anderen galt — man soll z. B. an das Besingen des Kindes denken — erklärt vielleicht auch den Sinn des Ausdruckes *εὐχεσθαι ὑπέρ τινος*. Die andere Form des Ausdruckes *περὶ τινος* (und *τινι*) ist nämlich späteren Ursprungs, und man findet in den älteren Texten nur die vorige Form.<sup>34</sup>

<sup>29</sup> SIMROCKS Übersetzung. Die Edda. Übertragen von K. SIMROCK, herausgegeben von G. NECKEL. Berlin 1927. S. 223.

<sup>30</sup> F. PFISTER: RE XI. 2172. s. v. Kultus; PhW 43 (1923) 358; Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens III. 348—49 s. v. Gebet.

<sup>31</sup> Ad 5, 114 B; vgl. ad 6, 305 AB und ad 10, 460 B.

<sup>32</sup> So z. B. Ilias I, 453—4; 16, 233—8. usw. Ausführlicher behandelt die Frage SCHWENN: a. a. O. S. 47—53.

<sup>33</sup> Z. B. Ilias I, 39—42; 15, 372—7 usw.

<sup>34</sup> W. SCHULZE: Zu den griechischen Präpositionen. KZ 44 (1911) S. 359. Betont man mit gebührender Stärke, dass das *εὐχή* in der Ilias kein magisches Besingen mehr ist, so darf man vielleicht daran erinnern, dass auch Hektor, indem er von Andromache Abschied nimmt, den kleinen Astyanax aufhebt und über ihn *ἐπεύχεται*; rein formell betrachtet unterscheidet sich diese Szene kaum von der «*εὐχή*» der Hottentotten-Frau.

Heisst das Wort *εὔχομαι* «feierliches Sprechen», und bestand es vorzüglich in der Aufzählung grosser Taten, so kann man auch eine strittige Ilias-Stelle erklären. Hektor sagt nämlich im 7. Gesang, als er dem Aias das Unterbrechen des Zweikampfes vorschlägt :

αὐτὰρ ἐγὼν κατὰ ἄστυ μέγα Πριάμοιο ἄρακτος  
 Τρῶας ἐνφρανέω καὶ Τρωάδας ἐλκεσιπέπλους,  
 αἳ τέ μοι εὐχόμεναι θεῖον δόσονται ἀγῶνα.<sup>35</sup>

Es gibt verschiedene Erklärungen für das Wörtchen *μοι*. Einige, wie z. B. Ameis oder Leaf glauben, dass es ein Dativus ethicus wäre, und sie beziehen es auf den ganzen Satz (on my account : Leaf). Andere halten es für Dativus commodi (für mich flehend : Faesi). La Roche glaubt dagegen, dass die Troerinnen zu Hektor beten würden, *θεῶ ὧς* (vgl. 22, 394). Zuletzt wollte Mazon die Stelle wieder anders verstehen : je réjouirai . . . les Troyennes . . . qui, pour y porter mes actions de grâces, pénétreront dans l'assemblée des dieux. — Wir wollten oben zeigen, dass *εὔχεσθαι τι* ursprünglich hiess : eine *εὐχή* für jemanden sagen, völlig unabhängig davon, ob der Betreffende Gott oder Mensch sei. Nachdem aber der Inhalt der *εὐχή* die Aufzählung der Vorzüge, der grossen Taten war — sei es ausführlicher oder nur in der Form von Epiklesen —, konnte das Verbum nach dem Verlust der magischen, kraftverleihenden Funktion sehr leicht den Sinn 'rühmen', 'preisen', 'loben' bekommen; dies 'Rühmen' hatte natürlich im Falle der Götter einen kultischen Charakter, während es desselben Charakters im Falle der Sterblichen entbehrte. So erklärt auch Hesychios das Wort *κλέομαι* mit den Wörtern *ἐπικαλοῦμαι* (vgl. *ἐπίκλησις*!), *εὔχομαι*, wie auch das Wort *εὔχος* von derselben Wurzel sehr oft 'Ruhm' heisst, und wie auch das synonyme *εὐχετάομαι* sowohl in der Ilias wie auch in der Odyssee zweimal einen ähnlichen Sinn hat.<sup>36</sup> Der Ausdruck — *εὔχεσθαι τι* — hiess also in einem solchen Zusammenhang ungefähr wie : jemandem eine Zauberformel hersagen, die durch die Aufzählung grosser Taten Kraft und Stärke verleiht; an der fraglichen Stelle (Ilias 7, 296—8) kann jedoch das Wort weder die Bedeutung haben, dass die Troer und Troerinnen sich versammelt hätten, um Hektor anzubeten noch um für Hektor zu beten; es heisst eher, dass sie sich versammelt hätten, indem sie Hektor *priesen*,<sup>37</sup> wie das schon van Leeuwen richtig erkannte (obwohl wir an Tänze nicht denken würden).

Wir haben oben Beispiele gesehen, dass man oft in der Aufzählung der grossen Taten einer Gottheit, wenn sie um Hilfe ersucht wird, an die Abstam-

<sup>35</sup> Ilias 7, 296—8.

<sup>36</sup> Ilias 11, 761; 22, 394; Od. 8, 467 und 15, 181.

<sup>37</sup> Die Od. 13, 231 erlaubt dem Sinne nach eher die Bedeutung 'beten', aber die Situation wird in diesem Fall dadurch raffiniert, dass Odysseus in der Tat einem *θεός* gegenübersteht.

mung von der Gottheit erinnert: der Gott möge helfen, denn von ihm stammt das Geschlecht ab, er hat es erschaffen. Auch diese, im primitiven Kult sehr verbreitete Gewohnheit hat ihr Ähnliches im Griechentum. In den Iliktiden des Aischylos wenden sich die bedrängten Danaiden in einem ergreifenden Gebet zu Zeus, sie, die Verfolgten, die nach Argos zurückgekehrt sind:

ὄθεν δὴ  
γένος ἡμέτερον, τῆς οἰστοδόονου  
βοός ἐξ ἐπαφῆς καὶ ἐπιπνοίας  
Διὸς εὐχόμενον, τετέλεσται.<sup>38</sup>

So erzählen sie die Geschichte ihrer Abstammung und flehen inständig wieder und wieder zu Zeus. Das wiederholt sich auch im zweiten grossen Gebet zu Zeus (524—99). Das Gebet fängt mit Bezeichnungen an, die die Macht des Zeus verherrlichen, dann folgt die kurze Zusammenfassung der Bitte und das Erinnern daran, dass Zeus es war, von dem ihre Urmutter, Io, schwanger wurde, und dass er, Zeus, auch sie durch sein Berühren befreit hat, so stammt von ihm das Geschlecht, welches jetzt in die Urheimat zurückkehrt:

Δίας τοι γένος εὐχόμεθ' εἶναι  
γὰρ ἀπὸ τᾶσδ' ἔροικαι.<sup>39</sup>

Dann folgt die Schilderung von Ios Irrfahrten, Epaphos Geburt und wieder die nachdrückliche Betonung dessen, dass Zeus der «grosse Erbauer» des Geschlechtes ist, und er ist ja allmächtig.

Solche Berufungen auf die Ahnen, sei es um Hilfe zu erlangen, sei es um den Feind zu bannen, geben den Anlass dazu, dass das Wort *εὐχομαι* auch den Sinn 'sich rühmen' bekommt. Es ist bekannt, dass bei Homer die Ausdrücke *ταυτῆς τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὐχομῃ εἶναι* oder mindestens *εὐχομαι εἶναι* gerade in der Berufung auf die Ahnen, im Falle der genealogischen Kataloge als stehende Formel benutzt werden.<sup>40</sup> Der letztere Ausdruck ist besonders häufig, und findet sich, von einigen Ausnahmen abgesehen,<sup>41</sup> mehr

<sup>38</sup> Supl. 16—9.

<sup>39</sup> Vv. 536—7. Die Betonung dessen, dass Zeus der Urahn ist, den sie anflehen, wäre noch nachdrücklicher, wenn es sich nachweisen liesse, dass der Text des M in Vers 536 in der Tat verdorben ist, und wenn man wirklich *Δίαι* zu lesen hätte, wie es PAUW, oder *Δίον*, wie es BUTLER und OBERDICK empfehlen. Die Editoren sind geteilter Meinung; von den Neueren gibt WILAMOWITZ den überlieferten Text, MURRAY und MAZON übernehmen den von PAUW. Das Gesagte spräche dafür, dass die Danaiden ihre Abstammung eher von Zeus selbst als vom Lande des Zeus betonen. Durch solche Überlegungen wird jedoch die textkritische Frage selbstverständlich nicht entschieden.

<sup>40</sup> So z. B. Ilias 6, 211; 20, 241 (vgl. auch 208); 14, 113 und 21, 187, wo es vielleicht kein Zufall ist, dass es vom Feind nur *φῆσθα* heisst, während der Sprecher von sich selbst *εὐχομαι* sagt.

<sup>41</sup> Die Ausnahmen siehe AMEIS—HENTZE: Anhang zu Od. I, 180.

als dreissigmal am Versende. Die Tatsache, dass nicht nur der Ausdruck ständig unverändert ist, sondern auch seine Stelle im Vers, zeigt, dass wir es hier mit einer speziellen epischen Wendung zu tun haben. Aber diese spezielle Wendung steht manchmal in einem solchen Zusammenhang, dass es völlig unmöglich ist, das Wort mit 'sich rühmen' zu übersetzen. Am auffallendsten ist die Wendung *ικέτης δέ τοι εὔχομαι εἶναι*.<sup>42</sup> Das Wort *εὔχομαι* heisst auch in diesem Fall «feierliches Sprechen»: der Sprecher beruft sich auf seinen eigenen kultischen Charakter als *ικέτης*, möge er einem Menschen oder einem Gott gegenüberstehen; im ersten Fall mag natürlich das Wort immer mehr verblasst sein. — Wir müssen also das Wort *εὔχομαι* selbst im Ausdruck *εὔχομαι εἶναι* als «feierliches Sprechen» verstehen; sein Inhalt war auch in diesem Fall: Erinnern an eine bedeutende Tatsache oder Eigenschaft, ursprünglich wohl in magischer Absicht. Ebenso verhält es sich auch im Falle der genealogischen Kataloge. Wie K. Marót es nachgewiesen hatte, ist der Ursprung von Homers genealogischen Katalogen in den primitiven geschlechtsvermehrenden kultischen Bräuchen zu suchen, denen man eine bannende Wirkung auf den Feind zuschrieb.<sup>43</sup> Es wird uns nicht mehr wundernehmen, dass die genealogischen Kataloge meistens mit dem Wort *εὔχομαι* schliessen, denn wir wissen ja, dass den Inhalt der *εὐχῇ* wahrscheinlich ebensolche Kataloge ausmachten.

Die genealogischen Kataloge verloren langsam im Laufe der Entwicklung ihren magisch-kultischen Charakter,<sup>44</sup> und sie stärkten nur noch das genealogische Bewusstsein der Aristokratie, sie brachten ihre Zusammengehörigkeit und ihre Sonderstellung zum Ausdruck. Hand in Hand damit verlor auch das Wort *εὔχομαι* seinen kultischen Sinn und bekam eine neue Farbe. Neisser erörtert im Zusammenhang mit dem Ausdruck *εὔχομαι εἶναι νίος* dass dieser, besonders wenn er die Sonderstellung der *πληθὺς* gegenüber betont, «aristokratischer Färbung» ist: «*εὔχομαι εἶναι νίος* etc. ist etwa = ich bin Herr . . .»<sup>45</sup> Selbstverständlich konnte dasselbe, was für die Aristokratie *erhaben* war, im Auge der *πληθὺς*, nachdem diese sich von der Aristokratie endgültig trennte, als blosse *Prahlerei* erscheinen.<sup>46</sup> Vielleicht spürt man schon etwas davon im

<sup>42</sup> Od. 5, 450; 16, 67; vgl. auch 24, 114.

<sup>43</sup> Homeros *harcleírásai és az epikus műfaj eredete* (= Homers Kampfes Schilderungen und der Ursprung der epischen Gattung), Csengery-Festschrift. Szeged 1926. S. 212—4; Aus der Frühzeit der Epik, *Raccolta Ramorino* 1927. S. 588—90 und auch seitdem öfters.

<sup>44</sup> Es handelt sich nicht mehr um einen Zauber auch im obigen Beispiel des Igor-Liedes, obwohl der Ruf ursprünglich, besonders wenn er den Ruhm der Urväter widerhallte, wohl einen solchen Zweck hatte; auch die griechischen Heroen mögen ursprünglich ihren Stammbaum, den Ruhm ihrer Vorfahren in magischer Absicht *εὐχόμενοι* aufgezählt haben.

<sup>45</sup> NEISSER: a. a. O.

<sup>46</sup> Dasselbe *εὔχομαι* konnte natürlich auch den farblosen Sinn «ich behaupte . . .» bekommen, vgl. Od. 24, 114, wo es sich doch um eine Antwort auf die Frage nach der Abstammung handelte.

ironischen Zusammentreffen des Odysseus mit dem Kyklops, wo Odysseus mit heroischem Pathos betont: Des ruhmreichen Atriden, Agamemnons Volk *εὐχομεῖθ' εἶναι*.<sup>47</sup> Und wie in unserem früheren Beispiel der Häuptling der Gebiete des Panavia-Golfes die Aufzählung seiner eigenen Vorzüge nicht für Prahlerei hielt, aber um so mehr der Sammler, der den kultischen Inhalt dieser Handlungsweise nicht zur Kenntnis nahm. — Dies war jedoch nicht die einzige Möglichkeit. Die Aufzählung der grossen Taten vor dem Krieg, nicht mit gehörigem Mut gepaart, erwies sich als zwecklos und leer: der Sieg gehörte dennoch dem Feind. In solchen Fällen wurde die Aufzählung der grossen Taten zur blossen Prahlerei.<sup>48</sup> Aber es ist dennoch beachtenswert, dass das Wort *εὐχομαι* selbst später für sich allein gebraucht nur selten grundlose, leere Prahlerei bezeichnet.<sup>49</sup>

Alles in allem hiess also das Wort *εὐχομαι* ursprünglich 'sagen', aber man verstand darunter nur eine bestimmte Art des 'Sagens', nämlich das Aufsagen kultischer Texte, «feierliches Sprechen». Dies Aufsagen hatte auf einer früheren Entwicklungsstufe eine magische Rolle. Der magische Charakter wurde später langsam zurückgedrängt, d. h. er veränderte sich. Man muss die Entwicklung an mehreren Fäden verfolgen, die natürlich nicht immer scharf voneinander zu trennen sind. Der Inhalt der Texte waren unter anderem ruhmreiche Taten, hervorragende Eigenschaften oder das Aufzählen der Ahnen. In diesem Fall differenziert sich die Wortbedeutung nach dem Zurückdrängen des magischen Charakters: auf Menschen bezogen heisst es 'wünschen', 'rühmen', 'preisen', 'sich rühmen'; es wird also zu einem erhabenen, feierlichen, aber nicht mehr rein kultischen Wort; auf Götter bezogen ist es kultisch, aber nicht mehr magisch, eher religiös: 'preisen', 'geloben', 'bitten', 'beten'. Wir haben jedoch darauf hingewiesen, dass mit dem Wort *εὐχομαι* nicht nur magisch-kultische Texte bezeichnet werden konnten, sondern auch allerlei Zaubersprüche und Formeln. Diese behielten auch weiterhin ihren kultischen Charakter, und dementsprechend hatte in diesen Fällen auch das Wort *εὐχομαι* einen kultischen Nebensinn, aber es hiess nicht mehr so sehr Zauberspruch, sondern Hand in Hand mit der Entwicklung des Kultes eher *Gebet*.<sup>50</sup>

<sup>47</sup> Od. 9, 263—4 und auch weiter. Zur Eigenart der Situation vgl. K. REINHARDT: Von Werken und Formen. Godesberg 1948. S. 81.

<sup>48</sup> *πάν αὐτως εὐχετάσθαι* Il. 20, 348; vgl. 11, 388. Man könnte auch vermuten, dass eine frühere Entwicklungsstufe gewesen sei: umsonst war die *εὐχή*, die *εὐχή* des Feindes erwies sich als stärker. Das ändert jedoch nichts daran, was wir entwickelt hatten.

<sup>49</sup> Soph. O. C. 1318. Auch bei Homer hat Il. 3, 430 allerdings solchen Sinn (das Scholion spricht auch von *ἀλαζονικόν*).

<sup>50</sup> Wir brauchen hier auf die Entwicklung des Gebetes nicht näher einzugehen. Seit MARRETS *From Spell to Prayer* ist die Frage oft behandelt worden (s. zuletzt K. MARÓT: Vorhomerische Kataloge: a. a. O. S. 385—7); das Wesentliche s. bei WÜNSCH RE IX. 144 s. v. Hymnos.

Es lohnt sich einen Blick auch auf die weitere Entwicklung des Wortes zu werfen. Seit dem 5. Jh. kennen wir seine Nebenform: *προσεύχομαι*;<sup>51</sup> dies ist in klassischer Zeit weniger gebräuchlich, aber um so häufiger in der jüdisch-christlichen Literatur. Das Wort *εὔχομαι* wird in dieser stark verdrängt, und es lässt sich auch eine Regelmässigkeit im Gebrauch der Konstruktionen beobachten: *εὔχεσθαι τινι* heisst meistens 'geloben' während für den Begriff 'bitten', 'beten' die Konstruktion *εὔχεσθαι πρὸς τινα* die regelmässige ist.<sup>52</sup> Dies lässt sich wahrscheinlich folgendermassen erklären: Das Wort *εὔχομαι* behielt bis zum letzten etwas von seinem Zaubercharakter, ja in hellenistisch-römischer Zeit wurde dieser Charakter in ihm immer mehr empfunden: es konnte Beschwörung, Zauber und Fluch bezeichnen.<sup>53</sup> Auf die Gottheit bezogen hiess das soviel, dass der *εὐχόμενος* mit seinem Wort sie beeinflusst und lenkt. Neben dieser Auffassung erschien mit der Zeit ein anderer Gedanke, nach welchem nicht der Betende auf die Gottheit wirken soll, sondern umgekehrt, er muss sich der Gottheit anpassen. Diese Vorstellung drückt sich im Wort *προσεύχεσθαι* aus. In der antiken Religiosität kam dieser Gedanke nicht völlig zur Geltung, deswegen wird auch das Wort *προσεύχομαι* nur selten gebraucht. Um so mehr entsprach dies der jüdisch-christlichen Anschauung, und deswegen überwiegt hier diese andere Form des Wortes. Benutzt man aber in der jüdisch-christlichen Epoche das Wort *εὔχομαι*, so wird es mit *πρὸς* konstruiert. Die klassische Konstruktion mit Dativ wird nur im Sinne 'geloben' gebraucht, denn sonst fühlt man im Wort einen unerwünschten Beigeschmack. Der Sprachgebrauch des Neuen Testaments und der späteren Zeit mag auch durch denjenigen der Septuaginta beeinflusst sein, wo der geschilderte Gebrauch des Wortes schon festgelegt ist. Kann gar nicht mehr die Rede davon sein, dass man etwas der Gottheit gibt, so muss man besonders im Gebet jenes Wort vermeiden, das einen solchen Sinn in sich birgt. Dagegen wird das Wort *προσεύχομαι*, welches im klassischen und im profanen Sprachgebrauch auch den Sinn 'geloben' besass, in dieser Bedeu-

<sup>51</sup> Zum ersten Male bei Aischylos Pr. 937 und Ag. 317.

<sup>52</sup> G. KITTEL: Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament II. 1935. H. GREEVEN s. v. *εὔχομαι*, *εὐχή* 774<sub>8-14</sub>; vgl. auch 807<sub>25-35</sub>. — Im Neuen Testament findet man *εὔχομαι* und *εὐχή* alles in allem neunmal, während *προσεύχομαι* und *προσευχή* mehr als hundertmal vorkommen.

<sup>53</sup> Wir lesen im grossen Pariser Zauber-Papyrus, dass der Wurzelheber, nachdem er die Reinigungszeremonien vollzogen und die Opfer dargebracht hatte *μετ' εὐχῶν ἀνασπῶ τὸ φυτὸν ἐξ ὀνόματος ἐπικαλούμενος τὸν δαίμονα, ᾧ ἡ βοτάνη ἀνιέρωται, πρὸς ἣν λαμβάνεται χρεῖαν παρακαλὼν ἐνεργεστέραν γενέσθαι πρὸς αὐτήν*. (2973—6). In demselben Papyrus findet sich auch eine Hymne an den Mond, die aus lauter Ruhmesbezeichnungen besteht, und die sich nach dem Titel (2785) *εὐχή*, im Text selbst *ἐπασιδὴ* heisst (2788. Vgl. auch 2545 und 2566). Interessant ist auch eine Stelle des Pap. Mimaüt (Pap. Paris. 2391): *ἐπάκουσόν μου ἐν παντί, ᾧ [ἐπικαλοῦμαι] πράγματι καὶ ποιήσον πάντα τὰ τῆς εὐχῆς μύθον ἐντελέστατα, ὅτι οἶδά σου τὰ σημεῖα καὶ τὰ [π]αράσημα καὶ μορφὰς καὶ καθ' ὥραν τίς εἰ καὶ τί σου ὄνομα*. (497—501). — (S. die Texte bei K. PREISENDANZ: *Papyri Graecae Magicae*. Leipzig I. 1928). — Über den Fluch s. z. B. SIG 1176. — Über *εὐχή* und Zauber s. übrigens PRISTER: RE Suppl. IV. 325 s. v. Epode.

tion in der Septuaginta nirgends benutzt. So blieb dieses Wort — obwohl es das *εὐχόμεναι* nie völlig verdrängen konnte — im späteren Griechischen, bis zum heutigen Neugriechischen allgemein.<sup>54</sup>

Ж. РИТОК

ΕΥΧΟΜΑΙ

(Резюме)

В античных и современных лексиках слово *εὐχόμεναι* имеет три значения, а именно: 1. «молиться», 2. «хвалиться» и 3. «говорить». Третье значение вполне согласуется с двумя остальными, но при этом невольно спрашивается, как же может одно и то же слово выражать такие отдаленные друг от друга понятия как «молиться» и «хвалиться». Исследования, произведенные до сих пор, привели к установлению, что основное значение этого слова было «говорить с торжеством». Но это установление, равно как и вывод значений 1. и 2., вытекающих из основного значения, оказались чисто формальными. Для того, чтобы понять процесс этого развития, необходимо обследовать данное семантическое положение. При примитивных условиях «торжественный» однозначен с культическим. Торжественная речь имеет магический или религиозный характер, поэтому следует уделить внимание некоторым характерным чертам примитивного культа.

Общезвестно, что в примитивном культе большую роль играют перечни. В начале слово *εὐχῇ* безусловно имело и такое значение. В этих перечнях приведены великие деяния божества или рассказчика, их генеалогии для поднятия престижа или же для унижения противника. Поэтому-то у Гомера в рассказах о происхождении героев и фигурирует выражение *εὐχόμεναι εἶναι*. С течением времени эти генеалогические перечни, утратив свой магическо-культический характер, послужили для подкрепления генеалогического сознания аристократии в их сплоченности и отличия от других сословий. Но то, что возвеличивало аристократию, стало малозначительным в глазах народа, особенно после столкновения между этими классами и легко превратилось в пустое хвастовство. Подобным же образом и перечень великих боевых подвигов оказался пустым, если он не подтверждался личной храбростью рассказчика, ибо противник одержал победу. В таких случаях перечень являлся бессодержательным, превратившись в пустую похвалу (это понятие впрочем редко выражается этим словом). Вместе с тем перечень великих деяний божества, равно как и культические формулы и тексты, неимевшие характера перечня, не потеряли своего культического значения. Таким образом и слово *εὐχῇ* сохранило свой культический характер, но не в смысле значения «заклинание», а в соответствии с развитием культа — «молитва».

В связи с дальнейшим развитием слова надо указать и на то, что слово *προσεύχουμαι*, употребляемое слишком редко в классических произведениях, часто встречается в еврейской и христианской греческой литературе. В значении слова *εὐχόμεναι*, повидимому, чувствовалось еще, что *εὐχόμενος* понуждает действовать бога, стремясь направлять его действие. В противоположность этому, слово *προσεύχουμαι* выражало скорее то, что молящийся обращается к богу, приспособляясь к нему, а не наоборот. Так как именно это и соответствовало еврейскому и христианскому понятиям, слово *προσεύχουμαι* применялось чаще, нежели *εὐχόμεναι*.

<sup>54</sup> Damit sind die Probleme der späteren Geschichte des Wortes natürlich nicht erschöpft — man denke nur an das Wort *προσευχή*: 'Gebetstätte'. Diese Arbeit wollte aber nur die Entwicklungsgeschichte des Wortes *εὐχόμεναι* untersuchen, und darum müssen wir uns das Weitere betreffend mit diesem kurzen Ausblick begnügen.





## THE NAME OF THE GREEKS IN ANCIENT INDIA

Considerable interest has been shown for some time in the origin and the relation of the Old and Middle Indian terms used to refer to the Greeks. Recently this problem was dealt with by W. W. Tarn in his authoritative book «The Greeks in Bactria and India»<sup>1</sup> where the author put forward the view that, unfortunately, the problem was still far from being sufficiently cleared up. After the publication of this work, several views were expressed on the subject and a number of attempts were made to supplement or correct Tarn's statements.<sup>2</sup> Among these probably the most detailed treatment of Tarn's arguments was offered by Fr. Altheim.<sup>3</sup> It must, however, be admitted that these investigations have not succeeded to clear up all the doubtful issues either so much so that Tarn, in the second edition of his book,<sup>4</sup> was still unable to come anywhere nearer to a satisfactory solution. The problem is, however, of great historical importance which makes it imperative that it should not be given up in face of difficulties all the more so since the latest advances in Indian and Iranian linguistics encourage us to attempt a solution of this vexed problem with more confidence.

## I

Three names were in current use in Ancient India to refer to the Greeks : *Yavana-*, *Yona-*, and *Yonaka-*. As was the case with the rest of the Eastern peoples of those days, so in the present instance, too, all the three terms can be ultimately derived, without any doubt, from the name of the Ionians.

The name *Yavana-* was the current term generally used in Sanskrit to refer to the Greeks. Tarn derives the word directly from the Greek form

<sup>1</sup> First edition : Cambridge 1938.

<sup>2</sup> See among others E. H. JOHNSTON : JRAS 1939. pp. 217 ff., F. O. SCHADER : JRAS 1939. pp. 606 ff., and others.

<sup>3</sup> FR. ALTHEIM : Weltgeschichte Asiens im griechischen Zeitalter. Halle (Saale) I. 1947. 273, II. 1948. 86, 123 ff.

<sup>4</sup> Cambridge 1951.

Ἰάφωv,<sup>5</sup> and he is certain that the word must have come to India through Achaemenid Persia for, according to him, the form *Yauna-* derived from the same Greek form is always used in the Old Persian of Darius' inscriptions. He rejects Torrey's suggestion saying that it seems impossible that the form Ἰάφωv came to India through Semitic Babylon, and therefore he rules out the possibility that the Indian form *Yavana-* might have been due to a Semitic variant of the name of the Ionians, since Sanskrit had a *v* sound replacing the Semitic sound *m* as occurs in the forms *īa-ma-nu* or *īa-a-ma-nu* in the Babylonian version of Darius' inscriptions. In the Addenda to the second edition of his book,<sup>6</sup> Tarn admits though that, when he used this argument against Torrey's suggestion, he was wrong in asserting that the form with the syllable *-ma-* could not make *Yavana-* since at that time he did not know the phonetic value of this syllable in transliterating cuneiforms, but nevertheless he holds to his earlier view.

Tarn also deals with the form *Yona-* of the word that is used in the Prakrit of Aśoka's inscriptions,<sup>7</sup> and states that its relation to *Yavana-* has not yet been dealt with and assumes that it is probably unknown. The obvious supposition to him appears to be that *Yona-* stands to *Yavana-* as the form Ἰων to Ἰάφωv, and that the variant *Yona-* derives directly from the Greek form Ἰων. According to him, on the one hand, no similar Persian word has been known, and, on the other hand, the third century B. C. is late for a borrowing from Persia.

Far-reaching conclusions are drawn by Tarn from the term *Yonaka-*.<sup>8</sup> His arguments may be summed up in the following. The name *Yonaka-* is used twice in the Pali Milindapañha (The Questions of King Menander) of Greeks generally. Later the word appears again twice, but is used this time of Menander's 500 Yonakas who are present at the learned disputation with their King at his capital Sāgala, and four of whom take part in setting the scene of the dialogue which the King has with Nāgasena, the Buddhist sage.

The Pali text of the dialogue falls into two well-marked divisions. The first part comprises books I—III inclusive, and it is generally agreed that it might have been composed not too long after Menander's death, i. e. towards the end of the second century B. C. or the beginning of the first century. Part II comprises the rest of the books and seems to have been of a later date and is, most likely, the work of a different hand. There is a Chinese translation extant, too, dating from the fourth century A. D. that includes Part I and a few pages from Part II.

<sup>5</sup> TARN : op. cit. p. 417.

<sup>6</sup> TARN : op. cit. p. 538.

<sup>7</sup> TARN : op. cit. p. 417.

<sup>8</sup> TARN : op. cit. pp. 414 ff.

The view has been generally held that the Pali Milindapañha does not contain any definite Greek elements. Tarn disagrees with this view and attempts to prove that Part I connects up with the Greek rule in India. He bases his own view on the observation that Part I of the Milindapañha contains an element which was new in the Indian literature of those days and remained unknown even later, namely that the interlocutor and principal character eliciting the opinions of his adversary in the dialogue by his interruptions, is a foreign king whose professed object is not simply to push on the argument but to gain thereby a dialectical victory in the disputation. It is of no use attempting to find a similar pattern in one of the other Buddhist dialogues, the Sāmaññaphala Sutta. Tarn suggests that this feature connects rather with a Hellenistic Greek work, the Letter of Pseudo-Aristeas. In the latter work a foreign king appears also, puts a number of questions to the sages of the author's own people and religion with the professed object of propagating the Jewish religion. Among the Greek elements that prove a connection between the two works, Tarn includes the word *Yonaka*- as well which, according to him, does not occur elsewhere except inscription 18 from the Nasik cave. The other argument Tarn advances is that the author of the Milindapañha knew of the four-square plan of the Hellenistic Greek cities.<sup>9</sup> Out of all this we, at present, are only interested in the views of Tarn concerning the word *Yonaka*- since our aim is to investigate not the relation between the Milindapañha and the Letter of Pseudo-Aristeas, but the history of the word *Yonaka*- only.

Tarn maintains<sup>10</sup> that the name *Yonaka*- could not have reached India through Achaemenid Persia as no word has so far been found in classical Greek to correspond to it. It cannot be identified with the Greek form *Ἰωνικός* either and its meaning is also different. The name *Yonaka*- seems to point to a form *Ἰωνικός* but such a word is also unknown in classical Greek. The time of its appearance, too, Tarn continues, is much too late to admit a borrowing from Persia since it is unlikely that Part I of the Pali Milindapañha would be earlier than the second century B. C., nor can the Nasik cave inscription be earlier than the middle of the first century B. C. Here Tarn raises two questions to be answered: 1. where did the author of Part I of the Pali Milindapañha come across the word *Yonaka*-, and 2. why did he not use instead of it the more common Indian words *Yavana*- or *Yona*-? He assumes that the form *Ἰωνικός*, though unknown in classical Greek, might easily have been a form used in the current Hellenistic Greek language of the time in the Farther East. In proof of this view, Tarn proceeds to examine two informations. The first is the name *Ἰωνὰ πόλις*, i. e. «Greek-town», mentioned by Ptolemy<sup>11</sup>

<sup>9</sup> It may be added here that JOHNSTON doubts the validity of TARN's proofs on

<sup>10</sup> TARN: op. cit. pp. 417 ff.  
this point. See JRAS 1939, p. 236.

<sup>11</sup> Ptolem. Geogr. VI. 4, 2.

as a city lying on the Gulf of Bushire, presumably Antioch in Persis. His second argument has been taken from the story of Ch'ien-han-shu. The story probably rests on the report of the Chinese General Wen-chung, a leading figure in the events narrated, in view of the fact that no other source for a similar incident seems possible concerning the remote Paropamisadae. The story runs as follows.<sup>12</sup>

Wu-tou-lao, king of Ki-pin, killed some Chinese envoys. After the death of this king, his son, whose name is not mentioned, sent an envoy to China with gifts. General Wen-chung was entrusted to escort the envoy on his way back home. But then the king, the son of Wu-tou-lao plotted to have the General killed, but Wen-chung got to know of the plot against him and allied himself with Yin-mo-fu, the son of the king of Jung-k'ü. The General and his princely ally attacked Ki-pin and killed the son of Wu-tou-lao. At a later time Yin-mo-fu himself caused the escort of a Chinese envoy killed and dispatched an envoy to China to make amends. According to Tarn's interpretation these latter events fell into the reign of the emperor Yuan-ti (48—33 B. C.). An envoy was sent to China from Ki-pin once more under the reign of Ching-ti (32—7 B. C.), according to Tarn by Yin-mo-fu, but the Chinese were not willing to enter into closer relations with the country rather remote from their own.

Tarn agrees with the identifications of Gutschmid as being correct for, according to the latter, Yin-mo-fu was nobody else but Hermaios, Ki-pin was Kophen and Jung-k'ü was *Yonakī*, the «Greek-town». Gutschmid thought that Wu-tou-lao was Saca. As to the name Wu-tou-lao, Tarn accepts Wylie's «perfectly good» explanation who linked up the name with the word ἀδελφοῦ. Wylie thought Wu-tou-lao a good approach to render ἀδελφοῦ. According to Tarn's view the Ancient Chinese phonetic form of this name (·uo-d'əu-lāu) closely approaches that of ἀδελφοῦ. This assumption rests on the title ἀδελφοῦ τοῦ βασιλέως found on the coins of Spalyris and Spalirises, the two Saca rulers. From these two personages, Spalirises must be excluded, on Tarn's view, since Spalirises did not die but became «Great King» and «Great King of Kings». Thus only Spalyris has been left to deal with though, it is true, he does not appear on his coins as a king. This difficulty can be bridged over by assuming that Wen-chung, whose report was used by Pan-ku when telling the story, misunderstood the title ἀδελφοῦ τοῦ βασιλέως and mistranslated it into «Adelphou, the King». A similar misunderstanding, Tarn maintains, was made with the town-name Jung-k'ü. Wen-chung mistook the adjectival attribute Ἰωνική for the name of the town Alexandria, and Tarn assumes that the same mistake brought about the name Ἰωνικὰ πόλις in the source of Ptolemy.

<sup>12</sup> See J. J. M. DE GROOT: *Die Westlande Chinas in der vorechristlichen Zeit*. Berlin—Leipzig 1926. p. 86: TARN: *op. cit.* pp. 339 ff.

Tarn arrives to a somewhat similar conclusion on the Nasik cave inscription 18.<sup>13</sup> There are several inscriptions preserved in Nasik, Junnar and Karli that recorded religious gifts by Buddhist donors. The donors call themselves *Yavana-* on the inscriptions of seven of the Nasik caves though all have Indian names. On one of the inscriptions we come across the donor as a *Yonaka-* with an Indian name, on another the word *Yavana-* occurs, but this time the name of the donor was either not given or has perished since. In Tarn's view these personages called themselves *Yavana-* because they were citizens of a Greek polis. Thus inscription 18 from the Nasik cave, dating according to Tarn to the first century B. C., recorded dedicatory gifts of a certain *Yonaka-* from Demetrias. This personage, not unlike the others, must have been a wealthy merchant who had a cave excavated in a rock and had it equipped as a place of worship to all of the Buddhas. Both the donor's name (*Indrag-nidatta*) and that of his father (*Dhammadeva*), are undoubtedly Indian names, and therefore the donor himself cannot have been a Greek. But all the same, «he knows enough of the Greek of his day to describe himself, not by the usual Indian term *Yavana-*, but by the current Hellenistic form *Yonaka-*» (p. 257).

Similar reasons are given by Tarn for the appearance of the word *Yonaka-* in Part I of the *Milindapañha*.<sup>14</sup> The author of this work himself knew well enough what Menander's *Yonakas* were, but it was a large assumption to think that his readers knew quite as much. In Part II of the *Milindapañha* and in its Chinese translation, it was thought necessary to use the explanatory term «ministers» instead of it when rendering the Pali term *Yonaka-*. The term *Yonaka-* was, therefore, adopted by those who had known something of the Greek language, and were consequently aware of the existence of this form in the current Hellenistic Greek of the Farther East. This certainly applies, according to Tarn, to the author of Part I of the *Milindapañha* and to the person responsible for wording the inscription 18 in the Nasik cave.

Weighty arguments were brought forward by Altheim against Tarn's interpretation of Ch'ien-han-shu's account.<sup>15</sup> Altheim maintains that the Chinese source clearly says that the murders of the envoys by Wu-tou-lao and Yin-mo-fu, respectively, have taken place during the reign of Wu (141—87 B. C.), and should on no account be confused with the events in the reign of Yuan-ti. That Wu-tou-lao and the title ἀδελφῶ τοῦ βασιλέως, should be mixed up, has the following difficulties: 1. to take the title for a name by mistake; 2. the starting point is based on the genitive and not on the nominative member of the phrase; 3. Wu-tou-lao was a king whereas with the Saca the ἀδελφῶ τοῦ βασιλέως was not; 4. Wu-tou-lao was followed

<sup>13</sup> TARN : op. cit. pp. 254 ff.

<sup>14</sup> TARN : op. cit. pp. 418 ff.

<sup>15</sup> ALTHEIM : op. cit. II. pp. 123 ff.

on his throne by his son whereas with the Saca it was the practice for the grandson to inherit the kingdom. In addition, the Middle Indian form for Hermaios as *Heramaya*, can in no acceptable way be explained by referring to the Old Chinese \**ṣəm-mwāt-p'ṣug* form.<sup>16</sup> For this reason, Altheim says, the forms identified by Tarn have no sufficient warrant, and the doubt thus raised naturally affects the word *Yonakī*- too.

Altheim also deals with the name *Yonaka*- of the inscription 18 in the Nasik cave.<sup>17</sup> He states that the name for the Greeks was *Yavana*- in Sanskrit and *Yona*- in the Aśoka's inscriptions. The suffix *-ka*- in its unstressed form was used in the bahuvrīhi compositions whereas it was a diminutive suffix when stressed. Neither of the two explanations is relevant with regard to the word *Yonaka*- of the inscription, and therefore Altheim goes on to say the ending *-ka*- cannot be accounted from Indian. For this reason Altheim assumes that the Prakrit *Yonaka*- is a loan-word having derived from the Middle Persian \**Yōnak*,<sup>18</sup> and that the same Middle Persian form can be found in the name Ἰωνὰ πόλις, «Greek-town», too, that Ptolemy mentions as a town in Persis. This suggests to Altheim that the name *Yonaka*- of the Greeks might have reached India through Iran or Bactria. He considers Tarn's view entirely unfounded that the form Ἰωνάζα was a form existing in the current Hellenistic Greek of the Farther East.<sup>19</sup> In the Additions<sup>20</sup> to the second edition of his book, Tarn, giving place to Johnston's arguments and H. W. Bailey's and St. Konow's information conveyed in personal letters, admits himself that the addition of the ending *-ka*- to tribal names was an Indian usage and that the ending meant nothing.<sup>21</sup> But, he adds, the instances brought forward for the ending *-ka*- are all far later than the Greek period in question. The real issue has not yet been cleared up, Tarn maintains, and so the following problems still await solution: 1. Why were the Greeks called *Yona*- on the Aśoka's inscriptions before the date of the Greek invasion of India, while after the invasion the author of Part I of the Milindapañha calls them *Yonaka*-s? 2. If *Yonaka*- was a common Indian term what necessity was there to explain its meaning to the readers of the Milindapañha? 3. Why does the word appear in the name of a town on the Persian Gulf in the work of a Greek writer for in this instance the form of the word can have nothing to do with India and the Indian usage of the ending *-ka*-?

<sup>16</sup> In the form \**ṣəm-mwāt-p'ṣu* as reconstructed by ALTHEIM the *Yin-mo* element of the name Yin-mo-fu, was given in the phonetic form of Archaic Chinese whereas the *fu* element was incorporated in the phonetic form of Ancient Chinese.

<sup>17</sup> ALTHEIM: op. cit. II. p. 86.

<sup>18</sup> ALTHEIM's *yonāk* is either an error or a misprint.

<sup>19</sup> See also op. cit. I. p. 273.

<sup>20</sup> TARN: op. cit. p. 538.

<sup>21</sup> JOHNSTON (JRAS 1939. pp. 235 ff.) challenged TARN's interpretation of the word *Yonaka*-. See p. 236 as follows: «The addition of the ending *-ka*- to tribal names in Sanskrit and Prakrits without change of meaning is common enough, particularly so in the case of dissyllabic names with a long first syllable.»

As can be seen from all that has been said so far, the question is still a long way from being cleared up in spite of the various attempts referred to above. No argument has come forward as yet to state with any certainty where the words *Yavana*-, *Yona*- and *Yonaka*- came from and what their relation to one another might really have been. If we wish, nevertheless, to attempt an examination of this rather complex problem once more, we have to take another route, and propose therefore to investigate the corresponding variants of the names of the Ionians in a number of Eastern languages.

## II

The peoples of the ancient East used an adapted form of the word Ionian to denote the Greeks by from about 1000 B. C. onwards. The name Ionian had three current forms in Greek: *Ἰάκωνες*, *Ἰάκωνες* and *Ἰωνες*. Fick assumed that *Ἰωνες* was a shorter form of *Ἰάκωνες*; <sup>22</sup> Kretschmer, quoted by Tarn, considered the form *Ἰωνες* as an earlier parallel form of *Ἰάκωνες*. <sup>23</sup> And finally Bengtson derives the form *Ἰωνες* from *Ἰάκωνες*. <sup>24</sup> Tarn does not accept the latter assertion, <sup>25</sup> and his doubts are strengthened by Kretschmer who refers to difficulties of stress. <sup>26</sup> It appears most likely, for the time being at least, that the contracted form *Ἰωνες*, having passed through the uncontracted *Ἰάκωνες*, may ultimately be derived from the form *Ἰάκωνες*. Let us now proceed and examine in turn how the Eastern variants of the name Ionian hang together with the Greek form of the tribal name.

### 1. The name of the Ionians with the Semitic peoples

The earliest undoubted mention of the Greeks among the peoples of the Ancient East occurs in the inscriptions of Saryōn II, king of Assyria (722—705 B. C.), in the form of *Iamani* <sup>27</sup> which reflects a form reconstructed as *\*Iawani* in view of the fact that the *w* sound is rendered by the letter *m* in the cuneiform transcriptions. <sup>28</sup> Similarly the forms *ja-ma-nu* or *ja-a-ma-nu*

<sup>22</sup> A. FICK: BB 26 (1901) pp. 236 ff.

<sup>23</sup> P. KRETSCHMER: Glotta I (1909) p. 14 n. 4.

<sup>24</sup> H. BENGTSON: Philologus 92 (1937) p. 129.

<sup>25</sup> TARN: op. cit. p. 538.

<sup>26</sup> Loc. cit.

<sup>27</sup> The historical background of the borrowing of *Ἰάκων*- into Assyrian and the meaning it underwent in Assyrian, was recently dealt with at some length by S. MAZZARINO in the *Fra Oriente et Occidente. Ricerche di storia greca arcaica*. Firenze 1947. (pp. 112 ff.) I wish to express my thanks to Director J. GY. SZILÁGYI to whose kindness I owe the knowledge of this book.

<sup>28</sup> H. BENGTSON: Philologus 92 (1937) pp. 149 f. and his *Griechische Geschichte von den Anfängen bis in die römische Kaiserzeit*. München 1950. p. 21.

are met with to denote Greeks on the Babylonian version of Darius' Old Persian inscriptions.<sup>29</sup> The mention in an inscription of Pharaoh Ramses II of Egypt, of the Greeks as taking part in the battle near Qadeš on the side of the Hittites, must be relegated to the world of pure fancy as this would mean a date in the 13th—12th centuries B. C. The same must be said about their alleged inclusion in the cuneiform inscriptions found in Ras-Shamra the capital of the Ugarit kingdom, in the form *Iamani*, dating as it would their appearance once more to the 13th—12th centuries B. C.<sup>30</sup> Tarn mentions the latter form as well as the Hittite *Yevanna*, in a way that suggests he took them as being authentic forms.<sup>31</sup> For the time being, however, the mention of the Greeks on the Hittite, cuneiform tablets, cannot be looked upon as being satisfactorily proved.<sup>32</sup>

The Semitic terms for the Greeks that were mentioned above and are sufficiently authenticated, are borrowings from, and survivals, of *'IáFceç* form.<sup>33</sup> This statement will also be borne out by the surmise that the majority of the Greek dialects must still have possessed the sound *F* when the earliest borrowings took place not later than the eighth century B. C., as this is proved by Saryōn II's inscription.

## 2. Old Persian *Yauna*-

Tarn assumes that the form *Yauna*-<sup>34</sup> on Darius' Old Persian inscriptions must also be traced to the same Greek form *'IáFov* to which the Semitic form of the eighth century B. C. has just been traced. But this assumption cannot be accepted from the point of view of phonology. The Greek *'IáFov*, or its plural form *'IáFoveç*, contain the sound-groups *-aFw-*, resp. *-aFo-*, but these sound-groups could not have been replaced simply by the diphthong *au* in Old Persian.

The younger form of the word, without *F* and uncontracted, was the form *'Iáveç*. The sound-group *-ao-* is, however, the exact counterpart of the

<sup>29</sup> See F. H. WEISSBACH: Die Keilinschriften der Achämeniden. Leipzig 1911. *matu'ia-ma-nu*: Nakš-i-Rustam a § 3. (twice) and *matu'ia-a-ma-nu*: Bisutūn § 6.

<sup>30</sup> H. BENTSON: Philologus 92 (1937) pp. 148 f. and his Griechische Geschichte von den Anfängen bis in die römische Kaiserzeit. München 1950. p. 21, 43 n. 4. See however recently W. BRANDENSTEIN: Griechische Sprachwissenschaft. I. Berlin 1954. 24.

<sup>31</sup> TARN: op. cit. p. 417.

<sup>32</sup> H. BENTSON: Philologus 92 (1937) p. 148, and his Griechische Geschichte von den Anfängen bis in die römische Kaiserzeit. München, 1950, p. 21.

<sup>33</sup> The Hebrew *Jāwān* in the list of peoples in Genesis X. 2., is also one of the derivatives of the form *'IaFov* found in the Semitic languages. See in this context S. MAZZARINO: op. cit. p. 116, and quite recently W. BRANDENSTEIN: Bemerkungen zur Völkertafel in der Genesis. Sprachgeschichte und Wortbedeutung. Festschrift Albert Debrunner. 1954. pp. 66 ff.

<sup>34</sup> F. H. WEISSBACH: op. cit. *iauna*: Nakš-i-Rustam a § 3., *iaunā* (plural): Bisutūn § 6., Darius: Persepolis e § 2., Nakš-i-Rustam a § 3.



Old Persian *au* diphthong. It is well known that the Greek *o* letter stood for a rather close sound,<sup>35</sup> and is therefore often transcribed in other languages by the letter *u* for which many instances have been found.<sup>36</sup> That the Greek *o* letter was pronounced as an overclose sound is shown, on the other hand, by the fact that it was often employed by the Greeks themselves to render an *u* sound of other languages, thus e. g. the Indian *Ujjayani*<sup>37</sup> appears as Ὀζήνη with Ptolemy,<sup>38</sup> and the Indian *Uttarakuru*<sup>39</sup> in the Greek of Ptolemy as Ὀττοροκόρου.<sup>40</sup> Thus the Old Persian *Yauna-* must be looked upon as an exact correspondence to the Greek Ἰάονες,<sup>41</sup> and so the term *Yauna-* for the Greeks on Darius' Old Persian inscriptions can be traced back without a shade of doubt to the form Ἰάονες without an *F* but still uncontracted.<sup>42</sup>

### 3. Prakrit *Yona-*

After having dealt with the Old Persian form, we propose to investigate now the Prakrit *Yona-* that was used for the Greeks on the Aśoka's inscriptions dating from the third century B. C.<sup>43</sup> As mentioned above, Tarn considers

<sup>35</sup> See H. HIRT: Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre. Heidelberg 1902. p. 64.

<sup>36</sup> See E. SCHWYZER: Griechische Grammatik. I. München 1939. p. 156, where instances are given to illustrate another point yet these can be employed in proof of our view, thus *Philusinas* (Φιλοξένον), *Tiyumedasa* (Τιομήδον), *Agathukreyasa* (Ἀγαθοκλέους), and *hibuka* (ὑπόγειον).

<sup>37</sup> *Trikāṇḍaśeṣa* 2. I. 16. See O. BÖHTLINGK—R. ROTH: Sanskrit Wörterbuch. I. St. Petersburg 1855. p. 876.

<sup>38</sup> Ptolem. Geogr. VII. 1. 63, VIII. 26. 13.

<sup>39</sup> *Trikāṇḍaśeṣa* 2. I. 3. See O. BÖHTLINGK—R. ROTH: Sanskrit Wörterbuch. II. St. Petersburg 1858. p. 347.

<sup>40</sup> Ptolem. Geogr. VI. 16. 2, 16. 3, 16. 5: Ὀττοροκόρου (ή): VI. 16. 8, VIII. 24. 7.

<sup>41</sup> MAZZARINO noticed and proved convincingly that the meaning of the Old Persian *Yauna-* differs considerably from those of the Assyrian forms. See op. cit. pp. 165 ff. This convincingly corroborates the view that the meaning of the Old Persian *Yauna-* is widely different from that of the Assyrian *jamāni*.

<sup>42</sup> TARN remarks in reference to the Old Persian form *Yauna*, which he derives from Ἰάφων (p. 417), that it was also the colloquial form. This is proved by the form Ἰαονᾶν, too, that appears with Aristophanes (Ach. 104.). Obviously TARN must mean here an Old Persian colloquial form and not a Greek one since the word was used by Pseudartabes who pretends to speak Persian. The use of this word by Aristophanes does not possess any value as a proof concerning a Persian colloquial form since, most likely, the passage was just meant to have been senseless gibberish (See E. SCHWYZER: Griechische Grammatik. I. München 1939. p. 163), and not much can be inferred from the words of Triballus either. As however, Aeschylus used the same Ἰάονες form in his *Persae* (e. g. 178: Ἰαόνων γῆν οἶχεται πέρσαι θέλων, it may not be improbable that both Aeschylus and Aristophanes, or in general: the Greeks, had knowledge of the form of their ethnic name that was current among the Persians. If TARN accepted this passage of Aristophanes as a substantial argument, then it is hard to understand why he thought of the form Ἰάφων with an *F* when he was discussing the Old Persian form *Yauna* since this alleged Persian «colloquial form» would fully correspond to the Greek form Ἰαον-.

<sup>43</sup> J. BLOCH: Les inscriptions d'Aśoka. Paris 1950. 93 (26): *Antiyako yonarājā* Antiochus, the king of the Greeks; 103 (22): *yona kamboja* «the Greeks, the Kam-

it as obvious that 1. the word *Yona-* stands to *Yavana-* in the same relation as *Ἰων* does to *Ἰάφων*, and 2. while the Sanskrit *Yavana-* goes back to a Greek form *Ἰάφων*, the form *Yona-* derives directly from *Ἰων* since there is no other corresponding Old Persian word extant, and, on the other hand, because it is too late to think of a borrowing from Old Persian at this period in the third century B. C.

We pointed out further above that the form *Ἰάφονες* could not make *Yauna-* in Old Persian. Neither is there any likelihood from a phonological point of view that the Sanskrit form *Yavana-* was directly connected with a Greek form containing the *ῥ* sound, nor can it be thought that this borrowing took place through the Persian Empire. We must exclude the assumption as well that the Indians borrowed the name *Yona-* directly from the Greeks themselves and in the form *Ἰων* in the third century B. C. The term *Yona-* of the third century B. C. cannot be attributed to a direct contact with the Greeks since by that time the name of the Greeks had universally been *Ἑλλήνες* already.<sup>44</sup> It is, of course, a matter of commonsense that those peoples who had already been familiar with the term Ionian for Greeks generally, would continue to call the Greeks by using the older name that they had been accustomed to. It might even be imagined that Indians used a name for the Greeks that can be traced back to the name Ionian though they took over this form from the Persians during the Hellenistic period. During the Macedonian invasion, the peoples of India had, however, the opportunity to get acquainted with the Greeks directly and well enough, too, and therefore it need not be assumed that they borrowed the form *Yona-* from the Persians. It must be definitely ruled out, however, that they had the word *Ἰων* directly from the Greeks since, as a universal ethnic name for the Greeks, this form cannot have been in common use at that time.

We must now proceed to investigate when and under what conditions, might Indians have taken over the name of the Ionians as a name for the Greeks, or what necessity was there to use any term for the Greek people at all. The Indians and more exactly the northern Indian States, established a contact with the powerful Persian empire of the Achaemenids in the sixth century B. C. It was at that time that Darius sent an expedition under Skylax to search up the river Indus and the maritime route between India and the Persian Empire.<sup>45</sup> According to the instructions received from Darius,

bojas» ; 128 (5) : *sti ime nikāyā aññatra yonesu* [128 (4) : *nasti ca se janapade yatra* (8) : *nasti ime nikāyā aññatra yoneṣu braṃane ca* (12) : *śramane*] «and there is no country where there would be no such groups but particularly among the Greeks, i. e. Brahmanas and Shramanas», 130 (9) : *yonarājā* [(10) : *Antiyoge nāma yonalā*] «Greek king named Antiochus», 130 (29) : [(25) : *idha*] (29) : *rājavisayamhi yonakaṃbo* «here in the kingdom of the Greeks and the Kambojas».

<sup>44</sup> See among others OGIS 233<sub>21</sub>.

<sup>45</sup> Herod. IV. 44.

the expedition investigated the course of the Indus as far as its Delta. The first contact between the Greeks and the Indians was thus established by Persian intermediaries. There certainly must have been some name in use among the Indians for the Greeks generally in the time of the Achaemenids. It is, therefore, obvious that the name used in India would be taken over from the Persians. It also appears reasonable to assume that the Indians borrowed the name for the Greeks in its Old Persian form owing to the historical fact that the Indians came to know the Greeks through the Persians in the sixth century B. C.

As concerns the borrowing of the Old Persian word *Yauna-* > Prakrit *Yona-* on the historical side, it is a fact that we do not know of any written records for the *Yona-* name in India previous to Aśoka's inscriptions. Since the name *Yavana-* cannot be looked upon as a borrowing from the Old Persian *Yauna-*, and as there must have been some name or other for the Greeks in the India contemporaneous with the rule of the Achaemenids, we can safely assert that the Prakrit word *Yona-* was taken over into Indian from the Old Persian form *Yauna-* some time about the end of the sixth century B. C. This assumption fairly tallies with the rise of the Prakrit languages since Prakrit must have been fully developed by that time. It might be assumed therefore that the Indians took over the Old Persian term *Yauna-* at the beginning of the reign of the Achaemenids, and further on that the Prakrit form *Yona-* is an Indian native development of the original Persian loan-word.

This assertion should first be investigated from the phonological point of view of the Old Persian and Indian languages. It is a well known fact that the Old Indian *au* diphthong was smoothed into an *o* monophthong in Prakrit.<sup>46</sup> In view of this sound development, it cannot be doubted that the form *Yauna-*, having been taken over from Old Persian, developed into the Prakrit form *Yona-*. Thus the Prakrit form *Yona-* of the Aśoka's inscriptions, can be looked upon from the phonological point of view as a loan-word corresponding to the Old Persian form *Yauna-*. An additional corroboration is offered by the possibility that the Old Persian *Yauna-* might have had a parallel form *\*Yōna-*, too. There is some information at hand according to which the *au* diphthong in Old Persian names began to be rendered by *ω* in the Greek texts of the fifth century B. C. Thus among others, the Old Persian name *Gaubarva-* was transliterated in Greek by *Γωβρόνης*<sup>47</sup> showing that the diphthong *au* was replaced in Greek by the mono-

<sup>46</sup> M. A. MEHENDALE : Historical Grammar of Inscriptional Prakrits. Poona 1948. p. 4 (§ 6.) ; R. PISCHEL : Grammatik der Prakrit-Sprache. Strassburg 1908. p. 57 (§ 61<sup>a</sup>). Similarly so in Pali as seen in M. MAYRHOFER : Handbuch des Pāli. I. Heidelberg 1951. p. 42 (§ 77.).

<sup>47</sup> See Herod. III. 70, VII. 2, 85.

phthong  $\omega$ .<sup>48</sup> With reference to the Old Persian name *Yauna-*, this means to say that even the Prakrit *Yona-* might have been a borrowing of the Old Persian form *\*Yōna-*.

#### 4. Sanskrit *Yavana-*

As has been already mentioned, Tarn assumes that the current name of the Greeks in Sanskrit was *Yavana-*, that this form can be traced back to the Greek *ἸάϜων* and that it must have reached India through the Achaemenid Persia.

It must be definitely ruled out that the Sanskrit *Yavana-* derived from the Greek *ἸάϜωνες*. Not only so because Sanskrit has the sound-group *-ava-* in place of the Greek sound-group *-aϜo-*, but mainly because this would point to a very early direct contact between the two peoples even before the reign of the Achaemenids. Such an assumption, however, is entirely out of the question. That the Persians had known the name *ἸάϜωνες*, cannot be proved as is clear from what has been already said. Nor can it be assumed either that the Sanskrit *Yavana-* can be directly traced back to Old Persian *Yauna-*. This correspondence might be assumed only if we were able to account how Old Persian *-au-* became Sanskrit *-ava-*.

We must, however, agree with Tarn that Sanskrit *Yavana-* could not have got into Indian from any of the Semitic languages. The contacts were not so close between the two peoples that a borrowing of this kind might have taken place. A knowledge of the Greeks reached India through Persia but not through the Semitic peoples, and that is why the name *Yavana-* could not have been taken over from any of the Semitic languages.

The Sanskrit *Yavana-* cannot have been borrowed from the Semitic languages, neither can we trace it back directly to the Greek form *ἸάϜωνες*, nor can it be a direct borrowing from the Old Persian form *Yauna-* either. Other ways must be searched for establishing its origin. First of all, it must be mentioned that we have no information to say that the Sanskrit *Yavana-* is the earlier word than the Prakrit *Yona-*, though the former undoubtedly reflects an «earlier» = a Sanskrit sound-form. But this does not mean much. It is a well-attested phenomenon in Indian that the words of a Prakrit sound-character on entering Sanskrit, were «restored» to a Sanskrit form, or else given a Sanskrit phonetic form in order to make them sound as genuine Sanskrit words. This phenomenon is the so-called «sanskritization». It stands to reason

<sup>48</sup> See A. MEILLET—E. BENVENISTE: *Grammaire du vieux perse*. Paris 1931<sup>2</sup>. MEILLET basing on the argument here mentioned, assumed that the *au* diphthong had been pronounced *ō*, or *ou*, in some dialects of Media. He adduced, however, no instances for the *ou* variant, and therefore this variant seems unlikely.

that we not seldom come across wrong and incorrect attempts at restauration.<sup>49</sup> From the numerous instances known, one will suffice to illustrate this point.

The word *aśvavāra-* in Sanskrit, meaning «rider of a horse, a horseman», cannot be accounted for from the original Old Indian vocabulary since, judging from the Old Persian *asabāra-*, a form like *\*aśvabhāra-* would be expected in Old Indian, and *\*asahāra-* in Middle Indian. No other explanation can be given as that the Sanskrit *aśvavāra-* is the «sanskritized» form of the Prakrit *āsavāra-*, and that this form again is a loan-word corresponding to the Old Persian *asabāra* (ο : *asaβāra*).<sup>50</sup> The Indians had known the sound-change *śv > s* in their language, and when they took over the word *asabāra* from Old Persian, they recognised in its former half the word *aśva-* and had no difficulties in dressing it up into a Sanskrit garb. In Middle Indian the word sounded *āsa-* because from the Old Indian *aśva-*, by retaining the rhythmic sound-value, the word became *assa-* or *āsa-* in Middle Indian. In the second element of the Old Persian *-vāra-* they, however, failed to recognize the Old Sanskrit form *-bhāra-*, and so this part was not given its corresponding Sanskrit form.<sup>51</sup>

A similar instance may probably be the Sanskrit word *Yavana-*. The Indians gave the Prakrit *Yona-* the Sanskrit form *Yavana-* owing to the correspondence they had observed between Sanskrit *ava* ~ Prakrit *o*.<sup>52</sup> Thus the earliest name used for the Greeks generally in India, was the Prakrit *Yona-*, and from this, being given a restored Sanskrit form, resulted the Sanskrit *Yavana-*.<sup>53</sup>

### 5. Prakrit *Yonaka-*

The interpretation so far given of the word *Yonaka-*, can be summed up as follows. Tarn assumes that round about the first century B. C., there existed the form *Ἰωνικός* in the current Hellenistic Greek of the Farther East, and this was the form that was borrowed by Prakrit in the form *Yonaka-*. Altheim traces the word back to a Middle Persian *\*Yōnak* form which he finds in *Ἰωνάζα πόλις*, the name of a town with Ptolemy. According to a third interpretation, the meaningless ending *-ka-* was often added to ethnic names in Indian bringing about in this instance the form *Yonaka-*. But, Tarn maintains, the examples that were adduced in proof of this assumption, had all been of

<sup>49</sup> See J. WACKERNAGEL: *Altindische Grammatik*. I. Göttingen 1896. pp. LI.

<sup>50</sup> P. TEDESCO: ZII 2 (1923) pp. 40 f.

<sup>51</sup> P. THIEME: ZDMG 91 (1937) pp. 88 ff., on the whole, agrees with TEDESCO's suggestion. Referring to TEDESCO's interpretation of the word *aśvavāra-*, THIEME adds his own final conclusion: «...es mag also mit demselben oder besserm Recht wie auf ap. *asaβāra* auf mp. *asβār* zurückgeführt werden» (p. 90).

<sup>52</sup> M. A. MEHENDALE: *Historical Grammar of Inscriptional Prakrits*. Poona 1948. p. 4 (§ 8.): R. PISCHEL: *Grammatik der Prakrit-Sprache*. Strassburg 1900, p. 116 (§ 154.): similarly in Pali: M. MAYRHOFER: *Handbuch des Pāli*. I. Heidelberg 1951. p. 44 (§ 87.).

<sup>53</sup> Thus the explanation proposed many years ago by KONOW (*Mal og Minne*. 1912. p. 71), JACOBSON (*KZ* 57 (1929) pp. 76 f.) and SCHWYZER (op. cit. p. 80) proved to be right.

a later date than the relevant records for *Yonaka*-, and so according to him the explanation cannot be accepted.

As regards Tarn's view, it must be said that the town-name *Ἰωνὰ πόλις* of Ptolemy, does not necessarily suggest that the current Hellenistic Greek of the Farther East had an adjective *Ἰωνικός*. As to the place-names deriving from tribal names, we have to keep in mind an observation of place-name research according to which «if the name of a settlement contains a tribal name, then this will have a double significance as to the history of the settlement. First, the place-name of the settlement witnesses to the fact that its original settlers belonged to a group of people who had been called by a definite ethnic name at the time of the settlement. But the place-name also shows that the population of the surrounding countryside must have belonged to another tribal group at the time of naming the place. When the settlers spoke a language different from that of the surrounding population, then their settlement would be given the tribal name of the settlers not in their own but *in another language*, i. e. the language of their neighbours.»<sup>54</sup> Applied to *Ἰωνὰ πόλις*, this suggests that the town, mainly inhabited by Greeks, must have been given its name in the vernacular of the surrounding people who spoke a *different language*. In the present instance, it is obvious that we have to do with a place-name *in Persian* given to the town *by Persians*, and not a *Greek* name given *by Greeks*, as Tarn seems to have thought.

We also have a safe historical clue to determine which period of the Persian language is reflected in the name *Ἰωνά*. According to a not unlikely assumption by König,<sup>55</sup> the town must have already existed during the reign of King Darius I. It was he who settled the population captured in Eretria and at Miletus, along the seashore and the islands of the *Πόντος Ἐρυθραῖος* i. e. Persian Gulf (Herodotus VI. 20, 119), and these settlers already took part in the wars of Xerxes, too (Herodotus VII. 80). *Ἰωνὰ πόλις* was most likely the settlement of these Greeks dragged away from their homes in the West.<sup>55a</sup> Most likely the place-name reflects an Old Persian *\*Yaunaka-* > *\*Yōnaka*-<sup>56</sup> and not, as Altheim suggests, a Middle Persian *\*Yōnak*. It must be admitted though that the place-name *Ἰωνὰ πόλις* has been known only from Ptolemy's work, but the information on the place-name might

<sup>54</sup> See E. MOÓR: A honfoglaló magyarság megtelepülése és a székelyek eredete. Szeged 1944. p. 13.

<sup>55</sup> See FR. W. KÖNIG: Der Burgbau zu Susa nach dem Bauberichte des Königs Dareios I. Leipzig 1930. p. 9.

<sup>55a</sup> See KÖNIG: op. cit. p. 9. «Daher ist sicherlich die Stadt *Iōnaka*, die auf dem Boden des heutigen Bänder-Bušähr stand, nach solchen Siedlern benannt worden.»

<sup>56</sup> F. H. WEISSBACH (RE IX. 1869) assumes that «*Ionaka* . . . , wahrscheinlich altpersisch *jaunaka* 'griechisch(e) Stadt', Küstenstadt in Persien, entspricht ungefähr dem heutigen Bušīr.» TARN (see op. cit. p. 417 n. 8) rejects WEISSBACH's assumption basing on the fact that the form *Yaunaka-* has so far not been found anywhere. This argument carries but little weight with those who know the extent of the scanty vocabulary of Old Persian at our disposal.

easily have come to him from an earlier source in which the Persian form of the town-name was still \**Yōnaka*- and not \**Yōnak*..<sup>57</sup>

As regards the Prakrit form *Yonaka*-, we can accept neither Tarn's, nor Altheim's views. Thus only one possibility is being left open, and this is the view of the Sanskrit scholars as Johnston, Bailey and Konow. They asserted that the form *Yonaka*- had been the result of a peculiar native development in Indian. This view must now be submitted to a more close examination.

In connection with the word *Yonaka*-, both Tarn and Altheim deal with the inscription 18 in the Nasik cave..<sup>58</sup> The portion of the inscription that is relevant here runs as follows: *Damtāmīṭiyakasa* (*Datāmīṭiyakasa* Senart) *Yonakasa* *Dhammadevaputasa* *Indagnitasa* (*Indragnitasa* Senart), namely «of a *Yonaka* from Dattāmitrī, of Indragnidatta, son of Dhammadeva». It is rather important to observe already at this juncture that in the quoted passage the ending *-ka*- occurs twice, a feature that appears to have escaped the notice of Tarn, Altheim and Johnston. Since the ending occurs not only in the word *Yonaka*-, but also in the name *Damtāmīṭiyaka*-. *Dattāmīṭiya*- with the Sanskrit terminal, means an inhabitant of the town *Dattāmīṭrī*- in the Sanskrit and *Datāmīṭi* in the Prakrit form..<sup>59</sup> The word consists, on one hand, of a town-name and, on the other hand, of a well-known adjectival ending *-ya*-, the two together meaning «of the town *Dattāmīṭrī*». The Nasik cave inscription has the Prakrit *Damtāmīṭiyaka*- or *Datāmīṭiyaka*- where the adjective *Datāmīṭiya*-, from *Datāmīṭi*-, had the ending *-ka*- added to it. The ending *-ka*- has no meaning here just as it has none in the word *Yonaka*- with the meaningless ending *-ka*- added to the Prakrit *Yona*-. Thus in the same inscription together with the Prakrit form *Yonaka*- we have another instance of the ending *-ka*- with the same usage, it may be assumed, as in the donor's name, too. It appears obvious, therefore, that the Prakrit form *Yonaka*- is neither a Greek, nor a Persian borrowing, but the result of a native Indian linguistic development..<sup>60</sup>

<sup>57</sup> TARN's other argument for the existence of a form *Ἰοναξός*, namely the alleged place-name *Yonakī* of Ch'ien-han-shu, does not rest on safer ground either. ALTHEIM has succeeded to refute most of the identifications by TARN of the other names mentioned in Wen-chung's report, and the doubt thrown on these, naturally, affects the word *Yonakī* as a place-name, too. In addition, it is most likely that the Old Chinese sound-form of the town-name does not admit the identification either, and thus we may safely drop this argument altogether.

<sup>58</sup> TARN: op. cit. p. 257; ALTHEIM: op. cit. II. p. 86.

<sup>59</sup> These forms are mentioned by TARN, too (see op. cit. p. 142 n. 2), but he has overlooked the ending *-ka*-. He places the town *Dattāmīṭrī*- on the lower Indus saying it was situated at its Delta in Patalene and had been founded by Demetrius from whence its name Demetrias. JOHNSTON not accepting TARN's view, assumes that the town was not in Patalene in the south but among the Sauvīras (see E. H. JOHNSTON: JRAS) 1939. pp. 218 ff.

<sup>60</sup> This view asserts that the Sanskrit form *Yavana*- used for the Greeks in Ancient India, and the Prakrit *Yonaka*-, are parallel forms due to a development that the word has undergone in Indian starting with the Prakrit form *Yona*-, a borrowing of the Old Persian *Yauna*, or \**Yōna*-. A similar process can be observed in Armenian, too, where

It will not be difficult now to find an answer to all those problems that have been left over after a sifting of Tarn's interpretations.

The first of these problems is the question why did the Aśoka's inscription refer to the Greeks as *Yona-* before the Greek invasion of India, and why did the author of Part I of the *Milindapañha* call them *Yonaka-* after the invasion. As we have seen, the form *Yonaka-* came from the Prakrit form *Yona-*. Since the term *Yona-* was a borrowing from Old Persian, it is obvious that it must have been the earlier name from which the form *Yonaka-* was eventually evolved due to a native linguistic process in Indian. That *Yona-* was the older and *Yonaka-* the younger form, has got nothing to do with the historical fact that in the meantime the Greeks of Bactria had invaded India and subjugated part of it.

The second question of Tarn was that if *Yonaka-* was the current form in Prakrit, then why did the author of Part II of the *Milindapañha* think it necessary to explain the term to his readers by using the word «ministers». That the word *Yonaka-* needed explanation can easily be understood. Not because it was a Greek word and therefore unknown to the Indians, but because so many centuries later they could not any more be expected to know what *Yonaka-* stood for, nor what the business of the 500 Yonakas had been in attendance upon King Milinda-Menander.<sup>61</sup> The same observation applies to an even greater degree to the readers of the Chinese version.

The third question to be dealt with is that, if the term *Ἰωνικά* was not a current form in the Hellenistic Greek of the Farther East in those days, then why should it have been used for a town on the Gulf of Bushire when that town had got nothing to do with India and the ending *-ka-* used in Indian.

the history of the word for the name of the Ionians had undergone the same process as it did in Old and Middle Indian. The name of the Ionians is also known from Armenian where *Yoinkē* (genitive *Yunaç*) meant «the Greeks, Greece», *yoin* «Greek», *yunakan* «Greek» etc. The Armenian forms *Yoinkē* (plural) and *yoin*, are borrowings of the Iranian \**Yōn(a)*; *yunakan* is the result of a native Armenian development where the word *yoin*, a borrowing from Middle Persian, received the Armenian ending *-akan*. The phonetic peculiarities of the form *Yoin* appear to suggest that the word belonged to the earliest layer of Armenian loan-words from Iranian, and that it must have been borrowed, most likely, in the Old Persian period. Similarly, the word *Arikē* (plural) meaning «the Aryans», must also be considered as an early borrowing from Old Persian. See J. HARMATTA: *Antik Tanulmányok* 3 (1956) p. 81.

<sup>61</sup> TARN (op. cit. p. 418 n. 3) himself quotes a remark of Pisharoti's who stated that the word «Jonaka» for foreigners, with its original meaning entirely obscured, had still been in use on the west coast of India. Similarly, the word *Yavana-* used to have the same wide connotation a very long time ago as can be seen from THIEME: *ZDMG* 91 (1937) p. 89: «Die *Yavanī* als königliche Waffenmeisterin, die uns in Kālidāsa's Dramen begegnet, ist auch sicherlich nicht eine 'Griecherin' gewesen, sondern eine 'Perserin': das ergibt sich mit annähernder Sicherheit aus Ragh. V. 4. 61, wo die *Yavanīs* als Frauen der Pārasikas auftreten.» And further on he continues: «Ich glaube allerdings nicht, dass Kālidāsa Perser und Griechen verwechselt hat. Es tritt uns hier einfach der Sprachgebrauch einer späteren Zeit entgegen: *Yavana* war das gewöhnliche Wort für die westlichen Nachbarn (später 'Muhamedaner'); Pārasika in Ragh. V. 4. 68. eine genauere, Gelehrtsamkeit zeigende Bezeichnung.»



We believe that the homophonous forms of the town-name Ἰωνὰ πόλις and of the Prakrit name *Yonaka*-, do not warrant the assumption that the terms were directly connected in the sense that one had been a borrowing of the other, or that both may be traced back to a common etymon. The formal coincidence of the two forms is easily understood as being the outcome of a native linguistic development both in Indian and in Iranian without either of them being in any way dependent on the other. The tribal name of the Ionians got into the Old Persian language in the form *Yauna*- which developed into \**Yōna*- not later than the Old Persian period and to which in the course of time the ending *-ka*- came to be added. This accounts for the Old Persian \**Yōnaka*- that is reflected in the Greek Ἰωνὰ πόλις. In Prakrit, on the other hand, *Yona*- developed from the Old Persian form *Yauna*-, or probably even \**Yōna*-, and later on to this form *Yona*- was added the ending *-ka*- bringing about the Prakrit word *Yonaka*-. The Persian and Indian forms, completely coincident in their phonetic forms, are the outcome of a native linguistic development both in Indian and in Iranian and do not thus depend on one another.

The Middle Persian and Middle Parthian data clearly show that we cannot assume a repeated borrowing, one from Old and then again a new borrowing from Middle Persian, to account for the Prakrit form *Yonaka*-, and the same observation applies to the Armenian form *yunakan* as well.<sup>62</sup> In man. Parthian, the name Ionian appears *ywnyg* = \**yōnīγ*, in Book Pehlevi we must count with a form \**yōnāyīk*. As the Prakrit form *Yonaka*- and the Armenian *yunakan* cannot be accounted for from the man. Parthian \**yōnīγ* nor from the Middle Persian \**yōnāyīk* (= \**yōnāyīg*) either, we have no other choice left than to explain the Prakrit *Yonaka*- as being the outcome of a native linguistic development. The Middle Persian and Middle Parthian data make it not unlikely that the name Ἰωνὰ πόλις goes actually back to an Old Persian name \**Yōnaka*- and not to an unknown Middle Persian form \**Yōnak*.<sup>63</sup>

### III

We have now come to the end of our investigation on the forms *Yavana*-, *Yona*-, and *Yonaka*- used in India for the Greeks generally. Summing up our results we may shortly state as follows.

With the Semitic peoples the ethnic name used for the Greeks, can be traced back to the tribal name of the Ionians which was taken over in the form of the Greek variant Ἰάφοες, while the Old Persian form *Yauna*- corre-

<sup>62</sup> See note 60 above.

<sup>63</sup> As to the Middle Persian forms see J. HARMATTA: *Antik Tanulmányok* 3 (1956) pp. 81.

sponds to the Greek *Ἰάφοες*. The Indians borrowed their term for the Greeks from Old Persian at the time when they first came across the Greeks during the reign of Darius I. This borrowing was preserved in the Prakrit name *Yona-* that came from the Old Persian form *Yauna-*, or probably *\*Yōna-*.

The Sanskrit *Yavana-* cannot have been a direct borrowing of the Greek *Ἰάφοες*, nor can a borrowing have taken place through Semitic or Old Persian. The Sanskrit *Yavana-* is a sanskritized form of the Prakrit *Yona-*.

The Prakrit *Yonaka-* is not a borrowing of the form *Ἰωνικός* assumed to have been a Hellenistic Greek current term in the Farther East of those days, nor can it go back to a reconstructed Middle Persian form *\*Yōnak-*, but is the result of the Prakrit form *Yona-* compounded with the meaningless ending *-ka-*, that came to be added as the outcome of a native Indian linguistic development.<sup>64</sup>

#### Ч. ТЕТТЭШШИ

#### НАИМЕНОВАНИЯ ГРЕКОВ В ИНДИИ В ДРЕВНИЕ ВЕКА

(Резюме)

Все три наименования греков, санскр. *Yavana-*, пракр. *Yona-* и *Yonaka-*, восходят в сущности к имени ионийцев. Это имя имеет три варианта в греческом языке: *Ἰάφοες*, *Ἰάφοες* и *Ἰωνες*. Последний вариант возник, повидимому — через *Ἰάφοες* — из *Ἰάφοες*. Имея это в виду невольно спрашивается, какое взаимоотношение имеют индийские формы одна к другой и как относятся они к греческим вариантам и названиям, употребляемым в различных языках восточных народов.

Древнейшее упоминание о греках у семитических народов встречается в надписях ассирийского царя *Saryōn'a II* под видом *Iamani*, отражающим форму *\*Iawani*. Эта форма, равно как и другие подобные же названия, употреблявшиеся семитическими народами, являются заимствованиями греч. *Ἰάφοες*. Это тем более вероятно, что во время заимствования, которое произошло не позже второй половины VIII века до н. э., в большинстве греческих говоров существовал еще звук *ϕ*.

В противоположность этому, форма *Yauna-*, встречающаяся в древнеперсидских надписях Дария, восходит к греч. *Ἰάφοες*, а не к *Ἰάφοες*, как предполагает Тарн. Греческая группа звуков *-ao-* имеет точное соответствие в древнеперсидском языке: дифтонг *au*. Это тем более правдоподобно, что греческое *o* является весьма закрытым.

Индийцы ознакомились с греками в VI веке до н. э., по всей вероятности, через посредство древнеперсидской империи Ахеменидов, когда Дарий отправил экспедицию под водительством Скилакса для исследования края, прилегающего к берегам Инда и для разведки пути, ведущего из Персии в Индию. Поэтому вполне понятно, что наименование греков было заимствовано индийцами из древнеперсидского языка. А действительно пракритская форма *Yona-*, которая впервые встречается в III веке до н. э. в надписях Ашоки, но предположительно была известна и ранее, точно соответствует др.-перс. *Yauna-*, так как санскритский дифтонг *au* в пракритском языке превратился в *o*. При этом не исключена и возможность, что в древнеперсидском языке тоже существовало имя вроде *\*Yōna-*. Практик. *Yona-* восходит к др.-перс. названию *Yauna-*, вследствие чего предположение Тарна, по которому пракр. *Yona-* заимствована в III веке до н. э. непосредственно из греч. *Ἰων* неприемлемо, так как индийцы не назвали бы хорошо известных им греков, фигурировавших в то время уже под общим названием *Ἕλληνες*, именем одного только племени.

Санскр. форма *Yavana-* не может восходить непосредственно к греч. *Ἰάφοες*, отчасти потому, что это потребовало бы предположения непосредственных сношений с

<sup>64</sup> I wish to express my sincere gratitude to Professor J. HARMATTA for his kind help and unfailing interest extended to me while writing the present paper.

греками в весьма раннюю пору, в эпоху, предшествовавшую царствованию Ахеменидов, отчасти же потому, что вместо греч. *-afo-* появляется *-ava-* в индийском языке. Думать о древнеперсидском посредничестве также нелегко, так как форма *Ἰάφοϛ* была неизвестна древним персам. Однако, названная санскритская форма не может восходить и к др.-перс. *Yauna-*, так как не поддается объяснению, почему превратилась др.-перс. *ai* в группу *-ava-* в индийском языке. Греч. форма *Ἰάφοϛ* не могла попасть из семитических языков в индийский, ибо сношения индийцев с греками завязались не через семитические народы, а при посредничестве персов. В случае инд. *Yavana-* мы имеем дело с весьма распространенным явлением санскритизации. Пракритская форма *Yona-* была санскритизована согласно обычному соответствию санскр. *ava* ~ пракр. *o* под видом *Yavana-*.

Для пояснения формы *Yonaka-* можно сказать следующее: 1. предположение Тарна, по которому существовала восточно-эллинистическая форма *Ἰωνικόϛ*, служившая основой для пракр. *Yonaka-*, неприемлемо. Для подкрепления своего предположения Тарн ссылается на выражение *Ἰωνάκῃ πόλις*, встречаемое у Птолемея, но это доказательство вовсе неубедительно. Местности именуются названиями, образующимися из имен народов, обычно инородцами на собственном языке. В данном случае *Ἰωνάκῃ (πόλις)* является персидским названием. 2. Неприемлемо и мнение Альтгейма, по которому суффикс *-ka-* от пракр. *Yonaka-* не может быть объяснен при помощи индийского языка и поэтому пракритская форма восходит к среднеперсидскому подлиннику, который является и в названии местности *Ἰωνάκῃ πόλις*. Однако, это название, существовавшее, по всей вероятности, уже во время царствования Дария I, происходит не из среднеперсидского языка, а из др.-перс. *\*Yaunaka > \*Yōnaka* и, кроме того, суффикс *-ka-* легко объясняется индийским языком. 3. По объяснению Джонстона пракр. *Yonaka-* является дериватом пракр. *Yona-* через суффикс *-ka-*, который часто встречается в индийских названиях народностей как элемент, неизменяющий значения первичного слова. Для подтверждения этого объяснения возможно указать и на другую форму, образованную этим же суффиксом. Она находится в индийском тексте надписи № 18 Насикской пещеры возле слова *Yonaka-*. Таким образом, пракр. *Yonaka-* ничто иное как название, производное из пракр. *Yona-*.



## К ИСТОРИИ ОБЩЕСТВА ПАННОНИИ ВО ВРЕМЯ ЦАРСТВОВАНИЯ МАРКА АВРЕЛИЯ

### I.

Тщательные исследования В. Цвиккера<sup>1</sup> определили приемлемый хронологический порядок событий, известных из разбросанных, фрагментарных источников в связи с историей первой германо-сарматской войны (между 167—175 гг.) Марка Аврелия.<sup>2</sup> С 167 г. по 171 г. империя от Дакии до Ретии, постигнутая чумой, находилась в дефензиве. В это же время варвары несколько раз захватывали пограничные районы и дважды глубоко вторглись во внутренние части империи (вплоть до Греции, Северной Италии). Вторжения врага продолжались и в следующих годах, и благодаря им, театр военных действий на западе в 173—74 гг. протянулся вплоть до Галлии. Несмотря на это, военные операции были охарактеризованы нападением римлян, развернувшимися на главном Средне-Дунайском участке фронта. В 172 году, при помощи новообразованных или дополненных с большим трудом войсковых частей, императором-философом были побеждены квады (в первый раз), в 173 году — маркоманны, а год спустя опять квады, восставшие вновь против Рима, и наконец (175 г.), сарматские языги. Однако, восстание Авидия Кассия отвлекло императора от Дуная ранее, нежели он мог бы аннексировать земли побежденных народностей.

<sup>1</sup> W. ZWICKER: Studien zur Markussäule. I. Amsterdam 1941 (рассматривает прежнюю литературу на стр. 41—52).

<sup>2</sup> Мне неизвестно, было ли издано сочинение с критическим обзором материала всех источников после появления труда Цвиккера, хронологии которого я стремился придерживаться при описании войн. У авторов мелких этюдов упоминаются даты, в главных чертах идентичные с приведенными Цвиккером (см., например, J. GUY: La date de la «pluie miraculeuse» et la colonne Aurélienne. Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome 60 [1948] 105—127, 61 [1949] 93—118; J. AYMARD: L'Adventus de Marc-Aurèle sur l'arc de Constantin. Revue des Études anciennes 1950, 71—76; P. COLLART: Quand la vallée Poenine fut-elle détachée de la Rhétie. Zeitschrift f. schweiz. Geschichte 1942, 87—105) или же такие, которые отличаются от Цвиккерских, но вряд ли приемлемы (см., например, J. MORRIS: The Dating of the Column of Marcus Aurelius. Journal of the Warburg and Cartault Institute 15 [1952] 33—47).

В 177—180 гг. состоялась вторая германо-сарматская война,<sup>3</sup> в которой потерпели поражение сперва, вероятно, языги, затем же квады и маркоманны, но их победитель, император Марк Аврелий умер в Виндобоне, вследствие чего не успел преобразовать занятые территории в провинции Маркоманнию и Сарматию. Его сын и преемник, Коммод — отказавшись от плана аннексии — заключил в 180 г. мир с варварскими соседями Средне-Дунайского лимеса, на довольно строгих условиях.

Германо-сарматские походы Марка Аврелия известны потомству из текстов, авторы которых вряд ли имели большую солидарность с низшими, непосредственно участвующими в производстве классами общества. Общественное положение этих писателей и связанных с ними кругов коренилось в порядке, осуществленном с помощью «римского мира» (*paх Romana*). Они чувствовали, что с уничтожением этого порядка они потеряют все. Поэтому они считали защитников «римского мира», т. е. императора, его генералов и войска устоями своего мира. Исходя из этого, они (отчасти невольно, отчасти же умышленно) освещали события, будто бы инвазия варваров причинила ужасные переживания для всего римского населения, и только случайно и бессознательно поговорившись (и то весьма редко) упомянулось о судьбе и настроениях масс, предположительно ожидавших освобождение при появлении врагов империи. В числе прочих, с применением такой же исторической концепции был защищен общественный строй принципата как базис той частью надстройки, которая была представлена историографией эпохи императоров.<sup>4</sup> И вообще исследователи, которые с тех пор набрасывали картину о германо-сарматских войнах Марка Аврелия, тоже выражали взгляды пользующегося всеми благами меньшинства современ-

<sup>3</sup> J. KLOSE: *Roms Klientel-Randstaaten am Rhein und an der Donau*. Breslau 1934, стр. 87—94, 108—114, 122—124; A. ALFÖLDI: *Budapest története. I. Budapest az ókorban* (= История Будапешта. I. Будапешт в древние века). Budapest 1942, стр. 199—202, 230—233.

<sup>4</sup> Приводим пример, который является тесно связанным с нашим дальнейшим изложением. В конспектах текстов Диона ясно видно стремление подчеркнуть те стороны варварских инвазий, в результате которых римляне были *насильственно* уведены из империи. Поэтому-то столь часто он и занимается римскими военнопленными (LXXI 11,2; 13, 2—4; 16,2; может быть сюда относится и LXXII 3,2 = Exc. U<sup>G</sup> 57, 59, 61, 68 ed. Boissevain III 253, 258, 263, 268). Только в двух местах его тенденциозного сочинения раздался — вероятно как отзвуки настоящего текста мирных договоров — голос истины, указывающий на то, что были люди, которые *добровольно* перебежали на сторону варваров (LXXI 11,2; LXXII 2,2 = Exc. U<sup>G</sup> 57, 67, Boiss. III 253, 282 сл.). Что тут речь идет о тенденциозности, это подтверждается и следующим фактом: когда конспекты Диона упоминают о вступлении варваров в империю, то — в отличие от предыдущего — больше уделяют внимания добровольно прибывшим беглецам, нежели военнопленным (LXXI 11,4; 20,1; 21 = Exc. U<sup>G</sup> 57, 65, 66, Boiss. III 253, 275). Мало убедительным и скорее тенденциозным является и сообщение Диона о том, что отпущенные римские военнопленные потому перебежали вновь к варварам, что там были задержаны их родные (LXXI 13,3 = Exc. U<sup>G</sup> 59, Boiss. III 258). Те, которые действительно хорошо чувствовали себя в цивилизованной империи, вряд ли перебежали добровольно к варварам; намного вероятнее то, что они ожидали соединения со своими близкими от победы римских войск (или от выкупа своих родных).

ного общества. Они почерпнули из текстов эпохи императоров и предположение, по которому варварская инвазия была бы одинаково вредной для всех членов римского населения, и совершенно небрежно проходили мимо малочисленных, но для нас весьма ценных данных, подтверждающих противоположное.

Этим объясняется факт, что данные, фигурирующие в двух местах у Диона Кассия,<sup>5</sup> (с ссылками или без ссылок) приведены почти во всех произведениях,<sup>6</sup> трактующих несколько подробнее о германо-сарматских войнах Марка Аврелия, но заключения, вытекающие из них в отношении общественных условий тогдашней Паннонии, нигде мною не находились<sup>7</sup> в литературе<sup>8</sup>.

<sup>5</sup> См. I.XXI 11,2; LXXII 2,2 = Exc. U<sup>6</sup> 57, 67, Boiss. III 253, 282 283.

<sup>6</sup> W. WEBER: *The Cambridge Ancient History*. XI. Cambridge 1936, стр. 349 365 (особенно 359), 377; L. НОМО: *Le siècle d'or de l'empire romain*. Paris 1947, стр. 300 312 (особенно 309); L. НОМО: *Le Haut-Empire* (= Hist. rom. III dans «Hist. gén.» de G. GLOTZ). Paris 1933, стр. 565 573, 596; E. KORNEMANN: *Röm. Gesch.* II. Stuttgart 1939, стр. 307 313 (стр. 313 317, 322 сл.); W. GÖRLITZ: *Marc Aurel*. Leipzig 1936, стр. 125 154, 199 212 (особенно 129, 152); Th. MOMMSEN: *Röm. Gesch.*<sup>9</sup> V. Berlin 1921, стр. 209 216 (особенно 213); C. CLAYTON DOVE: *Marcus Aurelius Antoninus*. London 1930, стр. 137—159 (особенно 155), 244 252; L. SCHMIDT: *Gesch. d. deutschen Stämme. Die Westgermanen*.<sup>2</sup> I. München 1938, стр. 162—177 (особенно 170 и 176); R. PARIBENI: *L'Italia imperiale*. Milano 1938, стр. 390—394, 400, 444; F. R. CONRAD: *Mark Aurels Markomannenkrieg*. Neu-Ruppin (Diss. Rostock) 1889 (особенно стр. 17); E. RENAN: *Marc Aurèle*<sup>23</sup>. Paris 1925, стр. 251. сл., A. v. DOMASZEWSKI: *Gesch. d. römischen Kaiser*. II. Leipzig 1909, стр. 222 233 (особенно 225); P. v. RONDEN: *PWRE I* 2296 2304, II 2471; [G.] FRANKE: там же XIV 1619 1629 (особенно 1625); F. CAUER: *Röm. Gesch.*<sup>2</sup> München—Berlin 1933, стр. 151 154; C. MERIVALE: *Gesch. d. Römer unter dem Kaiserthume*. IV. Leipzig 1872, стр. 524 530, 535 536 (стр. 540—546); V. DURUY: *Hist. des romains*. V. Paris 1883, 191—201, 209—211, VI (1885) 2—5; C. PETER: *Gesch. Roms III*, Halle a. S. 1881, 553—556, 561; J. GERÉV: *A romaiak története* (= История римлян). Budapest 1899, стр. 532 535, 545; G. FERRERO—C. BARBAGALLO: *Das alte Rom*. Stuttgart 1927, стр. 676 678, 682; B. NIESE: *Grundriss d. röm. Geschichte*<sup>5</sup>. . . v. E. HOHL. München 1923, стр. 341 342; Th. MOMMSEN: *Historische Schriften I* (= Ges. Schriften IV). Berlin 1906, 487 497 (особенно 494); E. KORNEMANN: A. GERSCHE—E. NORDEN: *Einkl. in die Altertumswissensch.* III.<sup>2</sup> Leipzig—Berlin 1914, стр. 224 225; A. PIGANOL: *Hist. de Rome* («Clio» III). Paris 1949, 351; см. еще сочинения, упомянутые в примечаниях I, 3; и т. д.

<sup>7</sup> Конечно, я не имел возможности просмотреть каждое произведение, относящееся к германо-языгским походам Марка Аврелия. Мне не были доступны, например, следующие труды: F. CARROTTA THOMES: *Il regno di Marco Aurelio*. Torino 1953; A. S. L. FARQUHARSON: *Marcus Aurelius, his Life and his World*. Oxford 1951; G. SOLERI: *Marc' Aurelio*. Brescia 1947; M. NOEL DES VERGERS: *Essai sur Marc Aurèle*. Paris 1860; P. B. WATSON: *Marcus Aurelius Antoninus*. New York 1884. Некоторые сочинения попали в мои руки в то время, когда основная идея настоящей статьи у меня еще не созрела, и поэтому может быть кое-что ускользнуло от моего внимания. Таковыми являются: J. SCHWENDEMANN: *Der historische Wert der Vita Marci bei den Scriptores historiae augustae*. Heidelberg 1923; P. E. MATHESON: *Marcus Aurelius and his Task as Emperor*. Cambridge 1922; H. D. SEDGWICK: *Marcus Aurelius, a Biography*. . . New Haven 1922; H. SCHILLER: *Gesch. d. römischen Kaiserzeit*. I. Gotha 1883, стр. 638 648. Тем не менее я думаю иметь полное право подчеркнуть, что в относящейся литературе, как правило, игнорируются те установления, которые можно вывести относительно классовой борьбы и классовых отношений Паннонии и вообще Придунайских провинций.

<sup>8</sup> Насколько мне известно, советские исследователи тоже обошли молчанием уроки, извлекаемые из названных мест Диона относительно классовой борьбы и классовых отношений Паннонии; см. Н. А. Машкин: *История древнего Рима*. Ленинград 1950,

Следующие ниже соображения призваны содействовать восполнению этого пробела.<sup>8а</sup>

## II

В связи с миром, заключенным в 172 году после похода против квадов Дион Кассий<sup>9</sup> пишет между прочим следующее: «Те, которые просили мира, подобно квадам, получили его отчасти потому, чтобы отвлечь их от маркоманнов, отчасти же потому, что они передали громадное количество лошадей и коров, а кроме того пообещали выдать всех беглецов и военнопленных, сперва около 13 000 человек, а потом и остальных». Хотя по фрагментарным источникам и невозможно доказать, но условие о выдаче беглецов, по всей вероятности, все же фигурировало среди пунктов мира, продиктованных маркоманнам в 173 году, квадам спустя год и языгам спустя два года. Факт, что языги должны были принять те же самые условия, которые были предусмотрены уже в мирном договоре, заключенном с маркоманнами и квадами, подтверждается соответствующим местом у Диона.<sup>10</sup> При этом не лишено вероятности предположение Клозе, по которому мирные договоры, заключенные в 173 году с маркоманнами и в 174 с квадами в основном не отличались от договора 180 г.,<sup>11</sup> в котором Коммод настаивал на выдаче беглецов, подобно своему отцу, Марку Аврелию, который непосредственно перед своей смертью (около 179—180 г.) вел переговоры с варварами. (У Диона<sup>12</sup> встречается следующее замечание о заключении мирного договора: «Он заключил мир на тех условиях, которые его отец предписал им, но кроме того было еще обусловлено, что беглецы и военнопленные, попавшие в промежутке времени в их руки, также передаются ему....»)

стр. 492—496; В. Н. Дьяков — Н. М. Никольский; История древнего мира. Москва 1952, стр. 725—727; А. В. Мишулин: История древнего мира. Москва 1946, стр. 236; С. И. Ковалев; История древнего мира. Москва 1955, стр. 164.

<sup>8а</sup> Когда я, — закончив манускрипт, — написал вышеприведенное предложение, мне не был еще известен интересный труд Томпсона (E. A. Thompson: Peasant Revolts in Late Roman Gaul and Spain. Past and Present. 2. [ноябрь, 1952] 15), в котором правильно изложены общественно-исторические последствия из цитированных мест Диона. Но у него, пишущего, собственно, не о Паннонии, это признание получается лишь в форме брошенной вскользь ссылки; поэтому нам представляется не излишним подробнее рассмотреть события, упомянутые Дионом, что и дается в настоящей работе. Но настоящая работа кажется нам не излишней и потому, что замечание, брошенное вскользь Томпсоном, давая неверную интерпретацию Диона (LXXI 11,4, 20,1) может наводить читателя на неверный след (будто бы и здесь речь идет о римских беглецах).

<sup>9</sup> См. LXXI 11,2 = Exc. UG 57, ed. Boissevain III 253.

<sup>10</sup> См. LXXI 16,1 = Exc. UG 61, ed. Boissevain III 263.

<sup>11</sup> Клозе: ук. в прим. 3 соч. стр. 82, 105. (Клозе упоминает о маркоманском мире, заключенном по мнению Цвиккера, к которому мы присоединились, в 173 году, с устарелой датировкой (172 г.), и считает вероятным временем заключения квадского мира 175 г. (по Цвиккеру в 174).

<sup>12</sup> См. LXXII 2,2 = Exc. UG 67, ed. Boiss. III 282—283 (при интерпретации мы предположили, что придаточное предложение *ὅς μετὰ ταῦτα ἔλαβον* относится не только к слову *αἰχμαλώτους*, но и к *αὐτομόλους*).



Невольно спрашивается теперь, каково же могло быть число беглецов, выдачи которых римляне потребовали от варваров, проживающих в приграничных территориях вдоль Средне-Дунайского лимеса? Вышецитированные места не приводят никаких цифр, но есть два обстоятельства, при помощи которых можно заключить, что число их составляло несколько тысяч или даже несколько десятков тысяч. Во всяком случае, Дион говорит о выдаче не только немногих политических эмигрантов. 1. Во время интересующих нас походов случалось, что из варварских территорий, где условия жизни были слишком тяжеловаты для некоторых групп населения, прибывали беглецы в римскую империю. Об их побеге Дион отзывается как о случаях, совершенно аналогичных бегству римлян на варварские территории. О числе таких беглецов мы имеем уже некоторое понятие. Нам известно, например, что войска империи<sup>13</sup> в 172 году рекрутировали довольно значительное число воинов из военнопленных и беглецов, годных к военной службе. В 179 году римляне принимали много беглецов и военнопленных<sup>14</sup> от квадов, бывших в стесненном положении от присутствия окупационных войск. Около 179—180 гг. прибыло 3000 беглецов-наристов на римскую землю.<sup>15</sup> — 2. О беглецах и военнопленных, предназначенных к выдаче, всегда безраздельно упоминается у Диона.<sup>16</sup> Относительно числа последних мы имеем некоторые сведения. В 172 году квады обязались передать римлянам немедленно 13 000 военнопленных, вскоре и остальных,<sup>17</sup> а затем, изменив своему слову, освободили лишь незначительную часть военнопленных, и только во избежание путем переговоров опасности римского нападения предложили выдать еще 50 000 военнопленных<sup>18</sup> в конце 173 или в начале 174 г. После заключения мирного договора в 175 году языги передали римлянам не менее 100 000 военнопленных, несмотря на то, что ранее многие пленные были проданы или бежали или же умерли.<sup>19</sup>

После сказанного не подлежит сомнению, что интересующие нас места у Диона относятся не к нескольким политическим эмигрантам, а к массам, состоящим из нескольких тысяч или десятков тысяч людей. Спрашивается только, из каких же лиц образовывалась масса беглецов?

<sup>13</sup> Дион LXXI 11,4 = Exc. UG 57, ed. Boissevain III 253.

<sup>14</sup> Дион LXXI 20,1 = Exc. UG 65, ed. Boiss. III 275.

<sup>15</sup> Дион LXXI 21 = Exc. UG 66, ed. Boiss. III 275.

<sup>16</sup> См. места, цитированные в примечаниях 5, 13, 14. Тафель (Cassius Dio's Römische Geschichte übersetzt v. L. Tafel X, Stuttgart 1858, 1648) прямо так переводит, напр., текст Диона (LXXI 11,2), что упомянутую там цифру 13 000 относит к общему числу беглецов и военнопленных.

<sup>17</sup> Дион LXXI 11,2 = Exc. UG 57, ed. Boiss. III 253.

<sup>18</sup> Дион LXXI 13,2—4 = Exc. UG 59, ed. Boiss. III 258.

<sup>19</sup> Дион LXXI 16,2 = Exc. UG 61, ed. Boiss. III 263. — Допустимо, что и место у Диона LXXII 3,2 = Exc. UG 68, ed. Boiss. III 284 должно быть интерпретировано так, что Коммод в 180 году, при заключении мира получил от буров многочисленных военнопленных, от других же варваров 15 000 военнопленных римского происхождения.

Те, для которых инвазии варваров в Паннонию, граничащую с квадами и маркоманнами, не внушали ужаса, а скорее надежду на освобождение от общества империи, те, которые — как добровольно перебежавшие на землю врага — имеют название *αὐτόμολοι* у Диона Кассия, вряд ли могут быть искомы в привилегированных классах провинциального населения. Только классы угнетенных и эксплуатируемых идут здесь в счет, рабочие, которые своим непосредственным участием в производстве фактически содержат общество, причем совершенно не имеют права пользоваться благами римской цивилизации, прежде всего рабы, а затем пожалуй и колоны, равно как и другие разорившиеся люди.<sup>20</sup> Наше предположение подкрепляется императорским декретом, изданным именно во время германосарматских войн (177—180 г.), который регулирует меры для действенного захвата беглецов (*fugitivi*).<sup>21</sup> Это обстоятельство ясно доказывает, что число убежавших рабов чрезвычайно увеличилось как раз во время Средне-Дунайских сражений. Из этих данных, связанность которых подчеркивается и семантическим сходством<sup>22</sup> слов *αὐτόμολοι* и *fugitivi*, явствует, что рабы, убежавшие из Паннонии в эпоху царствования Марка Аврелия, не прибегли к форме классовой борьбы, выразившейся в участий в движении «разбойников» (*latrones*)<sup>23</sup> (т. е. они не взяли на себя неравную борьбу с вооруженными отрядами власти), а выбрали другую возможность, открывшуюся во всех пограничных провинциях (в том числе, конечно, и в Паннонии) при благоприятных условиях (особенно тогда, когда вследствие варварских инвазий охрана лимеса была затруднена или же совершенно невозможна): побегом к варварам они стремились освободиться от участи париев, предусмотренной порядком «римского мира».<sup>24</sup> Вероятно, среди

<sup>20</sup> Ср. Acta Ant. Hung. 3 (1955) 235—236.

<sup>21</sup> Dig. XI 4, 1, 2 цитирует из указа, изданного во время совместного царствования Марка и Коммода, т. е. когда-то между 177—180 гг. (см. H. MATTINGLY: Coins of the Roman Empire in the British Museum. IV. London 1940, стр. CVII). См. еще распоряжения об убежавших рабах, относящиеся к раннему периоду эпохи императоров: Dig. XI 4 (= «De fugitivis»), XXI 1, 17, XLVII 2 (60) 61, XLIX 16, 4, 14—15.

<sup>22</sup> Что слово *αὐτόμολος* не означает во всяком случае, у Диона же в первую очередь, дезертира, а вообще беглеца, покинувшего свою страну, это ясно видно из текста Диона LXXI 11, 4 = Exc. U<sup>G</sup> 57, ed. Boissevain III 253, по которому только одна часть варваров, перебежавших к римлянам (*αὐτομολούντων*), была пригодна к военной службе, а остальные получили землю. Не подлежит сомнению, что не все 3000 перебежавших наристов, упомянутых у Диона (LXXI 21 = Exc. U<sup>G</sup> 66 ed. Boiss. III 275), тоже были дезертирами. (Названное слово как Я. Харматта любезно обратил мое внимание — применялось прямо и к рабам, перешедшим на сторону врага, см. Thucyd. VII 27, 5).

<sup>23</sup> А. Д. Дмитриев: ВДИ 1951/IV 61—72; SZÁDECZKY-KARDOSS S.: Iulio-bona és Maternus felkelése (= Юлиобона и восстание Матерна): Arch. Ért. 1956, стр. 18—24.

<sup>24</sup> Этот вид классовой борьбы был учтен в литературе, прежде всего в советской, преимущественно только в III—V столетиях, т. е. во время расцвета сплетения революций рабов и колонов с варварскими инвазиями. Рассказ Сальвиана служит здесь самым известным примером для освещения того, как стремились эксплуатированные массы империи во время движения багаудов попасть на варварские земли (De gub. dei V 21—28). Этот вид классовой борьбы в сущности начался с первого столетия принципата, см., напр., Tac. Germ. 29 и Acta Ant. Hung. 3 (1955) 133—148. Известны точно такие же беглецы

беглецов, на передаче которых столь настаивал император, находились — помимо рабов и элементов, убежавших непосредственно от эксплуатации,<sup>25</sup> — и дезертиры, а их побег должен быть объяснен в большинстве случаев также социальными мотивами. Как общеизвестно, вследствие громадной смертности, причиненной чумой, Марк Аврелий, как раз во время германо-сарматских походов, был вынужден вооружать рабов, гладиаторов и разбойников (*latrones*),<sup>26</sup> но справедливо предположить, что эти неблагонадежные для общества элементы были весьма склонны к дезертирству.<sup>27</sup>

### III

Как видно из сказанного, вопрос о беглецах имел очень большое значение в существовавшем общественном порядке как экономическом базисе империи во время царствования Марка Аврелия. Естественно, что такие факторы рабовладельческой надстройки, как законодательство (преследовавшие беглецов) и дипломатия (хлопотавшая в целях выдачи их), начали борьбу с этим социальным явлением, угрожавшим подрывать фундамент общества. Но еще интереснее, что столь относительно отвлеченный компонент надстройки, как философия, сразу выступил на защиту базиса. Старинное стоическое учение говорит, что мир представляет собой общую родину для всех людей, вроде полиса для человечества, где каждый имеет свое место, отмеченное вселенским законом: на этом месте требуется выполнить каждому свою задачу без ропота.<sup>28</sup> Не может быть случайным, что тот же самый Марк Аврелий, который как император издал общий указ о преследовании беглецов и в ожесточенных боях и строгими условиями мирных договоров вынудил к выдаче беглецов, с отвращением покинувших мизерное место, отведенное им в рабовладельческом строе, и «изменически» перебежавших на квадскую территорию, — а как стоический философ в своих медитациях, написанных большей частью (или, пожалуй, целиком) на квадской земле или в смежных областях и как раз во время упомянутых походов

(перебежавшие в Дакию) уже во время Траяна (*Petr. Patr. fr. 5: FHG IV 185*), как и те, о которых говорится в настоящей работе в связи с временем Марка Аврелия.

<sup>25</sup> В этот расчет входят колонны, пользовавшиеся свободой только на бумаге (см. А. Б. Р а н о в и ч : ВДИ 1951 I 84, 87), и «*mali homines*», проживавшие по всей империи (см. *Dig. I 18, 13 pr.*). Среди последних преобладали обанкротившиеся люди, крестьяне, которые вследствие поборов, задолженности и ненависти к римским финансистам стали противниками социального порядка империи (ср., напр., *Tac. hist. I 8, IV 17, ann. III 40, 42; Suet. Tib. 49; CIL XIII 1668 etc.*, равно как и А. Д. Д м и т р е в : ВДИ 1950/I 67—68; Н. Н. Белова : ВДИ 1952/IV 46—48).

<sup>26</sup> *SNA v. Marci 21, 6—7, ср. Eutrop. VIII 12, 2; Oros. VII 15, 5—6; Arch. Ert. 1956 стр. 18—24.*

<sup>27</sup> Это непосредственно подтверждается названиями «*voluntarii*» и «*obsequentes*» вооруженных рабов и гладиаторов в текстах *SNA*, при условии, что в этих словах выражается действительно ирония, как это предполагается Цвиккером (ук. соч. 105). Эта ирония была мотивирована именно тем, что набранные в армию рабы отнюдь не оказывались «добровольно служащими» или же «послушными» воинами. Они предпочитали бегство пролитию крови за своих бывших владельцев.

<sup>28</sup> Главные источники были составлены еще Э. Целлером (*Die Philosophie der Griechen*.<sup>2</sup> III/1. Leipzig 1865, *passim*, главным образом на стр. 277—284).

считал беглецом каждого, который вследствие недовольства своей участью был охвачен страхом, гневом и горем, следовательно, как беглый раб выступил против господина всех, против вселенского закона, который он сравнивал с рабовладельцем.<sup>29</sup>

S. SZÁDECZKY-KARDOSS

# BEITRÄGE ZUR PANNONISCHEN SOZIALGESCHICHTE ZUR ZEIT MARC AURELS

(Zusammenfassung)

In den Arbeiten, die sich mit den germanisch-sarmatischen Kriegen Marc Aurels befassen, finden zwar im allgemeinen Dios Angaben über die römischen Flüchtlinge (LXXI 11, 2, LXXII 2, 2) Verwendung, jedoch ohne aus ihnen die entsprechenden sozialgeschichtlichen Folgerungen zu ziehen. E. A. Thompson erkennt (in Past and Present 2 p. 15) ganz richtig die Bedeutung, die diesen Quellenangaben bei Beurteilung der Klassenkämpfe der im Imperium unterdrückten Schichten zukommt, doch begnügt er sich diesbezüglich mit einem flüchtigen Hinweis. Ausserdem scheint er auch andere Stellen Dios (die nicht von römischen, sondern von barbarischen Überläufern handeln), gleicher Beurteilung zu unterziehen, was den Leser leicht irreführen kann.

Vorliegender Aufsatz sucht zu beweisen, dass die Zahl der an den betreffenden Stellen bei Dio erwähnten *αὐτόμολοι* auf Tausende und Zehntausende zu veranschlagen ist. Diese zu den an Pannoniens Grenzen lebenden Barbaren überlaufenden Massen dürften vor allem flüchtige Sklaven (vgl. Thuk. VII 27, 5) und andere, innerhalb der römischen Gesellschaftsordnung ausgebeutete Gesellschaftsklassen (Kolonen, zugrunde gegangene Bauern) gewesen sein. Die zu jener Zeit ständig wachsende Zahl entlaufener Sklaven dürfte auch gerade zur Zeit des zweiten germanisch-sarmatischen Krieges die allgemeine kaiserliche Verordnung veranlasst haben, die über Ermittlung und Festnahme der *fugitivi* verfügt (Dig. XI 4, 1, 2). Unter den *αὐτόμολοι*, deren Auslieferung sich Kaiser Marc Aurel in den Friedensschlüssen ausbedang, die er den Quaden, Markomannen (und vermutlich auch den Jazygen) auferlegte, waren gewiss auch desertierte Soldaten, deren überwiegender Teil jedoch vermutlich ebenfalls aus den gesellschaftlich unzuverlässigen Elementen (Sklaven, Gladiatoren, *latrones*) hervorging, denen die römische Regierung zur Zeit der ungeheuren Soldatenmaterial beanspruchenden Kämpfe an der mittleren Donau wegen der durch Seuchen verursachten schweren Menschenverluste Waffen in die Hand zu geben genötigt war.

Auf diese ständigen Kämpfe gegen die der Gesellschaftsordnung des Reiches sich durch Flucht entziehenden Elemente dürfte es wohl zurückzuführen sein, wenn Marc Aurel als Philosoph, vielleicht unbewusst auf diese Umstände anspielend, das allgewaltige Weltgesetz der Stoiker mit Sklavenhältern und diejenigen, die sich «törichterweise» nicht in die Gesetzmässigkeit des Weltgeschehens fügen wollen, mit entlaufenen Sklaven vergleicht (Comment. X 25).

<sup>29</sup> См. Marc. Aur. comm. X 25 (мое внимание было обращено на это место моим другом Й. Мартичко). — Относительно местной и временной корреляции императорской и литературной деятельности Марка Аврелия можно констатировать следующее: между 177–180 гг. он издал свой общий указ о преследовании беглецов (*fugitivi*; см. вышеприведенное примечание № 21). В 168–175 и 178–180 годах он пробыл на Придунайском фронте; с 171 по 173 г. его главная квартира находилась в Карнунте; в 172, 174 и 178–180 гг. он сражался с квадами. А что касается его литературной деятельности, книгу I «Медитаций» он закончил на земле квадов, возле р. Грана, книгу же II — в Карнунте. Не подлежит сомнению, что книга I была написана перед смертью его жены, т. е. до 176 г. (I 17), а книга VIII — после смерти Вера, т. е. после 169 г. (VIII 25?, 37). Хотя относительно места и времени возникновения остальных книг и расходятся мнения ученых (см. W. Schmid—O. Stählin; W. v. Christ's Gesch. d. gr. Literatur.<sup>6</sup> II/2, München 1924, стр. 830 сл.), предположение, по которому «Медитации» были написаны целиком во время и на территории германо-сарматских сражений, является все же справедливо общепринятым; см., например, A. Piganiol: Hist. de Rome (= «Clio» III) Paris 1949, стр. 296, 307.

## BEMERKUNGEN ZUR GRIECHISCHEN GRABINSCHRIFT AUS INTERCISA

Zu den Behauptungen, die der im 3. Heft 1955 der *Acta Antiqua* (S. 241—244) unter dem Titel »Zu der griechischen Grabinschrift aus Intercisa« veröffentlichte Artikel an meinen Aufsatz »Eine Grabtafel mit griechischer Inschrift aus Intercisa«<sup>1</sup> knüpft, möchte ich folgendes bemerken.

1. Die Behauptung der Verfasserin: »der Grabstein wurde von E. Mahler veröffentlicht, doch beschäftigte sich dieser Verfasser nicht ausführlich mit dem Stein, sondern gibt nur die Übersetzung der Inschrift auf Grund seiner eigenen Lesung an«, ist durchaus irrig. In Wirklichkeit gab Mahler nur eine mangelhafte Beschreibung der Inschrift, die er weder gelesen noch übersetzt hat.<sup>2</sup> Die erste vollständige Lesart und Übersetzung des Inschriftentextes brachte ich in meinem obengenannten Aufsatz zur Veröffentlichung.

2. Die Behauptung der Verf., ich hätte Mahlers Angaben übernommen, ohne sie einer Revision zu unterziehen, ist vollkommen unrichtig; ebenso wenig entspricht es den Tatsachen, dass »der obere Teil des ersten Buchstabens der 2. Zeile, des P ist nämlich auf dem Stein erkennbar, fehlt hingegen bei Mahler und infolgedessen auch bei Ferenczy«.

a) In Wirklichkeit habe ich Mahlers Mitteilung nicht übernommen. Wie das aus meinem Aufsatz unzweideutig hervorgeht, habe ich die Entzifferung der Inschrift auf Grund einer neuen Lichtbildaufnahme und der unmittelbaren Untersuchung des Grabsteines selbst vorgenommen. Dass ich Mahlers mangelhafte Angaben ergänzte, kann die Verf. des Artikels bezeugen, die meine Lesart mitsamt den Ergänzungen, vorbehaltlich einer unbedeutenden und einer zweifelhaften Änderung, übernahm.

b) Der erste Buchstabe der zweiten Zeile ist kein *P* (wie die Verf. behauptet), sondern ein *Π*, das vom Stein abgebröckelt ist und das ich in der von mir gegebenen Lesart ergänzte, während das *P*, das in Wirklichkeit der zweite Buchstabe ist, in Mahlers Mitteilung ebenso fehlt wie das *Π*, wogegen in meiner Lesart beide Berücksichtigung fanden. Dass der obere Teil des *P*

<sup>1</sup> Intercisa I. S. 274—276. *Archaeologia Hungarica* SN XXXIII. Der Artikel zitiert diesen Band irrtümlicherweise als XXIII. Band.

<sup>2</sup> Vgl. *AE* 1907. S. 146.

am Stein ersichtlich ist, wurde erstmalig nicht von der Verf., sondern von mir im zitierten Aufsatz erwähnt<sup>3</sup> und wurde seitens der Verf. ebenso von mir übernommen wie die Ergänzung des *Π*.

3. Von den beiden, von der Verf. meiner Lesart gegenübergestellten Varianten ist das *ἀπωδημῶν* statt des *ἀπὸ δῆμων* vom Standpunkt der Auslegung aus belanglos. Bei der anderen Version wird statt *Kv[π]ρῶβήλων* die von J. Harmatta in Vorschlag gebrachte Lesart *Ka[π]ρῶβήλων*, die ich als mögliche Lösung in meinem Aufsatz erwähnte,<sup>4</sup> durch die Beweisführung der Verf. aus einer Möglichkeit noch nicht zur Wahrscheinlichkeit. Der letzte Buchstabe der ersten Zeile ist kein »deutliches A«, wie die Verf. behauptet, und ihre Erklärung, wonach sich die Achse des Buchstabens ein wenig verschoben hätte, klingt wenig überzeugend, wenn man bedenkt, dass das in der Inschrift sechsmal vorkommende A mit dem fraglichen Buchstaben kein einziges Mal eine Ähnlichkeit aufweist. Nachdem auf dem Stein, der die Inschrift enthält, zahlreiche, aus späterer Zeit stammende Einschnitte sichtbar sind, besteht immerhin die Möglichkeit, dass der Strich über dem Y, den die Verf. für den rechten Schenkel des A hält, einen mit der Inschrift in keinerlei Zusammenhang stehenden Einschnitt darstellt.

4. Die Behauptung der Verf., ich gehe bei der Erklärung des Wortes *Kv[π]ρῶβήλος* von der Bedeutung 'velum' des *βῆλος* aus, ist unwahr. In Wirklichkeit habe ich bei der Auslegung des obigen Wortes zwei Erklärungsmöglichkeiten angeführt: an erster Stelle wies ich auf den Gebrauch des Wortes *βῆλος* als Ortsnamen hin, während ich als zweite Hypothese auf den allenfalls möglichen Zusammenhang des *βῆλον* mit *velum* hinwies. Doch brachte ich *βῆλος* nie mit *velum* in Verbindung und verwechselte auch nicht, wie die Verf., die Wörter *βῆλος* und *βῆλον*.

5. Wenn die Verf. aus dem Umstand, dass der in der Inschrift angeführte Name ein Sklavename ist, und daraus, dass Wesen und Merkmale der Inschrift von den militärischen Inschriften abweichen, darauf schliesst, die Inschrift aus Intercisa sei nicht für einen Soldaten, sondern für einen Sklaven angefertigt worden, so enthält diese Folgerung noch keine Widerlegung dessen, dass es sich hier um eine Sklaveninschrift militärischen Charakters handelt. Zur Entstehungszeit der fraglichen Inschrift (im III. oder IV. Jahrhundert) kam die Verwendung von Sklavenelementen im Militärdienst bereits häufig vor,<sup>5</sup> der Name einer aus dem Sklavenstand stammenden Person entkräftet mithin an und für sich noch nicht den militärischen Charakter der Inschrift. Der Annahme, der zufolge es sich um eine einfache Sklaveninschrift handeln könnte, widerspricht die Tatsache, dass hier weder die Nationalität des Sklaven

<sup>3</sup> Intercisa I. S. 274.

<sup>4</sup> Intercisa I. S. 275. Anmerkung 1.

<sup>5</sup> Vgl. MOMMSEN: Die Conscriptionsordnung der römischen Kaiserzeit. Ges. Schr. VI. 36. f., ferner BARROW: The Slavery of the Roman Empire 147 f.

noch der Name seines Herrn angeführt ist, der sonst bei Sklaveninschriften doch nie zu fehlen pflegt.<sup>6</sup> Die Angabe des Ursprungsortes zwecks näherer Bestimmung ist demgegenüber, wie Mommsen feststellt, geradezu ein Kennzeichen der Sklaveninschriften militärischen Charakters.<sup>7</sup> Da unsere Inschrift aus Intercisa keinen offiziellen Charakter trägt, sondern dem Pietätsakt eines Kameraden ihre Entstehung verdankt, der zugleich auch Landsmann des Verstorbenen gewesen sein mag, kann das Abweichen von der üblichen Form militärischer Inschriften nicht sonderlich überraschen. Die Angabe des Geburtslandes hatte nicht nur in Hinsicht auf den Verstorbenen und vom Standpunkt dessen, der den Grabstein errichtete, grössere Bedeutung als die Nennung des Truppenkörpers, dem der Verstorbene angehörte, sondern schloss auch, in Anbetracht der zu jener Zeit üblichen Soldatenwerbung, die Truppenbezeichnung gleichzeitig mit ein.

6. Die Behauptung, »das Auftauchen einer Truppe aus Kypros in Pannonien ist . . . unvorstellbar«, ist weder stichhältig noch überzeugend. Im nahen Dazien war im II. Jahrhundert die Cohors IV. Cypria civium Romanorum stationiert, über deren weiteres Schicksal uns genauere Angaben fehlen,<sup>8</sup> während wir über die Garnisonsplätze der übrigen zyprischen Kohorten überhaupt nicht unterrichtet sind.<sup>9</sup> Somit ist es durchaus nicht »unvorstellbar«, dass eine zyprische Militärformation im III. oder IV. Jahrhundert, wenn auch nur vorübergehend, in Intercisa stationiert war.

### Э. ФЕРЕНЦИ

#### ПРИМЕЧАНИЯ К НАДГРОБНОЙ НАДПИСИ ГРЕЧЕСКОГО ТЕКСТА, ПРОИСХОДИВШЕЙ ИЗ INTERCISA

##### (Резюме)

На страницах 241–243 III т. (1955 г.) Acta Antiqua Hung. была напечатана небольшая статья, озаглавленная »Zu der griechischen Grabinschrift aus Intercisa« и посвященная моим изложениям, опубликованным под заглавием »Eine Grabtafel mit griechischer Inschrift aus Intercisa«: Intercisa, Budapest 1954, I 274–276. Автор названной статьи утверждает, что при объяснении названия местности *Κυ[π]ροβήλος* я исходил из имени острова *Κύπρος* и значения 'velum' слова *βήλος*. Это утверждение лишено всякого основания. При объяснении упомянутого названия местности я указал на две возможности, а именно: 1. слово *βήλος* применено в нем в качестве наименования местности или 2. требуется считаться со словом *βήλον* 'velum'. Из этого видно, что я нигде не говорил о значении 'velum' слова *βήλος*.

С точки зрения истолкования надписи самое важное слово, которое я читал как *Κυ[π]ροβήλων* — а автор вышеупомянутой статьи как *Κα[π]ροβήλων* —, не поддается точному определению, так как камень имеет дефект или же испорченную гравировку в данном месте. Вследствие этого объяснения, относящиеся к первому члену названия, имеют только гипотетичный характер.

<sup>6</sup> Vgl. OXÉ: Zur älteren Nomenklatur der römischen Sklaven. Rhein. Mus. N. F. 59 (1904) 131. f. und BANG: Die Herkunft der römischen Sklaven. Mitt. d. kais. deutsch. Arch. Inst. R. A. 25 (1910) 229. f.

<sup>7</sup> Vgl. MOMMSEN: Die Conscriptionsordnung . . . 53. f.

<sup>8</sup> Vgl. WAGNER: Die Dislokation d. röm. Auxiliartruppen 127. f.

<sup>9</sup> Vgl. CICHORIUS: Cohors, PW IV. S. 277.

Никак не может быть правильным возражение автора статьи, что надгробная надпись не может иметь военный характер, так как имя, фигурирующее в ней, принадлежит рабу. В противоположность этому, можно установить, что в то время (III–IV вв.), когда надпись была изготовлена, рабы уже часто бывали определены на военную службу и как раз надписи, находящиеся на надгробных памятниках рабов, несших военную службу, показывают тесную связь с греческой надгробной надписью из *Intercisa*. В то время как на надгробных надписях гражданского характера приведено название племен или имя владельца раба, на надписях военного характера — подобно надписи, интересующей нас, — упомянуто только место его происхождения. Так как надгробный памятник в *Intercisa* был возведен не властями, а частным лицом, вовсе не удивительно, что в его тексте отсутствуют обороты, столь обычные в военных надписях.

Наконец — вопреки противоположному мнению автора статьи — допустимо, что кипровские воины пребывали в *Intercisa*. Во II веке кипровская когорта была в гарнизоне близ Паннонии, в Дакии. О гарнизонах же других кипровских когорт мы не имеем никаких сведений.



## NOCH EINMAL ÜBER DIE GRIECHISCHE GRABINSCHRIFT AUS INTERCISA

Mit Bedauern muss ich feststellen, dass einige Stellen meines in ActAnt 3 (1955) S. 241—243 erschienenen Aufsatzes zu Missverständnissen Anlass gaben. Nachdem jedoch derartige irrtümliche Auslegungen geeignet sind, die Aufmerksamkeit von den grundlegenden Problemen abzulenken, sehe ich mich genötigt, zur Deutung der Inschrift noch einige kurze abschliessende Bemerkungen beizufügen.

1. Die griechische Grabinschrift aus Intercisa wurde zum ersten Mal von E. Mahler in Autographie veröffentlicht. Diese autographische Wiedergabe war jedoch ungenau, da zu Beginn der zweiten Zeile vor dem *O* auch noch der obere Teil eines *P* wahrnehmbar ist. E. Ferenczy gab dann auf Seite 230. der Arch. Hung. XXXIII. Mahlers ungenaue Autographie in unveränderter Form abermals wieder, indem er eine Photoaufnahme beifügte und sich eingehend mit der Ergänzung und Erläuterung der Inschrift befasste.

2. Die unveränderte Wiedergabe der Autographie Mahlers ist insofern irreführend, da dies den Eindruck erweckt, als würde sich Ferenczys Lesart mit derjenigen Mahlers decken. Mit dem »ersten Buchstaben der zweiten Zeile« meinte ich den *am Grabstein ersichtlichen* ersten Buchstaben, wie dies aus meinem Artikel unzweideutig hervorgeht. Im späteren bringt Ferenczy tatsächlich das *P* ohne Klammern, doch in der Autographie fehlt dieser Buchstabe.

3. Was die Deutung der Inschrift anbelangt, ist es durchaus nicht belanglos, ob das Wort *ἀποδημῶν* in einem oder getrennt geschrieben wird, da letztere Schreibweise im Kontext sinnlos wäre. Das Wort *δῆμος* bedeutet weder 'Vaterland', noch 'Heimat' und wird in dieser Bedeutung, besonders in der Mehrzahl, nicht verwendet. Wenn aber allein die Lesart *ἀποδημῶν* annehmbar ist, so entfällt von vornherein die Möglichkeit, das Wort *κα/π/ροβήλων* als Bezeichnung eines Truppenkörpers zu deuten, da das Zeitwort *ἀποδημῶν* neben sich einen Ortsnamen verlangt.

4. Ferenczy weist (a. W., S. 275, Anm. 1) die Möglichkeit entschieden ab, das in Frage stehende Wort als *κα/π/ροβήλων* zu lesen. Wie die wiederholte Untersuchung des Grabsteines beweist, ist der rechte Strich des strittigen *Λ*

in der Tat ein integrierender Bestandteil dieses Buchstabens, demnach also kein später entstandener Riss am Stein, da die Tiefe und Art seiner Einmeisselung mit der der übrigen Buchstaben vollkommen übereinstimmt. Am Stein sind zwar einige Risse wahrnehmbar, doch können diese von den Buchstaben der Inschrift eindeutig unterschieden werden. Der besagte Strich ist demnach ein organischer Bestandteil des A, wovon sich übrigens jeder Fachmann an Hand der photographischen Wiedergabe der Inschrift (Abb. 1.) leicht über-

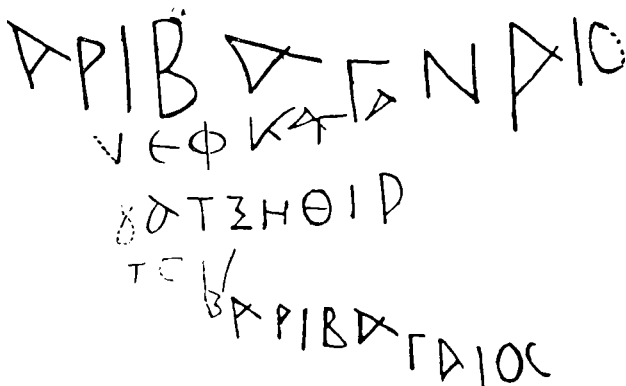


Abb. 2.

zeugen kann. In den aus dem III. Jahrhundert n. Zw. stammenden Inschriften ist übrigens keine Seltenheit, dass die Achsen der A voneinander manchmal stark abweichen. Es sei dafür beispielsweise auf eine mit der unsrigen gleichaltrige Inschrift aus Dura-Europos (Abb. 2) hingewiesen.

5. Ferenczy erwähnt in seinem Aufsatz tatsächlich den Gebrauch des Wortes *βῆλος* als Ortsnamen, doch gründet er seine Theorie *ausschliesslich* auf die Bedeutung 'velum' des Wortes *βῆλον*. (Das in meinem Aufsatz vorkommende *βῆλος* ist natürlich ein Druckfehler, wovon sich Ferenczy aus der ungarischen Version meiner Arbeit *AntTan* 2 [1955] 259 leicht hätte überzeugen können.)

6. Ferenczys Argumente können mich auch vom militärischen Charakter der Inschrift nicht überzeugen, und schliessen keineswegs die Möglichkeit aus, dass wir es hier mit dem Grabstein eines Zivilsklaven zu tun haben.\*

M. КУБИНЬИ

ЕЩЕ РАЗ К ВОПРОСУ О ГРЕЧЕСКОЙ НАДПИСИ ИЗ ИНТЕРЦИЗЫ

(Резюме)

После повторного обследования автор устанавливает, что вторая буква спорного имени *Κατροβήλων* не может быть ничем иным, только α. Кроме того, он указывает и на то, что слово *ἀποδημῶν* представляет собой форму глагола, вследствие чего имя *Κατροβήλων* может быть истолковано только как название местности.

\* [Damit wird die Diskussion in den *Acta Antiqua* abgeschlossen. — Red.]

## M. GYÓNI

(1913—1955)

C'est le 29 septembre 1955, à l'âge de 42 ans, que mourut inopinément, en des circonstances tragiques, M. Gyóni, l'éminent byzantinologue, titulaire de la chaire d'histoire universelle médiévale à la Faculté des Sciences historiques de l'Université «Loránd Eötvös» de Budapest. Par sa disparition, la byzantinologie hongroise a perdu un savant d'un noble caractère, un esprit qui, d'une riche érudition et d'une réputation internationale, a été un brillant représentant de sa discipline, un homme dont les recherches ont été accueillies avec le plus haut intérêt par les milieux scientifiques, un chercheur dont ses collègues hongrois et étrangers attendaient encore de nombreux et beaux résultats.

M. Gyóni naquit à Budapest le 18 décembre 1913. Son père, le Dr F. Szolár, fut professeur au Collège luthérien de Budapest. Gyóni fit ses études secondaires à Budapest et passa son baccalauréat en 1932 au Collège luthérien de Budapest, avec la mention très bien. Puis, à Sopron, il prit ses inscriptions à la Faculté de Théologie luthérienne de l'Université «Erzsébet», dont il suivra les cours pendant deux ans. Cependant, les études théologiques ne satisfirent point sa curiosité scientifique. Aussi devint-il en 1935 étudiant à la Faculté de Lettres de l'Université de Budapest, où il choisit pour spécialités le grec, le latin et le hongrois. C'est à ce moment-là qu'il décida de magyariser son nom de famille : il échangea ce nom contre celui de Gyóni, qui avait été le patronyme d'un oncle maternel, G. Gyóni, célèbre poète de la première guerre mondiale, mort en Sibérie. Pendant ses études universitaires, il fut pensionnaire du Collège «Eötvös» : grâce à un travail méthodique, il sut pleinement tirer profit des larges possibilités de formation scientifique, offertes par cette remarquable institution. Dès le début, sa curiosité scientifique se porta sur la byzantinologie, et avant tout sur les domaines byzantinologiques étroitement liés aux recherches sur l'histoire du peuple magyar. Aussi est-ce parmi ces problèmes qu'il choisit le sujet de sa thèse de doctorat qui, intitulée «Magyarország és a magyarság a bizánci források tükrében [La Hongrie et les Hongrois à la lumière des sources byzantines], parut en 1938 (Magyar—Görög Tanulmányok [Études hungaro—grecques] 7.). Pour préparer cet ouvrage, Gyóni, bénéficiaire d'une bourse d'études, avait poursuivi, en été 1937, des recherches au célèbre Seminar für mittel- und neugriechische Philologie de l'Université de Munich : c'est avec une mise en oeuvre aussi poussée que consciencieuse du matériel puisé aux sources qu'il traça l'image, reflétée par les relations byzantines, de la terre de Hongrie et du peuple hongrois, et qu'il rassembla les noms figurant dans les sources, recueil très précieux au point de vue de la linguistique historique. Ce travail, grâce auquel Gyóni passa en 1940 son doctorat avec éloges, et qui lui valut une mention honorable de la part de l'Académie des Sciences de Hongrie, fut accueilli très favorablement par la critique hongroise et étrangère.

Ses études universitaires terminées, il fit un stage d'un an au lycée annexe de Budapest. Puis, après avoir obtenu son diplôme de professeur de l'enseignement secondaire, il devint en 1939 professeur au lycée «Petőfi» d'Aszód. Pendant trois ans, il fournira dans cette école un scrupuleux travail pédagogique d'une valeur exemplaire et poursuivra simultanément des recherches scientifiques très poussées. C'est durant son séjour à Aszód qu'il écrivit son grand ouvrage intitulé «A magyar nyelv görög feljegyzéses szótárjainak emlékei» [Monuments isolés de la langue hongroise dans les textes grecs] (Magyar—Görög Tanulmányok 24. Budapest 1943. p. 220), qui, à cause de sa disparition tragiquement précoce, demeurera son oeuvre maîtresse. Ce travail, couronné du prix Sámuel-Kölber de l'Académie des Sciences de Hongrie, procédait organiquement de sa thèse de doctorat. A la lumière de ses connaissances linguistiques et historiques très profondes,

il y examina les monuments isolés de la langue hongroise (noms communs et noms propres) qui nous ont été conservés dans les sources byzantines, et c'est avec une grande rectitude de jugement qu'il éclaira les problèmes qui s'y rattachent. Il établit sur de solides fondements l'interprétation de la transcription grecque des monuments linguistiques isolés hongrois et permit ainsi à la recherche linguistique d'utiliser ce matériel, très important au point de vue de la linguistique historique, comme une source d'une valeur intégrale dans l'étude de l'histoire de la langue hongroise. Cet ouvrage reflète déjà d'une manière claire et sous une forme mûre toutes les qualités scientifiques qui caractériseront dans la suite ses autres travaux. On y relève déjà, dans leur intégralité, sa connaissance complète et l'appréciation critique judicieuse des sources et de la littérature scientifique, sa manière de poser les problèmes avec clarté et d'en tirer les conclusions avec pondération, son maniement très sûr des différentes méthodes scientifiques : grâce à ces qualités, le travail en question demeurera longtemps une oeuvre fondamentale et sera toujours un ouvrage d'une valeur durable.

En 1942, M. Gyóni devint professeur de lycée à Budapest, puis, il fut nommé professeur à l'Institut Scientifique d'Europe Orientale, où il sera le rapporteur des problèmes byzantinologiques et de l'histoire médiévale des États balkaniques. C'est à la même époque qu'à l'Institut de Philologie grecque de l'Université de Budapest, il commença sa carrière universitaire en qualité d'assistant non salarié. En ces années, il conçut l'ébauche d'un projet scientifique de vaste envergure, projet dont la réalisation eût été le couronnement de son oeuvre. Il décida de rassembler et de mettre critiquement en oeuvre, au moyen de minutieuses recherches, les sources byzantines de l'histoire roumaine : il s'agissait, par le travail en question, de donner une base solide à l'explication si controversée des débuts de l'histoire roumaine. Il s'attaqua à la réalisation de cette grande tâche et ne cessa d'y oeuvrer jusqu'à la fin de sa vie. En été 1941, il obtint un bourse qui lui permit d'entreprendre à cet effet, au Collegium Hungaricum de Vienne, des études préalables et des recherches.

Entre temps, il s'associa toujours davantage aux travaux de l'Institut de Philologie grecque de l'Université de Budapest. Avec son travail intitulé «A magyar nyelv görög feljegyzéses szörványemlékei», il passa, à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest, son habilitation de privat-docent de «Philologie byzantine (Relations entre Byzance et les peuples de l'Europe sud-orientale)». Cependant, la tourmente de la seconde guerre mondiale paralysa bientôt ses activités scientifiques. Appelé sous les drapeaux, puis prisonnier de guerre, il ne revint en Hongrie qu'en été 1945. Il reprit alors ses travaux à l'Institut Scientifique d'Europe Orientale et devint adjoint non salarié et maître de conférences à l'Université. C'est avec une grande force de volonté qu'il poursuivit le rassemblement et la mise en oeuvre des sources byzantines de l'histoire romaine. Invité, en 1948, à faire des cours à l'Accademia d'Ungheria de Rome, il réussit à poursuivre des recherches approfondies et à rassembler un précieux matériel dans les bibliothèques de la capitale italienne. Tout en poursuivant ses recherches, Gyóni amplifia sensiblement son plan original. En effet, pour éclairer les corrélations historiques, il s'avéra indispensable de rassembler et de soumettre à une étude critique non seulement les sources byzantines de l'histoire roumaine, mais aussi, pour la période allant jusqu'aux environs de l'année 1300, des sources écrites en d'autres langues (sources latines, slaves, allemandes, françaises, anciennes-islandaises, arabes, hébraïques et arméniennes). C'est à la lumière de ces considérations que Gyóni arrêta le plan définitif de son grand ouvrage, plan qu'il présenta à la réunion du 2 novembre 1953 de la Section de Linguistique et des Sciences littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie («A román történet bizánci forrásai» [Sources byzantines de l'histoire roumaine] MTA NyIÖK 5 [1954] 71 et sq.). Il comptait réunir en trois volumes le matériel des sources, étudié au moyen d'un examen embrassant tous les aspects du problème. La réalisation de ce grand objectif imposa au chercheur, qui se livrait à de vastes études préalables, la tâche de résoudre d'innombrables problèmes nouveaux. Il lui fallait s'assimiler de nouvelles langues, s'initier à des méthodes scientifiques qu'il ignorait encore, et bien souvent s'engager dans des voies non encore pratiquées. Toutefois, sa conscience scrupuleuse et son endurance inouïe ne connurent point d'obstacle. Il élargit sans cesse ses connaissances scientifiques et la sphère des méthodes appliquées dans son travail. Il publia dans les revues hongroises et étrangères 17 études de grande envergure qui, consacrées au problème qui l'occupait, démontrent combien Gyóni désirait établir son grand ouvrage sur de solides fondements. Chacune de ces études renferme l'examen critique et l'appréciation minutieuses d'une relation concernant les Roumains. Parmi les résultats précieux qu'il obtint au cours de ce travail, signalons en particulier l'élucidation de l'emploi archaïsme des noms ethniques dans les sources byzantines, l'étude de la transhumance et, d'une manière générale, des conditions écono-

miques chez les Vlaques de la péninsule des Balkans, ou bien encore la mise en oeuvre critique des données que fournissent les annales russes concernant les Roumains. L'ampleur de ses connaissances scientifiques est clairement reflétée par son dernier travail («A „harcos szentek” bizánci legendatípusának változatai az óizlandi irodalomban» [Les variantes d'un type de légende byzantine dans la littérature ancienne-islandaise] *Ant'Tan* 2 [1955] 148 et sq.) qui ouvre des perspectives nouvelles à l'étude des relations historiques byzantino-scandinaves.

Parallèlement à ce vaste travail de recherche, Gyóni informait sans cesse les spécialistes étrangers des résultats de la recherche byzantinologique hongroise. Des 1949 jusqu'à sa mort, il fut le rapporteur hongrois permanent de la revue «Byzantinoslavica», paraissant à Prague : par ce travail désintéressé, il a contribué dans une large mesure à l'amplification des relations internationales de la science hongroise.

En reconnaissance de ses mérites scientifiques, M. Gyóni fut élu en 1948 membre correspondant de l'Académie des Sciences de Hongrie. Dans la même année, il devint maître de conférences à l'Institut de Philologie grecque de l'Université de Budapest. En 1953, il fut nommé maître de conférences chargé de la direction de la chaire d'histoire universelle médiévale de l'Université de Budapest, et, en 1954, il devint professeur chargé de la direction de la même chaire. Ces nominations lui imposèrent de nouvelles et lourdes tâches qu'il s'efforça d'accomplir jusqu'à sa mort tragique avec la minutie et l'application scrupuleuse qui le caractérisaient.

Le tableau que nous venons de tracer serait incomplet si nous passions sous silence ses qualités humaines. M. Gyóni se distinguait par la profonde modestie du vrai savant. Affable, toujours prêt à aider les autres, ce fut un homme plein de bienveillance et d'amitié cordiale. Son travail était toujours marqué par un sens scrupuleux de ses responsabilités, par une application consciencieuse et toujours en éveil. Sa disparition a brisé une vie riche en labeur, consacrée tout entière à la science : si elle affecte douloureusement la recherche byzantinologique internationale, elle cause à la science hongroise une perte qu'il nous faut qualifier d'irréparable. Ses amis, ses collègues et ses disciples contemplent avec une poignante émotion son oeuvre tragiquement inachevée et c'est avec une profonde douleur qu'ils conservent la mémoire de cette âme d'élite.

J. HARMATTA

MARÓT KÁROLY: A GÖRÖG IRODALOM KEZDETEI (K. MARÓT: THE BEGINNINGS OF GREEK LITERATURE). Akadémiai Kiadó, Budapest 1956. Pp. 378. Tabl. XII. With a German summary.

The aim of the author has been to try to clear up the literary problems of the prehomeric «dark age». Here, however, a number of principal questions concerning the general theory and history of literature will arise, which are likewise dealt with by the author who, keeping in view the dialectics of Universal and Special, endeavours, on the one hand, to draw some general conclusions from the particular case of the Greek, and, on the other, relying upon the general teachings of other sciences (such as ethnology, psychology, philosophy, even physiology), to gain a clearer sight of the special Greek instance. The book covers therefore a vast complex of problems and it offers useful instructions not only to the history of Greek literature.

By way of introduction the author establishes that it is impossible to draw a strict line between oral and written literature, there is no folklore and «high literature» existing apart: there is only one description of poetry that lives and develops in a perpetual revival of old elements. It cannot be stiffened by writing, but only fixed at one stage or another of its development. This is especially true for Greek literature, where writing always remained in background in relation to oral representation.

It remains, however, to be seen how the Greeks themselves saw the problem of poetry. Prof. Marót takes the pertinent utterances of the ancients under a thorough examination, first those of poets, then those of theoretical writers. The poets all view this problem essentially from the angle of religious or even magic ideas: the faculty of singing is given the poet by the Muses. With Hesiod even more ancient ideas reveal themselves: a thorough examination of the description of his poetic initiation leads to the conclusion that Muses are much more magic demons than goddesses of inspiration. This conclusion is strengthened by the examination of lyric poetry, where Muses appear together with Sirens and Charites as equivalent or identical beings. Only Pindar rises above this line giving a stress to an element other than the Muse in poetic creation, i. e. to community. — Among the theoretical writers Plato, at the bottom, carries on the popular idea of the obsessed poet, but Aristotle, excluding such an idea, aims at a rational explanation by saying that the poet has as normal a mind as anybody else, it is but aptitude (*εὐφροσύνη*) that makes him a poet. As for the characteristics of poesy, they are to be looked for in the characteristics of man, in his imitativeness and in his sense for rhythm. Thus Aristotle rightly observed — in spite of many faults of his theory — that it is impossible to draw a strict demarcation between the literary forms, for the characteristics established by him are those of all literary forms alike. In the initial undifferentiatedness of artistic genres the form might have been undifferentiated as well (cp. the arbitrariness of oral metrics) and this is the way Prof. Marót wants to conceive the theory of Heraclides Ponticus, according to which hexameter and iambic trimeter are of common origin.

In Chapter II the author takes the material of Chapter I (ancient utterances) under critical examination from the view-point of modern science. Considering that the poetic utterances are indissoluble from the Muses, the author investigates first into the nature of the Muses. He decidedly refuses the existence of any connection between the name *Μοῦσα* and the root meaning remembrance, and brings it in connection with the stem of *μῶσθαι* by explaining it as the feminine of a present participle which means «dynamically dashing forward». [We may remark that this etymology is given not only by Plato — Crat. 486 A as mentioned, of course, by the author —, but also by Schol. ad Il. 1, 317 A: *μῶ, μῶσα καὶ μούσα*]. The Muses were originally no «knowing» (remembering) goddesses, but enchanting demons. A statement, supported among others (e. g. rhyming appeals to the Muse) by the connection of Muses with Sirens and Charites.

Concerning Sirens, the view — supported mainly by Weicker — cannot be upheld according to which Sirens were bird-souls. It is likewise impossible to reconstruct the prehomeric figure of the Sirens on the basis of later material and literary monuments, without taking the Odyssey into consideration. The Odyssey knows about enchantresses and in the Argo-Song, older than the Odyssey, Orpheus's *ἐπαισθή ἀγαθή* is faced up to the malign spell of the Sirens. Hence there is no question of the Sirens being some half-maid, half-bird creatures either in the Odyssey or before it. The wrong hypothesis was caused by the principal error against which the author protested in several former works of his and according to which there are certain fundamental myths, archetypus «Urfabeln», albeit «the real public poet a *limine* has a poetic message of his own and

he elaborates it, rounds it to a whole, makes it appropriate for his public with the aid of motives as means of effect, collected from memory to suit his aims» (p. 11). At last he touches upon the question that in the fight of the Muses and Sirens in all probability the fight between black spell (Sirens) and white spell (Muses) is reflected.

Further relatives of the Muses are the Charites. Their dance, song, nakedness, connection with water all point to magic; thus the view on the magic origin of Muses is again strengthened.

Hereafter, with a careful reinterpretation of the Muse-Hymn at the beginning of the Hesiodic Theogony, the author obtains new evidences to the justification of his thesis. Muses are beside the water, like Sirens and Charites, and replenish themselves with the magic power of it. Like Charites, also Muses grant fertility: they put their dance into the earth (*ἐνεποιήσαντο*), that is they put their mana into it. Finally they dash forward (*ἐπερρώσαντο*, *ἐπιρρώομαι* Latin *ruo*, cp. what we have said above about the name *Μοῦσα*) and fly singing in the air, a fact that has several analogies in modern folklore.

Thus Muses began with magic. That makes us better understand also the rôle of the *rhabdos* in the poet's hand what Marót considers as a means of transference of power. We cannot dwell on the disquisitions, expounded by the author in connection with this, on the ambiguity of symbols, but we have to give at least a sketch of how he views the effect produced by magic on the evolution of human mind. Human mind submerges from the stage of a relatively more primitive dominating condition of mind into what the author calls sublogic condition (dream, trance, intoxication etc.) and when emerging from it, it attains to a higher stage of dominating condition of mind. This universal law of the evolution of human mind can well be studied in the development of the Muses too.

Among the theoretical writers, as we have seen, it was Aristotle who sought the motives of poesy in natural causes. Thus he brought to an end the problem of delimiting prose and poetry as well as literary forms between themselves, and this righteously, since originally there were no different literary forms, but perfect undifferentiatedness.

In the second part of his book (Chapt. III) the author gives a sketch of the periodisation of prehomeric Greek literature. At the beginning of evolution rhythm was dominating and sense was inferior to it, because rhythm in itself suited the requirements of the «magic» stage of mind. At this time locutions and epiphonemes, even in a strange tongue, that is unintelligible to the audience, could be employed, if only they had appropriate rhythm. Still these strange epiphonemes are important as formatives of mind, as far as they can perform a theoplastic function. The clearest example of this process is the Linos-Song, in the case of which from the originally Phoenician exclamation *αἰώνε* later the figure of Linos, the divine minstrel was born.

These «nonsenses» filling up the rhythm, however, lead also to a further stage. They create magic ideas, and with the intelligible texts attached to them they develop into narrative magic. This is the basis of the *κλέα*-songs too, but its clearest example is the Paieon. In the Greek instance beside this «pseudo-scientific» contents real knowledge appears as well (genealogies, catalogues, the hymnos as a series of epithets creating the god etc.).

These very forms continue further on. Up till the Homeric epics we may roughly take two periods: *a*) From the age of demonic Muses till the age of Orpheus (*ἐπαοιδῇ ἀγαθῇ*). Here Prof. Marót deals with the problem of Orpheus in full, and after Linforth, Guthrie and Böhme he also pronounces in favour of Orpheus as being a historical person. This period might be called the hymnologic age of Greek literature. *b*) The age of epic poetry proceeding more and more to having its own clear ends. This age reaches through a long secularisation of the hymnological poesy, forms cataloguing etc. down to the Homeric poetry. The elucidation of this especially dark age remains as yet, of course, to be done, for the time being the problem cannot be solved not even in its outlines.

It can be seen even from this brief summary that it would be a rather difficult thing to narrowly discuss this book, so very rich in problems, thoughts and new viewpoints, within the bounds of a review. We must be content with seizing just two problems.

It seems to us that Prof. Marót's opinion on poetic creation, quoted above, gives rise to a misunderstanding. This problem appears to be significant, because the question does not deal with any abstract notions of aesthetics, but with that of the relation of the epic poet to his predecessors and to myth. The poet surely knew a plenty of poetic works composed before him which dealt with a myth in a definite form, definite composition and with definite purpose. This also was part of learning his craft just as the knowledge of epic language. Hence the poet had to reckon not only with known atoms

of myths, but with ready compositions as well. These, nevertheless, were not independent from his sentiment: to him myth was not only «means of effect», but living reality, form of thinking, his thoughts appeared in mythic categories. Thus the inherited material of myths develops a form of thinking, and the poet expresses himself in it; thus at the same time he indissolubly attaches to tradition, he gives a new sense to the old forms, old myths, often only by changing, adding or omitting some seemingly minute moment. The idea of archetyp is of course unwarrantable, but in the age of Homer the antecedents were standing before each poet and well known to his audience and, when he said a new thing, he somehow, after all, took a view in face of an opinion older than himself. Relying upon the author's former works we think that what has been said on this topic is, in essence, in agreement with his views, yet not expressed in this book with full clearness.

The other problem we should take is that of literary forms. In our opinion the author's thesis of original undifferentiatedness and indefinability of literary forms is an idea of great importance. By this not only all attempts to squeeze into stiff definitions what exactly folk-tale, saga or heroic-epical are in the Homeric age prove to be vain, but also positive perspectives are opened. We may venture the following remarks, though without proving it for the while. In the initial «Chaos» of literary forms, at the beginning of evolution, the whole knowledge of a community, all its common traditions formed an unseparated unit. With the development of aristocracy, beside this common tradition, but indissolubly from it, a special aristocratic tradition develops. In the Greek instance this aristocratic tradition becomes more and more «rational», it by and by gets rid of all magic elements. Nor does aristocracy feel any need of magic, for by its position it is able to satisfy a considerable part of its wishes. Matters are different with the other part of the community which, by its subjected position, is unable to do the same and thus seeks to satisfy its wishes more in the magical, in the fabulous. In this way a tradition of another kind develops, from a source common with that of the aristocracy and just therefore with common contents, but different in tone. The traditions of the aristocracy develop into heroic epics where «rationalisation» (elimination of magic elements) appears as a requirement of the literary form (*epicus color*), whilst the other, the popular tradition leads to the literary genre we call folk-tale to-day. The Iliad was composed in a heroic milieu, and thus it became the heroic epic par excellence; the Odyssey was not born in an aristocratic surrounding likewise strict, it therefore abundantly borrowed from the other branch of tradition and from its colours; this is why we find so many motifs of folk-tales in it.

Zs. RITÓÓK



**SZILÁGYI, J. GY.: GÖRÖG MŰVÉSZET (GREEK ART).** Magyar Tudományos Akadémia (Hungarian Academy of Letters and Sciences). Budapest, 1954. pp. 112; 48 plates. Tudományos Ismeretterjesztő Sorozat (Popular knowledge series).

After the Liberation, the necessity arose to publish a newer and more up-to-date history of Greek art in a condensed form to replace the former popular summaries on art in classical antiquity by well-known Hungarian scholars such as Nándor Láng, Anthony Hekler and Zoltán Oroszlán. This task has been accomplished by Dr. John George Szilágyi, in charge of the department for classical antiquity at the Budapest Museum of Fine Arts. The book was published as a volume in the Popular Knowledge Series of the Hungarian Academy of Letters and Sciences.

The task the author was called upon to perform, was many-fold. He was expected to sum up not only the results of the latest investigations in a popular way, but also to sift and revise them by the methods of historical materialism and in the light of his own researches. The author set himself the immediate aim, as he tells us in his Preface, to show and shed a light on the 'historicity' of Greek art by which it might be understood as an outcome of contemporaneous economic and social history. Owing to the popular character of the work, he professed to make the Hungarian reading public acquainted, in pictures and words, with the creations of Greek art, the treasures which for long centuries have influenced progressive art: moreover he wished to call attention to the most precious features of Greek art that still serve as an inspiration to the modern artist. To accomplish all these aims, the author had to break with his former standpoint on a number of the generally accepted views, and to give an entirely novel and independent picture of the course of Greek art. Viewed from the scientific principles of criticism, the novelty of the present work consists mainly in the method how the author has interpreted the basic nature of historical development in Greek art.

The author's guiding principle is 'to prove the 'historicity' of Greek art', and herein lies the essential difference from any other work on the same subject. References can, naturally enough, be found in the earlier studies, too, that point out now and again some contacts of Greek art with contemporary Greek history, but mostly these mentions are nothing more than inherited catchwords dutifully reiterated without giving them more than a passing thought. It must be admitted though that practically no history of Greek art fails to point out correspondences between the flourishing state of Pericles' Athens and her classical art, or between the conquests of Alexander the Great and the rise of Hellenistic art. But an admission of 'historicity' at such levels does not amount to much as it contributes but little either to a fuller understanding of art or to a deeper insight into the workings of history. The author has passed much beyond such superficial correspondences when he sets out to find the causes of interrelation that are more fundamental than such superficially obvious analogies. The outcome of his investigations is, to put it shortly that the development in Greek art, the various trends in style, the interchange and the clash of tendencies, can neither be understood nor accounted for, from within their own spheres, but rather must, much more, be deduced from causes and processes that lie outside their own range. The causes decisive of the changes in art are hidden within the development of Greek society since it is the structural alterations in society that determine the changes along the level of art.

An outlook of this kind implies a complete break with the earlier views of evolution according to which the changes in art were accounted for exclusively from within the sphere of art, i. e. from the phenomena of art themselves, since the development in art had been looked upon as something immanent operating within the subject itself. Dr. Szilágyi's book has convinced us that the shaping forces at work in Greek art, just as in any other fields of culture for the matter of that, must be looked for outside the range of art and can only be found in the economic and social life of society. If this principle is adopted to a study of art, then a number of fundamental tenets of the earlier views will have to be reconsidered. Thus, among others, we must not keep up any longer the view that the decisive role in art is exclusively played by single outstanding masters and individual periods, and that their understanding will explain all the phenomena in art. From the angle of development the so-called primitive periods, and the periods of decline, are exactly of the same importance as the periods of peak and the knowledge of the antecedents is indispensable for an understanding of the subsequent events. This does not mean, in the least, that the artistic value and merit of the outstanding masters and periods should be underrated. Then again, we must discard another of the

views held by the evolutionists according to which development is the sumtotal of unbroken, linear processes following one another in slow succession. Just as a struggle between opposing forces is an observed fact in society, so is it in the history of art, too, where various, and often opposing tendencies may be observed within one and the same period.

This outlook is consistently applied in the book as can be seen from the periods into which Greek art has been subdivided. Literature on Greek art has generally stuck to a division into three main periods that breaks up the history of Greek art into archaic, classical and Hellenistic periods. However, this threefold division has already become obsolete, not only because it does not reflect the actual course of development faithfully enough, but also because it favours the cyclic theory that oversimplifies the history of Greek art to a formal schematism of rise, peak and decline. If we detach the ruling tendencies from within each period of Greek art, we may certainly speak of rising and declining periods as well as periods of high flourish. But the present level of research will not allow any more to consider the Greek archaic period, in a wholesale manner, as being a period of rise only, and the Hellenistic period as a period of unmitigated and general decay.

The place of the art of the 4th century will serve as a good instance of the difficulties experienced when delimiting periods. For a long time the art of the 4th century B. C. was simply treated together with the classical period and under one heading with the art of the 5th century B. C. But lately it has become obvious that the art of the 4th century considerably differs from that of the 5th and especially from the Age of Pericles. By reason of such considerations, the 4th century is looked upon by some as the period of decline from classical art, while others see in it the precursor of Hellenistic art. It is obvious that the art of the 4th century is a continuation on the downward path, of the classical period, nevertheless it already shows features that are characteristic of Hellenistic art. But in a division of this kind, it was exactly those features most characteristic of the 4th century that went lost, the features that cut it off both from the previous as well as from the subsequent periods. This peculiarity of the 4th century will be fully understood when it is related not only to the previous and subsequent periods but also to the decisive features of history and of the social conditions as they affect contemporary art. Such arguments have led the author to the conclusion that the art of the 4th century was determined by the decline in the traditional structure of the Greek city-state so that the art of the 4th century is not only an aftermath or an introductory phase but an independent and individual period in the history of Greek art. Similar considerations have led him to establish the independent significance and peculiarities, of the geometric and orientalizing arts by lifting them out, as it were, from the false categories of «preparatory» phases which are of no importance all by themselves.

The author was only too right when he broke with the deep-rooted threefold division and adopted a chronological division into six periods. These periods are: geometric art, the orientalizing and the «Daedalian» periods, archaic art, the classical period of Greek art, the art of the 4th century and the Greek art of the Hellenistic period. Though the terms used do not derive from any underlying scientific principle as they have been borrowed from a still current terminology, nevertheless they cover actual periods that coincide with the stages in history so that the division becomes thereby not a formal one but is co-ordinated with the actual course of historical development. It should be added here that within the classical period the author admits of three sections, that of the earlier, severe style, the middle section of the Age of Pericles and the later, the concluding section; in the Hellenistic period he emphasises the significance of the sharp turn in the 2nd century that practically constituted a minor watershed.

Another important structural feature of the book lies in the way how the author treats the history of the various branches and kinds of art side by side and in close interconnection. The art historian has so far either completely detached architecture, sculpture or painting from one another, or else within a wider section he has treated them in turn and independent from each other, witnessing thereby that greater importance is attached to the independent internal development of the individual branches of art than to their cohesion within a single historical period. This attitude has become a fashion in the last few decades when, due to increasing specialization, only few attempts have been made to present all the branches of art in a synoptic view. We must, of course, never mix up the various branches of art. Their objective and individual existence and their differing role in society, peremptorily demand that we should never fail to consider their own specific laws, their peculiar traditions and the varying character of their interrelations. Here again applies the principle mentioned further above: the actual structure

of reality should decide the structure of the discussions. For this very reason, it was a happy choice of the author's when he decided on larger artistic units as e. g. Olympia, the Parthenon, the Mausoleion etc., and presented each one of them in a unity with the various branches of art intertwined.

The wealth of the book rests to a great extent on a knowledge of Greek literature which is copiously used to throw a light on the historical and artistic picture of the times. The literary sources are, however, not employed in the usual way simply as data referring to art, or else as aesthetic incidents analogous to phenomena of art, but as such parts of culture that bring home to the reader a number of features from the outlook of that society which it would otherwise be difficult to recognize purely from the works of art.

At the beginning of each section, the author gives a short summary of the historical conditions, the trends of the socio-political events which affected the art of that particular time. The historical introductions are terse and concise; they put into proper relief the important social changes rather than the mere political events. The reader is thus helped to see step by step how Greek society and art developed together as if before his very eyes.

The break-up of a society of the gens, the production of commercial goods, the rise of the crafts and of commerce, and colonization were closely followed by a decline of the geometric art, the rise of the orientalizing and «Daedalian» styles both aiming at an increasingly faithful imitation of natural forms in painting and in sculpture. The development of Greek society took a course different from the societies of the Ancient East. Commerce and the various crafts and arts, played an increasingly important part in the economic life of the Greeks as they travelled about and eventually settled down along the shores of the Mediterranean. These activities gave rise to the independent layers of merchants and artisans who, in due course, started a stubborn fight against the conservative, landed aristocracy that jealously guarded the survivals from a tribal society. This explains why Greek art developed at such a tremendous rate leaving quickly behind the stage of ancient primitive communism since, by using the discoveries of the ancient eastern arts, it developed in the course of a single century to a level surpassing by far the highest artistic achievements of all the neighbouring nations. In the Greek city-states the rising commercial and artisan layers were fighting a stubborn and tough fight against a traditional socio-political arrangement, and introduced the best form of government for a slave state which reached its highest peak in Greek democracy. While this process was going on, a struggle took place in art for a more faithful and exact representation of nature and, first of all, of man, a struggle that gradually gained in strength and speed as the decades went on.

The development was far from being a «linear» one. Differences are noticeable due to the peculiar conditions of the individual city-states as well as owing to the trends prevailing among the individual layers of the ruling class: a more conservative trend preferring the traditional limitations of an archaic art, while another trend strove for a more realistic representation.

The art of the Greek city-states reached its highest level in the democratic art of Athens. As an outcome of her part played in the Persian Wars and thanks to a highly developed commerce, Athens was most consistent in realising the democratic political equality of its free citizenry and became in the days of Pericles the birthplace of brilliant achievements in literature and art. These achievements expressed in a high artistic form the self-conscious pride and the ideals of the free citizenry of a Greek city-state. Having perfected the heritage of the foregoing centuries, the classical Greek art acquired a level of technical skill in execution hitherto undreamed of. The first time in human history, the Greeks reached a degree of realism in art that, on its own part, by presenting the basic features of natural and social reality reacted on the foundations of society, that had brought it about, served its purposes and strengthened it.

The crises of the Greek city-states set in with the Peloponnesian Wars. The increase in the numbers of the slaves and the development of commerce, had grown beyond the simple framework of a city-state that was not able anymore to protect the interests, at home and abroad, of a slave-keeping society. Greek art of the 4th century carries along with it all the earmarks of a crisis. On the one hand, it shifted towards the ideals of an art for art's sake and, on the other hand, it came to express tempestuous emotions and passions, and thus it took up an attitude in art that turned gradually away from the presentation of the basic problems of reality owing to a restlessness born from the torments of a social crisis. These crises of the city-states were solved for them by the rise of the Hellenistic Greek empires who repeated the development of the slave-keeping societies once more but on a higher level. In the new empires, their ruling classes exploited

not only the class of slaves but, in addition, the wide masses of the conquered peoples, too. In such empires the state of art was rather complicated. At the side of Greek art in the strict sense of the word — the present book does not go beyond that limit — there existed another art: that of the indigenous population. Hitherto Greek art had been shared by all the free citizens of the state, slaves of course not counting, but now it became the exclusive property of a thin ruling layer relatively small in numbers. The economic, political and cultural rise of early Hellenism was accompanied in art by a wider outlook, by a perfection of skill in execution and in the representation of reality that had become by now richer in features and included elements hitherto neglected. At the time of the crises in the Hellenistic empires and their overthrow by the Roman conqueror, Greek art had become eclectic, mannered and strayed into the mazes of naturalism.

In addition to showing the historical character of Greek art, the author professes another basic aim: to convey to his readers a sense of the unsurpassed values of Greek art, values which are still alive and give us magnificent examples of perfection in art. But a search for the valuable traits of Greek art can be accomplished only by exact aesthetic appreciation. Art history formerly cut its aesthetic categories and values to certain aspirations and these also shaped their views on Greek art. Their judgment varied according to whether the aspects of formalism, academicism or mysticism had been in the forefront of their subjective interest. That is why classical Greek art was called idealistic and Hellenistic art realistic. The author of the present book broke with these unstable and subjectivistic categories, and adopted the solid foundation of Marxist aesthetics. He interprets the trends and works, of Greek art in the light of Marxist teaching on realism. According to him Greek art reached the stage of realistic representation in the 5th century B. C. because by that time it had learned the technical skill in execution needed for the task and, on the other hand, because it now faced for the first time the full implications of a faithful presentation of reality. Art in the Age of Pericles was born under the sign of «a complete harmony of intention and the ability to execute it». Naturally, we meet with realistic tendencies in Greek art even before the Age of Pericles since it was this intention towards realism that urged on the development of archaic Greek art. Even later, in the days of the crises in Hellenistic art, we come across works of art that were born of the desire for pure realism. But as to the general picture and the basic tendencies, and the general picture embodying these, the author rightly applies the term realism to the achievements of Greek classical art. Realism is more than simple style for it is rather a method of artistic creation, a presentation of the fundamental features of reality and of its general laws through the technicalities of an individual work of art. On principle, therefore, there are no *a priori* reasons why a period in art should not be called realistic. The realism of the Periclean Athenian art was all of one piece, and this was made possible because for the most part, and on the whole, the interests and the outlook of all the free citizenry of Athens — the patrons of art — coincided under the conditions of Athenian democracy, a fact which brought about a homogeneity in tendencies that has ever since been rather rare in the history of art. This coherent unity began, however, to break up after the 4th century; glaring contradictions began to show themselves that eventually grew sharper and found their expression in a break-up to various tendencies and trends of art.

Dr. Szilágyi's book does not solve all the problems which his viewpoints suggest. These as well as many other problems raised by his book, need further analysis in order to have them cleared up to a satisfactory degree. Nevertheless the picture he has drawn of the history of Greek art is novel in its fundamental features, homogeneous and consequent throughout. For these reasons his book grows much beyond the confines of the average popularising works on art.

L. CASTIGLIONE

## ДВЕ ГЛАВЫ ИЗ ИСТОРИИ ВЕНГЕРСКИХ ИССЛЕДОВАНИЙ, ОТНОСЯЩИХСЯ К ДРЕВНЕМУ ВЕКУ

- I. BORZSÁK: BUDAI ÉZSAIÁS ÉS KLASSZIKA-FILOLÓGIÁNK KEZDETEI*  
(= Э. БУДАИ И НАЧАТКИ КЛАССИЧЕСКОЙ ФИЛОЛОГИИ В ВЕНГРИИ)  
Изд. Акад. Наук Венгрии, Будапешт 1955, 208 стр. + 2 приложения. —
- I. BORZSÁK: A MAGYAR KLASSZIKA-FILOLÓGIAI IRODALOM BIBLIOGRÁ-  
FIÁJA 1926—1950* (= БИБЛИОГРАФИЯ ВЕНГЕРСКОЙ КЛАССИЧЕСКО-  
ФИЛОЛОГИЧЕСКОЙ ЛИТЕРАТУРЫ С 1936 ПО 1950 Г.) Изд. Акад. Наук  
Венгрии, Будапешт 1952, 424 стр.

Реорганизованная АН Венгрии с самого начала своей деятельности считала одной из самых важных задач обследование прошлого венгерской науки, чтобы, ознакомившись с законами отечественного развития отдельных дисциплин, стать на твердую почву при определении и разрешении дальнейших задач. Эта работа была начата и в области классической филологии и привела в скором времени к опубликованию двух выдающихся произведений.

Первое из них знакомит читателя с последними десятилетиями XVIII века, т. е. эпохой возникновения венгерской классической филологии. На передний план этой работы выдвинуты жизнь и деятельность профессора Будаи, подвизавшегося в одном из важнейших культурных центров тогдашней Венгрии, в г. Дебрецен. Труд этот не только значительно превышает пределы обычных биографий, но и выходит из узких рамок истории классической филологии. Жизнь и деятельность названного ученого, проживавшего с 1766 по 1841 г., изображены на фоне, являющемся — и по интенциям автора — более важным, нежели сама биография. Этот фон скомпонирован из истории школьного дела в Венгрии, в области которого происходила ожесточенная борьба различных сословий страны, находящейся накануне национального возрождения. В начале этой эпохи училища служили средствами упрочения колонизаторских стремлений Габсбургов, препятствующими развитию самостоятельной венгерской культуры. Один из вождей расцветавшей венгерской литературы, Казинци горько жаловался, что в его время молодежь не обучалась ни венгерским законам, ни венгерской истории и «когда юноша оканчивал школу, то не знал ничего, кроме догматики и полемической теологии». При таких условиях надо было начать борьбу за осуществление венгерской самостоятельности.

Первая глава рецензируемого произведения, трактующая о школьных годах Будаи, указывает на то, что вышеназванная борьба в г. Дебрецен осложнялась еще и борьбой средних и крупных помещиков с реформатским духовенством, причем последняя обуславливала общее положение и педагогическую программу Дебреценской коллегии, давая толчок и к дебатам, возникавшим по методологическим вопросам преподавания.

Следующая глава проводит нас в Гёттинген, где Будаи обучался два года, подготавливаясь к преподавательской деятельности в Дебреценской коллегии. Эта глава очень интересна и с точки зрения всеобщей истории классической филологии. Для усовершенствования своего образования венгерские студенты XVIII века были принуждены посещать заграничные университеты. После описания этих заграничных этюдов и затруднений, причиненных Габсбургами, автор указывает на важность Гёттингена в истории немецкой и европейской науки особенно в области классической филологии. Он подчеркивает сравнительно свободный критический дух, пронизавший тамошнюю атмосферу, равно как и совершенно новые в Германии взгляды профессора Геснера, предпочитавшего бесплодной грамматизации влияние классиков при оформлении характеров и «их значение для эстетического воспитания людей», далее мнение профессора Гейне, считавшего грамматику «самым лучшим введением в логику», чтение же классиков — идеальным пособием для развития эстетического вкуса, подкрепления моральной ответственности и увеличения гуманистического образования. Поэтому эти ученые придали большое значение историческому, эстетическому и сюжетному изложению классических текстов. Влияние этих взглядов замечается и на письменных работах венгерских студентов, посещавших в то время Гёттингенский университет. В некоторых случаях оно было столь сильным, что налагало свой отпечаток на всю жизнь студента. Гёттинген сперва с энтузиазмом отнесся к французской революции, но это отношение затем превратилось в сдержанность и скептицизм. Подобное можно наблюдать и в поведении Будаи.

Очень интересно освещаются жизнь и деятельность Будаи в Гёттингене на основании недавно найденной его переписки. Весьма поучителен и анализ его докторской диссертации на тему, почему проникла культура в Северную Европу позже, чем в Южную. Диссертация, пропитанная новыми гёттингенскими взглядами, содержит резкую критику одностороннего объяснения, базирующегося на географическо-климатических условиях. Доходя в своих изложениях вплоть до своей эпохи, Будаи констатирует как раз противоположное, так как Северная Европа не только ликвидировала свое отставание, но и опередила Южную в двух отношениях. «Во-первых она рано узнала значение национального языка, как важнейшего средства для распространения культуры в низших слоях населения... А во-вторых... она впервые осуществила свободу слова, необходимую для каждого свободного человека».

Глава III посвящена десятилетиям, прошедшим непосредственно по возвращении Будаи домой. После краткого описания его избрания в профессора, автор рассматривает и оценивает научную деятельность Будаи, поставив ее в широкие исторические рамки. Издания классических текстов, подготовленные профессором Будаи к печати, служили для удовлетворения нужд Дебреценой коллегии. В его других трудах также мало имеется самостоятельных исследований, самостоятелен только лишь дух критики, при помощи которого он ориентируется в лабиринте противоречащих друг другу мнений. Более значительными являются его работы, в которых наука заговорила по-венгерски. В результате долголетней борьбы, происходившей в интересах венгерского языка и национального прогресса, в 1797 году венгерский язык стал языком преподавания в г. Дебрецен. В соответствии с этим профессор Будаи считал своим долгом снабдить учеников венгерскими учебниками. Поэтому он написал всемирную историю под заглавием «Közönséges história» (= Всеобщая история, 1800), историю всемирной литературы под заглавием «Régi tudós világ históriája» (= История мира древних ученых, 1802) и наконец, трехтомное сочинение «Magyarország históriája» (= История Венгрии, 1805–1812). Первое из этих сочинений ничто иное, как простая компиляция. Второе представляет собой самый важный труд Будаи, самый ценный плод его гёттингенского пребывания не только в отношении богатства знаний, но и по духу выраженного в нем гуманизма. В нем не трудно узнать автора гёттингенской диссертации, который готов принести себя в жертву за дело родного языка. Хотя оно и мало содержит нового по сравнению с гёттингенскими учениями, и трактовка материала по видам литературы скорее препятствует правильной исторической оценке отдельных писателей, – вследствие чего Казинци совершенно прав, когда указывает в духе гёттингенских принципов на отсутствие эстетического анализа, – но важность этого сочинения все же неоспорима в истории венгерской науки. Его место было правильно отмечено и великим литературоведом прошлого столетия, Ф. Тольди, сказавшим: «Это первое и надолго единственное сочинение по истории заграничной литературы», написанное на венгерском языке.

Заслуга его «Истории Венгрии» состоит в том, что она впервые познакомила читателей с исследованиями великих венгерских историков XVIII столетия, описав их общедоступным венгерским языком. Эта его последняя работа светского характера освещает Будаи сной стороны. В 1807 году он перешел на кафедру по теологии – заменив, по ироническим словам Казинци, светскую науку «небесной» – и приняв участие в составлении новой учебной программы, отменявшей реформу 1797 г. По этой программе не допускалось применение венгерского языка и прекращалось преподавание физики, всеобщей истории, логики и даже греческого языка. В 1822 году исполнилось самое заветное желание Будаи: он был избран епископом в г. Дебрецен, как это иронически предрекал Казинци. В своей «Истории Венгрии» Будаи выказывает себя закоренелым реакционером, осуждающим все прогрессивные стремления венгерской истории. Эта работа, пропитанная низкопоклонством и угодничеством к высшим кругам и написанная без всяких критических выпадов, почти в духе средневековья, имеет главной целью проложить автору дорогу, ведущую к епископству. Ее логическим продолжением является проповедь, сказанная им же в 1826 году, в день рождения императора Франца I, в которой он подчеркнул, что «царствование династии Габсбургского дома является медовой эпохой для венгерского народа».

Порвав связи с духом Гёттингена и столь любимыми ранее дисциплинами, Будаи посвятил дальнейшую свою жизнь теологическим работам, в которых «строгая библейская орфодоксия подавляла гёттингенского студента-филолога».

Рассмотр теологических работ не входит в рамки изложения Боржака. В краткой главе упоминается еще о роли, сыгранной епископом Будаи в организации АН Венгрии и этим заканчивается сочинение, дополненное четырьмя приложениями. В первом приложении описано отношение Казинци к профессору Гейне. Во втором опубликованы неизвестные до сих пор гёттингенские письма Будаи, а в третьем – неизвестные

латинские письма профессора Гейне к Будаи. Четвертое приложение содержит список венгерских студентов, учившихся в Гёттингенском университете в период с 1734 по 1831 г.

Главная заслуга монографии, базирующейся на обильных результатах новых исследований, состоит в применении методе, при помощи которого освещаются общественно-исторические силы, направлявшие карьеру Будаи. В произведении отсутствует всякое стремление к идеализации предмета. Автор не считает долгом восхвалять своего героя. Он не приписывает деятельности Будаи больше значения, чем она заслуживает по сравнению с тогдашней заграничной литературой и соответственно венгерским потребностям. Не умалчивает о реакционных чертах роли Дебрецена и Будаи, и беспристрастно рассматривает даже вопрос о фаворизации античной культуры, отнюдь не считая равноценными стремления, имеющие различные мотивы и цели в ее распространении. Таким образом, автору удалось различить в области обучения классических языков два главные направления, которые оказались характерными не только для дальнейшего развития, но и для теперешнего положения. Одно из них форсировало чтение классических авторов из-за их гуманистических идей, моральных и патриотических наставлений. В нем звучат голоса Гёттингена, молодого Будаи и одного из самых выдающихся писателей эпохи венгерского национального возрождения, поэта венгерского национального гимна, Ф. Кельчеи, и эти голоса должны быть услышаны и теперь. Другое направление видело в обучении латинскому языку оружие против применения родного языка в преподавании и как наилучшее средство для сохранения феодальной отсталости масс и предоставления образования только привилегированным слоям общества, несмотря на то, что оно со временем превратилось в чистую формальность. К этому направлению присоединился и Будаи во втором периоде своей жизни, подобно многим из ответственных деятелей венгерской культуры между двумя мировыми войнами. Против этого замысла должна бороться в первую очередь и венгерская классическая филология, с требованием расширения классических этюдов по смыслу первого направления.

Обращает на себя внимание факт, что важнейший недостаток рецензируемого произведения связан именно с историей классической филологии в Венгрии. Место Будаи недостаточно освещено в ней. Читатель не видит, как же относится его деятельность к своим отечественным предшественникам и современникам и почему он настолько выделяется из них, что заслужил центральное место в первой монографии, написанной об истории этой дисциплины. Именно на основании материала, собранного Боржаком, невозможно освободиться от впечатления, что в то время, по меньшей мере начиная с десятих годов XIX столетия, были и более прогрессивные представители венгерской классической филологии и как раз среди противников Будаи. Если Будаи удовлетворялся репродукцией заграничных изданий классических писателей и компиляцией мнений и установлений зарубежных ученых, то М. Кези уже в 1809 году отклонил этот метод, выражаясь в письме к Казинци, вероятно согласившемуся с ним, следующим образом: «Издавать авторов, как это практикуется в Дебрецене, это, по-моему, напрасная работа. Лучше бездельничать, чем заниматься такой работой». Предшественник Будаи на кафедре Дебреценьской коллегии, М. Шинаи еще в 1769 году поставил себе более претензионную задачу и удачно решил ее. В своей рецензии о «*Régi tudós világ históriája*» К. Руми упрекнул своего бывшего профессора, что он не обработал венгерский материал, относящийся к истории классической филологии. Статья же, помещенная в первом научном журнале «*Tudományos Gyűjtemény*» (= Научный Сборник) 1823 г., являющаяся и по мнению Боржака одним из самых важных документов по истории классической филологии в Венгрии, прямо выступает против метода, примененного Будаи и его последователями («наша отечественная филология не обогатилась изданием некоторых классических авторов в Будаи и Дебрецене, так как эти издания вышли из печати по иностранным образцам»). Автор статьи подчеркнул, что отсутствие самостоятельной венгерской науки замедляет развитие национальной культуры и, сославшись на благотворное влияние классиков по оформлению характера, выражает негодование за то, что ради формального обучения латинскому языку преподавание греческой литературы отодвинулось на задний план. Эта статья, содержащая и краткую историю классических этюдов в Венгрии, последовательно высказывается за прогрессивные стремления в области венгерской классической филологии и, требуя самостоятельности в области венгерской науки, опережает свою эпоху на многие десятилетия.

В пользу сочинения Боржака можно сказать, что в нем приведены и прогрессивные деятели венгерской классической филологии эпохи Будаи, но только среди его противников. И если они не очерчены с необходимой ясностью, то это должно быть приписано обстоятельству, с которым тоже нельзя согласиться. Боржак рассматривает застой венгерской филологии несколько в изолированном виде и на вопрос, выдвинутый в введении своей работы, «почему же приходилось ждать еще несколько десятилетий, чтобы отече-

ственная классическая филология стала самостоятельной», не дает решительного и удовлетворительного ответа. Не подлежит сомнению, что метод Будаи до некоторой степени оправдался тогдашними педагогическими потребностями, которые нужно было удовлетворить поскорее. Мы и теперь не в состоянии сделать все исключительно только своими силами. Неоднократно приходится прибегать к заграничной помощи, если речь идет об обосновании отечественных исследований или опубликовании достижений науки. Но в том, что названный метод удовлетворил Будаи, его современников и надолго даже и преемников, отражается не только положение венгерской классической филологии, но и всей страны, угнетаемой властью Габсбургов, управлявших ею как отсталой провинцией, отнимая от нее все возможности развития. Те, которые во время деятельности Будаи подчеркнули необходимость самостоятельных венгерских исследований, одновременно выступили и за независимость нации, а те, которые, имея в виду актуальные подробности, отказались от создания самостоятельной венгерской науки, сложили оружие перед колонизаторами. Не было случайностью, что Казинци принадлежал к числу противников Будаи.

Хотя вышеупомянутая статья в журнале «*Tudományos Gyűjtemény*» и не имела непосредственных последствий, вторая четверть XIX столетия, т. е. эпоха реформ все же не может быть названа «эпохой мнимой смерти» с точки зрения венгерской классической филологии. Боржак сам указывает на то, что именно в это время расцвела переводная литература, состоящая главным образом из изданий сочинений греческих и латинских авторов на венгерском языке. Этот расцвет должен быть приписан признанию большой ценности в оформлении человеческого характера. В факте же, что самые образованные люди и самые выдающиеся писатели нации охотно посвятили свои силы созданию переводной литературы, имеющей целью обоснование венгерской национальной культуры, надо видеть прекрасный пример сознания данной дисциплиной своего настоящего назначения, и своих очередных задач. Мнимая смерть наступила только после разгрома венгерской революции 1848–49 гг., во время Габсбургского абсолютизма.

Изложения всего этого, конечно, невозможно требовать от монографии, написанной о Будаи, но в ней и без того имеется многое, по крайней мере в зачатке. Значение пролагающего новые пути произведения Боржака состоит именно в том, что при его чтении ясно вырисовываются не только пробелы истории венгерской классической филологии, но и очередные задачи этой дисциплины.

Дальнейшие главы истории венгерской классической филологии, медленно воскресавшей от мнимой смерти после компромисса с Габсбургской династией, выпуск первых венгерских филологических журналов, деятельность первых ученых филологов международного масштаба (Е. Абель, Э. Понори-Тёрёк), начатки обследования латинской литературы Венгрии до сих пор не обработаны, точно так же, как и исследования первой четверти нашего столетия, которые оказались весьма значительными не только в количественном, но и в качественном отношении. В противоположность этому классическая филология второй четверти текущего столетия, содержащая наибольшие указания для решения предстоящих нам задач, благодаря ценной библиографии И. Боржака, ясно обозрима и теперь.

Эта работа представляет собой продолжение библиографии Э. Моравека, относящейся к первой четверти XX столетия, но значительно отличается от нее не только по объему, но и по принципам обработки и распределению материала. В различиях отражается прогресс, достигнутый венгерской классической филологией в минувшую четверть столетия. Обработанный материал был размещен с учетом принципов больших заграничных библиографий, с должным вниманием на особенности венгерских исследований.

Библиография Боржака состоит из 7 глав. В первых двух кратких главах приведены произведения общего характера (библиографии, периодики, сборники), равно как и работы, посвященные истории классической филологии. Следующие четыре главы отличаются от библиографии Моравека своим историзмом, равно как и тем, что они охватывают материал, распределенный по главным отраслям венгерских исследований. В соответствии с этим в особых главах обработаны литература древнего Востока, греко-римская литература античности (эта глава занимает больше половины сочинения), венгерская византинология вместе с новогреческой филологией и, наконец, литература, относящаяся к латинской письменности Венгрии среднего и нового веков. Последняя краткая глава («Влияние и оценка античности») содержит материал смешанного характера.

В отличие от библиографии Моравека, доведшей размелчение материала до крайних пределов, Боржак довольствовался умеренным расчленением материала в отдельных главах, и установленные им группы и подгруппы способствуют легкой удобоуправляемости библиографией.



По сравнению с библиографией Моравека, Боржак принял во внимание сочинения венгерских авторов, опубликованные за границей, а также и работы зарубежных ученых, вышедшие из печати на венгерском языке. Сообщения в газетах были учтены только с соответствующей критикой, и полнота не была поставлена целью и в области латинской письменности Венгрии, за исключением латинских источников истории страны.

Расширением рамок сбора и относительной полнотой обработанного материала Боржак преследовал и другую цель, не только чисто библиографическую. Его произведение является важнейшим источником и первой обработкой истории венгерской классической филологии во второй четверти нашего столетия. Его важность состоит отнюдь не в том, что оно обращает внимание специалистов на почти забытые публикации, а скорее в том, что нетрудно установить с его помощью, как развивалась наша дисциплина в минувшую четверть века, какие возникали вопросы, интересовавшие исследователей, какое было главное направление исследований, как отражались стремления тогдашней венгерской жизни в продукции дисциплины, которой, повидимому, были чужды события повседневной политики. В введении своей библиографии Боржак подчеркивает: «Наступление их — лишет он о второй мировой войне и предшествующих ей злокозненных событиях — можно было предвидеть из фактов, скрывающихся за заглавиями перечисленных в нашей работе произведений. Весьма отрадно было регистрировать научные или, вернее, гуманитарные выступления против явлений и фактов, доведших до фашизма, но еще отраднее была ссылка на сочинения, которые положительным образом способствовали поражению фашизма, открывая широкие перспективы для нашей дисциплины, для нашего народа и всего человечества. В нашей библиографии верно отражаются и тенденции, стремившиеся использовать различные дисциплины, в том числе и классическую филологию, для службы авантюристической политики, вызвавшей катастрофу новой мировой войны». Нельзя не признать, что библиография Боржака имеет большое значение в нашей дисциплине, так как она ссылается на предания, на которые можно опираться, освещая ложные пути, по которым проследовали почти все исследователи в течение десятилетий, предшествовавших освобождению страны. Только учитывая эти уроки можно приступить к планированию будущих работ, определить их цели и обратить результаты в пользу народа. Не подлежит сомнению, что венгерская классическая филология между двумя мировыми войнами достигла уровня, присущего передовым нациям. В области византистики и археологии римских провинций была произведена хорошо организованная, планомерная работа. Кругозоры исследователей в значительной мере расширились в областях истории Востока древнего мира, археологии, истории религий и латинской письменности Венгрии. Были опубликованы произведения, которые оказались весьма полезными и для неспециалистов. В области переводов добились замечательных результатов: появились сразу две серии библингвистических изданий, закончился первый перевод полного собрания сочинений Эврипида, Гераклита, Пиндара, были опубликованы в венгерском переводе гимны Гомера и Каллимаха, произведения Харонда, Аристотеля, «Золотой осел» Апулея, полное собрание сочинений Платона, стихи Катуллы, Георгики Вергилия. В связи с этим надо заметить, что перечисленные публикации не дают верной картины о положении венгерской классической филологии, так как в ней встречаются пробелы, которые появились как раз при издании новой библиографии.

Выйснлалса также и полная бесплановость исследований. Исследователи работали в изоляции, большей частью без всякой поддержки, пока повседневные заботы не истощили их энергии. Довольно часто случалось, что высокоталантливые молодые люди, после защиты докторской диссертации — за неимением подходящей службы — переставали заниматься научными вопросами. Никто не стремился объединить имеющиеся силы для решения срочнейших задач. Вследствие этого отсутствуют самые необходимые справочники и пособия, несмотря на то, что были специалисты, которые могли бы их составить. Были отрасли в нашей дисциплине, к которым небрежно относились исследователи и никого не осенила мысль обратить внимание молодых кадров на них. Научные общества и периодики работали изолированно друг от друга. Обособление филологов и археологов — за исключением немногочисленных случаев — оказалось полным.

Однако, если мы несколько подробнее рассмотрим работу, произведенную по отдельным группам вопросов, то увидим, что исследования — за исключением немногих случаев — имели вопреки бесплановости определенное направление, ибо они умышленно или невольно поддерживали общественный строй феодального капитализма. Это ясно видно и по месту, занимаемому исследованиями античности в венгерской науке и культуре. Официальные круги мало проявляли понимания для настоящего исторического значения античных культур. Подобно другим отраслям науки и в области классической филологии преобладали национальные точки зрения, т. е. правящие круги только в том случае уделяли внимание классическим этюдам, если они представляли собой какой-

нибудь венгерский интерес. Согласно с этим, исследования, относящиеся к византинологии и латинской письменности в Венгрии, которые и ранее входили в задачу венгерской классической филологии, сильно расцвели, между тем как всеобщие классическо-филологические исследования оставались в стороне. Вследствие этого пошатнулись и исследования всеобщей истории и исчезли перспективы древневенковой истории той земли, на которой позже появились венгры. Некоторые исследователи, пользовавшиеся поддержкой официальных кругов, всячески старались извлечь из этой истории доказательства, подкрепляющие приоритет венгерского народа в бассейне Карпат.

Тенденциозность исследований бросается в глаза не только у «венгерских» исследований, а также и в главе «Античные авторы», занимающей почти четверть тома. Здесь обращает на себя внимание не только большое количество теологических произведений, но и полное пренебрежение или чрезмерная фаворизация отдельных авторов. Почти никто не занимался пресократическими философами. Имена как Фалес Анаксимандр, Анаксимен, Парменид не фигурируют в именном списке, а о Демокрите и Эмпедокле было написано только по одной незначительной статье. За исключением некоторых рецензий отсутствует полностью литература, относящаяся к эпикурейцам, Лукрецию, зато философия Платона посвящено приблизительно пятьдесят этюдов и сочинений, среди которых редко встречаются критические выпады против самого значительного античного представителя идеалистической философии. Философами неоплатонизма также многие занимались, а софистами почти никто. Подобная же картина вырисовывается из перечня изданий античной философической литературы. Преобладают произведения платонизма, неоплатонизма и стоицизма. Центральное место занимает связь между античной философией и христианской теологией. Оживленным оказался интерес к мистике античности, и были сделаны некоторые попытки для обнаружения античных основ экзистенциализма и психоанализа. В противоположность этому, весьма мало было написано о философско-естествоведах и буквально ничего о софистах и эпикурейцах.

Исследователи сравнительно небрежно относились и к историографам. Для заполнения древних и ощутительных пробелов переводной литературы (Ливий и т. п.) не было сделано ни одной попытки. О Тукидиде, Ксенофонте, Цесаре как историографах были опубликованы только рецензии. Имена Диона Кассия, Флора, Веллея Патеркула, Аммиана Марцеллина, Трога Помпея или Юстина не встречаются среди тех, которым было уделено хоть некоторое внимание. Это сразу видно из списка исторических произведений. Он охватывает всего на всего 20 страниц, т. е. 1/20 часть тома, и содержит весьма скудный материал. Этюды по истории экономики или рабовладельческого строя почти полностью отсутствуют, но и более надежные темы тоже малообработаны. Греческая история едва затронута, а из римской обработана интенсивнее только эпоха императоров. Предисторические и ранние периоды греческой истории - подобно эпохе эллинизма почти совершенно не обработаны, и это очень характерно для антиисторичности этой исторической литературы. Удивительно, что никто не удосужился опубликовать работу, трактующую греческую или римскую историю или же по меньшей мере античную историю земли, которая около конца девятого столетия перешла во владение венгров. Односторонность интересов и специализация археологических и филологических знаний привели здесь к особенно вредным последствиям.

Пренебрежение исторической точки зрения и антиисторический подход к событиям являются характерными для обследования древних веков в названную эпоху. Естествоведение античности серьезно никто не занимался, а увлечение правоведением основывалось на практицизме. О греческом праве почти ничего не было написано, значение же истории права едва принималось во внимание при исследованиях, относящихся к истории общества. Антиисторичность и иррационализм наложили свой отпечаток и на литературу, посвященную истории религий, добившуюся, пожалуй, самых значительных успехов среди отраслей венгерской классической филологии. Скудность общих историко-литературных произведений была довольно ощутима, конспекты и монографии историко-литературного содержания были тоже не очень многочисленны. Глава археологии свидетельствует не только о большом размахе развития венгерской археологии обработанной эпохи, но и о ее недостатках, как это видно и из недавно опубликованной библиографии, см. Banner János—Jakabffy Imre: A Közép-Dunamécsence régészeti bibliográfiája a legrégebbi időktől a XI. századig (= Археологическая библиография Средне-Дунайского бассейна от древнейших времен до XI в.), Изд. Акад. Наук, Будапешт 1954, 582 стр.

Тесная связь венгерской классической-филологии с политическим положением страны до ее освобождения лучше всего освещается статистикой, составленной Боржаком о рецензированных в венгерских периодиках заграничных произведениях. Из 391 рецензированного сочинения 280 являются немецкими, причем число рецензированных советских произведений составляет всего только 2.

Первые годы после освобождения страны, бывшие продолжением предшествовавшей эпохи, принадлежат еще к ней. Все, что случалось, означало прежде всего развертывание сил, которые, будучи закованными в кандалы, просуществовали вплоть до окончания войны (см. новые переводы сочинений Эпикура, Лонга, Горация и Эрасма). В последних годах, обработанных в библиографии, видно уже предзнаменование грядущего переворота. Первыми предвестниками этого переворота являются последний перевод Одиссеи, а также и перевод полного собрания сочинений Софокла. В это же время были сделаны первые попытки просмотра истории античности, в частности античной философии с точки зрения диалектического материализма. Во всех отраслях дисциплины все более чувствуется организаторская и планировочная деятельность реорганизованной в 1949 году АН Венгрии. Подробности этой деятельности знакомы нашим читателям, читавшим доклад академика Моравчика (*Dix années de philologie classique hongroise. Acta Antiqua* 3 [1955] 191–209). Значительные успехи, упомянутые в докладе, в достаточной мере подтверждают, что библиография Боржака появилась во-время. Она поспособствовала тому, чтобы ищущая новых путей дисциплина, не сознававшая еще своих возможностей, дала себе отчет в произведенной ею работе и, научившись на собственных ошибках, правильно наметила и осуществила поставленные ей задачи.

Я. Дь. Силадьи

## AN APPROACH TO THE APPRECIATION OF ETRUSCAN ART

*P. J. RIIS: AN INTRODUCTION TO ETRUSCAN ART.* Copenhagen, Munksgaard 1953, pp. 144 and 82 plates with 123 illustrations. Dan. Kr. 20.

More than a quarter of a century has passed since the publication of the last comprehensive work on Etruscan art: the two volumes of Ducati's «Storia dell'arte etrusca». Between that time and the appearance of Riis' work under review we find only the two editions of Giglioli's monumental collection of pictures («L'arte etrusca» 1935 and 1949) and a number of shorter or longer chapters on Etruscan art scattered in various comprehensive works on Etruscan culture, and ancient or Roman art. Yet, a wealth of fresh material excavated in the course of the years, new results yielded by investigations into Etruscan history and culture, as also a great number of studies dealing with special aspects of Etruscan art, would have long justified the appearance of a new comprehensive work on the subject in question. P. J. Riis, well known among etruscologists not only as the author of a pioneer work on the Etruscan sculpture of the archaic and classical periods (Tyrrhenika, 1941), but also of special studies, has now made the first step by publishing the work under review which, while not a handbook, is nevertheless a good summary including the results of recent investigations, and is eminently suitable to captivate the general public.

The volume contains 10 chapters prefaced by concise information about geographical conditions, the Etruscan people, and its political organisation in Italy. The introductory part is followed by a short chapter devoted to a general characterisation of Etruscan art and an outline of its beginnings (8th to 7th cent. B. C.). Three chapters deal with the art of the archaic and classical periods (6th to 4th cent. B. C.), with architecture, sculpture, and painting, having each a chapter of its own. Two chapters treat of the late Etruscan art (3rd to 1st cent. B. C.), one of them being dedicated to architecture, the other to sculpture and painting. Two inserted short chapters deal with the art of the South and North Italian territories dominated by the Etruscans, and a concluding chapter examines the relationships between Etruscan and Roman arts. While there are no footnotes in the book, each chapter is followed by an excellent bibliography with references to all significant results of recent investigations. The carefully selected 123 illustrations present the best known objects; the photographs contained in them are, with the exception of those representing pieces in Danish collections, generally not original.

Etruscan art occupies a special position in the history of ancient art. For a long time, scholars were unable, or barely able, to distinguish it from Greek art. With the great archaeological excavations of the last century bringing abundant material to light, which in some respects was richer than the Greek material, conditions presented themselves that offered a splendid opportunity to analyse rich finds of an art that was flourishing at a time Greek art lived through its archaic and classical periods. But the opportunity was equally splendid for an approach from an altogether new angle to Greek art itself; this appeared all the more justified as Etruscan art reveals a close relation to Greek art throughout its history. New questions arose quite spontaneously: How far and in what respects can Greek art be regarded as something unique in the Mediterranean world of those times? What was the effect exerted by Greek art upon another art closely related to it?

Largely, these two questions determined learned opinion regarding Etruscan art as a complex whole. Riis sums up his own opinion as follows: "Etruscan art usually lacks sublimity, severity, and moderation, qualities comprised in the Greek word 'ethos' and masterly expressed by Greek artists. Nor does one find signs of quite as developed a predilection for definite image types, strict convention and consistency as the Greek, and the average standard is not so high. It is very characteristic that even works of the early classical, so-called 'severe', style as a rule do not fulfil the aesthetic claims of 'severity' ('ethos'), and their workmanship varies from crudeness to refinement, from distinction to bad taste; in short, the repressions are lacking. But now for the positive factors: Etruscan art embodies an astonishing amount of capricious exuberance, baroque humour and unsophisticated love of splendour, and it reveals an immense desire to express irrational fancy. The Central Italian expressionism often makes use of plain, unnaturalistic and brutal means, e. g., by exaggerating certain details, eliminating the unessential and simplifying the forms; accordingly it achieves a sort of cubism. Such a character is decidedly anti-classical» (pp. 27—28).

We propose to disregard at present the obvious modernizing tendency of the above passage, traceable back no doubt to an earlier treatise by Bianchi-Bandinelli

(«L'actualité de l'art étrusque.» *Formes*, 1930, Oct. pp. 5—6), which is at the same time responsible for the above-outlined universal attitude to Etruscan art. Much further reaching consequences have followed from another fundamental mistake inherent in this attitude; namely, from the fact that Riis, in agreement with the majority of the students of Etruscan art values that art, both in its positive and negative features, on the strength of aesthetic norms derived in their entirety from Greek art. It has become a general tendency among the investigators of Etruscan art history to distinguish between «classical» Greek and «anticlassical», traditionally local elements, to put the two in opposition, and to characterise the changes in the history of Etruscan art by the changes in their mutual relationship: it is easy to detect Riegl's influence in a conception of this kind. Such an attitude follows Riegl's conception also in that it recognizes not two but only a single abstract aesthetic norm, regarding the other norm as not independent, as one that is essentially identical with the first, differing from it only in having an opposite sign. It is obvious that, prejudiced by such conceptions, even those who appreciate the «non-Greek» features in Etruscan art are unable to recognize its really characteristic traits, and it is therefore only logical that Pallottino, in an attempt at a revaluation (*Arch. Class.* 2, 1950, pp. 122 sqq.), should stress the unity of, and try to reduce to a common denominator, all the arts and art phenomena in the Mediterranean, which show a deviation from the classical Greek norm. (We encounter this idea in the ancient Greek literature, where it seems to be quite logical.) Thus, features of the Etruscan art that do not follow the Greek norm are comprehended under the general abstraction «anticlassical» art.

While departing from similar principles, and likening the «anticlassical» features of Etruscan art to that of some of the primitive peoples, Riis, in the latter part of his work, abandons the path marked out by Pallottino. It is only in principle that he takes notice of the elements based on local Etruscan traditions: actually, he rather regards the entire history of Etruscan art as «a continuous story of the Hellenizing of Central Italy» (p. 130). His criteria in judging the individual periods and works of art are the nature and the extent of Greek influence discoverable in them. In the earliest period, Crete and, in particular, Corinth transmit the influence of the arts of the East (here, the problem of an eastern heritage brought over by the Etruscans is raised by Riis, and in doing so he seems to exercise less criticism than what could have been expected). The new period is that of ascendancy of Eastern Greek, «Ionic», elements (p. 62). This is followed first by a period of excessive Athenian influence (p. 65), and afterwards by one characterised by a direct contact with the Greek world of South Italy and Sicily, with a simultaneous survival of the earlier Greek elements (p. 69). Late Etruscan art develops in the wake of the Hellenistic workshops in Asia Minor, those of Pergamon in the first place, absorbing in its development elements borrowed from the Greek art of the 4th century as represented by the school of Skopas (pp. 104 to 116 passim). The last period of Etruscan art is characterised by a dominating influence of Roman art as coming into existence in the wake of Hellenistic prototypes (pp. 118 sqq.). It is quite consistent with this manner of viewing art that its addicts regard as important the discovery of Attic and eastern Greek elements in the style of the hair of the Apollo of Vei, and that in speaking of this characteristic example of «Etruscan expressionism», they describe its special features by saying that «all are phenomena which contrast most strongly with Greek formulae» (p. 66): nor can they offer any other explanation for the genesis of the bronze figurines with elongated bodies from the 4th century than that they «resulted from an unconscious distortion of the Greek prototypes» (p. 73).

Of course, there can be no doubt as to that all these Greek influences are well traceable in the art of the Etruscans who lived in close contact with the Greeks since the 8th century. Yet in itself, this tells us little, if anything, of Etruscan art. The art of one people cannot fertilize that of another unless the borrowers are spiritually ready to assimilate that what is transmitted to them, unless they feel the actual need of availing themselves of just that manner of artistic expression which they are borrowing. Greek art reached many parts of the world in the course of the 7th, 6th, and 5th centuries B. C., yet contact with it failed to give rise to arts similar to that of the Etruscans, either in Carthage, Spain, or many other places. The first fundamental question concerning Etruscan art should therefore be posed as follows: What were those peculiar features of Etruscan society that had enabled it to evolve a mode of artistic expression in which elements borrowed from the Greeks came to play such a decisive part?

A number of other clues will be encountered if the investigations take this path. Greek art was the art of bitterly warring city-states. In the 6th and 5th centuries, the fight was to a great extent one between antagonistic social orders. The various opposing

tendencies and local schools of Greek art are, in some measure at least, the reflections of this fight, both in inter- and intra-city relations. Since the rise of the state, it is, then, not possible to speak of a uniform Greek art in the strict sense of the term. Nor was it with a *single* Greek art that the Etruscans were faced; what they actually did was to select from a number of alternatives that which suited them best. In an attempt to explain the influence of Corinth and Crete in the 7th century it is, of course, possible to refer to the fact that these were the very commercial centres from which the Etrurian market was supplied with goods; yet, how does such an explanation account for the predominance of «Ionic» artistic influence in the age of the Apollo of Tenea and Exekias despite the fact that, for instance, a number of the most significant pieces of Exekias have been unearthed from Etruscan soil? The «deeper reason» which Riis adduces by way of explanation, namely the existence of a direct contact with the Eastern Greeks, can by no means be accepted as satisfactory. And how are we to explain the fact that Athenian influence showed a sudden and sharp decline exactly in the golden age of Athens, i. e. during the last three quarters of the 5th century? How the strong effect of the trend of Skopas and the almost complete absence of that of Praxiteles?

No attempt at finding answers to these questions can fail to discover the major mistake in the attitude adopted also by Riis. This attitude lacks a firm basis for judging Etruscan art, for it measures that art in its relations to abstract aesthetic norms imported from abroad, instead of relating it to the special conditions of Etruscan society and the consequent development of Etruscan history; this attitude forgets that although by means not infrequently borrowed from the Greeks, it is primarily these conditions and this development which Etruscan art reflects. It is obvious that Greek «influence» asserted itself only in so far as it was serviceable in expressing that what Etruscan artists thought and felt. It is equally obvious that to form an opinion of the struggle between Greek influence and local tradition, one must see clearly the nature of the struggle to which Etruscan art wished to give expression. No art historian without knowledge of these problems can hope to form an adequate aesthetic judgement about Etruscan art, the still actual values in it, or the human elements which despite the ages still have a message for us.

In view of the many gaps in our knowledge of Etruscan culture, increased significance attaches to an approach to the problem from the other end: by inference it should, nay, it must be attempted to deduce from an unbiased analysis of Etruscan art, and its products, at least some features of the history and structure of the society that had given birth to that art. Frequently as Riis refers to events in political history, on the whole he nevertheless analyses art history as something detached from Etruscan social history; for him, the individual periods of Etruscan art are determined by the changes in that art in its relations to Greek art. Only in one instance does he attempt to rid himself of this conception: he attributes the beginning of the Hellenistic period (about 300 B. C.) to changes in the local political and economic conditions and not to «any essential change in the Etruscan relations with the Greeks» (p. 97). Yet, it is just at this point that, apart from internal causes, one must remember the renewal of Etruscan—Greek relations which had suffered a long interruption (W. Hoffmann: *Rom und die griechische Welt im 4. Jahrhundert*. *Philologus Suppl.* 27, 1, 1934, and I. Scott Ryberg: *An Archaeological Record of Rome*. Philadelphia, 1940, pp. 113—114).

The mistake of not departing from what Etruscan art desired to express recurs also in other parts of the book. The view in question regards the art of North Etruria as being made up of three components (local, Etruscan, and Greek); of Roman art, too, he conceives as shaped by an interplay and blending of Italian and Greek elements, and not by the fact that the Rome of the late Republic felt the need to convey ideas for the artistic expression of which it had to create an art involving a combination of local and Greek elements.

That mode of reflection which analyses art phenomena independently of the social and political conditions underlying them, is not infrequently practically bound to resort to racial theories for explanations. So is Riis, although he does it by no means consciously or deliberately. After summing up the peculiarities of Etruscan art in the above-described manner he sees no other way to finding the necessary explanation than raising the question: «Was it the Etruscans or the aborigines who had the 'primitive' attitude of mind?» (p. 28). For him there are but two ways to account for the peculiar features in which Etruscan differs from Greek art: either artistic potentialities brought by the Etruscans from the East had continued alive in them, or the aborigines, «perhaps the inhabitants of Italy, had artistic potentialities which were identical with those of the Etruscans, but which remained latent or incompletely evolved until the arrival of

the latter» (pp. 28—29). It is only natural that to the scholar who explains the peculiar features of Etruscan art as artistic potentialities either brought along to the new home or found on the spot, the *history* of this art should appear as nothing more than a succession of alternating external influences. He will also be ready to attribute the custom among the Northern Etruscans of putting up tall and narrow grave stelae, to the «Ligurian element» of the population» (p. 64). And, when we see that Riis places an undue and one-sided stress on the importance of Greek and Roman influences in the history of Etruscan art, we cannot but surmise once more that, in doing so, he must have been led by an unconscious consideration of racial theories.

However, the work under review must by no means be judged solely on the ground of what has been said in the foregoing. First of all, the author's criticised attitude of principle, especially in so far as it refers to his evaluation of Etruscan art as a complex whole, is only given isolated expression in the very first parts of the book, and is apparently not meant consistently to determine in advance all the writer has to say. Secondly, it is well to keep in mind that with our far too scanty and uncertain present-day knowledge of Etruscan culture and its concomitant art, every inch of firm ground can only be gained at the cost of much arduous labor.

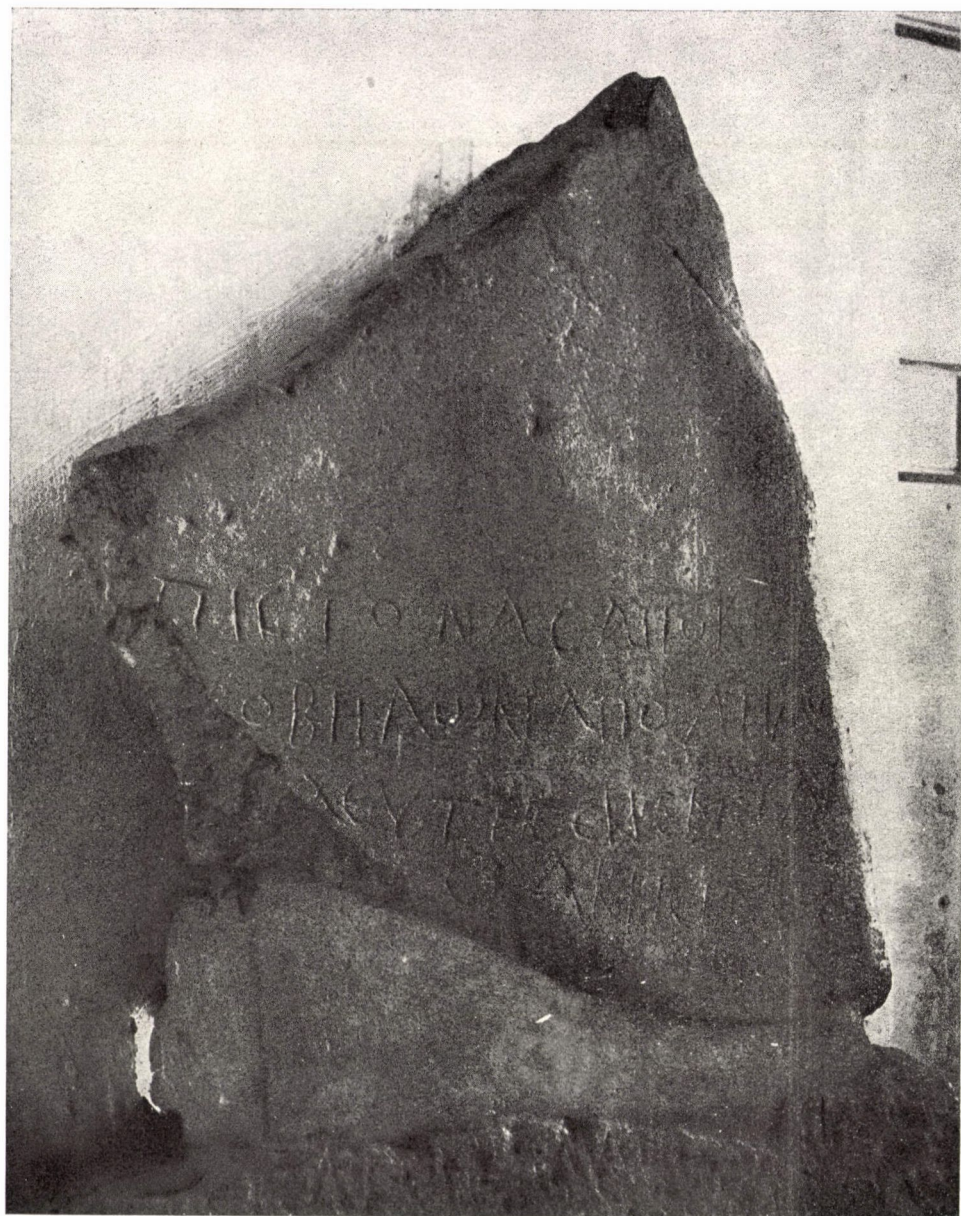
Undoubtedly, much of what is contained in the work represents genuine advance. For instance, by the very definition of the subject of Etruscan art history as «the architectural, plastic, and pictorial traditions created in Italy under the cultural hegemony of the Etruscans» (p. 21) Riis has made an important step. This definition takes proper account of the existence of the «cultural koine» in Etruria, Latium, and Campania, as emphasized by Pasquali (*Preistoria della poesia romana*, 1936, chapter V), and justifies the author in dedicating a separate chapter to the «Etruscan» art of Campania and North Italy. Such an extension of Etruscan art problems seems to be very appropriate; moreover, we should have welcomed to read more of the problems raised by the finds in Umbria and Picenum (circle of the Warrior of Capestrano, the Novilara stelai etc.). The analysis of the special features of the several regions within Etruria (coastal region, South, Central, and North Etruria) as undertaken by the author, represents indeed a progressive step (pp. 58—59). Although the separation of stylistic peculiarities still seems to be somewhat schematic based as it is only on statistical material which is subject to constant changes contingent upon the advance of excavations, the slower development of the northern region and the difference in the relations of some regions to Greek culture are undoubtedly facts correctly pointed out and proved in the work. (Partly this was done in the *Tyrrhenika* already.) The book contributes much toward refuting some erroneous views which have been widely accepted and even adopted in a thoughtless manner by handbooks. For instance, it is pointed out that the supposition that Etruscan towns were built after the pattern of later Roman military camps has never been substantiated by excavations; nor have they confirmed that walls composed of polygonal stone blocks belong to an early period: on the contrary, they appear along with the decay of Etruscan culture. In contradiction to those who speak of Roman art as having arisen from Italian—Etruscan origins, especially as regards portrait sculpture and reliefs, the book under review points, perhaps in a somewhat exaggerated manner, to Roman against Etruscan, and Hellenistic Greek against Roman initiative. The arguments adduced in favour of placing the fragments of the historical mural painting on the Esquiline at the end of the 2nd century, are well worth being taken into consideration. The author is certainly right in pointing out that the hypothesis which placed these paintings in the 3rd century B. C. is based chiefly on interpretations that have never been justified in a satisfactory manner; true, the present condition of the painting in question does not offer a safe basis for ascertaining its date on stylistic evidence either, while there is epigraphical evidence which seems to forbid its origin to be placed in the 2nd century and which Riis has failed to refute (Ryberg, *op. cit.* pp. 147—148). It is important that this problem should have been raised anew, since the painting in question used to be regarded as a forerunner of Roman triumphal art, and it would be quite interesting if its origin could be placed at a later date and its Hellenistic prototypes could be demonstrated. Generally speaking, the most interesting new problems are contained in the last chapter of the volume, that dealing with the relations between Etruria and Rome. A noteworthy attempt is made by the author (following in this respect Ryberg) to determine the workshops from which the Etruscan material in the city of Rome in the 6th and 5th centuries B. C. originated, and so to localise precisely Etruscan contacts in the early days of Rome. It is remarkable that already as far back as in the 6th century it was not the influence of one or two Etruscan workshops that dominated; the threads from a great number of the most different workshops seem to have converged in Rome, as a centre. In this,

Rome differed sharply from the great Etruscan cities that had developed and preserved their characteristic local features in guarded separation even from one another. In the view of Riis, in Central Italy at the outset of the Hellenistic period the Hellenistic art of Rome was predominating (p. 125), and continues to prove in detail that at the beginning, when Roman came to replace Etruscan hegemony, it did so as the Italian disciple of the Greeks.

On the whole, the parts dealing with architecture are excellent, and in several points amplified, summaries of the latest results, while the pages treating of sculpture are the richest in new results and raise a great number of intriguing questions for future research. On the other hand, mural painting and vase painting receive a somewhat perfunctory treatment, may be as a reaction to the one-sidedness which characterised previous investigations. The same must be said of toreutics and the iconographically so important art of mirrors. All this, however, in no way covers up the great merits of the book which make it the best summary available for those interested in Etruscan art.

J. GY. SZILÁGYI





*Abb. 1.*



The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up one volume.

Manuscripts should be addressed to:

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Antiqua*, is 110 forint a volume. Orders may be placed with „Kultura” Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest, VI., Magyar Ifjúság útja 21. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

---

Les *Acta Antiqua* paraissent en allemand, anglais, français, russe et latin et publient des travaux du domaine de la filologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en un volume.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultura» (Budapest, VI., Magyar Ifjúság útja 21. Compte-courant No. 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

---

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латынском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу :

*Acta Antiqua, Budapest 62, Postafiók 440.*

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Antiqua*» — 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «Kultura» (Budapest, VI., Magyar Ifjúság útja 21. Текущий счет № 43-790-057-181), или его заграничные представительства и уполномоченные.

## INDEX

<i>Zs. Ritoók: EYXOMAI</i> .....	287
<i>Cs. Tóttössy: The name of the Greeks in Ancient India</i> .....	301
<i>Ш. Садеуки-Кардоуш: К истории общества Паннонии во время царствования Марка Аврелия</i> .....	321
<i>E. Ferenczy: Bemerkungen zur griechischen Grabinschrift aus Intercisa</i> .....	329
<i>M. Kubinyi: Noch einmal über die griechische Grabinschrift aus Intercisa</i> .....	333
<i>J. Harmatta: † M. Gyóni (1913—1955)</i> .....	335
<i>Marót Károly: A görög irodalom kezdetei. (K. Marót: The Beginnings of Greek Literature) (Zs. Ritoók)</i> .....	338
<i>Szilágyi J. Gy.: Görög művészet (J. Gy. Szilágyi: Greek Art) (L. Castiglione)</i> .....	341
<i>Две главы из истории венгерских исследований, относящихся к древнему веку (Я. Дь. Силадьи)</i> .....	345
<i>P. J. Riis: An Introduction to Etruscan Art. ((J. Gy. Szilágyi)</i> .....	352